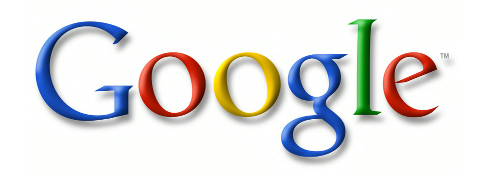


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

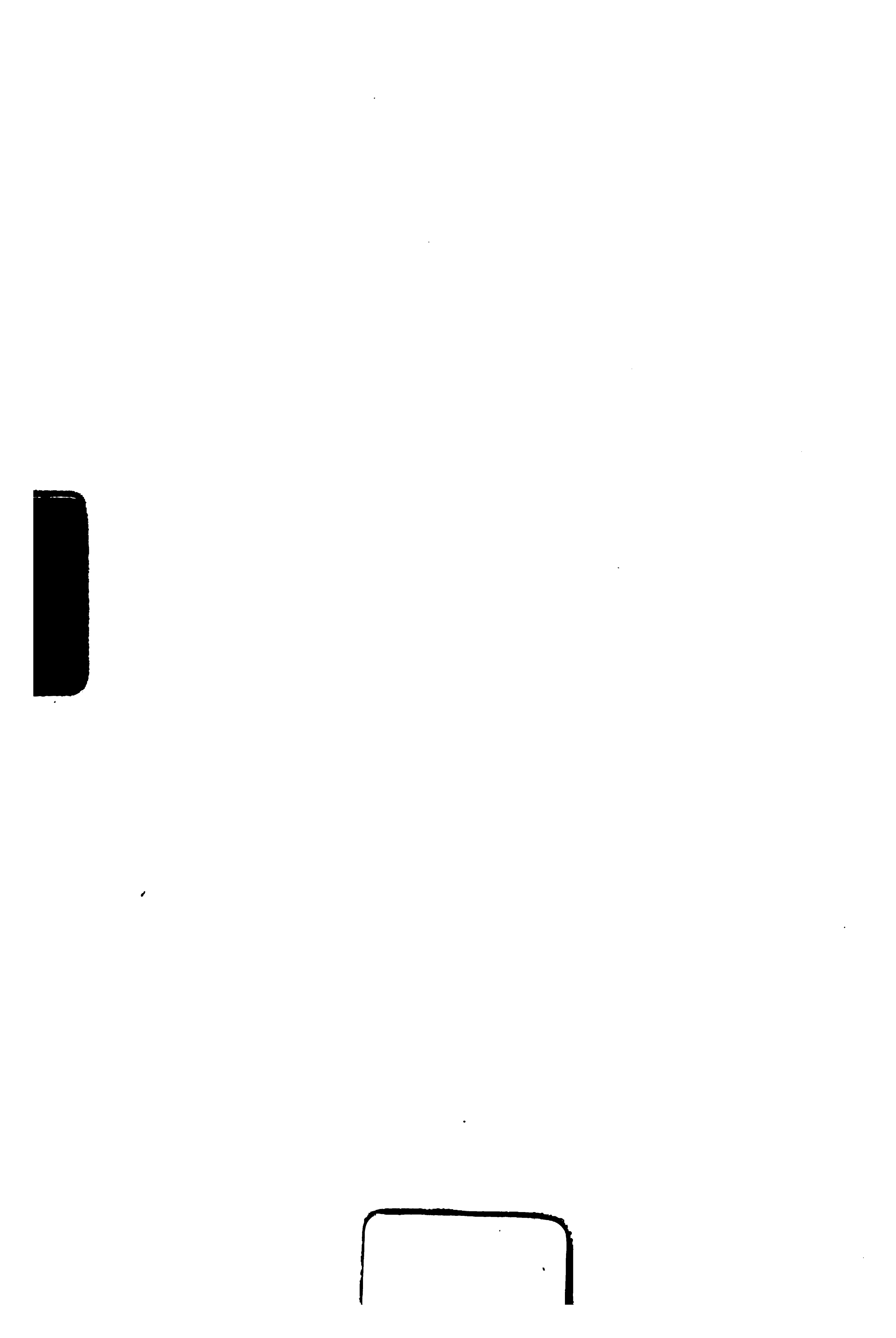
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



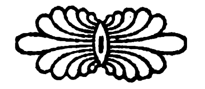
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME Ier — NUMÉRO 1



LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1903

Le *Journal de la Société des Américanistes* inaugure, aujourd'hui, une nouvelle Série. Il paraîtra, désormais, à date fixe (15 octobre-15 avril, en attendant les circonstances qui permettraient une périodicité plus fréquente), dans le format in-8° jésus, jugé plus maniable que l'in-quarto. Mais, comme on peut s'en rendre compte, en examinant le présent numéro, cette modification matérielle n'entraîne aucun changement dans l'importance des fascicules et dans l'esprit de la publication. La partie documentaire et bibliographique sera développée autant que possible et de nombreuses correspondances étrangères feront de notre Recueil un instrument unique de travail et d'information pour tous les Américanistes français.

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

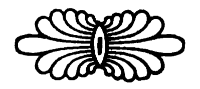
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME I[er] — NUMÉRO 1



LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

61, RUE DE BUFFON, 61

—

1903

CONTRIBUTION A
L'ETHNOGRAPHIE PRÉCOLOMBIENNE
DU MEXIQUE

LE CHIMALHUACAN ET SES POPULATIONS
AVANT LA CONQUÊTE ESPAGNOLE

par M. Léon Diguet,

**Chargé de Missions du Ministère de l'Instruction publique
et du Muséum d'Histoire naturelle,
Membre de la Société des Américanistes.**

I

Aperçu général : le pays, le sol et ses divisions.

Le pays qui, au moment de la conquête espagnole, était désigné sous le nom de *Chimalhuacan*, représentait, à peu de chose près, toute l'étendue des terres qui, après l'expédition du *conquistador* Nuño de Guzman et ses compagnons, forma la province de « Nueva Galicia ». C'est le vaste territoire qu'occupent aujourd'hui l'Etat de Jalisco et le territoire de Tepic, plus une certaine étendue des États de Sinaloa, Zacatecas et Aguas Calientes [1]. Il se présente sous un aspect assez mouvementé. C'est d'abord un plateau d'une

1. La Nueva Galicia, jusqu'à l'établissement de l'audience de Guadalajara (1549), c'est-à-dire pendant tout le gouvernement militaire de Cristobal de Oñate, représenta l'étendue du Chimalhuacan. Sous la présidence de Geronimo de Orozco, la province s'augmenta par l'adjonction de nouvelles régions, définitivement soumises, telles que Sonora, San Luis Potosi, Nuevo Mexico, Tamaulipas, etc.

altitude de quinze cents mètres dans sa partie culminante, s'inclinant doucement vers l'ouest jusqu'à une altitude de neuf cents mètres. Après quoi, circonvenu à l'ouest, presque sans interruption, par une bordure montagneuse, ce plateau se termine par une brusque pente, aboutissant aux larges plaines basses peu accidentées, souvent boisées et marécageuses, qui forment les rivages de l'océan Pacifique.

Avec un sol aussi tourmenté, offrant souvent, dans un périmètre restreint, des altitudes et des climats très différents, ainsi que les productions des Terres Chaudes et des Terres Tempérées, on conçoit que des populations, parvenues à un certain degré de civilisation, aient pu, sur des théâtres bien délimités par la nature, rencontrer tous les éléments nécessaires pour constituer des centres florissants et donner un libre essor à leur activité industrielle et artistique. Aussi, au moment de la conquête, le Chimalhuacan se présenta-t-il comme un pays arrivé depuis longtemps à une culture et à une organisation assez avancées.

Le pays est divisé en deux zones bien différentes, dont la séparation est nettement établie par le rio Santiago ou rio Grande de Tolototlan [1] qui, de l'est à l'ouest, entame le plateau central, en suivant la majeure partie de son cours dans une profonde *barranca*.

La région située au nord du fleuve, très peu favorisée sous le rapport de son sol, n'offre en général que des plaines souvent désolées par les sécheresses et que des massifs montagneux escarpés; aussi sa population est-elle constituée, dans une forte proportion, par des tribus plus ou moins nomades. La partie sud, au contraire, représentait avec ses lacs, ses rivières, ses forêts, son sol fertile, la partie riche de la contrée; c'est là que l'on rencontrait les centres civilisés les plus importants. La première zone confinait avec les déserts du plateau central; la seconde était en rapport avec les pays les plus favorisés du Mexique.

Le Chimalhuacan, malgré la similitude de mœurs, de coutumes, de religion, de sa population, ne formait pas un unique empire, mais plutôt une sorte de confédération, comportant un assez grand nombre de petits États autonomes qui, selon leur importance, cons-

1. Ce fleuve était désigné avant la conquête sous le nom de *Chicuahuac* (les « neuf eaux »).

tituaient ou des royaumes, ou ce que l'on désignait sous le nom de *Tactuanazgos*, sortes de fiefs, complètement indépendants parfois, mais, le plus souvent, vassaux ou tributaires des États plus importants.

II

Indigènes du Chimalhuacan. — Origine. — Tribus. — Langues. — Coutumes. — Industrie. — Agriculture. — Arts. — Religion.

Tout ce qui constituait le caractère ethnique du Chimalhuacan a aujourd'hui presque complètement disparu. Colonisé aussitôt après la conquête, le pays a vu les divers éléments de sa population se fusionner avec les conquérants, en abandonnant peu à peu la religion, la langue, les coutumes.

Quoique l'unification soit aujourd'hui à peu près complète, il est facile néanmoins, à l'aide des documents que l'on possède, de reconstituer non seulement les anciennes divisions du pays, mais aussi les mœurs dont quelques-unes ont pu, dans certaines localités, se conserver sans trop de mélange.

Comme documents permettant cette reconstitution, outre ceux fournis par les historiens généraux de la conquête du Mexique, il en est un certain nombre, spécialement relatifs à la contrée, tels sont par exemple les ouvrages de Fray Antonio Tello, du Père Beaumont, de Mota Padilla et, plus modernement, de Frejes et Navarrete[1]. L'ouvrage du père Antonio Tello, franciscain, qui fut écrit en 1650, c'est-à-dire un siècle environ après la conquête de la Nueva Galicia[2], se complète par la tradition de Francisco Pente-

1. Fray Antonio Tello, *Cronica miscelanea y conquista espiritual y temporal de la Santa Provincia de Xalisco*. — Beaumont, *Cronica de Michoacan*.— Mota Padilla, *Historia de la conquista de provincia de la Nueva Galicia*. — Francisco Frejes, *Historia breve de la conquista de los Estados independientes del Imperio mexicano*. — Ignacio Navarrete, *Compendio de la historia de Jalisco*.

2. Garcia Icazbalceta croit pouvoir affirmer, en s'appuyant sur certains faits de la vie du Père Tello, que ce dernier acheva sa *Cronica miscelanea* à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ainsi le missionnaire franciscain aurait bien pu puiser ses renseignements auprès des *conquistadores*.

catl, fils d'un chef indigène qui gouvernait la province d'Acaponeta, au moment de la conquête espagnole.

L'origine des premiers habitants du Chimalhuacan est inconnue; l'histoire ne remonte qu'à l'arrivée des tribus nahuatles. La première de ces tribus, considérée comme toltèque, après s'être établie pendant un certain temps en Culiacan et Acaponeta, passa, suivant la tradition rapportée par Pantecatl, le rio Santiago, et entreprit la conquête du pays en édifiant de place en place des villes et des villages. Étendant ensuite son cercle d'influence autour de ces centres de civilisation naissante, cette première tribu acheva la soumission de presque tout le pays, en imposant ses coutumes, sa religion et, en grande partie, sa langue.

Les autres tribus nahuatles entrèrent ensuite dans le pays, tantôt pacifiquement, tantôt en guerroyant, et y firent un séjour plus ou moins long, avant de continuer leur pérégrination vers le plateau de l'Anahuac. Ces migrations successives achevèrent la conquête et donnèrent plus d'homogénéité au Chimalhuacan. Seule une portion du territoire put rester indemne. Ce fut le massif montagneux du Nayarit que ses sites abruptes protégèrent contre l'invasion : les aborigènes, retirés dans une contrée inaccessible, purent, grâce à leur position inexpugnable, conserver leur entière indépendance.

Une partie du contingent de chaque invasion resta dans le pays et se confondit avec les premiers occupants. Ainsi se forma la population de cette contrée à laquelle on donna le nom de Chimalhuacan, à cause des *Chimalis*, sorte de boucliers, décorés de caractères distinctifs, que les conquérants portaient toujours avec eux [1].

Au sujet de ces pérégrinations successives des tribus nahuatles à travers le Chimalhuacan, on ne connaît rien de positif. On sait seulement par les vagues renseignements de la tradition que rapporte le Père Tello [2] que, partie d'une localité inconnue appelée

1. L'étymologie du mot Chimalhuacan serait, en langue nahuatle : *Chimali*, bouclier, disque, rondelle, etc., *hua* (?), et *can*, suffixe-postproposition, signifiant le lieu, le temps, la patrie, etc. Peut-être les Chimalis sont-ils ces disques ornés de figurations religieuses que les Indiens du Nayarit emploient, encore aujourd'hui, dans les cérémonies de leur culte et qui sont désignés en langue huichole sous les noms de *nama*, *tricouri*, *itari*, *merika*.

2. *Cronica miscelanea*, c. II, p. 17, éd. N. Léon et J. L. Portillo.

Chicomoztoc[1] (lieu des sept grottes), une fraction de ces tribus parcourut en partie le pays passant par *Petatlan*, *Culiacan*, *Chiametlan*, *Centispac*, *Jalisco*, *Valle de Banderas*, *Jala*, *Ahuacatlan*, *Atoyac*, *Ixtapalapan*, *Coyolan*, *Zacualco*, *Cocolan*, *Ameca*, *Ayahualulo*, *Etzatlan*, *Tequila*, *Tlala*, *Ixtlan*, *Ocotlan*, *Atemajac*, *Tonalan*, *Cuitzco del Rio*, *Tototlan*, *Mezcala*, *Chapala*, *Yocotepec*. Une autre fraction, sortant quelques années après du même Chicomoztoc, suivit un itinéraire différent, pénétra sur le plateau central et s'arrêta à *Cohuatliclamac*, *Matlacahualan*, *Panuco*, *Chimalco*, qui sont aujourd'hui les vallées de *Poana*, *Xuchil* et *Nombre de Dios*, où se trouvaient les villes et les localités de *Pipiolcomic*, *Chimalco*, *Matlacahualan*, *Cohautlicamac*. De là, les tribus s'acheminèrent par *Sain*, *Fresnillo*, *Truxillo*, *Valparaiso*, *Zacatecas*, *Malpaso*, *Jerez* et la *vallée de Tuitlan*, où elles fondèrent une ville fortifiée dont les vestiges se retrouvent encore aujourd'hui sous le nom de *La Quemada*. D'après le père Tello, les envahisseurs firent un séjour de vingt années dans cette ville, où ils avaient édifié un temple pour leurs sacrifices humains, ce qui finit par allumer la guerre avec les indigènes parmi lesquels ils s'étaient établis. Ils vinrent ensuite conquérir les vallées de *Tlaltenango*, du *Teul*, de *Juchipila*, de *Teocaltiche*, régions qui, comme on le verra plus loin, appartenaient, partie aux indigènes du Nayarit, partie aux Texuexes. Après avoir essuyé une sanglante défaite, les premiers se retirèrent à la sierra du Nayarit, où ils se fortifièrent et purent ainsi conserver leur indépendance. Les seconds, eux aussi, abandonnèrent leurs villages et se réfugièrent dans les montagnes, dans les *barrancas* des environs du rio Santiago.

Quoique confondue en grande partie avec les envahisseurs, la population n'avait pas adopté la vie complètement sédentaire et civilisée des citadins. Ces indigènes qui pouvaient, soit représenter la population rurale plus ou moins vassale ou tributaire des centres, soit les primitifs que les invasions n'étaient pas parvenues à subjuguer complètement, vivaient pour la plupart à l'état nomade, occupant les vallées les moins privilégiées et les montagnes les plus escarpées, où ils avaient leurs *pueblos* qui, la plupart du temps, ne consistaient qu'en une agglomération de huttes rudimentaires.

1. *Chicome*, sept, *oztoc* (*oztotl*), caverne, grotte.

Telles étaient les tribus qui, au moment de la conquête espagnole, étaient désignées sous les noms de : *Cascanes*, *Teules*, *Colotlanes*, *Texuexes*, *Torames*, *Zayahuecos*, *Tecojines*, etc. Toutes ces tribus, généralement connues sous le nom de Chichimèques, devaient plus ou moins appartenir à la race otomite. Leurs diverses dénominations devaient plutôt provenir des localités où elles vivaient, que d'une différenciation ethnique. Aujourd'hui, elles ont complètement disparu, soit que dans les guerres avec les Espagnols elles aient préféré la mort au joug européen, soit qu'elles se soient peu à peu confondues avec d'autres indigènes qui vinrent se grouper autour des premières missions.

Si, maintenant, il est pour ainsi dire impossible de retrouver les traces et de reconstituer le genre d'existence de ces tribus à peu près sauvages, il n'en est pas de même de la population civilisée qui avait imprimé un si grand essor au pays. On parvient facilement à retrouver l'emplacement des anciens centres et villages, dont plusieurs, aujourd'hui, à cause de l'avantage de leur position, sont devenus des cités importantes où, à chaque instant, les terrassements mettent à jour une foule d'objets de l'antique industrie.

Les mœurs de ces villes nous sont connues par le récit des historiens, et on peut encore les retrouver en vigueur dans certains endroits où les indigènes, quoique profondément métissés, ont conservé en grande partie la manière de vivre de leurs ancêtres : tel est, pour n'en citer qu'un seul, le village de *Tuxpan* ou *Tochpan*, situé auprès de Zapotlan, dans le sud de l'État de Jalisco, village dans lequel une partie des habitants parle la langue nahuatle, porte à peu près le même costume qu'avant la conquête, et conserve dans l'industrie beaucoup des choses du passé.

Le costume, chez les hommes de la noblesse, consistait en une sorte de tunique courte et sans manches, plus une pièce d'étoffe de la même grandeur qu'ils portaient sur les épaules et qui faisait l'office d'une cape ou d'une couverture. Ce dernier vêtement était désigné sous le nom de *tilmatli*. Ils se couvraient la tête avec une autre pièce d'étoffe plus ou moins chargée de plumes et d'ornements, ce qui constituait une coiffure probablement particulière à chaque canton, ainsi que paraissent l'indiquer les figurines de terre cuite que l'on déterre dans les fouilles. Il en était de même pour le *tilmatli* qui, quelquefois, était en cuir ou en peau de divers animaux,



Phototypie Berthaud, Paris.

Joueurs de Tambourin et de Chirimia.
(Tuxpan)

parfaitement préparée, comme par exemple les *conquistadores* le remarquèrent, principalement chez les indigènes des Terres Chaudes, voisines de l'embouchure du rio Santiago. Les femmes nobles portaient plusieurs tuniques de différentes grandeurs qu'elles superposaient et auxquelles on donnait le nom de *huipil*. La chevelure était, soit, comme pour les hommes, retenue par une pièce d'étoffe, soit tressée et enroulée avec des bandes de tissus plus ou moins ornementées. En plus, la femme portait à la tête, sur la poitrine, aux bras et aux jambes, des pendeloques, des ornements d'or, d'argent, de pierres précieuses taillées, des colliers de perles, etc. Dans la classe pauvre, le costume était souvent des plus rudimentaires. Pour l'homme, une pièce d'étoffe percée à son centre d'une ouverture par laquelle on passait la tête, et qui retombait de chaque côté du corps; quelquefois, plus simplement encore, une sorte de pagne qui s'attachait à la ceinture. La femme du peuple, elle, se couvrait les épaules avec une chemisette de cotonnade appelée *xoloton*, et le reste du corps avec une jupe plus ou moins courte, suivant la région. Ces différents costumes, aussi bien ceux de la caste noble que ceux des gens du peuple, se retrouvent clairement figurés sur les anciennes poteries.

Le costume masculin de la basse classe paraît être le même que celui encore actuellement usité dans la sierra du Nayarit, par les Indiens Huichols, et qui est désigné sous le nom de *cotoni*. Quant au *tilmatli*, il paraît être à peu de chose près le vêtement que ces mêmes indigènes appellent *nioutari* et qu'ils portent les jours de fête.

Le vêtement de la femme se conserve encore très couramment au village de Tuxpan. Le *xoloton* consiste en une chemisette de cotonnade très fine. L'étoffe en est tissée dans le village même par les femmes, à l'aide d'un métier primitif dont l'usage a persisté jusqu'à nos jours. La jupe, également portée par la presque totalité des femmes indiennes de ce village, diffère un peu de celle dont parlent les auteurs. Elle est longue et descend jusqu'à la cheville. C'est un pagne de cinq à six mètres, s'enroulant autour des hanches où il est maintenu à l'aide d'une ceinture. Des deux côtés, le long des jambes, il est replié de façon à former un certain nombre de plis. Cette jupe n'est pas une modification moderne de la précédente, car on la retrouve sur une figurine antique, formant pendentif, du Musée ethnographique du Trocadéro.

Enfin, quant à la coiffure féminine antique, la forme, c'est-à-dire les tresses de cheveux enroulées avec une étroite et longue bande de tissu de laine, en est aussi employée encore quelquefois au *pueblo* de Tuxpan. Sur les anciennes figurines de terre cuite qui la présentent fréquemment, comme chez les villageoises modernes de Tuxpan, elle prend, dans son modelé sommaire, l'aspect d'un turban.

La langue la plus usitée au Chimalhuacan était le *nahuatl*, mais elle n'était, tant s'en faut, pas générale. Elle était surtout parlée dans les centres. Beaucoup de populations, malgré leur soumission, avaient conservé l'usage de leur propre idiome. Ce n'est qu'au moment de la conquête que le *nahuatl* se répandit dans toute l'étendue du pays, et, chose curieuse, les *conquistadores* et les missionnaires furent obligés d'en préconiser l'emploi pour établir leurs rapports avec les indigènes. Bien entendu, à mesure que la fusion avec les premiers colons espagnols s'accomplissait, l'emploi du *nahuatl* devint de moins en moins fréquent, et l'espagnol prédomina dans tous les endroits où la colonisation prospérait. Toutefois, l'idiome des Nahuas a persisté, presque jusqu'à nos jours, dans nombre de villages où des Indiens d'un naturel pacifique avaient pu conserver une certaine indépendance. Aujourd'hui même, il est usité assez couramment au village de Tuxpan, mais, là encore, il ne tardera pas, avec les progrès et l'unification de jour en jour plus accentués, à disparaître, en entraînant à sa suite tous les curieux usages d'autrefois qui donnent à ce village, si longtemps isolé, un véritable caractère d'originalité. Les autres langues, comme il est facile de le comprendre, disparurent complètement aussitôt après la conquête. Seuls cependant le *cora*, le *huichol*, le *tepehuane* se sont maintenus jusqu'à nos jours; mais ces langues qui étaient celles de la sierra du Nayarit ne faisaient pas, à proprement parler, partie des idiomes du Chimalhuacan.

D'après les relations de la conquête, les villes du Chimalhuacan étaient très populeuses. Les maisons et les édifices étaient fort bien construits. L'architecture était, à peu de chose près, celle du plateau de l'Anahuac. La pierre de construction, quoique abondante dans le pays, n'était que peu employée. Les indigènes se servaient surtout de la brique crue que l'on désigne sous le nom d'*adobe*. Les édifices que l'on rencontrait dans toutes les villes, étaient un temple, un

teocalli, et un bâtiment appelé *caliguey* qui servait de résidence aux chefs du gouvernement. Les temples, probablement peu différents de ceux du plateau de l'Anahuac, consistaient en une pyramide tronquée de forme quadrangulaire sur la plate-forme de laquelle étaient disposés les autels et les abris ou édicules servant à recevoir les offrandes.

Un des *teocallis* que les Espagnols remarquèrent le plus et dont on a conservé la description, fut celui que Francisco Cortez de Buenaventura trouva, lors de son arrivée à Jalisco. Le revêtement stuqué qui recouvrait les faces de la pyramide était si brillant que les soldats, en l'apercevant de loin, crurent qu'il était d'argent.

On accédait à la plate-forme par un escalier de soixante-dix marches. Le sanctuaire qui se trouvait sur la plate-forme était de forme spirale, avec l'ouverture tournée vers l'orient. Aux angles de la pyramide étaient placés des vases servant à brûler de grandes quantités de résines odorantes. La combustion de ces résines produisait une telle quantité de fumée que la partie supérieure de la pyramide disparaissait. Comme on doit s'y attendre, tous les *teocallis* qui existaient au moment de l'arrivée des Espagnols, ont été rapidement détruits par les envahisseurs, mais presque toutes les villes, dans la suite abandonnées, présentent les vestiges de ces pyramides qui, en grande partie déformées par le temps et les agents atmosphériques, ne sont plus que des monticules de terre, recouverts le plus souvent d'une épaisse végétation. On rencontre fréquemment, au pied de ces tertres que les indigènes désignent sous le nom de *pyramidas* ou *ceritos artificiales*, non seulement des débris de poteries, mais aussi des figurines en pierre d'une facture hiératique. Ce sont, selon toute probabilité, les divinités pour lesquelles ces autels étaient élevés.

Tous ces monticules ne paraissent pas provenir d'édifices construits sur un même plan. Les uns sont massifs ; les autres possèdent dans leur intérieur les restes d'une construction en pierre, comme ceux que l'on rencontre par exemple à proximité de la ville d'Ixtlan, sur le territoire de Tepic [1].

Quant au *caliguey*, dont le nom signifie *maison grande*, il a disparu des villages. Son usage cependant s'est conservé en partie

1. *L'Anthropologie*, t. IX.

dans la sierra du Nayarit où il est désigné par les Indiens Huichols indifféremment sous les noms de *caliguey* ou de *toukipa.*

Les habitations étaient de forme carrée et consistaient en une série de pièces peu élevées recouvertes d'une toiture plate, formant presque toujours terrasse sur solives. Sur tout le plateau, les maisons étaient construites en briques crues; dans la Terre Chaude, les matériaux de construction étaient plutôt le bois et le bambou. La toiture était alors souvent de chaume. Ces modèles d'habitations sont encore usités sans trop de modification dans certains villages par la population rurale. On peut, par exemple, en rencontrer à San Martin, petit village d'Indiens, aujourd'hui très métissés, des environs de Guadalajara, et qui, avant la conquête, sous le nom de Tlaxicolcingo, faisait partie du royaume de la reine de Tonala. Quant au type d'habitation en bois ou en bambous, on peut en rencontrer dans presque tous les villages du littoral de l'océan Pacifique.

Chaque ville possédait, en outre, une ou plusieurs places publiques ou *tinanguiz* qui se trouvaient généralement autour du *teocalli.* Ces places servaient pour les réunions, le conseil des anciens, les fêtes, les jeux populaires, et principalement, le marché, où se faisait l'échange des produits de l'industrie, de la chasse, de la pêche, de l'agriculture, etc.

Les fêtes qui avaient lieu avec le concours des populations des environs, se célébraient souvent avec beaucoup de solennité. On s'ingéniait à déployer un luxe d'ornementation remarquable. Des ramades, des tresses et des guirlandes de feuillage et de fleurs, très habilement disposées, formaient le fond de la décoration.

Les exercices qui faisaient le principal attrait de ces réjouissances, étaient à peu de chose près les mêmes que celles des Aztèques et de toutes les populations du plateau de l'Anahuac; exercices et cérémonies sur lesquels il n'est pas nécessaire de s'étendre, les historiens de la conquête en ayant donné des descriptions détaillées. Pour ce qui est du Chimalhuacan, le Père Tello et les autres historiens du pays décrivent sommairement les fêtes qui furent faites en l'honneur de Francisco Cortez à son arrivée à Jalisco, et celles que l'on donna pour la réception du *conquistador* Nuño de Guzman à Tonala et à Azatlan, lors de son entrée dans ces deux villes populeuses.

Les arts étaient fort en honneur chez les indigènes du Chimalhuacan, et la fabrication des objets de parure en or, en argent, en cuivre et en pierres précieuses, représentait une branche florissante de l'industrie. Ces objets, dont beaucoup étaient d'un travail très soigné, devaient très souvent constituer pour le commerce un élément d'échange, car certains produits que l'on employait pour la fabrication n'étaient pas originaires du pays. Ainsi, lorsque Nuño de Guzman vint pour la première fois à Azatlan, le gouverneur de la ville lui offrit, entre autres présents, des colliers de perles. Ces perles provenaient d'une importation, car le mollusque qui les produit ne vit pas sur la côte locale. Les endroits les plus voisins où l'on ait jusqu'à nos jours rencontré des fonds propices à l'huître perlière, sont sur une partie du littoral du Michoacan et sur les côtes de la péninsule californienne.

Les métaux et les pierres travaillées qui furent offerts aux conquérants, étaient d'une belle exécution. Les quelques échantillons qu'en ont légués les anciennes sépultures, en venant confirmer le dire des historiens, témoignent en même temps du degré avancé de l'art dans ses applications à la parure. Pour la plupart, ces objets étaient des pendentifs ou des fragments de colliers.

Les poteries, si fréquentes, offraient aussi, dans leur facture et dans leur décor, la preuve d'un goût fort artistique. Cependant les figurines sont massives et, parfois, peu harmonieuses. Ceci paraît, dans la plupart des cas, avoir été cherché, l'exécutant s'étant appliqué, en les exagérant, à bien mettre en évidence certains traits caractéristiques du sujet. Ces pièces constituaient vraisemblablement un genre spécial (avec quelques variantes suivant les localités, ainsi qu'on peut le constater, en comparant les échantillons de différentes provenances qui appartiennent à des collections particulières). La grande majorité des figurines que l'on a retrouvées sont, d'ailleurs, des poteries funéraires. On peut donc supposer aussi que leur forme toute primitive n'est que la simple manifestation d'un caractère hiératique, traditionnel pour la représentation d'une divinité ou de ses attributs. Ainsi ces spécimens ne rendraient pas toujours un compte exact de l'habileté artistique chez les populations du Chimalhuacan. Toutes les céramiques conservées remontent à une époque aujourd'hui bien oubliée. Indépendamment de leur intérêt au point de vue de l'adresse locale et de la conception artis-

tique, elles sont pour l'archéologie d'un grand secours, car elles fournissent une série de documents qui permettent, par la diversite des sujets traités, la reconstitution de choses et de faits depuis longtemps disparus.

Après la conquête espagnole, la fabrication de la poterie ne fut pas délaissée. Elle demeura même exclusivement entre les mains des indigènes et arriva à constituer une source de profit et de prospérité pour certains villages. Au contact des colons espagnols, la forme des ustensiles d'usage domestique ne changea pour ainsi dire point, ainsi qu'on peut le voir par la comparaison des anciens et récents spécimens de fabrication. Il n'en fut point de même des figurines qui se modifièrent (en grande partie sous l'influence des missionnaires) au point de perdre complètement leur caractère primitif.

C'est ainsi que de nos jours, aux environs de Guadalajara, dans plusieurs villages du vieux royaume de Tonala, des indigènes ayant encore conservé en partie les traditions de leurs ancêtres, se livrent à la fabrication de toute une série de poteries qui constituent un article d'exportation. Dans cette industrie, les figurines sont arrivées dans leur modelé à un certain degré de finesse et de perfection. Le centre de cette spécialité est la petite ville de San Pedro appelée autrefois Tlaquepaque. Cependant, depuis déjà un certain nombre d'années, ces figures connues sous le nom de *monos de Guadalajara* ont, à la suite d'une fabrication devenue de jour en jour plus considérable, perdu beaucoup de leur intérêt artistique, en devenant un article commercial courant.

La musique chez les indigènes du Chimalhuacan était fort rudimentaire. Elle était au même degré que parmi les autres tribus nahuatles qui formaient, au moment de la conquête, la population la plus civilisée du Mexique, c'est-à-dire qu'elle était restée dans sa primitive attribution de servir pour l'accompagnement de la danse ou des marches. Quelquefois cependant, ainsi que cela se retrouve encore chez les indigènes du Nayarit, elle servait pour accompagner la diction ou les chants.

Comme instruments, les historiens ne nous parlent que des tambours et d'une sorte de fifre appelé *chirimia*, les tambours étaient le *huehuetle*, le *teponaztli* et une sorte de tambourin de petite dimension qui servait d'accompagnement à la *chirimia*. Le *huehuetle*



Phototypie Berthaud, Paris.

Tisseuse de Xoloton.
(Tuxpan)

qui, d'après les historiens mexicains, était le tambour primitif des Aztèques, n'est plus de nos jours employé qu'au Nayarit, où les Huichols le désignent sous le nom de *Tepo*. Quant au *Teponaztli*, il n'est pas employé dans la sierra du Nayarit; mais son usage a survécu dans nombre de villages de l'État de Jalisco. Le son éclatant que l'on en tire rythme, aux jours de fêtes, certaines danses qui ont, quoique profondément modifiées, conservé les allures des danses antiques. La forme et le mode d'emploi de ces deux instruments sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile d'insister sur ce sujet. Sahagun et les autres chroniqueurs de l'époque de la conquête en ont donné des descriptions suffisamment détaillées.

Restent les tambourins qui accompagnaient la *chirimia*, sorte de fifre percé de trois trous. Ils consistaient en deux peaux sèches, fixées sur un cercle de bois d'environ vingt centimètres de diamètre sur cinq d'épaisseur. Cet instrument était suspendu à la *chirimia* par une cordelette. On le faisait résonner en le frappant vivement à l'aide d'une baguette. Les joueurs, toujours au nombre de deux, accompagnaient les marches et les danses avec cette bizarre association d'instruments. Actuellement, ce genre de musique est encore en honneur dans les villages méridionaux de l'État de Jalisco, principalement au village de Tuxpan où il est très employé aux jours de fête (pl. 1).

Après l'établissement des Espagnols, l'usage des instruments de musique apportés par les nouveaux colons se généralisa rapidement parmi les indigènes et, dans nombre de bourgades, l'enseignement musical prit un rapide développement. Les primitifs instruments furent peu à peu délaissés, au point qu'à l'époque actuelle leur emploi ne se constate plus que dans un très petit nombre de villages, pour accompagner certaines danses particulièrement archaïques. Les premiers instruments d'importation furent les instruments à cordes. Les naturels apprirent des Espagnols à les construire eux-mêmes. Ils devinrent même assez habiles dans cette fabrication qui s'est, encore aujourd'hui, quelque peu conservée dans certains *pueblos* éloignés des grandes voies de communications. Parmi ces instruments postcolombiens, quelques modèles d'anciennes formes espagnoles, depuis longtemps abandonnées par l'usage courant, ont survécu, devenant pour ainsi dire typiques dans un canton déterminé. Ainsi, dans un petit village des environs

du lac de Tzacualco, situé sur le territoire qui formait jadis le *tactuanazgo de Cocolan*, une association musicale, composée de métis, continue à employer plusieurs anciens modèles castillans d'instruments à cordes.

Les danses auxquelles cette musique, restée très primitive, servait d'accompagnement, en même temps qu'elles faisaient le fond et l'attrait des fêtes, étaient destinées, comme nous l'apprennent les historiens, à perpétuer, par une sorte de représentation théâtrale, la tradition historique et religieuse. Pour supprimer toute trace d'idolâtrie et d'indépendance chez les indigènes nouvellement soumis, les missionnaires et les *conquistadores* s'appliquèrent à changer la nature des faits représentés, tout en gardant la forme et le caractère de l'exercice. C'est ainsi que, continuant à être accompagnés par le *teponaztli* et la *chirimia*, les danseurs, revêtus d'un costume antique, se livrent à une danse étudiée, en cadençant les mouvements, à l'aide d'une sorte de thyrse désigné autrefois sous le nom d'*àyacaxtli*. Le motif de la danse, la plupart du temps, consiste en scènes de la légende catholique et constitue ce que, dans le pays, on nomme *pastorelas*. Quelquefois aussi il est la commémoration d'un épisode de la conquête espagnole. Telle est, par exemple, la danse que l'on désigne sous le nom de danse des *tastoanes* [1].

Elles ont lieu sur plusieurs points du plateau central, dans l'État de Jalisco (principalement sur le territoire du royaume de Tonala et dépendances). Dans chaque canton, ces danses ont une signification distincte et propre au canton; elles sont la représentation allégorique d'un fait historique différent qui se déroula à l'endroit même. Très souvent, d'ailleurs, le thème primitif a subi de nombreuses altérations dans le cours des âges, et il est arrivé à être tellement déformé qu'il devient presque impossible d'en saisir le véritable sens, si l'événement qui l'a inspiré n'est plus connu.

Au village de San Martin Tlaxicolcingo, près de Guadalajara, les indigènes avaient coutume d'exécuter une danse de *tastoanes* qui, récemment, fut supprimée à cause des désordres qui en résultaient.

1. Le mot *tastoane* est une corruption du terme nahuatl *tactuan* (pl. *tactuani*) signifiant seigneur ou chef d'un fief ou *tactuanazgo*. La danse des *tastoanes* devait anciennement servir à glorifier et perpétuer les hauts faits des chefs.

Cette fête avait, semble-t-il, pour origine une bataille entre les habitants du *pueblo* et les *conquistadores*. Les habitants de San Martin, voulant s'opposer au passage de Nuño de Guzman et de ses troupes à travers leur territoire, se retranchèrent sur une colline à l'entrée de leur village. Après un combat acharné, les Espagnols finirent par rester maîtres du terrain, grâce à un renfort fourni par des Indiens alliés. La victoire, du reste, fut attribuée à l'apparition de San Iago qui aurait été vu par quelques-uns, combattant au milieu des rangs.

Les *conquistadores*, pour solenniser cette première victoire remportée dans le Chimalhuacan, instituèrent une chorégraphie commémorative, exécutée par les indigènes eux-mêmes. Cette danse s'exécutait ainsi : les danseurs figurant les Indiens, vêtus d'une façon grotesque, portant des masques hideux, avec des chevelures longues et incultes, luttaient contre des rois brillamment costumés (représentant les Espagnols), et les obligeaient à se retirer. Survenait alors San Iago à cheval, qui dispersait les assaillants en leur infligeant à coups de lance une correction exemplaire, et les contraignait à faire leur soumission. Toute cette scène était accompagnée d'une musique assourdissante, et commentée par un récitatif moitié en nahuatl, moitié en espagnol.

Or, par une altération ultérieure et profonde, les rois aux costumes somptueux qui symbolisaient la *conquista*, en arrivèrent à porter le masque d'individus des localités voisines, connus pour leur ridicule. Espèce de revanche naïve de la malice indigène sur la brutalité des vainqueurs ! Quoi qu'il en soit, et malgré ces altérations, les *tostoanes* offraient l'intérêt d'un vestige, — le dernier, — de l'art scénique précolombien. Et c'est ce qui fait regretter leur disparition [1].

Les ressources du pays étaient à la fois l'industrie et l'agriculture. Cette dernière surtout était parvenue à un degré de prospérité relativement avancé, lors de l'arrivée des Espagnols. Partout les *con-*

1. Le professeur Fr. Starr, de Chicago, a récemment étudié en détail la chorégraphie des *tastoanes*, dans un article du *Journal of American Folk-Lore*, t. XV, pp. 73-83. Quatre planches illustrent ce travail et présentent les masques, costumes, principaux personnages et épisodes du « mystère ».

N. d. l. R.

quistadores rencontrèrent, autour des bourgades, des champs fort bien entretenus, principalement dans les régions situées sur les territoires de Jalisco et d'Azatlan, où le sol était, au surplus, d'une grande fertilité et naturellement bien irrigué. La terre était préparée à l'aide d'un instrument en bois dont l'extrémité recourbée était durcie au feu. Sa forme était celle d'une houe. Cet appareil avec lequel on peut tracer des sillons représente, en quelque sorte, une charrue très primitive. Il est, encore aujourd'hui, quelque peu employé et est désigné sous le nom de *coa*. Ménager de son effort, l'indigène du Chimalhuacan n'appropriait du reste que l'étendue de terre arable nécessaire à sa subsistance de l'année[1]. Les arbres fruitiers qui se rencontraient à l'état sauvage dans le pays, recevaient également une culture. On les plantait autour des habitations et aussi autour des champs.

Parmi les plantes de grande culture dont l'industrie tirait des produits, les agaves venaient en première ligne. Les feuilles fournissaient une excellente fibre très solide qui avait son emploi dans la confection des tissus de différentes catégories et dans la fabrication des cordages. De la pulpe de la partie centrale de ces agaves, on obtenait, après torréfaction, un liquide sucré que l'on concentrait par évaporation, pour le conserver comme une sorte de miel, ou que l'on soumettait à la fermentation, afin de le convertir en une boisson alcoolique. L'agave à pulque était connu des indigènes du Chimalhuacan qui savaient en préparer la fameuse boisson des Mexicains. Mais la culture de cette plante ne présentait pas le même développement que sur l'Anahuac. Son produit, à cause sans doute du sol et des conditions climatériques, était de qualité inférieure, ce qui faisait préférer les autres espèces, mieux appropriées à la région, principalement dans les parties montagneuses.

L'industrie textile mettait à profit bien d'autres fibres. Ainsi les produits du cotonnier et du *potchote* (*bombax ceiba*) étaient très utilisés. On les mélangeait souvent à des poils de lièvre et autres animaux pour la fabrication d'une sorte de lainage. Le tissage, autrefois un des principaux travaux de la femme, est aujourd'hui, du moins en apparence, complètement tombé en désuétude, sauf dans la sierra du Nayarit et au village de Tuxpan. Dans quelques

1. Ce qu'aujourd'hui au Mexique on nomme *coamil*.

autres villages cependant, on a continué à tisser les fibres d'agaves, mais ces tissus n'ont plus leur emploi que pour la confection de certaines toiles épaisses et grossières, servant à faire des sacs ou des emballages, et désignées sous le nom de *jarsia*. Au village de Tuxpan, le coton seul est utilisé. Là, les femmes, à l'aide d'un métier à main nommé *tlaquet*, préparent les fines étoffes des temps anciens qui servent encore aujourd'hui à confectionner le *xoloton*. Elles-mêmes fabriquent le fil qui doit être soumis au travail du métier. Pour cela, elles emploient encore les anciennes fusayoles ou *malacatl* (pl. 2).

Les matières colorantes, employées pour la teinture ou la peinture, étaient en majorité d'origine végétale. Beaucoup de végétaux susceptibles de fournir des sucs tinctoriaux se rencontraient à l'état sauvage, telles par exemple les plantes fournissant de l'indigo, dont la matière colorante était extraite par fermentation. D'autres étaient cultivées et sont restées jusqu'à nos jours des produits rémunérateurs pour certains villages. C'est le cas d'une euphorbiacée arborescente, désignée sous le nom d'*azafran*, dont les graines donnent une magnifique couleur jaune. Le suc d'une papavéracée arborescente, le *bocconia arborea*, désigné sous le nom de *quahuachote*, donne un jaune orange foncé qui est utilisé pour la teinture et surtout la décoration des poteries. De nos jours, l'usage de ces végétaux est presque totalement abandonné pour la préparation des étoffes, l'industrie nouvelle fournissant toutes les couleurs chimiques dans les endroits même les plus reculés.

Enfin, comme produits végétaux manufacturés par l'industrie ancienne, il faudrait citer, de plus, les bambous et les roseaux de différentes espèces qui sont encore fort employés et dont la transformation constitue pour quelques villages un produit commercial très rémunérateur. Les bambous et les otates servent à faire des ouvrages de vannerie tels que paniers, sièges, nattes pour recouvrir le sol ; ces dernières, désignées sous le nom de *petate* (*petatl*). Dans certaines localités comme Jamay, petite bourgade située à proximité du lac de Chapala, à l'embouchure du rio Lerma, les indigènes tirent un très grand parti d'une espèce de *typha*, poussant en grande abondance dans les eaux stagnantes de la région. Ils fabriquent, avec les tiges et les feuilles de ce roseau, des *petates*, des *tompeates* (*tompeatl*), sortes de paniers d'une forme spéciale, comme le font

encore de nos jours les riverains des lacs des environs de Mexico. En outre, les bambous, dans les régions de la terre chaude du littoral de l'océan Pacifique, sont d'un usage constant pour la construction des habitations, comme cela se pratiquait avant la conquête.

Les indigènes du Chimalhuacan ne possédaient que fort peu d'animaux domestiques propres à l'alimentation. Les auteurs citent le chien, *techichi*, que l'on engraissait en lui faisant suivre un régime exclusivement herbivore, et le *guacolotl* ou dindon, qui se rencontrait à l'état sauvage dans toute la contrée, mais que, pour les besoins domestiques, on avait coutume d'élever en basse-cour. L'usage de la chair de chien ne s'est pas continué après la conquête. Elle fut complètement délaissée lors de l'importation des bestiaux d'Europe, au point qu'aujourd'hui on ne peut retrouver aucune trace de cet usage, même chez les indigènes qui ont gardé les anciennes mœurs. Quant au *guacolotl*, il est resté ce qu'il était auparavant et son mode antique d'accommodation culinaire (*mole de guacolotl*) a persisté.

La chasse et la pêche venaient s'ajouter aux ressources naturelles du pays. Les montagnes boisées fournissaient beaucoup de gibier et les nombreux cours d'eau, ainsi que les lagunes, étaient, en général, abondamment pourvus de poissons, dont plusieurs espèces atteignaient une assez grande taille, comme les silures, à la chair fort estimée. Encore actuellement, les indigènes demeurés plus ou moins primitifs contribuent dans une très large part à fournir les marchés urbains de leur chasse et de leur pêche.

Pour ce qui concerne la religion et les pratiques religieuses en vigueur au moment de la conquête, on ne connaît que fort peu de chose, les *conquistadores* s'appliquant à détruire les édifices religieux aussitôt leur arrivée dans un village. Les historiens s'accordent à dire qu'en plus d'un dieu invisible, considéré comme le maître de l'univers, certaines localités possédaient des divinités tutélaires avec des *teocallis* spécialement dédiés à leur culte, où les fidèles venaient processionnellement déposer des offrandes. On adorait aussi des divinités inférieures ou *tepitotons*, sortes de pénates qui, selon toute vraisemblance, devaient être, au moins en grande partie, les nombreuses figurines de poteries que l'on rencontre dans les sépultures anciennes.

Parmi les régions un peu importantes au point de vue religieux,





Phototypie Berthaud, Paris.

Téopilzintli, le « Dieu Enfant » de Cocolan.

(Statuette en andésite ; Haut. 0^m45)

le Père Tello et les autres historiens citent Tonala où il y avait un *teocalli* fameux, édifié sur une colline ou pyramide probablement artificielle, laquelle existe encore de nos jours. Ce *teocalli* était dédié au soleil (*tonali*), dont le culte s'étendait au nord et à l'est du pays de la reine de Tonala. Dans le royaume de Jalisco et dans les Terres Chaudes où se trouvaient les centres très civilisés d'Ixcuintlan, Azatlan, Acaponetlan, etc., la principale divinité était *Teopilzintli* (*teotl* dieu, *pilzintli* enfant) que l'on représentait sous les traits et la forme d'un enfant (pl. 3), parce que, d'après la tradition de Pantecatl, ce dieu, lorsqu'il apparaissait à ses adorateurs, se montrait toujours sous la forme puérile. *Teopilzintli*, par l'intermédiaire d'un Indien nommé *Cuanemati*, avait conduit ses sujets dans cette région, les y avait établis, leur enseignant leurs devoirs et ce qu'il fallait faire pour rester puissant contre leurs ennemis [1].

Au village d'Amacuecan (Amacueca), on rendait hommage à *Atlaquiaquito*, dieu des pluies, figuré sous la forme d'un épervier. A Atempan (Atemba) résidait *Teocoatl* (dieu-serpent) auquel on faisait quelquefois des sacrifices d'enfants. Au *tactuanazgo* de Tetlan, on rendait hommage à une divinité guerrière ainsi qu'à une déesse dont le nom et les attributions sont inconnus. Dans la partie sud du Chimalhuacan, la divinité principale était *Iztlaçateotl* (*Iztlacal*, détourner la tête avec colère, *teotl* dieu) qui avait un *teocalli* à Tzacoalco et à Chapala (dans ce dernier village, on le nommait *Tlacateotl*). Ce dieu, d'après le Père Tello, n'était autre que *Huizilobos* (*Huizilipochtli*) [2]. Il était le protecteur des fameuses

1. Plusieurs figurines en andésite ont été trouvées dans ces localités. Elles ont toutes à peu près la même posture et semblent représenter un enfant accroupi qui ne saurait être autre que le dieu *Teopilzintli*. Une de ces statuettes, appartenant au Musée du Trocadéro, a été trouvée à *Ixtlan*. Une autre qui est figurée dans ce mémoire, appartient à la collection particulière de M. Castaños à Guadalajara. Elle a été retrouvée à proximité des ruines d'*Acatlan*, auprès du lac de *Tzacualco*.

2. Le culte (particulier à Tzacoalco) de Iztlaçateotl paraît devoir fournir un indice sur le lieu d'origine des Aztèques et de leur sanglante divinité. En s'appuyant sur les peintures mexicaines, Orozco y Berra avait pensé que cet endroit était l'île de Mercala, située sur le lac de Chapala. Il deviendrait évident, d'après ce qui vient d'être dit, que le lac figuré sur le manuscrit mexicain serait le lac de Tzacoalco, distant de quelques kilomètres du lac de Chapala, où se rencontre une assez grande île, reliée à la terre ferme, lorsque les eaux sont basses, par

salines de Tzacoalco, où, à plusieurs reprises, il était apparu, afin de les défendre contre les ennemis du Chimalhuacan qui voulaient s'en emparer. On offrait quelquefois à cette divinité des sacrifices humains au village de Tzacoalco. Quant au village de Chapala, les historiens ne citent qu'un cas où, à l'instigation d'une sorcière, on immola quelques enfants.

Toutes les divinités étaient sous la garde d'un certain nombre de prêtres ou *teopixqui*, dont le costume pareil à celui du peuple, ne se distinguait que par la couleur du manteau sur lequel le noir et le blanc prédominaient. On ne sait que fort peu de chose sur les attributions de ces *teopixquis*. Ils ne sont mentionnés que comme prenant rang à côté des notables. A l'arrivée des *conquistadores*, il est probable que leur rôle n'avait pas encore pris la même importance dans le Chimalhuacan que sur le plateau de l'Anahuac, où ils formaient une caste spéciale ayant une très grande prépondérance. Ils devaient, dans cette région, à peu de chose près, être ce que sont aujourd'hui, à la sierra du Nayarit, les prêtres temporaires, élus pour prendre soin des dieux et s'occuper de l'exécution des fêtes, ainsi que des cérémonies religieuses. La religion des indigènes du Chimalhuacan paraît avoir été plus ou moins semblable à celle que pratiquaient les Toltèques. Les offrandes consistaient en produits de l'agriculture, en animaux, en trophées de toutes sortes. La coutume des sacrifices humains, contrairement à ce qu'elle était devenue sur le plateau de l'Anahuac, ne fut jamais, dans le Chimalhuacan, qu'une pratique exceptionnelle. Instituée lors des dernières pérégrinations nahuatles, elle ne put s'implanter complètement dans le pays. On a vu plus haut comment les sacrifices humains faits par ceux qui étaient venus s'établir dans la région du nord, eurent pour résultat d'exaspérer les indigènes, et donnèrent lieu à de sanglantes représailles qui aboutirent à la suppression de ce culte barbare. Lors de l'arrivée des Espagnols, les sacrifices humains n'étaient plus en usage au Teul, à Teocalchiche, à Juchipila, où cependant ils avaient été pour ainsi dire institués.

une langue de terre ou une sorte de chaussée naturelle. L'île du lac de Tzacoalco est fertile et assez grande, tandis que l'île de Mercala n'est qu'un rocher d'andésite, où ne peuvent pousser que quelques arbres dans les fissures de la roche.

En somme, la religion la plus répandue au Chimalhuacan paraît avoir été la même, au fond, que le culte encore aujourd'hui perpétué, en grande partie chez les indigènes de la sierra du Nayarit, religion naturelle où un Être supérieur et invisible est considéré comme le maître absolu de l'univers sous le nom de *Tahouehouiakame*. Au-dessous de lui, viennent se placer toute une série de divinités élémentaires, telles que le feu, le soleil, les vents, les eaux, etc., plus un certain nombre d'autres dieux de rang inférieur, possédant des attributions définies, ayant une résidence assignée, constituant, en un mot, les dieux tutélaires. A certaines époques de l'année ou dans les circonstances graves, les fidèles ont coutume de venir les implorer, et de déposer sur leurs autels, ou dans les grottes qui leur sont dédiées, des offrandes de toutes sortes.

Quant à l'idée de l'immortalité de l'âme, elle était à peu près générale, on le sait, chez les populations civilisées du Mexique. Mais, au Chimalhuacan, en particulier, les historiens sont trop concis pour permettre de connaître, au juste, l'avenir que la croyance du pays attribuait à ceux qui étaient morts. A peu de chose près, très probablement, cette croyance était la même que celle qui est encore accréditée parmi les tribus de la sierra du Nayarit. L'endroit où se rendaient les âmes, immédiatement après le décès, était une montagne escarpée, percée de nombreuses grottes, et située entre Acaponeta et le Rosario. Les Indiens actuels la nomment encore *Moukita*[1]. Là, après un certain temps d'attente, elles s'y établissaient définitivement, ou se rendaient à un autre séjour pour lequel les actes de leur existence terrestre les avaient désignées. D'après le Père Ortega, ce *Moukita* serait le même séjour des morts que les Aztèques appelaient *Mictlan*. Il n'y aurait rien de bien extraordinaire à ce que cette montagne, située dans la région la plus avancée en civilisation et la plus florissante du Chimalhuacan, bien en dehors de la sierra du Nayarit, ait été également le séjour primitif des morts de tout le Mexique. Car, comme le disent les traditions, les tribus nahuatles s'établirent parmi les primitifs aborigènes, prenant en partie leurs coutumes, tout en leur

1. Le père Ortega écrit : *muccita* (*Historia del Nayarit*, chap. III, p. 28). L'orthographe phonétique est *moukita*. Ce mot a son étymologie dans la langue huichole (*mou* vient de *moumou*, mort; *ki* signifie habitation et *ta* est un suffixe désignant la localité, l'abondance, la réunion, etc.)

imposant leur civilisation et leurs idées religieuses. Quant aux rites funéraires, on ne rencontre presque rien à ce sujet dans les textes; mais les nombreuses sépultures anciennes, exhumées en grand nombre sur l'emplacement des anciens villages abandonnés, permettent d'établir que la crémation était en usage, concurremment à la simple sépulture. Les tribus nomades, ou celles moins avancées en civilisation, paraissent avoir été seules à faire usage, dans les montagnes, des cavités naturelles pour la sépulture de leurs morts, comme la coutume s'est encore aujourd'hui conservée dans la sierra du Nayarit, parmi les tribus Coras et Huicholes. Dans les sépultures que l'on met à jour, on rencontre fréquemment, côte à côte, des récipients funéraires contenant les produits d'une incinération, et des corps ayant été simplement inhumés. A côté de ces dernières sépultures, où les corps ne paraissent point avoir été déposés suivant une même orientation, on rencontre une série d'objets ayant appartenu au défunt. A la tête et aux pieds sont habituellement placées des statuettes de divinités plus ou moins grandes. Sur le corps, on trouve des objets familiers, tels que poteries diverses, pendentifs, colliers, fusayoles, armes de pierres (haches ou pointes de lances, etc.). C'est ainsi que se sont toujours présentées les tombes reconnues sur les territoires de Tonala, Ixtlan et de plusieurs villages du Chimalhuacan méridional.

III

Géographie politique et État du Chimalhuacan à l'époque de la conquête.

Comme on l'a vu plus haut, le Chimalhuacan était morcelé en un certain nombre d'États, qui formaient en temps ordinaire autant de gouvernements autonomes, mais qui pouvaient, lorsque les circonstances le réclamaient, s'unir et conclure des alliances pour la défense du territoire, — en temps de guerre, lorsqu'il y avait menace d'invasion, etc. Le gouvernement de l'État le plus puissant, ou le chef le plus habile, prenait alors le commandement. C'est ainsi que, depuis une époque assez reculée, le pays avait pu résister aux

empiétements des Tarasques du Michoacan, et même aux puissants souverains de Mexico qui en avaient vainement tenté l'annexion.



CHIMALHUACAN MÉRIDIONAL

Après la conquête, une terrible insurrection éclata, afin de soustraire le Chimalhuacan au joug des Espagnols qui s'y étaient établis sans trop de difficultés, mais qui avaient fini par exaspérer les

indigènes. Ce soulèvement de tous les *tactuanazgos* obligea le vice-roi Mendoza à mobiliser, pour la soumission du pays, une troupe beaucoup plus nombreuse que celles jusqu'alors employées dans les diverses expéditions de conquête à la Nouvelle-Espagne. Cette expédition, en détruisant complètement les *tactuanazgos*, unifia tout à fait le pays qui forma la province de la Nouvelle-Galice.

A l'époque de leur indépendance, les *tactuanazgos* se livraient parfois à des représailles et à des guerres intestines, à la suite desquelles tel État devenait plus puissant au détriment d'un autre. Le gouvernement n'était pas absolument le même dans tous les États. En général, il était constitué par une sorte de monarchie tantôt héréditaire, tantôt élective. Ceux qui remplissaient le rôle de souverains ou de *tactuani*, étaient assistés par un conseil auquel les femmes prenaient quelquefois part, et composé des anciens et des notables, auxquels on donnait le nom de *huexiqui*. C'était ce conseil qui prenait les résolutions importantes, ou qui, suivant les régions et les régimes, consultait la nation tout entière, avant d'arrêter une détermination.

Trois des États du Chimalhuacan avaient acquis une très grande importance, au point de réaliser de véritables royaumes formant monarchie héréditaire. C'étaient *Tonala*, *Jalisco*, *Azàtlàn*. Tous les trois étaient placés sur la zone la plus riche, la plus fertile et la plus favorisée de la contrée, c'est-à-dire sur le plateau central, au sud du rio Santiago, et dans la Terre-Chaude côtière de l'océan Pacifique.

Les autres États constituaient les *tactuanazgos*, gouvernés par les chefs nommés *tactuani*. Ces *tactuanazgos*, quoique administrés par des chefs spéciaux, ne jouissaient pas toujours d'une complète indépendance. Beaucoup se trouvaient être tributaires d'un État plus important. Leur nombre était assez grand ; mais, aujourd'hui, on ne connaît bien exactement l'emplacement et l'étendue que de ceux qui se partageaient les contrées au sud du rio Santiago. Ceux du nord, disséminés pour la plupart sur des régions désertiques ou désolées par de fréquentes sécheresses, ne constituaient pas, à l'époque de la conquête espagnole, des centres très florissants, de sorte que, n'ayant pas laissé après leur destruction de vestiges bien apparents, il devient difficile, pour le moment, de préciser leur étendue territoriale.

Dans la zone centrale, la plus avancée en civilisation, le nom de *Tonalan* venait à ce royaume d'un culte particulier qu'on y rendait au soleil (*tonali*). Les indigènes avaient élevé à cette divinité un *cue* ou *teocalli* fameux, qui était érigé sur une pyramide ou une éminence probablement artificielle. Ce temple qui était situé à Tonala, la capitale même du royaume, fut détruit par les *conquistadores*, et



Dressé par Mr Léon Diguet. Ch. Emonts, del.

CHIMALHUACAN SEPTENTRIONAL

l'éminence sur laquelle il était placé existe seule aujourd'hui. Au moment de la conquête qui eut lieu le 25 mars 1530, le royaume de Tonalan était administré par une reine ou *tzuapili*, du nom de *Tzapotzinco*, qui gouvernait au nom de son fils mineur. Le royaume de Tonalan était limité au nord par le rio Santiago. A l'est, ses frontières s'étendaient, du nord au sud, depuis le village de Xonacatlan, où se trouvent les fameuses chutes du fleuve Santiago (*Salto*

de Juanacatlan), jusqu'au *tactuanazgo* de Tlajomulco. La partie occidentale confinait avec le *tactuanazgo* de Tlalan (Tala). Le pays, outre Tonala sa capitale, comprenait un certain nombre de villages qui existent encore aujourd'hui; tels sont : Coyula, Tzalatitan, Tlaquepaque (San Pedro), Tlaxicolcingo (San Martin), etc. De plus. les quatre *tactuanazgos* très importants de Tetlan, Tlajomulco, Tololotlan, Tlalan étaient tributaires de la reine de Tonala et constituaient, en quelque sorte, les fiefs dépendant de cette souveraineté. La zone d'influence de ce puissant État s'étendait en dehors des limites de ces *tactuanazgos*, car, lors de l'arrivée de Nuño de Guzman, les riverains du lac de Chapala qui vivaient dans des villages florissants, devaient, suivant les historiens, fournir annuellement un tribut à la reine de Tonalan. Cette influence était vraisemblablement due, en grande partie, au culte que l'on rendait au soleil dans le sanctuaire de la capitale. Les habitants du royaume de Tonala étaient, d'après le Père Tello, appelés *Cocas* et ceux des *tactuanazgos* étaient désignés sous le nom de *Texuexes*. Ces deux désignations devaient surtout impliquer une différenciation linguistique, car le Père Beaumont dit : « Les Texuexes donnent le nom de Cocas aux indigènes de la province de Tonalan, qui ne font pas usage de leur langue *tlajomultèque* » (les indigènes de Tonala parlaient le nahuatl). Les Texuexes, suivant la *Cronica miscelanea* du Père Tello, habitaient les villages de Tecpatitlan, Teocaltiche, Mitic, Jalostatitlan, Mesticatan, Jagualica, Tlacotlan, Teocultitlan, Ixtlahuacan, Cuautla, Ocotic, comme on l'a vu mentionné plus haut. A Jalostatitlan, Mitic, Comanja, les *conquistadores* rencontrèrent des indigènes vivant dans l'état le plus primitif, qui ne portaient pas de vêtements et s'abritaient sous de misérables huttes d'herbages. Actuellement, on ne retrouve rien de cette ancienne distinction ethnique, et les dénominations de Cocas et Texuexes ont complètement disparu. Un village, celui de Zapotlango de los Texuexes, où, après la conquête, les missionnaires firent un groupement d'Indiens sans résidence, porte seul aujourd'hui la trace de cette ancienne différenciation.

Le royaume de Tonalan ne fut pas, comme les autres États du Chimalhuacan, détruit par les Espagnols; car, lors de leur arrivée, ce pays fit sa soumission. Il n'y eut à enregistrer, au début, que la révolte d'une partie des sujets de la reine, ce qui donna lieu à un

combat, dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours par cette danse des *Tastoanes* dont il a été parlé plus haut. Par contre, pendant l'insurrection générale de tous les pays conquis par Nuño de Guzman, le Tonalan resta le fidèle allié des Espagnols. La déchéance du pays fut due uniquement à l'établissement de la ville de Guadalajara dans la vallée d'Atemajac, en 1541 et 1542 [1].

Tonala, la capitale, amoindrie par la proximité de la cité naissante, ne servit plus que pour grouper les indigènes, devenus errants après la destruction de leurs villages, au moment de la répression de la révolte. Ce groupement s'effectua par les soins actifs des missionnaires franciscains et, en particulier, du père Antonio de Segovia. Les Indiens purent alors jouir d'une certaine indépendance et continuer à vivre des mêmes travaux qu'avant la conquête. La principale industrie fut celle de la poterie, industrie qui devint dans la suite très prospère, en fournissant à la région un produit d'exportation. A l'époque actuelle, ces indigènes, quoique profondément métissés, forment en quelque sorte une caste à part des indigènes voisins. Dans la contrée, on les désigne, en général, sous le nom de *Indios de Tonala*.

A l'ouest du Tonalan, on trouvait le *royaume de Jalisco*. Ce pays, séparé du Tonalan par quelques *tactuanazgos* indépendants, était, comme lui, gouverné, au moment de l'arrivée des Espagnols, par une reine, tutrice de son fils mineur. Le Jalisco était limité, au nord, par le rio Santiago qui le séparait de la sierra du Nayarit, et occupait plus ou moins la région aujourd'hui comprise dans les cantons de Tepic et de Mascota. Par les récits fort concis de la conquête, on voit que le royaume de Jalisco possédait un certain nombre de *tactuanazgos* tributaires, mais il est impossible, faute de documents circonstanciés, de deviner, parmi les nombreux fiefs

1. Guadalajara fut fondée par Cristobal de Oñate, sous le nom de *villa de Espiritu santo*, sur le plateau de Nochistlan, en 1530. Le site de cette ville qui, dans la suite, acquit une si grande importance, fut transféré, en mai 1533, à Tonala, et, la même année, à Tlacotlan. Ce ne fut qu'en octobre 1541 qu'un nouveau transfert établit la ville dans la vallée d'Atemajac, avec cinq cents Espagnols, tous les habitants de Tetlan et un grand nombre de Mexicains et de Tlaxcaltèques faisant partie des troupes amenées par le vice-roi Mendoza. Les Mexicains édifièrent même tout un quartier de la ville qui reçut le nom de Mexicalcingo.

que rencontrèrent les conquérants, quels étaient ceux qui dépendaient de Jalisco. La dénomination de Jalisco vient de la nature du terrain sur lequel la capitale du royaume était placée [1].

Les indigènes de Jalisco parlaient la langue nahuatle. Mais, autour d'eux, des tribus moins civilisées employaient un idiome différent. On les désignait sous le nom de *Tecoxines ou Tecoquines*. Ces Tecoxines, d'après le père Tello, s'étendaient jusqu'aux *tactuanazgos* de Xochitepec, Analco, Hostotipaquillo et jusqu'à la *barranca* de Mochitiltic. Ils étaient de même race que les Indiens Tecos du Michoacan.

La première occupation du pays fut faite par Francisco Cortez, neveu du célèbre *conquistador*. A Jalisco, il reçut un accueil enthousiaste de la part de la reine, venue au-devant de lui pour le recevoir. Pendant son séjour, il fut logé dans un palais, et, en son honneur, on exécuta des danses auxquelles prirent part la noblesse et le peuple. Ce qui émerveilla les Espagnols, plus encore que le degré de civilisation très avancée des habitants, fut la façon dont la ville était édifiée. Un *teocalli* dédié à Teopilzintli (dieu enfant), divinité locale dont j'ai parlé plus haut, excita l'étonnement des conquérants par sa construction très soignée.

Rappelé subitement à Colima, Francisco Cortez ne put faire qu'un très court séjour à Jalisco. Il se contenta alors d'exiger de la reine et de ses vassaux serment de soumission au roi d'Espagne, laissant seulement un interprète indigène, avec ordre d'enseigner la religion chrétienne aux habitants, en attendant que l'on pût envoyer un missionnaire. Après son départ, le pays fut rendu pour ainsi dire complètement à lui-même, jusqu'à ce que Nuño de Guzman, rival et ennemi de Fernand Cortez, voulant s'approprier les pays qui avaient fait leur soumission au neveu du grand *conquistador*, vint détruire complètement le royaume de Jalisco. La capitale fut réédifiée, quelques années après, sur un autre emplacement; mais la

1. (*Xalli*, ponce blanche, *co*, suffixe, post-préposition, signifiant sur, dans, etc.). On désigne au Mexique sous le nom de Jal ou Xal (du nahuatl Xalli) des terrains constitués par des graviers de ponce blanche. Cette formation géologique, que l'on désigne habituellement sous le nom de cendre volcanique, occupe dans certaines localités du plateau mexicain des couches d'une puissance considérable. La propriété très meuble de cette terre, sa porosité et sa perméabilité lui donnent, en certains cas, une fertilité prodigieuse.

fondation de Compostela et de Tepic arrêta l'essor de la nouvelle ville, de sorte qu'aujourd'hui l'antique cité florissante de Jalisco n'est plus représentée que par un faible village situé à quelques kilomètres de Tepic [1].

Quant aux indigènes désignés sous le nom de *Tecoxines*, qui représentaient jusqu'à un certain point la population rurale du royaume de Jalisco, ils furent dispersés après la répression de l'insurrection générale du Chimalhuacan. Pour cela, le *conquistador* Cristobal de Oñate transféra le siège de la ville de Tepic dans la vallée de Cactlan, snr la rive gauche de la rivière Molaloba, afin de constituer un *presidio* au cœur même du pays de ces Indiens insurgés.

Le troisième grand État de la partie centrale du Chimalhuacan était le *royaume d'Aztatlan*, situé dans la Terre-Chaude, sur les vastes plaines, basses et peu accidentées en général, comprises entre les contreforts de la sierra du Nayarit et les rivages de l'océan Pacifique. Du nord au sud, il s'étendait depuis Colhuacan (Cuyacan) jusqu'au rio Santiago. D'après le récit de Garcia del Pilar qui accompagna Nuño de Guzman dans son expédition, c'était, avant la conquête espagnole, le pays du Chimalhuacan le plus peuplé et le plus avancé en civilisation. Les édifices, les temples et les constructions étaient bien supérieurs à ceux que jusqu'alors on avait rencontrés dans les régions que l'on avait soumises. Le pays était gouverné par *Xonacatl-Oriz*, vieillard réputé par sa sagesse et sa connaissance de l'histoire ancienne du pays. Son règne prit fin avec la destruction d'Aztatlan, la capitale du royaume qui était sa résidence. Son successeur fut Xoatamatl, *tactuan* d'Acaponetlan.

Le royaume était divisé en quatre provinces ou *tactuanazgos* :

1° *Tzapotzinco*, gouverné par *Pantecatl*, fils du monarque Xonacatl. Ce *tactuan*, instruit par son père, laissa un récit de l'histoire ancienne du pays et des différentes pérégrinations des Nahuas à travers le territoire. Mêlé aux révoltes qui surgirent pendant le

1. Le nom de Xalisco ou Jalisco fut donné, après la guerre de l'Indépendance, à toute une province mexicaine, occupant une grande partie de ce qui fut, au début, la province de Nueva Galicia. Cette province ayant ensuite été, à une époque récente, divisée pour former le territoire de Tepic, le village de Jalisco demeura dans les limites de la nouvelle division, c'est-à-dire en dehors de la province à laquelle il donna le nom.

cours de la conquête de son pays, il n'en demeura pas moins finalement l'allié des Espagnols qui reconnurent ses mérites et ses services.

2° *Centispac*, qui était gouverné par *Ocelotl* et ses quatre fils : *Tlamatsolen*, *Coatl*, *Tuili*, *Cocolixicotl*. Ocelotl était, comme nous l'apprennent les historiens, un homme intelligent, instruit, de manières graves, de haute stature, de forme athlétique, de couleur claire. Lors de l'arrivée de Nuño de Guzman à Centispac, il était vêtu d'une tunique de cotonnade et d'un manteau de peau de jaguar bordé de pendentifs d'or et de perles. Une couronne de plumes et d'ornements précieux couvrait sa tête. Ses pieds portaient des sandales également très ornées. Deux de ses fils, Tuili et Cocolixcotl, servirent de guides à Nuño de Guzman. Tlamasolen succéda à son père qui mourut deux mois après l'arrivée des Espagnols. La capitale du *tactuanazgo* de Centispac avait, selon les récits de la conquête, un population de 18.000 habitants.

3° *Acaponetlan* (Acaponeta), dont la capitale était située sur la rivière du même nom. Son gouverneur ou *tactuan* était *Xaotamatl*, qui succéda au roi d'Aztatlan.

4° *Colhuacan* (Cuyacan), qui était le *tactuanazgo* le plus septentrional, confinait avec le territoire des Indiens de Sinaloa.

La majorité des habitants civilisés du royaume d'Aztatlan était de race nahuatle et en parlait la langue. Mais, comme dans le Tonalan et le Jalisco, plusieurs tribus parlant une langue différente se réncontraient sur toute l'étendue du territoire. Ainsi, dans la province méridionale de Centispac, habitaient les *Torames*. Au nord, plusieurs tribus d'idiomes différents, dont on ignore le nom, habitaient des villages au bord des estuaires et des lagunes, où elles vivaient principalement du produit de la chasse et de la pêche.

Francisco Cortez, après avoir soumis le royaume de Jalisco, avait pensé terminer sa conquête par le royaume d'Aztatlan, dont on lui avait vanté les richesses et la culture, mais, rappelé à Colima, il ne put donner suite à ce projet. Ce fut donc Nuño de Guzman qui le mit à exécution.

Au début, ce *conquistador* se comporta vis-à-vis des indigènes avec modération. Partout où il passait, il recevait, de la part des *tactuanes* et des populations, un accueil enthousiaste ; de nombreux présents d'or et de perles lui étaient offerts. Il se contentait, comme

l'avait fait Francisco Cortez à Jalisco, d'exiger des indigènes leur soumission au roi d'Espagne. Mais les choses ne tardèrent pas à changer. La vue de si grandes richesses tenta la cupidité du *conquistador* et de ses compagnons. Avant d'arriver à Aztatlan, la capitale, Nuño fractionna son armée et envoya des détachements parcourir et soumettre tout le reste du pays.

Cette armée, composée de divers éléments, tous étrangers à la région, commit, parmi les paisibles populations, de telles atrocités qu'elle finit par les exaspérer au point qu'un soulèvement devint menaçant. Nuño saisit cette occasion pour dévaster le pays et, considérant que les représailles auxquelles se livraient les indigènes constituaient un acte de rébellion contre la domination du roi d'Espagne, déclara les infortunés indigènes coupables de trahison et ordonna leur destruction. La répressiòn fut terrible ; les Espagnols firent un véritable carnage et supprimèrent par le feu les villes et les villages. Les survivants, au nombre de 10.000, sous la conduite de leur *tactuan* Xoatamatl, vinrent se prosterner aux pieds de Nuño de Guzman, implorant sa clémence et acceptant la suzeraineté espagnole. Nuño de Guzman se calma. Ceux qui avaient échappé au massacre purent revenir s'établir sur les ruines de leurs anciennes cités, jusqu'à une nouvelle calamité qui acheva la destruction complète du pays. Ce fut un de ces orages dévastateurs, comme il en survient parfois dans ces parages, à l'époque estivale. La pluie dura six jours, fit déborder les rivières et détermina une inondation de plusieurs mois, transformant ces plaines naguère encore si florissantes, si fertiles et si bien cultivées, en un vaste marais.

Les indigènes qui avaient échappé au massacre et ensuite à ce fléau, s'enfuirent de la sierra du Nayarit et vouèrent une telle haine aux Espagnols que ceux-ci, pendant l'espace de deux siècles, ne purent arriver à les soumettre.

Le royaume d'Aztatlan, si riche et si puissant jusque-là, demeura ainsi complètement annihilé et ne put se repeupler que longtemps après. On fut obligé, pour la colonisation, de fonder de nouveaux villages dans la vallée d'Acaponeta.

Les Espagnols eurent, ainsi que leurs alliés, fort à souffrir de cette terrible inondation. Une grande partie de l'armée fut détruite, et la faible portion qui survécut ne se sauva qu'en gagnant les éminences. Nuño de Guzman fut obligé de demander secours à Mexico,

afin de pouvoir continuer sa conquête. Ce secours lui arriva, deux mois après, sous la conduite de Juan Sanchez de Olea, avec des armes, des munitions et des vivres. Nuño de Guzman termina sa conquête, en faisant l'expédition de Culhuacan, pays qui fut ensuite complètement détruit, dévasté, au point qu'aujourd'hui on ignore l'emplacement de la capitale de cet ancien *tactuanazgo*. La conquête du royaume d'Aztatlan fut la dernière expédition de Nuño de Guzman. Après avoir pris et détruit Culhuacan, il envoya une partie de son armée, sous les ordres de Pedro Chirinos, de Jose Angulo, de Cristobal de Oñate, faire de nouvelles conquêtes dans les régions plus septentrionales, puis revint à Jalisco pour l'organisation du gouvernement des pays conquis, laissant un colonie d'Espagnols à Culhuacan, sous les ordres de Gutierez.

Entre ces trois grands États prépondérants et les *tactuanazgos* tributaires, la partie centrale offrait, en outre, un certain nombre de *tactuanazgos* complètement indépendants, gouvernés par des chefs.

Les principaux de ces États de second ordre étaient au nombre de quatre :

En commençant par l'est, on rencontrait les *tactuanazgos* de *Cuitzeo* et de *Chapalac*. Le premier, situé sur la rive nord du lac de Chapala, était délimité à l'est et au nord par le rio Santiago qui, en cet endroit, sort du lac de Chapala en décrivant une courbe accentuée. A l'ouest, il confinait avec le *tactuanazgo* de Chapalac.

Le *tactuanazgo de Chapalac* occupait, lui, tout le reste du rivage nord du lac. Son territoire coïncidait avec le territoire actuel de Poncitlan, Chapalac, Ajijic, Jocotepec. La capitale était bâtie sur l'emplacement où s'élève aujourd'hui la petite ville de Chapala. La population de cette capitale était, à l'époque de la conquête, estimée à 18.000 habitants.

Les deux *tactuanazgos* de Cuitzeo et de Chapalac devaient, en grande partie, leur importance et leur prospérité au voisinage du lac, lequel, en même temps qu'il fertilisait le sol, assurait de grandes ressources aux indigènes pour la pêche.

Le *tactuanazgo* de Chapalac fut visité pour la première fois, en 1523, par le *conquistador* Alonzo de Avalos et les missionnaires Padilla et Bolonia. Alonzo de Avalos, à la tête des troupes rassemblées à Colima, après avoir parcouru une partie du Chimalhuacan méridional, pénétra dans le pays par l'ouest, en visitant successive-

ment les villages de Jocotepec, Ajijic, Chapalac, Poncitlan. Partout il rencontra une population industrielle et pacifique, adonnée à l'agriculture et à l'industrie; partout on voyait des champs bien cultivés. Actuellement encore, dans les villages indigènes, tels que Ajijic et Mercala, on rencontre des indigènes, d'ailleurs profondément métissés, qui ont conservé, en même temps qu'une certaine indépendance, des vestiges de l'ancienne industrie, ainsi que l'antique mode de culture. Chapalac, la capitale, avait un *teocalli* fameux dédié à la divinité Tlacateotl. Ce temple était placé sur une colline, au pied de laquelle jaillissent des sources thermales, réputées à l'arrivée des Espagnols. Le dieu Tlacateotl, comme il a été dit plus haut, était le même qui, auprès du lac de Tzacoalco, était connu sous le nom de Iztlaçateotl; le même aussi, d'après le Père Tello, que Huizilipochtli; mais, ici, on ne lui rendait pas un culte sanguinaire comme sur le plateau de l'Anahuac.

Quant au *tactuanazgo* de Cuitzeo, ce fut le *conquistador* Nuño de Guzman qui l'occupa, en 1530, après avoir eu à subir une certaine résistance de la part des habitants. La capitale de Cuitzeo était située sur la rive droite du rio Santiago, à l'emplacement qui aujourd'hui se nomme *Paso de Cuitzeo*.

Le troisième *tactuanazgo* était celui de *Xochitepec*. Il occupait ce qui est aujourd'hui la Magdalena et se trouvait entre Tepic et Eztatlan. La capitale de ce *tactuanazgo* était située, d'après ce que l'on croit, à l'endroit où se trouve le lac de la Magdalena. Au moment de l'arrivée des Espagnols, le pays était gouverné par le *tactuan* Guaxicar, chef guerrier et intrépide, originaire de la sierra du Nayarit. Ce chef, au début, accueillit pacifiquement les étrangers, lors des expéditions de Francisco Cortez et de Nuño de Guzman; mais dans la suite, au moment de l'insurrection générale de tout le Chimalhuacan, il se révéla comme un des plus terribles promoteurs du soulèvement.

Le quatrième *tactuanazgo* indépendant était celui de *Eztatlàn*, dont la superficie correspondait, dans sa majeure partie, aux cinquième et douzième cantons de l'État de Jalisco, dans la division politique actuelle. Cette région fut occupée, pour la première fois, par Francisco Cortez qui la donna en charge à Juan Escarcena. Ce dernier, obligé de suivre son chef dans son expédition, ne vint occuper son poste que quelques années après, à la suite de Nuño de

Guzman. Dans l'intervalle, les missionnaires Francisco Lorenzo et Andres de Cordova furent envoyés de Mexico et s'établirent à Eztatlan. Ce furent eux qui reçurent le *conquistador* et lui procurèrent les ressources pour continuer son expédition vers Jalisco. Ces deux missionnaires périrent aux mains des troupes de Guaxicar, lors de l'insurrection générale. On ne sait que fort peu de chose sur le *tactuanazgo* d'Eztatlan et sur ses habitants. Néanmoins, l'envoi des missionnnaires démontre sa grande importance.

Au nord du rio Santiago, on ne rencontrait que peu de centres civilisés. Les nomades de ces parages n'avaient tout au plus comme points d'attache que de misérables villages situés presque toujours sur le sommet des montagnes. Les groupements où se trouvaient des populations de langue nahuatle, menant la vie sédentaire et jouissant d'un certain degré de civilisation, occupaient en somme deux circonscriptions géographiques assez nettes, celle du nord-ouest et celle du nord-est. Dans le nord-ouest, les centres étaient répartis le long des cours d'eau les plus importants, c'est-à-dire dans les vallées du rio Juchipila et des rios Xeres et Tlaltenango. Sur le trajet du rio Xeres et du rio Tlaltenango se trouvaient les *tactuanazgos* de *Colotlán*, de *Tláltenángo* et du *Teul*. Ces trois *tactuanazgos* furent visités pour la première fois par Almendez Chirinos, sous la conduite de Xiconaque, *tactuan* d'Acatic, qui lui servait de guide et d'interprète. Partout le *conquistádor* fut accueilli pacifiquement. Partout il rencontra des villages à peu près identiques à ceux de la partie centrale du Chimalhuacan.

Le plus remarquable de ces *tactuanazgos* était Le Teul, dont la capitale se trouvait édifiée sur une colline, terminée par un plateau qui dominait les environs. C'était un camp retranché, garanti contre les incursions et les attaques des tribus nomades par une enceinte de murailles. Au centre de cette place fortifiée à laquelle on accédait par des gradins aboutissant à une entrée étroite, se dressait un *teocalli* fameux, lieu de pèlerinage pour les populations environnantes. Auprès de ce temple, sur une place publique, jaillissait une source dont les eaux, recueillies dans un réservoir en maçonnerie, assuraient une provision suffisante au cas de siège prolongé. Le Teul, d'après la tradition conservée par les indigènes de la sierra du Nayarit, avait une origine assez ancienne. Ville sainte, il avait fait partie d'un vaste empire détruit lors des migrations nahuatles. Une des

dernières tribus nahuatles édifia un nouveau *teocalli*, où l'on fit des sacrifices humains, ce qui, comme on l'a vu, exaspéra les indigènes qui secouèrent le joug des oppresseurs et finirent par reconquérir leur indépendance, pour la garder jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Lorsque les missionnaires vinrent s'établir au Teul pour y fonder un couvent, la population indigène fut évaluée à 6.000 âmes. Les habitations étaient édifiées autour de la place publique.

Entre la vallée du rio Juchipila et le rio Verde, on rencontrait un certain nombre de centres et de villages, offrant un état de prospérité analogue à ceux qui se trouvaient situés sur le trajet des vallées dépendant du rio Bolanos. Les principaux étaient : *Xochipilan*, *Nochistlan*, *Teocaltitzin*, *Acatic*.

Xochipilan (*Juchipila*) était situé entre le village moderne de Juchipila et celui d'Apolzolco. Il se trouvait édifié à peu de chose près dans les mêmes conditions que le Teul, c'est-à-dire placé sur une colline en forme de table, où l'on accédait par une entrée étroite facilement défendue. Le *tactuanazgo* de Xochipilan comprenait, en plus de sa capitale, un certain nombre de villages, tels que : *Apotzolco*, *Xalpan*, *Teocaltic*, *Ahuanocho*, *Metahuaxco*, *Atotonilco*, *Mazahuac*, *Mezquitlan*, *Xayahuatl*, *Apolco*, *Tenayocan*, *Cospalan*.

Nochistlan, situé au pied de la sierra escarpée du même nom, sur la rive gauche d'un affluent du rio Verde, fut célèbre, au moment de la conquête, par la résistance héroïque des indigènes. A l'arrivée de Cristobal de Oñate, les habitants de Nochistlan se réfugièrent, au nombre de 6.000, sur une montagne voisine de la ville, où ils établirent un retranchement. Après un combat acharné de part et d'autre, les Indiens furent mis en déroute. Il y eut un grand nombre de morts. Les Espagnols firent un certain nombre de prisonniers qu'ils réduisirent à l'esclavage. Une partie des assiégés parvint cependant à s'échapper et à gagner une position inaccessible. Le *conquistador*, pour se rendre maître de la situation, fut obligé de les contraindre par la famine. A bout de ressources, ils abandonnèrent leur pays et se retirèrent sur le territoire du *tactuanazgo* de Xochipilan. Le camp retranché construit par Cristobal de Oñate, en vue de la pacification de la contrée, fut le point de départ de la première colonie espagnole fondée dans le Chimalhuacan. C'est cet établissement d'Espiritu Santo ou de Guadalajara, plusieurs fois changé de site, dont il fut question plus haut.

Teocaltitzin (*Teocaltech* ou *Teocaltiche*), à proximité du rio Verde, était, à l'époque de la conquête, célèbre par son *teocalli*, qui, comme le Teul, attirait les pèlerins indigènes. Les vestiges de ce temple existent, paraît-il, encore à proximité de la ville moderne de Teocaltiche. Ce canton fut occupé pacifiquement une première fois par Almendez Chirinos, et ensuite par Cristobal de Oñate. Mais comme il ne présentait que fort peu de ressources, le *conquistador* n'y séjourna pas et partit pour Nochistlan, où la population en armes l'attendait pour lui disputer le passage.

Acatic était le centre le plus civilisé, le plus méridional de la région nord du Chimalhuacan. Comme pour les deux précédentes villes, on ne connaît, pour ainsi dire, rien de leur état et de leur importance au moment de la conquête. On sait seulement que ces villes parlaient la langue nahuatle, quoique placées sur un territoire occupé par les tribus *texuexes*, tribus à moitié sauvages et nomades, partiellement tributaires du royaume de Tonala, sur l'autre rive du rio Santiago.

Enfin le *tactuanazgo* de *Coynan* ou *Coaynam* venait immédiatement au sud de celui d'Acatic. Il s'étendait au nord jusqu'à la sierra de los Altos. Il avait comme frontière, à l'ouest, l'ancien royaume de Michoacan, dont la limite s'étendait de Ayotl (Ayo) à Chicuahuatenco (La Barca). A l'est, ses limites s'étendaient jusqu'au rio Santiago (à l'endroit où ce fleuve sort du lac de Chapala), qui le séparait du *tactuanazgo* de Cuitzeo. La capitale, d'après les historiens, avait une population de 15.000 âmes. Elle était située sur la rive gauche du rio de Sula, dans la vallée de Coynan (*El Valle*), au point aujourd'hui appelé la « Cienega del pastor». Cette ville se trouvait à peu près dans les mêmes conditions que Nochistlan, c'est-à-dire qu'elle était entourée de murailles et adossée à une montagne d'où les Indiens pouvaient se défendre. Elle fut complètement détruite par le vice-roi Mendoza, lors de l'insurrection générale, de sorte qu'aujourd'hui on n'en rencontre plus de traces. Le *tactuanazgo* comprenait, en outre, un certain nombre de villages importants, tels que *Atotonilco*, *Ocotlan*, *Ayotl*, *Chicuahuatenco*, etc.

Tout le territoire septentrional du Chimalhuacan pouvait, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, être considéré comme étant en décadence. Sans revenir trop longuement sur des faits historiques

déjà connus, on peut rappeler ici que les dernières invasions des Nahuas, au cours de leur pérégrination vers le plateau de l'Anahuac, avaient fait un séjour plus ou moins prolongé dans cette contrée et y avaient fondé des villes. Certaines de ces villes, après le départ des envahisseurs, avaient continué à prospérer; d'autres avaient été ruinées et détruites par les populations secouant le joug des oppresseurs.

Au nombre de ces cités anéanties s'en trouvait une assez importante et dont les ruines, désignées sous le nom de *La Quemada*, furent signalées par Clavigero, et, la première fois, par Marcos Esparsa, dans un rapport fait au gouvernement de Zacatecas[1].

Antérieurement aux invasions nahuatles, le pays, d'après la tradition rapportée par Pantecatl, et, aussi, d'après celle des Indiens actuels de la sierra du Nayarit, formait un assez vaste empire. D'après le Père Fluvia (*Affanes apostolicos*), cet empire s'étendait au nord jusqu'à Mazapil, et d'autre part, on apprend par la chronique des missionnaires que le Père Nicolas de Anda, naturel de Teocaltiche et missionnaire de Tonalisco, une épidémie ayant décimé sa mission, la repeupla avec des familles indiennes qu'il alla chercher à la sierra du Nayarit, parce qu'il avait appris que les premiers fondateurs du village étaient sortis du Nayarit. Ces deux faits indiquent vaguement la délimitation que devait occuper l'empire primitif des Nayares. Il comprenait plus ou moins les vallées fertiles et naturellement irriguées, dans lesquelles les tribus nahuatles s'étaient momentanément établies.

La sierra du Nayarit, d'après les historiens, ne faisait pas partie de la confédération du Chimalhuacan, mais formait une enclave dans le territoire des *tactuanazgos* chimalhuèques, qui la circonvenaient presque de toute part. A l'occident, c'était le grand État d'Aztatlan dont le massif montagneux était séparé par le rio San Pedro; au sud, celui de Xalisco et de ses *tactuanazgos* tributaires

1. Ces ruines ont été l'objet de mémoires importants, tels que ceux de Guillemin Tarayre (*Archives de la Commission scientifique du Mexique*, t. III, p. 358); de Fégueux (*Revue d'ethnographie*, 1882, p. 119), et de Burkart (*Aufenthalt und Reisen in Mexico*, Stuttgart, 1836) Les ruines de La Quemada sont situées au nord de la vallée de Juchipila, à peu de distance de la ville moderne de Villanueva, et à environ cinquante kilomètres de Zacatecas, par conséquent, près des confins septentrionaux du Chimalhuacan.

limités par le rio Santiago; à l'orient, les territoires septentrionaux du Chimalhuacan, dont le rio Bolanos établissait la frontière.

La sierra du Nayarit, à cause de ses profonds ravins et de ses escarpements abrupts, constituait une contrée naturellement fortifiée, dans laquelle les indigènes purent conserver leur indépendance et résister victorieusement contre les envahisseurs qui avaient conquis une partie de leur pays. Les Nahuas tentèrent vainement de s'en emparer en pénétrant par la vallée dn rio Cora ou rio Jesus Maria; mais, là, les naturels, ayant construit sur les pentes des retranchements, leur opposèrent une telle résistance qu'ils furent obligés de battre en retraite. Ces retranchements, signalés pour la première fois par le Père Ortega dans son *Historia del Nayarit*, existent encore aujourd'hui et sont situés entre le village de San Juan Peyotan et le village *cora* de Santa Teresa Kuaimargosa.

La sierra du Nayarit, sur laquelle on n'insistera pas ici, son étude ayant fait l'objet d'un mémoire spécial[1], servit de refuge aux vaincus au moment de la conquête espagnole. C'est par elle que ces infortunés purent non seulement échapper à l'esclavage, mais encore garder longtemps leur liberté. Lorsque le conquistador Nuño de Guzman annihila le royaume d'Aztatlan, les indigènes qui purent échapper au massacre se réfugièrent sur la partie occidentale de la sierra, et ceux qui vivaient sur le territoire de la région septentrionale du Chimalhuacan, après avoir vainement et héroïquement combattu pour leur autonomie, se retirèrent sur le versant oriental, où ils se confondirent peu à peu avec leurs hôtes, adoptant leur manière de vivre.

Le Chimalhuacan méridional qui comprenait seulement les trois *tactuanagos d'Autlan*, *Tzapotlan*, *Tzaulan*, s'étendait du nord au sud, entre le royaume de Jalisco et celui de Colima. A l'est, il était limité par le Michoacan, à l'ouest, par l'océan Pacifique. Cette contrée qui, après la conquête de Francisco Cortez de Buenaventura, fit momentanément partie de la « provincia de Avalos », était très peuplée et ses indigènes, relativement très avancés, accueillirent bien les premiers conquérants, leur fournissant les contingents, les provisions nécessaires pour leurs expéditions.

1. *Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires*, t. IX, 1899, p. 571.

Le *tactuanazgo* le plus septentrional, celui d'Autlan, comprenait comme étendue ce qui représente, dans la division politique actuelle, le canton d'Autlan jusqu'au nord de la vallée d'Ameca. La capitale Autlan occupait le même emplacement que la ville moderne de « Autlan la Grana ». Il comprenait un certain nombre de centres importants, tels que Cocolan (Cocula) et Ameca.

Le *tactuanazgo* de Tzaulan (Sayula) qui faisait suite au précédent vers le sud, comprenait le territoire du canton actuel de Sayula. La ville moderne de Sayula, bâtie sur le bord du lac du même nom, a pris la place de l'antique capitale. Parmi les centres remarquables que ce *tactuanazgo* offrait à l'époque de la conquête, se trouvait Acatlan, construit au nord du lac, à peu de distance du village actuel de Santa Ana Acatlan, et Tzacoalco. L'importance de ce dernier était due à un *teocalli* fameux et à des salines qui constituaient la grande richesse du pays. Ces salines, situées à l'entour d'un lac et encore aujourd'hui exploitées, avaient été, depuis des temps assez reculés, un sujet permanent de guerre entre les puissances voisines, qui s'en disputaient la possession. Le lac de Sayula offrait également des salines ; mais ses eaux, moins salées que celles du lac de Tzacoalco, donnaient un produit moins riche. Sur les rives de ces deux lacs se rencontrent aujourd'hui des poteries, vases ou cuves de terre cuite d'une certaine dimension, peu profondes, de forme elliptique, qui devaient probablement servir à la purification du sel.

Enfin venait Tzapotlan (Zapotlan) qui était le *tactuanazgo* le plus méridional non seulement de la contrée, mais aussi de toute la confédération chimalhuèque. Comme les deux précédents, il répondait exactement pour l'étendue à la division politique actuelle. La capitale, après l'installation du conquistador Nuño de Guzman, fut momentanément appelée *Ciudad Guzman* et elle a persisté jusqu'à nos jours. Les principaux centres de ce *tactuanazgo* étaient *Zapotitlan*, *Tamazolan* (*Tamazula*), *Tochpan* (*Tuxpan*). Ce dernier village est, de tout l'antique Chimalhuacan, le seul où l'usage de la langue nahuatle se soit conservé jusqu'à aujourd'hui. La contrée où se trouvaient les trois villes deTzacoalco, Sagula et Tzapatlan formait une longue vallée bordée par des chaînes de montagnes. Les dépressions de cette vallée constituaient des dépôts lacustres où venaient se déverser les produits des torrents à la saison des pluies. Cette

partie méridionale du Chimalhuacan était, à l'arrivée des Espagnols, tributaire du roi de Colima qui avait placé dans les principales villes des troupes et des administrateurs, afin de maintenir la soumission des indigènes et de percevoir des impôts. La domination de Colima s'était établie sur la partie méridionale du Chimalhuacan à la suite de guerres avec le Michoacan, dont les habitants avaient toujours convoité la possession des fameuses salines de Tzacoalco. Une première fois, la victoire resta du côté des États du Chimalhuacan; mais, à la suite de dissensions intestines, la désunion avait fini par s'établir entre les États confédérés. Les Tarasques du Michoacan crurent alors le moment favorable pour étendre leur influence et se rendre maîtres de tout le Chimalhuacan. Dès les premiers engagements, l'armée du Michoacan fut victorieuse, et les chefs chimalhuèques se virent, après leur déroute, sur le point de faire leur soumission, lorsque le roi de Colima, venant au secours des vaincus, réussit à rétablir l'union parmi les *tactuanazgos*, rallia les chefs et forma plusieurs corps d'armée qu'il disposa pour la résistance.

Dans le sud, les troupes furent placées sous la direction des chefs des villages de Autlan, Tzaulan, Cocolan, Tochpan, Tzapotitlan, Cotzatlan, Tamazolan, Chapalac, Tzapotlan. Tous ces chefs, avec les combattants qu'ils avaient rassemblés, se réunirent à Tzacoalco, afin de combattre sous la protection de la divinité locale, Ixtlaçateotl. L'issue de la guerre fut favorable aux confédérés. Les Tarasques, ayant été cernés aux environs de Tzacoalco, furent obligés de se rendre. La victoire fut attribuée à l'intervention d'Ixtlaçateotl que les vainqueurs proclamèrent protecteur des salines, en lui élevant un *teocalli*. Vaincu dans les autres parties du Chimalhuacan, Tanguaxan Bimbicha, roi du Michoacan, se vit contraint d'abandonner ses projets de conquête, et le Chimalhuacan redevint indépendant. Mais le roi de Colima, pour prévenir des désordres dangereux, s'empara de vive force des trois *tactuanazgos* qu'il rendit tributaires de son domaine.

Cet état de choses, cette usurpation facilitèrent considérablement la conquête espagnole à ses débuts, car les habitants du Chimalhuacan méridional, asservis au Colima, virent dans les Espagnols des alliés contre le joug des oppresseurs.

IV

Conquête espagnole du Chimalhuacan et son itinéraire.

La conquête du Chimalhuacan ne fut pas le fruit d'une seule entreprise. Interrompue à deux reprises par suite des circonstances, cette conquête, pour aboutir à la soumission complète et définitive du pays, dut faire l'objet de trois expéditions.

La première expédition fut ordonnée par Fernand Cortez auquel l'existence du Chimalhuacan avait été révélée, par l'ambassade que Tanguaxan, roi du Michoacan, lui envoya après la destruction de Mexico. En même temps que ce souverain faisait sa soumission au *conquistador*, il venait offrir les ressources nécessaires pour entreprendre la conquête d'un pays avec lequel il était lui-même souvent en guerre. Fernand Cortez, dont le rêve était de parvenir aux régions riveraines des mers du sud, où il espérait conquérir des pays beaucoup plus riches que ceux qu'il venait de soumettre, confia l'entreprise de l'expédition à Juan Alvarez Chico et à Alonso de Avalos en 1522.

Ces deux *conquistadores*, après s'être organisés à Tzinzuntzan, capitale du Michoacan, résolurent de commencer leur entreprise par la conquête du royaume de Colima qui se trouvait au sud du Chimalhuacan.

Le début ne fut pas heureux pour Alvarez Chico, car, au moment où, avec ses troupes, il pénétrait dans la souveraineté de Colima, il fut surpris dans une profonde *barranca* par les Indiens, et fut complètement battu. Même, il ne dut son salut qu'à une fuite opportune vers le Michoacan.

Alonzo de Avalos, plus habile que son compagnon, pénétra dans les *tactuanazgos* de Tzapotlan et de Tzaulan, tributaires du roi de Colima. Là il forma avec les indigènes une alliance, leur persuadant qu'il était venu pour les aider à retrouver leur indépendance. Il se fortifia dans cet endroit et attendit des secours et des renforts.

Lorsque Fernand Cortez apprit le désastre de Alvarez Chico, il envoya immédiatement Gonzalo de Sandoval, avec une troupe choisie, pour venir en aide à Alonzo de Avalos, qui, n'ayant pas perdu de temps, était parvenu avec ses alliés à former une armée. Aussitôt l'arrivée de Gonzalo Sandoval, les alliés envahirent le royaume de Colima. Le roi de Colima vint à leur rencontre, mais après un combat acharné, fut mis en déroute et se réfugia dans les montagnes du *tactuanazgo* de Autlan. Ainsi les Espagnols et leurs alliés restaient maîtres de Colima. Profitant de la pacification, Gonzalo Sandoval fit une expédition le long des côtes afin de reconnaître toute la région, mais n'ayant pas trouvé les richesses qu'il espérait, il revint, en 1523, à Mexico.

Après ce départ, le roi de Colima réunit de nouvelles troupes et avec Capaya, *tactuan* de Autlan, il rentra dans sa capitale. Les Espagnols et leurs alliés se retirèrent de nouveau dans les *tactuanazgos* de Tzapotlan et de Tzaulan, où ils se fortifièrent de façon à pouvoir attendre de nouveaux secours. Fernand Cortez envoya, alors, Cristobal de Olid qui s'occupait au Michoacan de la levée des subsides, et son propre neveu, Francisco Cortez de Buenaventura, accompagné des deux missionnaires Juan de Padilla et Miguel de Bolonia, avec ordre de commencer à fonder une colonie. Cristobal de Olid attaqua et vainquit les indigènes de Colima. Puis, après les avoir obligés à faire leur soumission, il revint à Mexico où Fernand Cortez le chargea d'une expédition au Honduras.

Francisco Cortez de Buenaventura fut alors chargé d'organiser la nouvelle colonie, pendant que Alonzo de Avalos, accompagné des deux missionnaires, visitait toutes les populations voisines, telles que celles des *tactuanazgos* de Tzapotlan, de Tzaulan, de Chapalac. Partout il reçut un excellent accueil des *tactuani*; mais, jugeant que ses troupes et ses ressources n'étaient pas suffisantes pour s'aventurer dans la reconnaissance de nouvelles régions, il revint à Tzapotlan, d'où il fut rappelé à Mexico.

La conquête se trouva, de ce fait, momentanément suspendue. Elle ne fut reprise que quelques mois après, à l'époque où Francisco Cortez de Buenaventura ayant achevé l'organisation de Colima, prit à lui seul le soin d'achever la soumission du pays. Son but était de se rendre maître du puissant royaume de Jalisco. A cet effet, il partit de Colima avec une centaine d'Espagnols et quelques

troupes indigènes. Il se dirigea vers Autlan, où le *tactuan* Capaya, alliés du roi de Colima dans les précédents engagements avec les Espagnols, tenta de lui barrer le passage. Mais Capaya, vaincu, abandonna la ville qui fut occupée par les conquérants. Après quelques jours de repos, Francisco Cortez continua sa route par les villes de Amecan, Eztatlan, Xochitepec (la Magdalena), Ixtlan, Tuxpan, Ahuacatlan.

A leur entrée sur le territoire qui formait le royaume de Jalisco, les Espagnols furent attaqués. Une troupe sortie de Tetitlan leur barra le passage ; mais après une lutte sanglante, les indigènes furent complètement dispersés, de sorte que Francisco Cortez put arriver avec ses troupes jusqu'à Jalisco, dont la reine, accompagnée de ses conseillers, vint au-devant de lui pour lui offrir sa soumission et l'inviter à entrer dans sa capitale, où de grandes fêtes de réception étaient préparées. Francisco Cortez n'y fit qu'un court séjour, le temps d'assister aux fêtes et faire jurer à la reine et à sa cour fidélité au roi d'Espagne. Il revint vers Colima, laissant seulement dans le Jalisco un interprète instruit par le Père Pedro de Gante, avec l'ordre d'enseigner la religion chrétienne, en attendant que l'on pût envoyer des missionnaires.

Pour revenir à Colima, Francisco Cortez suivit presque continuellement les côtes de l'Océan qui avaient, en partie, été visitées par Gonzalo Sandoval. Il passa par Tzapotiltic, Qualactemba (Guastemba), Mecatlan, Jalpa, Chacala, Valle de Banderas, Tuito, Piloto, Tonatlan, Satira, Contlan, Chola, Chiamila (Chametla), Cuxmalan, Melahuacan, etc. Ce voyage de retour s'effectua sans autre incident que la rencontre, dans une vallée, d'une troupe d'Indiens porteurs d'étendards et de bannières de différentes couleurs, qui firent mine de s'opposer au passage des *conquistadores*. Effrayés par les armes à feu, il n'osèrent d'ailleurs engager la lutte et posèrent les armes. A cause de cet épisode, la vallée fut appelée *Valle de Banderas*, dénomination qu'elle a conservée jusqu'à nos jours. D'autre part, lorsque les Espagnols arrivèrent auprès du village de Tuito, ils en virent sortir un certain nombre d'Indiens dans un costume qui les étonna étrangement. Ces Indiens, le sommet de la tête complètement rasé, étaient vêtus de longues robes à la façon des moines de l'ordre de Saint-Dominique. En outre, ils portaient à la main une croix de bambou. Interrogés au sujet de cet accoutre-

ment, si nouveau et si extraordinaire chez des indigènes qui se trouvaient pour la première fois en contact avec des chrétiens, les gens de Tuito racontèrent qu'à une époque déjà reculée, deux navires étaient venus dans ces parages. L'un d'eux échoua et se brisa sur les côtes. Parmi l'équipage, il y avait quelques hommes portant le costume en question. Les nouveaux arrivés s'étant établis dans le pays et s'étant efforcés de changer les coutumes, provoquèrent une révolution qui se termina par le massacre d'une partie de ces étrangers. Les autres s'enfuirent dans l'intérieur du pays. Les Indiens ne connaissaient du reste le fait que par tradition. Ils purent, néanmoins, montrer à Francisco Cortez quelques clous et une ancre ayant appartenu au navire. Malgré les recherches faites par les Espagnols au sujet de ces étrangers, échoués sur les côtes occidentales du Mexique, on ne put découvrir rien qui mît sur la trace de leur origine. Le Père Tello et les autres historiens pensent que ce devaient être des Anglais, des Flamands ou des Portugais, lesquels se seraient aventurés dans ces parages, bien avant les expéditions maritimes faites en 1512 et 1513 par Vasco Nuñes et Nuño Balboa. Quoi qu'il en soit, à cause de leur coiffure, les Indiens reçurent la dénomination de *Indios coronados*, nom qui persista et servit longtemps à désigner les populations indigènes de la localité. Le retour de Cortez de Buenaventura à Colima marqua la fin de la première expédition. Ce *conquistador* fut rappelé à Mexico pour se joindre à Alonso de Avalos, pendant que Fernand Cortez, qui avait ordonné l'expédition, se dirigeait vers l'Amérique centrale, afin de réprimer diverses insurrections qui venaient d'y éclater. Le pays soumis par Francisco prit le nom de *provincia de Avalos*, nom qu'il conserva jusqu'à ce qu'il fût réuni aux conquêtes de deux autres campagnes espagnoles, pour former la « Nueva Galicia ». La province de Avalos, abandonnée à elle-même, reprit momentanément son indépendance. Ainsi cette tentative ne servit qu'à faire connaître les côtes du Pacifique et à désillusionner les *conquistadores* qui, dans leur imagination, avaient entrevu des pays d'une très grande richesse.

La seconde conquête du Chimalhuacan commença en novembre 1529. Ce fut le *conquistador* Nuño de Guzman qui l'entreprit. Parti de Mexico avec une armée de 500 Espagnols bien armés, et 10.000 auxiliaires tlascaltèques et mexicains, il passa par Toluca et Xilatepec. Là, il envoya Almendez Chirinos à Tzinzuntzan pour

demander à Tanguaxan Bimbicha, roi du Michoacan, un contingent de 10.000 guerriers tarasques. Nuño de Guzman se dirigea ensuite vers Conguripo, où les troupes réunies par Almendez Chirinos vinrent le rejoindre, le 8 décembre 1529. A Conguripo, il resta le temps necessaire pour organiser son armée et pour drainer tout l'or du Michoacan que l'on put recueillir. Il groupa les Espagnols en une troupe de 300 fantassins et 200 cavaliers, les indigènes tlascaltèques, mexicains et tarasques, en vingt sections de 1.000 hommes, avec, chacune, un *tactuan* comme chef, sous la direction de deux lieutenants espagnols qui les disciplinèrent et les organisèrent pour la bataille. Sous prétexte d'organiser son expédition, Nuño de Guzmann avait dépossédé le roi du Michoacan de toutes ses richesses. Ce fait avait exaspéré les Tarasques qui témoignèrent hautement leur mécontentement. Nuño de Guzman, heureux de se défaire du roi du Michoacan qui avait été l'allié de Fernand Cortez, son rival, saisit l'occasion que lui offrait le commencement de rébellion, pour déclarer l'infortuné prince coupable de trahison et le faire mettre à mort.

Nuño de Guzman commença son expédition par la région qui aujourd'hui forme l'État de Guanajuato, mais qui, à l'époque, faisait partie du royaume de Michoacan. Il parlait d'une conquête imaginaire à faire vers le nord. Son but véritable était de s'emparer des pays conquis par les lieutenants de Cortez. De Conguripo, il se dirigea par Pengamo et Guascato, villages appartenant au Michoacan, pénétra dans le Chimalhuacan par Ayotl (15 décembre 1529), village du *tactuanazgo* de Coynan, peu éloigné de Guascato. De là, il envoya une ambassade composée de Tarasques et de Mexicains au *tactuan* de Coynan, afin de lui demander le serment. Celui-ci refusa et se disposa à la résistance ; mais les Espagnols ne lui laissèrent pas le temps d'achever ses préparatifs et s'avancèrent immédiatement vers la capitale ; ce que voyant, le *tactuan* et les habitants résolurent de se soumettre et vinrent au-devant des troupes alliées pour les convier à entrer dans leur ville.

Nuño de Guzman resta quatre jours à Coynan. De là, il poussa vers Cuitzeo dont il se rendit maître après un combat sanglant. Pour se venger de la résistance et faire un exemple, il détruisit la ville de fond en comble, ce qui terrifia les naturels et lui permit de réduire sans difficulté les autres villages du *tactuanazgo*, ainsi que

ceux de Coynan. C'étaient Atotonilco, Totolan, Otalan, Tzolan (Zula vieja), Xamaïn (Jamay), Chicuahuatenco (La Barca), Itzican, Metzcalan, Atotonilca, Atotonilquillo. Nous suivons alors Nuño à Chapalac et dans tous les villages de ce canton où quelques années auparavant était passé Alonso de Avalos. Partout il avança sans coup férir. Pendant son séjour dans le *tactuanazgo* de Chapalac, il reçut même la soumission volontaire des chefs des villages de Totic, Patoloc, Capaya, Pilili, appartenant au *tactuanazgo* de Tlajomulco, ainsi que celle des chefs de Tlaquepaque (San Pedro), Tolotlan, Coyalan, Tzalatitlan, Atemaxac et Tetlan, villages tributaires du royaume de Tonala.

Nuño de Guzman resta un certain temps sur les rives du lac de Chapala, tout en envoyant ses soldats à travers les pays qui s'étaient soumis et son lieutenant Pedro Almendez Chirinos en expédition dans les régions du nord.

Almendez Chirinos, accompagné d'une troupe de 30 cavaliers et 50 fantassins espagnols, plus 1.000 Mexicains et Tarasques alliés, se dirigea vers Zapotlanejo, Tecpatitlan et Acatic. Après avoir traversé ce *tactuanazgo*, il fit route du côté de Xaloxtotitlan, Mitic, Comanja, et n'y rencontra que des sauvages vivant dans le plus complet dénûment. Il revint à Acatic, afin de pousser sa reconnaissance dans une autre direction. C'est alors qu'il pénétra jusqu'au désert de Zacatecas, où la rencontre d'Indiens errants et sauvages le fit renoncer à ses projets sur ces pays septentrionaux. Il effectua son retour par la vallée qui porte aujourd'hui le nom de *Vallée de Jeres*, où il se trouva en présence de peuples sédentaires et civilisés et de villes assez importantes.

Lorsqu'il arriva à Tlaltenango, la population nombreuse et cultivée de ce centre lui fit un accueil enthousiaste. Il renvoya les guides qui l'avaient accompagné depuis Acatic, parce que, ne connaissant pas le pays, ils ne pouvaient lui servir pour son nouvel itinéraire. Les habitants de Tlaltenango s'offrirent à l'accompagner. Après quelques jours de repos à Tlaltenango, Almendez Chirinos partit avec ses nouveaux guides et traversa du nord au sud la sierra du Nayarit, puis arriva à Centispac et à Jalisco, pour se joindre à Nuño de Gusman.

Pendant ce temps, Nuño de Guzman, resté parmi les populations riveraines du lac de Chapala, au village de Poncitlan, s'occupait

d'affermir sa domination et de réunir des approvisionnements pour continuer sa conquête. De Poncitlan, il envoya une ambassade à la reine de Tonala pour lui demander, selon sa tactique, de faire sa soumission. La reine de Tonala accepta la proposition du *conquistador*, qui fit son entrée à Tonala le 25 mars 1530. L'occupation du royaume de Tonala s'accomplit sans difficulté. Il n'y eut qu'une résistance, celle du village de Tetlan aux portes mêmes de Tonala, dont on a parlé plus haut, à propos de la fête des *Tastoanes*.

Pendant le séjour de Guzman à Tonala, se place la reconnaissance de Cristobal de Oñate, accompagné d'une troupe armée semblable à celle d'Almendez Chirinos, c'est-à-dire 30 cavaliers et 50 fantassins espagnols, 1.000 hommes de contingent indigène. Pour ses débuts, Cristobal de Oñate eut à subir deux combats à Huentitlan et à Teponahuaxco, où les indigènes lui barrèrent la route. Après s'être rendu maître du terrain à la suite de ces deux engagements, Cristobal occupa sans résistance les villages de Toquio, Mezticacan, Teponahuaxco, Itztlahuacan, Coacoalan, Ocotique, Xochitlan, Contlan, Mayonalixco, Huitcolo, Yahualican. Nous le trouvons ensuite à Teocaltitzin (Teocalchiche) soumis par Almendez Chirinos. Il quitta cette ville pour se diriger sur Mochistlan, où les indigènes, au nombre de 6.000, voulurent défendre chèrement leur indépendance, retranchés sur une montagne escarpée, au-dessus de leur village. Mais les troupes espagnoles les prirent au dépourvu et les dispersèrent, réduisant les prisonniers à l'esclavage.

Cependant un groupe de naturels avait pu se réfugier sur une autre butte, et là, il fut impossible aux Espagnols de se rendre maîtres de la position. Oñate fit alors construire un camp retranché en face de cette montagne, en même temps qu'il jetait les premières bases de la colonisation espagnole dans le nord du Chimalhuacan, par la fondation d'Espiritu Santo, changé plus tard en Guadalajara, en souvenir de la ville natale de Nuño de Guzman (avril 1530).

Les assiégés, réduits à la famine, trouvèrent moyen de s'échapper encore, et gagnèrent le territoire du *tactuanazgo* de Xochipilan (Juchipila). Le *conquistador* laissa donc Espiritu Santo sous la garde de son frère Juan de Oñate, avec une garnison suffisante, lui abandonnant le soin d'achever la citadelle et l'établissement nouveau. Il gagna alors à marches forcées la capitale du *tactuanazgo* de Xuchipilan, située sur une éminence, entre le village moderne

da Juchipila et celui d'Apozolco. Après un sanglant combat, il parvint à se rendre maître de la ville fortifiée, réduisit à l'esclavage les prisonniers. Ceux qui purent échapper se réfugièrent dans les *barrancas* du voisinage.

Cristobal de Oñate donna Xochipilan à Fernando Flores et Apozolco à Lipiar. C'étaient ses deux principaux lieutenants. Après quoi, il occupa sans résistance les villages de Xalpan, Teocaltitic, Ahuanocho, Metalahuaxco, Atotonilco, Marahuac, Mezquitlan, Xayahuatl, Apolco, Tenoyocan, Cospalan. Cette expédition terminée, le *conquistador* se dirigea vers le nord-ouest. A Tlaltenango, il fut reçu pacifiquement par le tactuan et les principaux habitants. Comme une partie de la région avait été soumise, peu auparavant, par Almendez Chirinos, Oñate préféra changer son itinéraire de retour et visiter certains points nouveaux. Il alla donc sur le Teul, la ville sainte du Chimalhuacan septentrional. Il y entra sans difficulté, quoique la ville fût bien défendue par des retranchements naturels et des fortifications élevées contre les incursions des hordes sauvages. Au Teul, les Espagnols ne séjournèrent que le temps de se reposer de leurs fatigues et de faire les approvisionnements nécessaires pour le voyage. Comme ses forces étaient restreintes, Cristobald de Oñate craignait un soulèvement de la population. Aussi précipita-t-il son voyage, soumettant toutefois les autres villages des environs, tels que Tzicacalco, Tepechitlan, Xalixporipoco, Eztatlan, Huetzitlan, Tuiz, Analco, Tetzoli, et, ayant rencontré le rio Santiago qui coule en cet endroit dans une profonde *barranca*, il fit exécuter une route qui permit à ses troupes de passer sur l'autre rive où se trouvait le village d'Atemanica. Les habitants de cette localité, croyant leur pays inaccessible aux Espagnols du côté du fleuve, s'étaient retranchés pour leur barrer la route. Mais, voyant avec quelle facilité ces derniers étaient descendus par les flancs de la *barranca*, ils s'effrayèrent et abandonnèrent leur position, pour aller chercher un refuge sur la montagne de Tochinchan.

Cristobal de Oñate leur envoya des émissaires pour les persuader d'abandonner leur projet de défense. Ils se laissèrent convaincre et vinrent se mettre à la disposition du *conquistador* qui les accueillit généreusement et les engagea à quitter les rochers où ils s'étaient retirés. Les indigènes acceptèrent, et, avec eux, Oñate fonda la ville de Tequila à l'endroit où elle existe encore aujourd'hui.

Ensuite, passant par les ruines de Jahualolco, Cristobal entra à Xochitepec (La Magdalena) où il fut reçu par le tactuan Guaxicar qui s'était précédemment soumis à Francisco Cortez, lequel le conduisit à Hoxtotipaquitl (Hostotipaquillo) et à Eztatlan, où étaient établis les deux missionnaires, Francisco Lorenzo et Andres de Cordova, que Francisco Cortez avait envoyés à la suite de son expédition. En outre, Cristobal de Oñate retrouva à Eztatlan Nuño de Guzman, arrivé depuis peu de Tonala, en passant par Tlalan (Tlala) où il avait entrevu les ruines d'une cité antique, détruite lors d'une invasion de Tarasques.

Nuño de Guzman resta à Eztatlan environ deux mois (avril et mai 1530). Pendant son séjour, il épuisa avec son armée tous les vivres des indigènes, de sorte que ces derniers, pour se soustraire au joug tyrannique du *conquistador*, abandonnèrent peu à peu la ville et se réfugièrent dans les montagnes. Cet état de choses dura jusqu'à l'intervention de Juan de Escurcena, laissé par Francisco Cortez pour administrer le pays. Il supplia Nuño de Guzman de débarrasser cette infortunée population qui ne pouvait supporter des tributs aussi onéreux.

Alors Nuño de Guzman entre dans le royaume de Jalisco. Comme cette contrée fait partie des conquêtes de son rival et adversaire Cortez, il y dévaste tout. Arrivé à la capitale, il la trouve veuve de ses habitants; et ces derniers, pour éviter les exactions et les cruautés du *conquistador*, ont pris la fuite et se sont retirés dans la sierra. Pour se venger de l'abandon qui le prive d'un si riche butin, Guzman saccage la ville et la détruit complètement. Sa station suivante fut Tepic où il fut rejoint par Almendez Chirinos qui, depuis peu, venait de terminer l'expédition racontée plus haut.

Tous deux visitèrent ensemble les populations de Xalan (Jula), Xomulco, Ahuacatlan, Ixtlan, Tzoatlan, Mezpan, Amaxotlan (Mascota), Cuachinanco, Tepoztizalaya, Cuatla, Atenquilitl, Michtlan, Amatlan, Tlalpan (Talpa), Guaristemba, Mecatlan. Après quoi, traversant le rio Santiago à peu de distance de son embouchure, ils entrèrent dans la région côtière du Pacifique, où s'étendait le royaume d'Aztatlan. Ils commencèrent par la ville d'Ixcuintlan (Santiago Ixcuintla), située sur une des rives du rio Santiago. Le gouverneur ou *Tlamacaxque*, aussitôt qu'il apprit l'arrivée de Nuño de Guz-

man, vint au-devant de lui accompagné de ses capitaines et des notables. Après lui avoir offert de riches présents, il le convia à entrer dans la ville, où tout était préparé pour son entrée solennelle.

Le *conquistador* et ses troupes restèrent une dizaine de jours à Ixcuintlan. Puis, après avoir fait jurer au Tlamacaxque et aux principaux du pays soumission au roi d'Espagne, Guzman se dirigea sur Centispac. Son passage y fut marqué par le même accueil qu'à Ixcuintlan. Les chefs vinrent au-devant de lui et lui firent de très riches présents d'or, d'argent et de perles ; des fêtes et des réjouissances eurent lieu en son honneur. Avant de quitter la ville, Nuño de Guzman divisa son armée en deux fractions. L'une fut envoyée pour parcourir la florissante vallée d'Acaponetlan, pendant qu'avec l'autre, lui-même se dirigeait sur Aztatlan, la capitale de cette importante région.

Ici se placent les heures les plus sombres de la conquête espagnole au Chimalhuacan, et, aussi, les moins honorables de la carrière de Nuño. Accueilli avec plus de confiance et de luxe encore que nulle part ailleurs, le capitaine n'eut plus d'autre idée que de dépouiller ses hôtes. Les déprédations furent telles qu'Aztatlan tout entier se révolta. De là, entre les Indiens et les étrangers, une guerre de rues qui ne prit fin qu'avec la ruine totale de la cité. A ce fléau succéda le cataclysme dont, précédemment, nous avons dit un mot. Peu d'indigènes échappèrent à l'ouragan de six jours et à l'inondation qui suivit, achevant de faire disparaître les ruines d'Aztat'an. Les rares survivants du désastre se réfugièrent au Nayarit. Quant à Guzman et à son armée, ils faillirent eux-mêmes être anéantis. Désespéré, le *conquistador* aurait eu recours au suicide sans les exhortations d'Oñate qui lui persuada d'envoyer à Mexico Juan Sanchez de Olea chercher du secours, des vivres et des munitions. Avant son retour, deux mois s'écoulèrent pendant lesquels les Espagnols vécurent dans la plus profonde misère, chacun cherchant comme il pouvait sa nourriture et subsistant de tout ce qu'il rencontrait.

Lorsque Nuño de Guzman eut reçu les secours qu'il attendait de Mexico, il se dirigea vers Colhuacan (Culiacan), passa par Chiametlan, Maturen, Piaxtlan et Mazatlan. Le pays de Colhuacan se soumit sans difficulté. Après quoi, ayant poussé jusqu'à Navito où il fut accueilli pacifiquement, Nuño résolut de revenir à Jalisco,

afin de se consacrer au seul soin d'organiser l'administration du Chimalhuacan. Pour les pays situés plus au nord, il chargea ses lieutenants du soin de les soumettre. Ainsi Pedro Chirinos fut envoyé à la conquête de Petatlan; José Angulo, à Topia et Panuco; enfin Cristobal de Oñate dut aller soumettre les régions de Aldato, Hosbal et Capicato. Avant de regagner Jalisco, Guzman laissa à Navito une colonie castillane sous les ordres de Gutierez.

Pour l'organisation et l'administration de sa conquête, Nuño de Guzman commença par fonder un certain nombre de centres de colonisation espagnole, répartissant les terrains avec leurs habitants entre ceux qui l'avaient accompagné. Ce travail l'occupa pendant la majeure partie de l'année 1531. Pendant ce temps, il envoyait au roi d'Espagne un rapport détaillé sur son expédition, en ayant soin d'ailleurs de passer sous silence les atrocités auxquelles il s'était livré, au détriment des Indiens. Il proposait que le pays conquis, à l'exception d'Aztatlan et de Jalisco (auxquels il donnait le nom de « Nueva Galicia »), fût appelé *Castilla nueva de la mayor España*, désignation pompeuse, choisie pour diminuer celle de *Nueva España* que Fernand Cortez avait donnée au Mexique. Enfin Nuño de Guzman demandait que la faculté lui fût accordée d'exproprier et de réduire à l'esclavage les habitants.

Le Conseil des Indes ne voulut pas accéder à de telles prétentions. Il ordonna que le nom de Nueva Galicia s'étendît à toute la contrée, interdit formellement l'esclavage et n'accorda au *conquistador* que la faculté de fonder une capitale où bon lui semblerait. Nuño recevait du reste le titre de gouverneur de la nouvelle colonie. Il s'occupa alors de créer diverses villes, afin de consolider la soumission du pays. Guadalajara, qui avait été fondée l'année précédente par Cristobal de Oñate, sur le plateau de Nochistlan, reçut le titre de cité. La Purificacion fut fondée en 1532 par Juan Fernandez de Hijar dans la vallée de Xochimilco, et, la même année, Chametlan par Cristobal Barios; Culiacan, par Diego Proano; Compostela, par Nuño de Guzman. Cette dernière ville qui fut momentanément la capitale de la Nueva Galicia, fut dotée par son créateur de tous les privilèges dont jouissait la ville de Compostela en Espagne. Elle était édifiée à proximité de la mer. Guzman voulait suivre les découvertes sur le Pacifique que Fernand Cortez rêvait d'exécuter. Nuño de Guzman resta à la tête de la Nueva Galicia jusqu'à ce qu'il eût

été rappelé en Espagne, pour s'expliquer au sujet de ses atrocités, et remplacé par Perez de la Torre.

Le nouveau gouverneur entra en charge avec beaucoup de modération, s'efforçant d'atténuer l'effet des actes de son prédécesseur et de développer l'agriculture. Perez de la Torre se révéla comme un organisateur et un administrateur émérite. Au bout de cinq années de ce régime de douceur, le pays commença à devenir très prospère.

Mais le souvenir des exactions accomplies sous la domination de Nuño de Guzman et l'établissement définitif des conquérants, suscitèrent, vers 1538, une terrible insurrection de la part des indigènes qui voyaient leur indépendance à jamais perdue. Et cette rébellion motiva une troisième conquête du pays.

L'insurrection commença par le pays de Xochitepec que gouvernait le *tactuan* Guaxicar, lequel, lors de l'expédition de Francisco Cortez de Buenaventura et celle de Nuño de Guzman, avait si bien accueilli les Espagnols. Ce *tactuan* qui, d'après les historiens, était d'origine cora, leva une armée dans les villages de son *tactuanazgo*, notamment à Ahuacatlan, Xoxtotipaquiltl (Hostotipaquillo), Xocotlan, et construisit un retranchement dans la barranca de Mochitiltic.

Dès ce commencement d'insurrection, limité encore au seul *tactuanazgo* de Xochitepec, le gouverneur Perez de la Torre alla attaquer les insurgés à la *barranca* de Mochitiltic. Après un combat acharné, la victoire resta aux Espagnols, grâce à la supériorité de leurs armes. Mais Perez de la Torre fut blessé mortellement et se retira à Tetlan où il expira quelques jours après, laissant le commandement à Cristobal de Oñate.

En suite de ces événements, comme une insurrection générale devenait imminente, le vice-roi Antonio de Mendoza nomma comme gouverneur intérimaire Francisco Vasquez Coronado, et, comme juge, Luis Gallindo. Il ordonna en même temps que tous les Espagnols qui vivaient disséminés sur tout le territoire de la Nueva Galicia vinssent se réunir à la ville de Guadalajara que l'on venait de transporter au « Valle de Tlacatlan ». Le calme se rétablit durant deux années. Cependant Guaxicar, réfugié dans les montagnes, s'efforçait de provoquer le soulèvement de tout le pays. De leur côté, les Espagnols se fortifiaient et se préparaient à une

nouvelle conquête. C'est ainsi que Vasquez Coronado, par l'ordre d'Antonio de Mendoza, partit pour le nord, afin de conquérir le royaume chimérique de Cibola, avec les forces dont il disposait à Compostela, sa résidence, grossies de 300 aventuriers espagnols que le vice-roi lui avait envoyés de Mexico. Pendant son absence, Cristobal de Oñate fut chargé du gouvernement.

L'insurrection recommença à Xochitepec et se propagea par Tepic (ce qui obligea Cristobal de Oñate à transporter le siège de cette dernière ville à la vallée de Tactlan, où elle existe actuellement). Elle gagna ensuite Guaynamota, Jalisco, Aztatlan, et arriva jusqu'à Coluacan ; elle se propagea également dans la région septentrionale du Chimalhuacan, où le Teul, Nochistlan, Xochipilan, Teocaltizin se soulevèrent aussi. La partie occidentale marcha sous la conduite de Guaxicar et la partie septentrionale sous celle de Tenamaxtli ou Diego Zacatecas. Seule, la région orientale, c'est-à-dire le royaume de Tonala, et ses dépendances, resta fidèle aux Espagnols. Les indigènes du Tonalan prêtèrent même leur concours aux *conquistadores*. Quant au Chimalhuacan méridional qui dépendait de Mexico par la conquête de Francisco Cortez de Buenaventura, il resta momentanément paisible.

Le premier combat avec les révoltés s'engagea au Cerro del Mixton où s'étaient retranchés un grand nombre d'Indiens. Après une lutte acharnée où ils laissèrent de nombreux morts, les Espagnols furent obligés de regagner Guadalajara que l'on acheva de fortifier, afin de le rendre capable de supporter un long siège. Oñate enjoignit à tous les Espagnols établis sur le territoire d'avoir à envoyer des secours à Guadalajara. Mais comme l'insurrection s'était généralisée, il ne fut pas obéi, car les intéressés devaient d'abord songer à se défendre eux-mêmes.

A ce moment, le *conquistador* Pedro de Alvarado, gouverneur de Guatemala, se trouvait au port de la Natividad, afin de faire des approvisionnements pour aller à la découverte de la Californie. Il apprend l'insurrection et la position critique de Oñate, par Juan Fernandez de Hijar qui administrait la colonie de La Purificacion, et prend aussitôt la résolution de secourir les Espagnols du Chimalhuacan. En route, il reçut, du reste, une demande pressante de secours que lui envoyait Cristobal de Oñate. Il hâta sa marche, passant par Tonala et Tetlan, où il rencontra des indigènes qui

avaient eu fort à souffrir des insurgés, mais qui, malgré leur misère, purent lui fournir des vivres pour subsister jusqu'à Nochtitlan. Cristobal de Oñate alla au-devant de Alvarado et le rencontra au passage du rio Santiago, à l'endroit qui est aujourd'hui nommé « paso de Ibarra », en mémoire de la traversée de Miguel de Ibarra. Aussitôt arrivé, le conquérant du Guatemala, malgré les remontrances d'Oñate, voulut attaquer les indigènes dans leurs retranchements. Il s'avança jusqu'au pied de la montagne de Nochistlan (24 juin 1541), pénétra avec sa troupe par une brèche du mur de défense, mais fut assailli par une telle grêle de pierres et de projectiles qu'il fut obligé de battre en retraite. Dans sa fuite, il fit une chute de cheval et fut blessé grièvement. Il fut transporté à Atenquitl (Atenguillo), d'où Oñate, qui était venu à son secours, le conduisit à Guadalajara où il mourut peu de temps après des suites de ses blessures, le 4 juillet 1541, en recommandant à ses soldats qu'ils n'abandonnassent pas le Chimalhuacan.

Cette victoire ranima l'ardeur et le courage des indigènes qui se crurent dès lors certains de reconquérir leur indépendance. Les vainqueurs convoquèrent immédiatement tous les *tactuanes* à venir se joindre à eux, pour secouer le joug castillan. Tous, à l'exception de ceux de Tonala, répondirent à cet appel, et l'insurrection devint tout à fait générale. Les contingents septentrionaux marchaient sous la conduite de l'intrépide chef Tenamaxtli ; ceux de l'ouest sous le commandement de Guaxicar et ceux de l'orient sous Coynantecatl, *tactuan* de Coynan. Les autres *tactuanazgos* fournirent leurs contingents, ou restèrent sous les ordres de leurs *tactuanes* respectifs.

Mais alors se répandit la nouvelle de la marche du vice-roi avec une force armée. Les insurgés s'efforcèrent d'arriver à temps pour assiéger la ville de Guadalajara avant son arrivée. A cet effet, ils envoyèrent garder par des troupes tous les passages, du côté du rio Santiago, afin de couper la retraite aux Espagnols. Cette tactique aurait probablement réussi, si le *tactuan* d'Eztatlan, pour s'attirer les faveurs castillanes n'eût trahi ses frères, en avisant Oñate du projet des insurgés et ne lui eût, en même temps, livré les Indiens qui défendaient le passage de Matalan. Cristobal de Oñate s'empressa d'achever les travaux de retranchements, tout en assurant sa retraite vers Tonala, à toute éventualité. Sur ces entrefaites, un habitant de Tonala, nommé Francisco Ganganilla, ayant découvert

que certains guerriers des villages d'Atemajac, Tenquixtlan, Copalan et Ixcatlan s'étaient entendus avec les insurgés pour barrer le passage aux Espagnols vers la rivière, fit appréhender une trentaine de ces guerriers qu'il rendit prisonniers à Cristobal. Le reste de la population, décidé par cet acte d'initiative, s'incorpora à l'armée espagnole. Pourtant, les insurgés avaient envahi la ville de Guadalajara et s'efforçaient de prendre la forteresse. Ils tentèrent à plusieurs reprises divers assauts qui faillirent être funestes aux défenseurs. Le *conquistador*, voyant que la situation devenait de plus en plus critique, résolut un suprême effort pour se dégager. Il fit une sortie avec ses troupes de cavalerie et d'infanterie, laissant la forteresse à la garde des femmes et des blessés. Après un combat acharné, les Indiens furent complètement repoussés ou massacrés. Les survivants se retirèrent au Nayarit, à Nochistlan, au Mixton et au Teul.

Mais, même après cette victoire si difficilement obtenue, tout était à craindre. Aussi Cristobal de Oñate transporta-t-il le siège de la ville de Guadalajara dans la vallée d'Atemajac, afin de se trouver près de ses alliés de Tonala. Il envoya, en même temps, un message au vice-roi Mendoza, l'avisant de tout ce qui s'était passé. Le vice-roi envoya aussitôt un premier secours. Peu de temps après, il partait lui-même avec 500 Espagnols et 30.000 Mexicains et Tlascaltèques. Pour se rendre au Chimalhuacan, il suivit la même route que Nuño de Guzman quelques années auparavant. En pénétrant dans le pays, il avisa Cristobal de Oñate de son arrivée. Celui-ci, en réponse, l'informa de sa situation, lui disant que Compostela, Culiacan, la Purificacion étaient assiégés; qu'à Nochistlan et au Nayarit les Indiens s'étaient fortifiés; qu'en outre, à l'entrée du pays, les habitants de Coynan s'étaient retirés dans des camps retranchés sur les hauteurs voisines.

Le vice-roi marcha directement sur la ville de Coynan, en passant par Ayotl et Atotonilco. En arrivant près de la ville, il vit les montagnes aujourd'hui connues sous les noms de Los Edificios, El Bueyero, Mirandillas, Panzacola, San Aparicio, couvertes d'ouvrages et de défenseurs. Mendoza établit son camp en face de la forteresse du Cerro de San Aparicio et envoya aussitôt aux assiégés une ambassade, pour les sommer de se rendre, sous peine de mort ou d'esclavage. Ceux-ci répondirent qu'ils préféraient la mort à l'humiliation du joug que les Espagnols voulaient leur imposer.

Sur quoi, le vice-roi ordonna l'assaut du Cerro de San Aparicio; mais la défense fut si héroïque et si désespérée que les Espagnols et leurs alliés furent obligés de battre en retraite. Ils auraient même probablement renoncé à de nouvelles tentatives, si le hasard n'était venu à leur secours. Ayant remarqué que les assiégés manquaient d'eau derrière leurs remparts et que, pour se la procurer, ils étaient obligés de venir pendant la nuit à la rivière, ils firent revêtir à des indigènes le costume des habitants de Coynan et leur firent porter des vases remplis d'eau. Ceux-ci pénétrèrent facilement dans les lignes ennemies et livrèrent une bataille corps à corps avec les insurgés. Mendoza, voyant que le stratagème avait réussi, s'élança avec ses troupes à l'assaut de la montagne qu'il finit par occuper.

Après ce coup de ruse et de force, la ville de Coynan fut complètement détruite. Le vice-roi poursuivit alors sa route par Atotonilco, la Mesa de los Altos, le Cerro Gordo, Acatic et Mercalan où il sépara ses forces. Arrivé à Nochistlan, Mendoza, après avoir réuni ses troupes à celle de Oñate, se prépara à assiéger la ville où se trouvait le fameux chef Tenamaxtli avec tous les insurgés. Il leur envoya d'abord Miguel de Ibarra, afin de faire trois sommations, promettant aux insurgés la vie sauve s'ils consentaient à faire leur soumission. Cette offre ne fut pas acceptée. A la troisième sommation, Tenamaxtli, irrité, engagea même le combat. Les Indiens firent aussitôt pleuvoir sur les Espagnols des nuées de pierres. Le vice-roi donna alors le signal de l'assaut. D'abord repoussé par la valeur des Indiens, pour s'en rendre maître, Mendoza fut forcé de les contraindre par la faim. Leur nombre dépassait, d'après les historiens, le chiffre de 50.000. Ils épuisèrent donc rapidement leurs provisions d'eau et de vivres, de sorte qu'au bout de vingt jours, un certain nombre s'éclipsèrent. Les autres, réduits à l'impossibilité de se défendre, furent massacrés ou réduits en esclavage.

Après la prise du Peñol de Nochistlan, les *conquistadores* marchèrent sur la forteresse du Mixton, la principale place de l'insurrection, le refuge de ceux qui étaient parvenus à échapper aux précédents désastres. Parmi eux, se trouvait encore l'héroïque Tenamaxtli. Ils avaient du reste assez d'approvisionnements et d'armes pour être redoutables pendant de longs jours et ils luttèrent avec acharnement. Chaque jour, ils venaient attaquer avec impé-

tuosité les troupes espagnoles qui cernaient la montagne. Lorsque les vivres commencèrent à s'épuiser, une troupe de guerriers appartenant au village du Teul, désespérant du succès de la lutte, passa dans le camp espagnol avec armes et bagages, et mit les *conquistadores* au courant de l'état précaire des défenseurs. Mendoza, ainsi renseigné, ordonna un assaut général. Le combat dura toute la journée, sans amener le résultat que l'on attendait. Les Espagnols et leurs alliés massacrèrent beaucoup de combattants et firent un certain nombre de prisonniers, mais furent contraints de regagner leurs positions, sans avoir gagné du terrain. Le jour suivant, l'attaque recommença avec la même audace sans plus de résultats. Le vice-roi voyant que le siège pouvait se prolonger encore longtemps, pensait déjà à abandonner la partie, lorsqu'un certain nombre d'insurgés, réduits à toute extrémité, vint se soumettre aux Espagnols. Les missionnaires Segovia et Bolonia, émus de pitié, supplièrent Mendoza de s'apaiser et de vouloir bien renoncer à toutes représailles. Ils s'offrirent à entrer seuls dans la forteresse, afin d'exhorter les Indiens à la capitulation. La majorité de ces infortunés se rendit au conseil des « padres ». Seul, Tenamaxtli, accompagné d'un petit nombre de fidèles, put se soustraire à la reddition et se retira dans la sierra du Nayarit.

L'insurrection alors s'apaisa peu à peu. La prise du Cerro del Mixton avait achevé de décourager les habitants du Chimalhuacan. Un certain nombre de ceux qui étaient parvenus à s'échapper et à conserver leurs armes, se réfugièrent, il est vrai, dans la *barranca* de Tepeyacan (Tepeaca), mais, poursuivis par les Espagnols, ils ne firent pas de résistance et se dispersèrent.

Le vice-roi voulait en finir complètement avec les rebelles, en allant les attaquer dans leur dernier retranchement du Nayarit; mais Cristobal de Oñate lui fit abandonner ce projet. Il se retira alors à Eztatlan, en passant par Tequila et Ameca, d'où, après une courte halte, il retourna à Mexico.

Son départ marque la fin de la troisième conquête du Chimalhuacan. Le pays, presque complètement pacifié, commença alors à entrer dans la voie de l'unification, sous le gouvernement militaire de Francisco Coronado et de Cristobal de Oñate, qui dura jusqu'en 1549, c'est-à-dire jusqu'à l'établissement du gouvernement civil de l'audience de Guadalajara.

ÉTUDE SUR LES
INDIENS DE LA RÉGION DE RIOBAMBA

PAR M. LE DOCTEUR RIVET,
Médecin de la Mission géodésique française de la République de l'Équateur.

Les Indiens dont il est parlé dans cette note, habitent la vaste vallée interandine qui a pour centre *Riobamba*, pour limites, à l'E. et à l'O. l'énorme barrière des deux Cordillères, au N. la masse du *Chimborazo* et de l'*Igualata*, au S. les hauteurs de Tiocajas. En distinguant ainsi un premier groupe d'Indiens, situé dans la région que nous venons de définir géographiquement, nous n'entendons pas affirmer que les individus de cette contrée diffèrent absolument de ceux des contrées voisines. Ce serait une affirmation prématurée; car une classification rationnelle de la race indigène de l'Équateur ne pourra être établie sur une base sérieuse que le jour où l'étude des différents centres aura été faite par la comparaison des mœurs et des mesures anthropométriques. Mais, dès à présent, nous semble-t-il, les Indiens de Riobamba ont suffisamment de traits communs, soit dans les coutumes, soit dans le caractère, soit au point de vue physique, pour être réunis en un groupement distinct, au moins provisoire.

I

L'Indien de Riobamba est en général de très petite taille. Les jambes sont courtes par rapport au buste; la tête est grosse, couronnée de cheveux noirs, épais, drus et raides, coupés relativement courts; la face est large, aplatie, les pommettes assez saillantes; le front, assez haut, large, carré, et non fuyant; les sourcils sont noirs,

peu abondants, les yeux grands, brun foncé, assez souvent légèrement bridés ; le nez est large et gros, un peu épaté et écrasé ; les lèvres sont plutôt épaisses, sans moustaches ; la bouche est grande ; les dents sont implantées droit dans l'alvéole, souvent cariées ; le menton est rond, sans prognathisme, et dépourvu de barbe ; la peau est brun clair, comme recouverte d'un hâle épais ; les extrémités sont fines ; les mains et les pieds, petits ; les bras, peu musclés comparativement aux jambes.

Le costume de l'Indien est des plus sommaires. Il porte constamment le *poncho* court, qui le garantit à la fois du froid et de la pluie ; une chemise de toile blanche, puis le *calzoncillo*, c'est-à-dire une culotte large, de même tissu, qui descend à mi-mollet, retenue à la taille par une ceinture de corde ; un chapeau de feutre gris à larges bords. Le plus souvent, l'Indien marche pieds nus. Quelquefois, il protège la plante du pied à l'aide d'une plaque de cuir nommée *ochota*, maintenue par une corde qui passe entre le gros orteil et le deuxième orteil. D'autre part, deux cordes enserrent le talon, toutes se réunissant nouées sur le dessus du pied.

La femme porte une *manta*, sorte de châle carré de même tissu que le *poncho*, souvent de couleur vineuse, qu'elle fixe fréquemment sur le devant de la poitrine par une grande épingle de cuivre (*tupu*) ; un *anacu* ou jupon de drap grossier, analogue à celui de la manta ; enfin, une chemise de toile blanche. Une sorte de camisole en drap, sans manches, recouvre la poitrine. Le chapeau est le même que celui de l'homme. Un collier de corail à plusieurs rangs, de grandes boucles d'oreilles, en corail aussi, qui tombent jusque sur l'épaule, constituent tout l'ornement de cette simple toilette. Dans certaines bourgades, la coutume semble vouloir que les jeunes filles ne portent de boucle qu'à une seule oreille ; mais cet usage n'est pas général. La bague est peu répandue. C'est un haut anneau de cuivre un peu analogue à nos chancelières. La femme porte les cheveux longs, réunis à la nuque en une espèce de natte, appelée *guanguo*. Les cheveux, tressés à leur extrémité seulement, sont étroitement serrés, dans toute leur longueur, par les tours successifs d'une corde, puis par un ruban solidement serré également, de façon à donner à l'ensemble une grande rigidité, ce qui est considéré comme une élégance. Tel est dans toute sa simplicité, dans toute sa rusticité, le costume de l'Indien.

Son habitation est tout aussi sommaire, aussi peu confortable. C'est une case qui mesure environ 25 mètres carrés, basse, et ne renfermant qu'une seule chambre, avec le sol pour plancher. La charpente en est constituée par les tiges arborescentes de l'*agave americanum*, liées entre elles à l'aide de cordes faites avec les fibres de cette même plante. Les murs sont en torchis de terre sèche. Le toit, analogue aux toits de chaume de France, est fait de *paja*, l'herbe séchée du *paramo* (*stipa ichu*), très analogue au diss algérien, ou, plus souvent, aux environs de Riobamba, avec le *sig-sig* (*arundo nitida*), commun dans ces plaines arides. Quelques planches mal jointées servent de porte, et la maison est terminée. Il n'y a naturellement ni fenêtres, ni cheminée. Le foyer installé au milieu de la chambre se compose de quelques pierres non équarries; la fumée sort par la porte et les interstices du toit. Comme lit, il n'y a, le plus souvent, qu'une natte formée de joncs entrelacés, nommée *estera*, ou quelques peaux de moutons étendues à même sur le sol, où l'Indien dort tout habillé, roulé dans son *poncho*. Parfois, dans un coin de la chambre, quatre piquets soutiennent un sommier fait de bambous entrelacés, de façon à éviter le contact humide de la terre. Le plus souvent, il n'y a pas de sièges. Quelquefois le tronc desséché de l'agave sert à cet usage; mais l'Indien préfère la position accroupie. Sur un siège un peu élevé, il est gêné, et, même lorsqu'il peut faire usage d'une chaise, il aime mieux s'asseoir à la turque.

Les ustensiles, comme les meubles, sont peu nombreux : quelques vases en poterie grossière, pour faire cuire les aliments, quelques coupes (*totumas*), faites avec une espèce de calebasse coupée en deux, ou avec les fruits du *ucate* (*crescentia cujete*), vidés de leur pulpe, pour boire la chicha, et une amphore pour conserver l'eau suffisent aux besoins de ce modeste ménage. Dans chaque case enfin, on trouve le *machete*, l'arme nationale de l'Indien, sorte de lame de sabre large et légèrement recourbée à son extrémité, longue de 45 centimètres environ, munie d'une courte poignée sans coquille. Bien en main, agissant par son tranchant et par son poids, instrument de travail précieux, le *machete* est aussi une arme terrible entre les mains de l'Indien, qui le manie avec une grande habileté et avec beaucoup de force. Il n'est pas rare de voir, au cours des rixes qui terminent trop souvent les

orgies indiennes, ces malheureux, affolés par l'alcool, se faire à l'aide de cette arme des blessures horribles et profondes.

L'Indien aime à protéger sa maison par une haie qui ménage une cour entourant la case de tous côtés. C'est le *patio*, où s'ébattent enfants et animaux domestiques. Le plus souvent, la haie est faite d'une ceinture d'*agave americanum*, aux feuilles acérées et menaçantes; plus rarement, comme du côté de Licau, c'est une barrière compacte d'*euphorbia Latazi*, dont les rameaux charnus, d'un beau vert, renferment un latex abondant, ce qui lui vaut le nom caractéristique de *lechero* (*leche* = lait). La caractéristique de l'ensemble est une saleté repoussante. Habitation et habitants, tout est malpropre. Bêtes et gens mélangent leurs ordures. Les puces et les poux sont les hôtes habituels de la case. L'indigène est, d'ailleurs, tellement accoutumé à cette vermine qu'il la mange sans répugnance, avec plaisir même, semble-t-il. Quelque misérable qu'elle soit, l'Indien est cependant profondément attaché à sa demeure. Il s'en éloigne rarement. On cite le cas d'Indiens travaillant loin de leur foyer, faisant, après une rude journée de fatigue, pendant la nuit, un long chemin pour le revoir, et revenant, le lendemain matin, pour accomplir la tâche quotidienne. D'un seul coup d'œil ils ont vu tout ce qu'ils aiment et aussi tout ce qu'ils possèdent, leur famille, leur maison, leur champ et leurs animaux.

Car la case, ainsi que je l'ai dit plus haut, sert également d'abri aux animaux domestiques. Parmi ceux-ci, en première ligne, vient le chien, fidèle compagnon de l'Indien. Chaque habitation en renferme trois ou quatre, pauvres bêtes aussi misérables que leur maître, n'appartenant à aucune race, étiques, efflanquées, faméliques, mais gardiens redoutables toujours en éveil. Eux-mêmes ils doivent assurer leur subsistance, se nourrissent des ordures les plus infectes, errant par les ruelles, lamentables et hargneux. Aussi fréquent que le chien est le cochon d'Inde, le *cuy*. Chaque hutte en renferme de véritables bataillons, et, si un étranger y pénètre, c'est aussitôt un bruit de fuite précipitée, une véritable déroute des petits animaux, cherchant asile dans quelque coin obscur. La chair du *cuy* est, en Équateur, très appréciée, même des blancs. Pour l'Indien, c'est le régal de choix, réservé aux jours de fête. Le porc vit en liberté autour de la case, subsistant, comme le chien, des ordures de la rue. Agile, prompt à la fuite, vagabond, il

diffère essentiellement du porc européen, si lourd et d'habitudes si sédentaires. L'Indien pauvre possède, en outre, quelques poules, et c'est toute sa fortune. L'Indien plus aisé a, en plus, un âne ou un lama qui lui servent de bêtes de charge, quelques moutons dont il file la laine, et, plus rarement, une vache ou un cheval. Par la peinture rapide de cette triste habitation, il est aisé de comprendre quelle existence de misère, de privations de toutes sortes, existence inférieure au point de vue moral et au point de vue physique, mène le malheureux propriétaire. Si l'on ajoute que la nourriture de l'Indien est aussi sommaire que sa case est lamentable, on comprendra mieux l'état de dégradation d'un peuple soumis depuis des siècles à pareil régime.

Race frugale comme la race arabe, la race indienne a une alimentation presque absolument végétale. Le maïs en est la base essentielle. L'Indien le mange soit cuit à l'eau (*mote*), soit grillé (*cucai*), soit sous forme de farine. Pour préparer celle-ci, la femme brise les grains entre deux pierres, et, par ce procédé grossier, obtient un produit relativement blanc et fin. Lorsque l'Indien travaille hors de sa maison, il emporte dans un petit sac qui ne le quitte jamais, appelé *costalillo*, le maïs grillé. Il le mange en grignotant un morceau de sel gemme et de piment rouge (*aji*). Bouilli, le maïs constitue l'élément essentiel d'une soupe qui renferme, en outre, soit de la pomme de terre, soit de la *yuca* (variété de manioc), de la criblure de riz, du poireau (*cebolla*) et du piment rouge, et, quelquefois, quelques rognures de viande. Avec le maïs, la farine d'orge (*mashca*) est certainement l'aliment le plus apprécié des Indiens. Ils la mangent souvent sans aucune préparation ; d'autres fois, ils la mélangent avec l'eau ou avec la *chicha*, boisson dont nous parlerons dans un instant, faisant ainsi une espèce de bouillie appelée « rasgado », dont ils se montrent très friands, et qui est, paraît-il, excessivement nutritive. Avec le lait des brebis, on fabrique des fromages qu'on sale et fait sécher. Les boissons habituelles sont l'eau et la *chicha*. Cette dernière joue un rôle primordial. C'est la boisson nationale; elle est de toutes les fêtes; c'est la récompense promise au travailleur, le vin de l'Indien. C'est une boisson fermentée, faite avec le maïs, trouble et pâteuse, de saveur douceâtre et rafraîchissante, un peu analogue au cidre ou au poiré. La *chicha* se prépare dans la case même. Les grains de maïs sont

mouillés et placés dans une espèce de corbeille (*canasta*), à l'humidité, jusqu'à ce qu'ils présentent un début de germination. A ce moment, on les met sécher au soleil, puis on leur fait subir une cuisson légère dans un peu d'eau. Ceci fait, on écrase le maïs dans son eau de cuisson entre deux pierres. Le liquide pâteux ainsi obtenu est ensuite brassé et trituré à la main, puis soumis à la fermentation.

Capable, avec ce seul breuvage, d'exécuter des travaux extrêmement pénibles, l'Indien ne peut rien s'il en est privé. Il est certain que la *chicha* prise sans modération est une cause déplorable d'alcoolisme, mais il est également certain qu'elle est beaucoup moins nocive que l'eau-de-vie dont le naturel de Riobamba fait malheureusement un énorme abus. Sous ses différents noms (*aguardiente*, *mallorca*, *anisada*), cette eau-de-vie, produit détestable de la fermentation de la canne à sucre, est le véritable poison qui intoxique cette race, et qui, si l'on n'y remédie, la conduira à la pire déchéance.

L'Indien prend ses repas de la façon la plus simple et la plus primitive. L'usage de la table est inconnu : la famille s'assied en cercle à la turque autour du plat, et chaque membre, à tour de rôle, y puise sa nourriture à l'aide d'une cuiller en bois banale. Une remarque que font tous les étrangers, et en effet frappante, c'est que l'Indien au travail mange très souvent. Chaque fois qu'il a un instant de repos, il grignote quelques grains de maïs. Se nourrissant dans de pareilles conditions, il semble que l'Indien doive être peu résistant au travail. Il est, en réalité, d'une endurance remarquable, capable de fournir des efforts énormes. Comme l'Arabe, avec lequel il a plus d'un trait commun, c'est un marcheur infatigable. Dans ce pays de montagnes, aux chemins durs, pénibles, défoncés, il couvre des distances incroyables, marchant douze heures de suite, avec une charge pesante sur les épaules. Arrivé à l'étape, il mâche quelques poignées de maïs, boit quelques verres de chicha, dort sur le sol, exposé au froid de la nuit, roulé dans son maigre *poncho*, et repart le lendemain.

Par contre, l'Indien est peu résistant à la maladie. L'impaludisme, spécialement, aboutit vite chez lui à la cachexie. Mais c'est surtout la petite vérole qui fait, en particulier parmi les enfants, d'énormes ravages. Sans cette horrible maladie, la population indigène serait

le triple de ce qu'elle est. On ne veut pas, en effet, entendre parler de vaccination. D'ailleurs, d'une façon générale, l'Indien ne se soigne pas, ou se soigne très mal. Ignorant le médecin, se traitant avec des remèdes d'un empirisme douteux, s'il a quelque fièvre, il se baigne dans l'eau glacée. Mais le grand remède consiste à *limpiarse con un cuy*. On prend un cochon d'Inde noir et on frotte vigoureusement tout le corps du malade avec le pauvre animal, jusqu'à ce que mort s'ensuive (la mort de l'animal, bien entendu). On dit alors que les mauvaises humeurs ont été enlevées par le cochon d'Inde qui en est crevé. La même opération peut se faire avec un œuf. En dehors de ces remèdes vulgaires, quelques Indiens connaissent les vertus de certaines plantes dont ils se transmettent le secret de père en fils. Méfiant à l'égard du médecin, l'Indien se laisse, par contre, très souvent exploiter par certains sorciers ambulants, appelés *ojiveño*. L'*ojiveño* arrive grave et solennel, un gros anneau passé dans le nez, regarde fixement le premier individu de la maison qu'il rencontre, et lui annonce qu'il voit dans ses yeux le germe d'une maladie mortelle. L'Indien supplie l'*ojiveño* de le guérir, et, moyennant une somme relativement forte, celui-ci y consent. Alors, commence une série de passes mystérieuses, accompagnées de paroles sans aucun sens. Puis, tout d'un coup, l'*ojiveño*, mettant la main dans la bouche du patient ébahi, en tire soit un serpent crevé, soit un crapaud ou un lézard. C'est le germe du mal. Le prétendu moribond, guéri et mystifié, paye la somme fixée. Malgré ses remèdes merveilleux, malgré ses secrets, malgré l'*ojiveño*, l'Indien devient rapidement un vieillard. Organisme vite usé, il meurt jeune.

Tel est le genre de vie de l'Indien pris isolément ; telle est son ethnographie individuelle. Nous allons maintenant étudier ses rapports avec ses semblables et avec les blancs, tels qu'ils nous sont apparus dans la vallée de Riobamba.

II

L'Indien évite le voisinage du blanc, qu'il craint et déteste, non sans raison, d'une haine sourde et vivace. L'Équateur offre peut-être ce spectacle unique de deux races, ayant vécu côte à côte,

pendant trois siècles, sans se pénétrer, sans fusionner. En dépit de ce long contact, les Indiens ont conservé leurs coutumes particulières, leur langue primitive. Actuellement encore, un grand nombre d'entre eux ne parlent et ne comprennent que le *quichua*, la langue des Incas du Pérou, introduite par ceux-ci lorsqu'ils firent la conquête du royaume de Quito sur les Shiris, un demi-siècle avant l'arrivée des Espagnols. De l'Espagnol, ils n'ont accepté que la religion, et combien déformée, défigurée par de vieux souvenirs des cultes primitifs ! Encore aujourd'hui, les centres habités par les Équatoriens sont absolument distincts des centres habités par les Indiens.

Pour la région de Riobamba, les villages indiens les plus importants sont : Cubijies, Licto, Yaruquies, Galte, Licau, Calpi, Colta, Punin, Quimiac, Pungala, Sicalpa, Columbe, tandis que Guano, Guamote, San Andrés, Cajabamba, Chambo, Riobamba sont presque exclusivement composés d'Équatoriens. Les villages présentent une organisation vraiment originale. Dans chacun d'eux, les Indiens ont un chef qui s'est imposé de lui-même, sans entente, sans vote, soit par son habileté, soit par sa force. Ce chef s'appelle le *mayoral*. Les Indiens, par un combat tacite, obéissent strictement à ses ordres. L'un de ces *mayoral*, celui de Licto, a même son histoire : on l'appelle le général Saenz. Lors de la dernière révolution qui amena le général Alfaro au pouvoir, Saenz entraîna à sa suite plusieurs milliers d'Indiens et joua un grand rôle dans la lutte entre libéraux et conservateurs. En récompense de ses services, il reçut du nouveau Président de la République le titre de général, général sans emploi naturellement. Actuellement encore, il est le véritable roi des Indiens de la région de Riobamba, entouré de respect, écouté dans ses conseils, obéi dans ses ordres, et jouit d'un pouvoir incontesté. Dans chaque *hacienda* où, comme nous le verrons tout à l'heure, travaillent un grand nombre d'Indiens, il y a également un *mayoral*. D'ailleurs le besoin de se donner un chef est inné dans la race. Chaque fois qu'un groupe d'Indiens, si petit soit-il, accomplit un travail en commun, fatalement, au bout de quelques jours, l'un d'entre eux, le plus fort ou le plus malin, impose son autorité à ses camarades, les dirige et les commande.

Dans le cercle plus étroit de la famille, le père est le maître. L'Indien se marie jeune, entre 17 et 20 ans, poussé par le désir

d'avoir un foyer et d'être chef de famille. Il considère sa femme non pas comme une esclave, mais comme une servante, bien qu'il ait pour elle une véritable affection. Celle-ci serait, d'ailleurs, tout étonnée qu'il en fût autrement, et a pour son mari un attachement vraiment extraordinaire, même s'il la bat, même s'il est ivrogne. Voici un fait, entre mille, qui en est la preuve. Le mari ne paraissant plus à la maison depuis quelque temps, la femme le cherche et le rencontre à peu près ivre-mort, dans une de ces orgies dont les Indiens sont coutumiers ; elle le fait sortir comme elle peut ; il tombe, elle le relève et dirige sa marche au prix de mille difficultés ; mais il retombe bientôt, complètement privé de sens. La femme, au lieu de l'abandonner, l'arrange du mieux qu'elle peut, s'assied à ses côtés et passe toute la nuit, veillant sur lui pour qu'il ne lui arrive pas malheur. Au réveil, l'ivrogne, encore ivre, l'aura battue ; ce qui n'empêchera pas qu'à la première occasion la femme ne lui prête la même assistance.

La manière dont cheminent le mari et la femme donne l'idée exacte de leurs relations : ils ne marchent pas de front ; ils s'en vont de cette démarche si spéciale de l'Indien, démarche trottinante, le corps penché comme dans un éternel mouvement de fuite ; la femme suivant le mari pas à pas, portant la partie de la charge la plus lourde, si celle-ci peut se diviser, ou la portant tout entière dans le cas contraire. Au retour du marché, si le ménage possède une bête de somme, c'est le mari qui l'utilise. La femme marche à pied. Voilà une ressemblance de plus avec l'Arabe.

Avant le mariage, les relations irrégulières ne sont pas rares ; après, l'adultère est beaucoup moins fréquent que chez les blancs. L'Indien, pour se marier, fait peu attention à l'âge de sa fiancée. Par exemple, un homme de 20 ans se mariera sans difficulté avec une femme de 35 ou 40 ans. Une particularité curieuse, c'est la quasi-indifférence de l'Indien, relativement au choix de la future, quand il est décidé à se marier. Parfois il va trouver le prêtre, lui demandant de lui désigner une compagne, et, si celui-ci refuse, il lui suffit de trois ou quatre heures pour choisir sa fiancée. En général, cependant, le mariage est précédé de négociations plus longues. C'est le garçon qui fait les premières démarches. La mère, pour ne pas perdre l'aide de sa fille, fait quelques difficultés. On discute longuement, mais enfin l'entente a lieu, et l'on se rend chez le

curé. Là recommencent les débats. Parents des fiancés et fiancés restent parfois deux, trois heures dans le *patio* du presbytère, parlant et criant tous à la fois, tandis que le prêtre, habitué à ces disputes, reste enfermé dans sa chambre, attendant la fin. Quand le tumulte s'est apaisé, le *padre* reçoit les indications nécessaires et fixe l'heure et le jour du mariage. Alors le parrain du garçon, la marraine de la fille (les témoins en France) prennent la direction des opérations. Ils réunissent l'argent des frais; ils louent, chez un professionnel de l'endroit, les beaux habits que revêtiront pour la cérémonie les fiancés (et qui ne sont en réalité que leurs vêtements ordinaires, mais d'une étoffe plus fine); ils s'occupent enfin de lever les dispenses d'empêchements matrimoniaux, s'il y a lieu, etc... La cérémonie religieuse n'a rien de particulier. Une fois terminée, le reste de la journée se passe à s'enivrer et à danser entre voisins et amis des deux familles. La danse n'a rien de bien original. L'Indien danse seul, sans compagnon ni compagne, pirouettant sur lui-même, tantôt les bras levés au-dessus de la tête, avec une mimique plus ou moins élégante, tantôt faisant voltiger autour de sa tête un foulard. L'installation du nouveau ménage est vite faite. L'Indien a, en général, de nombreux enfants qu'il aime beaucoup et élève assez bien, usant même à leur égard d'une certaine sévérité. Autant que le lui permet son état misérable, il cherche à leur donner le maximum de bien-être matériel. Chaque naissance est l'occasion de beuveries, de *bebidas*. On la célèbre comme une fête. L'enfant, dans le milieu infect de la case, s'élève un peu comme il peut, sans soins de propreté, sans hygiène. Aussi la mortalité est-elle considérable. Pendant les premiers mois, l'enfant est enveloppé dans un maillot aussi serré que le *guango*. La mère, très attachée à son nourrisson, ne s'en sépare pas. Où qu'elle aille, à l'église, au marché ou au travail des champs, elle l'emporte avec elle, serré sur son dos dans la *manta*. Plus grand, l'enfant passe son temps à moitié nu, soit dans la case, soit dans la petite cour qui l'entoure, au milieu des animaux domestiques, dans l'ordure et la vermine. A huit ans environ, il travaille, partageant les fatigues du père, malheureusement déjà grand amateur de *chicha* et d'*aguardiente*. L'affection mutuelle que se portent les époux n'empêche pas que les veufs, surtout les hommes, ne se remarient très promptement après trois mois, deux mois et même quinze jours. En cela, l'Indien

obéit surtout à la nécessité où il se trouve d'avoir une femme pour soigner ses enfants et son ménage, puisqu'il travaille toute la journée à l'extérieur.

La grande majorité des Indiens, en effet, vit du travail de la terre et de la vente des produits du sol. Quelques-uns, il est vrai, tiennent de petits établissements, des *tiendas*, où se vendent la *chicha* et l'*aguardiente*, mais il s'agit d'une infime minorité, de sorte que l'on peut dire que la race indienne est essentiellement rurale. Parmi les Indiens, il y a lieu d'établir tout d'abord une première classification entre l'Indien *concierto*, l'Indien *apegado* et l'Indien libre ou *suelto*.

L'Indien *concierto*, de beaucoup le plus fréquent et aussi le plus malheureux, est celui qui travaille pour le compte d'un propriétaire blanc, dans les grandes *haciendas*, si fréquentes en Équateur, immenses étendues de terrains, englobant parfois des montagnes entières. En l'absence du maître qui, le plus souvent, habite la ville ou le village le plus proche, la ferme est régie par un représentant de celui-ci, le *mayordomo*. Un *escribiente* tient les comptes de l'exploitation.

Dans la région de Riobamba, il n'existe que des fermes d'élevage et de culture (*haciendas de ganado*, *haciendas de sembrados*). Le contrat entre l'Indien *concierto* et le propriétaire est des plus simples. L'Indien s'engage à travailler cinq jours par semaine, pour le compte de l'*hacienda* ; en échange il reçoit une parcelle de terre (*huasi-pungu*) de 80 mètres carrés environ (*una cuadra*), où il peut bâtir sa case et qu'il peut cultiver pour sa propre subsistance, le samedi, jour de liberté. En outre, il reçoit un salaire. Une loi, due au libéralisme du général Alfaro, a réglementé depuis quelques années seulement le contrat : celui-ci doit être fait devant le juge du canton et doit être renouvelé chaque année. A cette occasion, le compte de l'Indien est réglé devant le juge également. Enfin l'Indien doit être payé 2 réaux par jour (1 fr. 00 équatorien — 0 fr. 50 français). Auparavant, le contrat signé par les témoins et l'Indien ou le plus souvent par son mandataire, était fait sur papier libre par le majordome, et pour un temps illimité, et l'Indien s'engageait à faire tout ce qui lui serait ordonné. Au cas où il n'accomplirait pas cet engagement, il déclarait « renoncer à toutes les lois qui le favorisent, se soumettre seulement aux lois qui le con-

damnent ». De plus, c'était le majordome qui tenait les comptes de chaque Indien, sans vérification, sans contrôle, puisque ces malheureux, en général, ne savent pas lire. Enfin, la paie journalière n'était que de un *medio* (25 centimes équatoriens, 12 centimes 1/2 de France), ou de un *real* (25 centimes français par jour). Malheureusement, la loi bienfaisante et humanitaire d'Alfaro n'a jamais, d'une façon générale, été appliquée, au moins en ce qui concerne la paie, et, dans presque toutes les haciendas, c'est l'ancien tarif qui subsiste, les autres dispositions, par elle seules, ne pouvant guère changer ni améliorer le sort de l'Indien.

En effet, celui-ci ne reçoit jamais l'argent de son travail. Le système de la paie, journalière, hebdomadaire ou mensuelle, n'existe pas. Les comptes ne se règlent qu'en fin d'année. Le majordome inscrit au compte de chaque *concierto*, d'une part, le prix des journées de travail, d'autre part, les amendes qu'il lui inflige et les avances qu'il lui fait, soit en grains et légumes pour sa subsistance (car la récolte de la parcelle de terre est insuffisante pour alimenter toute une famille), soit en toile ou en étoffe pour se vêtir, lui, sa femme et ses enfants (*socorro*), soit en argent à l'occasion des fêtes religieuses et des orgies qui les accompagnent. Fatalement, en fin d'année, l'Indien se trouve être débiteur du maître pour lequel il travaille. Si, à ce moment, il désire changer d'*hacienda*, il doit ou bien solder cette dette, ce qui lui est matériellement impossible, ou trouver un propriétaire nouveau qui, en le prenant à son service, se charge du remboursement. Cette avance est, bien entendu, portée à son compte dans la nouvelle *hacienda*. Il traîne ainsi sa dette avec lui comme un véritable boulet. Et chaque année, elle va grossissant. La loi d'Alfaro n'a donné à l'Indien d'autre avantage que d'en connaître le montant exact, mais la chaîne subsiste, dont chaque jour les anneaux se resserrent, qui unit l'Indien à la terre où il vit.

Dans un certain nombre d'*haciendas*, la dette du père est reportée, à sa mort, sur le fils, et, de cette façon, force est aux enfants de suivre le sort accepté par le père. Ainsi se trouve reconstituée, dans un pays libre, une servitude qui diffère bien peu de celle qui, au moyen âge, liait le serf à la terre du seigneur. Dans les haciendas où cette coutume injuste a été abolie, on lui en a substitué une autre, qui, sous une apparence moins brutale, conduit au même

but. Quand un enfant naît, le maître de l'hacienda fournit les quelques langes destinés à le couvrir, que le père ne peut acheter, faute d'argent. Cette dette est portée au compte du nouveau-né. Si celui-ci meurt, le maître perd son avance; s'il vit, devenu grand, l'enfant paiera de son travail la dette contractée à sa naissance. Ainsi le malheureux Indien travaille, peine jusqu'à sa mort, sans avoir même la consolation de voir ses enfants plus heureux que lui, émancipés de cette vie de misère.

Tous les matins, à 4 heures, le fils, après le père, sera réveillé par le cri du *mayoral*: « Puri ucta! » (venez vite). A cet appel, les *conciertos* se rassemblent à l'*hacienda*, hommes, femmes et enfants, et là, tous, en présence du majordome, disent la prière du matin et récitent le chapelet. Puis le majordome fait l'appel de tous ceux qui sont susceptibles de travailler, et, l'appel terminé, commence, en présence de tous, la distribution des punitions. Armé du *latigo*, fouet à cinq lanières en nerf de bœuf, le majordome en distribue cinq, dix, vingt coups, suivant le cas, à ceux qui se sont absentés, les jours précédents, ou qui ont commis quelque faute la veille. Et l'on part au travail, sauf le samedi, jour où l'Indien peut travailler pour son propre compte. Le travail du matin se fait en commun, et tous, hommes, femmes et enfants y participent : c'est la *faena* ou la *minga*, comme disent les Indiens en *quichua*. A 11 heures, heure du déjeuner, chacun tire de son *costalillo* le maïs, et, accroupis en rond, les Indiens prennent leur maigre repas. Ensuite, le travail reprend jusqu'à 6 heures, mais non plus en commun. Tous se dispersent par l'*hacienda*, chacun allant accomplir sa tâche suivant les instructions du maître et ses attributions. Malheur à celui qui travaille avec mollesse ou négligence! il reçoit immédiatement une amende, et, le lendemain matin, sera fouetté devant tous.

L'Indien *concierto* est, en plus, soumis à certaines servitudes. Chacun, à tour de rôle, doit, avec sa femme, aller servir, à la ville, le maître; à l'*hacienda*, le majordome et l'*escribiente*. Pendant un mois, l'homme et la femme deviennent *huasicama*, c'est-à-dire que le mari veille à l'écurie et nettoie la cour (*coral*) où vivent les animaux domestiques, soigne les chevaux, fournit la maison de bois et d'eau, en un mot y accomplit tous les ouvrages pénibles, tandis que la femme veille à la basse-cour et remplit l'office d'une fille de

ferme. Dans un certain nombre d'haciendas, chaque ménage doit, également à tour de rôle, et pendant un mois, venir à la maison du maître comme *platocama*. Le mari sert à table et la femme est employée à la cuisine. N'avais-je pas raison de comparer, tout à l'heure, cette vie du *concierto d'hacienda* à celle que menaient les serfs du moyen âge sur les terres seigneuriales? Je ne sais laquelle paraîtra, à la comparaison, la plus misérable, la plus digne de pitié.

L'Indien *apegado* sert de transition entre le *concierto* et l'Indien *libre*. Ainsi que son nom l'indique, il ne reçoit aucune paie. En échange du lopin de terre que lui donne le propriétaire de l'*hacienda*, il doit travailler un ou deux jours par semaine pour le compte de celui-ci, soumis au même régime et aux mêmes peines que l'Indien *concierto*, mais, au moins, libre, les autres jours, de s'employer comme il le veut. Malheureusement, on est obligé de constater que l'Indien *apegado*, ainsi d'ailleurs que l'Indien *suelto*, que l'on rencontre, en particulier, dans la grande plaine aride et sablonneuse qui entoure Riobamba, ou dans les gros villages que nous avons énumérés plus haut, a une vie à peu près aussi précaire que celle de l'Indien d'*hacienda* et qu'ils ne cherchent guère à user de leur liberté pour s'élever et rendre leur existence plus supportable, plus humaine.

Pour vivre, l'Indien *suelto* se loue comme manœuvre, comme *peon*, soit dans les *haciendas* voisines, soit dans les villes. En dehors de cela, sa principale ressource consiste dans la vente des produits naturels du sol qu'il cultive. Avec les fibres de l'*agave americanum*, vulgairement appelée *cabuya*, si répandue dans toute la vallée interandine, et dont la culture a l'avantage de ne demander aucun soin, il fabrique des cordes solides, des sacs qu'il va vendre au marché. La préparation que l'Indien fait subir à la plante, pour en extraire les fibres est la suivante : il coupe les feuilles de la base, les mouille et les laisse, pendant quelques jours, se putréfier dans un lieu humide; en un mot, il leur fait subir une espèce de rouissage. Puis, à l'aide d'un instrument en bois, analogue à un grand couteau à dos large, muni d'un manche court, il enlève la région charnue de la feuille; il l'écrase, en exprime l'eau et les parties inutiles par des mouvements de va-et-vient dans le sens des fibres. Celles-ci sont alors recueillies, lavées, puis séchées. Outre ses pro-

priétés textiles, la *cabuya* joue un grand rôle dans la vie de l'Indien. Aucune partie de la plante ne demeure inemployée. La tige constitue la charpente des cases, le tronc desséché fait les sièges informes dont j'ai parlé plus haut; la plante elle-même forme une excellente clôture. Le suc alcalin qu'elle renferme remplace le savon pour le lavage du linge, et même est employé comme boisson, sous le nom de *chahuarmisqui*. C'est en quelque sorte la plante indienne par excellence. Après lui avoir demandé son abri pendant la vie, c'est lié sur une tige de cabuya que le malheureux indigène ira dormir son dernier sommeil.

En dehors de la *cabuya* et de ses produits, les principales ressources de l'Indien sont la vente des œufs, de quelques fromages, de l'herbe *alfa-alfa* (*medicago sativa*), du bois mort, du maïs, de la pomme de terre, de la *yuca*, de quelques légumes et, enfin, des animaux domestiques. Il recueille la laine de ses moutons. Le filage est, pour l'Indienne, ce qu'est le tricot pour nos paysannes de France. Elle file même en marchant, lorsqu'elle se rend au marché, avec son enfant ou une charge sur les épaules. L'appareil est, d'ailleurs, des plus simples : une baguette fine, extrêmement légère, faite avec la tige d'une plante spéciale, appelée *cixe*, alourdie à l'une de ses extrémités par un petit poids, le *piruro*. Un morceau de plomb, ou tout simplement une pomme de terre, constitue le fuseau. L'Indienne fait tourner celui-ci de la main gauche avec une rapidité extraordinaire, tandis que sa main droite prépare le fil qui va s'y enrouler, la laine brute étant maintenue sous le bras droit.

Une autre industrie de l'Indien est la fabrication des *esteras*, nattes faites avec un jonc flexible, nommé *totora*, que l'on rencontre en abondance dans le voisinage des lagunes.

Chaque semaine, l'Indien se rend au marché de la ville. Il marche souvent toute la nuit, pour y amener des produits dont la vente ne lui rapportera que quelques *medios*. Rien n'est plus pittoresque que cette arrivée. Par les chemins qui mènent à la ville, en petits groupes, arrivent les Indiens, les uns poussant devant eux, avec des cris bizarres, un âne étique et résigné, ou un lama aux grands yeux égarés; la femme filant, son nourrisson dressant sa petite tête falote, non étonnée, déjà vieille, du repli de la *manta* où il est installé; le mari, tantôt les mains libres, tantôt confection-

nant quelque corde de cabuya ; les autres, courbés sous une charge souvent énorme, maintenue sur le dos par une corde liée sur le devant de la poitrine. L'Indien ne sait et ne peut porter de lourds fardeaux que de cette façon.

Tout ce monde bruyant et sale, presque gai, insouciant à coup sûr, s'installe sur la grande place ; les produits sont étalés à terre sur des nattes ou sur un tapis de cabuya. Quelques misérables lambeaux de toile formant tente, protègent la marchandise et le marchand accroupi au soleil de midi. Puis, parmi un grouillement pittoresque de *ponchos* et de *mantas* de toutes couleurs, au milieu d'une cacophonie de cris quichuas et espagnols, c'est un brouhaha d'acheteurs, autour des petits étalages, disposés sans ordre, sans méthode, tandis que, sans souci du public, les mères allaitent leurs enfants, font la chasse à la vermine dont ils sont couverts, ou préparent le repas. La journée finie, vers le soir, c'est le retour vers la case lointaine, l'éparpillement dans la campagne. Les voix se sont épaissies ; la démarche s'est alourdie ; l'alcool a obscurci tous ces pauvres cerveaux, et, bien avant dans la nuit, retentissent des appels, des chants d'ivrognes, égarés par les chemins, poursuivis longtemps par les hurlements furieux des chiens du voisinage. Et l'Indien rentre à sa case, ivre le plus souvent, ayant dépensé en un jour la plus grande partie de son modeste gain, fruit du travail de toute une semaine.

III

Il ne nous reste plus, pour terminer ce petit travail, qu'à étudier la religion de l'Indien, ses croyances, ses superstitions, ses préjugés, son culte des morts, la façon dont il célèbre les principaux actes religieux de sa vie.

La religion joue un rôle primordial dans la vie de l'Indien. Telle qu'il la pratique, elle est la résultante d'une foule de traditions ancestrales et de notions nouvelles introduites par la conquête. L'Indien est catholique, mais en se convertissant au christianisme au XVIe siècle, il transporta dans le culte nouveau toutes ses habitudes de culte idolâtrique, de sorte qu'aujourd'hui encore, malgré

les efforts de tant de générations de prêtres, son catholicisme, sauf de rares exceptions, reste tout empreint de souvenirs païens. Là, comme pour la langue, comme pour les coutumes, le vaincu a résisté victorieusement au vainqueur. Il adore Dieu, la Vierge, les Anges et les Saints, comme il adorait autrefois le soleil et les idoles. Le nom seul a changé, le culte conserve le même caractère.

L'Indien a une religion essentiellement et grossièrement matérielle, presque fétichiste. Les images de piété, les chapelets, les médailles ne sont pas pour lui un simple symbole, mais ont par eux-mêmes une puissance mystérieuse. Ils ont remplacé les amulettes des autres temps, mais ont conservé la qualité de fétiches de celles-ci. Il n'est pas rare même que gris-gris et scapulaires voisinent sur la même poitrine. L'un et l'autre n'ont-ils pas la même valeur aux yeux de l'Indien ?

Fanatique, comme tous les peuples primitifs, et instruit, d'ailleurs, par des maîtres qui ignorent la tolérance, l'Indien est capable de toutes les atrocités, quand il peut croire que la religion est en danger ; et celui qui, pour lui, incarne l'idée religieuse, le prêtre est entouré par lui d'un respect absolu. Malheureusement, dans ce respect, il y a autant de crainte, peut-être plus de crainte que d'amour. Car le prêtre pour l'Indien est un peu sorcier. C'est le magicien qui peut se mettre en rapport direct avec la divinité, et c'est aussi un maître armé d'une puissance occulte, plus redoutable par son mystère que le fouet du majordome, encore que les prêtres n'aient pas toujours dédaigné les moyens brutaux de domination. En effet, ce n'est pas par la douceur que la religion nouvelle a été imposée aux païens vaincus, mais, sauf de rares exceptions, par la force et la terreur. Par la voix de ses apôtres, Dieu a terrifié ces âmes simples plus qu'il ne s'est montré pitoyable et doux. Le premier missionnaire, et, depuis lors, le clergé presque tout entier, s'est plu davantage à la description des châtiments divins qu'à la description des récompenses paradisiaques. Par eux, le Christ s'est révélé un maître plus puissant, aussi dur, aussi peu miséricordieux que le patron d'*hacienda*, au lieu de faire entendre au pauvre martyrisé le cri d'amour et de consolation. Par l'intermédiaire de ses prédicateurs, il a courbé le malheureux terrifié sous le coup d'une menace plus terrible et plus impitoyable. Je sais, du reste, qu'il y a dans le clergé équatorien de louables exceptions, des âmes chari-

tables et humaines, mais la majorité des prêtres n'a su apporter à l'Indien qu'une terreur de plus.

Tous les dimanches, arrivent en foule, parfois de très loin dans la campagne, les Indiens. Ils ont revêtu leurs plus beaux vêtements, *ponchos* et *mantas* éclatants, rouges, bleus, groseille. Ils se rendent au presbytère, au *convento*, apportant souvent au prêtre, qui, des légumes, qui, des provisions, qui, du bois, ou bien, parfois, se mettant à sa disposition pour exécuter les durs travaux de la maison; puis cette *faena* terminée, tous se rendent à l'église pour la messe de midi, et là, les malheureux s'agenouillent sur la pierre même, dans cet asile du miséreux, fait par lui et pour lui, où les chaises sont réservées aux blancs, balbutient des prières, s'appliquent à des signes de croix compliqués, tandis que s'accomplit le mystère dont ils ne peuvent comprendre le sens, attentifs seulement aux manifestations extérieures du rite, semblables, dans leur attitude dévote et recueillie, aux saints agenouillés qui encadrent l'autel, aussi insensibles qu'eux au charme véritable du sacrifice. Seul, parfois, le gémissement d'un enfant, serré dans quelque *manta*, s'élève, jetant dans le silence, comme une protestation, le cri de l'innocence.

L'Indien a la folie des fêtes religieuses. Il les célèbre avec une grande solennité, mais d'une manière toute extérieure et sans esprit chrétien, comme il célébrait autrefois la fête du soleil, au temps des Incas. Elles sont surtout pour lui une occasion de se livrer à la boisson. Chaque fête, surtout les plus importantes, la Semaine sainte et Pâques, la Fête-Dieu, la Noël, la Toussaint et la fête locale de la *Merced*, est suivie d'une orgie de huit jours. Pour chaque fête, les Indiens désignent l'un d'entre eux qui paie les frais d'ornementation de l'église. Cette espèce d'organisateur a le nom de *prioste*.

Pendant la messe où tous assistent, le *prioste* fait brûler des plantes odoriférantes devant l'autel; puis, la cérémonie finie, il s'en retourne à sa maison, suivi de tous ses amis et connaissances, et là commence la vraie fête, la seule qui compte pour les Indiens, la *funcion* ou l'*obligacion*, comme ils disent. Le *prioste* a fait dresser dans son *patio* une espèce de grande tente d'*esteras*, avec des bancs pour les invités et un nombre plus ou moins considérable de barils de *chicha* ou d'*aguardiente*. Enfin, il a fait venir trois ou quatre musiciens avec tambour, fifre et grosse caisse, qui joueront sans

repos, tant que la fête durera, toujours le même air monotone et bruyant. Alors arrivent de tous côtés les *jochantes*, c'est-à-dire ceux qui contribuent à la fête, et celle-ci commence. Pendant huit jours, on boit et on danse. Chacun apporte son écot, la *jocha* (une poule, un baril, un cochon d'Inde), à charge pour le maître de la maison de payer la même *obligacion*, quand ce sera le tour du *jochante* de donner une fête. Cette obligation est pour les Indiens un devoir sacré. Un Indien qui y a failli est un maudit; il n'aura personne à son enterrement pour lui dire : « Que la terre te soit légère ! » et, avant sa mort, il sera l'objet de l'exécration publique. L'obligation se paie avec intérêt, suivant le temps qui s'est écoulé entre les deux fêtes. Et ainsi vont les fêtes, toujours plus orgiaques. Les Indiens ont un désir ardent de faire des fêtes qui éclipsent toutes les fêtes antérieures. Cette folie pousse certains malheureux à travailler une année entière, en se refusant tout l'indispensable avec acharnement, même le dimanche (étrange contradiction) ! Alors vient la fête, les voilà *priostes*, et, en huit jours d'orgie, le fruit d'une année de travail est englouti !

Certaines fêtes s'accompagnent de cérémonies vraiment païennes. La Fête-Dieu, par exemple, est signalée par la chorégraphie étrange des *Danzantes*, véritable ballet héliaque dont Stübel a donné la description [1]. Pour la fête des Innocents, l'habitude est de courir par les rues, en une mascarade qui rappelle un peu notre mardi-gras. Les Indiens, au siècle des Incas, offraient aux morts des liqueurs et des aliments, pour que ceux-ci pussent boire et manger. Leurs descendants ont conservé cette coutume. Le Jour des Morts, ils s'asseoient au milieu de l'église, une bouteille de *chicha* ou d'*aguardiente* devant eux; autour d'eux, de petits pains qu'ils arrosent consciencieusement. Ils donnent à manger aux âmes, tout en priant pour elles : offrande et prière, paganisme et christianisme !

Les Indiens ont en effet un grand culte des morts. Le décès d'un parent s'accompagne de cérémonies intéressantes. En général, à cause de leur pauvreté, les Indiens n'usent pas de cercueil. Ils ficellent le cadavre sur une planche ou sur un *chahuar-quiru*, c'est-à-dire une claie faite de la tige arborescente de la *cabuya*. Le défunt ainsi ficelé est couché au milieu de sa cabane. Tout autour,

1. Cf. *Die Volkauberge von Ecuador*, Berlin, 1897.

les parents allument des chandelles ; l'on apporte un ou plusieurs barils de *chicha*, et la veillée (*velorio*) commence pour durer toute la nuit. Tous les voisins y assistent. Alors c'est vraiment une orgie en règle. Le lendemain, on jette le cadavre en travers du dos d'un âne, pour aller à l'église et, de là, au cimetière qui est parfois à deux ou trois heures de distance. Rien de plus lugubre que ce cortège. Le cadavre oscille, les pieds et la tête montant et descendant alternativement, comme les plateaux d'une balance, par suite du mouvement de la marche, tandis que, par derrière, les femmes, les parents, sur un ton de mélopée étrange et monotone, plainte et chant funèbre tout à la fois, célèbrent naïvement les vertus du mort et déplorent sa disparition. Au cimetière, pendant que la fosse se creuse, les gémissements psalmodiés continuent ; puis, une fois le corps descendu dans la tombe, le plus proche parent s'approche et, pleurant, jette sur le corps quelques poignées de terre, et après lui, les proches et les amis du défunt font de même. La fosse comblée, tous s'en vont, et, coutume singulière dont ils ignorent eux-mêmes le sens, se baignent dans le premier ruisseau qu'ils rencontrent. Parfois, ils renouvellent cette cérémonie huit jours de suite.

D'ailleurs, les superstitions de toutes sortes abondent chez les Indiens. Le sorcier, l'*adivino*, joue un grand rôle parmi eux. Ont-ils perdu, ou leur a-t-on dérobé quelque objet? Ils vont le consulter. Il se fait payer cher, mais jouit d'un prestige incontesté. Pour le garder, il use de ruse. De temps à autre, il vole lui-même une poule, un mouton, un *poncho*, etc... et le cache dans un endroit déterminé, une *quebrada* éloignée, par exemple. Le propriétaire ne tarde pas à venir demander les lumières du sorcier. Celui-ci suspend un grand linge blanc, devant lequel il place une bougie allumée, et commence une série d'incantations en vertu desquelles la flamme doit s'incliner dans la direction du lieu où se trouve l'objet perdu ou volé. Au bout d'un certain temps, le malin adivino souffle adroitement sur la flamme, de façon à lui donner l'inclinaison voulue ; puis, l'œil perçant, regarde à travers la muraille dans la direction donnée, et, d'un ton solennel, inspiré, indique le point précis où l'intéressé, ravi, va retrouver son bien.

L'Indien a une grande foi dans les songes et certains signes extérieurs. Voir en rêve un serpent, mauvais augure. Certains chants

d'oiseaux sont favorables. D'autres annoncent un malheur. Quand un chien pleure, c'est signe de mort prochaine ; quand les cochons d'Inde s'agitent beaucoup dans la case, ce sont les morts qui reviennent. Mardi et vendredi sont jours néfastes. Avant de se coucher, parfois, l'Indien met dans un trou de sa case de la viande, de la nourriture « pour que la maladie de la nuit ne le saisisse pas ! » Il n'est pas rare de rencontrer des Indiens qui invoquent encore les montagnes. Ainsi, quand un Indien part en voyage, il se recommande à *Taita Chimborazo* et à *Mama Tingurahua*, les deux géants de la Cordillère, près de Riobamba. Comme les Incas et, rapprochement curieux, comme les indigènes du sud de Madagascar (*Baras*, *Antandroy* et *Antanosy*), les Indiens, arrivés au terme d'un mauvais passage, jettent à côté de la route un petit caillou, pour rendre grâce au génie du lieu qui les a protégés. C'est là l'origine des petits monceaux de cailloux assez régulièrement disposés qu'on rencontre, çà et là, dans les *puertos* dangereux. En voyage également, de temps à autre, pour se rendre favorable je ne sais qui ni quoi, l'Indien fait un nœud dans les touffes de paille du *paramo*. Coutumes étranges, dont l'origine se perd vraisemblablement dans la nuit des temps; vestiges mystérieux d'un passé qui ne l'est pas moins !

Tels sont, dans leurs grandes lignes, le genre de vie, l'état social, les croyances de l'Indien. On comprendra mieux, après cet exposé rapide, cet être, à la fois si simple et si complexe, ses défauts et ses vices; on verra dans ceux-ci une conséquence logique et nécessaire des misères supportées et non le signe d'un naturel primitivement mauvais, et l'on comprendra que l'abjection de ces malheureux doit exciter non pas la répulsion, mais une immense pitié !

Descendant d'une race sans cesse opprimée, chargé d'une hérédité de trois siècles de mauvais traitements et de vie misérable, l'Indien a l'allure et le caractère des êtres longtemps asservis. Son regard garde, reflet indélébile du passé, l'hébétude de l'esclave. Sa politesse excessive est empreinte de servilité. Craintif et sournois, il n'a pas conscience de sa dignité d'homme; il est incapable de fierté devant le fort, inaccessible à la pitié devant le faible; il ignore la fraternité. Privé de tout confort et, le plus souvent, de l'indispensable, il résiste rarement à la tentation de dérober ce qui le tente. Il est rare qu'un Indien sorte d'une maison sans emporter,

caché sous son *poncho*, quelque menu objet qui a attiré son attention, un clou, un morceau de corde. Par contre, vis-à-vis de ses congénères, il est honnête. La case de l'Indien n'a pas de serrure. Quand le maître est absent, elle reste ainsi ouverte, preuve de la confiance réciproque.

L'Indien est menteur de naissance, un peu à la façon des enfants toujours maltraités et battus. Ne connaissant aucune des jouissances élevées de la civilisation, il use et abuse de la seule jouissance qui s'offre à lui : le bien-être artificiel que donne l'alcool. On peut affirmer sans exagération que tout Indien, homme ou femme, est plus ou moins alcoolique.

Futile, incapable de s'attacher à un travail suivi, de produire un effort continu, l'Indien est un serviteur volage, irrégulier, disparaissant dès qu'il a amassé quelque argent et même sans prétexte. Son immoralité ne tient pas à une nature vicieuse originellement. Vivant de la vie de la bête, il a, de celle-ci, toute l'impudeur inconsciente. D'ailleurs, la promiscuité de la case, où toute la famille vit en commun, en est la cause première. Intelligence obscure, non encore éveillée ou plutôt étouffée par la misère, atrophiée par l'alcoolisme, l'Indien est incapable de s'élever à une conception abstraite. Sa religion est grossièrement anthropomorphique. Son goût artistique est nul. Quelques figurines informes en constituent la seule manifestation. Moqueur, malicieux, doué d'un réel talent d'imitation, il ne sait que mimer les actes auxquels il assiste et qui le frappent, sans y ajouter rien de personnel. Capable d'accomplir et de bien accomplir une tâche, même assez compliquée, pourvu qu'elle soit sans cesse identique, il ne peut faire une besogne qui demande quelque initiative.

Moins paresseux qu'indolent, l'Indien voit seulement dans le travail le moyen d'assurer sa précaire existence et non de la rendre plus humaine, d'améliorer son sort. Son idéal de bonheur est étroit. Il ne cherchera jamais par lui-même à l'élargir. Livré à ses seules forces, esclave de la routine, il vivra comme a vécu son père, dans la même misère, dans la même ordure, sans chercher à s'émanciper par un effort intelligent, analogue en cela aux bêtes dont l'industrie reste immuable, ou, du moins, il se perfectionne si lentement que nous ne pouvons nous en rendre compte.

Attaché comme tous les peuples primitifs à sa case misérable,

l'Indien reste là où il est né, inquiet, dès qu'il s'éloigne de son foyer. L'esprit d'aventure et l'esprit d'innovation qui, dans un peuple, développent le commerce, produisent la richesse et la prospérité, lui font défaut. Le progrès se déroule autour de lui, sans qu'il cherche à en profiter, sans même qu'il semble s'en apercevoir, impassible et immuable, conservant sa langue primitive que trois siècles de domination espagnole n'ont pas fait disparaître, construisant ses habitations avec les mêmes matériaux, sur le même modèle que ses premiers ancêtres, portant le même costume, usant des mêmes procédés de culture et de fabrication. La description de La Condamine, écrite il y a un siècle, est encore exacte de tous points aujourd'hui. Peut-être, à force de patience et de douceur, serait-il possible d'éduquer, d'élever graduellement cette race stationnaire et figée, de la sortir de sa vie purement animale, en un mot d'en faire une race d'hommes. Quelques loyales tentatives isolées, essayées dans ce but, ont échoué; mais, peut-être, cet insuccès tient-il plutôt à la méthode employée, à un découragement hâtif, qu'à l'impossibilité d'agir sur ces malheureux.

NORDENSKJÖLD AMÉRICANISTE

Par M. Henri FROIDEVAUX,

Membre de la Société des Américanistes.

Quand, au moment où elle s'est constituée, la Société des Américanistes de Paris a nommé membre correspondant le baron Adolphe-Erik de Nordenskjöld, ce n'est pas à l'illustre explorateur des régions arctiques qu'elle s'est proposé de rendre hommage, mais au savant qui a exécuté sur une terre de l'Amérique boréale, le Groënland, deux voyages intéressants à divers titres, et dont plusieurs publications se classent parmi ces livres de chevet auxquels est toujours obligé de se reporter l'historien de la géographie du Nouveau Monde.

C'est pour étudier les glaciers du Groënland occidental que le professeur Nordenskjöld s'est, en l'année 1870, lancé pour la première fois à l'intérieur de cette partie avancée des terres américaines du nord. Parti du fiord d'Auletsivik, près de la baie de Disco, tandis qu'Édouard Whymper avait déjà, quelques années auparavant (1867), choisi le fiord de Jakobshavn comme point de départ pour une expédition du même genre, Nordenskjöld, plus heureux que son devancier, parvint à franchir la lisière des glaciers ; s'étant avancé jusqu'à près de 80 kilomètres vers l'est, en compagnie du botaniste Berggren, il constata (comme l'avait déjà fait le Dr J.-J. Hayes en 1860, en partant du port Foulke) que tout le pays, à perte de vue, était couvert d'une épaisse couche de glace dans la direction de l'est, sans qu'aucune montagne, aucun rocher en vînt interrompre la blanche monotonie.

Fallait-il en conclure que tout l'intérieur du Groënland est recouvert de glace ? Pour plusieurs raisons, Nordenskjöld ne le pensait pas. Les glaciers devaient, selon lui, ne former qu'une ceinture sur le littoral de la « Terre Verte » ; après s'être dépouillés de leur

humidité en traversant cette ceinture, les vents marins devaient arriver plus secs et plus chauds à l'intérieur du pays, où il ne devait pas par conséquent se former de glaces. C'est pour soumettre cette théorie au contrôle de la réalité et pour mener à bonne fin d'autres recherches d'ordre scientifique que Nordenskjöld entreprit, en 1884, — c'est-à-dire après le mémorable voyage de la Véga (1878-1879) et la découverte du Passage Nord-Est, — un nouveau voyage à l'intérieur du Groënland.

A l'intérêt que présentaient ces études scientifiques se joignait d'ailleurs, pour l'illustre savant d'origine finlandaise, un intérêt aussi considérable d'ordre historique et archéologique. Il s'agissait de rechercher l'emplacement de ces anciennes colonies scandinaves, de ces fermes assez nombreuses que l'histoire traditionnelle rapporte avoir existées pendant plusieurs siècles, et jusqu'au XIIIe siècle encore, sur la côte occidentale et surtout sur la côte orientale du Groënland. Hans Egede, Peder Olsen-Walloe et bien d'autres, au XVIIIe et au XIXe siècle, en avaient déjà trouvé de nombreux vestiges ; et Graah, en 1829, après avoir cherché jusque par 63° 18′ de latitude nord les traces des anciens établissements scandinaves, avait estimé, comme naguère Eggers, qu'il fallait poursuivre les investigations sur l'Österbygd, non sur la côte orientale, mais bien sur la côte occidentale du Groënland, sur l'emplacement de Julianeshaab. Ce n'est pas là, toutefois, que Nordenskjöld a découvert quelques débris de ces établissements, mais bien sur le littoral oriental, au sud du cercle polaire arctique, auprès du port auquel il a donné le nom de « port du roi Oscar II » ; les vestiges qu'il y a relevés, la présence de la *potentilla anserina*, fréquente en Scandinavie, mais ne se rencontrant au Groënland qu'à proximité des établissements européens, indiquent d'une manière certaine que ce point a été naguère habité, sinon d'une manière permanente, du moins de temps à autre, par des Scandinaves. Toutefois, très prudemment, Nordenskjöld se refusa à y voir les ruines du gärd d'Eric le Rouge ; c'est ailleurs, près de N. Kagsiarsuk, que le capitaine Daniel Bruun devait, en 1894, retrouver les restes de Brattahlid.

A tous les autres points de vue, l'expédition dirigée au Groënland par le baron de Nordenskjöld en 1884 a donné des résultats en contradiction formelle avec les théories du savant voyageur ; aussi n'a-t-il pas hésité, après s'être avancé jusqu'à environ 180 kilomètres

à l'est de la baie d'Auleitsivik, à emprunter au Dr Hayes l'expression de « Sahara de glace » et à s'en servir à son tour pour caractériser l'intérieur du Groënland. Quelle confirmation éclatante Frithiof Nansen a, en 1888, donné à cette opinion nouvelle énoncée par Nordenskjöld dans ses premiers rapports, puis de nouveau contredite par lui dans son ouvrage intitulé *La seconde expédition suédoise au Grönland* (page 114, note 2), il n'est pas besoin de le rappeler ici; mais il convient par contre de signaler que ces recherches archéologiques et historiques ont contribué à donner une activité nouvelle aux remarquables travaux que les Danois avaient, depuis longtemps déjà, commencés sur le sujet, et dont les derniers résultats sont consignés dans les *Meddelelser om Grönland*.

Ces études scientifiques, historiques et archéologiques, faites sur les lieux mêmes, ainsi que ses recherches comparatives sur les Tchouk-tchis et sur les Esquimaux de Port-Clarence (juillet 1879)[1] suffiraient pour mériter au célèbre explorateur arctique la reconnaissance des Américanistes; des recherches sur certains points de l'histoire de la géographie et de la cartographie, et la publication des deux importants recueils qui s'appellent le *Fac-simile Atlas* et le *Periplus* ajoutent encore aux services rendus par lui à nos études. Ces reproductions, ici des principales cartes gravées des XVe et XVIe siècles, de l'époque de transition entre le moyen âge et la Renaissance, là des principaux portulans que nous avons conservés du moyen âge, et aussi de vieilles cartes marines gravées, pour ne pas être spécialement destinées aux Américanistes, constituent cependant pour eux de précieux instruments de travail, tirant une partie de leur valeur de leur juxtaposition même, en tirant plus encore des substantielles notices dans lesquelles Nordenskjöld a abordé les problèmes les plus délicats peut-être de toute l'histoire de la cartographie.

Ce côté un peu spécial de la carrière scientifique de l'illustre explorateur, le grand public ne le connaît guère ; c'est cependant pour nous, Américanistes, celui qui nous touche directement. Aussi n'avons-nous pas hésité à y insister quelque peu. Là comme ailleurs, en effet, Adolphe-Erik Nordenskjöld s'est fait une place ; nous avions le devoir de le rappeler.

1. *Voyage de la Véga*, trad. Rabot et Lallemand, t. II.

LE CONGRÈS DE NEW-YORK

Par M. Léon Lejeal,

Délégué du Ministère de l'Instruction publique
et de la Société des Américanistes au XIII[e] Congrès international.

Comme il avait été décidé, en 1900, à Paris, le XIII[e] Congrès des Américanistes s'est tenu du lundi 20 au samedi 25 octobre 1902, à New-York. La charge de réunir nos assises internationales sur le sol du Nouveau Monde, déjà exercée, lors du Congrès de Mexico, par l'Amérique latine, revenait légitimement, cette fois, à l'Amérique anglo-saxonne. Quant au choix de New-York, il se motivait assez par le nombre et la valeur des institutions que l' « Imperial City » a consacrées à la science américaniste. C'est l'Université Columbia qui possède aujourd'hui le plus d'étudiants en ethnographie et antiquités américaines [1] : cinquante cinq, m'a-t-on dit, pour la dernière année scolaire, groupés autour de M. Franz Boas qui, il y a sept ans, inaugurait cet enseignement avec deux élèves. D'autre part, cette « North Pacific Coast Expedition », qui a renouvelé ou complété toutes nos données sur l'Amérique du Nord-Ouest, fut une entreprise purement new-yorkaise. Enfin, les lecteurs de ce *Journal* n'ignorent pas le bel essor pris, en ces derniers temps, à l'*American Museum of Natural History*, — « the Natural », comme disent là-bas les gens du peuple qui le connaissent et le fréquentent, — par les collections américanistes.

Ainsi rien de plus juste qu'une telle désignation. Ceux qui l'avaient mise en avant se doivent féliciter de leur initiative. Elle a soulevé, des deux côtés de l'Atlantique, l'unanime assentiment. En

1. Depuis que ces pages ont été écrites, Columbia University s'est enrichi d'une nouvelle chaire, plus spécialement archéologique. Sur cette fondation nouvelle, voir la Chronique du présent numéro.

Europe, l'Allemagne, l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Italie et la Suède, soit par leurs gouvernements, soit par leur sociétés spéciales, ont répondu à l'appel. Outre mer, le Dominion, la plupart des États latins (sauf le Brésil et le Chili, dont l'abstention, en pareil cas, étonne autant que celle de l'Espagne) étaient aussi représentés. Aux États-Unis, le succès tint du triomphe : trois cents adhésions, dont la liste comprenait, à côté des professionnels les plus qualifiés, des savants voués à d'autres études, des membres de l'enseignement, des publicistes, des hommes d'affaires, des gens du monde (et, parmi ceux-là, beaucoup d'adhérentes qui assistèrent, en grand nombre, aux réunions). En outre, et le fait est peut-être aussi caractéristique que l'empressement du public cultivé, l'autre public, le *grand* public, — celui qu'on rencontre, trop souvent, ailleurs, assez indifférent aux événements scientifiques, — n'a marchandé, en la circonstance, ni son intérêt, ni sa sympathie. J'en veux pour preuve le soin avec lequel, pendant plus d'une semaine, à l'époque où le procès Molyneux battait son plein, passionnant l'opinion, la presse de l'Union tout entière trouvait des loisirs et de la place pour recueillir nos faits et gestes, voire nos.... photographies. On vérifie là, à mon sens, l'assertion de Bourget ; on sent l'unanime instinct de ce peuple, qui se lasse d'être appelé un peuple jeune et qui cherche, en remontant vers le passé, non point à se fabriquer des titres de noblesse ou des traditions, mais à resserrer le lien qui l'attache à son sol natal. Par la même tendance s'expliquent, et la réception somptueuse faite là-bas aux Américanistes européens (ces choses-là sont, du reste, courantes au Pays du Dollar), et la franche cordialité que nous témoignèrent tous nos confrères des deux Amériques. C'est de cet accueil surtout que nous leur sommes reconnaissants. Pour ma part, je ne me souviendrai d'eux que comme on pense à des amis trop lointains.

Notre séjour en Amérique s'est divisé en deux périodes distinctes : la session proprement dite à New-York, durant la troisième semaine d'octobre ; puis, à partir du lundi 27, une excursion collective, favorisée par l'incomparable douceur de « l'été des Indiens » et qui nous entraîna successivement à Philadelphie, Washington, Pittsburg, Cincinnati, Chicago. Dans la première de ces villes, sous la conduite de M. Clarence Moore, nous visitâmes les collections de l'Académie des sciences naturelles, et, guidés

par le Dr St. Culin, le Musée universitaire d'ethnologie et d'archéologie, plus attrayant encore aujourd'hui qu'autrefois, grâce à l'issue des deux expéditions Wanamacker. A Washington, MM. W. J. Mac Gee et Holmes voulurent bien nous faire les honneurs du Musée national, de la « Smithsonian Institution » et du Bureau d'Ethnologie, — ce berceau de la science américaniste en Amérique (comme le définissait si heureusement mon compagnon de voyage, le professeur Karl Von den Steinen). A Pittsburg. nous attendait le Dr Holland, qui nous montra les richesses toute récentes, mais considérables déjà, du *Carnegie Museum*. A Chicago, le *Field*, — dernier reste, mais combien digne de rester ! — de la grande « World's Fair » de 1893, nous offrit ses séries uniques d'ethnographie de la Race Rouge, classées par M. Georges A. Dorsey. Entre temps, l'initiative du Dr Miles, fondateur de la « Ohio Archaeological Society, » nous avait valu une journée de campagne exquise et très profitable pour l'archéologie, au pied du vénérable *mound* de Fort-Ancient, près de Columbus. En outre, malgré les soucis de la grève de Pennsylvanie, — question brûlante ! — le président Roosevelt nous avait, avec beaucoup de bonne grâce, accordé audience. Revenue à New-York, la petite caravane repart, un peu amoindrie, pour Boston et Cambridge, à l'appel du professeur Putnam qui nous introduit au *Peabody Museum*, caché sous la verdure d'un des plus beaux parcs de Harvard College. Enfin quelques-uns d'entre nous se donnent le plaisir de pousser jusqu'à Salem, attirés par le spectacle de la vie provinciale aux États-Unis et par les vitrines où M. Morse, conservateur du *Musée de marine des Indes orientales*, a groupé toute une suite de comparaisons curieuses entre l'art décoratif de l'Amérique ancienne et celui de l'Extrême-Orient. Mais chacune de ces étapes fournirait aisément la matière d'un article particulier. Et c'est le Congrès, ce n'est pas notre pèlerinage de 3.200 kilomètres aux sanctuaires majeurs de l'Américanisme, que je me suis chargé de raconter.

Le Congrès, sous la présidence d'honneur du duc de Loubat et la présidence effective de M. Morris Jesup [1], a tenu deux séances régu-

1. Rappelons ici la composition du Bureau:
Vice-Présidents : MM. Putnam (États-Unis) ; Juan B. Ambrosetti (République

lières par jour, dans le très beau « Lecturer Hall » de l'*American Museum*. En général, la séance du matin durait de dix heures et demie à une heure, précédée d'une promenade à travers les galeries, où le « curator » compétent fournissait aux visiteurs les renseignements nécessaires sur le département confié à sa garde. Là encore, nous avons beaucoup appris, beaucoup vu de nouveautés. La seconde séance, après *lunch*, nous menait de deux heures à cinq heures et même cinq heures et demie. Laborieuses journées, on le voit, — mais que réconfortaient, qu'égayaient d'amicales soirées, offertes, à tour de rôle, par les organisateurs du Congrès et les principaux « officiers » du *Museum*.

La physionomie des débats relève de l'anecdote. Je me borne donc à noter, entre des orateurs si différents par l'origine, la bizarrerie des contrastes. Elle s'accuse surtout entre ceux des États-Unis et ceux de l'Amérique espagnole. La facilité de parole est égale chez les uns et chez les autres. C'est ordinairement d'abondance et sans notes qu'ils font, tous, leurs communications. Mais l'homme de science anglo-saxon parle avec sobriété, sans recherche d'effet. Une pointe d'esprit ou, plutôt, d'*humour* est le seul ornement. Voici, par contre, le congressiste de Mexico ou de Lima, grandiloquent, verbeux, périodique et sonore, même lorsqu'il emploie l'anglais ou le français. Et la prolixité de celui-ci nous repose de la concision des autres.

Quant aux résultats de ces longues séances qui importent ici beaucoup plus que leur aspect, nous avons pu, tout de suite, apprécier l'utilité d'une disposition prise par le Bureau, dès son premier colloque. En conformité de cette décision, provoquée par M. de Loubat, chaque vice-président national fut prié de résumer, à son jour de présidence, les principaux événements accomplis en son pays, dans le domaine de l'Américanisme, pendant les deux ans écoulés depuis la session de Paris. Pareil compte rendu fut demandé aux délégués des grands

Argentine) ; Chavero (Mexique) ; Von den Steinen (Allemagne) ; Stolpe (Suède) ; Lejeal (France). — Chacun de ces vice-présidents fut, à son tour, appelé à présider une séance générale du Congrès. Le même honneur fut fait au représentant de la Hollande, M. L. Van Panhuys, et au délégué anglais, A. P. Maudslay. — *Secrétaire général* : M. Marshall H. Saville. — *Trésorier* : M. Harlan I. Smith.

musées et sociétés de l'Union, pour les progrès récents de l'établissement qu'ils représentaient. A cette méthode nous avons dû quelques excellents exposés, féconds en vues d'ensemble, et que j'espère bien retrouver dans le Recueil des Actes de la Session. On devine quels précieux détails peuvent renfermer le bilan des opérations du Bureau d'Ethnologie, dressé par l'ethnologiste « en charge » lui-même, M. J. W. Mac Gee, ou le récit de l'expédition Jesup, présenté par ses deux chefs, MM. Boas et L. Krœber.

Vers la fin du Congrès, le Bureau eut à se concerter de nouveau, pour examiner les questions prévues à l'article 13 du règlement international. D'après ce texte, il n'avait à s'occuper que du sort de la XV[e] session, — session américaine, — de 1906. C'est Buenos-Ayres qui la recevra [1]. Mais le Bureau de New-York a tenu à s'associer au vœu du Congrès de Paris qui chargeait l'Allemagne du soin de la XIV[e] convocation. Il a appris avec plaisir la formation d'un comité préparatoire allemand, composé de MM. le comte Linden, Von den Steinen et Eduard Seler, et le choix de Stuttgart comme siège probable de la réunion de 1904. De plus, il a exprimé le vœu que La Haye, ou Amsterdam, et Lisbonne réclamassent prochainement leur tour. Œuvre essentiellement française, l'œuvre des Congrès est donc, plus que jamais, assurée de l'avenir. La *Société des Américanistes de Paris* ne peut qu'enregistrer le fait avec satisfaction.

La tâche pratique du Congrès ainsi résumée, on est assez embarrassé pour indiquer ce qu'il aura laissé dans l'ordre de la doctrine, quand on considère le nombre total des mémoires déposés [2]. Aucune des assemblées précédentes n'en avait autant reçu. A en distraire la dizaine d'envois qui, en l'absence des auteurs, n'ont pas été lus, comme le veulent les statuts, nous avons eu plus de quatre-vingt-dix communications à entendre, — en douze séances ! Louable en ce qu'elle prouve l'activité laborieuse des adhérents, cette surabondance est à déplorer comme cause de temps dépensé et d'attention dispersée, parfois, en pure perte. Combien de fois le « chairman » en fonctions ne fut-il point obligé par l'implacable horloge d'étrangler une discussion intéres-

1. Motion de Don Juan B. Ambrosetti.
2. Exactement cent deux !

sante, pour faire place à d'insignifiants travaux, portés à l'ordre du jour. Et malgré ces rigueurs, de l'encombrement quelques chercheurs consciencieux ont été finalement victimes, qui, le samedi soir, à l'heure de la clôture, n'avaient encore pu dire ce qu'ils s'étaient dérangés pour venir dire. Il y a là un inconvénient sérieux contre lequel les prescriptions réglementaires sont impuissantes, à New-York comme en Europe. La commission d'examen, destinée, dans tous les congrès, à écarter du grand jour de l'audition publique les élucubrations fantaisistes, ne peut exister que sur le papier. Où trouverait-elle, dans le très court délai qui sépare de l'ouverture d'une session le dépôt des mémoires, le moyen d'examiner consciencieusement ceux-ci ? Et cette impossibilité matérielle mise de côté, quels commissaires oseraient s'attribuer la compétence nécessaire pour connaître de toutes les questions qui forment le champ de l'Américanisme ?

Le mal dont il s'agit ne comporte qu'un remède : le développement de notre esprit scientifique. A la longue, tous comprenant, parmi nous, que les faits américains demandent à être examinés en eux-mêmes et pour eux-mêmes, personne n'osera plus aborder d'ambitieux sujets, tels que « le *Phénicianisme* des langues américaines (!) » ou la « *Non-parenté* (sic) du japonais et de certaines langues asiatiques avec les langues du groupe Maya », ou encore « le Culte du Soleil dans l'Inde, la Perse et le Mexique anciens ». On évitera également de découvrir l'Amérique, c'est-à-dire de reprendre des études déjà faites sur des points connus et qui ne peuvent rien apporter de nouveau. Ici, nous pensons à certain mémoire féminin sur la confession et les rites pénitentiels dans l'Anahuac, qui n'était guère qu'une compilation, au surplus habile et agréable, de Sahagun et de Torquemada ; nous pensons à un autre centon, assez indigeste celui-là, des chroniques hispano-péruviennes, intitulé : « *Cuzco, la cité céleste* ». Quant au travail sur le « Pétroglyphe de Smith-Ferry (Pennsylvannie) », assez mal accueilli par de certains auditeurs, il ne méritait pas semblable sévérité, puisqu'il révélait au moins un monument inconnu jusqu'ici. Le tort de l'auteur (que quelques-uns lui firent durement sentir), c'est de s'être exagéré l'importance de sa révélation et d'avoir ignoré [1] la longue série de sculptures et

1. Son silence à ce sujet a paru d'autant plus singulier en pareil lieu que

pictographies sur pierre, retrouvées, cataloguées, analysées depuis trente ans par les spécialistes. Pour écrire un bon mémoire, il n'est pas indifférent de connaître la littérature du sujet choisi. Fuyons aussi les dissertations tendancieuses à trop visible allure de thèse. Celles-là ne sont point toujours, cependant, ennuyeuses ou inutiles. Celle du Dr Juan Ferraz, sur la langue Quiché, ne nous a, sans doute, point convaincus de l'origine artificielle du Maya-Quiché et de sa fabrication, en quelque sorte volontaire, par des Précolombiens désireux d'un Volapük. Du moins les ingénieux rapprochements phonétiques du linguiste de Costa-Rica, entre la langue Quiché et les différentes familles dialectales du Maya et du Nahuatl, serviront-ils aux philologues, contre l'auteur lui-même. D'autre part, se demander avec M. Culin (*The Ethnic significance of Games in Reference to New and Old World Cultures*) si les civilisations asiatiques n'ont point recueilli quelques éléments américains, n'est-ce pas réagir contre le préjugé néfaste et séculaire qui fait de l'Ancien Monde la source unique et nécessaire de toute civilisation ?

Mieux vaut encore discuter des idées fausses ou des théories contestables que de se quereller sur des mots. Et ce fut bien, je suppose, une querelle de mots, le tournoi oratoire engagé par MM. Mac Guire, Dellenbaugh et A. F. Chamberlain, les trois champions du vocable « Amerind » que les anthropologues de Washington (entre autres le regretté Powell) ont récemment introduit dans la langue scientifique, pour désigner les populations aborigènes du Nouveau Continent. Je renonce à décrire la protestation narquoise du professeur Starr qui se proclama solennellement « anti-amerindian », aux rires de l'assistance ; l'indignation plus grave du professeur Boas, qualifiant de « monstre » le nouveau venu, que M. Holland avait dénoncé comme un nouveau crime du « délire philologique » ; et j'avoue ne pas trop comprendre cette levée de boucliers. Par sa composition, « Amerind » relève de la tératologie, soit ! Mais « Amerind » ne choque pas plus que *sociologie*, cet hybride gréco-latin, et, selon la remarque judicieuse de M. Putnam, l'emploi d' « Amerind » n'a rien de dangereux ni de subversif, pourvu qu'il n'ait point la prétention de nous imposer

l'*American Museum* a récemment acquis et venait d'exposer dans ses galeries du second étage un des plus célèbres pétroglyphes de la Guadeloupe.

comme acquise l'unité ethnique absolue des autochtones américains, sur laquelle les savants sont loin de s'accorder.

Cette longue logomachie ne figure qu'à titre d'intermède dans un ensemble très satisfaisant de « contributions » solides et des plus variées aux études américanistes. L'Amérique moyenne, antique et moderne, continue à captiver l'attention d'un grand nombre de nos confrères, — curiosité trop explicable. Elle avait inspiré, à elle toute seule, trente-deux mémoires qui remplirent un jour entier de notre session (le vendredi 24 octobre). Tous, même des meilleurs, ne pourront, j'en ai peur, être reproduits au Compte Rendu. Aussi pensé-je rendre service au lecteur en retenant ici quelques noms et quelques titres. Pour M. Marshall H. Saville (*The Cruciform Structures at Mitla*) pour MM. Maudslay (*Ruins of Yucatan*) et Starr (*The physical Features of South Mexican Indians*), une mention brève suffira ; car ces exposés nous étaient antérieurement connus, soit par des articles (celui de M. Saville) [1], soit par des livres (ceux de MM. Maudslay et Starr). Il est juste, toutefois, de constater le succès des merveilleux clichés yucatèques, exhibés par M. Maudslay, auprès d'un auditoire familier, pourtant, avec les planches du grand ouvrage, *Biologia Centrali. — Americana*. Même accueil pour les bustes d'indigènes, à l'aide desquels M. Starr a précisé devant le Congrès les conclusions formulées dans son album, paru il y a trois ans (*The Indians of Southern — Mexico*). D'autres mémoires mexicanistes avaient été imprimés d'avance et généreusement distribués par les auteurs. De ce nombre, citons : *The excavations in the Escalerillas Street* (*City of Mexico*) et *Explorations at Mount Alb^an*, par Leopoldo Batres ; — *Estudio sobre la raza Ayook ó Mixe y la langua hablada por ella* et *Indian Tribes of the State of Oaxaca and their Languages*, par Francisco Belmar ; — *Los signos de los dias en el Calendario de Palemke* par Alfredo Chavero. — M. Belmar s'est, on le sait, donné pour tâche d'appliquer à l'Oaxaca le programme d'ethnographie et de linguistique, jadis tracé par Orozco et Pimentel. La brochure de M. Chavero est une

1. La même remarque s'applique à peu près aux communications de M. G. V. Hartmann (*Archeological Researches in Costa-Rica* et *The Aztecs of Salvador*) et le plus long travail, lu à l'assemblée par le Dr Seler (*The Pictorial and Hieroglyphic Writing of Mexico and Central-America*), est, sur une question qu'il a, plus que personne, contribué à avancer, le résumé de ses publications récentes.

discussion des diverses interprétations auxquelles ont donné lieu les signes diurnaux palenquéens, depuis Pio Perez jusqu'à Gunckel, une comparaison nouvelle des divers systèmes de calendriers usités par les Précolombiens de l'Amérique moyenne ; enfin, une démonstration de l'identité du Calendrier de Palenque avec le comput des Mayas.

Quant à M. Batres, il venait présenter au monde savant, en qualité d'inspecteur du Service mexicain des Monuments Historiques, le procès-verbal des deux séries de fouilles opérées, par l'ordre du président Diaz, en 1900, sous la Calle de Escalerillas à Mexico, et, en 1902, à Monte-Alban. L'intérêt du premier de ces rapports s'augmenta pour nous, à l'examen de plusieurs très-belles pièces en or, en onyx, jade et turquoise, retrouvées pendant les opérations et transportées à New-York. Pour le second compte rendu, il complète les données fournies par Dupaix, Sologuren et Belmar sur Monte-Alban et, jusqu'à l'apparition d'une monographie plus scientifique, il constituera un numéro indispensable de la bibliographie des antiquités zapotèques.

M. Edward H. Thompson, ancien consul des États-Unis à Merida de Yucatan, et qui s'est fait un nom par l'exploration des « Chultunes » de Labná, ne nous a rien, cette fois, révélé comme découverte proprement dite; mais son étude du temple de Chac-Mulun éclaircit singulièrement la technique de la polychromie Maya. Des ressources purement végétales, l'ignorance de toute combinaison par mélange, deux nuances de bleu, deux verts différents, un rouge franc et un rouge brun, un jaune, un noir et un blanc, tels étaient, selon M. Thompson, les éléments de la palette yucatèque. Le chromiste délayait ses couleurs avec une graisse huileuse, encore inconnue ; il les étendait sur les murailles stuquées à l'aide d'une fine brosse de poil. Cette description, si elle est exacte, assimile, pour les procédés, le peintre américain aux artistes monastiques, — décorateurs d'église, enlumineurs de manuscrits, — de l'époque médiévale, qui lui ressemblent aussi, parfois, pour la naïveté de la manière. Sans discuter ces conclusions, notons, en passant, que les recherches faites sur les fresques de Chichen-Itza par Miss Adela Breton, ont à peu près donné les mêmes résultats. Miss Breton nous avait, en outre, communiqué une intéressante géographie des mines d'obsidienne au Mexique, et, d'un autre Mexicaniste féminin

très apprécié, Mme Z. Nuttall, nous entendîmes, entre divers essais, une note, intitulée : *The ancient Mexican Name of a Constellation according two different Authors.*

Tout aurait-il été dit sur l'ancien Pérou ? Le groupe de ses fidèles était bien restreint, à côté du bataillon mexicain. A la philologie se rattache l'envoi du Dr Max Uhle [1], espèce de classification générale des idiomes parlés, au moment de la conquête, depuis la mer jusqu'à la Montaña. Attiré davantage par l'histoire de l'art, l'auteur du présent article s'est efforcé, à propos de la collection Sartiges du Trocadéro, et, plus spécialement, du beau « Vase à spondyles » qui en est le plus remarquable morceau, d'établir la monographie de l'Aryballe péruvien et de détruire les distinctions excessives, établies par M. Charles Wiener, entre la céramique du pays Chimu et celle des Plateaux. Enfin, notre ami, Gonzalez de la Rosa, obéissant à l'une de ses préoccupations familières, a cherché à démontrer, une fois de plus, l'existence d'une écriture chez les Incasiques et Préincasiques [2]. Et ce serait tout sur le Pérou, si le Congrès n'avait eu aussi la primeur de l'*Alt-Peruanische Kunst* de M. Arthur Baessler, grande iconographie, dont les deux éditions, allemande (Berlin, Asher) et anglaise (New-York, Dodds) paraissent destinées à remplacer sur nos tables de travail les planches insipides de Rivero et Tschudi, voire les albums de Reiss et Stübel. Il faut l'avouer, nos dissertations péruviennes, — qu'on me dispensera d'apprécier ! — ne pouvaient être qu'un hors-d'œuvre, et le second plat de résistance, après le Mexique, nous fut offert par le continent septentrional proprement dit.

Là, comme dans l'Amérique moyenne, la recherche s'étend des temps géologiques à l'ethnographie toute contemporaine. Aux sujets de la première catégorie appartenaient plutôt les lectures suivantes :

Blake (N. P.), *The Racial Unity of the Historic and Prehistoric Aboriginal People of Arizona and New Mexico ;*

Chamberlin (T. C.), *The Lansing Man ;*

1. *On the Linguistic Features of Ancient Peru.* Un ordre du jour surchargé a empêché M. Uhle de produire son second mémoire : *Archeological Researches in Peru.*

2. De M. Gonzalez de la Rosa, je tiens à noter ici une autre communication, très goûtée, sur Toscanelli qui reproduit son travail de 1900.

DORSEY (George A.), *The Lansing Skull;*

HOLMES (W. H.), *The Lansing Man. — The Relation of the Glacial Period to the Peopling of America;*

HRDIČKA (A.), *Somatological Notes on the Bones of the Lansing Man. — Physical Anthropology of the Indians of the Southwestern United States (Hyde Expedition);*

MAC-CLURG (Virginia), *The People of the Pueblos;*

MAC-GUIRE (J. D.), *Anthropology in Early American Writings;*

MOORE (Clarence B.), *Archeological Research in the Southern United States;*

OSBORN (Henri F.), *On possible Evidence of Early Pleistocene Man in America;*

PEPPER (George H.), *Notes on the Art of the Pueblo Bonito (New-Mexico);*

PUTNAM (F. W.), *On the Archeology of the Delaware Valley;*

SMITH (Charles H.), *The Early Civilisation of America;*

WILLISTON (S. W.), *On the Lansing Man.*

De ces treize communications, cinq se réfèrent à ce que j'appellerai les demi-civilisations de l'Amérique ancienne, parmi lesquelles les conférences de M. Pepper sur sa campagne au Pueblo-Bonito, et de M. Clarence Moore [1], sur ses recherches archéologiques en Floride, m'ont surtout frappé. Entre l'art des deux régions, très éloignées et très différentes, les analogies saisissent au premier coup d'œil. Mais, rapprochement plus curieux encore, ces formes, ces décors communs aux deux centres septentrionaux, nous les connaissions de la veille, par la lecture de M. Ambrosetti, le vulgarisateur des antiquités *Calchaqui.* Tel ornement décrit par la turquoise sur les sceptres rituels, faits d'un tibia, que M. Pepper rapporta de « Kiwa-House » (la maison du trésor sacré du Pueblo-Bonito) a sa réplique, non seulement sur la poterie floridienne de M. Moore, mais dans les collections indigènes ante-historiques de Buenos-Ayres et lde la Plata. Ainsi, selon l'expression de M. Ambrosetti lui-même, les anneaux de la chaîne se multiplient et se soudent : chaque trouvaille nouvelle proclame avec plus d'évidence l'affinité des peuples mystérieux qui précédèrent les grands Empires historiques.

Sans sortir de la préhistoire, nous entrons dans des pays de

1. Lue, en l'absence de l'auteur, par M. Putnam.

moindre culture avec M. Mac-Guire. Il a recherché aux sources le détail du matériel anthropologique, entrevu ou recueilli et inventorié par les premiers occupants européens du sol des États-Unis, et il a tenté d'en déterminer la valeur documentaire pour la connaissance de l'aborigène. Car c'est ce dernier qui passionne la majorité de nos hôtes ; c'est lui qui aura eu les honneurs du Congrès. On a raconté plus haut l'interminable colloque engagé sur la façon de le nommer. C'est à lui que nous a ramenés M. Putnam, en exhibant les plus récentes découvertes réalisées dans la vallée de la Delaware. Après « l'homme de Trenton », voici son frère (aîné ou cadet, — *adhuc geologici certant !*), « l'homme de Lansing », sur lequel le programme n'annonçait pas moins de cinq études. Pour ou contre lui, douze congressistes, au moins, prirent la parole, s'escrimant à définir son âge (qui, d'après certains, ne saurait être inférieur à 8.000 ans), ses habitudes, sa parenté avec les derniers Peaux-Rouges contemporains. Bien des allégations contradictoires s'échangèrent.... Une tempête *autour* d'un crâne ! Mais quoiqu'il « parle tout seul » (selon l'amusante boutade de M. Dorsey), ce crâne du Kansas ne me dit rien. J'attendrai, pour en penser quelque chose, que nos anthropologues, Hamy, Boule et Verneau se soient prononcés sur les circonstances de son exhumation et la virginité du loess qui lui servait de lit.

Le défilé des professionnels de l'ethnographie moderne m'a laissé d'autres incertitudes encore plus cruelles. Si ingénieuse qu'elle soit, je suspecte la subtilité qui, de propos délibéré, prétend tout expliquer, comme si bien des faits n'étaient pas inexplicables et ne devaient demeurer provisoirement inexpliqués, en l'état fragmentaire de notre savoir. J'admire comment ce parti pris d'interpréter, appliqué aux cérémonies cultuelles, aboutit à ériger les croyances, très élémentaires et très vagues, d'un clan nomade en religion organisée, en théologie précise et complexe. Et lorsque je vois des observateurs, du reste estimables, recueillir sans contrôle certaines légendes, je me souviens, malgré moi, que notre Charlevoix, il y a trois siècles, les avait écartées déjà pour leur ressemblance avec la prédication des missionnaires [1]. Il y a là des erreurs de méthode

1. Je me permets de renvoyer ici aux deux études sur « a Pawnie Star Cult » et, par contraste, au travail de M. J. W. Fewkes (*The Hopi Earth Mother*).

qui faussent la recherche. C'est une autre erreur, à mon sens, que de s'obstiner à *transcrire*, dans la notation classique, des airs de musique indienne, au lieu de les *enregistrer* phonographiquement[1]. Pour transcrire son « Chant du Vieillard Omaha », M. Arthur Farewell a harmonisé, adapté, *arrangé*, en un mot et, s'il est sorti de là une mélodie exquise, j'en félicite cordialement M. Farewell ; mais je me refuse tout à fait à y chercher avec lui une « Significance » ethnique. Pourquoi, d'autre part, en matière d'iconographie, considérer toute œuvre indigène comme enveloppant, par nécessité, un symbole (dont le sens est à démêler, — d'où des traductions étranges, dignes souvent de Domenech et du *Livre des Sauvages !*) ? Dans la majorité des cas, ne s'agit-il pas plutôt d'une simple reproduction de la réalité, dénaturée par la maladresse de l'artiste ou ses traditions de métier ? Convention et symbolisme, voilà deux choses différentes que nous entendîmes souvent confondre à l'*American Museum*, malgré l'exemple fourni par l'un des exposés de M. Boas (*Conventionalism in American Art*). Au professeur de Columbia il n'est que juste d'associer un jeune gradué de Cambridge, M. Alfred M. Tozzer, qui est allé étudier sur place les « peintures de sable des Navajo ».

Les travaux dignes de rester sont, on le voit, en général, des analyses restreintes, à but modeste. Les philologues du Congrès ont fait le plus grand cas de celle du professeur A. F. Chamberlain (Clarke University). Elle était consacrée à la famille linguistique Algonquine, qui, dans le monde des « Amerind », tint, selon l'auteur, le rôle du grec et du latin dans l'ouest de l'Ancien Monde. J'y joindrai les monographies dues aux principaux missionnaires de la « Jesup North Pacific Coast Expedition », MM. Roland B. Dixon[2], A. L. Kroeber[3], Harlan J. Smith[4], John R. Swanton[5] et Waldemar Bogoras. On a particulièrement remarqué et applaudi ce dernier, lorsqu'en des pages richement documentées, il démontra la parenté des mythes, des légendes, des préjugés popu-

1. C'est le procédé qu'avait employé, du reste, M. Thompson pour l'audition de ses « Maya Songs and Conversations ».

2. *The Languages of California* (en collaboration avec L. Kroeber).

3. *The Indians of Northwestern California.*

4. *Shall-Heaps of the Lower Fraser-River* (*British Columbia*).

5. *Social Organization of the Haidas.*

laires dans la Sibérie nord-orientale et le Nord-Ouest américain. Désormais, la pénétration réciproque des deux Folk-Lores, les échanges d'idées d'une rive à l'autre de l'Océan, qu'on ne faisait que soupçonner, s'élèvent au rang de vérités certaines. Voilà l'un des plus brillants résultats de la campagne subventionnée par M. Morris Jesup. Aussi le Congrès a-t-il tenu à reconnaître, par un vote en forme, tant de services rendus à la science. Et c'est sur un triple hurrah en l'honneur de son généreux et distingué président que la XIIIe Session a été officiellement close, vers la septième heure du samedi soir. La nuit d'automne tombait lentement sur les arbres jaunis de Central Park. En se hâtant vers le banquet amical de St Denys Hôtel, les congressistes échangeaient des serments solennels. Par les « Dieux du Pulque », Herr Eduard Seler promettait à Don Juan Ambrosetti d'être son hôte à Buenos-Ayres en 1906, pendant que Master David Boyle de Toronto allumait sa pipe d'érable et me donnait rendez-vous, pour l'an prochain, à Stuttgart... Il n'y a plus de.... Pyrénées !

Janvier 1903.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 JUIN 1902

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, DE L'INSTITUT.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. le Président annonce le décès de M. Thomas WILSON et fait l'éloge de ce savant. Une lettre de condoléances sera adressée à sa femme au nom de la Société, par les soins du Secrétaire général.

M. le Dr HAMY communique une lettre de M. Sophus BUGGE sur une inscription runique, qui, découverte en 1817, daterait de 1040 à 1050 et consacrerait la mémoire d'un défunt norvégien qui prit terre vers le Vinlaud.

M. BAZ fait quelques observations au sujet de cette communication, dont le principal intérêt réside dans ce fait qu'il est le plus ancien monument commémoratif de la découverte du Vinland par les Scandinaves.

Lecture est ensuite donnée d'une note de M. BEAUVOIS relative à l'ensemble de ses publications.

Après dépouillement des principaux articles publiés dans les plus récents numéros de l'*American Anthropologist* et des *Anales del Museo nacional de Mexico*, M. le Président souhaite la bienvenue à M. le commandant BOURGEOIS, puis lui donne la parole.

Après quelques mots d'introduction sur les progrès de la trigononométrie jusqu'aux mesures des arcs du Pérou au XVIIIe siècle, M. BOURGEOIS raconte les antécédents de la mission actuelle et fait un court exposé de ses travaux. Puis il résume la géographie générale de la région andine et démontre que la Cordillère n'est pas, à l'Ecuador, la ligne de partage des eaux. Il insiste, en passant, sur la recrudescence d'activité volcanique dans le pays, en 1901. Cette action s'est manifestée dans le sens du sud au nord. Peut-être a-t-elle quelque corrélation avec les événements tout récents de la Martinique. Abordant ensuite l'étude des populations, il distingue trois races différentes : les *Castillans* (classe élevée) ; les *Cholos* (métis d'Indiens et d'Espagnols qui constituent les corps de métiers) et les *Indiens* à demi civilisés dans la région interandine, et, dans la forêt, beaucoup plus sauvages. Le commandant insiste sur les mœurs de ces diverses catégories d'habitants. Il termine, en disant quelques mots de l'absence des voies de communication dans le pays et de la construction d'un chemin de fer qui semble devoir atteindre en 1903 la région interandine.

M. le Dr Hamy remercie le commandant Bourgeois de sa communication et propose l'admission du conférencier (parrains: MM. le Dr Hamy et Froidevaux) comme membre de la Société (adopté à l'unanimité).

M. le Dr Verneau demande quelques renseignements ethnographiques. Après réponse du commandant Bourgeois, il est décidé que la Société dressera un questionnaire que le commandant Bourgeois transmettra à ses collaborateurs. Dès maintenant, le médecin de la mission a exécuté à l'Ecuador d'importants travaux dans cet ordre d'idées.

A une demande de M. Marcel, relative aux peintures des Indiens, le commandant Bourgeois répond n'avoir vu que des Jivaros, lesquels ont tous les mêmes peintures sur le visage.

Après avoir souhaité bon voyage à M. Diguet, qui repart pour le Mexique, et consulté la réunion sur la date de la prochaine séance, M. le Dr Hamy donne rendez-vous à ses collègues pour le premier mardi de novembre.

La séance est levée à 6 heures 20.

SÉANCE DU MARDI 4 NOVEMBRE 1902

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 3 juin, le Secrétaire général dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. Elle comprend une invitation du Ministère de l'Instruction publique à participer au *Congrès des Sociétés savantes* qui aura lieu à Bordeaux en 1903; le programme d'un concours historique institué par M. Martorell y Peña et organisé par la municipalité de Barcelone, et de nombreux périodique (*Globus*, *Revista del Instituto Paraguayo American Anthropologist*, *Free Museum of sciences and arts*).

M. Henri Froidevaux présente le volume du *Congrès international des Américanistes de 1900* et en indique le contenu d'une manière sommaire.

M. le Dr Hamy annonce ensuite que la prochaine session européenne du Congrès des Américanistes aura lieu à Stuttgart, en 1904, et indique à la suite de quelles négociations cette ville a été choisie pour siège du futur congrès.

M. Henry Vignaud rend compte sommairement, d'après les journaux américains, de la seconde session américaine (XIIIe de l'ensemble) du même Congrès, qui vient d'avoir lieu à New-York. La Société était représentée par M. Lejeal, délégué officiel du gouvernement français. Un compte rendu détaillé sera demandé à notre collègue dès son retour.

M. le Dr Hamy présente ensuite le premier numéro du tome IV du *Journal de la Société*. Le numéro 2 est sous presse et sera distribué à la fin de l'année.

Le Président annonce ensuite la mort probable du voyageur italien Guido Boggiani, disparu au cours d'une exploration dans le Matto Grosso, au pied

des Andes orientales. Il a sans doute été tué par les Indiens, comme le regretté Crevaux l'avait naguère été, à peu près dans les mêmes parages.

Mention sera faite, au procès-verbal, de cette mort qui est une véritable perte pour nos études, et qui met en deuil la Société italienne de Géographie.

M. le Dr Hamy annonce aussi avoir reçu une lettre du Dr Rivet, médecin de l'expédition de l'Équateur, parlant de l'envoi de collections intéressantes.

M. Henri Froidevaux fait une communication sur les Indiens de l'Équateur au xviiie siècle, d'après les travaux inédits d'un missionnaire dont La Condamine rapporta l'ouvrage à Cayenne, et qu'il fit traduire par le Dr Artin. Il donne lecture d'importants extraits de cet ouvrage et en montre l'intérêt.

Après différentes observations de M. Gabriel Marcel et quelques mots de M. Oppert, relatifs au *Manuscrit pictographique américain* de l'abbé Domenech, la séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU MARDI 2 DÉCEMBRE 1902

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, de l'Institut

Après lecture et adoption du procès-verbal, M. le Dr Hamy confirme les mauvaises nouvelles qu'il donnait à la dernière séance, du voyageur Boggiani. Une dépêche, transmise par M. Pigorini au Dr Hamy, annonce que ses restes ont été retrouvés, à une très grande distance dans le nord. Le voyageur fut assommé à coups de massue. Notre président donnera sur ce voyageur et sur ses excellentes monographies, illustrées de forts beaux dessins, une notice qui sera insérée au journal.

M. le Dr Hamy a encore reçu une nouvelle lettre du Dr Rivet, témoignant de son bon vouloir et annonçant l'envoi de collections anthropologiques.

De notre collègue M. Diguet, les nouvelles sont bonnes : notre collègue a exploré de nouvelles villes, absolument inconnues, qu'il étudiera en détail. La mission a fourni jusqu'à présent d'excellents résultats pour l'histoire naturelle.

La correspondance imprimée comprend différents numéros du *Globus*, les *Proceedings* de « l'American Antiquarian Society » (n° 1, t. XV) et de « l'American Philosophical Society » (avril 1902), et une brochure de M. Juan Ambrosetti, offerte par M. Lejeal.

Après quelques mots relatifs à la sentence arbitrale rendue par le roi d'Angleterre dans le conflit chilo-argentin, M. Lejeal a la parole pour son compte rendu de la session de New-York du Congrès des Américanistes. Notre collègue commence par expliquer comment New-York justifiait sa désignation comme siège de la XIIIe session du Congrès, qui s'est tenue du 20 au 25 octobre. Il rend compte des principales communications, relatives au Mexique (MM. Chavero, Batres, duc de Loubat, Seler) au Pérou (MM. G. de la Rosa, Lejeal), puis à

l'Amérique du Nord (MM. Pepper, Moore, Putnam, Harlan Smith, etc.) ; ainsi que des discussions sur les questions de méthode et de doctrine quant à l'objet de l'anthropologie (Starr, Chamberlain) et sur l'art décoratif des peuplades de la Guyane hollandaise (chevalier de Panhuys), qui est imité de l'art populaire décoratif frison, lequel découle lui-même de l'art scandinave. Il résume brièvement les remarques que lui a suggérées la visite des musées ethnologiques de New-York, Philadelphie, Washington, Pittsburg, Chicago, Boston et Cambridge (Harvard University, Peabody Museum).

La session de New-York prouve : 1° l'intérêt sincère porté à New-York à l'Américanisme ; 2° la valeur croissante des communications faites aux congrès. Malheureusement, personne, abstraction faite de M. de la Rosa, n'a étudié ni l'histoire des découvertes, ni l'histoire naturelle du Nouveau Monde.

M. le Dr Hamy remercie M. Lejeal de son bon exposé et constate que, grâce aux invitations faites par les Allemands et par les Argentins, un certain avenir est assuré aux congrès américanistes.

M. de Mier, interrogé sur la continuation des fouilles à Mexico, répond que tout ce qui devait actuellement être fouillé, l'a été.

M. Hébert lit une note sur une nouvelle collection de l'Amérique centrale exposée au Musée d'ethnographie du Trocadéro et relative au Costa Rica (167 pièces).

La séance est levée à 6 heures 10.

SÉANCE DU MARDI 6 JANVIER 1903

Présidence de M. le marquis de Peralta, vice-président.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance, le Secrétaire général dépouille la correspondance manuscrite et imprimée. La première se compose d'une nouvelle lettre ministérielle, relative à la tenue, à Bordeaux, de la prochaine session du *Congrès des Sociétés savantes* ; la seconde, des derniers numéros du *Globus*, du rapport préliminaire de la mission américaine sur les éruptions de 1902 à la Martinique et à Saint-Vincent, des deux premiers cahiers du tome XII du *Boletin de la Sociedad Geográfica de Lima*.

M. Lejeal lit un compte rendu du dernier travail de M. Dickson sur les Maidus.

M. le Dr Verneau résume les recherches qu'il a entreprises, surtout à l'aide des collections rapportées par le comte Henry de la Vaulx, sur les races anciennes de la Patagonie :

1° Il étudie d'abord la taille, qu'il a déterminée d'après 341 os longs, provenant notamment du nord de la Patagonie, et conclut que la taille des anciens Patagons du Rio Negro était plus élevée que chez ceux du Sud ; elle atteignait en moyenne 1 m. 73, alors que la moyenne générale des races humaines est de

1 m. 65. Au Chubut et dans le gouvernement de Santa Cruz, elle variait de 1 m. 65 à 1 m. 70.

2° Le crâne fournit des renseignements positifs. Les 153 pièces étudiées par le Dr VERNEAU révèlent l'existence de six types principaux parmi les Patagons anciens. Trois groupes de *dolichocéphales* (dont un représenté par un seul crâne) et aussi trois catégories de *brachicéphales*, plus ou moins caractérisés. Le dernier de ces types est celui de l'Araucan, très commun dans toute la Pampa. Les Téhueches, qui se trouvent surtout dans les anciennes sépultures du Rio Negro et qui étaient très grands, avaient le crâne allongé. Quant aux indigènes hauts de 1 m. 65 à 1 m. 70, ils ont été surtout étudiés dans le Chubut et étaient très robustes.

3° L'examen du bassin (23 complets) permet au Dr VERNEAU d'affirmer que les indigènes de la Patagonie se rapprochaient beaucoup de l'Européen dans la région du Rio Negro, du nègre dans celle du Chubut, et qu'un autre type nettement différencié est celui de l'Araucan.

Au total, les Patagons se distinguent, par une foule de caractères, des autres races de l'Amérique. Comment en discerner les divers éléments? Selon le Dr Verneau, les brachycéphales ont leur origine sur le Chaco; les dolichocéphales, dans le pays de Botocoudos, au Brésil, et doivent être rapprochés de la vieille race de Lagoa-Santa, actuellement bien connue Donc la Patagonie a été peuplée par des indigènes venus du nord, se rattachant à des types fossiles ou subfossiles, et, aussi, de l'ouest, du Chili (type araucan). A côté de ces types normaux, voici le type déformé (déformation aymara en particulier), dont il faut chercher l'origine vers la Bolivie. En outre, on doit signaler un type de crâne unique, très curieux, très bestial, comparé à tort par Topinard au crâne du Néanderthal. Pour Moreno, ce type serait quaternaire, mais rien ne permet de le dire. Si cette hypothèse était fondée, il serait curieux de la noter, car le type des Australiens néanderthalides des environs de Victoria est le même. Il y aurait là, au point de vue transformiste, un argument de réelle valeur.

En résumé, il y a donc, en Patagonie, des types absolument différents, d'origine généralement septentrionale, comme le pensait déjà naguère M. de Quatrefages.

Le Président, puis M. Henry VIGNAUD remercient M. VERNEAU de son exposé, et la séance est levée à 5 heures 50.

NÉCROLOGIE

Charles MAUNOIR

A la fin de l'année 1901, la mort a cruellement frappé la Société des Américanistes de Paris, en lui enlevant en quelques jours un de ses adhérents de la première heure, un des membres de son Conseil, M. Charles Maunoir, secrétaire général honoraire de la Société de Géographie. S'il lui était impossible d'assister à nos séances et de prendre une part active à nos travaux, du moins M. Maunoir ne cessait-il de témoigner un grand intérêt à notre Société, en se tenant au courant des communications qui lui était adressées, en faisant des dons d'ouvrages à la Bibliothèque, en déplorant que l'étude géographique et scientifique du Nouveau Monde recrutât en France si peu d'adeptes, en faisant profiter de son savoir et de ses recherches, avec une bienveillance inépuisable, ceux qu'il voyait s'adonner à des travaux sur l'Amérique.

M. Maunoir a, d'une autre manière encore, montré quel attrait exerçait sur lui l'étude du continent américain; dans ces remarquables rapports annuels sur les progrès de la géographie, dont la réunion constitue un répertoire complet de l'histoire des sciences géographiques pendant 25 ans, il a tenu à faire aux questions américaines une très large place, et c'était pour lui une très vive satisfaction que de pouvoir inscrire à l'ordre du jour des séances de la Société de Géographie une communication relative au Nouveau Monde. Comme initiateur, comme vulgarisateur, comme ami des études américanistes, M. Charles Maunoir a donc droit à notre reconnaissance et à notre souvenir.

Henri Froidevaux.

Thomas WILSON

C'est à M. le Dr Hamy que revenait la biographie de Wilson. Des raisons de famille et de santé l'en ont détourné. Nous remplaçons par quelques brèves indications la notice que notre Président était le plus qualifié pour écrire.

Thomas Wilson, curateur de la section d'archéologie préhistorique au Musée national des États-Unis, membre correspondant de la Société d'Anthropologie de Paris, chevalier de la Légion d'honneur, mort à Washington, le 4 mai 1902,

était originaire de la Pennsylvanie. Sa longue carrière de 70 ans fut d'une étonnante variété. Il s'était destiné à la profession de légiste, en conquérant le diplôme de docteur en droit. Mais il obliqua vers le négoce. Il fit quelques incursions dans le domaine de la politique, après avoir pris une part honorable à la guerre de Sécession. Ensuite, on le vit entrer dans la diplomatie et représenter son pays (1881-86), comme consul à Gand, Nantes et Nice. Enfin, en 1887, il succède à Rau au « National Museum » et garde ces fonctions jusqu'à sa mort. Cette diversité d'occupations qui contraste avec nos existences bien réglées d'Européens, est assez fréquente outre-mer. C'est ce qu'on y appelle nn « example of American life ». Mais ce qui est rare, je pense, là-bas comme ici, c'est qu'on puisse être tant de choses, à la fois ou successivement, avec une égale distinction. Et là fut l'originalité de Wilson. Ses services comme homme public furent de premier ordre, marqués par des négociations économiques délicates et heureuses et par d'intéressantes études sur les institutions postales de l'Europe ou sur les mariages entre femmes américaines et citoyens français. Mais le laborieux consul, tout en vaquant aux devoirs de sa charge, cultivait les sciences avec entrain. Pourquoi l'anthropologie eut toujours ses préférences, c'est ce qu'il expliquait, en racontant que, de la maison de son père, à New-Brighton, il avait eu sous les yeux, durant toute son enfance, un *mound*, attirant comme une énigme. Plus tard, mais avant ses missions diplomatiques en Europe, dans les diverses résidences où ses affaires le transportèrent successivement, Ohio, Illinois, Missouri, Iowa, il consacrait tous ses loisirs à l'étude de l'aborigène américain, rassemblant des pièces et provoquant des mesures pour la sauvegarde des monuments. D'ailleurs, comme il l'a dit lui-même avec bonne humeur et modestie, il n'y avait encore là que passe-temps. Ce fut son séjour en Belgique, surtout en France, qui transforma en un véritable homme de science l'amateur qu'il avait été jusque-là. Il se lia avec les chefs de notre école d'anthropologie et acheva, à leur contact, sur le tard, sa formation intellectuelle. Et c'est par lui, quand, fixé à Washington, il se transforma définitivement, officiellement, en professionnel, que les idées et les méthodes de Quatrefages et de Broca se répandirent dans le Nouveau Monde, où elles devaient produire des moissons fécondes. Car le rôle du D[r] Wilson, comme conservateur du Musée national préhistorique, fut double. D'une part il augmenta merveilleusement les séries laissées par son prédecesseur. Mais donner une idée de son labeur sur ce point, ce serait raconter en détail la visite que j'eus le bonheur de faire, il y a un an, dans ces galeries d'où la mort venait à peine de l'arracher. D'autre part, il exerçait la plus utile influence par les études qu'il insérait annuellement dans l'*Annual Report of the U. S. National Museum*. Voici le titre des principales :

A Study of Prehistoric Anthropology. Handbook for Beginners (1888);
Anthropology at the Paris Exposition in 1889 (1890);
Minute Stone Implements from India (1891);
The Palæolithic Period in the District of Columbia (id.);
The Swastika, the Earliest Known Symbol, and its Migration (1894);

Prehistoric Art (1896);
Arrow-points, Spearheads and Knives (1898).

Comme on le remarque, Wilson avait commencé tard à écrire. Il ne nous déplaît pas de constater que la France lui inspira son premier livre (sur Gilles de Retz et Barbe-bleue) et l'un de ses meilleurs travaux (*The Golden Patera of Rennes*, 1894) et de rappeler la part brillante qu'il prit aux discussions de nos divers congrès scientifiques de Paris [1].

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la thèse dont il s'était constitué le défenseur, celle de l'homme paléolithique en Amérique. Comme le disait naguère un de ses plus redoutables contradicteurs, M. Boule: « Quoi qu'il en soit de nos opinions personnelles, nous sommes tous remplis d'estime et de sympathie pour l'œuvre de Wilson. »

On me permettra d'ajouter que l'homme valait ici le savant. Né d'une modeste famille agricole, Thomas Wilson s'était élevé aux plus hautes fonctions par son seul mérite et sa prodigieuse activité. De son double atavisme comme descendant d'Écossais et de Quaker, il avait gardé l'enthousiasme chaleureux de l'esprit et la bonté miséricordieuse du cœur.

Léon Lejeal.

Guido BOGGIANI [2]

C'est une perte cruelle pour l'Américanisme que celle du voyageur italien Guido Boggiani, dont les belles études sur quelques tribus indiennes de l'Amérique du Sud font autorité. Né à Omegna (province de Novare) en 1861, le futur explorateur manifesta de très bonne heure un sens artistique qui le détermina, une fois ses études régulières terminées, à se tourner vers la peinture et le dessin. Sa carrière s'annonçait comme brillante, lorsque, à la fin de 1887, il se rendit dans la République Argentine, d'où bientôt l'attrait de l'inconnu le fit gagner le haut Paraguay; là, de Puerto Pacheco, de Puerto Esperanza et de Puerto 14 de Majo, il mena à bonne fin, sur une tribu indigène de la frontière orientale du Gran Chaco, les Ciamacocos, une longue et sérieuse enquête ethnographique et linguistique. Sur la rive opposée du Paraguay, en territoire brésilien, les Caduvei ou Mbayas appelèrent son attention. Boggiani passa chez eux trois mois entiers, en vivant entièrement de leur vie. De superbes collec-

1. Notamment, en 1900, au Congrès des Américanistes et au Congrès d'Anthropologie (Voir dans le Compte rendu de ce dernier, les Mémoires intitulés : *La plus haute ancienneté de l'homme dans l'Amérique du Nord*, et *Classification des pointes de flèches, des pointes de lances et des couteaux en pierre*.

2. Nous renvoyons nos lecteurs, pour de plus amples détails, à la notice nécrologique (avec portrait) donnée par M. E. H. Giglioli au *Bollettino della Società Geografica Italiana*, décembre 1902.

tions ethnographiques, aujourd'hui conservées au Musée ethnographique de Rome, et deux remarquables monographies des tribus dont il avait le premier étudié les mœurs, les Ciamacocos et les Caduvei, illustrées de merveilleuse manière par Boggiani lui-même, tel fut le butin que l'explorateur rapporta en Italie, après six ans d'absence, en 1893.

Moins de trois ans plus tard, le 1er juillet 1896, Boggiani repartait pour l'Amérique du Sud, attiré par la vie libre et les vastes horizons des plaines de la Plata. Son existence ne fut pas, durant cette nouvelle période de sa vie, moins remplie que pendant son premier séjour. On le voit tantôt dans les forêts, tantôt à Asuncion, la capitale du Paraguay, agir avec la même activité et la même ardeur, réunissant, outre de nombreux documents d'études et de superbes photographies, une importante collection ethnographique pour le Musée de Berlin, fondant la *Revista del Instituto Paraguayo* et y collaborant assidûment, écrivant soit en espagnol, soit en italien, différents mémoires de plus ou moins grande importance, parmi lesquels il convient de citer une étude sur la frontière paraguayo-bolivienne et un *Compendio di Etnografia Paraguaya moderna* qui est peut-être le meilleur travail publié jusqu'à présent sur l'ethnographie du Gran Chaco. Boggiani songeait au retour, quand il entendit parler d'une tribu qu'il désirait étudier de près. Il résolut de se rendre sans escorte auprès des indigènes qui la composaient, afin de gagner leur amitié et de pouvoir les examiner à loisir. Il partit d'Asuncion au mois d'août 1901, puis, à un moment donné, licencia les péons de son escorte et avec un seul homme fidèle, nommé Govilan, il se dirigea vers le campement des Indiens qu'il souhaitait étudier. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui.

Aussi, au bout d'un certain temps, les Italiens demeurant à Asuncion organisèrent-ils, sous la direction de M. Giuseppe Cancio, une expédition de recherche qui parvint d'abord à retrouver les traces du malheureux voyageur, puis enfin à en retrouver les restes eux-mêmes. Comme notre regretté Crevaux a naguère succombé sous les coups des Tobas, victime de son dévouement à la science, Boggiani a péri en travaillant à augmenter notre connaissance des tribus indiennes de l'Amérique du Sud.

C'est pourquoi ni les ethnographes ni les Américanistes ne perdront la mémoire du courageux et savant explorateur, doublé d'un véritable artiste, que fut Guido Boggiani.

Henri Froidevaux.

BULLETIN CRITIQUE

Eugène Beauvois. *La Chrétienté du Groenland au moyen âge*. Paris, 1902, 47 p. in-8° (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, t. LXXI).

Découvert en 983, colonisé en 986, évangélisé en l'an 1000, le Groenland, au point de vue religieux, fut d'abord dirigé par de simples prêtres. Les fonctions épiscopales y étaient remplies, et les sacrements d'ordre et de confirmation, administrés, à de rares intervalles, par des évêques itinérants, des « chorévêques », venus d'Islande ou de Norvège. Mais, en 1124, la chrétienté groenlandaise obtint l'érection à ses frais d'un siège pastoral permanent, établi à Gards, bourgade côtière du détroit de Davis. Ces lointaines origines, M. Eugène Beauvois nous les avait exposées, le lecteur s'en souvient peut-être, dans deux mémoires parus en 1878 et 1892[1]. Il nous donne aujourd'hui, sinon l'histoire du diocèse de Gards, du moins la chronologie de ses titulaires, depuis la première institution canonique, celle d'Arnold en 1125, jusqu'à celle de Vincentius Petri Kampe, en 1519, qui fut la dernière avant le passage de la Norvège au protestantisme. Cette liste nouvelle tient un compte soigneux des documents retrouvés, en ces dernières années, aux Archives Vaticanes par le professeur Luca Jelic de Zara. En somme, grâce à M. Beauvois, revisant et contrôlant M. Jelic, le registre pontifical de Gards est désormais à peu près complet et, au lieu des 18 évêques, indiqués par Gams, il y a vingt ans, dans ses *Series episcoporum*, il en contient actuellement 29, et même 30, très authentiques. Sans doute, dans ces restitutions, tout n'est pas gain pour l'ancienne histoire du Nouveau Monde. Certains de ces prélats et, à partir de 1411, presque tous, s'abstinrent de paraître dans leur ville épiscopale. Mais ceux qui voulurent ou qui purent pratiquer le devoir de la résidence, sont souvent bien intéressants pour nous, soit par eux-mêmes, soit par les vicissitudes de leur carrière. Chaque fois que les textes

1. *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde. — La découverte du Groenland au X*[e] *siècle.*

s'y prêtaient, l'auteur les a fait revivre avec son talent accoutumé. On trouvera donc dans la *Chrétienté du Groenland*, un peu plus qu'un travail de pure et simple érudition, une série (forcément fragmentaire, mais curieuse et animée) de petits tableaux ou tout au moins d'esquisses, par où nous apercevons mieux la rude existence de cette Scandinavie transatlantique. On lira avec plaisir les mésaventures d'Arnold, au sujet du droit d'épave. L'élection de Jón II semble caractéristique des conditions matérielles de la colonisation islando-norvégienne, car il fut choisi par le métropolitain de Throndhjen, sur la proposition du roi Sverri, pour administrer l'église de Gards, surtout à cause de son habileté à préparer le vin de Camarines qui, aux époques de disette, remplaçait le vin ordinaire de messe. Je trouve encore dans l'opuscule du savant scandinaviste la traduction d'un bref du pape Nicolas V, bien remarquable (s'il est authentique), puisqu'il explique la décadence constatée des établissements groenlandais, au début du XIV[e] siècle, par une invasion d'Esquimaux, qui se placerait en 1418. Ces quelques exemples suffisent à montrer l'importance que l'étude en question présente pour l'Américanisme. Et notez que l'auteur a négligé, volontairement peut-être, certaines parties de son sujet, pour nous capitales. Voici une autre lettre pontificale d'Alexandre VI, écrite, sans doute, en 1492, l'année même du premier voyage de Colomb, et qui s'exprime d'une manière précise sur l'état de la chrétienté d'Amérique. Par quelle voie Rome avait-elle eu connaissance de pareils détails, à un moment où les relations de la Scandinavie d'Europe et celle d'outre-mer étaient, ou suspendues, ou singulièrement ralenties? Ce problème n'est pas indifférent pour l'histoire géographique. Je regrette que M. Beauvois ne l'ait pas au moins formulé.

Léon LEJEAL.

FR. BARNUM. *Grammatical Fundamental of the Innuit language as spoken by the Eskimo of the Western Coast of Alaska.* Boston, Gonn and C°, 1901, 1 vol. gr. in-8° de xxv-384 p.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour juger de la valeur linguistique de cet ouvrage qui représente huit années de labeur dans les missions des Innuits ou Eskimos occidentaux. J'insisterai seulement ici sur l'intérêt que présente aux ethnologues la classification que l'auteur propose. A son point de vue spécial, les indigènes qui habitent les territoires maritimes, d'Unalaklik à la Pointe Barrow, offrent une variation suffisante de langage pour constituer un dialecte qu'il appelle *Northern Dialect*, dialecte des Innuits du nord, par opposition au *Western Dialect* qui se parle le long de la côte d'Alaska de Nashagak jusqu'à l'embouchure de la rivière Kuskokwom, dans le delta du Yukon et le long de la côte, de l'île Saint-Michel au Norton Sound. C'est ce *Western Dialect* dont M. Barnum s'est plus spécialement occupé et dont il a fait la grammaire que j'ai sous les yeux.

E.-T. HAMY.

R. P. A. G. Morice, missionary to the Western Dennes. *A first collection of minor essays Mostly anthropological.* Quesnel, *Stuart's Lake mission*, 1902, 1 vol. in-8° de 74 p.

Ce volume, ou plutôt, cette brochure contient bon nombre de renseignements nouveaux et précieux concernant les Indiens habitant l'ouest du Dominion Canadien. Nul, d'ailleurs, plus que le R. P. Morice ne se trouvait en état de nous les donner. Une longue résidence, en qualité de missionnaire parmi les sauvages, lui a permis de s'initier à la connaissance, non seulement de leurs idiomes, mais encore de leurs croyances, de leurs mœurs et genre de vie. Sa parfaite compétence en la matière nous est d'ailleurs attestée par la liste même des ouvrages qu'il a antérieurement publiés. Citons entre autres : *The Western Dennes, their manners and customs* (extrait des *Proceedings of the Canadian Institute*); — *The Denne Languages considered in themselves ;* — *Three Carrier myths*, etc., etc.

L'auteur débute, dans le premier chapitre intitulé : *A plea for the poor Digger Indians*, par rectifier certaines idées assez peu exactes que l'on s'était faites sur les peuples en question. Somme toute, il ne semble pas juste de les citer comme occupant l'un des derniers rangs parmi les représentants de notre espèce. Sans doute, leur régime alimentaire qui consiste spécialement en vers, insectes de toutes sortes, racines de plantes sauvages, semble attester chez eux un état peu avancé dans le développement de l'art culinaire ; mais n'est-ce pas le cas de répéter ici le proverbe : *de gustibus non est disputandum*? Qualifierons-nous les Chinois de barbares, uniquement parce qu'ils raffolent des nids d'hirondelles, des pattes de canards, de confitures au piment et de brochettes de musaraignes? Et quelle opinion se figure-t-on qu'ils auraient à leur tour, de notre civilisation, s'ils nous jugeaient uniquement par notre goût pour les huîtres crues ou la façon dont nos amateurs apprêtent la bécasse. La vérité, si nous voulons ne nous point arrêter à ces menus détails, c'est que les Indiens Diggers se montrent très supérieurs, en fait d'organisation sociale, à certaines tribus de race Dennée. Au lieu de vivre, comme plusieurs de ces dernières, dans un état complet d'anarchie, ils reconnaissent des chefs. A l'encontre du Sékanais, qui, lorsqu'il voit un des siens sur le point de mourir, l'abandonne aux tendres soins des ours gris et des loups, décampe et ne s'inquiète guère de sa sépulture, le Digger prend un certain soin de ses malades. S'ils viennent à trépasser, il célébrera en leur honneur des cérémonies funèbres. On découvre chez lui un certain esprit de prévoyance. Afin de pouvoir passer la mauvaise saison, cet Indien si dédaigné a soin d'amasser des provisions de graines et de fruits sauvages, tandis que ses voisins septentrionaux vivent au jour le jour et uniquement de chasse, courant risque de souffrir de la famine toutes les fois que le gibier a fait défaut, etc.

Dans son second chapitre intitulé : *A simple question of provincial ethnography*, l'auteur s'attache encore à relever quelques erreurs assez répandues. Il s'élève contre l'opinion de ceux qui veulent faire des *Tsimshians*, habitants des rives du Pacifique, vers les embouchures des rivières *Naas* et *Skeena*, un peuple de race Dennée. Au fond, les langues de ces deux groupes ethniques ne

se rapprocheraient pas plus les unes des autres que le Selish, par exemple, ne se rapproche du Patagon. Si quelques affinités, tant au point de vue de l'organisation sociale qu'à celui des croyances, ont pu être signalées entre les Carriers de souche Dennée et les Tsimshians, ce n'est qu'affaire de voisinage. Les emprunteurs ont d'ailleurs été les Carriers, si portés, comme tous les gens de leur sang, a subir les influences étrangères. Sans compter les Tsimshians, on peut, dans l'état actuel de la science, arrêter à cinq le nombre des souches ethniques installées dans la Colombie Britannique, à savoir : 1° les *Selish* ou *Salish*, fixés sur la côte, vers le 52°30 de latitude nord et dans le sud-est de l'île de Vancouver ; 2° les *Kwakliuthls*, immédiatement au nord-ouest des précédents, et qui fournissent à la même île de Vancouver la plus grande partie de sa population ; 3° dans l'intérieur du pays, vers le 51° de latitude, plusieurs tribus de race Dennée, dont les ancêtres sont venus de la région située à l'est des montagnes Rocheuses ; 4° les *Koutenaïs*, fixés dans les vallées du Haut Columbia ; 5° enfin, les *Haïdahs*, sans doute apparentés aux Tlinkhits et auxquels on a voulu fort mal à propos attribuer, en partie du moins, une origine japonaise. Ils vivent au sud de Tsimshians, mais au nord des Kwakliuthls.

Notre auteur s'élève d'ailleurs contre l'opinion propagée par certains publicistes sur la supériorité morale à attribuer aux Tsimshians, lorsqu'on les compare aux Selishs. Elle se trouve en réalité démentie par les faits. Ceux de ces derniers, notamment, qui vivent tout à fait sur le littoral sont devenus non seulement des chrétiens, mais encore des hommes remarquablement policés. Ils ont construit, à leurs frais et sans qu'aucune société vienne à leurs secours, de belles églises et maisons d'école. Nous les voyons gagner leur vie honnêtement, soit en travaillant à des scieries, soit en pêchant le saumon pour le compte de maisons de commerce. Bref, ces Peaux-Rouges peuvent marcher de pair avec les meilleurs des représentants de la race blanche.

Bien différent le spectacle offert par les Tsimshians. Restés pour la plupart païens, au moins de fait, ils continuent à se livrer aux pratiques de la sorcellerie, ne songent guère à envoyer leurs enfants à l'école que moyennant rétribution et vivent généralement dans un état de profonde immoralité.

Quelques pages sont ensuite consacrées à l'étude d'une question plus d'une fois soulevée déjà : à quelle race appartiennent les Athnas proprement dits ? Contrairement à l'opinion émise par plusieurs ethnographes et voyageurs, le R. P. Morice estime qu'ils ne sauraient être rattachés à la souche Dennée.

Appelons l'attention du lecteur sur le chapitre intitulé : *Carriers and Aïnos at home*, extrait de l'*American antiquarian*. L'auteur y signale de curieuses ressemblances entre les dispositions des habitations chez ces peuples aujourd'hui si éloignés l'un de l'autre. Elles ne semblent pas dues au pur hasard et semblent attester qu'à une époque difficile, sinon impossible à préciser, l'influence des populations du nord-est de l'Asie s'est fait sentir jusque chez certains tribus Dennées.

Un point, toutefois, sur lequel partager la façon de voir du savant auteur ne nous semble guère possible, c'est son explication du nom de *Aïno*. Il y voit un synonyme de « Homo ». Sans doute, bien des populations se sont ainsi dési-

gnées elles-mêmes. Nous pouvons citer, à ce propos, sans sortir du continent américain, les Illinois, les Lenâpes, les Dennés et jusqu'aux mystérieux Xibalbaïdes du sud-est du Mexique. Toutefois, nous ne pensons point que tel soit le cas pour les insulaires du Yézo. Le terme *Aïno*, formé de *Aïgh* ou *Aï*, « arc », et d'une finale adjective *no*, signifie littéralement : les « archers ». Ce peuple tire donc son nom de son arme de prédilection. N'est-ce pas ce qui est arrivé pour les *Saxons*, littéralement : « les hommes au coutelas » ? Nous voyons bien aujourd'hui encore les Américains des États-Unis, qualifiés de « grands couteaux », ou *Matchi-Mokoman*, par les tribus Algonkines.

Cartographes et explorateurs auront, croyons-nous, à profiter des remarques faites par le R. P. Morice, au sujet des noms à donner aux localités nouvellement découvertes. S'en tenir aux désignations indigènes semblerait, à première vue, le parti le plus sage. Néanmoins, il donne lieu à trop d'erreurs et de confusion. Le plus souvent, celles-ci sont entendues de travers par des oreilles inexpérimentées ou leur sens est rendu d'une façon très défectueuse. Pour nous en tenir à un seul exemple, les cartes officielles appellent certain lac du pays des Carriers, lac *Ootsa-bunkut*. Il y a ici répétition inutile, puisque, déjà, *Ootsa* veut dire « lac » dans le langage de ces Indiens. Au moins faudrait-il dire, simplement, *lac Bunkut*. Des exemples de ce genre pourraient être cités à l'infini. Aussi nous rangeons-nous, sans hésiter, à l'avis de l'auteur, qui préfère employer des noms de personnages connus. Il nous cite comme types d'appellations bien données, celles de la rivière Harrisson, du lac Anderson, etc.

Enfin, le dernier chapitre du volume, et non le moins intéressant, est intitulé *The Denne Syllabary and its advantages*. On sait que les missionnaires des régions occidentales du Dominion se sont accordés à écrire les idiomes des nations par eux évangélisées, au moyen non pas de lettres, mais de syllabes. Ainsi notre *d* majuscule, D, équivaudra à *thae* ; la panse tournée vers la gauche, il se prononcera *tha*. Si elle est dirigée en haut, on devra dire *tho*, et *thou* si elle l'est vers le bas, ᗜ. Ce procédé graphique, moins parfait, peut-être, au point de vue théorique, que le système de l'alphabet latin a, du moins, l'avantage d'être mieux à la portée de l'intelligence des Indiens. N'a-t-on pas vu les enfants Chérokées apprendre beaucoup plus vite à lire, avec le syllabaire inventé par Sékoyah qu'au moyen de nos lettres ?

Ce que nous venons de dire suffira, il faut l'espérer, pour donner au lecteur une idée de l'intérêt qu'offre la lecture des œuvres du R. P. Morice. Elle est indispensable à quiconque s'occupe de l'ethnographie de l'Amérique du Nord.

Cte DE CHARENCEY.

Raoul DE LA GRASSERIE. *Cinq langues de la Colombie Britannique* (t. XXIV de la *Bibliothèque linguistique américaine*). Paris, Maisonneuve, 1902, 1 vol. in-8° de 531 p.

On sait la compétence de M. de la Grasserie en tout ce qui concerne les questions linguistiques, et le présent ouvrage n'offre pas, à coup sûr, moins d'intérêt que ceux précédemment publiés par le même auteur.

Il prend aujourd'hui pour objet de ses études cinq idiomes parlés, soit dans la Colombie Britanniqne, soit dans l'Alaska, à savoir :

1° Le *Haïda*, en vigueur dans les îles de la reine Charlotte, presque tout l'archipel du prince de Galles, ainsi que dans tout le littoral opposé de la Colombie et de l'Alaska;

2° Le *Tsimshian*, au nord de la Colombie Britannique, près des fleuves Nass et Skina, ainsi que dans diverses îles dont la plus méridionale est celle de Roderick;

3° Le *Kwakliuthl*, qui domine à peu près sans interruption sur la côte, depuis le canal de Gordin jusqu'au cap Mady;

4° Le *Nootka*, occupant le littoral ouest de l'île de Nootka ainsi que la portion opposée du continent et qui présente un lien de parenté avec le *Kwakliuthl;*

5° Enfin, le *Tlinkit* ou *Kolouche* que parlent environ sept à huit mille Indiens dans la région sud de l'Alaska.

Haïda, Tsimshian et Tlinkit appartiennent visiblement à des familles tout à fait différentes. On ne saurait, non plus, établir d'affinités entre elles et le Nootka ou le Kwakliuthl. Néanmoins, les cinq idiomes en question paraissent posséder quelques caractères communs dont le plus important consiste, sans aucun doute, dans l'âpreté de leur système phonétique et la dureté de leur prononciation. A cet égard, ón pourrait les comparer aux dialectes dits *Dioscuriens*, en vigueur dans les gorges du Caucase, ainsi qu'au Tibétain. Peut-être cette circonstance est-elle affaire de climat. Ne serait-ce pas le résultat de la température froide à la fois et humide des régions occupées par les nations qui les parlent?

Quoi qu'il en soit, M. de la Grasserie nous donne, pour chacun des dialectes dont il s'occupe, une esquisse de grammaire, un vocabulaire aussi complet que possible, et, enfin, lorsque les auteurs lui en ont fourni, des textes avec traduction française interlinéaire.

Évidemment, le présent ouvrage est, par sa nature même, un de ceux qui se prêtent le plus difficilement à un travail d'analyse. Bornons-nous donc à signaler ici quelques points, lesquels nous ont paru d'une importance spéciale.

Ces idiomes présentent, surtout en ce qui concerne la structure du verbe et spécialement le mécanisme de la conjugaison, ce caractère de richesse et de complexité qui distingue la plupart des dialectes américains. Le nom, de son côté, y est susceptible de prendre des signes de temps comme en Guarani, en Algonquin. Toutefois, il semble que ce soit plutôt avec les langues du Mexique et de l'Amérique centrale qu'avec celles du Canada que les parlers étudiés par M. de la Grasserie offriraient une certaine analogie, au moins de génie. Ainsi, le Haïda, le Tsimshian possèdent ce que les grammairiens ont signalé sous le nom de *Particulas para contar*, au sein de la famille Maya-Quiché. Par exemple, le Haïda devra employer les syllabes *gyok*, *guel*, lorsqu'on parlera d'objets ronds, de mois, de jours. En Nootka, le même rôle se trouve assigné à certaines finales. Mais, sans aller chercher si loin, n'avons-nous pas, sur une moindre échelle à la vérité, quelque chose de fort analogue en français, lorsque nous disons par exemple : « dix pièces de canon » pour « dix canons », — « deux pieds d'arbre » pour « deux arbres », — « sept têtes de bétail » pour « sept bestiaux »?

Le pluriel est, volontiers, dans les dialectes de la Colombie Britannique, marqué par des préfixes, tout comme en mexicain et dans les autres membres de la famille Nahuatle, tandis que les parlers de souche Algique ou Siousse indiquent normalement ce nombre au moyen de désinences. Signalons à ce propos une coïncidence curieuse, mais, suivant toute apparence, due au pur hasard. En Haïda, tout comme chez les Maoris de la Nouvelle-Zélande, *ga* s'emploie comme préfixe de pluriel. Nous avons par exemple, dans ce dernier idiôme, *ika* « piscis » et *gaika* ; « pisces ». Bien entendu, nous ne prétendons tirer aucune conclusion d'un rapprochement aussi isolé.

En ce qui concerne l'article, tous ces idiomes manifestent une certaine tendance à le confondre avec lesdites *Particulas para contar*, puisqu'il diffère radicalement, suivant qu'il s'agit de personnes ou de choses. Il ne répond donc que de très loin à notre article dans les langues indo-européennes. On pourrait plutôt, peut-être, le comparer aux préfixes *tla* et *te* du mexicain, lesquelles se peuvent joindre, même aux verbes; ex. : *nitepia*, « je garde quelqu'un », par opposition à *nitlapia*, « je garde quelque chose », d'une racine *pia*, « garde, garder », qui ne peut guère se rencontrer isolée. C'est ici, d'ailleurs, un point sur lequel nous paraît se manifester le plus clairement la différence de mentalité, au point de vue grammatical, entre Européens et indigènes de l'Amérique. Ces derniers manifestent une invincible répugnance pour l'expression des idées purement abstraites. Il faut toujours pour eux qu'elles soient rendues d'une façon aussi concrète que possible. L'Algonquin, par exemple, dira bien *noch*, « mon père »; *koch* « ton père », mais ne pourra se servir du mot *och* isolé. Là où nous emploierions le mot « père » tout seul, il sera obligé de dire « pater alicujus », etc., etc. La conjugaison du Haïda nous offre de ceci un exemple bien frappant. *Gung* qui exprime l'idée de porter n'apparaît jamais solitaire. On dira, par exemple, *gunchigunwung* pour « porter un paquet », — *wunwagung* pour « porter sur le dos ». Si toutefois l'on prétend employer le mot « porter », sans indiquer quel est son régime, le dialecte indien dira non pas *gung*, mais bien *gialugung* qui, tout bien considéré, nous paraît répondre à quelque chose comme « aliquid ferre ».

La partie de l'ouvrage de M. de la Grasserie la plus propre, sans aucun doute, à solliciter la curiosité du public savant, c'est celle qui concerne la langue des *Tlinkits* ou *Kolouches*. On sait que cette peuplade diffère essentiellement, au point de vue anthropologique, de la plupart des autres nations du Nouveau Monde. D'après les recherches les plus récentes, elle offre un type mongolique bien caractérisé et ne saurait, par suite, être classée au nombre des Peaux-Rouges. On a donc tout lieu de croire les Kolouches originaires des régions situées de l'autre côté du Pacifique. Malheureusement, leur dialecte est celui au sujet duquel notre auteur a eu le moins de renseignements. Il n'a pu nous donner aucun texte rédigé en cette langue. Autant qu'il est permis d'en juger par le résumé de la grammaire Kolouche, elle nous paraît plutôt américaine par son génie et l'ensemble de sa structure. Toutefois, certains éléments de leur lexique semblent attester encore leur antique parenté avec les races de l'Asie. Bornons-

nous à deux ou trois exemples, qu'une étude plus approfondie nous eût permis, sans doute, de multiplier :

Kolouche	*Dialectes asiatiques*
2, *dek*, *tek*.	Aïno du Kamchatka, *Depk*
4, *dak'han*	Kamchadale du centre, *Tshaak*
NEZ, *Kake*	Koryèke du Tigil, *Kéka*
LOUP, *Kowtsch*	Koryèke du Tigil, *Koshah*, chien
	Ukeh du Kamchatka, *Kosha*, chien.

Ajoutons qu'un vocabulaire composé des cinq dialectes que donne M. de la Grasserie à la fin de son livre, semble de nature à faciliter les recherches des philologues et accroît singulièrement l'utilité de la publication.

C[te] DE CHARENCEY.

P. CHESNEL. *Histoire de Cavelier de La Salle. Exploration et conquête du bassin du Mississipi.* Paris, J. Maisonneuve, 1903, in-8° de 228 pages.

Était-il bien utile de publier une nouvelle biographie de Cavelier de La Salle? Nous ne le pensons pas, alors surtout que le nouvel ouvrage n'est en réalité qu'un résumé des documents jadis publiés par M. Pierre Margry.

Nous ne connaissons pas d'existence plus dramatique, plus fertile en péripéties que celle de cet explorateur de premier ordre. Son ambition, ambition généreuse et patriotique, fut plus haute que ses moyens et ses ressources et, quand il put enfin conquérir à ses idées Louis XIV et Seignelay, il fut indignement, bassement trahi par les auxiliaires qu'on lui avait donnés. Avec celui des Jésuites le nom de Beaujeu doit être cloué au pilori de l'histoire. C'est toute la vallée du Mississipi que La Salle voulait donner à la France, rien que cela; il mourut à la peine!

La gloire de La Salle est assez haute, les services qu'il a rendus assez éminents pour que nous ne voulions pas dépouiller Jolliet et le Père Marquette de l'honneur d'avoir vu les premiers et parcouru le *Père des Eaux*. Nous ne sommes pas ici d'accord avec M. Chesnel, qui n'apporte, d'ailleurs, dans la discussion passionnée de ce fait, aucun document nouveau, aucune observation personnelle. Reproduisant même en partie certain mémoire de La Salle à Frontenac, il le cite inexactement et supprime tout un membre de phrase qui en dénature le caractère et lui enlève toute précision. M. Chesnel n'a fait aucune recherche dans les bibliothèques et les archives publiques ou particulières; il ne semble même pas qu'il ait vérifié les documents publiés par Margry. Ils ne sont pas toujours faciles à retrouver, nous le savons bien, car cet auteur, jaloux d'empêcher les concurrents de puiser aux sources qu'il avait découvertes, n'en indique pas la provenance, ou le fait incomplètement. N'y a-t-il donc rien à faire même de ce côté? Mais M. Chesnel s'est contenté de suivre les sentiers battus, de résumer surtout les pièces publiées par ses devanciers, ce qui retire à son travail toute originalité et toute valeur documentaire. Il y avait plus et mieux à faire.

Gabriel MARCEL.

Exploration of the Great Lakes, 1669-1670, by Dollier de Casson, *and* de Bréhant de Galinée. *Galinée narratives and map with an english version including all the map legends. Translator and editor* James H. Coyne. Part I. Toronto, 1903, 1 vol. in-8° de xxxviii-90 pages.

Ce volume est publié par la Société historique de l'Ontario et forme le tome IV de ses Papers and Records. C'est une édition critique en même temps qu'une traduction de la relation de voyage des deux Sulpiciens Dollier de Casson et Galinée. La copie publiée par Margry est collationnée avec les textes publiés par l'abbé Faillon, accompagnée de notes où sont mentionnées les moindres divergences.

Quelques esprits se sont étonnés en France du soin méticuleux que l'on apporte au delà de l'Océan à la publication et à la reproduction des textes inédits ou imprimés qui ont trait à la primitive histoire de notre colonisation dans la Nouvelle-France. C'est que ces documents sont les plus anciens, ce sont les premiers qui aient trait à l'origine du Canada ; ce sont de véritables pièces d'archives, les titres de gloire de nombreuses familles encore existantes qui descendent des premiers colons. Aussi, comprenons-nous fort bien que le moindre manuscrit, que les cartes relatifs à cette histoire ancienne de la Nouvelle France atteignent en vente publique des prix inabordables pour nous et que toute la littérature historique américaine se fasse de plus en plus rare en Europe. Il se fonde en Amérique tant et de si riches bibliothèques qui ne peuvent pas ne pas posséder ce genre d'ouvrages !

On se rappelle combien est intéressant ce voyage des PP. Dollier de Casson et Galinée avec Cavelier de La Salle. Au cours du voyage, ils sont rejoints, le 24 septembre 1669, par Jolliet et Péré qui viennent de pousser une pointe jusqu'au lac Supérieur, à la recherche d'une mine de cuivre dont les sauvages parlaient depuis longtemps. Si Jolliet ne l'avait pas trouvée, il s'était fait indiquer, par un Iroquois qu'il avait arraché au supplice du feu, une nouvelle route plus facile pour transporter le métal jusqu'à Montréal.

La peinture que Jolliet fit aux Sulpiciens des mœurs des sauvages qu'il avait rencontrés sur sa route, le besoin qu'il y aurait de prêtres pour les évangéliser, déterminèrent les deux Pères à faire route pour ce pays. Quant à Cavelier de La Salle, il profita d'un accès de fièvre pour ne pas les accompagner dans une direction opposée à celle qu'il voulait prendre et qui ne lui aurait pas permis de donner suite à ses projets de recherche de l'Ohio et du cours d'eau qui devait le mener à la Chine.

Cette curieuse relation est accompagnée de la reproduction de la carte si intéressante de Galinée, carte dont l'original ou les originaux sont perdus, mais dont il existe à la Bibliothèque nationale, dans le fonds Renaudot, une copie qui a été utilisée par Margry et qui a servi de prototype à toutes les reproductions plus ou moins complètes qui ont été publiées.

Le rôle de M. Coyne ne s'est pas borné à traduire et à reproduire ces documents. Il les a expliqués et commentés dans une introduction très documentée

dans laquelle il fait l'histoire de la cartographie canadienne et recherche les sources où ont puisé les géographes. C'est la partie la plus nouvelle et la plus originale du volume. Nous attendons la suite de l'ouvrage de M. James Coyne avec une véritable impatience.

Nous ne voulons pas terminer ce rapide compte rendu sans appeler l'attèntion des historiens américains sur l'abus qu'ils font trop souvent de l'illustration. M. Coyne nous donne les portraits de La Salle, du P. Marquette, de l'intendant Talon. Nous doutons fort que tous ces personnages aient fait faire leur portrait! Si ces images sont authentiques, il serait bon d'indiquer leur provenance et leur état civil. Si ce sont là des portraits de fantaisie, et nous croyons qu'il en est ainsi pour presque tous, il serait infiniment plus sage de s'abstenir.

Il en est de même pour les localités où se sont passés certains événements. Qui me prouve que c'est bien dans le site reproduit par M. Coyne qu'ont hiverné Dollier de Casson et Galinée? Qu'on y ait retrouvé des ruines d'habitation, j'y consens, mais est-ce bien celle construite par les Sulpiciens? Le paysage de 1903 est-il celui de 1669? Pour vouloir être trop précise, la documentation manque ici son but. Qui veut trop prouver ne prouve rien.

Gabriel Marcel.

Geo. Wharton James. *Indian Basketry*. Pasadena (Cal.), printed privalety for the Author, 1902, 1 vol. in 8° de 274 p. avec 360 fig.

C'est, on le sait, M. O. T. Mason qui, le premier, eut l'idée d'étudier scientifiquement et « comme monument de civilisation » la vannerie indigène du Nord-Amérique. Mais, depuis la publication de son travail en 1884, dans le *Report of the U. S. National Museum*, que de documents ont été révélés, que de monographies particulières se sont produites! En ces dernières années, par exemple, M. Washington Mathews a fait connaître l'art vraiment délicat des « basket-makers » Navajoo; MM. Farrand et Roland B. Dixon se sont attachés à dégager (avec un peu trop de subtilité parfois) le symbolisme des dessins employés par la vannerie californienne et ils ont montré que certains ont un sens religieux et rituel indéniable. M. Geo. Wharton James a pensé qu'il était nécessaire de réunir les faits nouveaux aux résultats anciens et de les condenser en un ouvrage d'ensemble. Le succès de son petit livre parmi ses compatriotes lui a démontré qu'il avait raison : en quelques mois, l'édition a été épuisée et il a fallu en publier une seconde, « revised and elarged ». C'est celle-ci que nous avons parcourue avec intérêt. Il s'agit d'un manuel essentiellement pratique qui traite, l'une après l'autre, les différentes questions relatives aux « basketries ». Voici, du reste, les principaux chapitres : *Basketry, the mother of pottery* (contestable en quelques assertions) — *Basketry in Indian legend* — *Basketry in Indian ceremonial* (excellents) — *Basket-making people* (très curieux assemblage de renseignements, en particulier sur le rôle de la femme indienne comme tisseuse de vannerie) — *Materials used in Indian Basketry* — *Colors* — *Weaves or stitches* — *Basket frames and designs. Their origin and relation to art* — *Some uses of Indian baskets* — *Various Indian baskets* (suite d'études

techniques sérieuses) — *Symbolism of Indian baskets* (classement méthodique des motifs ornementaux) — *The poetry of Indian basketry — The decadence of the art — Hints to the collector.* — Le travail de M. James rendra, on le voit, de réels services. Aux collectionneurs, il apprendra à distinguer les œuvres authentiques des contrefaçons, fabriquées industriellement à la grosse, dans les villes de l'Atlantique, et, surtout des productions inférieures, livrées au commerce, en beaucoup plus grand nombre encore, par les Indiens eux-mêmes. Les artistes en mal de « modern style » trouveront aussi dans « *Indian Basketry* » des formes et des décors qui, tout issus qu'ils soient d'une lointaine tradition, n'en sont pas moins pour nous vraiment neufs. Enfin, pour les ethnographes, ce volume sera un très bon instrument de travail, un *Hand-book*, d'une netteté que tous les savants d'outre-mer devraient prendre pour modèle, et résumant un nombre considérable de publications, difficiles à consulter, du moins en France. Ajoutons que l'illustration est agréable et empruntée aux meilleures sources (Mason, Matthews, Dixon, Farrand, Cushing, etc), et que l'auteur a donné tous ses soins à la *Bibliographie* et à l'*Index*. Voilà de la vulgarisation digne de tout éloge.

Léon Lejeal.

Désiré Charnay. *Manuscrit Ramirez. Histoire de l'origine des Indiens qui habitent la Nouvelle-Espagne, selon leurs traditions.* (« Recueil de voyages et documents pour servir à l'histoire de la géographie », t. XIX). Paris, Ernest Leroux, 1903, 1 vol. in-8° de xix-246 p. et fig.

J'ai vu avec quelque surprise l'apparition de ce volume dans la collection Charles Schefer et Henri Cordier. Mais si le scepticisme convient quant au profit que tirera de cette publication l'histoire des voyages, il faut se réjouir de pouvoir lire, ailleurs que dans l'assez rare et coûteuse édition J. M. Vigil, un document aussi précieux que le « Ramirez ». Et c'est un nouveau service que vient de nous rendre là M. Désiré Charnay. J'aurais cependant conçu tout autrement cette version française du Manuscrit. J'eusse voulu moins de facilité, élégante, mais, — appelons les choses par leur nom, — banale, dans la traduction. Rien n'indique, dans le travail de M. Charnay, qu'il s'agisse d'un texte du xvie siècle ; rien n'indique non plus que l'original est plein de tours parfois un peu gauches, voire incorrects, de provincialismes ou mieux de *mexicanismes*, comme en pouvait trouver une plume indigène. Sans rappeler l'exemple, — à mon sens inimitable, — du *Bernal Diaz* que nous a donné José-Maria de Heredia, on peut regretter que notre excellent collègue laisse trop souvent tomber les tours particuliers, le mouvement et l'allure de son vieux chroniqueur. Voilà le défaut littéraire de son « Ramirez ». Au point de vue critique, d'autre part, on ne peut s'empêcher de remarquer que l'édition Charnay ne nous apporte rien de très nouveau sur le *Codex* et son histoire. Préciser les emprunts faits par Durand et Acosta à l'*Historia de la origen*, les relever, un par un, dans

une comparaison minutieuse des trois œuvres, aurait été une besogne singulièrement utile, bien digne de M. Charnay, de son activité et de son grand savoir. Il a cru devoir la laisser à un autre. Peut-être a-t-il reculé devant une étude qui aurait évidemment doublé les dimensions de son volume. En ce cas, pourquoi n'at-il pas introduit en bas de page les rapprochements et les références ? Au surplus, l'annotation de ces 240 pages est bien maigre et de nombreux endroits qui appelaient un commentaire sont laissés sans explication. J'en citerai comme preuve les passages (pp. 206-209) relatifs à la conquête de la Zapotèque par les Mexicains (et notamment la destruction de Mitla) que le « Ramirez » attribue à Moteuczoma Ilhuicamina, tandis que le *Tellariano-Remensis* la rapporte au troisième successeur de ce prince, Ahuitzotl. Une semblable divergence, sur un fait aussi important, valait au moins d'être constatée. Et ce n'est pas la seule lacune de cette publication qui, telle qu'elle est, mérite, malgré tout, l'attention des spécialistes et de tous ceux qu'attirent les anciennes civilisations.

Léon Lejeal.

Eduard Seler. *Die alten Ansiedelungen von Chaculá, im Districkte Nenton des Departments Huehuetenango der Republik Guatemala.* Berlin, Dietrich Reimer, 1901, 1 vol. petit in-fol. de XVIII-224 p., 282 fig. et 1 plan dans le texte, 50 pl. et carte h. texte.

Nous sommes bien en retard avec cette publication dont les principaux résultats furent communiqués, avec grand succès, par l'auteur, au Congrès de 1900. Mais il n'est jamais trop tard pour parler d'un bon livre. Celui-ci est consacré à la campagne archéologique, menée en 1895 par notre collègue de Berlin, « auf Kosten Sein. Excell. des Herzogs von Loubat », au sud du pays des Lacandons et de Lorillard-City, entre Comitan et Copan, à peu près au sommet de l'angle droit que décrit la frontière du Mexique et du Guatemala, lorsqu'elle quitte le rio Chixoy. En ce canton perdu, situé au pied des « Altos Cuchumatanes », hors des grandes routes de migrations, M. Eduard Seler a révélé un foyer jusqu'ici inconnu de civilisation et dont aucun historien espagnol n'avait jamais prononcé le nom ni soupçonné l'existence. Malgré son relief très tourmenté qui unit le calcaire, dans les vallées et sur les premières pentes, aux schistes et aux grès rouges sur les terrasses plus élevées, la région était, aux temps anciens, fort peuplée. Les groupes architecturaux retrouvés par M. Seler, dans la forêt ou dans la brousse, tous d'une sérieuse étendue, sont au nombre de cinq : celui du petit lac frontière de *Tepanuacan*, celui de *Yalambohoch*, celui de *Chaculá* proprement dit, et ceux plus méridionaux de *Quen-Santo* et de *Huaxac-Canal* (en maya : « les huit Étoiles »). On est, tout d'abord, frappé du caractère un peu fruste de tous ces édifices. En général, les pierres calcaires s'offrent, entassées les unes au-dessus des autres, sans emploi méthodique du mortier, sinon à partir d'une certaine hauteur, pour assurer l'équilibre de la construction.

Quant à la taille des matériaux, elle n'apparaît que pour les pierres d'angle

(voir fig. 68). Ainsi, nous sommes bien au milieu d'un *pagus rusticus*, où les bâtisseurs n'avaient point la science qui distingue ceux de Copan et de Quiriguá. Et cependant, malgré l'infériorité de la technique, le plan général des monuments est le même ici que dans les grandes métropoles de l'ancienne Amérique centrale. Voici l'esplanade et voici la pyramide, avec ses escaliers à rampes de pierre, orientés vers l'ouest, et, de distance en distance, interrompus par des plates-formes que surmontent des stèles (voir fig. 81). Voilà, fait plus caractéristique encore, des *Tlachtli* et des *Tamascalli* ; des jeux de paume qui sont, la grandeur et la richesse en moins, l'équivalent de celui de Chichen-Itza ; des bains, en tout conformes aux descriptions classiques de Sahagun, et où des débris sculptés font voir un symbole très voisin de celui qui, au Mexique, dans le même genre d'édifices, signifiait Yoalticitl, la déesse des étuves. La décoration offre les mêmes analogies, non seulement avec les centres illustres de l'isthme, mais avec l'Anahuac précolombien. *Piedras redondas* ou disques, portent l'image du soleil ; *piedras erigidas* ou stèles évoquent le souvenir de Copan et de Quiriguá, copiées, semblerait-il, par un ouvrier de village. Le système chronographique des montagnards de Chaculá paraît avoir été celui de Copan et, sur leurs stèles, M. Seler est parvenu à déchiffrer certains Katouns. Il tend même à identifier certain hiéroglyphe, découvert par lui, avec le signe mexicain si répandu de la planète Vénus. Quelques têtes de pierre apparaissent comme des Tlaloc ou des Quetzalcoatl. Enfin la poterie, par son modelage et son pastillage, est également pour nous une ancienne connaissance. D'autre part, à côté de cette culture, parente de la civilisation des Mayas et des Nahuas, Chaculá et, surtout, Quen-Santo gardent la trace évidente d'une culture antérieure et moins avancée. Sur des gorges profondes s'ouvrent des cavernes qui, sans doute, se prolongent assez loin dans la montagne. Quelques-unes recèlent une espèce de réduit formant chapelle, qui abrite des idoles d'un aspect particulier (fig. 110, 123, 165 et pl. XLVI) et rendu inoubliable par la rigidité des bras, appliqués le long du corps ou croisés sur la poitrine, par des colliers de têtes humaines à longs cheveux suspendus au cou. Le type ethnique, la tête carrée, couverte d'une espèce de tiare conique de ces statues les distinguent des personnages à nez busqué qu'on rencontre également dans l'ancienne iconographie de Chaculá. Au surplus, sur 17 crânes rapportés par M. Seler, M. le Dr F. von Luschan s'est livré à cet égard à des constatations suggestives (pp. 207-213). Cette brève analyse suffit à faire comprendre l'intérêt documentaire de ce beau volume qui affirme, une fois de plus, et la complexité des races dans la région guatémaltèque et la ressemblance de civilisation entre le Centre-Amérique et la région mexicaine.

Léon Lejeal.

Dr E.-T. Hamy. *Decades Americanæ. Mémoires d'archéologie et d'ethnographie américaines. 5e et 6e décades.* Paris, Leroux. 1902, 1 vol in-8 de VIII-132 p., 4 pl. et 45 fig.

Cette troisième série des « Décades américaines » mérite le même succès que

les deux premières. On y retrouve la même critique pénétrante, la même exposition simple et lumineuse. On y retrouve aussi la même variété de sujets qui rend impossible l'analyse en règle. J'indique seulement quelques-unes des questions très diverses, heureusement abordées par la vaste et solide érudition de l'auteur. A l'anthropologie et à l'ethnographie proprement dites se rattachent les morceaux intitulés : « Les races américaines. — Contribution à l'anthropologie du Nayarit. — Notice sur un crâne perforé de Tarahumar. — Les Indiens Chamacocos. — Les *Cliffs Dwellers* de la Sierra Madre. — Le serpent du Mahury. » Ils résument en perfection notre savoir actuel, tout en indiquant, parfois, des hypothèses originales et des solutions ingénieuses. L'histoire de la géographie et l'histoire du Nouveau Monde sont représentées par des articles très complets et très judicieux sur l'œuvre du P. Barnabé Cobo et sur les lettres de Cortès à Charles-Quint (à propos de la traduction de M. Charnay). L'étude des monuments tient une place d'honneur dans le recueil, avec les notices sur les « figures sculptées de la vallée de Tafi (à propos des découvertes de M. Juan B. Ambrosetti) ; sur la « figurine yucatèque de la collection Boban-Pinart » ; sur les pétroglyphes de la Guadeloupe ; sur les sculptures en stéatite de la côte septentrionale du Pacifique, etc. Le Dr Hamy excelle à fixer en quelques pages le sens des iconographies les plus obscures. Nous en avons la preuve dans le mémoire (paru, d'ailleurs, ici même) qu'il a consacré à l'attribut d'Ehécatl-Quetzalcoatl, le « Joyau du vent », et qui reste un modèle du genre. Très informé des choses de l'art, il est aussi l'un de ceux qui savent le mieux interpréter l'œuvre du peintre et du sculpteur comme documents ethnographiques. Dans cet ordre d'idées, les nouvelles « Décades » renferment un examen bien intéressant des gravures ethnographiques de Bonneville, et de la miniature où le vieil imagier Jacques le Moyne de Morgues a perpétué une scène de voyage de Laudonnière. Signalons encore, en matière de préface, un vibrant exposé de la carrière de Coudreau. Tout, en somme, contribue à faire de ce petit volume un de nos livres de chevet, — un de ces livres rares qui fournissent au spécialiste un précieux instrument de travail, mais qui peuvent être lus avec agrément et profit par tout homme cultivé.

Léon Lejeal.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Le plus ancien texte européen concernant l'Amérique. — Les derniers Indigènes de la province de Québec (Statistique). — « Mascoutens ». — L'ethnographie des Maidu. — Bureau d'ethnologie américaine. — Le « Codex Nuttall ». — Musée national de Mexico. — Un éventail géographique. — Les études anthropologiques à Cuba. — Une société d'Américanistes dans le Sud-Amérique. — Le prix Léonce Angrand. — Enseignement américaniste. — Bibliographie américaniste en France. — Publications récentes.

Le plus ancien texte européen concernant l'Amérique. — En 1817, à Ringerike (Norvège méridionale) fut trouvée, à 50 cm. de profondeur, une pierre runique de 126 cm. de longueur, 21 cm. de largeur et 10 cm. 1/2 d'épaisseur. Elle portait une inscription runique très indistincte, qui, étudiée et copiée, d'abord, par l'antiquaire L. D. Klüwer, vient d'être reprise à nouveau par M. Sophus Bugge, professeur à l'Université de Christiania, qui a bien voulu nous en donner la transcription suivante :

Út ok vítt ok þurfa
þerru ok áts
Vínlandi á ísa
í úbygð at kómu ;
auð má illt vega,
[at] døyi ár.

A ce texte poétique de l'ancienne langue norvégienne, M. Bugge assigne le sens que voici, en prose latine : « In mare vastum late delati, Vinlandiam versus in glaciem regiones inhabitatas adjacentem humore fameque confecti egressi sunt; beatas res adversa fortuna auferre potest, ita ut homo immature moriatur. » Pour le traducteur, il s'agit d'une inscription funéraire. M. Bugge présume que le commencement en a été perdu. Le défunt était un Norvégien de Ringerike qui avait subi de rudes souffrances, pendant un voyage dans la mer glaciale du Nord, vers les contrées désertes du Vinland (*úbygð*, pays inhabités, comme disent les *sagas* islandaises), et y avait probablement péri. En somme, la pierre en question (qui remonte, d'après l'aspect des caractères, aux années 1010-1050, postérieure de très peu, par conséquent, aux découvertes de Leif Eirikisson) serait le plus ancien document connu en Europe dans lequel il soit fait mention de l'Amérique.

L.

Les derniers Indigènes de la province de Québec. — Une statistique officielle, parue cet hiver, fixe à 6.519 le nombre des Indiens subsistant encore dans le Bas-Canada. Elle les répartit en huit groupes qui sont, par ordre d'importance :

1° *Les Iroquois*, dont 1.995 sont signalés à Caughnawaga ; 1.337 à Cornwall ; 430 à Oka (total : 3.762) ;

2° Les *Micmac*, au nombre de 627, décimés, d'ailleurs, par la phtisie et la mortalité infantile. Ils se rencontrent surtout au sud du Saint-Laurent, dans la Gaspésie (comté de Bonaventure, région des rivières Ristigouche et Cascapedia ;

3° Les *Algonquins*, représentant encore 586 individus, fixés sur la rive septentrionale de l'Ottawa ;

4° Les *Abénakis*, appartenant, pour la plupart, aux comtés de Québec et de Charlevoix, 465 personnes ;

5° Les *Bersimis* du comté de Saguenay, sur le rivage nord du Saint-Laurent, 451 individus ;

6° Les *Hurons*, dont les 448 survivants habitent les villages de Lorette, d'Arpents (comté de Québec) et de Rocmont (comté de Portneuf) ;

7° Les *Amalécites*, en deux îlots, séparés par le Saint-Laurent, l'un de 111 individus, dans le comté de Temiscouata ; l'autre de 34, dans le comté de Québec ; en tout : 145 ;

8° Les *Montagnais* de la rivière L'Escoumin (comté de Saguenay) qui ne sont plus que 35.

Le régime tribal ne subsiste plus que chez ces derniers et les Algonquins. Quant aux cultes, tous sont catholiques, sauf 1/5e d'Abénakis et 1/3e d'Iroquois, méthodistes. Quant aux occupations, les industries suivantes sont indiquées : vannerie (Abénakis et Amalécites) ; fabrication de crosses, raquettes, souliers et patins à neige (Iroquois et Micmac) ; fabrication de canots en toile (Hurons) ; guides (Abénakis et Hurons) ; flottage et pilotage des bois (Algonquins, Iroquois, Micmac) ; chasse et pêche, encore pratiquées généralement ; mais seuls, les Algonquins et les Bersimis sont exclusivement pêcheurs et chasseurs (les Bersimis et les Montagnais chassent les animaux à fourrures ; les Montagnais capturent le phoque) ; agriculture (générale, sauf chez les Algonquins et les Bersimis. Les Montagnais qui habitent la partie la plus âpre de la province de Québec, cultivent la patate et l'avoine). En outre, les Iroquois fournissent de bons ouvriers aux chemins de fer, aux chantiers de constructions métalliques et au service de la canalisation.

L.

« *Mascoutens* ». — Les journaux du Canada et des États-Unis apportent une nouvelle qui mérite d'être signalée, tout en appelant des réserves. Il s'agit de « Mascoutens ». Nos lecteurs savent que ce nom s'applique à une cité indigène, souvent décrite, au XVIIe siècle, dans l'historiographie de la Nouvelle-France. On en trouve mention dès 1615. En 1634, le voyageur Nicollet l'aurait visitée et y aurait compté 20.000 habitants. Radisson et Groseiller l'auraient vue, eux aussi, en 1659. De même, Dablon, dix ans plus tard. Enfin, le P. Mar-

quette, en 1673, affirme y avoir séjourné quelque temps et il la décrit compendieusement. Or, d'après les échos dont il est parlé plus haut, les ruines de « Mascoutens » auraient été récemment découvertes sur les bords du Fox-River (confins des États de Wisconsin et d'Illinois), par un prêtre des missions catholiques irlando-américaines, le P. Cosgrove. Attendons avec patience sa relation circonstanciée. En principe, il convient d'être sceptique sur ce chapitre des grandes villes de l'antiquité américaine. On a aujourd'hui la preuve que, dans les grandes zones de civilisation précolombienne, Mexique, Amérique centrale, Pérou, les découvreurs ont très souvent, de très bonne foi, exagéré l'importance des agglomérations urbaines.

L.

L'ethnographie des Maidu. — Dans la permanente enquête que les ethnographes des États-Unis poursuivent sur les races indigènes de leur pays, M. Roland B. Dixon, maître de conférences (*instructor*) pour l'anthropologie à Harvard University, s'est spécialement réservé les *Maidu*, groupe ethnique de la Californie du N.-E., installé entre le Lassen Peake et le lac Honey, sur les pentes de la Sierra-Nevada ou dans les vallées qui en descendent vers le Sacramento. A l'étude de cette famille en voie d'extinction, M. Dixon consacre, depuis deux ans, ses loisirs de l'été. Il vient d'exposer le résultat de cette double campagne dans un long article du *Bulletin of the American Museum of Natural History* [1].

Cette étude, intitulée *Maidu Myths*, ouvre par une intéressante, quoique trop courte introduction générale, qui fixe la physionomie des peuplades en cause. Au point de vue linguistique, on distingue trois dialectes Maidu, tous trois différents, dans leur génie, des idiomes voisins, quoiqu'ils en aient plus ou moins accueilli le vocabulaire. L'habitat de cette petite population de chasseurs, faiblement agricole, explique certains contrastes observés dans les mœurs. Ainsi, l'homme des vallées était à peine vêtu, tandis que le Maidu montagnard se couvrait de tuniques de peau de daim et utilisait comme manteau la fourrure d'un lapin sauvage. Les habitations de la montagne étaient plus solidement construites, contre les avalanches, que celles de la plaine, le type demeurant le même ici et là. Dans les deux régions, la maison Maidu est un petit édifice circulaire de quinze à vingt-cinq pieds de diamètre, de quinze pieds environ de hauteur. Elle est faite de pieux massifs, fortement enfoncés dans le sol, et terminée par un toit conique également en bois, mais chargé de terre. Au sommet du cône, un orifice pour le passage de la fumée ; sur un côté de la maison, une porte basse qu'on ne franchissait qu'en rampant, voilà les seules ouvertures. Le niveau intérieur était, en général, de deux ou trois pieds plus bas que le niveau extérieur. On obtenait ainsi une demeure chaude et sèche en hiver, fraîche en été. Au surplus, pour l'été, les Maidu se construisaient des huttes légères de branches et de feuillages, toujours de forme conique.

Quant à l'organisation sociale, la race semble toujours avoir ignoré le système

1. Vol. XVII, Part. II, pp. 33-118, 30 juin 1902.

du clan et le groupement totémique. Les Maidu étaient réunis en communautés indépendantes les unes des autres et changeaient volontiers de résidence, pour revenir ensuite, sans raisons apparentes, à leurs premières demeures. Aussi rencontre-t-on dans la contrée un nombre assez considérable de villages déserts qui, au premier abord, a pu faire croire à une extrême densité de population. Un chef, mais sans grand pouvoir, dirigeait chaque village. Entre les quartiers d'un même village éclataient des querelles souvent sanglantes. Le vrai lien social était constitué par deux cérémonies religieuses qui réunissaient, non seulement les membres d'une même communauté, mais parfois la population de plusieurs villages. C'étaient l'*initiation* et le *grand bûcher annuel* pour les morts. A l'initiation pouvaient être admis, sur le choix des vieillards, les jeunes garçons dans leur douzième année. Par la vertu de cette formalité qui comportait des instructions sur les traditions de la race et finissait sur une danse sacrée, le jeune homme devenait « yè' poni ». Tous les « yè' poni » formaient comme une société secrète à laquelle appartenaient tous les personnages marquants du pays. Quant à la cérémonie du bûcher, son époque annuelle la plaçait en octobre, à une date déterminée par la lunaison. Sur le bûcher s'accumulaient les objets ayant appartenu aux Maidu décédés dans l'année, et des offrandes, souvent précieuses, destinées à leur vie dans l'autre monde, — *baskets*, couvertures, aliments. — Souvent, on y joignait l'image même des morts ou plutôt des espèces de mannequins grossiers en étoffes et pelleteries. Enfin, les derniers Maidu prétendent que certaines veuves s'offraient elles-mêmes en holocauste.

Sur quelles croyances reposaient exactement ces usages ?

C'est ce que M. Dixon n'indique pas, déclarant qu'un complément d'enquête serait, pour ce faire, indispensable, comme aussi une comparaison soigneuse entre les mythes Maidu et ceux des tribus plus ou moins limitrophes. En l'état actuel, l'auteur a, néanmoins, pu réunir et publier une vingtaine de récits traditionnels, contes d'animaux ou légendes cosmogoniques. L'analyse de ces fables, du reste assez monotones, nous entraînerait trop loin. Il faut simplement signaler le rôle donné par presque toutes à un personnage sur lequel la verve des conteurs indigènes semble vraiment intarissable : le coyote, parasite obligé et redouté de tous les campements, de tous les villages, pillard effronté, subtil et lâche. L'imagination primitive en a fait le mauvais génie de l'homme. Elle le mêle au récit de la Création, le fait surgir, avant l'apparition de la terre au-dessus des eaux, essayant sa malice à rivaliser avec le Génie initial, et à créer, lui aussi, des êtres vivants. Il n'y parvient pas et se venge de sa déconvenue en imposant à l'humanité, que le Créateur voulait heureuse, oisive, éternellement jeune, la faim, le travail, la maladie et la mort. Il poursuit les défunts jusque dans la caverne des esprits. Il éloigne le gibier les jours de chasse et s'approprie le poisson du pêcheur. Il n'épargne même pas les animaux. Il n'a pas d'ailleurs toujours l'avantage dans ses mauvais tours; car, étourdi autant que méchant, il imite tout ce qu'il voit faire à autrui, et, par exemple, se noiera, à vouloir plonger comme la grenouille ou la tortue d'eau.

Telle est, rapidement résumée, cette étude amusante et soignée qui aurait été rendue plus précieuse encore par certains rapprochements. Ces rapprochements,

on s'est contenté de les indiquer au passage ; mais la liste en est incomplète, et j'y ajouterai volontiers l'analogie singulière entre « Eno », le coyote de la Sierra-Nevada, et le coyote du Zuñi dont l'ouvrage posthume de Cushing[1] nous raconte longuement les forfaits. Ainsi se trouverait plus solidement étayée encore la conclusion de M. Dixon sur la parenté probable de toutes les légendes mythiques, recueillies depuis la rivière Columbia jusqu'au Mexique.

Léon Lejeal.

Bureau d'ethnologie américaine. — Son XIX[e] rapport[2], le dernier dont le regretté Powell ait pu écrire l'introduction, concerne les années 1897 et 1898. Il contient, comme les précédents, de précieux articles. Nous citerons en premier lieu les études relatives aux « systèmes de numération », en particulier celle de M. J. W. Mac Gee qui a abordé la question de l'« arithmétique primitive » avec sa vigueur habituelle de pensée et une grande richesse de documentation. M. Cyrus Thomas s'est occupé, d'autre part, des « systèmes de numération » dans l'Amérique moyenne, un sujet qu'il étudie depuis de longues années, comme le « Calendrier des Mayas », auquel il a consacré aussi un mémoire de ce *Report*. M. Thomas Gann a donné une monographie des tumuli du Honduras septentrional, remarquable par quelques descriptions nouvelles. Les Tusayas sont l'objet de trois articles. Deux émanent de l'homme le plus compétent sur l'ethnographie du Nouveau-Mexique, M. J. W. Fewkes (« Traditions relatives aux migrations » — « Cérémonies de la flûte et du serpent »). Mais de ces deux gros volumes, la partie la plus importante est celle intitulée : « Cherokee Myths » par M. James Mooney, qui occupe, à elle seule, 549 pages de l'œuvre collective. C'est un traité définitif sur la matière et dont l'introduction historique n'est pas le chapitre le moins intéressant. On y voit retracées, d'après des documents authentiques, la vie et les vicissitudes, pendant trois siècles et demi (1560-1900), de ces indigènes qui se rattachent peut-être aux vieux Constructeurs de tertres. Quant à la mythologie proprement dite, elle est traitée dans un ordre méthodique rigoureux qui permet, presque instantanément, avec le secours de l'Index final, de retrouver, dans l'énorme quantité de récits colligés par M. Mooney, telle ou telle légende cosmogonique, telle fable relative au déluge, aux animaux, aux végétaux, telle tradition historique. Inutile d'ajouter que ce Folk Lore Cherokee se recommande par des analogies frappantes avec ceux des nations voisines. M. Mooney a, du reste, soigneusement souligné ces rapports dans un long paragraphe qu'il intitule « Comparaisons ». Tous les Américanistes voudront posséder ce copieux répertoire, dont il existe, au surplus, un tirage à part.

L.

1. *Zuñi Folk Tales*, New-York, Putnam' sons, 1901, gr. in-8° de XVII-474 p.
2. *Nineneenth Atnual Report of the Bureau of American Ethnology*. Washington, Government Printing Office, 2 vol. in-4° de 102 et 1.160 p., avec fig. et pl. h. t.

Le « Codex Nuttall ». — L'exemple, si généreusement donné par M. le duc de Loubat, vient de trouver des imitateurs à l'Université Harvard, de Cambridge, Massachusetts. Grâce à M. Charles P. Bowditch, de Boston, et à quelques autres amis des études américaines, le professeur Putnam, curateur du *Peabody Museum*, a pu faire reproduire par la photochromie un volumineux manuscrit postcolombien. Ce document sur papier indigène avait jadis appartenu au couvent de Saint-Marc de Florence, où il fut aperçu par M. Pasquale Villari, l'historien de Savonarole, qui devait, un peu plus tard, le signaler à notre laborieux collègue, Mme Zélia Nuttall. Après de longues recherches, Mme Nuttall a retrouvé le *Codex* en question dans la bibliothèque de Lord Zouche of Harynworth, à Parham (Sussex). Elle s'est chargée de rédiger le texte explicatif qui accompagne l'album édité par le *Peabody Museum of American Archaeology and Ethnology* [1]. Il y aurait assurément bien des réserves à faire sur ces commentaires. Le *Codex Nuttall,* — c'est ainsi qu'on l'a nommé, — est-il, comme le veut sa marraine, de la même main ou du même pinceau qui exécuta (vers 1519 ou 1520) le *Manuscrit de Vienne* ? A-t-il été, comme ce dernier, la propriété de l'empereur Charles-Quint ? Faut-il y voir un des monuments de l'iconographie indigène offerts à ce prince par Cortez ? Quoi qu'il en soit, je partage, au moins, l'avis de Mme Nuttall sur l'origine zapotèque du *Codex* qui ne comprend pas moins de 84 feuillets en couleur, parfaitement conservés.

H.

Musée national de Mexico. — La XIe livraison des *Anales del Museo nacional de México* ne contient que deux articles : une étude grammaticale de José-Fernando Ramirez, publiée par M. Chavero, sur les particules de la langue nahuatle ; un travail de botanique intitulé : « Los *Ayotli* de Hernandez o Calabazas indigenas », par le Dr Urbina, professeur à l'École de médecine et au Musée. Le premier de ces deux mémoires est une suite ; l'autre n'est ici qu'en première partie. Ainsi ce fascicule échappe un peu à l'analyse. Dans l'article Ramirez, les principales particules examinées sont : *Cān*, *Canā* ou *Canapa*, *Canin*, *Ceccan* et ses dérivés, *Centlapal*, *Ech*, *Huan*, *Huecauh*, *Huel*. L'auteur, après avoir déterminé la traduction castillane de chaque mot, en indique le rôle et le sens en composition, puis énumère les principaux idiotismes auxquels l'emploi de la particule a donné naissance. Le travail, d'ailleurs fort utile, est une compilation d'anciennes grammaires, surtout celle de Rincon. La forme montre assez que le grand érudit l'avait entrepris pour son usage et ne le destinait pas à la publicité. — Quant à la monographie botanique de M. Urbina, elle a pour but de compléter ou de rectifier les allégations de Hernandez, d'après les recherches de savants plus modernes. Elle s'efforce surtout de fixer, avec plus de précision et d'exactitude que ne pouvait le faire le médecin de Philippe II, l'habitat et l'organographie des nombreuses variétés mexicaines

1. *Codex Nuttall. Fac-simile of an Ancient Mexican Codex, belonging to Lord Zouche of Harynworth, England, with an Introduction by Zelia Nuttall.* Cambridge, Mass., Peabody Museum, 1902, in-4° obl., 2-35 p. et 84 pl. photochr.

d'Ayotli, leurs propriétés thérapeutiques (celles que leur attribuait l'Ancien Mexique et celles qu'elles possèdent réellement), leurs usages alimentaires et industriels. C'est donc un complément utile à la lecture du XIe livre de Sahagan, assez sommaire sur ce point particulier. Elle intéresse spécialement l'archéologie par les détails qu'elle donne de l'emploi ancien de quelques-unes de ces calebasses pour la teinture du bois et des étoffes.

N.

Un éventail géographique. — C'est M. Gabriel Marcel, coutumier des trouvailles curieuses, qui l'a découvert en feuille, dans un carton de la librairie américaniste Chadenat et qui nous le fait connaître par un article de la *Revue hispanique* (t. IX). La planche représente l'Isthme Central américain et offre, — c'est là le fait original, — un tracé de canal interocéanique par le Nicaragua. M. Marcel ne connaît pas d'autre exemplaire de cette pièce intéressante. A ses yeux, elle n'est pas autre chose qu'une ingénieuse réclame (l'éventail, il y a cent ans, était dans toutes les mains), imaginée par le géographe et ingénieur Martin de la Bastide, en faveur d'un projet dont il avait fait le rêve de sa vie. Pour les savants, il avait écrit un *Mémoire sur un nouveau passage de la mer du Nord à la mer du Sud*, publié en 1791. A leurs femmes, il dédia cette élégante vignette, imprimée avec goût sur soie blanche, dans le style de la fin du XVIIIe siècle.

L.

Les études anthropologiques à Cuba. — La restauration de l'Université de La Havane, après l'avènement de la République, a été marquée par un fait très intéressant pour les études américanistes. Un musée et un laboratoire d'anthropologie, mais plus spécialement d'anthropologie cubaine, y ont été installés. Le musée comprend, entre autres sections, une section d'« antropología nacional » qui offre déjà une assez nombreuse série de déformations craniennes, et une autre d'« arqueología cubana », assez riche aussi. Une bibliothèque de 500 volumes a été annexée à la nouvelle institution. Cette utile création est l'œuvre de notre collègue, le professeur Luis Montané, qui a déjà tant fait pour la science à La Havane, où il a fondé la « Sociedad Antropológica de la Isla de Cuba », qui compte plus de vingt années d'existence. Il est assisté, pour l'enseignement, du Dr Arístides Mestre, à qui nous empruntons ces détails.

L.

Une société d'Américanistes dans le Sud-Amérique. — M. Félix F. Outes de Buenos-Ayres a conçu le projet de grouper, en une société d'études, tous ceux qu'intéresse le passé précolombien, aussi bien dans l'Argentine qu'au Chili, au Pérou, dans la Bolivie, le Brésil, le Paraguay et l'Uruguay. C'est le *Boletín de la Sociedad geográfica de Lima* (t. XI) qui nous apporte le texte du manifeste publié pour la propagation de cette heureuse idée. Il nous plaît d'en détacher les lignes suivantes : « ... En nuestro país existe un número ya

bastante crecido de hombres animosos que han dedicado su tiempo á estudiar el pasado de nuestro territorio... Pero los buenos deseos que los anima tienen que estrellarse ante la imposibilidad de publicar el resultado de sus investigaciones, por la carencia de un centro especial de estudios americanos, *siendo realmente una ironía que exista en París una Sociedad de Americanistas y que sea en Europa donde se celebren certámenes tendentes á investigar el interesante pasado americano.* » Sans *ironie*, on ne peut que souhaiter la prochaine réalisation des espoirs de M. Outes.

N.

Le prix Angrand. — Le prix quinquennal de 5.000 francs, fondé par Léonce Angrand, « en faveur du meilleur ouvrage sur les langues, l'histoire et les antiquités américaines des temps antérieurs à la découverte de Christophe Colomb, » a été décerné dans le courant du mois d'avril dernier. Parmi les concurrents, le jury international, chargé d'apprécier le concours, a distingué MM. Le Dr R. Verneau et Carl Lumholz. Au premier, les arrérages du legs Angrand ont été attribués pour son beau livre (*Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud.* Monaco, imprimerie du Palais, 1903, in-4°, VII-342 p., 15 pl. et fig.), dont nous rendrons compte prochainement. Mais une particulière mention, conçue en termes très flatteurs (v. *Journal officiel* du 5 avril 1903), a été accordée aux travaux de M. Lumholz (*Mexico unknown* et *Symbolism of the Huichol Indians*). La « Société des Américanistes » ne peut qu'applaudir à cette décision, si exactement justifiée par les mérites respectifs des deux lauréats, qu'elle est heureuse de compter parmi ses membres.

N.

Enseignement américaniste. — Au mois de mars dernier, avant son retour en Europe, M. le duc de Loubat a mis à la disposition des « Trustees » de Columbia University à New-York, la somme de 100.000 dollars, destinée à l'ouverture d'un cours spécial d'Archéologie précolombienne. Notre collègue, M. Marshall H. Saville, conservateur des Antiquités mexicaines à l'*American Museum of Natural History*, a été désigné pour professer, pendant une période de trois ans, le nouvel enseignement qui sera inauguré à la rentrée scolaire de 1903-1904. C'est la troisième institution de ce genre que l'Américanisme doit à notre Président d'honneur. La *Société* lui adresse, à ce propos, les plus chaudes et les plus reconnaissantes félicitations, avec les vœux les plus sincères pour le succès de son initiative. Nous n'en doutons pas d'ailleurs. Sur un théâtre différent, le nouveau professeur se montrera, comme à Mitla, à la hauteur de sa tâche, et la chaire de New-York rivalisera bientôt pour la valeur de sa doctrine et de ses élèves avec son aînée de Berlin. Le titulaire de cette dernière a repris ses leçons de paléographie mexicaine et maya au semestre d'été, après un nouveau séjour d'hiver au Yucatan, sur lequel le *Journal* se propose de revenir D'autre part, le *Livret du Collège de France,* récemment paru, nous apporte

sur la chaire, fondée, l'an dernier, à Paris par le même généreux Mécène, les détails suivants que nous croyons devoir reproduire :

« Le cours d'Antiquités américaines a été ouvert le jeudi 15 Janvier 1903. Dans sa première leçon, reproduite, d'ailleurs, par la « Revue internationale de l'Enseignement » (15 mars 1903), M. Lejeal s'est efforcé de justifier la création nouvelle, en montrant l'importance et l'intérêt des études américanistes, en énonçant les principaux problèmes qu'elles soulèvent, en rappelant aussi les travaux (plus nombreux qu'on ne le croit d'ordinaire) qu'elles ont inspirés aux savants français.

« Les leçons des jeudis suivants devaient être consacrées aux « Sources espagnoles de l'histoire précolombienne ». Un sujet aussi étendu ne pouvait être épuisé en une seule année. On s'est donc borné à l'examen des sources qui concernent l'Amérique du Nord. Il importait avant tout de les rattacher à leur milieu d'origine et aux circonstances qui les firent naître. A cet effet, les grands épisodes de la découverte et de la conquête castillanes sur le sol du Nouveau Monde ont été rappelés d'une façon sommaire, assez longuement, toutefois, pour pouvoir rectifier au passage quelques erreurs traditionnelle d'histoire géographique et coloniale ; en particulier, sur le personnage de Colomb et la genèse de ses idées. Le but véritable et l'utilité de ces entretiens préparatoires étaient, du reste, de préciser, d'une manière générale, la valeur documentaire des textes à étudier. Sauf exception, ils sont une œuvre de bonne foi, d'érudition réelle et sans laquelle il n'y aurait pas de science possible des vieilles sociétés américaines, tant la difficulté demeure grande, jusqu'à nouvel ordre, d'interpréter les rares chroniques et les inscriptions indigènes qui nous sont parvenues. Ainsi, c'est bien à tort, semble-t-il, que toute une école, relativement récente, d'Américanistes, dédaigne systématiquement cette vaste littérature historique. Mais la confiance aveugle qu'avaient mise en elle Brasseur de Bourbourg et ses disciples ne paraît pas plus raisonnable. Les Espagnols qui ont examiné et décrit le monde américain à une époque très voisine (xvie siècle et première moitié du xviie siècle) de son indépendance, ont été presque toujours sincères et bien placés pour être exactement informés. Ils n'ont pas été, ils ne pouvaient être toujours impartiaux et clairvoyants. Pour leur catholicisme intransigeant, les croyances et les rites des Précolombiens ne pouvaient être que le produit d'une suggestion satanique. D'autre part, sujets d'une monarchie absolue, encore féodale dans ses formes extérieures, ils devaient, à leur insu, ramener à ce type politique et social, — le seul qu'ils connussent, — toutes les organisations qui s'offraient à eux. Enfin, vainqueurs et convertisseurs parfois brutaux, ils ne pouvaient échapper à l'inconscient désir de légitimer leurs violences, en dépréciant parfois les qualités intellectuelles et morales de leurs adversaires, devenus leurs victimes. Leurs erreurs, en quelque sorte fatales, ne rendent que plus nécessaire un inventaire méthodique de leurs écrits.

« Le chargé de cours a classé ces derniers d'après leur caractère et la personnalité même des auteurs (relations de découvreurs, conquérants et missionnaires, documents administratifs, historiographie officielle, chroniques monacales, etc.). Après s'être imposé à lui-même la lecture aussi minutieuse que possible de

chaque ordre de documents, il a groupé dans ses leçons les divers témoignages relatifs à une même région, en les comparant, en les complétant, en les commentant les uns par les autres, et, quand il se pouvait, en faisant appel, pour les éclairer, aux passages les mieux compris des historiens indigènes, aux résultats les plus certains de l'archéologie et de l'exploration moderne.

« Par ce procédé d'exposition qui évitait la monotonie et les redites, sans exclure l'analyse sérieuse et la critique, M. Lejeal espère avoir pu présenter à ses auditeurs le tableau intéressant et précis de trois régions distinctes de l'Amérique ancienne : 1° les *Antilles*, étudiées principalement dans Colomb, Fray Roman, Pierre Martyr et Oviedo ; 2° le *Yucatan* (d'après Landa, Lizana, Sanchez de Aguilar, Cogolludo, etc.) ; 3° l'*Amérique centrale* (d'après les P. Ximenés et Remesal la compilation discrètement consultée de Fuentés y Guzman et quelques historiens généraux, tels que Herrera). Aux Antilles, la juxtaposition des peuples *Igneris-Cebuneys* (Haïti et Cuba) et des Caraïbes (Petites Antilles), leur ethnographie respective et les éléments religieux qu'ils semblent avoir eus en commun avec le Yucatan et l'Amérique centrale ; dans ces derniers pays, les migrations successives qui paraissent avoir formé la famille ethnique des Mayas ; les légendes si curieuses des prophètes civilisateurs (Zamna, Kukulhan, Gukumatz) et leur parenté avec celle du Quetzalcoatl mexicain ; les vicissitudes politiques et sociales des diverses confédérations tribales de Mayapan, d'Uxmal, de Chichen-Itza, du Péten, et des États, plus nettement monarchiques, du Guatemala ; l'histoire — ou des linéaments d'histoire — des principales dynasties (Cocomes, Tutul-Xiu...) sacerdotales ou royales ; enfin l'origine septentrionale assez évidente de la culture dite Maya, et la modernité relative de cette civilisation, tels sont les points sur lesquels on a plus spécialement insisté.

« Le cours du samedi a été consacré aux questions suivantes : 1° *Le Calendrier mexicain*. On l'a d'abord examiné en lui-même et dans son économie, en prenant pour base les travaux de Gama, d'Orozco y Berra et de Brinton, complétés (pour l'intercalation des jours complémentaires du cycle de 52 ans, pour la détermination du jour initial de l'année de 360 jours, pour le rôle de la période venusienne dans le comput des Aztèques) par les hypothèses plus ou moins récentes de Mme Nuttall, du Dr Seler, de MM. Abadiano, del Paso y Troncoso et Ernest Hamy. On a pris ensuite le calendrier comme base d'une première étude succincte de la religion, de la liturgie, (en s'arrêtant avec quelques détails sur les mythes et les rites rivaux de Huitzilopotchli, Tezcatlipoca, Quetzalcoatl) et de la vie mexicaine ; 2° *Éducation et famille mexicaines* (d'après Sahagun et Torquemada) ; 3° *Découvertes archéologiques récentes dans la Zapotèque et la région des Isthmes* (Monte Alban, Xoxo, Mitla, Yâxchilan ou Ville-Lorillard, Copan et Chaculá). Le plan suivi dans cette dernière série de leçons pratiques qui à occupé tout le second semestre de l'année, comportait, avec l'histoire des cités en question, l'exposé des résultats donnés par les fouilles, c'est-à-dire l'analyse des mémoires de M. Batres (*Exploration of Mount Alban*), Marshall. Saville (*Exploration of Zapolecan Tombs* et *Cruciforms Structures near Mitla*), Maler (*Researches in the Usumacintla Valley*), Eduard Seler (*Die alten Ansiedelungen von Chaculá*) et les publications dernières du « Peabody

Museum » (*Prehistoric Ruins of Copan*). Les conférences du samedi, comme celle du jeudi, ont été généralement illustrées par des reproductions de monuments, manuscrits, etc. En fin d'année, deux séances ont été, du reste, remplies, en tout ou partie, par des projections lumineuses. Enfin, une visite au Musée ethnographique du Trocadéro a familiarisé l'auditoire avec les originaux. »

M. Lejeal, en 1903-1904, traitera de l'*Amérique préhistorique* et continuera d'étudier les *Sources espagnoles de l'histoire précolombienne*, les mercredis et samedis à 5 heures.

La bibliographie américaniste en France. — Ce genre de travail, — si ingrat mais si utile, — semble reprendre faveur chez nous. Après la *Bibliographie critique des Antiquités mexicaines*, publiée par M. Lejeal[1], nous avons le plaisir de signaler le travail de M. A.-L. Garraux : *Bibliographie brésilienne*, Catalogue des ouvrages français et latins relatifs au Brésil [1500-1598], in-8°, chez l'éditeur Chadenat. D'autre part, l'*Année linguistique*, parue récemment sous les auspices de la *Société de Philologie*[2], c'est-à-dire sous la direction de notre excellent confrère, M. le comte de Charencey, nous a offert, sous la signature : S. Rink, une « Liste des ouvrages relatifs au Groenland et à la langue esquimaude », de 1890 à 1898. Cette liste comprend dix numéros. Souhaitons le renouvellement de pareilles initiatives.

N.

Récentes publications françaises et étrangères[3]. — Ambrosetti (Juan B.), *Arqueologia Argentina. Las grandes Hachas ceremoniales de Patagonia* (*probablemente « Pillan Tokis »*), Buenos Aires, Imprenta de Juan Alsina, calle México, 1422, 10 mars 1903, in-8° avec 7 fig. (p. 41 à 51 des *Anales del Museo nacional de Buenos Aires*, t. IX, sér. 3). — Batres (Leopoldo), *Inspeccion y Conservacion de Monumentos Arqueológicos de la República Mexicana. Visita a los Monumentos arqueológicos de « La Quemada », Zacatecas*, México, Imprenta de la Viuda de Juan Diaz de Leon, Cinco de Mayo y Callejón Santa Clara, 1903, in-8°, 43 p., 10 fig., 26 pl., 1 photochr. et 5 plans h. t. — Bowditch (Charles P.), *A Suggestive Maya Inscription*, Cambridge, University Press, 1903, in-8°, 16 p. ; *Notes on the Report of Teobert Maler in the Memoirs of the Peabody Museum*. Cambridge, University Press, 1903, in-8°, 29 p. — Beauvois (Eug.), *La Croix chez les Scandinaves du Groenland au moyen âge*, Bruxelles, Polleunis et Centerick, 1903, in-8°, 6 p. (extrait des *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, t. XXVII, 2e part.). — Dixon (Roland B.) et Kroeber (Alfred L.), *The natives Languages of California*, Lancaster, Pa., the

1. In-8° de 80 p., Paris, Alphonse Picard et fils, 1902.
2. In-12 de VI-304 p., Paris, Klincksieck, 1902.
3. Quelques-uns de ces travaux, offerts en hommage à la Société, seront analysés en détail dans nos prochaines livraisons.

New Era Printing Company, 1903, in-8°, 26 p. et 7 pl. h. t. (extrait de l'*American Anthropologist*, January-March, 1903). — Hernandez (Dr Fortunato), *Las Razas indigenas de Sonora y la Guerra del Yaqui*, México, Talleres tipograficos J. de Elizalde, 1902, gr. in-4°, 7 fnc., xix-296 p., pl. h. t., fig., photochr., cartes et plans. — Maler (Teobert), *Researches in the Central Portion of the Usumacintla Valley* (Reports of Explorations for the Peabody Museum), Part. II, Cambridge (by the Museum), 1903, in-fol (*Memoirs of the Peabody Museum*, vol. II, n° 2), 135 p., 68 fig., 46 photogr. h. t. — Moore (Clarence), Putnam (F. W.)... etc., *Discussion as to Cooper from the Mounds*, Extrait de l'*American Anthropologist*, Jan.-March 1903, in-8° (avec pl. et fig.). — Preuss (Dr K. Th.), *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständnis der Mexikanischen Religion in ihrem Zuzammenhange* (extrait du t. XXXIII des *Mittheilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, p. 129-233), avec fig. — Seler (Eduard), *Gesammelte Abhandhungen zum Amerikanischen Sprach -und Alterthumskunde* (Bd. I; Sprachliches-Bilderschriften-Kalender und Hieroglyphenentzifferung), Berlin, A. Asher, 1902, in-8°, xxviii-862 p. — Uhle (Dr Max), *Types of Culture in Peru* (Extrait de l'*American Anthropologist*, October-December 1902) — Van Panhuys (L. C.), *Verslag van de dertiende zitting van het Internationale Congres van Americanisten, gehouden te New-York van 20-25 October* 1902, s' Gravenhage, Algemeene Landsdrukkerij, 1903, in-8°, 28 p. (extrait de *Nederlandsche Staats courant*, 18 mars, 1903, n° 65). — Vignaud (Henry), *Toscanelli and Columbus, Letters to Sir Clements R. Markham, and to C. Raymond Beazley*, London, Sands and C°, 1903, in-8°, 31 p.; — *Toscanelli and Columbus, a Letter from Sir Clements R. Markham and a Reply from Mr. Henry Vignaud*; London, Sands and C°, 1903, in-8°, 40 p. — *La route des Indes et les Indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb* (Lettre au Dr Jules Mees de Gand), Paris, Ernest Leroux, 1903, in-8°, 35 p. — Von Ihering (Dr H.), *El Hombre prehistórico del Brasil* (extrait de « *Historia* », t. I, p. 161), Buenos Aires, Compañia Sud-Americana de Billetes de Banco, calle Chile 263, 1903, in-8°, 12 p., 1 pl. h. t.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

HUITIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE GÉOGRAPHIE

On nous prie de porter à la connaissance de nos lecteurs l'information suivante : « Les sociétés géographiques des États-Unis, selon le mandat qu'elles avaient reçu en 1899, du septième Congrès international de géographie, tenu à Berlin, ont délibéré du plan à suivre pour la réunion du huitième Congrès qui doit avoir lieu, sur le sol du Nouveau Monde, au mois de septembre 1904. Le projet qui semble l'emporter définitivement comporterait une session surtout théorique, organisée à Washington, pour le début de septembre, des séances ultérieures, tenues successivement à New-York, Philadelphie, Baltimore, Chicago, et consacrées surtout aux applications de la géographie (notamment aux choses de la géographie sociale), enfin une réunion finale à Saint-Louis, en coïncidence avec le « Congrès universel (*World's Congress*) des sciences et arts ». Dès à présent, nous pouvons considérer comme très probables des excursions offertes aux adhérents, vers le Mexique (de Saint-Louis à Mexico) et vers les régions géographiquement remarquables des États-Unis et du Canada.

« D'ailleurs, le programme du Congrès sera prochainement envoyé aux comités directeurs et aux membres de toutes les sociétés de géographie du monde entier, ainsi qu'aux spécialistes isolés les plus éminents. Un comité américain s'occupe actuellement de sa rédaction. Il est composé de MM. W. J. Mac Gee, président ; John J. Edson, trésorier ; Dr J. H. Mac Cormick, secrétaire. — Adresser à ce dernier toutes les communications, Hubbard Memorial Hall, Washington, D. C., U. S. A. »

JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES DE PARIS

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 15 OCTOBRE 1903.

TEXTE

PLANCHES

CARTES

Les communications concernant la RÉDACTION doivent être adressées à M. Léon LEJEAL, secrétaire de la Société, au Laboratoire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle, 61, rue de Buffon, Paris.

Les demandes d'ABONNEMENT ou de NUMÉROS ISOLÉS sont reçues à la Librairie Ernest LEROUX, 28, rue Bonaparte, Paris.

Chaque numéro se vend séparément 10 francs. — Abonnement d'un an : 20 francs.

Un certain nombre de collections de la première Série du Journal est mis en vente au prix de 15 francs le volume in-4°.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

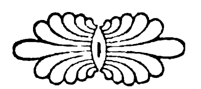
JOURNAL

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

DE PARIS

NOUVELLE SÉRIE — TOME 1[er] — NUMÉRO 2



LABORATOIRE D'ANTHROPOLOGIE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE
61, RUE DE BUFFON, 61

—

1904

Reprinted with the permission of the Société des Américanistes

JOHNSON REPRINT CORPORATION
111 Fifth Avenue
New York, N.Y. 10003

JOHNSON REPRINT COMPANY, LTD
Berkeley Square House
London, W 1

First reprinting, 1966, Johnson Reprint Corporation
Printed in the United States of America

UN TEXTE ETHNOGRAPHIQUE INÉDIT
DU XVIIIe SIÈCLE

PAR M. GABRIEL MARCEL

Conservateur à la Bibliothèque nationale,
Membre de la Société des Américanistes.

A peine les derniers des douze mille malheureux colons du Kourou, grâce à l'imprévoyance et à l'impéritie du chevalier Turgot et de Thibaut de Chanvallon, venaient-ils de rendre le dernier soupir, qu'on songeait, en Cour, à organiser une nouvelle tentative de colonisation en Guyane.

Seule de toutes nos colonies, — nous venions de perdre le Canada, — elle attire les regards, elle tente les ambitieux extravagants qui comptent réaliser en quelques années une grosse fortune. Il semble qu'une sorte d'aimant fixe sur elle exclusivement l'attention publique ; que, brillant miroir, elle attire invinciblement tous les gens hasardeux, tous les brasseurs d'affaires qui, sans se donner la peine de faire des études approfondies, courent incontestablement à quelque nouveau désastre.

En 1772, la Guyane est devenue un nouveau Pérou, grâce à un certain baron de Bessner qui aspire à en devenir gouverneur et qui y est parvenu plus tard. Doué du génie de l'intrigue, au moyen de brochures et de mémoires habilement écrits, mais qui ne sont qu'un tissu de fables, il séduit d'habiles financiers, comme le fermier général Paulze et le chancelier du duc d'Orléans, Lemoyne de Belle-Isle, et propose la création d'une nouvelle compagnie avec l'appui du comte de Provence. Ce ne sont plus, comme au Kourou, des ouvriers européens qu'on veut transporter à la Guyane, ce sont des nègres fugitifs et des Indiens dont on prétend faire des bergers et des laboureurs sous prétexte qu'ils sont acclimatés.

Ces plans avaient paru si extravagants au Ministre qu'il envoya sur les lieux Malouet pour étudier la question et en démontrer la folie. On sait avec quel soin, avec quelle compétence celui-ci remplit cette mission et les magnifiques résultats qu'on n'aurait pas manqué d'obtenir, si l'on eût continué l'exécution des plans qu'il avait conçus et des travaux qu'il avait commencés. Il revint en France pour y réunir les éléments d'une société qui prendrait comme base de ses opérations les vallées de Kaw et de l'Approuague, autrefois explorées par l'ingénieur Guisan et reconnues plus fertiles que les parties basses de la colonie dont la fécondité s'épuisait rapidement. Il faut lire dans les *Mémoires* de Malouet l'éloquent récit de l'enquête à laquelle il avait mis tous ses soins; ses visites dans les plantations de cannes ou de roucou, dans les indigoteries et les *ménageries* des principaux colons. Les renseignements qu'il avait ainsi recueillis l'avaient progressivement convaincu de la réalité de ses conclusions et il avait chargé Guisan de concentrer tous ses efforts sur l'Approuague dont les terres, pour être un peu moins fertiles que celles de Surinam, n'en étaient pas moins de la même nature. Mais la société constituée avec l'aide du comte de Broglie, mort peu après, victime de l'insalubrité de Rochefort, pour la mise en valeur des terres basses de la Guyane, n'eut qu'une existence éphémère et la nomination de Bessner, en 1781, comme gouverneur de la colonie, lui porta le dernier coup.

Quelques années plus tard, arrivait en Guyane un nommé La Croix. Il fut attaché comme chirurgien à l'hôpital annexé au poste de l'Approuague et il y résida de 1785 à 1787. Les Archives des colonies n'ont pu nous fournir aucun renseignement biographique sur ce fonctionnaire dont les attributions devaient être multiples, si nous en croyons la relation que nous utilisons.

Le poste de l'Approuague n'était pas alors grand'chose. Bien qu'il fût en même temps paroisse du quartier, il ne comprenait qu'une trentaine d'habitations, dont quelques-unes fort misérables. Le soin des malades, les occupations que causait à La Croix l'établissement de quelques familles, vraisemblablement venues à la suite de Bessner, n'absorbaient pas tout son temps. Aussi se mit-il rapidement, et par distraction et par goût naturel, à étudier les produits et les ressources du pays, les mœurs et les habitudes de ses habitants, c'est-à-dire des blancs, des Indiens et des nègres.

Il a rédigé ces observations sous le titre un peu ambitieux de *Description physique et morale de l'île de Cayenne et de la Guyane française. Résultat d'un voyage fait en 1785, 1786, 1787.*

Cette relation, dont l'original nous appartient, est restée inédite jusqu'à ce jour. On reconnaît tout de suite qu'elle a pour auteur un homme instruit, vraisemblablement un médecin, car les détails y abondent sur l'histoire naturelle et sur les maladies qu'on rencontre le plus ordinairement dans la contrée. Le style en est simple et sans art, mais on y sent l'influence de la thèse de Rousseau sur l'homme à l'état de nature. Telle qu'elle est, cette relation ne manque pas de valeur, même après l'ouvrage de Bajon. Elle est surtout intéressante parce qu'elle contient tout un chapitre sur les Indiens de la Guyane. La Croix les a bien vus, du moins ceux de l'Approuague, qui étaient en rapports fréquents avec les Français. Mais il ne paraît pas, comme le P. Briet, le Dr Patris, Leblond et tant d'autres, avoir fait de voyages dans l'intérieur du pays et visité, chez eux, les véritables sauvages. C'est ce qui explique certaines lacunes qu'on remarque dans sa relation ; c'est ainsi qu'il ne dit rien des *piayes*, ces médecins et sorciers qui ne résidaient que loin des côtes ; c'est ainsi qu'il ne donne pas de détails sur le mode d'enterrement des Galibis, détails qu'on rencontre chez d'autres auteurs.

Barère avait donné, en 1743, de notre colonie et de ses habitants une description infiniment précieuse dans laquelle sont venus largement puiser, — sans le nommer le plus souvent, — les écrivains qui se sont occupés de cette région et Belin notamment, qui fut chargé par le Ministère de rédiger et de publier une description de la Guyane, sans y être jamais allé.

A l'époque où la Croix résidait à la Guyane, un officier de marine, le vicomte Galard de Terraube, qui devint, sous la Restauration, contre-amiral honoraire, député et gouverneur de l'École de la marine d'Angoulême, y alla trois fois avant 1789. Il y séjourna une année entière pour y faire des études d'hydrographie et corriger les cartes ; puis, comme il dit, pour rectifier les idées du gouvernement, et c'est son premier voyage qui le fit désigner pour les deux autres.

Galard de Terraube a publié sous le voile de l'anonyme, en 1797, un récit de son voyage, sous le titre de *Tableau de Cayenne ou de*

la Guyane française. C'était, alors, un écrit de circonstance, car c'est l'époque des proscriptions. Galard de Terraube était jeune, lorsqu'il vint à Cayenne, — il fut nommé lieutenant de vaisseau en 1789, — il résida relativement peu de temps dans le pays et nous ne croyons pas qu'il se soit avancé dans l'intérieur. Il donne cependant sur les Indiens des renseignements qui concordent avec ceux recueillis par La Croix, et avec ceux que nous devons à Malouet mais que nous le soupçonnons d'avoir surtout puisés dans l'ouvrage de Barère,

Doué d'un esprit vif, d'une pénétration infinie, Malouet a recueilli des renseignements précieux. Lui, il a vu les Indiens, il est allé les trouver dans leurs carbets, et les renseignements qu'on lui doit sont absolument dignes de confiance. Mais il s'occupe bien plus des colons que des Indiens. Il s'est vite rendu compte que ces derniers sont infiniment moins nombreux qu'on ne cessait de le proclamer à Paris. Il les juge irréductibles à notre civilisation et, dès lors, voyant qu'il n'y a rien à en tirer, il les estime quantité à peu près négligeable. S'il s'y intéresse, ce n'est pas au point de vue pratique, car il a mis à jour les illusions qu'on se fait et qu'on essaie de faire partager au Ministre ; c'est en curieux et en philosophe.

Il est encore un homme qui aurait pu nous fournir, à la même époque, sur ces sauvages, des renseignements d'une valeur particulière, parce qu'il les employa et vécut au milieu d'eux, c'est l'ingénieur Guisan dont Malouet disait que c'était le plus précieux cadeau qu'il eût fait à la Guyane ; mais, si Guisan a publié un excellent mémoire sur la culture des terres basses, on n'y rencontre pas grands détails sur les indigènes. Quant à sa biographie, publiée par M. Eynard, elle date de 1844 et manque, comme tous les travaux publiés à cette époque, des notes et des extraits de manuscrits originaux qui lui auraient donné un intérêt et une saveur qui lui font défaut [1].

Enfin il est un voyageur malgré lui, Barbé Marbois, qui fut déporté sans jugement avec dix-sept compagnons, en 1797. Au cours de son *Journal*, il nous fournit des informations non moins curieuses que celles de La Croix. Bien qu'il ne s'agisse pas ici

1. Il est plusieurs fois question de Ch. Eynard dans la correspondance de Sainte-Beuve et de J. Olivier que publie en ce moment la *Revue des Deux Mondes.*

d'Indiens de l'Approuague, mais de Sinnamary les deux relations concordent assez bien entre elles et, d'ailleurs, l'époque à laquelle elles furent rédigées est absolument voisine. Barbé Marbois avait visité quatorze ans plus tôt, dans leurs forêts, les Indiens du Canada et des grands lacs, il était donc curieux de voir les Galibis chez eux. Il déplore, lui aussi, les ravages causés par les liqueurs fortes qui les abrutissent et les rendent stériles, et prévoit la disparition rapide et totale des Indiens. Il y a dans son *Journal* nombre d'observations utiles, de remarques curieuses, d'anecdotes intéressantes ; mais il faut aller les chercher dans un livre que son titre ne recommande pas à l'attention du géographe.

A côté des ouvrages que nous venons de signaler se place notre manuscrit qui est entièrement consacré à la Guyane, à ses ressources et à ses habitants. Nous avons pensé que les chapitres relatifs aux Indiens et aux nègres présentaient un intérêt tout particulier. Nous nous contentons aujourd'hui de reproduire le premier de ces fragments, auquel nous avons ajouté quelques notes qui nous ont paru nécessaires.

LES INDIENS DE LA GUYANE A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

« La partie de la Guyane française qui se trouve habitée par les « Européens, depuis deux cents ans environ, l'était, jusqu'à l'époque « des premiers établissements, par ces peuples sauvages connus sous « le nom d'Indiens. C'est une contrée qui leur a été envahie.

« Pour faire place aux Européens, ces Indiens se sont resserrés « dans divers cantons plus éloignés. Ils sont répandus par nations « différentes dans le voisinage de Cayenne et dans diverses contrées « éloignées de la Guyane. Il y en a même dans le fond des bois où « l'on n'a aucun accès, qui forment des peuplades [1].

1. Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'importance de ces populations indiennes. Leur nombre était-il considérable au moment de l'arrivée des Euro-

« Ces peuples, dans leur origine anthropophages, sont un peu « humanisés, je ne dirai pas civilisés, car leur conception rustre fait « croire qu'ils ne sont pas susceptibles d'être policés.

« La taille de ces Indiens [1], en général, est médiocre, renforcée

péens ? il ne semble pas qu'il en ait été ainsi, si l'on en juge d'après ce qu'il en était au milieu du XVIIIe siècle. Voici ce que dit Malouet (p. 149, tome 1er de ses *Mémoires*) : « La mission de Saint-Paul, la plus considérable qu'aient établie les Jésuites français, n'a jamais compté que 1.000 à 1.200 Indiens baptisés. Quant à ce qui en reste, les voyageurs que j'ai consultés, M. P. Patris, Mentelle, Bradel, le chasseur Alexandre, qui ont pénétré le plus avant dans l'intérieur de la Guyane, évaluent à 3, à 4 et jusqu'à 10.000 la totalité des différentes nations subsistant dans une étendue de 120 lieues de côtés jusqu'à 100 de profondeur. M. de Fiedmont, qui était passionné pour les Indiens, qui en a toujours eu chez lui de différentes nations, n'estimait qu'à 600 guerriers la réunion de ceux dispersés sur notre territoire ; et, parmi une douzaine de chefs que j'ai pu voir et interroger, aucun ne m'a dit que sa nation excédât trois cents individus, ni qu'il en connût une plus nombreuse. Le plus grand nombre de leurs villages était de vingt à cinquante familles. En réunissant à ces renseignements ceux que j'ai pris à Surinam, mon opinion est que dans tout l'espace de terre enfermé entre l'Amazone et l'Orénoque, on ne rencontrerait pas et l'on pourrait encore moins réunir 20.000 Indiens et que, sur ce nombre, nous Français, nous ne pourrions pas disposer de 3.000. »

Ainsi donc, Malouet n'estimait qu'à ce dernier chiffre le nombre d'Indiens établis sur notre territoire dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Nous possédons un document cartographique de bien peu antérieur aux renseignements recueillis par Malouet, c'est une carte due à Bruletout de Préfontaine, l'auteur de la *Maison rustique de Cayenne*, qui, établi à la Guyane en 1743, y mourut en 1786 sur la plantation qu'il avait créée. Sur cette carte qui fut gravée par Louis-Charles Buache, sont indiqués les différents villages d'Indiens entre les rivières d'Oyapoc et de Counani, c'est-à-dire sur un espace infiniment moins considérable dont il évalue en bloc le total à 582 et qui, comptés en détail, nous permettent d'arriver à 1.338. Cette différence de plus du double, dans le même document est pour nous inexplicable; mais ces chiffres, pour différents qu'ils soient, ne doivent pas beaucoup s'éloigner des évaluations de Malouet. En tout état de cause, nous sommes loin des 100.000 Indiens que le gouverneur Bessner prétendait exister dans notre colonie. A l'intérieur, si l'on en croit le voyageur moderne Crevaux, le nombre des Indiens serait infiniment plus considérable ; mais au XVIIIe siècle le voisinage des blancs, les maladies qu'ils leur avaient apportées, l'abus des liqueurs alcooliques avaient déjà, au bout de trois siècles, singulièrement diminué le nombre des habitants, dont une grande quantité s'étaient retirés dans les savanes et les forêts de l'intérieur.

1. La plupart des Indiens de la Guyane appartiennent à la race galibi. Raleigh et Keymis furent les premiers à signaler, dans les cantons voisins du Cap

« et nerveuse, telle enfin qu'il faudrait pour en faire des corps très « robustes, si leur vie et leurs exercices secondaient ces disposi- « tions naturelles.

« Leurs jambes pleines et nourries sont presque toujours bien « faites, ils les mettent pour ainsi dire au moule en les liant par le « haut et par le bas dès leur enfance. Les jambes des femmes étant « exposées à la vue comme celles des hommes, demandent la même « attention.

« On attribue la couleur rougeâtre de leur peau au roucou[1], « sorte d'huile dont ils peignent leur corps ; peut-être, sans cet apprêt, « seraient-ils d'une peau plus blanche.

« Leurs cheveux sont d'un noir luisant ; ils les frottent aussi « d'huile qui leur produit, peut-être, seule cet effet ; ils sont lisses « comme ceux des Européens, jamais crépus ni frisés, et descendent « rarement plus bas que les épaules, aux femmes comme aux « hommes[2].

« Leurs sourcils sont d'un beau noir ; aucun d'eux ne se laisse « croître la barbe, j'en ai vu plusieurs qui se l'arrachaient jusqu'à « la racine, lorsqu'elle commençait à leur venir. Je n'en ai vu « aucun qui fût velu aux jambes, aux cuisses, sous les aisselles, à « la poitrine, etc.

« Les yeux des hommes et des femmes sont tous noirs, gros et « un peu saillants ; ils ont les uns et les autres un regard stupide et « effaré.

« Ils ont aussi le nez épaté, leur visage paraît un peu aplati ; « leur physionomie est triste. Ils ont tous une odeur forte et désa- « gréable que l'on ne peut définir ; leurs oreilles sont un peu

Nord et sur les bords de l'Amazone, des Caraïbes vraisemblablement émigrés des Antilles. Sur les bords de l'Approuague habitaient des Iapayes.

1. Ce n'est pas par plaisir ou par coquetterie que les sauvages de la Guyane se barbouillent de roucou, c'est par expérience ; l'odeur du roucou dont ils frottent aussi leurs hamacs, dit Galard de Terraube, et tous les meubles qui leur appartiennent, est si forte qu'elle chasse la plupart des insectes et les met à l'abri de leurs piqûres. Tel est aussi l'avis de Barbé Marbois.

2. Leurs cheveux sont rudes au toucher comme du crin. Galard rapporte que « quelques peuplades indiennes un peu éloignées des côtes, dans certaines circonstances d'apparat, portent des habillements et des bonnets d'une grande recherche, en plumes de la plus grande beauté. J'ai vu, dit-il, plusieurs de ces parures qui sont toujours d'un assez grand prix. »

« grandes ; hommes et femmes ont à chacune des pendants de « différentes choses, soit coquillages, os de poissons ou autres baga- « telles.

« Leur vêtement [1] ne consiste pour les hommes qu'en un mor- « ceau de toile d'environ deux aunes de long et d'une demi-aune de « large et qui n'est, à proprement parler, qu'un drapeau servant « d'ornement, lequel mis sur une épaule, un bout pendant par « derrière et l'autre bout par devant, faisant un entrelac dans un « bras, retroussé ensuite autour de la ceinture, cache l'endroit de « leur nudité qui est à peine couverte sans cela d'une banderole « d'autre toile large de quatre doigts ; le reste du corps est à nu.

« Pour les femmes, un jupon de toile, prenant à la ceinture, « descendant jusqu'à terre, est le seul objet de leur vêtement ; « elles ont les cheveux ainsi que les hommes, liés en queue avec « une ficelle qui la forme.

« C'est dans cet équipage leste [2] qu'ils viennent à la ville de

1. Ceux qui avaient l'habitude de fréquenter les blancs portaient des *camisas* ou une bande de coton peinte avec du roucou ou quelque autre plante. Les camisas avaient quatre à cinq pieds de long, sept pouces de large ; ils les rattachaient à la ceinture avec du fil de coton et les font passer entre les cuisses. Quant aux femmes, elles se servent du *couyou*, tablier presque triangulaire tissu de rassade. Celles qui appartiennent à des tribus éloignées n'ont rien qu'une coquille ou un morceau d'écorce de tortue pour cacher leur nudité, d'après Barère. Il faut avouer que la pudeur est un sentiment aussi inconnu des hommes que des femmes. Celles-ci, petites, délicates, ont, au moins dans leur jeune âge, un certain air de douceur qui ne sent pas le sauvage. « Certaines sont fort ragoûtantes, dit la vieille relation, et ne haïssent pas les Français », mais il ne faut pas qu'elles soient prises, car elles y laisseraient la vie. Il faut croire que cet amour de nos compatriotes était chose enracinée, car Barbé Marbois raconte ceci : « Les femmes, très familières, traversèrent d'une rive à l'autre, nageant autour du canot ainsi que des sirènes. Un moment immobiles et reposant sur le dos, le moment d'après elles disparaissaient en plongeant ; elles revenaient bientôt se montrer, nous appelaient, nous jetaient de l'eau, poussaient la pirogue ou la retenaient, s'y suspendaient comme pour la submerger. Toutes ces agaceries ne servant de rien, elles nous dirent : « Restez, nous vous apprendrons encore quelque chose »... Nous résistâmes à la tentation, et même sans boucher nos oreilles ; je crois pourtant que quelques-uns ne purent échapper à la séduction qu'en fermant les yeux. » Voilà une scène qui aurait pu tenter le pinceau d'un Boucher s'il l'eût connue !

2. Galard raconte que dans les rues de Cayenne les femmes indiennes ne portent qu'un petit jupon de toile sans bas, sans souliers, sans chemise ; elles ne

« Cayenne et chez divers habitants faire le trafic de perroquets, de « singes et d'autres animaux privés et de petits objets de leur « invention, en troc desquels on leur donne de vieux fusils, poudre « et plomb, vieux sabres, couteaux, rassade ou verroterie et surtout « du tafia dont ils sont grands amateurs; mais à les voir dans « leur propre pays, ils sont plus simplement arrangés, les hommes « n'ont que la banderole de toile dont j'ai parlé ci-dessus, laquelle, « ai-je dit, voile à peine leur nudité.

« Les femmes ont seulement à cet endroit une pièce qu'elles « nomment *couiou*, qui a demi-pied environ en carré, fait en « façon d'entoilage, parsemé de grains de verroterie, lequel « empêche simplement de voir cette partie. Tout annonce, « d'ailleurs, chez eux qu'ils ne connaissent point la pudeur.

« On pourrait volontiers les peindre, hommes et femmes, comme « on peint les amours, nus, armés de flèches et d'un carquois, il « ne s'agirait que de déplacer le bandeau.

« Parlons maintenant des facultés de leur esprit. Ce n'est pas « leur couleur rougeâtre de peau, ce ne sont pas leur traits si « différents des nôtres qui mettent une si grande distance entre « eux et nous, c'est leur excessive simplicité, ce sont les bornes « de leurs conceptions.

« Leur raison n'est pas plus éclairée ni plus prévoyante que

portent le plus souvent qu'un petit tablier de rassade trapézoïdal de huit ou neuf pouces de hauteur sur quatre ou cinq à sa base supérieure et le double par en bas, qu'elles appellent *kouyou* ; par derrière elles ne sont abritées que par la ficelle qui l'attache à la ceinture. Au sujet de leur parure il ajoute un détail qui mérite d'être retenu, car on retrouve une mode analogue, à peu près à la même époque, bien loin de là, chez les indigènes américains du Port des Français. « J'ai vu, dit Galard de Terraube, quelques-unes de ces femmes qui avaient jusqu'à trois épingles passées en dedans de la lèvre inférieure de manière à y être retenues par la tête et que la presque totalité ressortait en dehors. Je n'ai jamais pu découvrir quel était le véritable motif de ces beautés piquantes dans le sens le plus littéral, on m'a alternativement assuré que c'était un remède et un objet d'ornement, et cela paraît si peu propre à remplir l'une ou l'autre de ces destinations, qu'on ne sait guère qu'en croire. » Barbé Marbois raconte la même chose. « Elles percent au-dessous de leur lèvre inférieure un trou assez grand pour y faire passer un faisceau de huit à dix épingles. Elles le font entrer par la bouche, de sorte que les têtes touchent le bas de leur gencive inférieure, les pointes sortent en dehors et, retombant sur le bas de leur menton, s'agitent comme une touffe de barbe quand elles mangent ou parlent. »

« l'instinct des bêtes. Si la saine philosophie et la religion ne nous « prêtaient pas leurs lumières et si l'on ne se décidait pas par les « premières impulsions de l'esprit, on serait porté d'abord à croire « que ces peuples n'appartiennent pas à la même espèce humaine « que nous.

« A l'égard de la religion,[1] ils n'en ont aucune, leur âme est « enveloppée du voile de l'idolâtrie la plus bornée. Les tentatives « qui ont été faites sur ces peuples sauvages par un nombre infini « de Jésuites missionnaires, pour tâcher de leur insinuer des senti- « ments chrétiens ont été vaines et infructueuses jusqu'à présent.

« Les Indiens les plus susceptibles de comprendre ce qu'on leur « objectait à propos du christianisme ne purent jamais se décider « à adopter des maximes qui exigeaient d'eux le sacrifice de leurs « passions et souvent même de leurs besoins, le pardon des injures, « l'amour pour leurs ennemis, et qui leur étaient proposées par des « hommes avides de leurs biens, plus occupés à les asservir, à les « immoler à leur avarice, qu'à les éclairer et les convertir.

« D'ailleurs leur attachement pour un genre de vie facile, qui « répond à leur indolence, leurs goûts et surtout leur peu d'intel- « ligence et de pénétration, offrent encore des obstacles aussi con- « sidérables pour les convaincre des vérités de notre religion.

« Comme ils ne réfléchissent point et que leur indolence les rend

1. Nous ajouterons ici une adecdote empruntée aux Mémoires de Malouet, elle prouve éloquemment le fond qu'il faut faire le plus souvent sur les conversions des sauvages. A son arrivée, Malouèt avait établi nne station de missionnaires à l'entrée de l'Oyapoc. Deux prêtres, des ouvriers avec des marchandises et un poste commandé par un sergent devaient amener les cœurs des sauvages à l'Évangile. Les soldats parvinrent à les réunir tous les dimanches dans la chapelle où les missionnaires les catéchisaient, les baptisaient et les faisaient assister au service divin, leur distribuant chaque fois une ration de tafia. Celui-ci étant venu à manquer, les Indiens disparurent de l'église. Le missionnaire les envoya chercher par des fusiliers; les Indiens résistèrent et se rendirent à Cayenne pour porter plainte à Malouet. « Nous étions convenus, dirent ces braves gens, moyennant une bouteille de tafia par semaine, de venir entendre chanter les prêtres et nous mettre à genoux dans leur carbet. Tant qu'ils nous ont donné du tafia, nous sommes venus ; lorsqu'ils l'ont retranché, nous les avons laissés sans rien demander ; alors ils nous ont envoyé des soldats pour nous amener de force, nous ne le voulons pas. » On leur fit un petit catéchisme; ils ne firent qu'en rire ; le petit traité du tafia fut donc renouvelé et voilà comment on convertit les Indiens! (T. 1, p. 160).

« peu susceptibles d'admiration, leur cœur et leur esprit indiffé-
« rents et tranquilles jouissent des merveilles qu'offre le spectacle
« de la nature sans émotion, sans y donner même aucune atten-
« tion [1].

« L'organisation des êtres créés, le concours, les rapports, l'har-
« monie et la correspondance réciproque de toutes les parties qui
« composent l'univers, le firmament, les astres, les météores, leur
« influence, la terre et ses diverses productions, qui devraient être
« appréciés par leur jugement et qui portent tous les autres
« hommes à la croyance d'un être suprême, échappent aux
« Indiens. Un ouvrage qu'on n'admire pas ne peut inspirer
« aucun désir de connaître son auteur!

« Leurs yeux stupides sont le vrai miroir de leur âme, elle paraît
« sans fonctions ; jamais ils n'ont le souci de l'avenir.

« Comme ces sauvages n'ont que les plaisirs des animaux, ils
« paraissent n'avoir aussi que des peines semblables aux leurs. En
« sont-ils moins heureux? Ces hommes simples n'ont pas, comme
« nous, multiplié les objets du bonheur et par conséquent les
« obstacles pour y parvenir. Leurs désirs sont bornés, leurs besoins
« sont en petit nombre ; ils sont facilement satisfaits. Ils n'ont que
« le nécessaire dans leur situation et ne connaissent pas le
« superflu. Les uns ne sont pas humiliés par l'élévation des autres,
« ils ne savent ce que c'est que la distinction des grands et du
« peuple ; ils se regardent tous comme les enfants d'un même
« père.

« Ils passent leur vie tantôt accroupis, tantôt couchés dans des
« sortes de lits suspendus que l'on connaît sous le nom de hamacs,
« à dormir ou à fumer. La faim les oblige d'aller chercher leur
« nourriture à la pêche ou à la chasse. Ils rapportent leur proie
« chez eux et leurs femmes l'apprêtent. Elles sont chargées de tout
« le travail.

« L'amour paraît être pour eux comme la faim ou la soif.

1. « Ces indigènes sont stupides, dit Galard de Terraube, et la preuve la plus certaine qu'on en puisse donner, c'est que le spectacle des merveilles de la nature n'a pas suffi pour les conduire jusqu'à l'idée de son auteur. » Il est assez curieux de constater que La Croix et Galard font la même réflexion en des termes presque identiques. Rien ne nous donne à croire cependant que ce dernier ait eu connaissance du manuscrit de La Croix.

« Jamais il ne leur échappe une attention réciproque, jamais la « moindre démonstration de tendresse ou d'amitié pour ce sexe si « recherché par les nations policées, si avili par celles qui ne « suivent que la nature.

« Leur inclination fait leur mariage. Il est ordinaire de voir un « Indien âgé de vingt à vingt-cinq ans prendre pour femme une « Indienne âgée de dix à quatorze ans. J'en ai questionné plu- « sieurs sur le choix qu'ils faisaient de ces jeunes Indiennes « avant qu'elles fussent nubiles. Ils m'ont répondu que c'était « afin qu'elles se fassent d'avance à leur caractère et pour mieux « connaître le leur. Il arrive effectivement que pendant ce temps « d'épreuve, s'ils ne se conviennent pas, ils ont la liberté réci- « proque de se quitter pour en essayer d'un autre. Ils paraissent « vivre ensemble pendant ce noviciat comme frères et sœurs.

« La nubilité de la jeune Indienne déclarée, ils font une espèce « de noce pour leur mariage qui n'a d'autre formalité qu'une « assemblée d'Indiens composée en partie des parents et amis des « futurs. Le consentement donné de la part de la famille de l'In- « dienne, ils font une cérémonie à leur manière, ensuite un ban- « quet de cassave, de viande de chasse, de poisson, et pour boisson « du cachery et du ouycou (breuvage fait avec des racines de « manioc et de la cassave qui, le tout ensemble brouillé et battu, « bout par effervescence, dont se régalent les Indiens à défaut de « tafia), avec quoi ils s'enivrent et par où ils finissent cette fête[1].

« Il arrive souvent que leurs mariages soient témoins de scènes « tragiques. On attribue leur acharnement dans ce cas à de petits

1. Barbé Marbois et ses compagnons furent témoins d'une de ces scènes d'ivresse. « Après notre dîner, nous allâmes les voir manger, ou pour parler plus exactement, voir une de leurs scènes de boisson. La fête avait commencé la veille de grand matin et elle devait durer encore quelques jours, jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé cinq grands vases de terre cuite remplis chacun d'environ deux cents pintes d'un breuvage fermenté qu'ils appellent *vicou*. Il est composé des sucs de quelques plantes et surtout de cassave infusée. Ces fêtes finissent quand on a tout bu. On ne réserve rien pour les absents... Soit ivresse, soit indifférence, ils ne parurent pas s'apercevoir de notre présence et ils continuèrent la fête sans s'embarrasser des témoins. Les femmes seules parurent un peu plus attentives. Les hommes assis ou couchés sur leurs hamacs recevaient d'elles des jarres pleines de *vicou*; à peine avaient-ils bu qu'ils se faisaient vomir pour boire de nouveau... »

« différends qui s'élèvent entre eux vers la fin du repas. Alors, « animés par l'ivresse qui met plus de feu dans leurs animosités, « ils portent leur fureur jusqu'au carnage.

« Revenus à leur sang-froid, la paix se rétablit entre eux, si « toutefois l'excès de leur furie dans le combat n'a point causé la « mort de quelques-uns ; dans ce dernier cas, la zizanie recom- « mence et devient plus meurtrière. Les plus faibles sont contraints « de se sauver et de se réfugier chez une autre nation d'Indiens « qui les prend sous sa protection, ce qui cause ensuite de petites « guerres entre ces nations.

« J'ajouterai ici pour mémoire que le gouvernement de France « n'interpose point son autorité entre les Indiens [1], à moins qu'eux- « mêmes ne la réclament ou qu'ils causent quelque tort aux Euro- « péens ; les lois ne s'étendent point sur eux pourvu que les « meurtres ou différends qui s'élèvent entre eux n'influent pas sur « les autres. Ils sont regardés comme absolument libres, on les « laisse en cela jouir de leurs privilèges.

« Ces Indiens n'ont guère à se plaindre de l'infidélité de leurs « femmes. La coquetterie ni la vanité ne leur promettent pas les « plaisirs de l'inconstance. Elles se sentent nées pour obéir et se « soumettent. De quelque côté qu'elles portassent leurs cœurs, « elles ne feraient que changer de maître en changeant d'amant. « Une prompte mort serait d'ailleurs la punition de leur perfidie « ou de leur changement [2].

« Je crois qu'il ne faut pas confondre leur jalousie avec la nôtre ; « celle-ci est allumée en nous, le plus souvent, par un principe de « vanité, par la crainte de voir un rival plaire à l'objet qu'on

1. Galard de Terraube nous donne une preuve de l'impartialité avec laquelle ils étaient traités par nous ; on ne prenait jamais parti de leurs querelles et l'on se contentait de les empêcher de nuire quand l'ivresse avait monté les têtes. Ils venaient quotidiennement à Cayenne sans plus de crainte qu'ils n'en inspiraient. A la suite de nombreuses rasades de tafia, parfois ils se querellaient entre eux et se battaient même ; mais un caporal avec deux hommes suffisaient pour les amener au poste où on les gardait jusqu'à ce qu'ils fussent dégrisés.

2. Barbé Marbois est absolument d'accord avec La Croix : « Les hommes, dit-il, n'étalent point de douleur à la mort de leurs femmes. Esclaves pendant leur vie, elles excitent rarement des regrets à leur mort... La femme n'est point la compagne de l'homme, c'est une propriété qu'il conserve comme son arc et les flèches, et il veut la trouver aussi docile à toutes ses volontés. »

« aime ou qu'on désire ou que l'on se croit seul capable de séduire « et de soumettre. Mais les Indiens n'ont pas abusé de l'amour « comme nous ; que ce sentiment soit naturellement si faible en « eux qu'il paraisse ne pas exister ou qu'il n'ait pas occasion de se « développer comme parmi les nations policées, il n'a d'autres « prétentions que celles de la simple nature.

« Ils ont un usage tout à fait singulier [1] et dont le principe, « croit-on, dérive de leur superstition. Lorsqu'une Indienne est « accouchée, elle se lève presque aussitôt pour vaquer à tous les « besoins du ménage et le mari se couche. Il reste au lit, c'est-à- « dire dans le hamac que sa femme vient de quitter, pour se repo- « ser un certain espace de temps, pendant lequel il se garde bien de « manger aucune viande de chasse ou poisson, de peur que l'enfant « nouveau-né s'en ressente et ne participe aux défauts naturels « des animaux. Cette dernière circonstance doit nous confirmer « qu'ils tiennent leurs usages et leurs préjugés de l'idolâtrie la « plus stupide [2].

« Ils ne sont pas plus vifs dans leurs fêtes que dans leurs occu- « pations ordinaires, les plaisirs d'une nation portent toujours « l'empreinte de son caractère. L'indolence et l'ennui sont peints « sur le visage de ces Indiens.

« Ils sont aussi adonnés à la boisson que sobres sur le manger, « à peine boivent-ils qu'ils sont ivres, alors il se livrent à une danse

1. On a beaucoup discuté sur l'usage de la couvade. Barbé Marbois n'a pas l'air d'y croire comme notre auteur, et l'explication qu'il en donne nous paraît intéressante à reproduire : « C'est aux Indiens de la Guyane qu'on attribue spécialement la bizarre coutume de se mettre au lit, quand leurs femmes sont accouchées, et d'y prendre de bons consommés que celles-ci leur préparent. Les Indiens de Sinnamari n'ont point de lits et ils n'ont jamais pris de consommés, mais quand leurs femmes mettent au jour un enfant, leurs voisins, leurs parents viennent les féliciter. Le père les reçoit sur son hamac qui est son siège ordinaire. On lui apporte du *vicou*, du *cahini* ; ils boivent et célèbrent en s'enivrant l'accroissement de la famille et de la peuplade. »

2. Notre manuscrit est muet sur une pratique presque universelle que nous retrouvons chez les Galibis et sur laquelle Barbé Marbois nous fournit des renseignements précieux. « Les Galibis de tout âge, de tout sexe, nous dit-il, sont inhumés avec les meubles qui leur ont servi pendant leur vie. L'arc, les flèches, les colliers, les hamacs, souvent d'un grand prix parmi eux, sont mis en terre avec le mort. On scie même la pirogue en deux. Une partie est enterrée, si elle n'est pas trop grande, l'autre, renversée, couvre le tombeau. »

« en rond où chaque Indien caractérise les gambades et l'instinct « particulier d'un animal tel que le hoco, le tatou, le cabassou, le « pack et autres qu'ils connaissent.

« Cette danse est si grave et si sérieuse que le corps ne paraît pas « y prendre plus de part que l'âme, cependant cette danse est con- « duite en cadence par la mesure lente d'un chant monotone, « lugubre, et qui leur échappe à voix éteinte.

« S'il arrive que quelque instrument les accompagne, c'est une « espèce de flûte en roseau dont le son est aussi triste que leurs « voix ou quelques autres qu'ils ont inventés.

« Ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui annoncent « les orages, ne se terminent guère qu'il n'y ait du sang répandu. « Ils se rappellent dans leur ivresse les anciennes inimitiés de leurs « familles, ils rallument les querelles qui s'étaient soulevées entre « leurs pères et finissent par s'égorger. La haine et la vengeance « se perpétuent ainsi chez eux par leurs plaisirs mêmes.

« Le désir de se venger, cette passion cruelle dont nous sommes « aussi susceptibles qu'eux et que la nature a donnée à tous les êtres « animés semble donc être la seule qui puisse émouvoir le cœur de « ces Indiens que nous comparons souvent aux bêtes fauves, parce « qu'ils n'ont pas nos mœurs, c'est-à-dire les mêmes vertus et les « mêmes vices que nous.

« L'intérêt, l'amour et l'ambition qui, parmi nous, se croisent « et se combattent sans cesse, qui mettent chaque homme en oppo- « sition avec tous les autres hommes, ces sources fécondes de « malheurs et de rivalités chez les nations policées, qui ont souvent « ébranlé ou changé leurs lois et leurs constitutions, qui ont sou- « vent détruit ou divisé les empires, ne troublent jamais le bonheur « et la tranquillité des Indiens.

« Aussi, à juger de leurs destinées par leur conduite depuis « notre établissement dans les îles et par la tradition obscure de ce « qui s'est passé chez eux avant notre arrivée, leur histoire n'offre « point, comme les nôtres, des guerres longues et sanglantes, de « ces catastrophes funestes, de ces révolutions générales dont les « exemples ont été si souvent répétés chez nous.

« Nos crimes leur font horreur. Les infidélités, les trahisons, les « parjures, les vols et les assassinats, si communs chez les nations « civilisées, leur sont inconnus. La religion, la morale, les lois, les

« échafauds et les supplices, ces digues élevées pour la défense « d'un parti contre l'autre, et qui ne peuvent arrêter parmi nous « ces désordres, sont inutiles à ces hommes qui ne suivent que la « simple nature [1].

« Pour leur logement, il faut s'imaginer voir des espèces de « cabanes qu'ils nomment carbets, aussi rustiques qu'originales, « faites avec des piquets de bois plantés en terre, des traverses et « des palissades orientées à leur manière, arrêtées avec des lianes « et couvertes de feuilles d'arbres et de roseaux.

« Les premières armes des Indiens furent, comme celles de tous « les premiers peuples, un arc, des flèches avec une espèce de « massue qu'ils nomment boutou. Quoiqu'ils tirent leurs flèches « avec la plus grande justesse, ils en font peu d'usage aujourd'hui, « quand ils peuvent avoir des fusils, de la poudre et du plomb.

« Ils ont un chef par cantonnade, choisi par un petit nombre « d'Indiens qui forment une nation détachée. Ceux des nations « qui avoisinent l'île de Cayenne et se répandent chez les Euro- « péens, sont acceptés du gouverneur de la colonie qui, pour les « attacher aux différents services du gouvernement pour lesquels « ils sont capables ou, pour mieux dire, pour les entretenir dans « une espèce de concorde avec la nation française, fait présent à « ces chefs d'Indiens d'une médaille d'argent sur laquelle est « empreinte la figure de notre monarque et de l'autre côté le « symbole de l'union ; d'une canne de geay (*sic*) à pomme d'argent,

1. Nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, à propos de nos Indiens, ce curieux jugement de Barbé Marbois qui se termine par des paroles vraiment prophétiques :

« La vie s'écoule pour les Indiens sans qu'ils aient l'occasion de développer les talents qu'ils ont reçus de la nature. Ce flûteur, qui tire des sons touchants et mélancoliques de son roseau à trois trous, eût été un autre Gluck ; cet Orano si renommé à Samapo pour peindre les ornements sur le corps des Indiens, serait le rival de l'Albane et de Raphaël, et l'adroit Sara-Tonsin qui a construit avec tant d'industrie la cabane où je vous écris en ce moment, le disputerait à Palladio et à Vitruve. Simapo me disait un jour : « Mes gens m'obéissent parce que je ne leur demande rien que de bon pour eux ». Simapo instruit eût peut-être été Lycurgue... Quels changements pourront s'opérer sur le globe entier quand toute l'Amérique sera civilisée comme l'Europe ! A la marche rapide des républiques des États-Unis, c'est l'affaire de peu de siècles ; mais qui sait si, avant cette époque, l'Europe ne sera pas dans un état rétrograde ? »

« sur laquelle sont gravées les armes de France, d'un habit, veste « et culotte, et d'un chapeau, mais non de bas et de souliers. Ils « auraient trop de peine à marcher s'ils étaient chaussés, étant « tous habitués à aller nu-pieds. Ils se sont ensuite qualifiés de « capitaines [1], le nom de chef n'est en usage que pour ceux des « nations éloignées ou inconnues.

« Ces capitaines nomment les Indiens qui leur sont alors subor- « donnés, leurs *potos* ou *poitos*, ce qui veut dire, dans leur lan- « gage, gens, soldats ou camarades. Un capitaine a le droit souve- « rain et même despotique de leur commander tout ce qu'il veut, « sans qu'ils puissent refuser de lui obéir. Ces *potos* ne s'en font « même aucune violence.

« J'ai été à même de vérifier tout ce que j'avance sur le compte « de ces Indiens pendant le séjour que j'ai fait dans les postes où « món emploi me fixait en rivière d'Approuague où il s'en trouve « plusieurs nations avec lesquelles j'étais en relations.

« Comme j'étais commis en partie pour favoriser les nouveaux « établissements des familles étrangères que j'avais en entrepôt « dans mon poste, aidé à cet égard des lumières d'un ancien habi- « tant (M. Calvet, expert cultivateur), je fus obligé, suivant l'ordre « même que j'en avais, de recourir aux Indiens qui étaient dans « mon département pour faire faire le défrichement des conces- « sions et terrains destinés aux nouveaux colons.

« Ces Indiens ont l'art de faire des abatis (car tel est le terme du « pays) et non celui de défricher. On se sert d'eux pour cette opéra- « tion qu'ils entendent à merveille, plutôt que d'y employer des « nègres qui pourraient y périr dans la chute des gros troncs « d'arbres ; c'est d'ailleurs un grand profit que l'on en retire. Les

1. Galard rapporte la même chose en termes presque identiques. Chaque peuplade à son chef. Sous Louis XV, on leur avait donné, pour les distinguer, quelque décoration extérieure. C'était un habit bleu galonné d'or, rappelant l'uniforme des officiers généraux, une grosse canne à pomme d'argent presque identique à celle des tambours-majors et une médaille de même métal représentant le buste du roi qu'ils portaient sur la poitrine. « Je les ai vus, dit Galard, plusieurs fois, à Cayenne, dans ce brillant équipage, les cheveux étalés ou attachés avec une ficelle et sans bas ni souliers. Au reste, ces chefs ne s'enorgueillissaient ni de leur autorité, ni de la magnificence de leur costume. L'un d'eux était chargé de m'apprendre à tirer de l'arc, et le coup de tafia qui terminait la leçon le charmait comme le dernier de ses sujets. »

« travaux des nègres sont pour tout habitant d'une grande consé-
« quence. Le paiement que l'on fait aux Indiens pour leurs salaires
« ne consiste qu'en très peu de chose.

« J'ai déjà dit que l'intérêt ne les dominait pas ; en voici la
« preuve : soit que l'on se serve d'eux pour faire des abatis, pour
« des voyages de long cours, pour la pêche, la chasse, pour la
« construction des cases d'habitation ou autres ouvrages quel-
« conques [1], le paiement par homme, outre leur nourriture qui n'est
« que d'un mince objet, ne consiste, pour l'espace d'un mois
« (qu'ils nomment lune), qu'en une aune et demie de toile de
« zingue ou d'indienne très commune qu'ils appellent une brasse,
« en un couteau de table à manche d'os valant de quatre à cinq
« sous, un peigne de bois, un petit miroir à tirette et quelques
« masses de rassade ou verroterie, le tout pouvant valoir trois
« livres dix sols argent de France.

« Comme ils ont leurs femmes et enfants avec eux, c'est-à-dire
« ceux qui sont dans le cas d'en avoir (car ils ne se quittent jamais),
« on leur fait en outre quelques petits présents.

« On ne peut guère les engager, pour les différents travaux
« dont je viens de parler, pour plus longtemps qu'un mois au bout
« duquel ils s'en retournent dans leur contrée.

« Pendant tout le temps que j'ai habité les postes dont j'ai parlé,
« outre les Indiens que j'avais et que j'employais aux travaux des
« abatis, j'en avais toujours deux que je payais de même pour
« me fournir du gibier et du poisson, et cela alternativement ; c'est-
« à-dire que chaque mois les Indiens de différentes nations de
« mon département venaient à tour de rôle me servir en qualité de
« chasseurs.

« Autorisé par le gouvernement, je partageais les ressources que
« ces Indiens chasseurs procurèrent à mon poste pour le bien des
« malades et des convalescents de l'hôpital dont j'étais le directeur.

« La chasse et la pêche étaient toujours, c'est-à-dire ordinaire-

1. Les Indiens se louent aux blancs, dit Barbé Marbois. « Ils s'engagent aussi pour des voyages par mer ; comme on les nourrit, peu leur importe qu'ils aient plus ou moins de durée. Ces occupations, conformes à leurs habitudes, leur plaisent, mais on ne pourrait les astreindre aux mêmes travaux que les nègres, porter de l'eau, servir à table, faire la cuisine pour un autre ; enfin la plupart des occupations de la domesticité leur paraissent indignes d'eux. »

« ment abondantes ; l'hôpital pourvu du nécessaire, il restait « plus que suffisamment pour ma subsistance, ce qui ne contribuait « pas peu à mon bien-être ; je crois pouvoir dire tout cela pour « prouver l'utilité des Indiens et leur talent pour des choses vrai- « ment utiles aux Européens dans un pays qui leur est d'ailleurs « fort contraire par le climat.

« La langue naturelle des Indiens est un idiome particulier. Tous « entendent le galibi qui paraît être le langage général des Indiens « qui habitent la Guyane. Quand ils parlent aux Européens, c'est- « à-dire ceux qui sont le plus communément avec eux, ils emploient, « ainsi que font les nègres, un français si corrompu que c'est « presque un langage étranger pour les Européens nouvellement « arrivés aux îles. Ce langage grossier n'est qu'une fausse imita- « tion de notre langue dont on a conservé quelques termes et à « laquelle on a donné des inversions et une construction très « informe. »

LES LANGUES DE COSTA-RICA

ET LES IDIOMES APPARENTÉS

Par M. Raoul de La GRASSERIE

Lauréat de l'Institut,
Membre de la Société des Américanistes.

Dans le Centre-Amérique et la partie nord de l'Amérique méridionale existe une famille linguistique importante, divisée en plusieurs branches très distinctes. L'unité de cette famille n'est pas encore complètement démontrée ; celle de chacune de ses branches semble, au contraire, bien établie. L'étude de ces langues se trouve donc, aujourd'hui, à ce point intéressant où la synthèse est possible, où, sur beaucoup de points, elle est amorcée, et où, cependant, elle attend encore sa réalisation. C'est à cette œuvre que nous avons voulu apporter une contribution utile. Malheureusement les documents pour plusieurs de ces langues font en partie défaut (si, pour les autres, ils sont déjà en grand nombre), surtout en ce qui concerne la grammaire. Or, on sait que les affinités grammaticales sont les plus importantes; mais les vocabulaires recueillis sont déjà assez riches pour fonder des comparaisons et même des conclusions d'affinité suffisamment justifiées.

Cette grande famille linguistique n'a pas reçu de nom générique. Les dénominations que nous allons indiquer tout à l'heure ne s'appliquent qu'à chacun des différents groupes qui la composent. Si l'on tient compte du degré et de la direction de la civilisation, la primauté devrait appartenir au groupe *Chibcha*, et ce groupe devrait donner son nom à la famille entière. En effet, la nation de ce nom a fourni à l'Amérique un des principaux centres de civilisation précolombienne, et qui vient peut-être immédiatement après les centres mexicain et péruvien ; mais, à d'autres points de vue, à celui purement lin-

guisque, d'autres groupes, en particulier le *Bribri*, pourraient venir lui disputer cette primauté. Or cette langue fait partie du groupe *Talamanque*. On pourrait donc appeler cette famille la famille *Talamanque-Chibcha*. Malgré son voisinage géographique, elle est d'ailleurs complètement différente d'une autre famille très importante aussi, la famille Maya. A défaut d'une dénomination unique dont l'exactitude soit certaine, nous appellerons ces langues simplement : langues de Costa-Rica, parce que cette région est, non leur siège unique, mais un de leurs sièges principaux.

La famille des langues de Costa-Rica et de celles apparentées comprend quatre groupes.

Le premier, point de départ de notre présente étude, se compose des langues de Costa-Rica. Pour elles, le nom de Talamanque semble le plus générique ; mais il s'appliquerait mal aux langues de lexiques plus dissidents, comme le Guatuso. Il vaut peut-être mieux leur conserver ce nom tout géographique de langues des habitants de Costa-Rica. Ceux qui parlent ces langues ont la position topographique suivante. C'est dans le nord, sur le territoire du Rio-Frio et près du lac de Nicaragua que demeurent les Guatusos, probablement reste des anciens peuples des Corobici et des Chontales. Ils sont séparés des habitants du sud par les plaines étendues du Rio-San-Juan et la Cordillère centrale. A vingt kilomètres de Cartago se trouve le village de Tucurrique ; ses habitants parlaient un dialecte actuellement perdu, et qui, d'après les mots conservés, semble un mélange du Bribri et du Cabecar. Plus au sud se tiennent les Chiriquis, les Estrellas, puis les Cabecars ; au-dessous, les Bribris ; et au delà, les Terrabas. A la même latitude que ces derniers, mais plus à l'ouest, les Borucas. Ce sont les Indiens de Terraba et de Boruca qui sont aujourd'hui les plus civilisés. On pense qu'ils sont les descendants des Bruncas, Turucucus, Quipos et Guetaros. Les Bribris habitent les vallées de l'Uren et de l'Arari et une partie de la plaine de Talamanca, du côté de l'océan Pacifique. En 1873, Gabb en a compté seulement 995 individus.

Le second groupe ne comprend que le Chibcha ou Muysça. A l'époque de la conquête, cette langue était très répandue. Elle avait la même influence parmi les autres que le Kechua parmi les langues du Pérou. Elle eut pour siège la Nouvelle-Grenade, dans les vallées de Bogota et de Tunja, du 16e degré de latitude nord au 4e

de latitude sud. Les Chibchas étaient maîtres des hauts plateaux de Bogota et de Tunja, des vallées de Fusagasuga, Pasto, Caqueta et Tensa, et depuis Santa-Rosa et Sogamoso jusqu'aux plaines de Meta, ce qui comprenait un espace de 45 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 12 à 15 lieues, en tout 600 lieues carrées, avec une densité de population de 2.000 habitants par lieue. Le berceau de cette race était dans la plaine de Bogota où elle avait établi sa capitale Funza. Du reste le peuple conquérant et les peuples conquis avaient opéré entre eux un faible mélange; chaque race conservait son langage et ses usages propres. Les Chibchas étaient divisés en huit nations indépendantes. Il existait dans la langue Chibcha de nombreux dialectes assez éloignés les uns des autres : on peut citer le Tunja, le Duit, le Tumeca, le Sinsiga. Beaucoup de ces dialectes se sont éteints. La civilisation des Chibchas était fort remarquable et pouvait rivaliser avec celle des Nahuas et des Aztèques. Dans la succession royale, le matriarchat dominait cependant. Quant au système graphique, ils ne semblent avoir possédé rien d'analogue aux quipos du Pérou.

Le troisième groupe est celui des langues Aruak dont le représentant le plus connu est le Koggaba. Elles sont parlées dans la Sierra Nevada de Santa-Marta, dans la province de Madgalena de la République de Colombie. Elles comprennent, outre le Koggaba, comme nous l'avons dit, le Guamaka et le Bintukua.

Les Aruacs ou Aruacos sont situés à côté des Goajiros et des Turrones, en Colombie; ceux qui parlent le Koggaba habitent sur le versant septentrional de la Sierra ; ceux qui parlent le Bentukua, à l'extrémité méridionale du massif, et ceux qui parlent Guamaka à l'est et au nord-est.

Le quatrième groupe est celui des Guaymis et de leurs congénères. Ces indigènes vivent dans les États de Panama et de Costa-Rica. Voici quelle est ou quelle était leur situation géographique.

Au moment de la conquête espagnole, la nation Dorasque Changuina avait son siège principal derrière le volcan de Chiriqui ou d'Eneno, dans les chaînes très élevées du Chiriqui et de la Tamalanca et était contiguë aux peuples Talamanques, les Turribis, les Terrabas, les Cabecars. Elle s'étendait jusqu'aux côtes de la mer du Nord et au lac de Chiriqui. Elle ne fut réduite que vers le milieu du XVIIIe siècle. Le nombre des Indiens survivants est très faible.

La famille Cuna ou Darienne se rattacherait linguistiquement, suivant Pinart, à celle des Caribes, située le long de la mer des Antilles, du Venezuela aux frontières de Costa-Rica et de Panama : ce qui est une erreur, car elle forme une famille spéciale avec les Dorasques et les Guaymis. Au temps de la conquête, elle était séparée des Guaymis par un territoire vide ; elle était bornée à l'est et au sud par le rio Cucurica, la chaîne du Saint-Esprit et le rio Sambu qui la séparaient des Chocos. De l'autre côté du golfe d'Uruba ou Darien du Nord, à l'est de ce golfe, on retrouvait des Indiens de cette race. Depuis sa dernière révolte, en 1772, ce peuple vit retiré dans les montagnes et les fleuves du Darien. Il est réduit à 8.000 individus répartis en un grand nombre de tribus.

La nation Guaymi était la plus importante de l'État de Panama au moment de la conquête. Elle s'étendait de la lagune de Chiriqui au rio Chagres, au nord, et jusqu'au rio Fonseca sur la côte du sud ; elle habitait aussi certaines îles de la côte du Pacifique, savoir : les îles de l'archipel des Perles (golfe de Panama) et celles de Cebaco, Coiba, Jicaron, au centre du golfe de Chiriqui au sud. Sa langue contient trois dialectes : celui de Valiente, appelé aussi Norteno par les Espagnols ; celui de Murire-Bucueta, appelé aussi Sabanero, et celui des Mûois. Le premier était parlé sur la côte et les montagnes del Norte ; le second dans les immenses plaines des savanes de Chiriqui et le troisième à Valle Miranda et sur les côtes de la lagune de Chiriqui. Le nombre total des Guaymis ne dépasse pas 3.000. Tels sont les divers groupes rapprochés géographiquement, mais beaucoup plus encore linguistiquement, qui forment, à ce dernier point de vue, une famille véritable, quoique de nouvelles investigations soient nécessaires pour vérifier et établir complètement leur parenté. Ils comprennent dans leur ensemble les tribus suivantes dont nous empruntons le tableau à l'ouvrage intitulé *The American Race*, de Brinton :

I. — *Aruacs.*

Les Aruacs (Aruacos), dans la Sierra Nevada de Santa-Marta et sur le rio Paramo ;

Les Bintukuas, branche des précédents ;

Les Guamakas, branche des Aruacs, et les Koggabas.

II. — *Guaymis.*

Les Guaymis, sur les deux versants de la Cordillère en Veragua;
Les Mûois, branche des précédents;
Les Murires;
Les Valientes;
Les Cunas ou Coybas, du golfe d'Uraba et de la rivière Atrato (à l'est) à la rivière Chagres (à l'ouest);
Les Dorasques, sur la rivière Puan;
Les Changuinas, près de Bugaba;
Les Chalivas;
Les Chumalos, près de Coldera;
Les Gualacas, près de San-Francisco de Dolega;
Les Teluskies, près du rio Puan;

III. — *Chibchas.*

Les Chibchas, sur le rio Magdalena, près de Bogota.

IV — *Talamanques.*

Les Talamanques, sur la Sierra de Costa-Rica;
Les Borucas;
Les Bribris;
Les Cabecars;
Les Terrabas;
Les Turribis;
Les Tucurriques.
Il faut y ajouter les Guatusos, sur le cours supérieur du rio Frio et de ses affluents.

V. — *Dialectes divers.*

Les Chicamochas;
Les Chimilas;
Les Chitas ou Chiscas;
Les Duits;

Les Guacicos ;
Les Morcotes ;
Les Sinsigas ;
Les Tayronas ;
Les Tunebos ;

La littérature linguistique concernant les langues de la famille Talamanque-Aruac-Guaymi-Chibcha est peu nombreuse et les documents sont, dans l'état actuel, insuffisants pour beaucoup des langues qui la composent. Voici ceux qui ont été publiés et que nous avons pu consulter :

Pinart, *Vocabulaire du Cuna et du Dorasque,* in : *Noticias de los Indios del departemento de Veragua* (Paris, 1887, in-4) ;

Uricoechea, *Gramática de la lengua Chibcha* (Paris, 1871, in-8) ;

Celedon, *Gramática de la lengua Kòggaba* (Paris, 1886, in-8) ;

Thiel, *Apuntes lexicograficos de las lenguas y dialectos de los Indios de Costa-Rica* (comprenant le Bribri, le Cabecar, l'Estrella, le Chiriqui, le Tucurrique ou Orosi, le Terraba, le Boruca et le Guatuso ; — San José de Costa-Rica, 1882, in-8) ;

Gabb, *Tribus y lenguas indigenas de Costa-Rica* (traitant du Bribri, du Cabecar, du Terraba, du Turribi et du Brunca ; — Philadelphia, 1875, in-8) ;

Brinton, *The American Race* (New-York, 1891, in-8) ;

C. Gagini, *Ensayo lexicografico sobre la lengua de Terraba* (San José, 1892, in-8) ;

Pittier de Fabrega, *Die Sprache der Bribri Indianer in Costa-Rica* (cette grammaire, très bien faite, est suivie d'un vocabulaire ; — Vienne, 1898, in-8).

Uhle, *Verwandtschaften und Wanderungen der Tchibtscha* (excellent mémoire sur la parenté lexicologique des langues de cette famille ; — Berlin, 1890, in-8°).

La présente étude comprendra les chapitres suivants :

1° *Linéaments de grammaire des langues Bribri, Brunca, Guauso, Cuna, Terraba, Chibcha et Koggaba.*

2° *Tableau des ressemblances constatées entre les mots de ces dernières langues,* donnant :

a) Les noms de nombre ;
b) Les pronoms personnels ;
c) Les mots substantifs ou verbaux ;

d) Les règles des transformations phonétiques d'une langue à l'autre.

3° *Glossaire des mots comparés dans ces langues* (pouvant faire ressortir les différences aussi bien que les ressemblances).

PREMIÈRE PARTIE

LINÉAMENTS GRAMMATICAUX

A. — Le Bribri

La grammaire du Bribri semble une des plus développées de cette famille linguistique. Elle renferme quelques particularités importantes. Nous en donnerons seulement les grandes lignes, accompagnées des idiotismes grammaticaux.

a) *Lexicologie.*

Les substantifs se forment par l'adjonction de certains classificateurs qui jouent à peu près le rôle de ceux des langues Bantou. — Seulement ils ne dominent pas la phrase et ne servent pas à établir un accord entre les mots; leur emploi grammatical ne s'est pas développé. Voici quels sont ces classificateurs qui sont suffixés ou préfixés :

1re classe : *ûd*, suffixé, qui, employé seul, désigne le visage d'une personne ou le fruit d'une plante; d'une manière plus générale la forme ronde. S'il s'agit d'un arbre frugifère, *uò* désigne le fruit et *uò* répété (uò+uô) désigne la semence qui y est contenue. — Exemples : *di-uô*, le soleil; *si-uô*, la lune; *bik-uô*, l'étoile; *uo-uò*, le nuage; *ak-uò*, la pierre; *kypam-uô*, la ceinture; *kar-ûo*, le fruit = *kar* (arbre); *ash-uô*, l'orange; *tou-uò*, les mamelles.

2e classe : *kò*, *kong*, préfixé qui, pris seul, signifie : temps, température, lieu, étendue. Il peut aussi, par exception, être suffixé ou infixé : *kô-k*, pays; *kô-k-sho*, sommet; *kô-g-oh*, tête; *ko-p-kuo*, ciel; *kô-k*, tonnerre, soleil; *ka-k-tux*, volcan; *ka-g-ba*, aurore.

3ᵉ CLASSE : *tshka*, suffixé. Isolé, il signifie : chair, élément, substance. Il désigne le groupement et aussi les métaux. *kô-tshka*, le bois ; *urú-tshka*, bois de palmiers ; *koko-tshka*, chair de coco ; *ingó-tshka*, farine ; *muru-tshka*, centre ; *tsô-tshka*, sable ; *tebé-tshka*, fer.

4ᵉ CLASSE : *ûak*, suffixé, s'applique aux mots de peuples, de professions, d'espèces. *Bribri-ûak*, la famille Bribri ; *stsa-ûak*, les fourmis rouges ; *kéno-skak ûak*, les marins ; *toû-bruk-ûak*, les marchands.

5ᵉ CLASSE : *diò*, *riò*, suffixé (dérivé de *di* ou *ri*, l'eau), s'applique aux liquides et forme crase avec les racines : *tshmú riò*, la chicha de bananes ; *tsu-riò*, le lait ; *bur-diò*, le miel.

6ᵉ CLASSE : *iò*, suffixé, désigne les ornements et les vêtements : *kurù-iò*, pantalon ; *apa-iò*, chemise ; *ku-ku-iò*, pendants d'oreilles ; *urats-iò*, bague.

7ᵉ CLASSE : *kitsha*, corde ; *kuri-kitsha*, le cou ; *ura-kitsha*, le bras ; *kuru-kitsha*, la jambe.

Ces classes forment ainsi des substantifs dérivés. Les substantifs composés sont nombreux, et les comparaisons sur lesquelles ces dérivations reposent sont très hardies (*uò-wûri*, gouttes des nuages = rosée ; *kò-mure*, cendre du temps = poussière ; *bo-uò-ku*, dent du feu = la braise).

Dans les verbes, c'est la composition qui domine, plus fréquente que dans la plupart des langues : *ix stsuk* (voix-chanter) = entendre ; *si-[illegible]k* (dessécher-secouer) = dessécher ; *shu-shtuk* (au milieu-prendre) = choisir ; *urà betsuk* (mains-unir) = marier. La composition peut même contenir trois mots : *i-uxta stsuk* (le mot entendre) = obéir ; *deuò-ua-di-a* (mourir-eau-dans) = se noyer.

Le verbe a aussi une dérivation singulière qui rappelle les classes plus haut indiquées pour les substantifs. C'est ainsi que les opérations de l'esprit prennent pour indice commun *en*, lequel signifie *foie*, ces sauvages pensant que le foie est le siège de l'âme Ex : *ên-ai-onuk* (au foie appeler) = se souvenir ; *ên bikuk* (le foie faire aller) = penser ; *ên-ai-otuk* (dans le foie cela reste) = être reconnaissant ; *ên-ak* (le foie se meut) = se reposer ; *ên-aiderir* (au foie cela fait mal) = aimer.

b) *Morphologie.*

Dans les substantifs, il n'y a pas d'indice de genre ; pour le mâle, on suffixe *uine*, et, pour la femelle, *araki*. Il en est de même du nombre. S'il faut faire ressortir le singulier, on suffixe *ek*, *ekur*, *etk*, *etub* ou *iré*. Mais il en est autrement pour les pronoms et les noms de personnes ; on suffixe *pa* pour le pluriel : *arukuk-pa*, les femmes ; *uip-pa*, les hommes. En outre, certains noms marquent le pluriel, en modifiant la finale : *ditsha*, jambe, *dithe* ; *dika*, épine, *dike*.

L'adjectif reste invariable ; on forme un comparatif en affixant *tai*, grand, et un superlatif, en affixant *tai-re*. On se sert de *ki-bi*, *ki-biré*, quand il s'agit des fleuves et des montagnes.

Le Bribri possède une sorte d'article préfixé : *i*. Les pronoms personnels, à la différence des substantifs qui ne se déclinent pas, ont deux cas : 1° le nominatif-accusatif, ou le *direct*, et 2° le datif ou l'*oblique*, lequel se forme en suffixant la proposition *iȧ*, qui forme crase.

1° *dzhe*, *dzhe-iȧ* = *niȧ*, *nié ;* 2° *be*, *be-iȧ* = *mia ;* 3° *ié*, *ié*, *ia*. Plur. 1° *se sa ; se-ki sa-ki* = *ski ;* 2° *a*, *ha ;* 3° *ie pa*, *ic-pa-ia* = *ia*.

Une crase s'opère enfin avec le verbe auxiliaire *rur* = être *; dzhe rur* = *dzher* ; *be-rur* = *ber* ; *ie-rur* = *ier*.

Le possessif se forme en suffixant *tsha*, *dzhe-tsha*, mon.

Une particularité se place ici, commune à plusieurs langues américaines et autres : c'est l'existence, à la première personne du pluriel du pronom, de l'*inclusif* et de l'*exclusif*. *Se* exprime l'inclusif qui comprend l'interlocuteur, *sa* s'applique à l'exclusif. Une autre particularité est à noter, mais qu'on ne retrouve pas ailleurs. Lorsque le mari parle de sa femme, il n'emploie pas la 2e personne, mais la 3e (*ié*) qu'il accentue d'une façon particulière ; il en est de même de la femme, lorsqu'elle parle de son mari. Les mots de nombre ont une origine substantive, du moins quelques-uns (*et*, *etk*, *e* = un, mais, en réalité, signifie un grain de maïs). Ils présentent une particularité non identique, mais analogue aux exposants numéraux des langues de l'Extrême-Ouest ; elle ne s'étend pas cependant au delà du nombre *cinq*. On sait que les langues à système d'exposant numéral intercalent entre le mot de nombre

et le substantif nombré un classificateur commun à tout un groupe d'objets. Ainsi, en Bribri, on n'intercale aucun mot générique; mais la racine du mot de nombre se modifie suivant que le substantif nombré appartient à telle ou telle classe.

1ere CLASSE : les personnes — 1° *se-ekur*, nous un, un de nous; 2° *se-buur*, nous deux; 3° *se-muor* nous trois; 4° *se-kur*, nous quatre; 5° *se-sker*, nous cinq; 6° *se-kerul*, nous six; 7° *se-kuur*; 8° *se-pagûl*; 9° *se-suristu*; 10° *se-dabop*.

2e CLASSE : les objets longs et les grands animaux — 1° *stsa-etub*, une corde; 2° *stsa-bu-tub*, deux cordes; 3° *stsa-mua-tub;* 4° *stsa ki-tub;* 5° *stsa-ské-tub;* 6° *stsa-tek-tub;* 7° *stsa-pak-tub;* 8° *stsa-suri-tub;* 9° *stsa-debop-tub*.

3e CLASSE : les maisons — 1° *hù-etk-ué;* 2° *hù-buttka-ué;* 3° *hù-muatk-ué;* 4° *hu-kir-ué;* 5° *hù-sker-ué;* 6° *hù-terur-ué;* 7° *hù-kur-ué;* 8° *hù-pàgur-ué;* 9° *hù-suri-ué;* 10° *hu-debop-ué*.

4e CLASSE : les plantes — 1° *tsirù-iré-kar*, un cacaotier = cacao-un-arbre; 2° *tsirû-bur-kar* = cacao-deux arbres; 3° *tsirù-muor-kar*; 4° *tsirû-kir-kar;* 5° *tsirù-sker-kar*, etc.

5e CLASSE : les petits animaux — 1° *du-etk;* 2° *du-butk;* 3° *dū-mùatk*.

6e CLASSE : les objets ronds — 1° *ash-etk*, une pomme; 2° *ash-buok;* 3° *ash-mnor*.

Il est facile, par quelques-uns de ces exemples, de voir qu'il s'est agi d'abord d'un véritable déterminant numéral (*trirù-iré-kar*, cacao-un-arbre). Seulement, ce déterminant a souvent disparu; mais il avait, pendant sa présence, modifié la finale du mot de nombre. C'est ainsi que *ekur*, un, est devenu *e*, *etk*, *iré*, *etk*, *ek*. Ce phénomène se relie donc étroitement au déterminant que nous avons étudié dans la lexicologie du substantif, en dehors de tout mot de nombre.

Le verbe ne possède pas de conjugaison, en ce sens que le pronom personnel en reste toujours détaché et est invariable. Cependant, à ce point de vue, il faut noter deux exceptions où le pronom opère une crase avec le verbe, ce qui forme une conjugaison pronominale.

C'est d'abord la conjugaison réfléchie ou réciproque:

a-ni-puk, se frapper, *a* = toi, *ni* = moi;

i-à-ni-itsuk, se moquer réciproquement, *a* = toi, *ni* = moi;

a-ni-kuk, se rencontrer ; *a-ni-ketusk*, lutter.

C'est ensuite une sorte de conjugaison objective où le complément substantif ou pronominal est infixé ; alors, le verbe est séparable :

dzhe-ki (*hu-tai*)-*kiana etkue*, je-grande-maison-ai-besoin ; le verbe est *ki-kiana*, avoir besoin ; il s'entr'ouvre pour recevoir les compléments : *dzhe-ên-a-dzhi-dzhi-derir*, je mon père aime ; le verbe est *en-adzerir*.

Mais il existe une conjugaison objective non incorporante :

dzhe-be-pu, je te frappe ; *be-dze-pu*, tu me frappes ; *sa-be-pu*, nous te frappons ; *ha-dze-pu*, vous me frappez.

Le verbe possède des temps et des modes.

Le présent se termine par *ka*, *ke*, *k* ; l'aoriste passé, par *na*, *e* ; le parfait, par *tke* et le futur, par *mi*.

	aller	cuire	parler	errer	moudre
présent	*mitka*	*iluk*	*ixtuk*	*ishkuk*	*patyuk*
aoriste	*miana*	*ilina*	*ixte*	*ishke*	*patye*
parfait	*mitsho*	*iletke*	*ixtetke*	*ishketke*	*patyetke*
futur	*mia*	*ilu*	*ixte*	*ishku*	*patyeke*

Voici quelques autres paradigmes tirés de la grammaire de Pittier :

Inf. *uxtuk*, parler. Ind. prés. *xtu* ou *f-xtu ;* plur. 1re pers. *s'uxtu ;* passé *ut ;* futur *xtu-mi ;* impér. *be-xtu*.

Inf. *i-kuk-na*, trouver. Ind. prés. *i-kué ;* parf. *i-ku ;* futur *i-kué-mi ;* inf. parf. ou participe passé *i-ku-na*.

Inf. *pa-i-kuruk*, laver ; Ind. prés. *pa-i-kere ;* parf. *pa-i-r̃ik ;* futur *pa-i-kere-mi*.

Inf. *adzhix-kuo-shtuk*, écrire. Ind. prés. *adzhix-kuo-shtu ;* parf. *udzhix-kuo-kit ;* fut. *adzhix-kuo-shtu-mi*.

Inf. *i-ta-uk*, acheter. Ind. prés. *i-ta-nè ;* parf. *i-to ;* futur *i-ta-nè-mi*.

Inf. *é-thuk-is*, s'asseoir. Ind. prés. *tku-is ;* parf. *tki-di ;* futur *tku-ni-du ;* imp. 2e pers. *be ė-thi-is ;* 1re pers. plur. *é-tku-ru*.

Inf. *shkuk*, aller. Ind. prés. *shkû ;* parf. *shke ;* futur *shku-mi*.

La formation de ces temps et modes est assez difficile à démêler ; ils diffèrent de ceux précédents, extraits du *Grundriss* de Frédéric Müller.

Le temps qui se détache le mieux est le futur, qui a pour caracté-

ristique *mi;* l'infinitif a pour indice le *k* final. Le parfait a une forme abrégée et il diffère beaucoup des autres temps; il rejette la voyelle finale. Le présent est d'une formation très irrégulière.

Gabb donne des paradigmes tout à fait différents, nous devons en reproduire quelques-uns.

Inf. *pat-yu*, prendre. Ind. prés. *pat-yuk;* passé *pat-yé;* parfait *pat-yet-ke;* futur *pat-yé-ke ;* impér. *pat-yik*.

Inf. *i-ken-tu*, manger. Ind. prés. *i-ken-tet-ke;* passé *i-ken-té ;* parf. *i-ken-té-wa;* futur *i-ken-té;* imp. *i-ken-tuk*.

Inf. *i-ku-ké*, cuire. Ind. prés. *i-kuk-kuk ;* passé *i-kü-tu-na;* parf. *i-ku-ket-ke ;* futur *i-ku-ke ;* imp. *i-ku-kük*.

Inf. *i-shtsu*, écouter. Ind. prés. *i-shtsük ;* passé *i-shtsé ;* parf. *i-shtset-ke;* futur *ishtsé;* imp. *ishtsuk*.

Il y a introduction d'un temps nouveau, le passé, et les indices ne sont pas les mêmes; celui du futur n'est plus *mi*. En présence de cette divergence, on ne peut que la constater.

Les principaux auxiliaires sont *dur* et *rur*, être, qui forment crase avec *ki*, négation : *kir* pour *ki-rur*, ne pas être; puis *tsa*, être et avoir.

L'ordre des mots est régulier; dans les phrases affirmatives, le sujet est suivi du complément direct, puis du verbe qui termine ; le génitif précède le substantif dont il dépend; le régime indirect précède le verbe. La négation se met au commencement. Les prépositions sont des postpositions; elles se placent après les substantifs qu'elles gouvernent.

B. — Le Terraba

a) *Lexicologie*.

La lexicologie, dans la formation des mots, présente le phénomène de classificateur que nous avons relevé dans la langue Bribri. Mais les classificateurs sont moins nombreux. Il n'y en a que deux principaux : *kuo*, qui se rapporte aux objets ronds et dont le sens propre est celui de semence, et *kro*, qui s'applique aux choses larges et signifie corde ; ils sont préposés ou postposés. Ex : *kuo-ria*, fruits ; *kuo-ta*, poil ; *bo-kuo*, visage ; *ku-guo*, genou ; *ferin-guo*, testicules ;

mo-kro, escopette ; *debo-gro*, os ; *ro-gro*, bâton ; *dio-gro*, tige creuse.

Il y a aussi d'autres suffixes fréquents :

sho indique la chair, la matière ; *arah-sho*, le sable ; *drung-sho*, le fer ; *srorbo-sho*, le sucre.

uoh est un nom d'agent, comme *wak* en Bribri ; il s'applique aussi aux animaux : *turi-ùoh*, colibri ; *dun-ùoh*, pigeon ; *kue-uoh*, tortue ; *sine-ùoh*, oiseau.

rio signifie le liquide ; il est suffixé avec crase : *or-io*, miel, de *or*, abeille ; *nor-io*, lait, de *nocoh*, mamelle ; *shor-io*, sueur, de *sho*, la chair ; *bor-io,* les larmes, de *bob*, l'ail.

io, l'ornement, le vêtement : *pro-io-krò*, la chemise.

Dans la lexicologie des verbes, il faut remarquer l'élément de dérivation *guo*, le foie, que nous avons déjà signalé en Bribri et qui s'ajoute aux verbes exprimant une opération intellectuelle.

Les classificateurs ci-dessus des substantifs forment des déterminateurs numéraux. Les mots de nombre ont ainsi une double série, l'une avec *kuo*, l'autre avec *kro :*

1° *kru-ra* ou *kuo-ra ;* 2° *kru-ba* ou *kuo-ba ;* 3° *kro-mia* ou *kuo-mo ;* 4° *kro-bkin* ou *kuo-bkin ;* 5° *kro-shkin* ou *kuo-shkin ;* 6° *kro-terre* ou *kuo-terre ;* 7° *kro-kok* ou *kuo-kok ;* 8° *kro knoug* ou *kuo-knoug*.

b) *Morphologie*.

Les substantifs sont indéclinables ; le genre s'indique en ajoutant *pohbaga*, femelle, ou *guare*, femme. Le pluriel s'exprime soit par la réduplication, soit par un auxiliaire signifiant tous, quelques-uns, etc. On se sert ordinairement de *bega*.

Les pronoms personnels ont deux formes, l'une pour le direct (nominatif et accusatif), l'autre pour l'oblique. Ils ont aussi le génitif-possessif.

Sing. : 1° *ta*, oblique *bor*, génitif *toma ;* 2° *fa*, oblique *bob*, génitif *funia ;* 3° *kue*, oblique *kue*, génitif *kuenia*.

Pluriel : 1° *shin*, *tangue*, obl. *bonna*, gén. *shinca ;* 2° *fain*, *fain-bage*, obl. *borni*, gén. *foziza ;* 3° *kuein*, *kuebeya*, obl. *kuebega*, gén. *kuebëga-inia*.

Le verbe se conjugue en préposant le pronom personnel invariable.

Sing. :	1° *ta bazeh*, je coupe	Plur. :	1° *shin bazeh*
—	2° *fa bazeh*	—	2° *fain bazeh*
—	3° *kue bazeh*	—	3° *kuebega bazeh*

La conjugaison, en ce qui concerne les temps et les modes, est beaucoup moins compliquée qu'en Bribri, le radical du verbe reste invariable ; on emploie le plus souvent des adverbes auxiliaires.

Le prétérit se forme à l'aide de l'adverbe *kuargué*, l'autre jour.

Le futur, au moyen de l'adverbe *ievona*, demain.

La seconde personne de l'impératif emploie la terminaison *so* : *kok-kuso*, écoute ; *jèng-so*, éveille-toi.

Le participe actif se termine en *ga* : *zru-ga*, tueur ; *merka-ga*, ami.

Le participe passif se termine en *eh*.

On forme des parfaits irréguliers au moyen de la désinence *uo :* *krà-nó*, il mourut ; *zru-no*, il tua.

Enfin on forme des substantifs abstraits avec la désinence *on :* *degakt-on*, la semence.

Dans les constructions grammaticales, le sujet se met en tête ; le génitif précède le substantif régissant : *criro-guá,* poule-œuf, l'œuf de la poule ; l'accusatif se place entre le sujet et le verbe ; l'adjectif suit le substantif et l'adverbe suit le verbe ; les adjectifs numéraux suivent, ce qui arrive rarement dans les autres langues ; les possessifs précèdent ; la préposition suit le substantif (*ink-ko*, feu-avec).

C. — Le Boruca ou Brunca

Nous ne pouvons fournir pour cette langue que des exemples de conjugaison verbale :

Danser : 1re pers. sing. *chaj craug cui gui*, 2e pers. imp. *ba cui ga*, 1re pers. plur. imp. *dé cuí gui.*

Lancer : 2e p. imp. *bi-ung-a*, 1re p. sing. *a-ari-biung*, 1re p. plur. *de-yi-biung.*

Sauter : 2e p. imp. *boc chésa*, 1re p. sing. *atic çhesarà.*

Chercher : 2e p. imp. *diá*, 1re p. sing. *digi-di.*

Réchauffer : 1re p. *cha aro gua*, 2e *maran cha aro*.

Se taire : 2e p. imp. *boc àsa duah*, 1re p. pl. *acasa fui du urah*.

Chanter : 2e p. imp. *ba taba yenga*, 1re p. sing. *aran taba yengà*.

Fermer : 2e p. imp. *duach*, 1re p. sing. *aari duchi*.

Sucer : 2e p. imp. *ba asa*, 1re p. sing. *ari baasa*.

Acheter : 2e p. imp. *tong ah*, 1re p. pl. *atqui tongah*.

Dire : 1re p. *arán tegrá*, 2e p. *ma an tegra*, 1re p. pl. *dian tegra*, 2e p. pl. *biqui tegra*, 2e p. imp. *tegrá*.

Souffrir : 1re *atquing zàunga*, 2e p. *be quing zàunga*.

Dormir : 1re p. *ca-brah*, 2e p. *baqui ca-brah*.

Tromper : 1re p. sing. futur *i-chaj-crah*, 1re p. sing. présent *chang-i-jahara*, 2e p. *cha-háh*.

Cueillir : 2e p. imp. *chi-yu-áh*, 1re p. sing. *atqui-chi-yurà*.

Garder : 2e p. imp. *braáh*, 1re p. sing. *ari-braah*.

Avoir : 1re p. sing. *ati-bagrá*, 2e p. *baqui-bagra*, 3e p. *chigua qui bagrà*, 1re p. pl. *di-igui-bragrà*, 2e p. pl. *chi-varaj-qui-bagra*.

Faire : 1re p. *ati sodira*, 2e *bati sodira*, 2e p. imp. *sodira*.

S'en aller : 1re p. *atqui dégra*, 2e p. *degra-baqui*, 3e p. *degshari*, 2e p. imp. *maráncah*, pl. *dec*.

Tuer : 1re p. sing. *cha-atqui-i-aira*, 1re p. imp. pl. *degui-ai*, 3e p. sing. parf. *iang-i-aic*, 2e p. imp. *aia*.

Vouloir : 1re p. *beryangrah*, 2e p. *baqui beryangrah*, 1re p. pl. *diiqui-beryangrah*.

Rire : 1re p. *atqui shidrá*, 2e p. *iquic shidrà*, 2e p. imp. *ma an bac shidri*.

Être : 1re p. *ato-abc*, 2e *ba-abi*, 3e *i-abi*, 1re p. pl. *dii roj*, 2e p. *ba a roj abi*, 3e p. *i-abi*, parf. 1re p. *atjeri-aafi-i*, futur 1re p. *ata-abij-ari*.

Aller : 1re p. *atqui degra*, 2e p. *baqui-degrá*, 3e p. *iqui-degra*, pl. 1re p. *diirojqui-degra*, 2e *biroj-qui-degra*, 3e p. *abiraj qui degra;* au parfait, on ajoute : hier : *biigue*, au futur, on ajoute : demain, *seec;* impér. 2e p. *maranca*, 1re p. pl. *dec*.

Parler : 1re p. *atqui teg*, impér. 2e p. *ba-teza*, 1re p. sing. *tegradi*.

Manger : 1re p. *cha adeh atqui-chan*, 2e p. *baqui cha adeh baqui chana*, parfait 1re p. *cha-adeh chanà*, imp. 2e p. *changah*, 1re p. pl. *dii-ran cha adeh*.

Les indices de pronom sont : 1re p. *ati*, *cha*, *at-qui*, *ata*, *ari-aran ;* 2e p. *bati*, *birqui*, *ba*, *maran;* 3e p. *i-qui*, absence d'indice ; 1re p. pl. *di i-qui*, *dii;* 2e p. *bi;* 3e p. *abi ;* imp., absence de pronom.

Les temps s'expriment en postposant des adverbes.

D. — Le Guatuso

Nous ne pouvons relever ici, d'après l'ouvrage de Thiel, que des exemples de conjugaison substantive et de conjugaison verbale.

Danser : 2e p. sing. imp. *pomirih hila*, 1re p. pl. imp. *ata-trambara hila*, 1re p. sing. présent *ata càcha nara hila.*

Balayer : 1re p. sing. prés. *atina psong nec*, 2e p. sing. imp. *pomi psongs*, *na psong eca.*

Boire : 1re p. sing. *ireva chia*, 2e p. sing. imp. *ireva chia.*

Lancer : 1re p. sing. *uto tona psuc*, 2e p. imp. sing. *umi psuc.*

Sauter : 1re p. sing. *atinara cheque lenee*, 2e p. sing. imp. *mitorre.*

Tomber : 1re p. sing *patouemine*, 3e p. sing. *pai mine.*

Chercher : 1re p. sing. *ati tondi itetine*, 2e p. sing. imp. *ireva teti.*

Se taire : 1re p. sing. *tona mine*, 2e p. sing. imp. *zose tisa.*

Échanger : 1re p. sing. prés. *diti tonti cu*, 2e p. sing. imp. *dito pati cu.*

Chanter : 1re p. sing. *pomi purete*, 2e p. sing. imp. *pomi purete*, 1re p. pl. imp. *taumara hila atain purete.*

Charger : 1re p. sing. prés. *tonti toni i ilin*, 2e p. sing. imp. *poti tai i ilin.*

Pendre : 1re p. sing. *nico tàrara*, 2e p. sing. *nanai gerep tojie.*

Manger : 1re p. prés. sing. *atinap telanec*, 2e p. sing. imp. *maip telam*, 1re p. sing. parf. *panem lànge*, 2e p. sing. parf. *pana ming lange.*

Compter : 1re p. sing. prés. *ame iri carajen*, 2e p. pl. prés. *atitondi carajen*, 2e p. sing. imp. *poti carajen.*

Connaître : 1re p. sing. prés. *incotina furajica sinra*, 1re p. pl. prés. *tonti furajira sinra*, 2e p. prés. sing. *pomi furajira nico.*

Dire : 1re p. sing. prés. *tondi ri qui*, 2e p. sing. *pomi qui ye*, 3e p. sing. *nai qui ye*, 1re p. pl. *tarani toti qui ye*, 2e p. imp. *iaja zai*, *pomi zày.*

Éveiller : 1re p. sing. *atira ureng rùc*, 2e p. sing. imp. *ireva ùreng.*

Souffrir : je souffre, *amangi furuje;* tu souffres, *maibe mangi furuje;* j'ai mal à la tête, *ana cha furuje;* j'ai mal au doigt, *ana cuquichen furuje.*

Dormir : 1re p. sing. *ana chufi*, 2e p. sing. *michu-fi-ton.*

Enseigner : 1re p. sing. *atisa mara erajon*, 3e p. sing. *naitítisami erajon.*

Être : 1re p. sing. *a*, *aùa*, *ùam*, 2e p. sing. *mi*, *pomi-im*, *fami*, 2e p. sing. *nai*, 1re p. pl. *ala*, *ana.*

Être paresseux : 1re p. *paesa na chara yie*, 2e p. *pa-mi chara im yie*, 3e p. *pai chara i iye*, 1re p. pl. *paana chara yie.*

Être fatigué : 1re p. sing. *zacatene ana afare*, 2e p. *zacatene fai mi afare*, 3e p. *zacatene fai afare*, 1re p. pl. *zacatena vana afare*,

Éternuer : 1re p. sing. *na tzarunec*, 2e p. sing. *pomi tzarùnec.*

S'écrier : 1re p. sing. *at ina quinine*, 2e p. *pomi quinine.*

Fumer : 1re p. sing. prés. *ati tua rausa*, 2e p. *fua tua rifusec pung*, 2e p. imp. *poti tua usa.*

Avoir : 1re p. sing. *fué-tona curépung*, 2e p. *fué-pomi curépung*, 3e p. *fué nai curépung*, 1re p. pl. *fué-tona-curepung*, 2e p. *fué pomi curepung*, 3e p. *fue-nai-curépung*, 1re p. sing. passé *fué-tona-curequizijeh taejah*, 1re p. sing. futur *locato tona curépung.*

Habiter : 1re p. sing. *nicona puca*, 2e p. *ma-nico-mi-puca*, 3e p. *meh nai puca*, 1re p. prés. *tontona zain*, 2e p. *pomi zain*, 3e p. *nai qui*, 2e p. imp. *mi zain*, 3e p. imp. *mi zain.*

Faire : 1re p. sing. *tondi ti jùeh*, 2e p. *po-ti-jueh*, 3e p. *nai-ti-jueh*, 2e p. imp. *irep-jueh.*

Ignorer : 1re p. sing. *epe mere uraje*, 2e p. *epe me poti uraje*, 3e p. *epe me ri uraje*, 1re p. pl. *epe me toiti uraje.*

S'en aller : 1re p. sing. *na tùch tosa*, 2e p. *ma-ta-mi-tueh-tosa*, 3e p. *i-tueh-tosa*, *nai tueh tosa*, 1re p. pl. *ita-isari-ula*, 3e p. pl. *i-tueh-tosa*. Va-t-en = *mi-tueh-tosa;* allez-vous en = *tràtami mi tueh marà.*

Jouer : 1re p. sing. *atina ire unec*, 2e p. *pota mi ta ire unec*, 3e p. *fué ire unec.*

Joindre : 1re p. sing. *atina folinec*, 2e p. pl. *ereque foli*, 2e p. imp. *ireva foli.*

Avec : 1re p. *natinito*, 2e p. *pomı tini*, 3e p. *nenterava*, 1re p. pl. *ata nuna.*

Mère : 1re p. *mia*, *na-sù*, 2e p. *tuja mi sa*, 3e p. *nai sù*, 1re p. pl. *be auge na-sù*.

Mari : 1re p. *mio*, *na-ocha*, 2e p. *pomi ocha*.

Regarder : 1re p. sing. *torane*, 2e p. *pomi torane*, 2e p. sing. imp. *ne nip tora*, 1re p. pl. imp. *taùma tora*.

Mourir : 1re p. *nàtata tosa*, 2e p. *mi lata tosa*, 3e p. *pai tatu*.

Nager : 1re p. *atinara ufinec*, 2e p. *pomi ri ufi*, 3e p. *pari ufi ye*.

Rire : 1re p. *écone hollé*, 2e p. *pomi hollé*, 2e p. sing. imp. *mi holle*.

Souffler : 1re p. *ati tonti suru*, 3e p. *nai toti suru*, 2e p. sing. imp. *poti suru*.

Craindre : 1re p. *anap tiuje*, 2e p. *pomi tiuje*,

Vider : 1re p. *antitonti oroné nec*, 2e p. imp. *ireva orore*.

Voir : 1re p. sing. *tonti coang*, 2e p. *poti coang*, 3e p. *nai-ti-fueh coang*, 2e p. imp. *poti coang*.

Venir : 1re p. *pana tong*, 2e p. *mami tong*, 3e p. *pai ton*, 2e p. imp. *mi-ton*.

Il est possible de déduire de ces exemples les formes du pronom conjuguant :

1re p. sing. *ata*, *atina*, *uta*, *uti*, *tonà*, *tonti*, *ana*, *atira*, *anaugi*, *atira*, *na*, *tontone;* 2e p. sing. *pomi*, *umi*, *poti*, *ma*, *mangi*. *mi*, *pami;* 3e p. *pai*, *naititi*, *naiti*, *nai;* 1re p. pl. *tonti*, *toni*.

Les racines de ces personnes sont : pour la 1re, *ta*, *na;* pour la 2e, *mi*, *po;* pour la 3e, *pai*, *nai*.

E. — Le Chibcha

La formation des mots se fait par dérivation au moyen de suffixes pour les substantifs ; les verbes emploient aussi des préfixes : *tsho-ke*, voyage ; *ka-ke*, combat ; *ge-ba*, l'étranger ; *muis-ki*, sentir.

Les verbes intransitifs se convertissent en transitifs par la préfixation de *b*, *m* .

to, crever ; *b-to*, briser ; *tshis-go*, se cacher ; *b-tshisgi*, cacher ; *shisken*, être sec ; *b-shiske*, dessécher ; *ni*, être présent, *m-ni*, présenter.

Le substantif ne marque pas le pluriel. Le nominatif et l'accusatif ne s'expriment que par l'ordre des mots. Le mot au génitif se

place avant le substantif régissant et, souvent, l'on intercale un mot auxiliaire entre eux :

muisk-kubun, homme-langage = le langage de l'homme (*hom muiska*, homme); *tse-pab-u-tshuta*, moi-père-fils = le fils de mon père (de *paba*, père).

Comme on le voit, on a retranché l'*u* final.

Comme on le voit, on a retranché l'*n* final, apocopé dans : *su cubun*, la langue de l'espagnol, pour *sue*.

Quelquefois au lieu d'apocoper, on ajoute *s*.

Le pluriel s'exprime en joignant un verbe au pluriel ou un pronom de même nombre.

L'adjectif suit le substantif et reste invariable.

Voici le paradigme du pronom personnel. *Pronom isolé*. Singul. : 1re p. *xi-tsha* ou *hycha*. 2e p. *mue*, 3e p. *a-si*, *si-si*, *i-si*. Pluriel : 1re p. *tshie*, *chie*, 2e p. *mie*, 3e p. *asy*, *sisy*, *isy*. — *Pronoms postposés aux prépositions :* 1re p. *ze*, 2e p. *um*, 3e p. *a;* plur. 1re p. *chi*, 2e p. *mi*, 3e p. *a ; ze bohoza*, avec moi ; *um bohoza*, etc. — *Pronom possessif :* 1re p. *i*, *tse*, 2e p. *um*, 3e p. *a*; pl. 1e p. *tchi*, 2e p. *mi*, 3e p. *a*. — *Pronoms préposés aux verbes* (*prédicatifs*) *:* 1re p. *tcha*, 2e p. *ma;* pl. 1re p. *tchi*, 2e p. *mi*.

Le verbe se conjugue prédicativement ou possessivement :

Conjugaison prédicative : 1re p. *tsha-kiska*, je fais, 2e p. *ma-kiska*, 3e p. *kiska;* pluriel : 1re p. *tshi-kiska*, 2e p. *mi-kiska*, 3e p. *kiska*. — *Conjugaison possessive :* 1re p. *tse-bkiskua*, je fais, 2e p. *ma-kiskua*, 3e p. *a-bkiskua;* pl. : 1re p. *tshi-bkiskua*, 2e p. *mi-bkiskua*, 3e p. *a-bkiskua*.

Il y a quatre temps : 1° le prétérit aoriste consistant dans le radical ; quelquefois cependant, il se termine en *o*. Il se conjugue prédicativement et possessivement ; 2° le présent indéfini fourni par le suffixe *ka*, *skua*, *suka;* 3° le présent défini avec le suffixe *nuka* ajouté au précédent ; 4° le futur avec *nga*, *ninga*. Exemples : Prétérit : *tse-bki*, j'ai fait ; présent indéfini : *tse-bki-skua*, je fais ; présent défini : *tshe-bki-skua-nuka*, je fais à l'instant ; futur : *tse-bki-nga*, je ferai. — L'impératif emploie les pronoms *cha*, *ma*, et se termine en *sca*, *ia*, *yua*. Le participe présent et prétérit imparfait emploie les pronoms *cha*, *ma* et se termine en *sca*, et le présent et le plus-que-parfait en *ia*, le futur en *nga*, et le futur second en *nguep-cua*.

Le subjonctif se forme de la manière suivante. Dans les formes qui ont des préfixes possessifs, on suffixe *nan* ou *n* ; dans les autres *san*, *sa*, *shin* : *tse-bkiskua-nan*, si je fais, ou *tse-bkiskua-n* ; *tse-bki-nan* ou *tse-bki-n*, si j'avais fait ; *tse-bkinga-nan*, si je ferai.

Il y a d'ailleurs plusieurs conjugaisons. Le passif se forme de la troisième personne du pluriel devant laquelle on met le nom de l'objet ; on intercale *n* entre eux : *tsha-n-kiskua*, moi-ils-font = je suis fait, *ma-n-kiskua*, toi-ils-font = tu es fait.

Il existe une conjugaison objective. Lorsque le sujet consiste en une première ou une seconde personne, on place d'abord l'objet, puis le sujet, puis le verbe : *mue-tse-giti*, toi-je-frappai ; *xitsha-um-giti*, moi-tu-frappas ; *a-si-tse-giti*, lui-je-frappai. Si le sujet est une troisième personne, on met le complément entre lui et le verbe : *Pedro tsha giti*, Pierre me frappa ; *Pedro ma giti*, Pierre te frappa.

Le Duit se rapproche beaucoup du Chibcha ; il suffit de comparer les termes suivants :

	Père,	Fils,	Qui,	Être,	Avoir,	Celui-ci,	Donc,	Trois
Chibcha :	*paba*,	*chuta*,	*saiga*,	*gue*,	*aguene*,	*sis*,	*ngaban*,	*mica*
Duit :	*paba*,	*tutia*,	*saigu*,	*gue*,	*aguena*,	*sir*,	*nran*,	*meia*

F. — Le Cuna

Le substantif est invariable ; le pluriel s'exprime en postposant : *gana, ambal*, *ambali*. *Chapi*, arbre, *chapi-gana ; hulugua*, canot, *hulugana ; ocob*, coca, *oco-gana* ou *oco-mbal ; neca*, maison, *neca-mbal* ou *neca-neca*.

L'adjectif se place avant le substantif : *mastal-nuchueti*, bon homme. On forme le comparatif en préposant *bul*, et le superlatif, en préposant *piti-bul*.

Les pronoms personnels sont les suivants : sing. 1re p. *ami*, *an*, 2e p. *pe*, *be*, 3e p. *ati*, *a ;* plur. 1re p. *men*, *men-mal*, 2e p. *pe-mal*, 3e p. *a-mal*.

Les possessifs se proposent. En voici la liste : sing. 1re p. *an*, *an-gati*, 2e p. *pe*, *pa-gati*, 3e p. *ati-gati*. Plur. 1re p. *nen*, *nen-gati*, 2e p. *pe-mal*, *mal-gati*, 3e p. *a-mal-gati*, *a-mal*. Interrogatifs : *tigua*, *piti*. Démonstratifs : *iti*, *adi*, *abi*, autre ; *emalbi*, les autres.

Verbe : *nao*, aller. Ind. prés. 1re p. *an-nao*, 2e p. *pe-nao*, 3e p. *abi-nao*, plur. 1re p. *nen-nao*. Imp. *an-nanedi*. Parf. *an-*

negua. Imp. *nao*. Futur, *an-queb-nao*. Postposition : *guin*, dans; *ga*, avec; *e*, *je*, hors de; *neca-guin*, dans la maison; *nen-ga*, avec nous.

G. — Le Koggaba

(Type des langues Aruak).

Le Koggaba dont le vocabulaire, comme celui des autres langues Aruak, offre de si parfaites ressemblances avec le Chibcha, d'une part, et les idiomes talamanques, de l'autre, est parlé encore actuellement dans la Sierra-Nevada de Santa-Marta en Colombie. Ses dialectes congénères sont le Guamaka et le Bintukua. Il possède une grammaire très simple.

Au point de vue phonétique, le Koggaba possède des voyelles nasales, l'*ö* et l'*ü* allemand, le *j* et le *z* français, le *sh* et le *th* anglais, le *gl* italien, un *r* aspiré et aussi un *r* liquide.

Les substantifs désignent le genre masculin et féminin dans les noms, le plus souvent par un changement total de racines : *ambama*, grand-père; *sagha*, grand'mère. Il en est de même pour un certain nombre d'animaux. Toutefois, le véritable genre n'est pas sexualiste, mais biotique : il distingue l'animé de l'inanimé et se marque sur les pronoms. Il existe des diminutifs et des augmentatifs.

Les substantifs n'ont point d'indice pour le nombre. On se sert parfois des adverbes *xannuka*, beaucoup, etc.; parfois, on suffixe *kuein : kalli-kuein*, les arbres.

Le nominatif se place en tête de la proposition. L'accusatif peut précéder ou suivre le verbe. Dans la relation du génitif, c'est le nom au génitif qui précède l'autre. Quelquefois on intercale entre les deux la particule *tshi*. L'instrumental porte seul un indice suffixé *r* : *nas mita kallir-r ni gakaa* = je-bâton-avec-tuai.

L'adjectif se place après son substantif.

Voici le paradigme du pronom personnel, soit nominatif, soit accusatif : sing. 1re p. *nas*, *nas-ki*, 2e p. *ma, manki*, 3e p. *allein;* pl. 1re p. *nas-an*, 2e p. *ma-in*, *main-ki*, 3e p. *kann-zein*. Il précède le verbe et reste séparé, l'objet s'intercale entre le sujet et le verbe.

Quant au possessif, signalons les deux formes : l'une pour les êtres animés, l'autre pour les êtres dénués de raison. Sing. 1re p. *na* ou *naxi*, 2e p. *mi* ou *mixi*, 3e p. *a* ou *axi*; plur. 1re p. *na-ni-xi*, 2e p. *mi-mi-xi*, 3e p. *kauin-xi*. Le pronom réfléchi est *ga : naga*, etc.

Le pronom démonstratif, *xai*, *xai-zhe*. L'interrogatif pour l'animé *xia*, pour l'inanimé *xi*. Il n'y a pas de pronom relatif. La conjugaison consiste à préposer le pronom invariable au verbe, mais elle n'est pas complète. Ainsi, on conjugue à la suite le verbe auxiliaire : *kua*, *gua*, *kue*, *gue*. Cet auxiliaire est précédé du pronom personnel abrégé et suivi de suffixes qui varient selon les temps et les modes (la conjugaison n'est donc pas périphrastique, mais double).

Ces derniers suffixes sont : *lli* pour le futur et un dérivé (*lli...aï*) pour le conditionnel ; *ka-gi*, *ga-ki* pour le présent du subjonctif ; les autres suffixes sont très obscurs. A côté de la conjugaison positive, il existe une conjugaison négative qui se caractérise par *zha*.

Le futur se décompose facilement, ainsi : *akpei* = ouvrir.

Sing. : 1re p. *nas-akpei*, *ni-gue-lli-ku*. Plur. : 1re p. *nasan-akpei*, *ni-gue-lli-ku*.

Sing. : 2e p. *ma-akpei*, *na-kua-lli*. Plur. : 2e p. *main-akpei*, *ma-kua-lli*.

Sing. : 3e p. *allein-akpei*, *li-kue-lli*. Plur. : 3e p. *kaunzein-akpei*, *li-kue-lli*.

De même, le conjonctif présent :

Sing. : 1re p. *nas-akpei*, *gu-ge-ki*. Plur. : 1re p. *nasan-akpei*, *gu-ge-ki*.

Sing. : 2e p. *ma-akpei*, *ma-ku-ka-gi*. Plur. : 2e p. *main-akpei*, *ma-ku-ka-gi*.

Sing. : 3e p. *allein-akpei*, *gu-ga-ki*. Plur. : 3e p. *kaunzein-akpei*, *gu-ga-ki*.

Le présent, au contraire, est très obscur dans les formes suivantes :

Sing. : 1re p. *nas-akpei*, *ni-gua-toka*. Plur. : 1re p. *nasan-akpei*, *nigua-u-kallau*.

Sing. : 2e p. *ma-akpei*, *shĭ-gua-toka*. Plur. : 2e p. *main-akpei*, *shigue-l-binau*.

Sing. : 3e p. *allein-akpei*, *gua-teituei*. Plur. : 3e p. *kaunzhein-akpei*, *gua-teitui*.

On distingue les temps et les modes suivants : 1° l'infinitif comprenant le gérondif et le participe ; 2° l'impératif ; 3° l'indicatif comprenant le présent habituel, le présent actuel, le futur absolu, le futur conditionnel, le présent ; 4° le subjonctif présent.

Voici les mots de nombre : 1° *eizua*, 2° *manzhua*, 3° *maigua*,

4° *makeûa*, 5° *xâtshûia*, 6° *taizhua*, 7° *kugua*, 8° *abikua*, 9° *éstakua*, 10° *ngua*.

Il existe de légères variantes dans les deux autres dialectes :

	Koggaba	Guamaka	Bintukua
1	eizua	ishkua	inguì
2	manjua	móa	móga
3	maigua	maígua	maikana
5	hachiûna	achigua	aséba
6	taijuna	tamnûa	chingua
7	kúgua	kagûa	kóga
8	abikua	ambigua	abéba
9	estakua	ihkagua	ihkaba
10	ugua	ngua	nga

DEUXIÈME PARTIE

TABLEAU DES RESSEMBLANCES CONSTATÉES

1° *Mots de nombre* (Voir le tableau 1).

Les ressemblances sont frappantes, surtout dans les premiers nombres. Le nombre *un* est partout *et*, *si*, *ti*, *ata*, excepté en Tirribi et en Terraba où il est *ra* et en Guatuso et en Cuna où il semble dérivé. Le nombre *deux* est partout semblable : *bo*, *bat*, *pùg*, *bug*, *po*. Il en est de même du nombre *trois : mu*, *mi*, *mang*, *mo ;* en Cuna : *pá*. De même pour le nombre *quatre*, partout la gutturale : *ka*, *kier*, *p-keng*, *bu-king*, *ba-xker*, *bo-ko-pa-gue*, *mui-xi ;* seulement, comme on le voit, plusieurs langues ont préposé *le* nombre *deux : ba*, *bo*, *p*. Le nombre *cinq* a la même racine : *skui*, *ske-ru*, *skeng-de*, *shkai* (*kxi*) *skan*, excepté en Guaymi, en Cuna et en Chibcha où il y a dissidence. Le nombre *six* est très homogène ; sa racine est partout *ter*, devenant *ti* et *ta ;* le Cuna seul est dissident. Il en va de même du nombre *sept*, dont la racine est *kug*, *kogu*, *kok*, *kuxk*, *kugu*, *cublegue*. A partir du nombre *huit*, la concordance est rompue ; quelques langues seulement s'accordent entre elles. Il y a accord entre les deux plus intimes alliées, le Bribri et le Cabecar ; d'autre part, entre le Tirribi et le Terraba, le

Tableau 1 — MOTS DE NOMBRE

	Aruak Koggaba	*Bribri*	*Cabecar*	*Tirribi*	*Terraba*	*Brunca*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*	*Chibcha*
1	aigua	et	et-ku	(kra)-ra	(kra ou kru) ra	et-sik	(ku)-e	(kro-kra)...ti	cuenchique	ata
2	maujua	bo,bin,bul,but	bat-ku	pug-da	bu	bug	(ku)-mat, (ko)-mo	bu	po-cua	bo-tsa
3	maigua	mûyon, nen-yar, mugal, mouyat	muyar	myare	mia	mang	mas	mô	pa-gua	mi-ke
4	make-ûna	ka, ken, keil	kier	pkeng-de	buking	baxkan	paki-paka	bo-ko	pa-kue-gua	mui-xi-ka
5	katschi-ûna	skan, skin	skera	shkeng-de	shkin	kxi-skan	kul mabe	rigue	atable	xits-ka
6	taij-una	teri, terl	terlu	terde	ter	teshan	kul paka kata-kala	ti	ûer-cua, ûeri-cua	ta
7	kugua	kugu, kugl	kul	kogu-de	kok	kuxk	kata-kalobo	kugu	cuble-gue	kuxup-kua
8	abi-kua	pa, pai, pagl	pagl	kwogu-de	kwong	oxtan		kuo	po-bacu	suxut-sa
9		sanito	tenerlu	shkowû-de	shkap			honkong	poquébagua	aka
10		dbob	dbom	dwawu-de	rawak		kulmalmuk	xoti	ambegui	ubtskixi-ka
11		dbob-ki-et	dbom et ku	kinshu-kra	kinsho-ra			xoti ki ti		kixitsha ata (pied)
12		dbob ki but	dbom bot ku	kinshu-pok	kinsho-ba			xoti ki bu		botta
20		dzhuk		dwawû-pagda	sag-puk				gre	gue-ta (une personne)

Tableau 2 — PRONOMS PERSONNELS

	Chibcha	*Aruak (Koggaba)*	*Bribri*	*Cabecar*	*Tirribi*	*Terraba*	*Brunca*	*Guatuso*	*Guaymi*	*Cuna*	*Dorasque*
je	hycha, cha	nas	che-ya	yis		ta	a-da	ton	ana-ton-ti	aui, an	ku-ra
tu	mûe, ma	mi, ma	be, ba	bas, be	pa	fa	bau-bi	puo-pomi	mo, moé	pa be	ba
nous	chie	nasan	scha, sa	schiya	sching	shin		na-to-ti	ti-ri-me	nen	ku xuok
vous	mi	minchi, nani	a		poi	fain	gaa-bi		miri, mu	pe, pe-gati	
qui	xie	xi	dschi	dschi	i	e				piti, tigua	

Brunca, le Guaymi et même peut-être le Cuna et le Chibcha. Il y aurait ainsi deux groupes. Mais la racine *pa*, *pai*, *pa-gl* du Bribri et du Cabecar ressemble bien à celle du nombre *deux : ba* ; il serait possible que 8 fût $2 \times 2 \times 2$, on aurait les deux racines *pa-gl*. Le nombre *neuf* est décidément divergent. Le Bribri et le Cabecar sont d'accord entre eux ; de même, le Tirribi et le Terraba, dont les autres langues se rapprochent. Le nombre *dix* est identique en Bribri, en Cabecar ainsi qu'en Tirribi, même en Terraba, mais il diffère dans les autres langues.

Nous regrettons l'absence du Guatuso. Le Dorasque présente une liste incomplète et ne concorde pas. Sans doute, l'identité des racines des mots de nombre est loin d'être un signe irrécusable de parenté, cependant c'est un indice qui n'est nullement à dédaigner, surtout lorsque la concordance est aussi parfaite.

2° *Pronoms personnels* (Voir le tableau 2).

La deuxième personne du singulier est identique dans toutes ces langues, sans exception. Il en est de même de cette personne au pluriel, sauf en Bribri où la forme *a* est évidemment le résultat de la chute d'une consonne initiale. La première personne du singulier présente partout la dentale qui, en Chibcha, devient la chuintante, par une conversion fréquente en cette langue ; il y a exception pour le Koggaba (*nas*), le Cuna (*ani*, *an*) et le Dorasque (*ku-ra*). La même personne au pluriel consiste généralement dans la chuintante ; le Guatuso et le Guaymi conservent la dentale du singulier ; le Koggaba, le Dorasque ont des formes dissidentes. L'interrogatif possède la gutturale souvent affaiblie en chuintante ou en simple voyelle.

3° *Mots substantifs ou verbaux.*

A. Comparaison entre des mots Chibcha et des mots du Talamanca et du Guaymi (d'après Brinton).

Les initiales T et G = Talamanca et Guaymi.

	Chibcha	*Langues de Costa-Rica*
tête	zysqui	dzekung T, tchokua G
oreille	cuhuca	kuku T
langue	pcua	ku T
mamelles	chue	tsu T

nombril	mue	mowo T
pied	quihyca	ketscha
oiseau	sue	du T, nukua G
poisson	gua	gua T
serpent	takbi	thekebe G
fourmi	ize	tsa T
maïs	aba	ep T
pierre	hyca	hak T
eau	sie	di T, chi G
soleil	sua	chui G
poison	güe	hu T, xu G
peigne	cuza	hasch T
un	ata	et T, ti G
deux	boza	bu T, bu G
trois	mica	mia T, mai G

B. Comparaison entre des mots de Chibcha et ceux correspondants du Coiba ou Cuna (d'après Uhle).

	Coiba	*Chibcha*
arbre	car	quiye
pierre	acua	hyca
or	yrubua	myia
eau	ti	sié
dormir	kapenai, kapié	aquyba
toi	peé	myc, mia
lune	ni	chie
œil	imia	ibia
bouche	kahka	quyhyca
oreille	huzua	cuhuca
langue	quacapina	pcua
dent	nukala	sica
cheveux	chagli	zye
homme	mastola	muisca
sang	ape	yba
œuf	cogue	gahagui
poisson	hugua	gua
serpent	nagupe	takbi
maïs	opa	aba

C — SUBSTANTIFS COMPARÉS, D'APRÈS THIEL ET PITTIER

	Bribri	*Cabecar*	*Estrella*	*Chirripo*	*Tucurrique*	*Terraba*	*Brunca* ou *Boruca*	*Guatuso*	*Chibcha*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*
cau	di	di				di	di	di	sie	ti, xi, si	no	ti
cacao	tsirù	tsirù	tsirù		tsirù	ko	koo	kaxo		dolo	koo, kúa	tshia-gua
tabac	de-ùá	de-ùá	daba	dvah	doah	du-o	du-a	tu-à	hoxa	du à	so	gua-là
cèdre	a-rùk	a-rùk	uluk	uruk	uluk	rru-ga	run-kra	u-ruk		u-lu	ru-ka	hu-lùb
coton	se-ui (dzuk)	shu-ki	suvi-cheku	suvi-checu	shaqué	shùi-so	tsche-buk	xlù-xio	quihisa		hoborot	ieb--sama
feuille	ku	kù	cut, checa	eu	cü	ga	ga	ku	quoheca quùje	kal-aka	ko, go	kà-glia
arbre	kar	kar				kor		kora	quye	kal-kalu	kri	gual
pou	kù, kunez	ku				kú	ku	ku	cue	ku	ku	ku
cerf	suni, suni-valo	mnodubi	mnodubi	monu-dibi	monu-dibi	shurin		xluuri		kari, kabi	burá, purà	ko-gué
tapir	mai	nai				so	nai	xligi-karsa		bisé-posa, villa	molo	moli
papillon	kuà-kuà	kuo-kué	cuocoa	shocuh	shicacuh	pon guo	kuax-kua	fú-ùfú		koa-gua	maián-kuate	
jaguar	nemù	durix-kri				debo-kis	kura	táfa		kali	kurá, kora	atsha par-peti
alligator	toròk	torok				kù	ku	u-xu		ku-li	lapa	
dent	à-ka	ka, canoc	ca, canoc	xa, canoc	aca, canoc	ko-guo	ka-sa	a-ka	sica	sù	tu	nu-kal
langue	ku	ku-ktú	coctu	cüctuh	cungtüh	kir-ku-o	ku-at-kua	ku	pcua	kù-ba	tu-drà	guà-pin
maison	hù	hù				hù	hù	hù		hù	hù	né-ka
banc	kar-ùa	kurá		carva	caroac	kuruk	te-kra	kuru		ser-kala	to-gro	né-ka
pierre	ak	hak				ak	kang	ak	hyca	hat, haya	xo	ak-ua
abeille	bur			bor, bur		or	but criah	quen uza	bùraa pcuaue			

D — SUBSTANTIFS COMPARÉS, SUIVANT PITTIER

	Guatuso	*Bribri*	*Cabecar*	*Terraba*	*Brunka*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*
pierre	ak	ak	hak	ak	kang	hak, hega	xo	ok-ua
paca	kuri	keno	kônô	kuri	bixt	so-kuilo-i	no, nu	tshule
ce cropia	kur	xkur	kur	seru-do	ko-kua	ha-gul	kura	
kapuzinerrotte	ok, xuan, aùaga	uk	xook	ian-igo	ok		noro an	ke-ka
singe hurleur	ùri	ùib	de-ke	bip	uré	uli, ola	xori, uri	tshulu
tabac	tu-á	de-ùá	de-ùá	du-o	du-a	du-a	so	gua-la
racine-d'yam	tú-e	tu	tu	tu	tu	tu		gua-ku-bu
bois de cèdre	u-ruk	uruk	uruk	rru-gu	rru-kkra	u-lu	ru-ka	hu-lub
cerf	xluuri	suri	suri	shurin		kari, kabi	bura, pura	ko-gué
coton	xlu-xio	se-ui	shu-ki	skui-oho	thse-buk		thoboro	ub-sana
arbre	kora	kar	kar	kar		kal-kola	kri	gual
feuille	ku	ku	ku	ga	ga	kal-aka	ko, go	ka-glia
tapir	xligi-karsa	nai	nai	so	nai	villa	molo	moli
papillon	fu-ufu	kuá-kuá	kua-kua	pon-guo	kuax-kua	koa gua		
langue	ku	ku	ku-ktu	kér-kuo	ku-at-kua	ku-ba	tu-dra	gua-pin
dent	é-ka	á-ka	ka	ko-guo	ka-sa	su	tu	nu-kal
maison	hu	hu	hu	hu	hu	hu	hu	ne-ka

E — MOTS COMPARÉS, D'APRÈS UHLE ET THIEL

	Chibcha	*Aruak* (représenté par le Kog-gaba, le Gua-maka et le Bintukua).	*Bribri*	*Cabecar*	*Tirribi*	*Terraba*	*Brunca*	*Guatuso*	*Guaymi*	*Cuna*
tête	zysqui	zankalla		azekung			sagra	ma-chia	thokua-tchùga	chagla
visage	uba	ùaca	wo	wo		bakwo				
œil	upcua	uba, uma						ma-fi-zicu	ogua, guajava	imia
nez	saca	niksain	dschikut	dschik		nekwo		na-tuia tchegua	sema	achué
bouche	quyhyca	kahka		kokwu-kurà	kamo		kasa	ma-co quica		caca
oreille	cuhuca	kuka	kuku	z-goku	kwongue	kwon gwa	kwaga	nato coto		hugua
menton	quyhua		kadshua				kwatka	ma-contoh		
langue	pcua		ku	ku	ku	ku		ma-cu		gua-pia
dent	sica		aka	ka	kowo			oca		mical
molaire	hyco	hakanin								
cheveux	zye	sain			kongzu	kigzu		ma-iza		malicabai
gorge	fiza, bize					bagso		na-colo jiqui		
épaule	pcuaqueba	kukuba		koka						
ongle	coca	kaksoma								
mamelles	chue	sumi, rutu	tsu	tsù						
poitrine	fihista		betsi					cora		
ventre	ie, ieta	jija	niawe	nya-wi						
nombril	mue	modla, mona	mo-wo	mo-wo				ma-pisu		
foie	hosca		dila					i cuan		
urine	hysu	huisi								
pied	quihycha	hazan ksa	kitcha	kitcha				na-hoqui-chia		
sang	yba	abi, ana	pe				dzhibi			
chair	chihica		tschica							
tigre	karhlabe						kura	tafa		
oiseau	sue	nuba	du		krasia		du tsut		untua	
poisson	gùa	ùn, ùna					ung		gua	
serpent	tachi	kebi, tazhbi	kebe				tabek		tekebi	
fourmi	ize	iza	tsa	ksa-wak				pirica, zifi		
pou	cue	kùi	kung	kung	kung	kung		cu		
tabac	suaguaia	noai	dawa	duwa	dowo			tuah	so, ku, duga	
maïs	aba	eibi, iem			ep	ep		ain		
arbre	quize	kalli, kan	kar	kar	kor		krang	cora	kri, gli	
ail	gaca	güihkalle, kui					ka	cuinca		
terre	hicha			bizuk				laca		
pierre	hyca	hagiu	ak	ak	ak		kang	oc. tara	ke, cho, chui	
eau	sie	ni, ye	di	di	di	di		ti	tchi, tchi	
feu		gué, guei	dschiko	yuk	yuk		lschikra	cuepala		
nuit	za	seitsun	tsuni	tsana						
lune	chie		si-wo				tebó	siji	diei, daurra	
nuage	faou	moui, moua	mo	mo	pong	pong	bok			
ami	pebo			herbui	pei	pfei		di-ñina		
dormir	uquybu	kabaschi	kipuk				kapu	chuñ	kabien	

4°. — Règles phonétiques de transformation des mots dans les diverses langues de la famille commune (d'après Uhle).

1° La voyelle initiale du Chibcha tombe dans plusieurs des autres dialectes : *hysca*, cinq, devient, en Bribri, *skang*, en Cabecar, *skera; uba*, visage, devient, en Bribri, *wo; hasca*, foie, devient *chke; hete*, rognon, *dila; iba*, sang, *pe; ahyca*, le nom, *kye; aquybu*, dormir, *kipuk;* Brunca, *kop; ingy*, davantage, *ki*.

2° Des contractions ont lieu dans l'intérieur des mots : le Chibcha *muyhica*, quatre, devient en Koggaba *maké*, et *king*, *ka* en Bribri et en Terraba. Le Chibcha *fihista*, la plante du pied, devient *bita* en Koggaba et *plu* en Bribri.

3° Des syllabes initiales entières commençant par des voyelles sont apocopées : le Chibcha *pcua* (langue) devient *ku* dans toutes les langues Talamanques. Le Chibcha *tacbi* (le serpent) devient *kebi* en Koggaba et *kébé* en Bribri.

4° Les apocopes sont fréquentes à la fin des mots, tantôt de voyelles, surtout celles qui suivent *i*, *o* et *u* ou *c*, *p*, *t;* tantôt des syllabes entières commençant par une consonne : *chie*, la lune, devient en Bribri *si-wo; sie*, l'eau, *di; xie*, qui, *dschi; fava*, nuage. *mo*; *p-cu-a*, langue, *ku; chie*, mamelle, *tsa; mue*, nombril, *mo-wo: sue*, l'oiseau, *du; gué*, maison, *hu; saka*, le néz, *dschik; hyca*, pierre, *ak; aba*, maïs, *eb; cuza*, peigne, *kash; ata*, un, *et; boza*. deux, *but; pcuaqueba*, épaule, devient en Cabecar *koka*.

5° Des diphtongues de consonnes sont souvent réduites : *pc* devient *c*, *pch* devient *p*, *upcua*, œil, devient en Koggaba *uba; pcua*, la langue, *cu; cuhapca*, sept, *kugua; pcuaqueba*, épaule, *kukuba; pquyhuta*, frère, devient en Cabecar *kota*, sœur; *bcuquyscua*, souffler, en Cabecar *wakwa; pchigua*, aigrette, *dika*.

6° A l'*s* du Chibcha correspondent *u* ou *y*, rarement *t* et *d* en Aruak ; *d*, rarement *y* ou *n* en Talamaque, et *d*, *tch*, *s*, *d* ou *n* en Guaymi.

Chibcha	*Aruak*	*Talamanque*	*Guaymi*
súa, soleil	nui, yui		tchoi, tchai
duhuca, queue	nugui		
sue, oiseau	nuba	du	nukua
suaguaia, tabac	noai	dawa	so, tcha, duza
xiua, mer	nuia		
zippa, puma		tiba	
sokay, Tatunec	tauka	dka	
za, zinga, un		zhainko	
saca, nez	niksain	dschikut	tchegua sema

7° Il en est de même du Chibcha *ch*, quelquefois aussi remplacé par *ts* : *chie*, la lune ; Cabecar, *si-wo;* Brunca, *ti be; pchigua*, l'aiguille, Bribri, *dika; chyquy*, petit, *tsugur; chue*, mamelles, Koggaba, *sumi;* Guamaka, *tutu*; Bribri, *tsa.*

8° La sifflante persiste, de même les muettes.

9° La labiale devient *m* en Aruak : *boza*, deux ; Guamaka, *moa ; yba*, le sang, *ama ; aba*, le maïs, *iem.*

10° L'*f* se change en *b*, *p* et *m* : *fihista*, plante du pied, *bita; fiza*, la gorge, *bengso; ogue*, l'étoile, *bek-wa; faua*, nuage, *mo ui; fica*, grand, *miga.*

11° L'*y* du Chibcha se change en Aruak en *a* ou *ö;* ailleurs en *e* : *zysqui*, tête, devient *zankalla*, *dzekung; quyhyca*, la bouche, *kahka ; hyco*, molaire, *kakauin ; quihyche*, pied, *haza ; gyca*, bellemère, *kégi ; muyza*, puce, *maschi; hyca*, pierre, *hagui; yba*, sang, *abi; nygua*, le sel, *naku; aquyba*, dormir, *kabaschi ; muyhica*, guêtre, *make ; hyzca*, cinq, *hatschi.*

TROISIÈME PARTIE

Glossaire des mots comparés dans ces langues pour en faire ressortir les différences aussi bien que les ressemblances.

	Bribri	*Cabecar*	*Terraba*	*Brunca*	*Guatuso*	*Chibcha*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*
aguacate	amo-cru	hamó-cru	dovórva cor	bucra	sutuh		inap, kai	thoga	asue
(arbre)									
là	isca	hisca	quimruh coh	doahata	dehué				tabali
haut, grand	taìn, sque	tam, shuqui	coshcóch	itujta	fue dicane, ùini	guat zona		koin	
poindre le	cocina	coñina		caqui ba ara	paimafoaye	sues aguesca	iruaka	kongetebi	
matin									
apprivoisé	hurù					quizhiquico			
jaune	tsquiriri	psi	shoi nore	cavagri vá otse	mari-mari	tibco	citka	koron male	
attacher	imongua	imóngva	crotengso	inga moren	irep quen	beamgsuca		nuekete	etimaete
tous les	étet		cruvah	buuc	iponca	tamia			
deux									
peu à peu	béti béti	beti beti	cotirah	istá mura	paipaton mura	atezaca, [illegible]		hacu mugua	palipali
ami	chami, irăh	herbuai	fei		aire, ircu	mague, chue	pai	huitre	ayà
amasser	itepáng	inepáung	tungsoh drù-	cri-yah		bchunsasuca		akigro	tingarolmèque
			brih						
large	shu táin	shu-taimbru	bams daren	huancacri	suina	atyz		kuatagri	
aller	bushcu	bet shung			mifan	asyme		noé	menegal
petit,	shu tzilala	simánara	protéra	istamura, cu-	nocosango	aflhustaza			
étroit	busute	shumtziavra		hadri					
angle	betá	betá	batuc shcóh	idrù eta	icho chowteca				
avant hier	bucli	buqueré	pong voshco	quibi bruic	pane				
torche,	bohu	buhu	yuc voso	chicra	quirrir		ripchau		
tison									
viser, voir	ishung sán	ishung sang	dosi yuntso	tobang icamo-					
bien				reng					
ici	iyé iécu		iri	hué ch	dicoch				
araignée	oc	sarcroh	dich	ajque	sela quichia	sopscua	chi	necguihibi uab	ogo
amer	bichia, bichai	bchina			coqueyatate	quyhiquico			
abîme	dibul	dirtjo	dircho	dicru chaba	dicru cheba	orati	ignen	diashi	nocosang
ouvrir la	becushuntca	sacuquej	bacunot	boaca hiatcu	boacu hiatcu		facamo copi	bacasa catagа	
bouche		puche	quesang						
aïeul	revucheque	tachi	tachi	tachi				bozun	ne chai ya
aieul	muvi cheque	hochecu	hocheca	uchecu	hucheca			ter	nachiya
abondant	orni	itsotsai	itsote	shcanjaric	shcang ha				
huile	quiu		cacha	cocha	cacha		quio	shic	isoron
accumuler	idepung hung	itepa ung	atevang vang	itapang hong	itapang wa		tugsah	cringa	
se coucher	cungva	becruva		bucru	bucru				nara sui
devant	ichiqui	ichugue	ishong	chi cava	chuiva		bongoh	menguajque	
dedans	ishung	isung	ishong	hicharca	huharca		fauiroh	uchi cajt	
aiguiser	icaungve	tebé catché	scahuang	icahue	ocahuac	atung			irevalu
dehors	hutequin	hushishquin	hushebica	huehebiso	hush heca	icali	hugash coh	uchenzi	eb'bdo
acide	shcu shau	shcuhu	shconava	shcuaire	shcotaide				

	Bribri	*Cabecar*	*Terraba*	*Brunca*	*Guatuso*	*Chibcha*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*
chauve	chui	chuie	cong sashimeh	zatret	chaunga ora	chituc	la thugalu	thokua butere	nono chaligua
lit	acong	cong	bucruh	antah	cora	puypcua	kabila	xanjua, hibon	mecuati
cimetière	apah	puh		cactantah	laca				
chemise	payor	payoran	coton	eh hua	tioca		thoaqua	thuan kom	yogala
visage	va, savo	savo	boc vo	ang	tona juan	ubo, bique			
charbon	bubuca	bihu na	gu cula	chic chuah	cué uju	gaspcua	kabu, koria	niobota, nibolo	chazon
chair	dua chica	chequé	deri	i uran	malaga zi qui	chihica	oguli, sia	neri, negri, niri	chana
cher	derere	derere	tuno aeh	za aimgva	ozogo tenen				carque
cascade	chol	chol	iqueng	truucrih				xobéti	
cil	sovu decocur	sovu chu checu	vopi coatu	dicaichi	mafisi cira	ghuy quyn	boboga, bulbulu	oynabro, kubadra	aimo apui guibeti
cendre	mumichica	mnécochécu	rungshu	brun	parun	sacta	bulko, bubiku	niobru, nubru	
auprès de	cucuna	cacana	soshcoh	curet		aynac	keli	nime	eméquet
fermer	iwotu	ivotingva	bongsa	du ah		quyic btascua	kariba	togé, togoravo	chadiet
colline	cong beta	cong beta	crop	cactuh	octe		tunkal	utua	
flèche	sula	suri	suré bra	tun cra	caru				
ciel	cong cutu, surica	coctu suracong	comong copevogo	coqui	toji ziqui	quica	kivat irin	kocuta, kokwin	nigpa
cuire	ilu	iliun				zibzisuca	yoi	diore	molmaguet
coco	surava	cocuvo	coco	si agua			koko	koko	ocole
cuiller	itsuc	itsuni	shaso	chu ah		cam bquyscua			
colibri	betsung	matsung	tureh vah	brung tjus	pizio				
rouge	matque, betsei	matca, betsei	seri, ime	drubar	limange ora	hehesen magne	karva arababa	tain, kain	quindi
manger	checu	checu	churga		telanec	quyshen	kutoi	morore kuete	cune
comment	ima	mi	so, shi, ri	ishem	ina	iahacobe		haboko	
lapin	cono	cono	creri	beh	cofe	chuen guy cupang	sole	tegué, uyo, no	hucho
cœur	tuvoreo sumavo	samahos	(bor) furu	cui si	majatu	puyqaig	bugu	buruge, brukoa	cuequi
sommet (couronne)	manibetu	tsonjbeta	furung	sagra tubun	machia puta			thokoge, bruru	
écorce	carcvolu	carcon	carcoata	cran tuy	zajara	huca			
corbeau	quituac	quitone	subuhungeh	eva hat	isinc teca	gyminto			
côté	chené	pré	shiquering oh	isudi	macala cora		qurgala		
crâne	sovuqui	sovuqui	yeno cogo	detaah	chacora		kikala	duri, nikuage	
croître	itarané	iterané	cun	dobri	disentenga	ino siscua			
ver	hona	d'chuna	shtoh	surung	gore refa				
cru	haqui, pani	spani	quisonjach	taj ca	zanga	tyhuca		niki	maqui
quand	mica	miga	shomah	iigréh	ping tuto	fesuna			
couvrir	pabecu	spa becuin	bong san	cachi ah	zuqueni	btascua		xue-hajé	atugal
couteau	tabé	tabe	drung		zafora		kutah, belduke	itri-nobo, itra boli	estin
cou	curi quiche	id			macha, cora, cora	gyquihicha	poli	doro, nidoro	camu

attendre	iquintza	ishquin tzu	quinsa	isquin tni	shinano		tocoshos	atena	namva fafan
eau-de-vie	boro	brohé	boro	di (eau)	di (eau)		di crat ca		cha caja
aigle	sorpung	sarpoy	sarpo	sarpung	sarpung		fang	su	bora
aiguille	cush, dica	toruc	toruc	turuc	toruc		shcuh	cua atun	fora
maintenant	ine	iné	ine	ine	ine		manishote	cha	agasa
le vent	con gsivang	cong shung	cong sharca	swang			corag monj	schong ring	paru
l'aji	depa	depa	depano, sha	shu	shu		jiboh	cheba	tueh ju
haleine	sivang	sa suang		susivang	susivang				
aliment	chécue	checue	chicuc	checigui	chaqueh		dori	ja adeh	
sable	tzang		ara	up	uzija	guaya	helga	huma	ncubu
rôtir	icuqué	icucvu	to su borcon	mar ishi	irepeung eca	bgaziscua		kujé	
saisir	icrung	icrung	shas	crujuga	atorep ca	cam bzusua			
oiseau	du		sé nuvah	du		sue		dukuatisu, unguo	
guêpe	bucha	bucra	ugrap, voroc	surungva	poro				
blanc	si ai dororoi	dsahe, suma	dindingah	turiwat		chisquyco	zigua bokkala	thikima, thiune sikima	chiquigna
danser	icluta	clutu	tanung		brasi laca		kuyi	praxe, prare	quinagal
mare	decha	docha	pung	os	piah	zine		krun	
banane	chimu	chima	ving siguah	bri duah				ikéma	
menton	catchuva	cachua	biiroh	boc choadi	macontah	quyuhua			
ventre	inave	na avi	bugva	cuah	mangon	ie, ieta	koriga, ira	niere, krie, ngarie	chipala
limon	doh	ducheca	querung	surah	huca obringa	usua		thaboso, thobo	nebsa, cuamécahti
baptiser	sovuque	sovuque can	durugo di tiara	dutah				mesuhoré	nusane
boire	ichuc	ischu	yoso	djana	ireva chia	iotu	oot, oi	niae, nahe	capi
bien	boai, boaitso	boaire	cobe	moren	au la	choc	hope		eto
blanc	soru, rueh	soruru	fru rune	surat		pquyhykia	sigua, bokkodi	nene, guane gue	chipugne
bouche	cu, noe	soj cuan	bor camac	locasa	moco quica	quyhyca	kagué, kaga	koda, koda	caca
joli	boai	boc	va ariso	cha a mura					
ivre	idevuquin	idevucan	erir	qui isujca	afaruca	chienuca		thoré, drabare	
bravo	orane	oruna	hirch, eh		zerten			dobon, torobon	umoc
le bras	ura	hura	broguedoh	bayurha	macu quit cora	penacu	kulgula	kude, tude	yenumoa
bœuf	boca uvene	boca uviri		crany chuy	paca sifuru				
barbe	caluc	cargu	di song	ig zi	macon isa	quyhye	holu	kloa, sio, gudoto	sipulal
grosseur	dli	dri	herah	ong	nara coca				
chercher	ichuru	ichuru	hirureh soh	dia		zemyscun		kononi	amiet
cheveu	tsancu	tsanca	cung so	chiji ca	tona ija	zye	oga	thokuadu	malicabar
tête	voqui	tsecung	(bor) cogo	sagra	mochia	zysquy	duku du	thokua, wihugun	chajla
cadavre	alma	shinavu	cra noeh	cuje cari	paitate		agala	moru, meru	tuli oguigujal
tomber	ihana	ihanu	ta sorni	tru ura	pai mue	yascua		m ataninatibie	
chauffer	ibaung	baung					kur-kir-gué	nigekruge	nehuque

	Bribri	*Cabecar*	*Terraba*	*Brunca*	*Guatuso*	*Chibcha*	*Dorasque*	*Guaymi*	*Cuna*
corde	tsecangvo	tsecangro	quium rah	mecate					
corne	dura	idura	(ova) su	crang	cora	quihic	cola	kroti	malpepe
belle-sœur	aruvo	shdova	(ba)cuc	booc	ufa	ubso			
faible	quirina	quirina	surah eh	jorajat	epe capriya				
dire	ishe	ishu	ram	tegra	quiye	zeguscua			
doigt	urasca	urascu	(bor) socvo	cu uscoa	nacuqui curu	ytiquym	kulosol, kadewa kusagra		cohué
devant	quenoe	sung itu	bomgung	neng vah		muysa			
droit	ishquavé	shquevé	decteng eh	di ahca		pquihjac	kulpave	nikudéron	
délier	ioubtsu	ivacsung	cong so	slumg ah	irep chun	mngscasaca			échique
nu	zumé vuchica	vuchica	cru dere	butja shi	zucavai imge	chuhisc chubia	erkai	burnare durnban	mola echaquete pinguilite
dette	nui	nui	bogotum	cura					
diable	be	be	oh	chamja	macharo	guahenioque			
dent	aca	ca	(bor) coyvo	casa	oca	sica	su, thut, thu	tu, tukru	mical
différent	aure	ame	obri obri	bu ashi	acange	mica			
dieu	sibu	sibu	sebu	sibu	tocu		baltha	nobo, napo	quihible
doubler	ibutru	ibutru	shpuso	cubujha	facole	ebtascua			
don	itié	itié	tasinora	gua docrinatca	ma haranta				
doux	broroi	broho	soror vasho	babudi	palajatate	abasen			ochigua
dur	derere	drerere	canj cuch	zijong	capi	acamen		divi, dimé	chele
en haut	betaquin	betaquin	baquing go	igraca		gyna gyca			
ennemi	boruc	borgui	(bur) borugo		ai putulage	saba			
maladie	quirina	quirinava	suroh	chubruk	wah fanapuy	iu	hurkisa	breu	quenjal
tromper	ivuchuon	ivuchuva			iajatuna chifite	agotac		nogo throbon	cacénal
en colère	oruna lediana	oruna	voc sera	dshodohe	narip zerefesse	age gue			
enterrer	ibru	ibru			itara teh faruju	hichoc	baetuka	thobomete	tigué
envoyer	ipatcuni	patcuni	fa itira	shung ab	fufiton	btyusuca			
élevé	shquéca	shqueja	begue	du uca					
écoulé	mimacoo	mimicona			tafanai	zingua			huegua, neu
brosse	vu hcru		cvalo	cva at cva	huroqui aun		cukagaba	korokarego	néca turruye
cacher	ihemblu	ihembeva			garica	b-chigi-suca			ocuitaguer
scorpion	biché	biche	ting	fua cuh	tomon				
écouter	ishtsa	itutsac	voi daso	dojo ga					maguitogue
dos	shungvo	sovo	(bor) cocso	cheng cuah	ma carcon	quitapigu			
épine	dica	dica	shcub	cuah	foro	chichine	bigagle	tugu	
esprit	bi, vigbru	vig bru			tatec coca			gaé	ico
épouse	cheracar	chi racar	borvari	adre mac	curi				
étoile	becvo	becon	(lucero)	horumrah	sujon	fayura	axase, via hata	muke	nicheni
s'écrier	igoritsa	iyanetsu	fa uroso	baca saah	quinine				
famille	chame	chami cre			furuca		ancitraja	morogo	chairganu

laid	surach	surueh	so oeh	saunen	;mai iring,	mec			
fièvre	tac	stabinati	suro so eh	che ebrung	cuang vaipung			breu, thorajoa	hugul
la fin	beta	ibatu	ba debogo	oc shanh	itaiqui	yu bgynsa		kure, bato	
flèche	cabut	cvauta	cung cova	tein casa	caru	uye cho	bi-yogalb	bugo, buka	aquet
flexible	biquena	biquena	shorung eh	aj ca ashih	jerojeroja varpu		oa	kreni	amton
fleur	ma mavu	icontsavang	colon	crang surut	cora zutu	uba	kansi, alasi	kriblu, kritue	tut
	ivarqué	cana							
fluide	diserere	di-serere	di-rieh	di-vogu	tung afa				
front	votsong	vutsang	(bor) bogro	hua tuj	mafo jora	quygua	xavik, sabige	nit hokua,	
								othokua	
frais	sirug tsei	saugsehe	coc tjenteh	couhique	mation			tibu	papé, tampe
froid	seseng	tsena					kursaiaze	tibo	
fruit	carvo	curvu	shivo boh	crang vah	cora curu	quye uba	kalolu, baisi	krinkua	
feu	buvo, buhu	buhu	cijuc	chicrah	mepala	gata	kebu, ken	ino inogua	cumaque cho
source	di-tsoni	d-rere			chia		isalazah,		
							kigagua		
fumer	soba	soba					draholuk, so		
tabac									
fusil	mocur	mogru	quéric	bot, busot	corre		haraspo,	kuru, duru	quinqui
poule	docro	oshaoro	criro	coro	chacura curiza	sup cuagui	kogri, kokri-	kui	canirpunc
						fucha	siga		
gorge	birona	soboru	(bor) querso	crohih	ua calojiqui	fija	horé, polé	doroko	
héron	cuis	cois	hong	cais	quepo	fuhupcar	tou	krikude	cacarnatar
chat	pus	chuivi	mtchi	bis	toito quia	nymy	mis, mico	mti, guan	mis talemala
Indiens	vac	vac	indu	a-unat					guaca
									chapuyac
les blancs	pe	pe		suat			siqua		
frapper	ipu	icpu	shpo so	ibaje crah		ys bgysuca		metun	

LA GRANDE-IRLANDE

OU PAYS DES BLANCS PRÉCOLOMBIENS DU NOUVEAU-MONDE

PAR M. EUGÈNE BEAUVOIS

Correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

I. — ARÉ MÁRSSON

Les notions que les documents scandinaves nous donnent sur les établissements des Islandais en Grœnland, ainsi que sur leurs tentatives de colonisation en Vinland, sont tellement circonstanciées et, pour la première contrée, confirmées par tant de restes du passé, qu'on ne conteste plus la véracité des relations sur ces pays transatlantiques. Il n'en est pas de même des récits sur la Grande-Irlande : ils sont peu nombreux et, pour être bien compris, ils ont besoin d'être complétés et éclairés par des renseignements tirés de sources bien différentes. C'est ce que nous allons faire en donnant, suivant une invariable méthode, la traduction et parfois la reproduction des textes avec le commentaire de tous les passages difficiles.

Le premier Européen que l'on sache avoir été en rapport avec la Grande-Irlande était un Scandinave, apparenté avec les Gallgaëls [1], étant issu à la cinquième génération de Cearbhall (en vieux norrain Kjarval), roi d'Ossory (bassin de la Nore, Queen's County et Kilkenny).

Ce prince [2] qui, avec l'appui des corsaires norvégiens, était

1. Population mixte, semi-chrétienne, issue de l'union des Gaëls d'Irlande et d'Écosse avec des Norvégiens et des Danois. Elle joua un grand rôle dans les îles Nordatlantiques au IXe siècle. — Voy. Alex. Bugge, *Nordisk Sprog og nordisk Nationalitet i Irland*, dans Aarbœger for nordisk Oldkyndighed og Historie, 2e sér., t. XV, Copenhague, 1900, in-8, p. 281.

2. *Landnámabók*, part. I, ch. 1, et III, ch. 12, p. 25, 205 de l'édit. de Copenhague, 1843, in-8 ; — J.-H. Todd, *The war of the Gaedhil with the Gaill*, Londres, 1867, in-8, p. 263, 297-300, et introd., p. 78-80 ; — Les plus anciens

devenu roi de Dublin en 874 et qui mourut en 885 ou 887, fut ancêtre de plusieurs personnes des deux sexes qui prirent part à la découverte ou à la colonisation du Nouveau-Monde [1]. Il avait entre autres enfants une fille nommée Rafœrta [2], qui devint femme d'un puissant corsaire suédois, Eyvind Austmann, et qui fut trisaïeule d'Aré Mársson et de sa femme Thorgerde. Aré était un des principaux personnages du quartier occidental de l'Islande, lorsque l'évêque Frédéric et Thorvald Kodránson commencèrent d'évangéliser cette île en 981 [3]. Il possédait sur la rive septentrionale du Breidifjœrd la péninsule de Reykhóls (Collines fumantes), célèbre par ses eaux thermales et jaillissantes. Ce grand domaine n'est pas seulement remarquable par ses curiosités naturelles ; c'est encore un des plus riches de l'Islande, avec ses fertiles pâturages, ses bonnes pêcheries et ses îlots peuplés d'eiders [4]. Celui qui en était propriétaire n'eût sans doute pas quitté cet agréable séjour pour tenter, comme son cousin Sveinbjœrn Galté, la colonisation de stériles îlots du Grœnland [5], ou pour courir les aventures dans le Nouveau-Monde, s'il n'y eût été jeté par une fortune de mer.

Voici en quels termes le premier rédacteur du *Landnámabók*,

rois d'Ossory, part. XII des *Loca patriciana*, par J.-F. Shearman, dans *Journal of the R. histor. and archæol. Association of Ireland*, Dublin, in-8, 4e sér., vol. IV, part. III, 1878, p. 367-370 ; — Johannes C.-H.-R. Steenstrup, *Normannerne*, t. II et III, Copenhague, 1878, 1882, in-8.

1. Voy. le 1er tableau généalog. des *Antiquitates Americanæ* publ. pour la Soc. R. des Antiq. du Nord, par C.-Chr. Rafn, Copenhague, 1845, in-4 ; — *infra : Généalogies des Scandinaves d'origine gaélique ou gallgaélique qui ont eu connaissance de la Grande-Irlande dans les temps précolombiens ;* — Cfr. E. Beauvois, *Les Chrétiens d'Islande au temps de l'Odinisme* (*IXe et Xe siècles*) dans *Le Muséon*, t. IX, Louvain, 1889, in-8, p. 351-2.

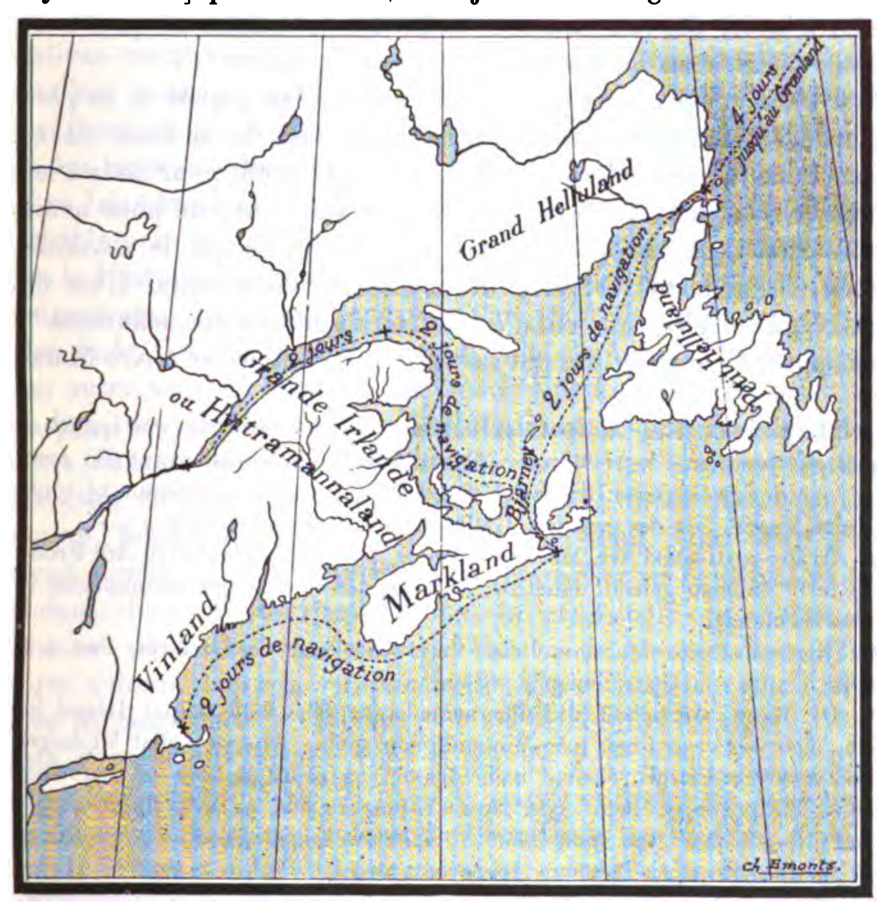
2. Roberta ? (Id., *ibid*, p. 351, note 5).

3. 107 ans après que l'Islande eut été colonisée par les Scandinaves [en 874], est-il dit dans la *Saga du Christianisme* (*Kristni saga*, § 1, dans *Biskupa sœgur* ou *Sagas des évêques*, édit. par la *Soc. de littér. islandaise*, t. I, Copenhague, 1856-1858, in-8, p. 4).

4. *Landnámabók*, 1843, p. 129 ; — Olafsen et Povelsen, *Voy. en Islande*, trad. du danois par Gauthier de Lapeyronie, Paris, 1802, t. II, p. 327-331 ; — P.-E. Kristian Kaalund, *Bidrag til en historisk-topogr. Beskrivelse af Island*, t. I, Copenhague, 1877, in-8, p. 515-517.

5. E. Beauvois, *La Découverte du Grœnland par les Scandinaves au Xe siècle*, dans *Le Muséon*, t. XI, 1892, p. 281-283.

Aré Frodé, parle du naufrage de son trisaïeul : « Aré, dit-il, fut poussé par la tempête dans le *Hvitramannaland* [1]. Cette contrée, appelée par quelques-uns *Grande-Irlande* [Irland hit Mikla], est située à l'ouest dans l'Océan, près du *Vinland hit Goda* [le Bon Pays vinifère] qui est, dit-on, à six jours de navigation à l'ouest de



GRANDE-IRLANDE ET CONTRÉES ADJACENTES
AVEC INDICATION DES JOURS DE NAVIGATION ENTRE CES DIVERS PAYS

1. *Land* pays, *manna* des hommes, *hvitra* blancs, ainsi appelés soit à cause des vêtements blancs qu'ils portaient dans des cérémonies (voy. *infra*, p. 208, 210), soit plutôt à cause de leur teint qui tranchait avec celui de leurs voisins, les Peaux-Rouges et les Esquimaux bistrés (*Antiq. Americanæ*, p. 149. — Cfr. E. Beauvois, *Les Skrælings, ancêtres des Esquimaux dans les temps précolombiens*, extr. de la *Rev. orient. et américaine*, Paris, 1879, in-8, p. 13, 20, note 2).

la [Grande-]Irlande. Aré n'en put sortir et il y fut baptisé [1]. Ce récit a d'abord été fait par Hrafn *Hlymreksfaré* [le Voyageur à Limerick], qui avait longtemps habité Hlymrek en Irlande. Au rapport de Thorkell Gellison [2], des Islandais disaient aussi avoir appris de Thorfinn [3], jarl des Orkneys [Earl ou duc des Orcades], que Aré avait été reconnu dans le Hvitramannaland et qu'il n'en pouvait sortir, mais qu'il y était traité avec honneur [4]. »

Ces témoignages, recueillis par l'un des plus graves et le plus ancien des historiens islandais, forment la base de la thèse développée dans le présent ouvrage. Il y aura tout profit pour nous à les examiner un à un ; outre qu'ils ont une grande autorité pour avoir trouvé place dans un ouvrage aussi sûr et estimé que le *Landnámabók*, ils cadrent fort bien avec d'autres documents. L'un de ceux-ci, un curieux fragment d'une ancienne géographie islandaise [5], nous apprénd comment on put savoir ce qui était arrivé à Aré Márs-

1. L'Islande sa patrie n'adopta officiellement le christianisme que quelques années plus tard, en l'an 1000; aussi Aré n'était-il pas baptisé avant son naufrage, quoique sa bisaïeule Bjarge fût fille d'une princesse chrétienne et sœur de Helgé Magré, l'un des premiers Gallgaëls chrétiens de l'Islande.

2. Arrière-petit-fils d'Aré Mársson et oncle paternel de l'historien Aré Frodé (Voy. le 1er tableau généal. dans *Ant. Americanæ* et celui qui accompagne le présent mémoire).

3. Thorfinn et Aré Mársson étaient tous deux issus de Rafœrta, l'un à la sixième, l'autre à la quatrième génération.

4. Ari. Hann vard sæhafi til Hvitra mana landz. That kalla sumer Irland ed mikla. That ligr vestr i haf nær Vinlandi enu goda. That er kallat VI dægra sigling vestr fra Irlandi. Thadan nadi Ari eigi aa brutt at fara ok var thar skirdr. Thessa saugu sagdi fyst Hrafn Hlymreks fari er lengi hafdi verit i Hlymreki aa Irlandi. Suo kuad Thorkell Gellisson seigia islendska menn tha er heyrt haufdu fra seigia Thorfin i Orkneyium at Ari hefdi kendr verit aa Hvitra manna landi ok nadi eigi brutt at fara en var thar vel virdr. (*Sturlubók*, rédaction du Landnámabók faite par Sturla Thórdarson (1214-1284), transcrite par Jón Erlendsson et conservée dans le mscr. 107 fol. de la Coll Arna-Magnéenne, édit. par la Soc. R. des Ant. du Nord, dans *Landnámabók*, Copenhague, 1900, in-4, p. 165. — Dans la rédaction du *Hauksbók*, faite un peu plus tard, et rééditée dans le même volume, p. 41-42, ce passage ne diffère de celui de Sturla que par l'orthographe et trois variantes importantes : *Vindlanndi* au lieu de *Vinlandi*, et *sæfari* (inusité et qui peut signifier avec *vard*, il se rendit par mer) au lieu de *sæhafi* (naufragé) ; *iall* est ajouté après Thorfinn.

5. Conservé dans le mscr. 770 c. de la Collection Arna-Magnéenne, recopié au commencement du XVIIe siècle (*Antiq. Amer.*, p. 5, 214).

son, quoiqu'il ne fût jamais retourné en Islande : « Il y a au sud de la partie habitée du Grœnland un littoral sans ports, des déserts et des glaciers [le Labrador], puis les Skrælings [ou Kalalis, Esquimaux], ensuite le Markland [Nouvelle-Écosse], enfin le Vinland hit Goda [États-Unis] ; près de là, mais un peu en arrière, est située l'Albania [1], qui est le Hvitramannaland. Il y avait autrefois des relations maritimes entre l'Islande et ce pays ; des Irlandais et des Islandais y reconnurent Aré Mársson, fils de Már et de Katla de Reykjanes, dont on n'avait pas de nouvelles depuis longtemps et que les habitants du pays avaient pris pour chef [2]. »

Les Islandais qui donnèrent des nouvelles du naufragé étaient probablement du nombre de ceux qui entretenaient des relations avec le Hvitramannaland ; à leur défaut, Gudleif Gudlaugsson et ses compagnons, qui échouèrent vers l'an 1030 de notre ère sur les côtes de la Grande-Irlande, purent bien s'informer d'Aré auprès d'un autre naufragé islandais, Bjœrn Breidvikingakappé, aussi l'un des dignitaires du Hvitramannaland et, puisqu'ils parlèrent de ce dernier à Thuride de Frodá, la renseigner également sur Aré Mársson. Elle était en effet issue comme lui de Rafœrta et dans un pays comme l'Islande où l'*ódal*, domaine patrimonial, était soumis au retrait lignager, il était indispensable pour exercer ce droit, le cas échéant, de connaître parfaitement la généalogie de toutes les branches de la famille et le sort de chacun de ses membres. C'est ce qui a donné lieu à la composition du *Landnámabók* (*Livre de la prise de possession* de l'Islande), où les principaux occupants avec leurs descendants jusque vers la fin du XIIIe siècle sont rangés par ordre topographique. Il nous renseigne en outre sur les lignées des découvreurs et des colons du Grœnland, du Vinland et de la Grande-Irlande, ainsi que sur leur parenté avec les Gaëls et les Gallgaëls ou Celto-Scandinaves des îles Britanniques. On y voit que

1. Forme latine d'*Albain*, nom gaélique de l'Ecosse dont la colonie transatlantique (Grande-Irlande) est appelée *Escotilanda* (pays des Skots ou Gaëls) dans la Relation des Zeno, où il est également dit qu'une île voisine, l'Ikaria (Terre-Neuve), était gouvernée par une dynastie écossaise (Voy. notre mém. sur *Les notions des Zeno sur les pays transatlantiques*, dans *Revue des questions scientifiques*, n° de juillet 1904, Louvain, in-8).

2. Mscr. de la Coll. Arna-Magnéenne, 770 c., in-4, extr. dans *Antiq. Americanæ*, p. 214-215.

tous les personnages cités plus haut dans l'extrait du *Landnámabók* [1] étaient issus de l'union du puissant corsaire Eyvind *Austmann* (Homme de l'Est ou Scandinave) avec Rafœrta, fille du roi de Dublin Kjarval : Aré Mársson au quatrième degré ; Hrafn Hlymreksfaré et sa femme Vigdise au cinquième ; Thorfinn, jarl des Orcades, au sixième ; Thorkel Gellisson et son neveu Aré Frodé qui nous ont transmis ces renseignements, l'un par la tradition orale, l'autre par écrit, étaient respectivement au septième et au huitième degré. Les membres de cette grande famille avaient tout intérêt à s'enquérir du sort de leur parent Aré Mársson, ne fût-ce que pour savoir s'il n'avait pas laissé de descendants qui pussent concourir avec eux à la préemption de l'*ódal*, ou des biens qu'ils eussent à revendiquer. Tout s'enchaîne dans cette histoire des établissements gaéliques du Nouveau-Monde, et c'est ce qui la rend intéressante malgré ses lacunes et ses apparences de sécheresse et de décousu. Aucun des faits n'en doit être négligé, les plus minimes pouvant avoir une grande portée. Lorsque l'on sait par exemple que Aré Mársson, ainsi que sa femme Thorgerde, avaient pour ancêtres des princes d'Irlande et d'Écosse (Kjarval, Ketil Flatnef, Olaf Hvité, Thorstein Raudé, Maelduin), on trouve assez naturel que les Gaëls de la Grande-Irlande en aient fait un de leurs chefs.

Les autorités citées par le *Landnámabók* à propos d'Aré Mársson tenaient sans doute leurs renseignements des Irlandais et des Islandais qui, d'après le *Fragment géographique*, étaient en relations avec le Hvitramannaland. C'était évidemment le cas pour Hrafn le Limerickain [2] qui vivait seulement une génération après Aré Mársson : sa mère Thorgerde, descendant de Steinólf Lágé comme Aré

1. *Supra*, p. 191-192.

2. Limerick, située à l'embouchure du Shannon dans le golfe du même nom, était la capitale d'un petit État norvégien fondé par Ivar vers l'an 852. Les Scandinaves paraissent y avoir maintenu leur nationalité aussi longtemps qu'à Dublin, c'est-à-dire jusque vers la fin du XIIIe siècle ; mais on n'a la liste suivie de leurs rois que depuis la seconde moitié du IXe siècle jusque vers la fin du Xe (J.-J.-A. Worsaae, *Minder om de Danske og Nordmændene i England, Skotland og Irland*, Copenhague, 1851, in-8, p. 395-6 ; — P.-A. Munch, *Det norske Folks Historie*, 1er vol., t. I, Christiania, 1852, in-8, p. 442 ; t. II, 1853, p. 205 ; — Todd, *op. cit.*, p. 49, 271 ; introd., p. CII, où il est seulement parlé des petits-fils d'Ivar, comme rois de Limerick ; — Joh. Steenstrup, *Normannerne*, t. III, p. 128-132).

Mársson, était arrière-cousine de ce dernier, et son beau-père Thorarin Fylsenné était comme Aré Mársson issu de Kjarval à la cinquième génération. — Un autre récit, indépendant de celui de Hrafn, remontait à Thorfinn, jarl des Orcades, dont les paroles avaient été rapportées par des Islandais à Thorkel Gellison, qui les transmit à Aré Frodé. Thorfinn ne peut être le premier duc de ce nom, mort vers 963, avant la disparition d'Aré Mársson, il s'agit certainement ici de Thorfinn II, né vers 1008, mort en 1064, qui porta le titre de jarl après la mort de son père Sigurd, en 1014. Ce duc, qui était feudataire du roi de Norvège, avait pour sujets non seulement des Scandinaves, mais encore des Skots ou Gaëls d'Écosse, dont les ancêtres avaient colonisé la Grande-Irlande et qui, par leurs mystérieux Culdees, pouvaient avoir notion de ce qui s'y passait; comme on le verra plus loin (p. 212, n. 1), il y avait encore dans les Orcades de ces membres de l'ordre Columbite qui avait évangélisé les îles Nordatlantiques et la Grande-Irlande.

Faute d'avoir connu les témoignages et les preuves que nous exposerons [1] à l'appui de ces assertions, des savants de grande autorité, comme Thormodus Torfæus et C.-Chr. Rafn, n'ont pu s'expliquer par qui Aré Mársson avait été baptisé dans le Nouveau-Monde. Le premier a supposé que c'était par un évêque Jón ou Johannes, venu du Grœnland [2]. Son erreur provenait de ce qu'il avait lu *Vinland* pour *Vindland*, dans un passage où il est dit que cet évêque avait évangélisé cette contrée et qu'il y avait été martyrisé [3].

1. *Infra*, p. 211-213.
2. Préf. de *Historia Vinlandiæ antiquæ seu partis Americæ septentrionalis*, Copenhague, 1715, in-18.
3. *Hungrvaka* segir Jón irskan, ok farit hédan til Vindlands, kristnat thar, verit thar sidan pindr ok drepinn (Note placée en marge des Additions au *Landnámabók* tirées du manuscrit de Skardsá, reproduite dans l'édit. du *Landnámabók*, publiée à Copenhague, 1843, in-8, p. 332-333. — Cfr. le ch. 3 de *Hungrvaka*, dans *Biskupa sœgur*, Copenhague, in-8, t. I, 1856, p. 64). Ces textes, comme le *Hauksbók*, p. 41, portent bien *Vindland*, mais d'autres donnent les leçons *Vinland* et *Vynland*. S'il avait été question du Vinland américain, l'annotateur ou copiste n'aurait pas manqué d'ajouter, selon l'usage, l'épithète de *hit goda* (le bon) ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il s'agit du Vindland ou Pays des Vendes, situé au sud de la Baltique, où fut en effet martyrisé à Rethra, en 1066, l'évêque Jón, qui avait exercé ses fonctions en Islande pendant quatre ans, de 1049 à 1053 (*Antiq. Americanæ*, p. 461-462 ; — *Grœnlands historiske*

Elle a été relevée par le docte Finnus Johannæus, et lors même que Jón aurait visité le Vinland, il ne s'ensuivrait pas qu'il eût poussé jusque dans la Grande-Irlande, quoique les deux pays fussent contigus. — Quant à Rafn, il a examiné successivement diverses hypothèses aussi peu satisfaisantes l'une que l'autre : ou bien la Grande-Irlande aurait été citée par inadvertance en place de l'Irlande européenne ; ou bien il se serait trouvé un prêtre parmi ceux qui avaient reconnu Aré dans le *Hvitramannaland;* ou enfin Aré aurait été soumis par les sauvages de la Grande-Irlande à des cérémonies d'initiation présentant quelque analogie avec le baptême des chrétiens [1]. Mais on ne conçoit pas bien comment Aré aurait été baptisé, s'il eût été en captivité chez des païens ; et s'il se trouvait chez des chrétiens, il eût été superflu de recourir au ministère d'un évêque ou d'un prêtre venu soit de l'Europe, soit du Grœnland ; enfin le mot *skirdr* qu'emploie le *Landnámabók* s'applique exclusivement au baptême chrétien ; et il n'est pas vraisemblable qu'une cérémonie païenne, plus ou moins analogue, eût été mentionnée par cet unique mot sans la moindre explication. Le plus simple est encore d'interpréter le texte littéralement et d'admettre que Aré Mársson avait été baptisé par des chrétiens dont l'origine est suffisamment indiquée par les noms du pays : Grande-Irlande, Albania, plus tard Escotilanda [2].

Quant à la situation de cette contrée, nous essaierons de la déterminer plus loin (§ 4). Reste maintenant à chercher la date de la disparition d'Aré Mársson ; comme Aré Frodé ne la précise pas, il est impossible de la fixer autrement que par approximation. Le naufragé était encore en Islande et il est cité parmi les principaux chefs du quartier occidental, lors de l'arrivée de l'évêque Frédéric, en 981 [3], c'est-à-dire, selon l'expression de la *Kristnisaga*, cent sept

Mindesmærker, t. I, Copenhague, 1838, in-8, p. 43 ; — P.-A. Munch, *Det norske Folks Hist.*, vol. II, 1855, p. 186, 190, 193, 212, 413).

1. Quoique P.-A. Munch (*Det norske Folks Historie*, vol. I, t. II, p. 360, note) regarde comme une méprise ce que le *Landnámabók* rapporte à ce sujet, il admet pourtant qu'il pouvait se trouver dans ce pays quelques naufragés irlandais ; mais cette supposition est inutile puisque les indigènes, étant de race blanche et vraisemblablement originaires de l'île européenne dont leur pays portait le nom, devaient être chrétiens, comme les habitans de leur mère patrie, et n'avaient pas besoin d'étranger pour administrer le baptême.

2. Voy. notre mém. sur *Les notions des Zeno sur les pays transatlantiques.*

3. Selon la chronologie adoptée par les éditeurs des *Grœnlands historiske*

ans après la colonisation de l'Islande qui avait eu lieu en 874[1]. — Son second fils Gudleif, s'étant converti au christianisme, se joignit en 997 au prêtre Thangbrand, envoyé du roi Olaf Tryggvason, pour imposer la nouvelle religion à ses compatriotes ; leurs efforts furent couronnés de succès : en l'an 1000, le christianisme fut solennellement adopté comme religion officielle par l'Althing ou assemblée générale des propriétaires islandais, et tous les habitants de l'île durent se faire baptiser. Comme Aré Mársson n'était pas encore chrétien lors de son arrivée dans la Grande-Irlande, il faut nécessairement placer sa disparition avant l'an 1000 et son départ après 981 ou 984, selon le système chronologique que l'on adoptera. Il est fâcheux que ce trop long intervalle ne permette pas de mieux préciser la date du naufrage et de savoir si Aré est le premier Scandinave qui ait habité le Nouveau-Monde, ou s'il avait été précédé soit par Eirik Raudé qui découvrit le Grœnland en 982 ou 983, soit par Leif l'Heureux, fils de celui-ci, qui explora le Vinland en l'an 1000, ou même par Bjœrn Breidvikingakappé, qui vécut dans la Grande-Irlande à partir de 998 ou 999, comme on va le voir.

II. — Bjœrn Bredvikingappé et Gudleif

Il ne s'agit ici de rien moins que d'un futur chef de la Grande-Irlande ; ce personnage était le héros d'une saga malheureusement perdue [2], mais qui d'après une note trouvée dans les papiers de l'illustre Rask († 1832) aurait été en la possession de l'annaliste Jón Espolin († 1836). Les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* se proposaient de la faire chercher [3], mais il ne paraît pas qu'ils l'aient trouvée. On pourrait supposer que Rask, en citant la *Saga af Birni Breidvikingakappa*, l'a confondue avec la saga d'un

Mindesmærker (t. I, p. 151) et par Gudbrand Vigfusson (*Um timatal i Islendinga sœgum i fornœld*, p. 497 de *Safn til sœgu Islands og islenzkra bókmenta ad fornu og nýju*, t. I, Copenhague, 1885, in-8), et selon celle de P.-A Munch (*Det norske Folks Hist.*, vol. I, t. II, p. 280, dans l'hiver de 983-984).

1. Dans *Biskupa sœgur*, t. I, p. 3-4.

2. Halfdan Einarsen, *Sciagraphia historiæ litterariæ islandicæ*, Copenhague, 1777, in-18, p. 124.

3. *Grœnlands histor. Mindesm*, t. I, p. 497, note 1.

autre Bjœrn surnommé Hitdælakappé, ou bien avec l'*Eyrbyggjasaga* qui a été aussi appelée *Bjarnar saga Breidvikingakappa* [1] parce que plusieurs de ses épisodes concernent Bjœrn le Champion des Breidvikings. Or si l'on considère que les narrateurs de sagas n'aimaient pas se jeter *in medias res*, mais qu'ils préféraient commencer *ab ovo*, ou en d'autres termes qu'ils n'entraient jamais en matière avant d'avoir fait la généalogie de leurs héros ou conté leurs antécédents, et que l'*Eyrbyggjasaga* se borne à citer le père de Bjœrn sans remonter à ses ancêtres norvégiens [2], on en peut induire que cette saga ne doit pas être nommée d'après lui, parce que ses aventures, si intéressantes qu'elles soient, en sont de simples épisodes. Si nous possédions une saga de Bjœrn Breidvikingakappé, nous y aurions peut-être trouvé sur la Grande-Irlande de plus amples détails que dans l'histoire collective des habitants d'Eyré, l'*Eyrbyggjasaga* où le pays transatlantique ne peut figurer qu'incidemment. Quoi qu'il en soit, celle-ci est une des meilleures qui nous restent et en outre l'une des plus véridiques [3]. Nous devons donc en extraire tout ce qui se rattache même de loin à notre sujet. On pourra croire d'abord que nous ne le suivons pas de bien près ; mais quand on lira la suite du récit, on verra qu'il était nécessaire de rappeler brièvement quelques-unes des aventures de Bjœrn

1. Gudbrand Vigfusson, p. XLVI des prolégomènes de son édit. de *Sturlungasaga*, Londres, 1878, in-8, t. I.

2. Elle a été éditée par Gr.-J. Thorkelin, avec trad. latine, Copenhague, 1787, in-4 ; — par Gudbrand Vigfusson, Leipzig, 1864, in-8, avec une longue introd. et 1 carte ; — à Akureyré, 1882 in-8 ; — par H. Gering, Halle, 1897 in-8 ; — traduite en danois par N.-M. Petersen, dans ses *Historiske Fortællinger om Islændernes Færd hjemme og ude*, Copenhague, in-12, t. IV de l'édit. de 1864 ; t. III, de celle de 1863 ; en suédois par C.-J.-L. Lœnberg, Stockholm, 1873 ; en anglais dans le t. II de *Saga Library* de W. Morris et Eirik Magnússon, Londres, 1891, in-8. — Tous les passages concernant Bjœrn ont été reproduits dans les *Antiq. Americanæ* avec trad. lat. et danoise, et dan les *Grœnlands hist. Mindesm.*, t. I, avec trad. dan.

3. Finnus Johannæus, *Hist. eccles. Islandiæ*, t. IV, pref. p. 7-8 ; — P.-E. Müller, *Sagabibliothek*, t. I, Copenhague, 1817, in-12, p. 189-198 ; — Rafn, dans *Ant. Amer.*, p. 215-6, 245 ; — Finn Magnusen et Rafn, dans *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 494-517 ; — G. Vigfusson, introd. à son édit. de l'*Eyrbyggjasaga*, et proleg. de son édit. de la *Sturlunga saga*, t. I, p. XLV-XLVI ; — H. Gering, en tête de son édit. ; — Finn Jónsson, *Den oldnorske og oldislandske Literaturs Historie*, t. II, part. I., Copenhague, 1898, in-8, p. 431-440.

pour bien faire comprendre les allusions qu'il y fit dans son entretien avec Gudleif.

Bjœrn était fils d'Asbrand, propriétaire de Kamb, domaine situé dans la péninsule de Snæfellsnes, au pied du Snæfellsjœkul et non loin du Breidavik. Sa sœur Thuride, d'abord mariée à Kollé, parent éloigné d'Aré Másson, épousa ensuite Thorbjœrn Digré, propriétaire de Frodá, situé à peu de distance au nord, dans la même péninsule, mais sur la rive septentrionale[1]. Celui-ci devenu veuf se remaria avec une autre Thuride, à la fois sœur utérine et cousine germaine du puissant Snorré *Godé* (pontife) de Helgafell. Pendant le veuvage de cette dernière, Bjœrn lui fit de si fréquentes visites que Snorré la fit revenir à Helgafell et peu après convoler en secondes noces avec un riche armateur du voisinage, Thorodd Skattkaupandé. Le nouvel époux, tout en s'impatientant des assiduités de Bjœrn, les toléra quelque temps, mais un jour il alla se poster avec quatre hommes sur le chemin que Bjœrn devait suivre pour retourner de Frodá à Kamb; il l'assaillit, lui fit de graves blessures, en reçut lui-même de légères, perdit deux de ses hommes et finalement s'enfuit avec les autres. Bjœrn se remit complètement, mais, sur la poursuite de Snorré et quoique son père se fût engagé à payer le prix du sang à la famille des victimes, il fut banni pour trois ans (vers 986). Dans le cours du même été où il partit pour l'exil, Thuride accoucha d'un fils qui fut nommé Kjartan, grandit vite et montra les meilleures dispositions. Bjœrn se rendit en Norvège, puis en Danemark, d'où il passa à Jómsborg (Wollin, dans le delta de l'Oder). Il y avait dans cette forteresse une célèbre garnison de guerriers scandinaves qui offraient le prototype païen des Chevaliers Teutoniques. Leur histoire et les curieuses lois que leur donna leur chef Palnatoké nous ont été conservées dans la *Jòmsvikinga saga* (Histoire des corsaires de Jóm), Bjœrn fut admis dans cette corporation et il mérita le titre de *Kappé*[2] (champion, héros). Il était à Jómsborg lorsque le prince suédois Styrbjœrn le Fort en devint maître et emmena les Jómsvikings en

1. Kaalund, *op. cit.*, t. I, p. 414, 422-423, 438-439.

2. Ce mot qui s'écrit aussi *Kempa* en islandais est de même origine que *Kæmpe* en danois, *Kæmpfer* en allemand, *Champion* en français et probablement Κίμβροι, nom que « les Germains, dit Plutarque (*Marius*, ch. II), donnent aux brigands ».

Suède pour disputer la couronne de son père à son oncle Eirik Sigrsælé. Après la défaite de leur chef à Fyrisvells près Upsala, Bjœrn et ses frères d'armes opérèrent leur retraite par les bois [1]; il resta avec Palnatoké tant que celui-ci vécut et passa pour l'un des meilleurs et des plus braves guerriers [2].

A son retour en Islande, il prit possession du domaine de Kamb devenu vacant par la mort de son père; il y mena un grand train de vie, aimant le faste et s'étant façonné aux manières des seigneurs étrangers. C'était un bel homme et il avait acquis beaucoup d'expérience dans ses voyages. S'étant rendu à une fête qui se tint en été près de Frodá, il y retrouva Thuride et s'entretint longtemps avec elle, ce dont personne ne fut surpris parce qu'ils ne s'étaient pas vus depuis bien des années. Dans une rixe sanglante qui eut lieu, un blessé transporté sous un arbre y laissa une flaque de sang où le jeune Kjartan alla tremper une hachette qu'il avait à la main. On demanda à Bjœrn s'il avait remarqué l'adolescent dont Thorodd lui attribuait la paternité. Comme il était poète, il répondit en vers : « La noble femme qui m'aime et dont je suis épris confirmerait les soupçons de Thorodd, si elle donnait le jour à des enfants qui me ressemblent », et sur le conseil qu'on lui donna de ne plus penser à elle, il ajouta que ce serait en effet prudent, mais que ce n'était pas son idée malgré l'inégalité de ses forces dans une lutte avec le frère de Thuride. L'hiver, il recommença à la fréquenter; le mari, se rappelant ce qu'il lui en avait coûté une première fois de s'attaquer à son rival, hésitait maintenant qu'il le voyait beaucoup plus fort. Un jour qu'il traitait à Frodá son beau-frère et huit personnes de la suite de celui-ci, il lui fit de grands présents pour l'engager à mettre fin aux accointances de Bjœrn. Aussi en partant Snorré Godé se dirigea-t-il avec sa troupe vers Kamb dans l'espoir de trouver Bjœrn dehors par le beau temps qu'il faisait, car il n'osait pas, avec si peu de monde, attaquer dans une maison facile à défendre un guerrier si brave et si vigoureux. Il chargea Már, un de ses parents, de lui porter à l'improviste un coup mortel. Bjœrn

1. N.-M. Petersen, *Danmarks Historie i Hedenold*, Copenhague, 1836, in-18, t. II, p. 141-144; — P.-A. Munch, *Det norske Folks Hist.*, vol. I, t. II, 1853, p. 97-102.

2. *Eyrbyggjasaga*, ch. 15, 22, 29, dans *Antiq. Amer.*, p. 216-228; dans *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, p. 740-751.

était tout seul dans la cour de sa demeure, occupé à construire un traîneau sans autres instruments qu'une hachette et un poignard d'un empan de long. Reconnaissant Snorré Godé qui chevauchait à la tête des siens, couvert d'un manteau bleu, il saisit rapidement le poignard, courut au-devant du visiteur, le salua et en même temps le saisit par la manche du manteau, de manière à pouvoir lui percer la poitrine s'il le jugeait à propos. Már fut si surpris que les bras lui tombèrent, tant il craignait de causer la perte de Snorré en touchant à son adversaire. Bjœrn, marchant avec le cavalier sans changer d'attitude, lui dit : « Je ne dois pas me dissimuler que je me suis mis dans le cas d'être actionné par vous, et l'on m'a rapporté que vous m'en vouliez. Si ce n'est pas par occasion que vous passez ici et si vous avez quelque affaire à régler avec moi, expliquez-vous, sinon promettez-moi la paix avant que je m'en retourne, car je ne suis pas de ceux qu'on mène à la lisière. » — « Tu t'y es si habilement pris dans cette rencontre, répondit Snorré, que pour cette fois je te laisserai en paix, quelles qu'aient été mes intentions primitives ; mais notre réconciliation ne sera pas sincère si tu ne cesses pas de fréquenter ma sœur. » — « Je ne veux promettre, répliqua Bjœrn, que ce que je me propose de tenir, mais je ne vois pas comment il me serait possible de rompre avec Thuride tant que nous habiterons le même canton. » — « Rien ne t'empêche de le quitter ! » — « Qu'il en soit ainsi puisque l'affaire prend cette tournure ! je te promets donc que, le prochain hiver, ni toi ni Thorodd, vous n'aurez à vous plaindre d'importunités de ma part. » Sur quoi ils se séparèrent. Dès le lendemain Bjœrn, montant à cheval, descendit au Hraunhafn, le port le plus voisin de Kamb, et retint une place sur un navire qui, à cause des lenteurs de l'équipement, ne partit qu'assez tard. Le vent du nord-est qui soufflait alors régna une bonne partie de l'été, et l'on fut longtemps sans entendre parler de ce vaisseau [1]. »

On voit par des synchronismes que l'expatriation de Bjœrn eut lieu vers 998 [2]. La saga ne dit pas où il allait. Son beau-frère Kollé, qui se rattachait de loin à la famille d'Aré Mársson, avait bien pu lui parler de la disparition de ce dernier, si toutefois il n'était pas mort

1. *Eyrbyggjasaga*, ch. 40, 47, dans *Ant. Amer.*, p. 229-245 ; dans *Grœnl. hist. Mindesm.*, t. I, p. 750-769.

2. Gudbrand Vigfusson, *Um timatal*, p. 339.

avant l'événement ou bien comme on n'eut de nouvelles d'Aré que longtemps après, il ignora peut-être que l'absent se trouvait dans la Grande-Irlande. Thuride de Frodá au contraire, qui était à la fois parente d'Aré Mársson et de sa femme Thorgerde, ainsi que de Vigdise, femme de Hrafn Hlymreksfaré, avait bien pu apprendre de ce dernier que l'absent était chef des Irlandais transatlantiques. Il n'est pourtant pas probable que Bjœrn se soit volontairement dirigé vers la Grande-Irlande, puisque le navire n'était pas à lui, mais le vent du nord-est qui régnait lors de son départ l'y poussait directement. Qu'il y soit allé de gré ou de force, le fait est qu'il s'y trouvait une trentaine d'années plus tard. On l'apprit en effet par un parent éloigné de Kollé et de Thuride de Frodá, Gudleif Gudlaugsson, à qui il remit des présents de la part de Bjœrn et qui eut à expliquer à cette occasion comment il avait fait la rencontre du champion des Breidvikings ; d'heureuses circonstances devaient assurer la conservation de son récit, même à une époque où les Islandais se bornaient à conter les sagas sans les écrire. La relation qu'il fit à Thuride de Frodá ne pouvait rester inconnue à la nièce de celle-ci, Thuride la savante, fille de Snorré Godé, mariée à un cousin de l'historien Aré Frodé, qui la donne pour « très instruite et véridique », et qui la cite parmi ses autorités [1]. Gudleif d'ailleurs était frère de Thorfinn Gudlaugsson, quadrisaïeul du célèbre Snorré Sturluson [2], qui eut pour émules ses neveux Olaf Hvitaskald, Sturla Sighvatsson et Sturla Thordarson, un des rédac-

1. *Islendingabók*, ch. I, en tête des *Islendinga sœgur*, t. I, 1843, p. 4 ; — Cfr. Snorre Sturluson, *Heimskringla*, prol. p. 3 de l'édit. Unger, Christiania, 1868, in-8.

2. Il ne conviendrait pas d'objecter que Snorré et Aré Frodé n'ont pas parlé du séjour de Bjœrn dans la Grande-Irlande et de sa rencontre avec Gudleif ; car le premier voulant faire œuvre d'art a impitoyablement éliminé de sa Heimskringla tous les épisodes parasites qui grossissaient les autres histoires des rois de Norvège et n'a conservé pour la sienne que ce qui se rattachait étroitement au sujet. — Quant à Aré Frodé, il n'avait pas à s'étendre, dans l'*Islendingabók* et le *Landnámabók*, sur les propriétaires de Kamb, qui ne jouèrent pas un grand rôle dans les affaires de l'Islande, mais il réserva pour une saga spéciale les aventures de Bjœrn et de Gudleif. De sérieux critiques en effet, Finnus Johannæus (*Hist. eccles, Islandiæ*, t. IV, préf. p. 8), les éditeurs des *Grœnl. hist. Mind.* (t. I, p. 498-500), Gudbrand Vigfusson (prolég. de *Sturlunga saga*, t. I, p. XLV), pensaient que l'*Eyrbyggjasaga* était basée sur des matériaux recueillis par Aré Frodé.

teurs du *Landnâmabók*. Il est donc extrêmement fâcheux que la relation originale du voyage de Gudleif dans le Nouveau-Monde ait péri, sans doute avec la saga de Bjœrn Breidvikingakappé dont elle faisait partie. Ici encore il faut se contenter des détails conservés par l'*Eyrbyggjasaga* et dont voici la substance [1].

Gudleif, fils de Gudlaug le Riche du Straumfjœrd [2] et frère de Thorfinn, l'ancêtre des Sturlungs, était habile marin et possédait un grand navire. Vers la fin de la vie de saint Olaf [qui régna de 1015 à 1030] il fit un voyage à Dublin et, naviguant à l'ouest de l'Irlande pour s'en retourner, il fut poussé par un vent du nord-est si loin vers le couchant et le sud-ouest qu'il ne savait plus où était la terre. Comme l'été était déjà avancé, il faisait des vœux pour retrouver son chemin lorsqu'il vit une côte. C'était une grande contrée qu'il ne connaissait pas. On prit pourtant le parti d'y aborder, tant on était las d'être ballotté par les flots. On entra dans un bon port, mais bientôt arrivèrent des gens inconnus, dont le langage ressemblait à l'irlandais [3]. S'étant assemblés au nombre de plusieurs centaines, ils assaillirent les navigateurs, s'emparèrent d'eux tous et les conduisirent enchaînés vers le haut du pays. Les captifs, menés devant une assemblée qui devait les juger, comprirent que les uns voulaient les mettre à mort; les autres, les répartir entre les localités et les réduire à l'esclavage. Pendant les délibérations, ils virent approcher une grande troupe de cavaliers [4] avec un étendard [5], d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef parmi eux. Sous le drapeau chevauchait en effet un homme de haute stature et à l'air martial, quoique fort âgé et tout chenu. Tous les assistants s'inclinèrent devant ce personnage en lui faisant le meilleur accueil, et c'est à sa décision que fut soumise l'affaire. Le vieillard, ayant fait amener Gudleif et ses compagnons, leur adressa

1. Comme nous avons donné le texte et la traduction de cet épisode dans *La Découverte du Nouveau-Monde* (p. 50-55), nous ne reproduirons en note que le texte des passages de première importance pour le sujet.

2. Une des anses du Faxafjœrd, au sud de la péninsule de Snæfellsnes.

3. Helzt thotti theim sem their mælti irsku (*Eyrbyggjas.*, ch. 64).

4. Sá their hvar reid flokkr mikill (*ibid.*).

5. On verra plus loin (p. 208) que des petits Skrælings citaient les « drapeaux fixés à une hampe », comme un trait de mœurs chez les Blancs de la Grande-Irlande.

la parole en langue norraine et leur demanda de quel pays ils étaient. « Nous sommes Islandais pour la plupart », répondirent-ils. — « Et quels sont les Islandais parmi vous ? » — « J'en suis un du canton de Borgarfjœrd », dit Gudleif. Le vieux chef l'interrogea sur presque tous les personnages considérables du Borgarfjœrd et du Breidifjœrd [1]; il s'informa ponctuellement d'abord de Snorré Godé et de sa sœur Thuride de Frodá, mais surtout du fils de cette dernière, Kjartan, qui était devenu maître de Frodá. Les indigènes de leur côté criaient qu'il fallait prendre une résolution quelconque relativement à l'équipage du navire. Le chef se mit à l'écart avec douze [2] de ses hommes qu'il avait choisis et avec lesquels il délibéra longtemps; après quoi il revint vers la foule et dit à Gudleif : « Nous avons délibéré sur votre cas avec les gens du pays et ils s'en sont remis à ma décision : je vous laisse libres d'aller où il vous plaira, mais lors même que l'été vous semblerait bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement, car il ne faut pas se fier aux indigènes et il ne fait pas bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée à leur préjudice. » — « Mais, reprit Gudleif, s'il nous est donné de revoir notre patrie, comment nommerons-nous celui qui nous a sauvés ? » — « Je ne puis vous le dire, répliqua le vieillard, car je ne veux pas que mes parents et mes frères d'armes fassent un voyage comme celui que vous auriez fait sans ma protection. Maintenant je suis arrivé à un âge où je puis m'attendre, d'un moment à l'autre, à succomber de vieillesse. Mais quand même je vivrais encore quelque temps, il y a dans le pays des chefs plus puissants que moi et qui ne sont pas actuellement dans la contrée où vous avez abordé ; ils auraient peu de ménagements pour des étrangers qui viendraient ici. » Ensuite il fit appareiller le navire et il ne s'éloigna pas avant qu'il s'élevât un vent favorable pour mettre à la voile. Mais avant le départ il tira de son doigt un anneau qu'il confia à Gudleif, ainsi qu'une bonne épée, en disant : « S'il t'est donné de retourner en Islande, tu remettras

1. Le Borgarfjœrd, qui communique avec le Straumfjœrd, est une branche du Faxafjœrd qui baigne au sud la péninsule de Snæfellsnes, comme le Breidifjœrd la baigne au nord.

2. On peut noter, comme trait de ressemblance entre les Irlandais des deux mondes, que le nombre 12 joue un grand rôle chez ceux d'Europe (Voy. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 316, 400).

cette épée à Kjartan, le maître de Frodá, et cet anneau à Thuride sa mère. » — « Mais de qui dirai-je que viennent ces présents ? » — « Dis, comme c'est la vérité : de la part de quelqu'un qui était en meilleurs termes avec la dame de Frodá qu'avec son frère le Godé de Helgafell. Mais si l'on croit savoir à qui ont appartenu ces objets, ajoute que je défends à qui que ce soit de venir me trouver, car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on n'ait comme vous la chance de rencontrer un lieu d'abordage favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports ; partout les étrangers y sont fort exposés à moins d'être favorisés comme vous. » Après quoi Gudleif et les siens portèrent le cap en mer. Étant parvenus en Irlande à la fin de l'automne, ils passèrent l'hiver à Dublin et ne regagnèrent l'Islande que dans l'été suivant. Les présents furent remis aux destinataires. On tient pour certain que le vieux chef était Bjœrn Breidvikingakappé, mais il n'y en a pas d'autres preuves que ce que l'on vient de dire [1].

III. — La Grande-Irlande d'après les Skrælings

Une vingtaine d'années avant le voyage involontaire de Gudleif, un de ses compatriotes, Thorfinn Karlsefni, vint à passer dans les parages de la Grande-Irlande et recueillit des renseignements sur cette contrée à laquelle il devait s'intéresser comme parent d'Aré Mársson. De même que celui-ci, en effet, il était issu des Gallgaëls de qui nous tenons nos principales notions sur la Grande-Irlande, sur le Vinland et même sur le Grœnland. Il est le héros d'une saga [2] qui a été certainement composée d'après ses récits ou ceux

1. *Eyrbyggiasaga*, ch. 64, dans *Ant. Amer.*, p. 246-255 ; dans *Grœnl. hist. Mindesm.*, t. I, p. 768-779.

2. Des quinze manuscrits qui contiennent le texte de cette saga, les uns, comme c'était souvent le cas au moyen âge (et même dans des copies plus récentes, faites d'après des exemplaires où manquaient les premiers et les derniers feuillets), ne lui donnent pas de titre ; les autres portent soit celui de *Saga Thorfinns Karlsefnis Thórdarsonar* (saga de Thorfinn Karlsefné, fils de Thórd), qui devrait être le bon, puisqu'il désigne parfaitement le sujet ; soit celui de *Saga af Eriki Rauda*, ou *Eiriks Saga Rauda*, juste pour le second chapitre seulement, encore celui-ci est-il emprunté au *Landnámabók*. Il y a deux principales rédactions de cette saga : la plus ancienne doit être celle dont les généalogies

de ses compagnons ; certains détails qu'elle renferme attestent des observations faites sur les lieux et par des témoins oculaires. Ainsi elle remarque que la vigne croissait spontanément sur les coteaux de Hop dans le Vinland, ce qui est vrai pour certaines contrées des États-Unis et très vraisemblable pour un pays où il ne neigea pas et où les bestiaux amenés par les colons continuèrent à pâturer tout l'hiver ; que le beuglement d'un taureau effraya les Skrælings qui en effet n'étaient pas familiarisés avec les animaux domestiques ; que ces naturels se servaient d'armes de pierre et ne connaissaient pas l'usage du métal, puisque l'un d'eux, ayant ramassé la hache d'un Scandinave, s'étonnait de ce qu'elle coupât le bois, tandis que le taillant s'émoussait au lieu de mordre sur la pierre. Il fallait avoir réellement vu le pays et le peuple qui offraient ces particularités (si singulières aux yeux des Scandinaves du XIe siècle, et plus encore de ceux qui donnèrent la dernière forme à la saga sans avoir visité le Nouveau-Monde), il fallait, disons-nous, connaître

s'arrêtent à la fin du XIIe siècle, avec Brand Sæmundarson, évêque de Hóls (1163-1201) qui est appelé Brand Ier ; le narrateur ou tout au moins le transcripteur connaissait donc Brand II, promu au même siège cent ans plus tard, en 1263 ; d'où il ressort que ce texte n'a reçu sa forme actuelle qu'à la fin du XIIIe siècle. Il est contenu dans un manuscrit sur parchemin datant probablement du XVe siècle (n° 557, in-4 de la collection Arna-Magnéenne, à la bibliothèque de l'Université de Copenhague) et dans six autres manuscrits sur papier. — L'autre rédaction, qui doit être la plus récente, continue la liste des descendants de Thorfinn jusqu'à Hauk Erlendsson. Elle nous a été conservée par ce dernier dans le *Hausksbók*, écrit en grande partie de sa main vers l'an 1300 et dans sept copies sur papier. — Cette saga a été éditée dans *Antiq. Americ.*, avec trad. lat. et dan., p. 84-200, et *Grœnl. hist. Mindesm.*, t. I, p. 352-443 ; — par A.-M. Reeves, avec fac-similé et trad. angl. dans *The Finding of Vinland the Good*, Londres, 1890, in-4 ; — par G. Storm, sous le titre de *Eiriks saga Rauda*, Copenh., 1891, in-8 ; — [par Finn Jónsson] dans *Hausksbók*, 1894, in-4 ; — trad. en danois par Fr. Winkel Horn, dans ses *Billeder af Livet paa Island*, Copenhague, 1876, in-18, p. 273-297 ; — par Vald. Ásmundsson, Reykjavik, 1902, in-8 (fasc. XXXIV des *Islendinga sœgur*). Outre les savantes notices et remarques qui accompagnent la plupart de ces édit., on peut consulter P.-E. Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 291-294 ; — R. Keyser, *Nordmændenes Videnskabelighed*, p. 501 ; — G. Vigfusson, proleg. de *Sturlunga saga*, p. LIX ; — P.-A. Munch, Mém. sur Hauk dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed*, Copenh., in-8, 1847, p. 196, 198, et *Det norske Folks Hist.*, vol. I, t. II, p. 460 ; — Finn Jónson, *Den oldn. og oldisl. Literaturs Hist.*, t. II, part. 2, Copenh., 1901, p. 646-649.

l'Amérique précolombienne pour savoir dès lors ce que la science n'a reconnu pour vrai que dans les temps modernes.

Thorfinn, navigateur islandais, s'étant rendu pour affaires de commerce dans la colonie du Grœnland, en 1006, épousa peu après Thuride, aussi nommée Gudride [1], veuve de Thorstein, fils d'Eirik le Rouge, découvreur et premier colon du Grœnland. Ayant entendu parler des découvertes de Leif l'Heureux, beau-frère de sa femme, et des infructueuses tentatives d'exploration faites par le premier mari de cette dernière, Thorstein Eiriksson, il résolut d'aller coloniser le Vinland avec elle et de nombreux émigrants. En 1007, ils firent voile vers les déserts de l'ouest, et de là vers les *Bjarneys* (Iles des ours) ; puis après avoir navigué deux jours dans la direction du sud, ils virent un pays couvert de grandes dalles plates, dont beaucoup avaient vingt-quatre pieds de large ; aussi donnèrent-ils à cette contrée le nom de *Helluland* (Pays de dalles) ; ensuite ils firent voile pendant deux jours encore avec le vent du nord et trouvèrent un pays boisé et peuplé d'animaux qu'ils nommèrent *Markland* (Pays de forêts). Au sud-est de la terre était une île où ils tuèrent un ours et qu'ils appelèrent Bjarney. Au bout de deux jours ils virent une terre, c'était le Vinland [2].

Quatre ans plus tard, en 1011, Thorfinn retournant en Grœnland, naviguait par un vent du sud lorsqu'il arriva en Markland. « Ils rencontrèrent cinq Skrælings ; l'un d'eux était barbu et il y avait deux femmes et deux enfants. Les gens de Karlsefni s'emparèrent de ces derniers, tandis que les autres s'échappèrent et disparurent sous terre [3]. Les enfants, emmenés par les Islandais, apprirent leur

1. La saga de Thorfinn Karlsefni lui donne les deux noms, mais plus souvent le premier. Il n'en faudrait pas conclure à une erreur des copistes ou de l'auteur qui, ayant plusieurs traditions à compiler, a suivi tantôt l'une, tantôt l'autre. La femme de Thorfinn avait probablement reçu, avec le baptême païen, le nom de Thuride ou Thoride, en l'honneur du dieu Thor, puis avec le baptême chrétien, celui de Gudride où la première syllabe (*Gud*, Dieu) a été substituée à Thor. Les uns continuèrent de lui donner son nom primitif, d'autres, plus pieux, durent préférer le second.

2. *Ant. Americ.*, p. 136-139 et 168-171 ; — *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 406-411. — *Eiriks saga Rauda*, édit. Storm, p. 31-32. — Pour l'identification de ces contrées, voy. Rafn, *Antiq. Amer.*, p. 419-446.

3. Sans doute dans leurs demeures souterraines, qui étaient soit des grottes naturelles, soit des trous creusés dans le sol, comme ceux où les Esquimaux du

langue et furent baptisés : ils appelaient leur mère Vethildi [1] et leur père Uvegi [2]. Ils rapportèrent que deux rois gouvernaient les Skrælings, l'un nommé Avalldamon [3], l'autre Avalldidida [4] ; qu'il n'y avait pas de maisons [dans le pays] ; que les habitants couchaient dans des grottes ou des trous ; qu'une autre grande contrée située vis-à-vis leur pays était habitée par des gens vêtus de blanc qui portaient devant eux des drapeaux fixés à des hampes [5] et criaient fort. On pense que c'était le Hvitramannaland ou Grande-Irlande [6]. »

Les Skrælings étaient les ancêtres des Esquimaux actuels, comme on l'admet sans conteste. Leur idiome était en effet apparenté à celui des Kalalis du Grœnland dans lequel *uvèk* (l'homme marié) [7] correspond exactement [8] à *uvege* (père). Nous avons même essayé

Labrador passent encore l'hiver (A. Meylan, *Hist. de l'évangélisation des Lapons et l'Évangile au Labrador*, Paris, 1863, in-18, p. 134). — Vers 1400, les Esquimaux du Grœnland vivaient et se réfugiaient dans des cavernes (*The Voyages of the Venetian brothers, Nicolò et Antonio Zeno*, édit. par R.-H. Major, pour la Soc. Hakluyt, Londres, 1873, in-8, p. 31-32).

1. Variantes : Veinhildi, Weihilldi, Vethilldi, Vætthildi, Vætilldi.
2. Variantes : Ovæge, Ovææ, Ægi, Vægi.
3. Variantes : Avalldajna, Avalldania, Avalldamon, Avalldumon.
4. Variante : Valdidida.
5. Cfr. *supra*, p. 203, n. 5.
6. Thá er their sigldu af Vinlandi toku their sudrœn uedr ok hittu thá Markland ok funnu thar Skrelinga V, ok uar einn skeggjadr, konur uaru II ok born tuau. Toku their Karlsefni sueinana en hinir komust undan ok sukku their Skrelingar i iord nidr. Sueina thessa II hofdu their med ser ok kendu theim mal ok uaru skirdir. Their nefndu modur sina Vethilldi ok fodur Vvege. Their sogdu at konungar stiornadu Skrelingum ok het annarr theirra Aualdamon en annarr Aualdidida. Their kvadu thar engin hus, lágu menn thar i hellum eda holum. Their sogdu thar liggia land odrum megin gagnuart sinu landi, er their menn bygdu er uaru i hvitum klædum ok baru stangir fyri ser ok uaru festar uid flikr ok œptu hátt; ok etla men at that hafi uerit Hvitra manna land eda Irland ed mykla (*Eiriks saga Rauda*, dans *Hauksbók*, p. 443; — dans l'édit. de Gust. Storm, p. 44-45. — Cfr. *Ant. Amer.*, p. 161-163 et 182-183; — *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 436-439).
7. O. Fabricius, *Den Grœnlandske Ordbog*, Copenhague, 1804, in-8, p. 542; — Sam. Kleinschmidt, *Den Grœnlandske Ordbog*, édit. par H.-F. Jœrgensen, *Ibid.*, 1871, in-8, p. 60, 61, 403; — H. Rink, *Tales and traditions of the Eskimo*, Edinburgh, 1875, in-12, p. 13, 74, et *The Eskimo tribes*, formant le t. XI de *Meddelelser om Grœnland*, Copenhague, 1887, in-8, p. 163.
8. Il est moins facile, même en choisissant parmi les variantes, de trouver des correspondants kalalis aux noms des chefs de tribus ; les plus ressemblants,

de démontrer que le nom des Skrælings est tout simplement une forme scandinavisée de Karálek ou Kalálek [1], comme s'appellent eux-mêmes les naturels des parties du Grœnland qui furent occupées par des Scandinaves [2], le *k* final étant prononcé *ng* [3], et *s* initiale ayant peut-être été ajoutée par les Islandais pour distinguer le *k* palatal de *q* ou *k* guttural ; en tout cas il y a dans les langues européennes de nombreux exemples de sibilante placée devant des consonnes initiales [4].

Grâce à cette identification des Skrælings du Markland avec ceux du Grœnland, nous pouvons les mieux caractériser, en ajoutant au peu que l'on sait d'eux certains traits empruntés aux autres membres de leur famille, dont l'habitat au moyen âge était, au moins du côté de l'est, beaucoup plus étendu que de nos jours. Ils étaient alors échelonnés sur le littoral du nord-est de l'Amérique du Nord depuis le 41° jusqu'au 75° de lat. N. [5], dans le Vinland, le Markland, les deux Helluland, le Grœnland et le Devon septentrional. Il nous suffit ici de mettre en relief ce qui les distinguait des habitants

Avalldania et *Avalldidida*, sont encore trop éloignés de *avangnanit* (septentrional) et *avativtine* (celui du dehors, d'outre-mer), qu'aurait pu employer un naturel de Cap-Breton pour désigner un chef de la Nouvelle-Écosse. Quant au nom de la mère, *Veinhildi*, on ne voit rien en kalali qui lui ressemble de loin ou de près. Si l'on voulait à toute force lui trouver une étymologie dans les langues de ces parages, il faudrait supposer que, selon l'usage antique, elle avait été enlevée dans une contrée voisine, la Grande-Irlande, et que son nom correspondrait au gaélique *bean cheile* (femme mariée). Mais ces rapprochements ne sont pas assez admissibles pour contribuer à prouver que le kalali était l'idiome des Skrælings et le gaélique la langue de la Grande-Irlande. On a vu (*supra*, p. 203, n. 3) qu'il y a à l'égard de cette dernière une notion plus précise dans un de nos documents.

1. Fabricius, *op. cit.*, p. 159 ; — Kleinschmidt, *op. cit.*, p. 164. — La forme latine *Careli* se trouve dans l'Itinéraire brugeois de la fin du XIVe siècle (p. 287 de l'*Épilogue de la Géographie du moyen âge*, étudiée par J. Lelewel, Bruxelles, 1857, in-8), chez Claudius Clavus Niger (1427) et Irenicus (1521). Voy. G. Storm, dans *Norsk historisk Tidsskrift*, 3e sér., t. I, Christiania, 1889, in-8, p. 382-383.

2. Kleinschmidt, *Ibid.*, p. 164.

3. O. Fabricius, *Forsœg til en forbedret Grœnlandsk Grammatica*, Copenhague, 1791, in-8, p. 2.

4. Rask, *Undersœgelse om det gamle nordiske eller islandske Sprogs Oprindelse*, Copenhague, 1818, in-18, p. 275-6, 278, 283, 290-296.

5. Voy. notre mém. sur *Les Skrælings*, p. 27, 33-34.

de la Grande-Irlande. D'abord le langage qui était le gaélique pour celle-ci, le teint sombre [1], les habitations troglodytiques [2], les vêtements en peaux de bêtes [3]. Les Skrælings ne possédaient pas de tissus et donnaient toute une peau de petit-gris pour une bande d'étoffe rouge longue d'un empan et de la largeur d'un doigt [4]. Ils en étaient à l'âge de pierre [5] et ne connaissaient ni les armes et les outils de métal [6], ni les bêtes à cornes [7]. Ils étaient païens, puisqu'il fallut baptiser les deux enfants qu'on leur enleva [8]. — On pourra juger par ces seuls faits du contraste qu'ils offraient avec les Blancs de la Grande-Irlande, dont le teint et le langage seraient suffisament indiqués par ces dénominations, quand même il ne serait pas dit qu'ils parlaient l'irlandais [9] ; ils avaient des maisons [10] ; ils portaient des vêtements blancs [11] ; leur chef avait anneau et épée ; ils possédaient assez de chevaux pour qu'il soit fait mention d'une grande troupe de cavaliers lors de l'entrevue de Gudleif et de Bjœrn Breidvikingakappé [12]. Ils étaient chrétiens puisque Aré Mársson fut baptisé chez eux [13].

Le nom de leur pays, leur teint, leur langue, leur religion, leur

1. « Svartir men » (*Saga de Thorfinn* dans *Antiq. Amer.*, p. 149. — Cfr. *supra*, p. 191, n. 1).
2. *Supra*, p. 207-208.
3. *Saga de Thorfinn* dans *Ant. Amer.*, p. 156.
4. *Ibid.*, p. 150-151. — Cfr. *Les Skrælings*, p. 15.
5. Les premiers colons scandinaves du Grœnland y trouvèrent entre autres objets laissés par des gens qui les avaient précédés, des « objets fabriqués en pierre » (steinsmidi), d'où ils inférèrent que des congénères des Skrælings, observés par eux en Vinland, avaient passé par là (Aré Frodé, *Islendingabók*, dans *Islendinga sœgur*, Copenhague, 1843, t. I, p. 9, et dans *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 168-171).
6. Voy. *Les Skrælings*, p. 12, 18.
7. *Ibid.*, p. 10-11. — Cfr., *supra*, p. 206.
8. Voy. *supra*, p. 207-208.
9. *Supra*, p. 204.
10. La *Saga de Thorfinn* ne le dit pas expressément, mais on peut l'induire de ce que les petits Skrælings connaissaient les maisons sans en avoir dans leur propre pays. Ils ne pouvaient en avoir vu que dans la grande contrée située vis-à-vis de la leur.
11. *Supra*, p. 208, à rapprocher de p. 191, n. 1, et p. 193.
12. *Supra*, p. 203.
13. *Supra*, p. 192, 195, 196.

civilisation, leurs vêtements blancs, nous autorisent à les comparer à des religieux qui étaient non seulement de race blanche, mais encore de famille gaélique comme eux, et qui leur ressemblaient par le costume et les mœurs. « Les îles Orcades, est-il dit dans l'*Historia Norvegiæ* [1] composée vers l'an 1200, étaient primitivement habitées par les Pictes et les Papas ... ainsi nommés à cause des aubes dont ils se vêtaient à la manière des clercs [2] », et c'était naturel puisque saint Columba, à l'ordre duquel ils se rattachaient, avait adopté la tunique blanche pour ses religieux [3]. Ces Papas évitaient avec le plus grand soin de frayer avec les païens et en général avec les étrangers. Ayant pour chefs leurs propres abbés au lieu de l'évêque du diocèse, et conservant obstinément comme les premiers Columbites certaines coutumes de l'ancienne église celtique, ils se tenaient même à l'écart de leurs compatriotes et coreligionnaires qui avaient adopté la hiérarchie et les usages de l'église romaine pour la célébration de Pâques et la tonsure [4]. Au IXe siècle, persécutés par les corsaires norvégiens qui les exterminèrent dans les Orcades [5] avec les Pictes dout ils étaient les pas-

1. Voy. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 413, n. 2.

2. De Orcadibus insulis..... istas insulas Peti et Papæ inhabitabant..... Papæ vero propter albas vestes quibus ut clerici induebantur vocati sunt, unde in theutonica lingua omnes clerici Papæ dicuntur (*Hist. Norv.* dans *Symbolæ ad historiam antiquiorem rerum Norvegicarum*, édit. par P.-A. Munch, Christiania, 1850, in-4, p. 6 ; et *Monumenta historica Norvegiæ*, édit. par G. Storm, *Ibid.*, 1880, in-8, p. 89, 209). — On voit clairement par le contexte qu'en vieux norrain on les appelait papas ou prêtres, non parce qu'ils l'étaient tous, mais parce que les laïques eux-mêmes portaient le costume blanc des Columbites.

3. Cum Sancti Columbæ candida circumirent tunica (Adamnan, *Vita Sti Columbæ*, L. II, ch. 45, édit. Reeves, Dublin, 1857, in-4); — Fratres..... præparatis sacris, ad ecclesiam, ministeriis, quasi die solemni albati, cum Sancto pergunt » (Id., *Ibid.*, L. III, ch. 12). — Le blanc était affecté à saint Columba, à tel point que les laïques eux-mêmes le portaient parfois en son honneur à l'occasion de sa fête, par exemple, dans la paroisse d'Insh-sur-Spey en Écosse, les femmes avaient autrefois la coutume de se vêtir en blanc (Joseph Anderson, *Scotland in early Christian times. The Rhind Lectures in Archæology*, Lect. V, p. 197, Édinburgh, 1881, in-8).

4. Outre les sources citées dans *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, voy. William J. Walsh qui a traité amplement la question de la célébration de Pâques dans *The Irish ecclesiastical Record*, t. XII, p. 185-199, 233-245, 273-286, 327-334, 409-413.

5. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 422.

teurs [1], ils furent également expulsés des Færœs ou bien ils se cachèrent dans des grottes [2]. A peine trouvèrent-ils pour peu de temps un refuge en Islande ; lors de la colonisation de cette île vers la fin du IXe siècle, « ils s'en éloignèrent parce qu'ils ne voulaient pas frayer avec les païens. Ils laissèrent après eux des livres irlandais, des cloches et des crosses, d'où l'on peut conclure que c'étaient des Irlandais [3]. »

Ainsi poursuivis d'îles en îles, les Papas durent aller plus loin : du côté de l'est et du sud la route était barrée par leurs persécuteurs mêmes ; au nord et à l'ouest de l'Islande, ils n'auraient trouvé que des glaces ou des terres inhabitables pour des Européens ; il ne restait d'issue que dans la direction du sud-ouest, où un livre déjà populaire, la *Légende de saint Brendan*, signalait « dans le grand océan une terre qui serait révélée aux chrétiens lors des persécutions des païens [4] ». Dès le temps de saint Columba à l'ordre duquel se rattachaient les Papas ou Culdees [5], ses disciples avaient mis une étonnante persévérance à chercher des solitudes dans l'océan Atlantique. Ils y trouvèrent tout à la fois des compatriotes établis dans des îles [6] et, pour eux-mêmes, un grand pays [7] où ils s'efforcèrent, comme on l'a vu [8], de se maintenir isolés. Il y réussirent mieux que leurs prédécesseurs dans les îles Nordatlantiques, et si

1. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 413, n. 1. — Mais sous le nom de Culdees, ils continuèrent longtemps encore à former le clergé des rares adhérents de l'ancienne église celtique, en Écosse et, paraît-il aussi, dans la Petite-Papey (île des Papas). En 1045, dans cette île orcadienne, le prince Rœgnvald, voulant se déguiser en diacre, se vêtit de lin, c'est-à-dire en blanc, comme les Papas (*Saga de saint Olaf*, dans *Flateyjarbók*, t. II, p. 418. — Cfr. P.-A. Munch, *Det norske Folks Hist.*, vol. II, 1855, p. 144).

2. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 425-6.

3. Aré Frodé, *Islendingabók*, p. 4, 364 de l'édit. de 1843.

4. Voy. *infra*, p. 214.

5. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatl.*, p. 411-412.

6. Voy. notre mém. sur *L'Élysée transatlantique et l'Éden occidental*, dans *Revue de l'Hist. des religions*, 4e ann., t. VIII, nov.-décembre 1883, p. 694, 695, 698, 701, 703, 710, 713, 715, 718, 720 (p. 342, 343, 346, 349, 351, 358, 361, 363, 366, 368 du tirage à part).

7. Car il est bien permis d'identifier la Grande-Irlande avec la terre de refuge que devaient posséder les successeurs de saint Brendan et qu'un scribe latinisant du XIe siècle savait avoir été découverte par eux (voy. *infra*, p. 214-215).

8. *Supra*, p. 192, 193, 203, 204.

les notions sur les ancêtres européens sont fort rares, on comprend qu'elles ne le soient pas moins sur les successeurs américains, quoiqu'ils se soient perpétués, au moins jusque vers 1400, comme peuple civilisé, pourvu même de livres latins, dans l'*Escotilanda* ou pays des Scots [1]. Ils avaient conservé leur caractère ethnique et leur idiome, au milieu des peuples étrangers qui les entouraient, parce qu'ils formaient une nation, comme le disent en propres termes l'*Historia Norvegiæ* et la *Genealogia Comitum Orcadensium* [2] ; tous n'étaient pas prêtres ; il y avait des ménages chez les Culdees [3] et même chez les Columbites primitifs [4]. Voilà ce qui assura la perpétuation de leur race, au moins pendant les six siècles qui suivirent leur séparation définitive d'avec le reste des Gaëls et leur établissement dans le Nouveau-Monde. Quant à l'ordination, leurs prêtres n'avaient pas besoin de recourir au ministère des évêques européens, les Columbites ayant toujours eu dans leurs grandes congrégations des prélats qui étaient soumis au chef de l'ordre, celui-ci ne fût-il qu'un simple abbé [5].

Cet esprit particulariste, ces tendances à l'isolement que manifestèrent de tout temps les Papas des deux mondes, font qu'ils n'ont guère attiré l'attention des étrangers ; à peine ont-ils été simplement signalés par des Islandais qui se rattachaient à eux par leurs ancêtres Gallgaëls ; leurs plus proches parents, les Scots d'Irlande et d'Albanie, ne se sont guère occupés d'eux, et les notions qui peuvent les concerner dans la riche littérature irlandaise du moyen âge sont perdues dans des documents inexplorés ou non étudiés à notre point de vue. Les Erionnachs et les Albanachs n'ont pas essayé, que l'on sache, d'éclairer la question de la Grande-Irlande. Il y a pourtant, dans les trop rares documents qui nous sont accessibles, des allu-

1. Voy. p. 466 de notre mém. sur les *Voyages transatlantiques des Zeno*, dans *Le Muséon*, t. IX, Louvain, 1890, in-8.

2. P. 6, 22 des *Symbolæ*, édit. par Munch. — Cfr. *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlantiques*, p. 414, 422, 423.

3. *Ibid.*, p. 410, 414.

4. C[te] de Montalembert, *Les Moines d'Occident*, 3[e] édit., Paris, 1868, in-18, L. XI, t. III, p. 12, 303.

5. Hector Boethius, *Scotorum historiæ*, L. VI, fol. 92, cité par Reeves, *The Culdees*, p. 85 ; — C.-J. Lyon, *History of saint Andrews*, Edinburgh, 1843, t. II, p. 29-30 : — E.-W. Robertson, *Scotland under her early Kings. Ibid.*, 1862, in-8, t. I, p. 338-9.

sions qui méritent d'être relevées et, comme nous en avons par hasard rencontré deux, non dans des recueils ou mémoires sur le sujet, nous sommes porté à croire qu'il y en a bien d'autres ailleurs et que les celtisants en trouveraient, s'ils voulaient bien les chercher, dans les nombreuses pièces manuscrites qui restent à éditer, à traduire ou simplement à analyser. Voici deux exemples de ce que des lecteurs perspicaces auraient remarqué et essayé d'expliquer, s'ils avaient tenu compte des documents scandinaves relatifs à la Grande-Irlande : deux manuscrits de la *Légende de saint Brendan*, qui sont de même famille sans donner un texte partout identique et dont l'un au moins date de XIe siècle [1], portent que le guide de saint Brendan, après lui avoir montré les merveilles du grand continent transatlantique, lui dit : « Proche est le jour de ta périgrination où tu dormiras avec tes pères, mais après beaucoup d'années cette terre sera révélée à vos successeurs, quand surviendra la persécution [2] des chrétiens [3]. » A son retour en Irlande, saint Brendan conta ce qu'il avait vu et « il affirma avec certitude ce que le jeune homme [le guide] lui avait prédit sur son prochain décès et sur la Terre promise aux saints, ce que justifia l'événement [4]. » Ce dernier membre de phrase se rapporte certainement aux deux termes de la prédiction sur la mort prochaine et sur la découverte future, que

1. A. Jubinal, *La Légende latine de St Brandaines*, Paris, 1836, in-8, p. IV.

2. C'est-à-dire la dévastation des îles Britanniques et Nordatlantiques, pendant les VIIIe, IXe et Xe siècles, jusqu'à ce que les Gaëls, les Bretons, les Anglo-Saxons (mais non les Pictes et les Papas exterminés ou expulsés) eussent converti au christianisme les païens scandinaves.

3. Ad propinquant enim dies peregrinationis tuæ ut dormias [in pace, *Jubinal*] cum patribus tuis. Post multa vero curricula annorum [multa vero tempora, *Jubinal*] declarabitur ista terra successoribus vestris, quando Christianorum supervenerit persecutio [Christianorum subveniemur tribulacioni, *Jub.*] (*Die altfranzösische Prosaübersetzung von Brendans Meerfahrt*, édit. avec introduction, textes latins en regard, remarques et glossaire, par le prof. Dr C. Wahlund. Upsala, 1900, in-8, p. 198, formant le fasc. 3 du t. IV de *Skrifter utgifna af k. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Upsala*; — Jubinal, *op. cit.*, p. 52).

4. Velocitatem obitus illius [sui, *Jubinal*] certa testatione [attestatione, *Jub.*] notavit secundum juvenis [juvenem, *Jub.*] predictum et terram repromissionis sanctorum, quod etiam rei probavit eventus (Wahlund, *op. cit.*, p. 200 ; — Jubinal, *op. cit.*, p. 53, note 1).

les mots « rei probavit eventus » disent réalisée au profit des persécutés. Comme ils ne se trouvent pas dans tous les manuscrits, ils ont dû être ajoutés par un scribe qui regardait sans doute comme une réalisation de la prophétie l'établissement de religieux irlandais dans le Nouveau-Monde.

Mais, objectera-t-on, les *Pérégrinations de saint Brendan* sont un roman pieux. C'est incontestable, mais des savants de grande autorité les regardent comme fondées sur des observations réelles [1] et les critiques les plus sévères ont su tirer bon parti des *Acta Sanctorum*. Quant à ceux qui dédaignent les légendes, on peut leur soumettre un fait non romanesque et sobrement conté qui se trouve dans deux ouvrages essentiellement historiques : En 921, selon *Chronicon Scotorum*, en 919 selon les *Annales des Quatre-Maîtres*, « le Culdee Maonach vint [à l'ouest ou] à travers la mer de l'ouest pour établir des lois en Irlande [2] ». Il ne faut pas perdre de vue qu'en ces temps de trouble, sous l'influence des sectateurs d'Odin, une bonne partie des Irlandais, notamment les Gallgaëls, avaient renié le christianisme, et que beaucoup des compatriotes des grands convertisseurs de l'Austrasie et de la Germanie avaient à leur tour besoin d'être évangélisés et de recevoir des lois de leurs obscurs congénères, que l'éloignement et l'isolement avaient préservés de l'apostasie. Maonach, le missionnaire Culdee, n'aurait pas eu à traverser la mer, mais un détroit de peu de largeur, s'il ne fût pas venu de plus loin que de l'un des îlots voisins de l'Irlande et confondus avec elle ; sa patrie n'était pas non plus l'Islande, d'ailleurs située au N.-N.-O. et d'où les Papas avaient été expulsés depuis longtemps ; ce ne pouvait être que le Hvitramannaland, la plus rapprochée des contrées situées, tout comme la Terre de Promission, à l'ouest de l'Irlande.

Nous laissons de côté d'autres allusions à des Culdees d'outremer [3] qui ont plutôt le caractère de héros légendaires que de personnages historiques. Il nous suffit d'avoir montré par deux

1. Voy. *L'Élysée transatl.*, p. 721-2 (369-372 du tirage à part).

2. Maonach, a Célé Dé, came across the sea westwards to establish laws in Ireland, — texte gaélique et trad. angl. par le Dr Reeves, *The Culdees of the British Islands*, Dublin, 1864, in-4, p. 199 (Extr. de *The Transactions of the R. Irish Academy*, vol. XXIV. *Antiquities*, part. 2).

3. Reeves, *The Culdees*, p. 124, 198.

exemples qu'il y aura sans doute à glaner dans les documents gaéliques, quand les érudits des îles Britanniques auront mis les textes à la portée de ceux qui sont à même d'en tirer, sinon de vives lumières, du moins des faits à commenter. On peut conjecturer qu'il en sera de même pour les vestiges des Gaëls de la Grande-Irlande, quand on possédera un grand nombre d'antiquités du Nouveau-Brunswick et du Canada. Leur rareté ne prouve pas absolument qu'il sera impossible d'en former d'abondantes collections, quand les terres arables du bassin du Saint-Laurent, soumises à une culture intensive, auront restitué les restes du passé et que des trouvailles répétées auront engagé les archéologues à en faire l'attribution respective aux occupants successifs de la Méotide transatlantique, de la Grande-Irlande, de l'Escotilanda, de l'Acadie et de la Gaspésie. L'exemple de la Grèce (où l'on ignorait, il n'y a pas plus d'un demi-siècle, l'existence de fort nombreuses antiquités des premiers âges) est bien fait pour encourager les archéologues à en chercher dans les pays où leur science est le moins cultivée.

IV. — Situation de la Grande-Irlande

Connaissant par quatre documents scandinaves, beaucoup mieux que par deux vagues allusions de source gaélique, l'existence d'une colonie transatlantique d'Irlandais précolombiens, il nous reste à en déterminer la situation. D'après le *Landnàmabók*, la Grande-Irlande était à l'ouest dans l'Océan [1] ; Bjœrn Breidvikingakappé, parti de l'Islande par un vent de nord-est qui souffla constamment [2], fut retrouvé par Gudleif qui, se rendant de l'Irlande en Islande, fut poussé par le même vent dans le même pays situé fort loin au sud-ouest et habité par une population de langue gaélique [3] ; c'est la mer de l'ouest que le Culdee Maonach traversa pour aller évangéliser l'Irlande [4]. Quoique manquant de précision, ces indications nous forcent de placer le Hvitramannaland sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord ; celles qui sont relatives au Markland, situé

1. Voy. *supra*, p. 2.
2. *Supra*, p. 12.
3. *Supra*, p. 14.
4. *Supra*, p. 25.

en face du Pays des Blancs transatlantiques, nous aideront à mieux préciser la situation de celui-ci. D'après la *Saga de Thorfinn Karlsefni*, ce navigateur après avoir quitté le Helluland ou Pays de dalles, contrée glaciale et stérile dans laquelle on reconnaît le Labrador [1], mit deux jours [2] pour gagner le Markland et encore autant pour atteindre le Vinland (Pays de vignes) [3]. Il dut être entraîné par le courant polaire [4] dans le détroit de Belle-Isle et avoir continué sa route vers le sud par le golfe Saint-Laurent, autrement on ne trouverait pas d'île située au sud-est du pays [5]. Celle-ci, qu'ils nommèrent Bjarney, doit être soit l'île du Prince-Édouard, soit plutôt celle de Cap-Breton, et la terre ferme avoisinante [6] correspond alors au Nouveau-Brunswick. — Quelques années auparavant, vers 986, Bjarné fils de Herjúlf, l'un des premiers colonisateurs du Grœnland, fit le même trajet dans une direction inverse : il longea d'abord un littoral boisé et mamelonné,

1. L'identification fondée sur de très sérieux arguments a été faite par Rafn (*Ant. Amer.*, p. 419-420).

2. Le texte porte *dægr*, qui signifie ordinairement 12 heures soit de jour, soit de nuit, mais qui parfois correspond au français *jour* ou au danois *døgn* (espace de 24 heures), et c'est, paraît-il, ce dernier sens que donnaient à *dægr* les anciens routiers des marins scandinaves, portant que la distance de la Norvège à l'Islande était de 7 dægr ou 168 heures, et celle de l'Irlande à l'Islande 5 dægr ou 120 heures (*Landnámabók*, 1843, p. 25-26; — Rafn, dans *Ant. Amer.*, p. 420, et *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 162-3; — R. Cleasby et Gudbrand Vigfusson, *An Icelandic-English Dictionary*, p. 112). — G. Storm (*Studier over Vinlandsreiserne*, dans *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed og Historie*, ann. 1887, 2e sér., t. II, p. 325, n. 2; résumé en anglais dans *Mém. de la Société des Antiquaires du Nord*, ann. 1888, p. 337, n. 1) veut que *dægr* signifie toujours la moitié de 24 heures; mais en le réduisant à 12 heures, il est obligé de déclarer qu'il ne faut pas faire grand cas des distances portées dans ces routiers, car il ne peut sérieusement admettre qu'il ait suffi de 60 ou 72 heures pour les trajets en question. Il se met en contradiction avec les documents, ce qu'il eût évité en attribuant à *dægr* un durée double.

3. Voy. *supra*, p. 207; — pour l'identification respective de ces deux contrées avec la Nouvelle-Écosse et les États de Massachusetts et Rhode-Island, voy. Rafn, *Ant. Amer.*, p. 422-445.

4. Blunt, *The American coast-pilot*, 21e édit., New-York, 1867, gr. in-8, p. 59, 60, 61; — Élisée Reclus, *Nouv. Géogr. univ.*, t. XV, 1890, p. 464, 465.

5. Voy. *supra*, p. 207.

6. Textes dans *Ant. Amer.*, p. 138-139; — *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 410; — *Eiriks saga Rauda*, édit. Storm, p. 32.

mais sans hautes montagnes, que l'on identifia plus tard avec le Vinland (Pays de vignes); deux jours après il vit un pays plat et couvert de forêts, le même que Thorfinn appela Markland (Pays de bois); gagnant ensuite la haute mer et poussé par un vent du sud-ouest pendant trois jours, il arriva à une île [1] haute et montueuse, avec des glaciers, et peu habitable, qui correspond à la description du Helluland; le même vent, mais beaucoup plus fort, le porta en quatre jours à la pointe méridionale du Grœnland: de sorte que, d'après ces indications, remarquablement précises, de distance et de direction, il fallait autant de jours (sept) pour se rendre du Markland au Grœnland que de l'Islande à la Norvège d'après les anciens routiers [2]. La distance entre ces derniers pays était à la vérité moins grande qu'entre les deux autres, mais il faut tenir compte de de ce que Bjarné marchait à une vitesse peu commune [3]. De vieux

1. Si les cartographes modernes avaient connu et compris les sagas islandaises, ils n'auraient pas continué jusqu'au milieu du XVIe siècle (et même, comme Porcacchi, jusqu'en 1572) à représenter Terre-Neuve comme unie au Canada. Bjarné Herjúlfsson était en avance sur eux, de plus de cinq cents ans, et cela grâce à ce que, au lieu de longer la côte orientale de Terre-Neuve, il avait passé, comme Thorfinn Karlsefni, par le golfe Saint-Laurent et le détroit de Belle-Isle; de la sorte, sans avoir eu à faire le tour de Terre-Neuve, il reconnut que c'était une île, ce qu'il n'aurait pu faire si l'on supposait que le vent constant du sud-ouest l'eût poussé non dans le golfe Saint-Laurent, mais en plein Océan. Dans cette dernière hypothèse, admise par le Dr G. Storm (*Vinlandsreiserne*, p. 359-361), soit que Bjarné n'eût pas rencontré Terre-Neuve, soit qu'il n'en eût reconnu que les côtes orientales, il n'aurait pu constater que c'était une île.

2. *Grœnl. hist. Mind.*, t. III, p. 210-213. — La distance du promontoire le plus occidental de l'Islande à la pointe la plus méridionale du Grœnland est à peu près la même que de cette pointe à l'entrée du détroit de Belle-Isle; or, le trajet de l'Islande au Grœnland se faisait en quatre jours (*Ibid.*); il est donc fort possible que Bjarné ait parcouru une distance équivalente dans le même espace de temps; et s'il en est ainsi, deux à trois jours devaient bien suffire pour aller du détroit de Belle-Isle à la Nouvelle-Écosse.

3. Voici un exemple qui donne une idée de la vitesse extraordinaire des navires scandinaves du même temps: quoique de Throndhjem (Norvège) aux Vestmannaeys, groupe d'îlots situés près de la pointe sud-ouest de l'Islande, il y ait un peu plus loin que de l'Islande au Grœnland méridional ou de ce pays au détroit de Belle-Isle, Thorarin Nefjúlfsson put, en 1024, à la faveur d'un bon vent, se rendre à ces îlots dans l'espace de quatre jours et autant de nuits (*Saga de saint Olaf*, ch. 122, dans *Fornmanna sœgur*, t. IV, Copenhague, 1829, in-8, p. 280). Il avait ainsi gagné trois jours sur un trajet qui en demandait ordinairement sept.

abrégés de géographie en langue norraine placent le Helluland au sud du Grœnland, puis le Markland, enfin le Vinland [1]. En combinant toutes ces données, on demeure convaincu qee la Grande-Irlande, ne pouvant être ni le Labrador ou l'île de Terre-Neuve (Grand ou Petit-Helluland), ni la Nouvelle-Écosse (Markland), ni la Nouvelle-Angleterre (Vinland), doit correspondre au pays compris entre l'estuaire du Saint-Laurent, le golfe de ce nom et la baie de Fundy; pays formant à l'est une sorte de péninsule située en face de la Nouvelle-Écosse [2] et s'étendant vers l'ouest dans la province de Québec, qui est en effet placée un peu en arrière du Vinland [3], ou partie nord-est des États-Unis. On ne peut admettre l'identification de la Grande-Irlande avec les États du sud-est des États-Unis (Virginie, Carolines, Géorgie et Floride). Cette opinion a été soutenue par le fécond promoteur des études sur les colonies et les expéditions transatlantiques des Scandinaves précolombiens, C.-Chr. Rafn dont l'autorité, quoi qu'en disent certains critiques, reste grande. Elle ne peut pourtant prévaloir contre les textes, d'autant que cette localisation est inconciliable avec d'autres thèses de son auteur. Il placait en effet le Vinland dans la Nouvelle-Angleterre, vers 41° de l. N. [4]; or c'est après avoir quitté ce pays pour retourner en Grœnland que, poussé par un vent du sud, Thorfinn Karlsefni atteignit le Markland éloigné, comme on sait, de deux jours de navigation vers le nord. Il eût, au contraire, dû se diriger vers le sud aussi longtemps et même une fois plus pour se trouver en face de la Virginie ou de la Floride; mais le plus rapproché de ces États est tellement loin de la Nouvelle-Écosse qu'on n'eût pu dire que le Hvitramannaland était en face du Markland, identifié par Rafn lui-même [5] avec la Nouvelle-Écosse.

De plusieurs témoignages ainsi que de l'épithète faisant partie du nom de la Grande-Irlande, il résulte que c'était une grande terre [6].

1. *Ant. Amer.*, p. 289, 290, 295; — *Grœnl. his. Mind.*, t. III, p. 216, 220, 224.
2. *Supra*, p. 208.
3. *Supra*, p. 193.
4. *Ant. Amer.*, p. 424-446.
5. Id., *Ibid.*, p. 422-424.
6. *Supra*, p. 191, 203, 205, 208.

Il n'est donc pas permis de la confondre avec l'une des Açores [1], comme l'a fait un savant islandais, le professeur Gislé Brynjúlfsson [2], en arguant principalement de ce fait que l'Irlande est à peu près aussi éloignée des Açores que de l'Islande, et que pour aller de l'Irlande à l'Islande ou à la Grande-Irlande il fallait le même nombre de jours [3]. Mais outre que les Açores sont plutôt au sud-sud-ouest qu'à l'ouest de l'Irlande et que, comparativement à celle-ci, aucune d'elles ne mérite la qualification de grande, il n'est pas prouvé que la distance de six jours de navigation, indiquée par le *Landnámabók* [4] comme étant celle de l'Irlande au Vinland, s'applique à l'Hibernie dont il n'est pas question dans le contexte (pas même dans les vingt pages précédentes, édition de 1843), plutôt qu'à la Grande-Irlande mentionnée une ou deux lignes auparavant (selon les éditions). Il n'est d'ailleurs guère vraisemblable qu'à une

1. S'il en était ainsi, le Markland, le Hvitramannaland et le Vinland, situés dans les mêmes parages, devraient être d'autres îles du même groupe (à moins qu'on ne veuille bien arbitrairement les considérer comme des terres englouties). Mais les sagas nous apprennent que ces pays étaient peuplés, l'un de Gaëls, les autres de Skrælings, tandis qu'il n'y avait pas d'habitants dans les Açores avant l'arrivée des Portugais et des Flamands au xv[e] siècle (D'Avezac, *Les îles de l'Afrique*, 2[e] part. Açores, Paris, 1848, in-8, p. 84-85). Ainsi la thèse que nous discutons mettrait les vieux documents irlandais en contradiction avec les faits avérés, et en contestant aux Gaëls le mérite d'avoir précédé les Scandinaves dans le Nouveau-Monde, elle priverait ceux-ci de la gloire d'avoir fait d'importantes découvertes en terre ferme, si le Vinland n'était pas la Nouvelle-Angleterre mais un îlot perdu dans le vaste Océan. A tout prendre, même en se plaçant au point de vue des revendications nationales, qui n'est pas celui de la science impartiale, il vaut encore mieux laisser à chacun sa part, comme faisaient les anciens Islandais qui aimaient autant exposer les mérites d'autrui que rappeler les leurs (Saxo Grammaticus, *Historia Danica*, préf., édit. de P.-E. Müller, Copenhague, 1839, in-4, t. I).

2. Dans un mémoire lu à la Société de géographie de Copenhague qui avait promis de le publier (*Geographisk Tidskrift*, udgivet af Bestyrelsen for det K. Danske geografiske Selskab og redigeret af Prof. Ed. Erslev, t. I, 1877, in-4, p. 185), mais on l'attend toujours. Nous ne le connaissons que par des comptes rendus de deux journaux de Copenhague : *Berlingske Tidende*, 26 nov. 1877, et *Nationaltidende*, 1878, n° 859.

3. Ce qui n'est pas de tout point conforme aux textes. Voy. *Landnámabók*, p. 129 de l'éd. de 1843; — Adam de Brême, ch. 36, 37. — Cfr. *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 154; t. III, p. 210-212, 400-404.

4. Éd. de 1843, p. 129; de 1900, p. 41, 165. — Cfr. *supra*, p. 191.

époque où, faute de connaître la boussole, on était réduit à naviguer en vue des côtes [1], la distance entre le Vinland et l'Irlande européenne ait pu être évaluée pour un trajet direct : on ne se fût en effet pas dirigé de l'est à l'ouest pour se rendre de l'une à l'autre, mais on y allait soit en montant vers le nord jusqu'à l'Islande, soit en passant par les Hébrides, les Orcades, les Shetlands, les Færœs, pour gagner l'Islande, ensuite on descendait au sud-ouest, vers la pointe méridionale du Grœnland, puis vers le détroit de Belle-Isle, et par le golfe Saint-Laurent ou le fleuve de ce nom on arrivait au littoral, soit oriental, soit septentrional de la Grande-Irlande. Ce ne furent pas seulement des naufragés qui habitèrent ou virent cette contrée : les Islandais avaient des relations commerciales avec elle [2] et, ainsi que des Gaëls, ils y reconnurent Aré Mársson [3]. Ajoutons, pour en finir avec le chiffre de six jours de navigation (sex dægra sigling) à l'ouest de l'Irlande, que l'éminent éditeur des *Antiquitates Americanæ* (tout en l'appliquant à l'Hibernie [4],

1. Voy. ce qui est dit à cet égard dans le routier nordatlantique copié par Hauk vers l'an 1300 (*Landnámabók*, 1843, p. 25-26; p. 4 de l'éd. de 1900.)

2. On se demandera pourquoi il n'est pas dit que les Irlandais en eussent également; c'est, pensons-nous, parce que, depuis l'occupation des îles Nordatlantiques par les Scandinaves, ils n'étaient plus, comme au temps de leur établissement en Islande, à un poste assez avancé pour communiquer facilement avec les contrées situées plus loin vers l'ouest et que la voie des échelles transatlantiques, par lesquelles il fallait passer, leur fut fermée par leurs ennemis à partir du IXe siècle.

3. *Supra*, p. 193.

4. Pour la traduction, il a séparé de son antécédent *Vinland it goda* le pronom démonstratif *that* (il, le, ce, celui), pour le faire rapporter à *Irland it mikla* dont il est séparé par neuf mots formant tout un membre de phrase et il traduit : « Arias..... delatus est ad Hvitramannalandiam (*Terram alborum hominum*), quam nonnulli Irlandiam magnam appellant, quæ in oceano occidentali jacet prope Vinlandiam bonam, sex dierum navigatione versus occidentem ab Irlandia » (*Ant. Amer.*, p. 211. — Cfr. le texte et la trad. franç. *supra*, p. 191 et 192, n. 4). Mais si le *that* qui suit Irland et celui qui suit Vinland devaient tous deux se rapporter à la première contrée, il eût été plus simple de remplacer le second par *ok* (et). Au reste, c'est seulement dans la trad. latine et le commentaire (*Ant. Amer.*, p. 211, 447) que Rafn a fait mentalement cette liaison, erronée selon nous. Dans ses deux trad. danoises (*Ant. Amer.*, p. 211, et *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 155), la phrase est construite de façon que le danois *det*, correspondant au norrain *that*, peut se rapporter aussi bien au Vinland qu'à la Grande-Irlande.

mais jugeant que l'espace de temps était évidemment trop court) a dû supposer que VI était une faute de copiste pour XX ou XI ou XV [1]. C'est possible, mais il vaut mieux se dispenser d'une correction arbitraire du texte et admettre qu'il n'est pas fautif, mais qu'il s'agit ici de l'Irlande américaine.

On ne doit d'ailleurs pas se dissimuler que, dans cette dernière hypothèse, il reste à expliquer pourquoi le trajet de l'Irlande au Vinland était évalué à six jours par le *Landnámabók*, tandis que dans d'autres documents le Markland, situé vis-à-vis du Hvitramannaland, est donné comme étant à deux jours de navigation du Vinland [2]. Il serait facile de répondre que des auteurs estimés ont rendu *VI dægr*, les uns par *sex nycthemeriorum* (six fois le jour et la nuit ou 144 heures), les autres par *tridui* (trois fois 24 heures ou 72 heures) [3]. Nous pourrions arguer de cette dernière interprétation (fondée sur ce que *dægr* doit être ambigu en vieux norrain, comme *jour* l'est en français) pour soutenir que l'un de ces trois jours s'appliquait à la distance de la Grande-Irlande au Markland, les deux autres à celle du Markland au Vinland; mais nous aimons mieux conserver à *dægr* le sens ordinaire que l'on attribue à ce terme en matière de navigation et admettre que la distance du Vinland au Hvitramannaland était bien de six fois vingt-quatre heures, dont le tiers jusqu'au Markland, autant pour traverser le golfe Saint-Laurent, et le dernier tiers pour atteindre le centre de la Grande-Irlande, en remontant avec le flux jusqu'à l'extrémité de l'estuaire du Saint-Laurent, vers l'emplacement du Québec actuel qui put être le chef-lieu de la colonie gaélique comme il le fut plus tard de la Nouvelle-France. On comprendrait alors comment les rédacteurs du *Landnámabók* ont pu, sans se contredire, affirmer que la Grande-Irlande, tout en étant voisine du Vinland par terre, en était éloignée de six jours par mer [4]. C'est

1. *Ant. Amer.*, p. 447. — Mais soit que cette rectification lui ait paru douteuse, soit pour toute autre cause, il ne la reproduisit pas dans le t. III de *Grœnl. hist. Mind.*, à l'art. Hvitramannaland, p. 886.

2. *Supra*, p. 191-192, 207, 217-218.

3. *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 162-163.

4. Pour se rendre de la Grande-Irlande au Vinland, il fallait d'abord prendre la direction du sud-ouest au nord-est en descendant l'estuaire du Saint-Laurent; ensuite celle du nord-ouest au sud-est en traversant le golfe Saint-Laurent;

exactement le même cas que pour la province de Québec, placée en arrière de la Nouvelle-Angleterre, comme le Hvitramannaland l'était, aux yeux des marins, par rapport au Vinland, et passablement éloignée par eau, tandis qu'elle est contiguë par terre.

Ce qui nous fait croire à la justesse des explications données dans le paragraphe précédent, c'est qu'elles dissipent en quatre points à la fois les obscurités ou l'ambiguïté de deux de nos documents : le nom d'Irlande tout court donné au Hvitramannaland, sa situation maritime à l'est du Vinland qu'elle touche au nord par terre, en même temps que son éloignement est marqué par une navigation tantôt de deux à trois jours, tantôt de six jours. De tout le passage discuté, un savant professeur à l'Université de Christiania, le regretté Dr Gust. Storm, ne retenant que la dénomination de *Pays des hommes blancs* et la distance du Vinland (six jours à l'ouest de l'Irlande), identifie la Grande-Irlande avec l'Islande [1], où il y avait des Papas vêtus de blanc ; c'est en effet un point de ressemblance fort important, mais il y a aussi de notables différences : relativement à l'Hibernie, le Hvitramannaland est à l'ouest quart sud-ouest dans l'Océan, tandis que l'Islande est au nord, et celle-ci, dont la superficie dépasse de 20.000 kilomètres seulement celle de l'Irlande, ne mériterait pas pour si peu la qualification de *Grande*. G. Storm a d'ailleurs une théorie, ingénieuse mais peu fondée, sur cette épithète qui chez les anciens aurait correspondu à celle de *Nouvelle* pour les colonies modernes [2] ; cette assertion hasardée, que ne confirment aucunement les deux exemples cités par l'érudit norvégien, est contredite par un fait éminemment topique : des magnats irlandais, écrivant au pape Jean XXI en 1316, s'expriment ainsi : « Les rois de la *Petite-*

finalement celle de l'ouest-sud-ouest pour gagner le Vinland ; pour ne pas entrer dans tous ces détails, le premier rédacteur du *Landnámabók* (vivant à une époque où l'écriture latine se substituait aux laconiques inscriptions en runes et écrivant avec une extrême concision) n'aura tenu compte que de la dernière direction, sans distinguer l'O.-S.-O. de l'O.

1. C'est à peine si des étrangers, ignorant la position relative de ces pays, eussent pu les confondre ; mais les Islandais ne pouvaient s'y tromper, eux qui plaçaient le Hvitramannaland au sud-ouest de leur île, à l'ouest de l'Hibernie et près du Markland dont la situation était assez bien déterminée dans leurs sagas. — Quand une thèse est mauvaise, les arguments qu'on allègue pour la soutenir ne sont pas soutenable eux-mêmes.

2. *Studier over Vinlandsreiserne*, p. 356, 360, 361 ; en anglais, p. 368, 369.

Écosse (Minoris Scotiæ ou Albanie) ont tous été originaires de notre *Grande*-Écosse [1] (Majoris Scotiæ ou Irlande), exemple où la qualification de *Grande* est donnée à la mère patrie ou ancienne Irlande, et celle de *Petite*, à la colonie ou Nouvelle-Irlande (aujourd'hui l'Écosse). De cette manière de parler, on peut induire que la Grande-Irlande transatlantique était ainsi appelée non pas en tant que nouveau pays ou colonie gaélique, mais parce qu'elle était effectivement plus étendue que la mère patrie.

Elle était si grande, selon le témoignage de Bjœrn Breidvikingakappé, que même après l'avoir identifiée, on a peine à préciser celle de ses parties où ce chef fut rencontré par Gudleif. On peut toutefois induire de la rareté des ports dans la partie de la Grande-Irlande où Bjœrn commandait, qu'elle était située non sur le littoral découpé du golfe Saint-Laurent, où ne manquent ni les golfes ni les baies, mais bien dans l'estuaire du fleuve de ce nom. « Les côtes du nord, depuis le travers d'Enticosty [d'Anticosti jusqu'à Tadoussac], dit Champlain [2], sont fort batturières pour la plupart », et pour la côte méridionale ou littoral des districts de Rimouski et de Gaspésie, s'il y a beaucoup d'anses et de petites rivières, elles ne sont accessibles qu'aux petites embarcations, encore faut-il que ce soit en pleine marée [3]. Gudleif, comme Thorfinn Karlsefni [4], aurait donc été poussé dans le détroit de Belle-Isle par le courant polaire, ensuite entraîné dans l'estuaire par le reflux. Mais comment se fait-il qu'avant d'y arriver il n'ait vu ni les côtes du Labrador ou de Terre-Neuve, ni l'île d'Anticosti? La réponse est facile : les brumes qui règnent souvent dans le golfe Saint-Laurent sont parfois si persistantes que du 18 au 24 juin Jacques Cartier ne put avoir connaissance d'aucune terre [5]. De son côté, Champlain constatait que les brumes y durent parfois sept ou huit jours [6] et que dans

1. Cité par Lor. Diefenbach, *Celtica*, II, p. 312.

2. *Voyages*, Paris, 1832, in-8, L. II, ch. 2, p. 121 du t. II.

3. Id., *Ibid.*, II, p. 121-122.

4. Voy. *supra*, p. 207, 217.

5. *Première relation de J. Cartier*, dans *Hist. de la Nouvelle-France*, par Marc Lescarbot, édit. Tross, Paris, 1868, in-8, p. 232, et *Voyageurs anciens et modernes*, par Ed. Charton, t. IV, Paris, 1857, in-4, p. 11.

6. Champlain, *Voy.*, t. II, p. 117. — Cfr. Blunt, *Amer. Pilot.*, p. 58-59. — Faucher de Saint-Maurice, *De tribord à bâbord, trois croisières dans le golfe Saint-Laurent*. Montréal, 1877, in-12, p. 134-135, 143-144.

l'estuaire du Saint-Laurent, « les marées sont en tout temps droiturières, et le vent toujours debout, soit à descendre ou monter [1] ». Ces circonstances combinées expliquent que Gudleif ait pu s'avancer si loin dans l'estuaire avant de découvrir un lieu d'atterrissage.

Ceux même qui admettent la réalité de son voyage ont été fort embarrassés par l'expression *reid* [2] (allait à cheval), employée deux fois dans la relation, l'une à propos de la grande troupe de cavaliers qui accompagnait Bjœrn Breidvikingakappé, l'autre à propos de ce chef. Le profond auteur de la *Bibliothèque des sagas* a cru que l'*Eÿrbyggjasaga* faisait erreur, attendu que les chevaux étaient inconnus en Amérique avant l'arrivée des Espagnols [3]. Les éditeurs des *Monuments historiques du Grœnland* [4] et, après eux P.-A. Munch, ont cherché à tourner la difficulté en faisant remarquer que, si le verbe *rida* en vieux norrain (*ride* en anglais) signifie proprement : s'avancer sans le moyen des jambes ou d'un véhicule, aller à cheval, il a aussi par extension le sens de : être porté en litière ; et ils ajoutent que ce genre de locomotion était parfaitement approprié à un vieillard comme Bjœrn. Mais cette subtile explication n'est guère plausible, le texte parlant d'une grande troupe (reid flokkr mikill), d'une nombreuse cavalcade. Il est difficile de croire qu'il y eût tant de chaises à porteur chez ce peuple, si l'on veut le regarder comme sauvage et lui dénier la connaissance du cheval.

Le Dr G. Storm [5] partage cette dernière opinion : il lui « semble clair d'ailleurs que les Irlandais n'ont jamais été un peuple de marins, attendu que leurs embarcations étaient des bateaux ouverts et que leur navigation indépendante avait absolument cessé au temps des Vikings », et il en conclut qu'ils n'ont pu ni découvrir ni explorer une partie du Nouveau-Monde [6], et que les assertions du *Landnámabók*, des sagas et du fragment géographique relativement à la Grande-Irlande, sont des contes de marins forgés d'après

1. Champlain, *Voy.*, 4, II, p. 117-118.
2. *Eryrbyggjasaga*, ch. 64, dans *Ant. Amer.*, p. 248, et *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 770. — Cfr. *supra*, p. 203, n. 3.
3. P.-E. Müller, *Sagabibliothek*, t. I, p. 194.
4. T. I, p. 785. — Cfr. *Ant. Amer.*, p. 248 et 249 n.
5. *Studier over Vinlandsreiserne*, p. 359.
6. Id., *Ibid*, p. 359-360 ; réd. angl., p. 369-370.

le passage de Dicuil [1] sur les voyages des clercs irlandais en Islande. Nous ne pouvons admettre ces conclusions. Les Gaëls possédaient des *curachs* ou bateaux de cuir avec lesquels ils parcouraient le vaste Océan dès le temps de Lucain [2] et d'Avien [3]. C'est avec ces simples nacelles que des moines de l'ordre de saint Columba sillonnèrent en long et en large la plus grande mer qu'aient connue les Anciens [4]. Cormac, l'un de ces Columbites, explora pendant un mois le nord de l'Atlantique avec une embarcation de cuir et s'avança jusqu'aux extrémités du monde connu [5]. L'ordre auquel il appartenait avait des navires d'assez grandes dimensions pour une *navalis emigratio* [6]. On comptait au monastère d'Iona trois vingtaines de rameurs et trois cinquantaines de marins chargés de manœuvrer les curachs [7]. Celui de saint Brendan, qui portait quatorze personnes, des vivres pour quarante jours et du beurre pour graisser les peaux tannées dont ses varangues et ses allonges de saule étaient recouvertes [8], n'était pas plus massif que les *umiaks* avec lesquels les femmes des Kalalis naviguent là où les bons vaisseaux européens ont peine à passer. Il y avait aussi en Irlande des embarcations à poupe et à proue, pourvues de mâts, d'antennes et de voiles [9]. Saint Colomban, voulant aller de la Gaule en Irlande au VII[e] siècle, prit passage à Nantes sur un navire qui s'en retournait chargé de marchandises, notamment de cent mesures de vin, de

1. Reprod. et trad. dans *La Découv. du Nouveau-Monde par les Irlandais*, p. 73-74.

2. .... Fusoque Britannus Navigat Oceano... (*Pharsale*, IV, 134-135).

3. Corioque vastum sæpe percurrunt salum (*Ora marit.*, vers 107).

4. Voy. les passages cités dans *Les premiers Chrétiens des îles Nordatlant.*, p. 318-320.

5. Pelliceum tectum navis (Adamnan, *Vita S[ti] Columbæ*, L. II, ch. 42).

6. Id., *Ibid.*, L. II. ch. 46.

7. Reeves, extr. de la *Vie de S. Columba*, en gaélique, citée p. CCXI de son édit. d'Adamnan, Edinburgh, 1874, in-8.

8. *La légende lat. de S[t] Brendaines*, édit. Jubinal, p. 7. — Cfr. César, *De Bello civili*, I, 54 ; — Lucain, *Phars.*, IV, 130-134.

9. Reeves, p. CXXII de son édit. de *Vita S[ti] Columba* par Adamnan. — Les Gaëls devaient en construire eux-mêmes puisque des voisins de la grande forêt du Leinster fournissaient, comme tribut au roi suprême Brian Borumha, de grands pins pour faire des mâts (Todd, p. CLXI-CLXII de *The War of the Gaedhil*).

deux cents de froment, cent de brai, et autant de diverses autres denrées [1] ! Même plus tard, dans le cours des deux siècles où une bonne partie de leurs pays fut occupée par les corsaires scandinaves, les Gaëls avaient encore d'imposantes forces navales. En 984, Brian Borumha, le futur libérateur de l'Irlande, réunit une grande flotte maritime sur le lough Derg, un des lacs traversés par le Shannon, et monta lui-même avec trois cents bateaux sur le lough Ree [2]. Puisqu'en 795, selon Dicuil, des clercs irlandais gagnaient bien l'Islande, située à cinq ou six jours de navigation au nord des îles Britanniques, rien ne les empêchait de continuer jusqu'au Grœnland, de là au Labrador, enfin au Markland et au Hvitramannaland, chacun de ces trajets n'exigeant respectivement que deux à trois ou quatre jours de navigation. Mais les vivres? dira-t-on. — Outre que de médiocres embarcations en emportaient pour des semaines, il était possible et même facile en certaines saisons de s'en procurer dans ces diverses contrées où abondaient [3] les amphibies, les cétacés, les poissons, les oiseaux et leurs œufs [4].

A défaut de navires à eux, les Gaëls n'auraient-ils pas eu la ressource d'employer des embarcations de ces Scandinaves, avec lesquels ils vécurent côte à côte en Irlande et en Écosse pendant plusieurs siècles? Dès le début de la colonisation du Grœnland (986) par des Islandais encore païens, un moine des Hébrides s'y rendit sur le navire de Herjúlf Bárdarson, père de ce Bjarné qui, le premier des Scandinaves, reconnut le littoral du continent améri-

1. Jonas, *Vita Columbani*, ch. 24, cité par C. O'Connor dans *Rerum Hibernicarum scriptores*, t. IV, Dublin, 1826, in-4, p. 141.

2. *The War of the Gaedhil with the Gaill*, éd. par Todd, p. 109.

3. Pour le golfe et le fleuve Saint-Laurent, voy. *Relations des Jésuites*, t. I, Québec, 1858, in-8: Paul Le Jeune, 1632, p. 3 ; 1636, p. 47-48 ; — t. III, H. Lalemant, 1663, p. 29 ; — Faucher de Saint-Maurice, *De tribord à bâbord*, p. 160.

4. C'est ainsi que put se sustenter avec son équipage pendant plus de trois ans (998 à 1002) un contemporain des premiers navigateurs scandinaves qui visitèrent le Vinland, Thorgils Orrabeinsfostré, qui avait perdu presque tous ses vivres dans un naufrage sur la côte orientale du Grœnland, déserte et à peu près totalement dépourvue d'aliments végétaux (Voy. les textes extraits et analysés dans notre mém. sur *The Voyage of Thorgils and his adventures on the East Coast of Greenland*, extr. de *The National Magazine*, New-York, in-4, avril 1892).

cain, et à l'occasion de la terrible tempête qui submergea ou dispersa vingt et un des trente-cinq bâtiments de l'expédition [1], il composa un poème norrain intitulé *Hafgerdingar* (Tornades, cernements ou environnements de la mer) dont voici le refrain : « Je supplie celui qui soumet les moines à de salutaires épreuves de favoriser mon voyage ; que le maître de la voûte céleste me tende une main secourable [2]. » On voit par ces allusions significatives que le skald était un religieux, probablement de l'ordre de saint Columba [3], puisqu'il venait des Hébrides, et un Gallgaël puisque, tout en étant chrétien , il employait l'idiome des Norvégiens encore païens. Les Gallgaëls, issus de l'union des Scandinaves et des Celtes, réunissaient les aptitudes des deux races ; de l'une ils tenaient l'esprit d'initiative et les talents d'organisation ; de l'autre, les goûts littéraires et une civilisation plus avancée ; c'est ce qui explique comment l'Islande, en grande partie colonisée par eux [4], compta au moyen âge, malgré l'infériorité du chiffre de sa population, beaucoup plus de poètes et d'historiens que tous les autres pays scandinaves ensemble. Aussi habiles navigateurs que leurs ancêtres norvégiens et danois, ils acclimatèrent nos animaux domestiques en Islande et dans le Grœnland, et Thorfinn Karlsefni, l'un des hommes les plus distingués de cette race mixte, transporta en Vinland des bêtes à cornes [5]. La même tâche ne devait pas être plus difficile pour les Irlandais et les Islandais qui avaient des relations avec la Grande-Irlande [6], et l'assertation relative à de nombreux chevaux dans ce pays ne doit être taxée ni d'erreur ni d'invraisemblance : il n'y en aurait que si les hommes blancs eussent été des Indiens et non des

1. *Landnámabók*, 1843, p. 106 ; — *Antiq. Amer.* p. 14 ; — *Grœnl. hist. Mindesm.* t. I, p. 206.

2. *Landnámabók*, 1843, p. 106, 320 ; — *Ant. Amer.*, p. 18-19; — *Grœnl. hist. Mindesm.*, t. I, p. 208.

3. C'est ce qu'admet Alex. Bugge, *op. cit.*, p. 300.

4. Benedikt Grœndal admettait que la moitié des colonisateurs de l'Islande étaient d'origine celtique (*Folketro i Norden*, p. 90 de *Annaler for Nordisk Oldkyndighed, 1863* ; — Cfr. Gudbrand Vigfusson, introd. à son édit. de *Sturlunga saga*, t. I, p. xx, Oxford, 1878, in-8 ; — Alex. Bugge, *op. cit.*, p. 279-290).

5. *Antiq. Amer.*, t. I, p. 238, 240, 244, 414, 422, 424 ; — *Grœnl. hist. Mind.*, t. I, p. 56, 58, 59. 63, 64, 148, 150, 155.

6. Voy. *supra*, p. 193.

Br

Th *Cearbhall* ou *Kjarval*, roi d'Ossory et de Dublin.

Geirlauge, m à Œnun Breidiske

…erta … Eyvind …mann.

Fridgerde mariée à Thóri Hima.

Tungu-Od

Bjarge, mariée à Ulf Skjalgé.

Steinólf Lágé.

Thorgerde ou Fridgerde, mariée à Thord Bjarnarson.

Thuride, ma… Svarthœfdé, … Bjœrn Gull…

Atlé Raudé, marié à... Thorbjarge.

Arndise Audgá.

Thórhilde Rjupa, mariée à Snorré.

Thórdis… mariée à Gud… Audgé.

…é à …ir, …el- …se.

Már de Hóls.

Thórd.

Thord Hesthœfdé.

Gudleif… à

Aré Mársson.

Thorgerde, mariée à Odd.

Thorfinn Karlsefni.

Hrafn Hlymreksfaré

1. Les … ceux des …

Irlandais. Mais quand on veut aller au fond des choses et interpréter de la manière la plus naturelle les notions relatives au Hvitramanna-land, il n'en est guère que l'on ne puisse expliquer rationnellement, et toutes peuvent être coordonnées en un ensemble parfaitement consistant qui est le meilleur indice de la sincérité des témoins, de l'exactitude de leurs observations et de la réalité des faits!

« L'ARCHIVO » DU CONSULAT DE CADIZ ET LE COMMERCE DE L'AMÉRIQUE

Par M. Jules HUMBERT
Professeur agrégé au Lycée de Bordeaux.

Le célèbre « Archivo de Indias » de Séville n'est pas, comme on le croit généralement, le seul dépôt des précieux documents se rapportant à l'histoire de la colonisation espagnole en Amérique. Il existe une autre collection, moins connue, mais du plus haut intérêt cependant : ce sont les Archives de l'ancien *Consulat de commerce de Cadiz*, conservées dans les bâtiments de la bibliothèque provinciale de cette ville.

Entrons dans le délicieux *patio* intérieur de la bibliothèque : à droite, une vaste porte cochère attire nos regards; au-dessus, une inscription en lettres d'or sur fond d'azur, « Archivo de Indias », nous annonce l'existence de trésors historiques. A l'intérieur de la salle, des liasses de papiers et de parchemins sont empilées et entassées depuis de longues années dans les casiers malheureusement ouverts qui tapissent les murs. L'humidité et les insectes ont accompli là leur œuvre destructive; beaucoup de documents sont devenus d'une lecture pénible, quelquefois impossible. Néanmoins, tel qu'il est, l'*Archivo* de Cadiz est d'une importance considérable, et nous ne saurions trop exprimer notre reconnaissance à l'aimable et intelligent directeur de la bibliothèque et du musée, Sr. Don Pedro Riaño de la Iglesia, qui a bien voulu secouer pour nous la poussière séculaire des *legajos*, et, pendant une semaine, nous aider dans nos recherches rendues difficiles par l'absence de catalogue.

L'examen des archives de Cadiz nous a amené à classer ainsi les principaux dossiers :

1° Cédules royales adressées au Conseil des Indes de Séville et

au Consulat de Cadiz. — Décrets royaux. — Communications du Conseil au Consulat, ou réciproquement du Consulat au Conseil, sur toutes sortes de questions relatives au commerce avec l'Amérique (de 1558 à 1815). — Estante 10, 34 legajos.

2° Armements de navires et de corsaires. — Est. 12, leg. 1-10.

3° Traite des nègres et *asiento* (étendue et personnel d'exploitation des mines). — Est. 12, leg. 10-17.

4° Contentieux du tribunal royal du Consulat. Privilèges accordés au Consulat. Droits d'*almojarifazgo* et d'*alcabala* perçus par lui. — Est. 13 et 14, 99 legajos.

5° Correspondance générale du Consulat depuis ses origines. — Est. 15, 16, 17, 222 legajos.

6° Pièces relatives à l'admission de maîtres et de pilotes pour la *carrera de Indias*, ou navigation commerciale des Indes. — Est. 18, 11 legajos.

7° *Negociado* des flottes (1584-1825). — Est. 19, 20, 112 legajos.

8° Livres et papiers provenant de la *contaduria* de la *Junta general* du Commerce. — Est. 22.

9° Papiers relatifs aux droits d'*averia*. — Est. 30 à 40.

10° Correspondance d'Amérique. — Est. 40 à 220.

11° Comptes et papiers sans classification spéciale. — Est. 21, 27, 28, 29.

Tous ces dossiers sont loin d'avoir une importance égale. Il en est certains, ceux des deux dernières catégories par exemple, qui ne présentent qu'un fatras immense de pièces particulières, de lettres sans intérêt, dont la vie d'un homme ne suffirait pas à débrouiller le chaos. C'est sur la première classe, sur l'Estante 10, que nous croyons devoir appeler plus particulièrement l'attention de l'historien. Les pièces officielles qu'il renferme, en nous racontant l'histoire complète du *Consulat* de Cadiz, sont une source féconde de renseignements sur les relations de l'Espagne avec le Nouveau-Monde.

La fondation du Consulat de Cadiz avait été décrétée par cédule royale de Charles-Quint en date du 27 août 1543. Les commerçants de Cadiz étaient autorisés à élire un *Prieur* et deux *Consuls* « que sean personas de los mismos mercaderes de los mas habiles « y suficientes », auxquels l'empereur accordait « poder y facul- « tad para que tengan jurisdiccion de poder conocer y conozcan de

« todas y quales quier diferenças y pleitos que uviere y se ofresce-
« ren de aqui adelante [1] ».

Le Consulat fut donc d'abord un simple tribunal de commerce et il conserva jusqu'à la fin ses attributions judiciaires, liquidant les faillites des commerçants (Estante 10, legajo 5, tabla 34, et leg. 8, tab. 56), jugeant leurs différends (*Id.* 7, 51 ; 8, 58), infligeant aux députés des flottes qui avaient des erreurs dans leurs comptes des amendes allant jusqu'à 300 et 500 pesos (*Id.* 6, 83, 85), informant contre les débiteurs qui avaient dépassé la *moratoria*, c'est-à-dire le délai fixé par la loi (*Id.* 6, 66), ou encore contre les maîtres de navires perdus (*Id.* 2, 20), etc.

Mais dès ses origines, il fut appelé à jouer un rôle bien plus important. Les événements troublés du règne de Philippe II, les guerres avec la France et l'Angleterre, la révolte des Pays-Bas avaient suscité au commerce espagnol de redoutables ennemis dans les pirates et les corsaires qui, à maintes reprises, pillaient les galions à leur retour d'Amérique. Dans la nécessité de faire construire des navires de guerre destinés à protéger ceux qui revenaient des Indes, c'est au Commerce de Cadiz que s'adressa Philippe II. En 1562, le Consulat équipait huit galères et une frégate qui, commandées par Don Alvaro Bazan, devaient être chargées de la défense des côtes d'Amérique (Est. 10, leg. 1, tab. 3 à 7). La même année, il envoyait deux caravelles à la Havane pour le retour des flottes (*Id.* 1, 14), et, durant tout le cours des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, le Consulat de Cadiz veilla ainsi à la protection des galions et des flottes venant soit de la terre ferme, soit des îles (Est. 10, leg. 1, tab. 17, 18; *Id.*, leg. 70 à 73; Est. 12, leg. 1 à 10). Bien plus, nous le voyons contribuer à la défense nationale d'une façon plus directe encore, en envoyant des avisos et des secours militaires sur les côtes d'Afrique (24 avril 1563) (10, 1, 18), à Cuba (22 fév. 1711) (*Id.* 4, 92) et défendant, en 1711, la Havane menacée par l'invasion anglaise (*Id.* 4, 94).

On comprend que de tels services aient été récompensés par de grands privilèges. Un décret royal du 14 août 1633 accordait au Prieur et aux Consuls du Commerce de Cadiz le même rang qu'aux

1. Real cedula de creacion del Consulado y Universidad de cargadores á Yndias. Exemplaire manuscrit unique, conservé à la bibliothèque de Cadiz.

Registradores de la cité, avant les *Abogados* et tous les autres fonctionnaires (E. 10, l. 2, t. 67), et une autre cédule du 28 fév. 1701 appelait les députés du Commerce dans les ports des Indes à siéger avec les commandants des flottes et des galions dans les *juntas* de guerre (*Id.* 4, 11).

Outre ces honneurs, le Consulat devait retirer de la protection qu'il accordait au commerce des avantages bien autrement effectifs. Il devint, en peu de temps, une seconde *casa de contratacion*, aussi puissante que celle de Séville, ou plutôt la casa de Séville garda ses titres et ses attributions honorifiques, tandis que ses pouvoirs financiers et exécutifs passèrent à la chambre de Cadiz. Il resta stipulé que le Consulat « ne devait prendre aucune décision sans l'avis et la résolution de la casa de contratacion de Séville » (real cedula du 18 août 1647. E. 10, l. 2, t. 89). Les ministres de contratacion devaient venir de Séville à Cadiz pour recevoir les galions et la flotte (*Id.* 2, 101), et la propriété de la *Escribaña mayor de Indias* était laissée à la casa de contratacion (*Id.* 2, 105) (1612). Mais une ordonnance royale de 1621 décrétait « qu'aucun navire expédié par la casa de contratacion de Séville et partant pour les Indes, soit par le cap Vert, soit directement, ne pourrait partir sans la permission du Prieur et des Consuls de Cadiz » (E. 10, l. 2, t. 108). Le Consulat nomma des députés qui devaient accompagner les flottes et les galions (deux pour chaque navire) (E. 18, l. 3, t. 16), et qui, dans les ports d'Amérique, assistaient au débarquement des marchandises (*Id.* 3, 29; *Id.* 7, 7). C'étaient eux qui veillaient à ce que les denrées fussent vendues aux prix que le Consulat avait seul le droit de fixer (*Id.* 7, 32), et les comptes étaient scrupuleusement enregistrés par un fonctionnaire spécial, le *contador del Consulado* (*Id.* 7, 20).

Il n'est donc pas étonnant que les documents de Cadiz nous donnent des renseignements nombreux sur les finances du commerce et sur les droits dont l'Espagne accablait ses colonies. Les droits ordinaires d'*averia* (taxe payée pour le convoi des vaisseaux qui arrivaient et qui partaient d'Amérique), fixés à 2 % par cédule du 19 janv. 1609 (E. 10, l. 2, t. 10), d'*almojarifazgo* (droits d'entrée et de sortie des marchandises, environ 15 %), d'*alcabala* (droits sur la vente des marchandises, 10 %), les impôts sur l'or, l'argent, les pierres précieuses, etc. (10, 1, 39), sont choses con-

nues. Ce qui l'est moins, ce sont les taxes supplémentaires que l'on prélevait à chaque instant pour les besoins « *para las urgencias* » de l'État : 1 % sur l'argent et 3/4 % sur l'or en 1621 (10, 2, 21); 1/4 % sur toutes les marchandises entrant en douane (1629), (*Id.*, 2, 53) ; recouvrement de 2 millions 1/2 de ducats, sur le tabac, le chocolat, le cacao (1654) (*Id.*, 3, 14); 1/2 % sur les capitaux transportés par les flottes (1731) (*Id.* 5, 69), (1750) (*Id.* 6, 43), etc.

Le Consulat retirait, pour sa part, du contrôle qu'il exerçait sur le commerce général des Indes des bénéfices considérables. Il était autorisé à prélever sur les droits des denrées d'Amérique 200.000 ducats annuels (E. 10, l. 2, t. 26, 63) ; 8 % lui étaient réservés sur les *azogues* ou navires chargés de mercure (*Id.* 4, 3) ; les produits de la confiscation des marchandises de contrebande entraient dans ses caisses. Aussi n'est-on pas étonné qu'il ait été assez riche pour prêter d'un seul coup, en 1778, un million et demi de pesos au vice-roi de Lima, qui, d'ailleurs, pour acquitter les intérêts, était autorisé à prélever 1 3/4 % de droits supplémentaires sur l'argent et 1 % sur l'or sortant de la vice-royauté du Pérou (10, 8, 66) !

Un des points sur lesquels les documents de Cadiz apportent le plus de lumière, c'est la question de la contrebande étrangère. Ils nous font assister aux luttes nombreuses que le gouvernement espagnol dut soutenir pour imposer son système d'isolement et de monopole, que, d'ailleurs, il ne put jamais faire triompher. Malgré la fréquence des cédules interdisant les communications des colonies les unes avec les autres (E. 10, l. 1, t. 55; l. 3, t. 22) et interdisant tout commerce avec les étrangers (E. 10, l. 1, 43, 87; l. 3, t. 18; l. 4, t. 21, 22, 23), on a la conviction que les navires allant à la Terre-Ferme s'arrêtaient, par exemple, aux Canaries et y faisaient un échange de produits (l. 2, t. 17; l. 5, t. 60). Les étrangers, d'autre part, soutenus par les colons espagnols, s'implantaient de plus en plus en Amérique (l. 4, t. 77, 127).

Le gouvernement dut même, à plusieurs reprises, tenir compte des aspirations des Américains vers la liberté du commerce. Une cédule royale du 21 août 1678 permettait aux Canaries d'embarquer 600 *toneladas* de vin à destination du Nouveau-Monde (10, 3, 28). Les étrangers, dès octobre 1608, avaient obtenu l'autorisation de commercer aux Indes, à condition de se faire octroyer la naturalisation (E. 10, 2, 7). Mais les demandes devinrent bientôt si nom-

breuses que le gouvernement effrayé se crut obligé de les restreindre (28 juin 1604) (*Id.* 2, 84), et même, de révoquer un certain nombre de naturalisations déjà obtenues (1645) (*Id.* 2, 86). Cependant sous la poussée de l'opinion publique, on était obligé d'accorder de nouvelles autorisations. En 1675, on voit des galions transporter à la Terre-Ferme des marchandises de France (*Id.* 3, 20). Au début du XVIII[e] siècle, la prohibition reprend le dessus, et des ordonnances adressées aux vice-rois les invitent à l'exécution stricte des lois contre les étrangers (1707) (*Id.* 4, 23), (1720) (*Id.* 4, 187). Plus tard, nouvelles tolérances en faveur des marchandises anglaises (*Id.* 7, 11) et françaises (*Id.* 7, 80). Cette politique d'atermoiement dura jusqu'au jour où un monarque éclairé, Charles III, accorda à toutes les provinces d'Espagne et d'Amérique le droit de commercer entre elles (real cedula de 1774) et, supprimant la navigation officielle, autorisa la création des compagnies de commerce particulières, étrangères ou espagnoles, à la seule condition qu'elles soumissent au secrétariat du Consulat de Cadiz « copia testimoniada « de las escrituras publicas de su establecimiento » (Real cedula du 19 mars 1776. E. 10, l. 8, t. 41).

Dès lors, le Consulat de Cadiz cessa d'être l'instrument exécutif d'un système de gouvernement dominé par l'idée d'un monopole odieux et vexatoire. Dès 1768 (27 octobre), il s'était érigé en compagnie d'assurances maritimes (*Id.* 7, 68). En 1787 (4 déc.), il fondait une chaire de commerce au séminaire de San Telmo de Séville (*Id.* 9, 171); et, avant de devenir la chambre de commerce actuelle de Cadiz, il était, à la fin du XVIII[e] siècle, un tribunal maritime (*Id.* 7, 48), une société travaillant, par son influence morale autant que pécuniaire, à la prospérité du commerce espagnol et de la ville de Cadiz.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 3 FÉVRIER 1903

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE CHARENCEY.

En l'absence du Président et des Vice-Présidents, M. LE comte DE CHARENCEY prend la présidence de la réunion et donne la parole au Secrétaire général pour lecture du procès-verbal de la séance de janvier.

Après cette lecture, M. DE CHARENCEY demande à M. le Dr VERNEAU, relativement à la déformation aymara, s'il vaut mieux dire : *déformation aymara* ou *déformation quichua*. Sur cette question s'engage une discussion à laquelle prennent part MM. GONZALEZ DE LA ROSA, HÉBERT, LEJEAL et le Dr VERNEAU. Le mot employé, explique ce dernier, indique bien de quel genre de déformation il s'agit.

Parmi les livres offerts, le Secrétaire général signale ensuite le dernier volume des *Transactions* de la Société royale du Canada (année 1901) et un article de M. G.-N. Tricoche sur les derniers Iroquois, dans la *Revue de Géographie* de juillet 1901. Ces deux envois nous arrivent par l'intermédiaire de notre Président. M. le duc DE LOUBAT adresse plusieurs exemplaires de l'allocution qu'il prononça au Congrès des Américanistes de New-York. MM. G. DE LA ROSA et Léon LEJEAL acceptent de rendre compte, le premier, du dernier fascicule paru des *Actes de la Société scientifique du Chili;* le second, du dernier cahier des *Anales del Museo de Mexico*.

M. DE CHARENCEY présente un travail du Dr Nicolas LÉON, relatif aux familles linguistiques du Mexique. Il insiste sur l'intérêt qu'il offre, les renseignements qu'il peut contenir, sur le parti que l'auteur a su tirer de l'étude des noms de rivières. Le duc DE BASSANO, sur le même sujet, cite l'exemple de la Monongahéla.

Après lecture d'un court compte rendu du Dr HAMY sur les *Fundamentals of the Innuit Language*, de Fr. Barnum, et d'un entrefilet du *Journal des Débats*, relatif au comte Louis de Monségur de Beauchesne, récemment décédé, le comte DE CHARENCEY fait sa communication sur l'origine américaine du *Phaseolus vulgaris*, dans laquelle il reprend, en l'étayant de faits nouveaux, une opinion qu'il avait émise précédemment.

A la suite de cette communication, M. LEJEAL invoque, sur l'origine du haricot rouge, l'opinion (ou plutôt le sentiment) de M. Gaston Paris, et constate

que Bernal Diaz emploie l'expression *ayacotli*, et non celle de *faseole*. Il semble donc que ce mot *haricot* viendrait directement de *ayacotli*. Pour M. Gonsalez de la Rosa, il faut, dans la question, distinguer le mot et la chose ; au Chili, pour désigner le haricot, on emploie le mot quichua: *porolo* ou *puruto*.

En ce qui concerne la légumineuse elle-même, MM. le Dr Verneau et Gabriel Marcel rappellent les travaux de MM. le Dr Bouvet et de Rochebrune sur la flore des sépultures d'Aucon.

La discussion dévie ensuite sur le *pulque* et l'origine de ce mot. MM. de Charencey, de la Rosa et Lejeal échangent quelques mots à ce sujet et reviennent à l'origine américaine du haricot. Selon M. G. de la Rosa, le mot *fricole* pourrait bien être mexicain. M. de Charencey fait ensuite, sur le calendrier, une autre communication très courte qui entraîne des observations de MM. G. de la Rosa et Lejeal.

La séance est levée à 5 heures 30.

SÉANCE DU MARDI 3 MARS 1903

Présidence de M. le Dr Hamy, membre de l'Institut, président.

M. Gabriel Marcel, en l'absence du Secrétaire excusé, et sur l'invitation de M. le Président, se charge de la rédaction du procès-verbal.

Lecture est ensuite donnée du procès-verbal de la dernière séance. A ce propos, M. le Dr Hamy revient sur les mots : *déformation aymara*, pour bien indiquer la valeur ethnographiquement toute relative de l'expression. En fait, il s'agit d'une habitude qui se retrouve dans les régions les plus diverses et les plus éloignées les unes des autres (Exemple : Mexique, Rio Negro supérieur, archipel océanien de Mallicolo). Le nom exact, si l'on ne veut pas employer celui de : « déformation cunéiforme couchée », serait : « déformation de Gosse ».

La correspondance imprimée comprend, notamment, une notice de M. Giglioli sur le voyageur Boggiani, dont la mort cruelle a été signalée précédemment.

La correspondance manuscrite comporte une lettre de M. Léon Diguet, donnant la description de deux localités de la Sonora précolombienne qui ne semblent pas avoir jamais été étudiées jusqu'ici.

M. de la Rosa fait la communication annoncée à l'ordre du jour, sur la *Piedra de Chavin*. Ce monolithe, de deux mètres de hauteur, connu depuis 1870, est actuellement à Lima. Il rappelle particulièrement la porte de Tiahuanaco, mais présente aussi un air évident de parenté avec certaines sépultures du Mexique et du Yucatan. Chavin, localité située, à mille mètres environ d'altitude, sur le versant oriental de la seconde Cordillère, paraît avoir eu une certaine importance sous les derniers Incas, l'un d'eux ayant épousé la fille d'un cacique de Chavin. Garcilaso raconte que cette région adorait le tigre, ce que confirme l'examen de la Piedra, qui a pour base des griffes et pieds de félin, parfaitement distincts.

L'ensemble donne l'idée d'une statue d'être fantastique et polycéphale, dont le type n'est pas absolument inédit.

M. DE LA ROSA s'étend sur la description du monument, sur les bas-reliefs (à emblèmes solaires et à visages de serpents) découverts en même temps que lui dans le *Castillo* de Chavin. Il existe une seconde pierre de Chavin, assez différente de la première. Tous ces curieux vestiges paraissent à notre collègue nettement préincasiques et de date fort ancienne.

M. le PRÉSIDENT annonce le départ très prochain d'une mission composée de MM. le marquis de Créqui-Monfort et Sénéchal de la Grange, qui partent pour les régions andines, où ils se proposent d'étudier scientifiquement Tiahuanaco, d'y pratiquer, pendant un mois au moins, des fouilles méthodiques, d'explorer en détail le Titicaca et de recueillir le plus de données possible sur la géologie, l'anthropologie, la topographie de la région.

Les missionnaires comptent rapporter un ensemble très considérable de documents photographiques. M. DE LA ROSA prie M. HAMY d'attirer leur attention sur un certain nombre de localités boliviennes et péruviennes qui lui paraissent devoir être explorées avec soin. M. HAMY donne, en outre, des nouvelles de M. RIVET qui continue ses travaux dans le département d'Ancash et a envoyé de nombreux spécimens, parmi lesquels il faut citer des vases de bois sur lesquels sont figurés des Indiens au costume tout particulier. A ce propos, M. LEJEAL signale que le « Field Museum » de Chicago possède plusieurs de ces petits monuments.

M. le comte DE CHARENCEY rend compte d'une étude du R. P. MORIN sur les Indiens *Diggers* de la Californie, communication que M. le comte DE TURENNE complète par quelques souvenirs personnels.

Enfin, M. HAMY annonce que M. le duc DE LOUBAT vient de fonder à la « Columbia University » de New-York une chaire d'Antiquités méricaines. Cette nouvelle création de notre Président d'honneur a été confiée à M. Marshall Henry SAVILLE, membre correspondant de la Société.

La séance est levée à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 7 AVRIL 1903

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT, PRÉSIDENT.

Le Président dépouille les différents ouvrages offerts, parmi lesquels le seul intéressant l'Américanisme est une conférence de M. Noël DUMAREST sur les *Indiens* du *Nouveau-Mexique*, pays où il a été comme missionnaire. A noter aussi les derniers numéros du *Globus* (t. 83, n°s 9-13), le n° 171 des *Proceedings of the American Philosophical Society* de Philadelphie, et le tome V de la ***Revista do Museu Paulista***.

Comme correspondance manuscrite, M. le Dr HAMY signale : une note de M. MONTANÉ sur le Musée anthropologique de la Havane (dont un extrait

paraîtra au *Journal*); une lettre de M. Rivet sur ses travaux anthropologiques et ethnographiques à l'Équateur et sur les difficultés que présentent ces travaux, parce que les indigènes voient des sorciers partout; une lettre de M. Dumarest annonçant l'envoi de sa brochure; une lettre de M. Pigorini, relative au regretté voyageur Boggiani.

M. Lejeal fait hommage de la leçon d'ouverture de son cours au Collège de France et lit un court compte rendu des dernières livraisons des *Anales del Museo national* de Mexico.

M. le Président adresse ensuite ses félicitations à notre collègue, le Dr Verneau, dont le travail sur les anciens Patagons vient d'obtenir le prix Léonce Angrand. M. Verneau remercie les membres du jury, appartenant à notre Compagnie, de la bienveillance qu'ils ont tous montrée envers lui. La distinction qui vient d'échoir à notre collègue n'est pas, du reste, le seul bonheur de famille dont nous ayons à nous réjouir. Car, comme son Maître et prédécesseur Quatrefages, M. le Dr Hamy a été récemment élu membre de l'Académie de Médecine.

M. Henry Froidevaux lit des fragments d'un travail considérable de M. Léon Diguet, qui n'est pas un rapport de mission, mais une contribution à l'étude ethnographique des races primitives du Mexique. Ce travail, très goûté des membres de la Société, sera demandé au Ministère de l'Instruction publique pour le *Journal*.

Puis M. Froidevaux expose qu'il a accepté naguère la succession de M. Cordier, en qualité de Secrétaire général par intérim, jusqu'au moment où la Société posséderait quelqu'un s'occupant exclusivement d'Américanisme. Aujourd'hui que M. Lejeal est installé dans sa chaire, que le tome IV du *Journal* est publié, ainsi que le compte rendu du Congrès, M. Froidveaux demande à rentrer dans le rang et à être relevé de ses fonctions. L'assemblée accepte cette proposition et désigne M. Lejeal comme Secrétaire général.

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU MARDI 5 MAI 1903

Présidence de M. le Dr Hamy, membre de l'Institut, président.

Lecture est donnée par M. Lejeal du procès-verbal de la réunion ordinaire d'avril, rédigée par M. Froidevaux. Au sujet de cette lecture, la Société décide l'insertion, dans le prochain procès-verbal, des remerciements votés au Secrétaire général démissionnaire, et que la modestie de M. Froidevaux lui a fait passer sous silence.

Le Secrétaire dépouille la correspondance imprimée qui comprend, outre les numéros courants du *Globus*, deux tirages à part des *Anales del Museo nacional de Mexico* : 1° *Apuntes de la cronologiá de Sahagun* par José Fernando Ramirez; 2° *Los signos de las Veintenas* par D. Alfredo Chavero.

La parole est ensuite donnée à M. Tournouër, pour une communication sur son voyage en Patagonie (Neuquen, Rio Negro, Chubut et Santa-Cruz). Ce

voyage, ou plus exactement cet ensemble d'expéditions qui conduisirent M. TOURNOUËR de Mendoza à Punta-Arenas, représentent un parcours de plus de 4.500 kilomètres en territoire argentin et parfois chilien, dans toutes les régions de la Patagonie, *Sierra*, plateaux et plaines. Voué à des recherches exclusivement géologiques et paléontologiques (qui furent, d'ailleurs, fécondes en résultats nouveaux), M. TOURNOUËR a pu, cependant, recueillir au point de vue de la géographie et de l'ethnographie pures quelques curieuses observations dont il veut bien nous faire part. Il commence par constater la difficulté des observations sur l'homme, en cette vaste région patagone. D'une part, le Sud-Argentin ne renferme plus que de rares populations indigènes, dont l'orateur évalue à 500 ou 600 le chiffre total.

De ce nombre extrêmement faible (que certains de nos collègues estiment, du reste, trop bas) il y a plusieurs causes : guerre d'extermination dirigée contre les *tolderias* par le gouvernement de Buenos-Ayres ; introduction de maladies ou de vices européens (tuberculose, variole, syphilis, alcoolisme). En même temps que les races, disparaissent rapidement l'organisation et les coutumes anciennes. Les *Tehuelches*, qui subsistent encore, se préoccupent beaucoup moins de la *mos majorum* que de la recherche de leur alimentation, assez précaire, dans les espèces de « réservations » que leur a assignées l'autorité militaire. Ils ne consentent à fournir des détails sur leurs traditions, à procéder aux antiques cérémonies, qu'en faveur des étrangers qui les paient largement et les abreuvent d'alcool, et M. TOURNOUËR, engagé dans d'autres études, n'a pas cru devoir le faire.

Au résumé, même les Tehuelches *bravos* ou ceux réputés tels (chez lesquels on reçoit le même accueil que chez les Indiens soumis) perdent, et de plus en plus, toute originalité ethnographique. Aucun effort sérieux n'a été, toutefois, tenté pour les civiliser. A une question de M. Jules OPPERT, M. Paul TOURNOUËR répond qu'il n'y a pas de missions religieuses dans la Patagonie. Les missions salésiennes auxquelles il est fait allusion, opèrent dans la Terre de Feu et au Chili, qui possèdent aussi quelques missionnaires protestants.

Plusieurs membres de la Société demandent, d'autre part, si le peuplement européen commence à remplacer les indigènes disparus. Il n'en est rien. La population blanche de l'Argentine n'a rien fait, jusqu'ici pour coloniser la Patagonie.

Les meilleurs terres du Neuquen (sur des plateaux bien abrités du *Pampero*) ont été concédées, par la République, à des généraux de la guerre d'extermination, et ceux-ci n'en tirent aucun parti. L'installation de colonies « boers » a été une entreprise ridicule : il n'y a manqué... que les Boers. En somme, une seule immigration jusqu'ici s'est produite, celle des Chiliens, en surnombre dans les limites de leur patrie. Très bon mineur, le Chilien pourra mettre en valeur les richesses métallurgiques (principalement cuprifères) de la Patagonie, quand des débouchés lui auront été fournis. Il aura cependant toujours à compter avec le climat, presque sibérien (extrêmes notés par M. TOURNOUËR : + 34 et — 8°, du matin au soir) et un régime atmosphérique d'une violence inouïe. En dehors des Chiliens, on trouve : 1° la Compagnie anglaise du détroit de Magellan, exclusi-

vement commerciale (commerce des pelleteries et un peu d'élevage du mouton) ; 2° quelques trafiquants allemands qui vendent sur la côte des marchandises frelatées.

M. Paul TOURNOUËR termine son très intéressant exposé en traitant, à l'instigation de M. HAMY et de M. le comte DE KERGORLAY, la question des gravures rupestres en Patagonie et celle du « *Néo-Mylodon* ». Il est franchement négatif sur les deux points. La légende du prétendu « *Néo-Mylodon* » lui semble reposer sur l'existence d'une loutre (Tsutché), particulière au pays et pourvue d'une queue extrêmement longue et flexible.

Après avoir examiné une très belle collection de vues stéréoscopiques rapportées par le conférencier, la Société, par l'entremise de son Président, remercie M. Paul TOURNOUËR et le félicite de sa brillante campagne patagone qui marquera dans la science, par les données toutes nouvelles qu'elle apporte sur les espèces zoologiques disparues du monde américain.

M. le Dr HAMY communique des photographies, relatives à la mort néfaste de BOGGIANI. Ces photographies sont un envoi de M. GOSSET, correspondant du Muséum à Asuncion.

M. HAMY reprend la parole, pour commenter d'autres photographies relatives à la maison du vieux Rouen connue sous le nom de « Maison du Brésil ». Par ses bas-reliefs représentant des scènes de la vie sauvage, cette maison, aujourd'hui détruite, était un monument commémoratif des fêtes indiennes, organisées en 1550, pour l'entrée du roi Henri II. D'après la relation de cette « joyeuse entrée », publiée par le regretté Ferdinand Denis, les Américains dont il s'agit auraient été des Tupinambas.

MM. CORDIER et Gabriel MARCEL rapprochent les bas-reliefs en question, le premier, des sculptures de l'église Saint-Jacques de Dieppe, le second, de scènes analogues figurées sur certaine cartes du XVIe siècle.

M. LEJEAL, répondant à une question de M. le comte DE TURENNE, expose sommairement les négociations engagées avec diverses maisons d'impression au sujet du *Journal*. Les éléments de l'affaire seront entièrement réunis et soumis à la Société dans sa prochaine séance.

A la réunion de juin est également renvoyé le vote sur la candidature de Mme CAMERON, née Sherman, présentée comme membre titulaire par M. le duc DE LOUBAT et M. le comte DE TURENNE.

La séance est levée à 6 heures 15.

SÉANCE DU MARDI 9 JUIN 1903

PRÉSIDENCE DE M. HENRY VIGNAUD, VICE-PRÉSIDENT.

Dès l'ouverture de la séance, M. Henry VIGNAUD, vice-président, fait part à la Société des douloureux motifs qui retiennent, aujourd'hui, son Président loin d'elle. Le Secrétaire se charge d'écrire à M. le Dr HAMY, pour lui exprimer la part prise par tous ses collègues à ses inquiétudes paternelles.

Lecture est ensuite donnée des procès-verbaux du 3 mars et du 5 mai qui sont adoptés sans observation.

La correspondance imprimée comprend : 1° trois numéros courants du *Globus*; 2° *Proceedings of the Academy of the Natural Sciences of Philadelphia ;* 3° *American Antiquarian Journal*, vol. XI, part. 2 ; des hommages de MM. Juan B. Ambrosetti (*Arqueologia Argentina. — Algunos vasos ceremoniales de la region Calchaqui. — El sepulcro de la Paya*), Von Ihering (*El hombre prehistorico en Brazil*, Dionisio Cerqueira (*Bolivie et Brésil*). *La Revista del Instituto Paraguayo* a également envoyé ses numéros 37 et 38 *et la Sociedad de geografia de Lima*, le tome XII (3e et 4e trimestres 1902) de son *Boletin*.

M. de Charencey fait hommage à la Société de l'*Année philologique* (1902), publiée sur son initiative et sous sa direction. Il appelle l'attention sur l'un des articles (« Liste des ouvrages relatifs au Groenland depuis 1890 » par Mme S. Rinck), que contient ce volume.

M. Froidevaux communique à l'assemblée le travail ethnographique envoyé par M. le Dr Rivet, médecin de la mission géodésique française de l'Équateur. Ce mémoire où l'auteur a condensé des observations fort complètes sur les mœurs, les croyances et, surtout, l'état économique et social des indigènes des Riobamba, provoque les critiques de certains auditeurs. On se plaint que cette ethnographie corresponde trop exactement à ce que nous connaissons déjà des populations indiennes du Pérou et du Mexique. Sur la remarque de MM. Froidevaux et Lejeal, qui montrent que de semblables analogies méritent d'être scientifiquement constatées et font ressortir la conscience des recherches de M. Rivet, il est décidé que l'étude sur le Riobamba sera, avec quelques coupures, inséré dans le *Journal* de la Société.

M. Lejeal donne connaissance des propositions adressées à la Société pour l'impression du *Journal* par différentes maisons de typographie. Conformément à ses conclusions, la Société donne la préférence à l'imprimerie Protat frères de Mâcon. Il est également décidé que le prochain numéro paraîtra le 15 octobre et que la périodicité avril-octobre sera désormais adoptée.

Le Secrétaire est, d'autre part, invité à négocier l'échange du *Journal* avec les publications du *Musée national argentin*. Il sera écrit dans ce sens à MM. Moreno et Ambrosetti.

Mme Cameron née Sherman, présentée à la dernière réunion par MM. le duc de Loubat et le comte de Turenne, est élue, à l'unanimité, membre titulaire de la Société des Américanistes. A cause de la proximité des vacances, il est également statué sur la candidature de Mme la princesse de Poix, née de Courval, présentée par MM. de Loubat et de Turenne au début de la séance. Notification sera faite, selon l'usage, à nos deux nouveaux collègues.

La séance est levée à 6 heures.



BULLETIN CRITIQUE

University of Toronto Studies. Review of historical publications relating to Canada (Gabriel Marcel). — Harlan J. SMITH : *Shell Heaps of the Lower Fraser River* (L. Lejeal). — Alfredo CHAVERO : *Apuntes viejos de Bibliografia Mexicana* (Gabriel Marcel). — Raoul DE LA GRASSERIE : *Le Nahuatl, langue des Aztèques, conquérants du Mexique précolombien.* — P. Horacio CAROCHI : *Compendio del Arte de la Lengua Mexicana* (Comte de Charencey).— Barao DE STUDART : *Tricentenario de Ceara. Martim Soares Moreno* (Gabriel Marcel). — Charles W. MEAD : *The Musical Instruments of the Incas* (Jules Hébert).

University of Toronto. Studies. Review of historical publications relating to Canada for the year 1902. Edited by.... George M. Wrong and H. H. Langton. —Toronto, the University Library, 1903, in-8° de 222 p.

L'Université de Toronto a pris l'habitude de publier tous les ans la bibliographie critique de tous les travaux parus dans l'année, qui sont relatifs à l'histoire du Canada. C'est un volume des plus intéressants, un recueil d'articles toujours inspirés par une réelle impartialité; mais ils n'hésitent pas à dire leur opinion motivée sur tant de publications hâtives et inutiles qui n'apprennent rien de nouveau, n'étant provoquées par aucune découverte de documents inédits ; ou qui ne font que ressasser les anciennes erreurs sans tenir compte — ce qui arrive trop souvent — des travaux qui les ont rectifiées.

Cette bibliographie est donc absolument indispensable à tous ceux qui s'occupent de l'histoire du Canada. Les recherches sont facilitées par une excellente table qui classe sous les rubriques suivantes tous les ouvrages dont il est rendu compte : Relations du Canada avec la métropole, Histoire du Canada, Histoire provinciale et locale, Géographie, économie et statistique, Archéologie, ethnologie et folk-lore, Jurisprudence, éducation et bibliographie.

Gabriel MARCEL.

Harlan J. SMITH. — *Shell Heaps of the Lower Fraser River, British Columbia.* New-York, the Knickerbrocker Press, 1903, gr. in-4° de 59 p., 2 pl. h. t. et 60 fig. (t. IV des *Memoirs of the*

American Museum of the Natural History, North Pacific Coast Morris K. Jesup Expedition, p. 133-192).

Cette monographie, très minutieuse et très soignée, ajoute quelques faits nouveaux à notre connaissance des « Shell Heaps », ces Kjökkenmöddings du Nord-Amérique. Les vestiges qu'a reconnus pendant l'expédition Jesup et que décrit ici M. Harlan Smith, s'étendent sur le bord du golfe de Géorgie, à six milles S.-O. de l'île Vancouver, près de l'embouchure du Fraser. Quelques-uns atteignent jusqu'à cent mètres de longueur, trente mètres de large et un mètre de hauteur. La coquille qui forme le principal élément des amas est une moule, *Mytilus edulis Linnei*. Mais d'autres mollusques s'y trouvent assez abondamment. Entre les couches successives des bancs, de nombreux objets d'un travail assez perfectionné ont été recueillis, marteaux, pilons, mortiers, hameçons, pointes de flèche et de lance, dont des pierres variées (porphyre, grès, mica, ardoise, serpentine) ont fourni la matière première, sans compter le silex. Les haches figurent sur cette liste pour quelques pièces en néphrite, de taille moyenne, emmanchées, sans doute, avec un bois de cerf. Enfin les hameçons et les aiguilles d'os sont aussi représentés. La faune terrestre, contemporaine des Kjôkkenmöddingers du Bas-Fraser, se composait, outre le cerf, de l'élan, de la chèvre sauvage, du castor, de la loutre et du rat. L'homme de ces Shell Heaps capturait aussi le phoque et un poisson d'estuaire qui pourrait être le saumon. Il est certain qu'il a connu et domestiqué le chien. La présence d'aiguilles dans les débris implique qu'il savait transformer les peaux et fourrures en vêtements. Aucun indice n'a été saisi sur son genre d'habitation. Quant à son être physique, les squelettes, découverts en petit nombre (toujours près des débris de cuisine) et étudiés, soit par M. Smith, soit par M. Boas, permettent de supposer la présence simultanée d'un dolichocéphale et d'un individu à tête courte. Là se vérifierait donc, une fois de plus, la confusion d'éléments ethniques, déjà constatée, dans toutes les régions américaines, à toutes les étapes de la préhistoire. D'autre part, ces hommes d'anatomie différente ont certainement vécu, sur les rives de la Georgia Bay, pendant de nombreuses générations. J'ignore, cependant, pourquoi l'auteur en évalue la durée à cinq cents ans. Ce qui semble beaucoup mieux établi, c'est que l'anthropophagie, assez probable en d'autres stations, n'a pas été ici pratiquée. Une autre certitude nous est fournie par ces Shell Heaps, au sujet de la persistance, de l'identité de la culture durant de longs siècles. A tous les étages, les objets se rencontrent semblables, sauf qu'aux étages supérieurs le cuivre fait son apparition. Ainsi l'homme du Fraser-River serait intermédiaire entre le néolithique et l'âge des métaux. Enfin, la poterie, par son décor (purement géométrique), rappelle l'art de l'intérieur et se rapproche notamment de celui des Mounds. M. Smith croit devoir en conclure que la civilisation se serait, dans cette région, propagée d'est en ouest.

Léon LEJEAL.

Alfredo Chavero. *Apuntes viejos de Bibliografía Mexicana.* — Mexico, tip. J. I. Guerrero, 1903, in-8° de 94 p.

La plupart des petites études bibliographiques que reproduit M. Chavero ont été publiées il y a une trentaine d'années. Certains travaux parus depuis cette époque déjà lointaine auraient pu nécessiter leur refonte, mais l'auteur a préféré les réimprimer tels qu'ils parurent, parce que son seul objectif est de constater les résultats auxquels il était parvenu au moyen de ses seules recherches. C'est un point de vue spécial qui intéresse surtout M. Chavero.

C'est ainsi que le présent recueil s'ouvre par une étude sur le manuscrit Le Tellier de Reims dont notre président honoraire, M. le duc de Loubat, a publié, en 1899, une magnifique édition fac-simile qui est précédée d'un important travail de M. le Dr Hamy. Des notes sur les peintures du soleil, planche provenant du manuscrit du Vatican, sur les pérégrinations des tribus aztèques qui peuplèrent la vallée de Mexico, avec les commentaires de D. Fernando Ramirez, conservateur du Musée national, une étude plus développée sur les chroniques Tenochcas qui ont servi au P. Duran, à Tezozomoc, et au Jésuite Acosta, d'après un manuscrit d'une importance capitale; sur Motolina, Mendieta, Sahagun, Vetancourt, tous précieux annalistes de l'histoire mexicaine dont les travaux ont jeté une si vive lumière sur les mœurs et la religion des anciens habitants du pays ; voilà de quoi en effet intéresser le lecteur bénévole et l'historien qui avait un peu perdu de vue ces travaux de critique et qui pourra rendre ainsi plus entière justice à la science et au mérite de M. Chavero.

Gabriel Marcel.

I. Raoul de La Grasserie. *Le Nahuatl, Langue des Aztèques, conquérants du Mexique précolombien* (t. XXV de la *Bibliothèque linguistique américaine*). Paris, 1903, Librairie orientale et américaine, E. Guilmoto, successeur de J. Maisonneuve, in-8° de 416 p.

II. *Compendio del Arte de la lengua mexicana del Padre Horacio Carochi de la Compania de Jesus, dipuesto por el P. Ignacio de Paredes, publicado por la Sociedad Mexicana de Geografia y estadistica.* Mexico, 1892, tipografia de A. Pardo y Chavarria, in-8° de 344 p.

I. Des nombreux travaux consacrés par M. de La Grasserie à la linguistique américaine, celui-ci est incontestablement le plus étendu. Ce n'est pas, à coup sûr, le moins intéressant, car il joint à son mérite scientifique celui de l'utilité pratique. L'auteur a voulu, en quelque sorte, donner une chrestomathie à l'usage de ceux qui désirent apprendre le mexicain. Nous avions déjà de bonnes

grammaires de cette langue, dues au zèle des Padres, mais pas d'ouvrage du genre de celui qui nous occupe en ce moment.

L'auteur nous semble avoir réellement atteint son but. S'il s'est trouvé obligé de sacrifier certains détails, rien de ce qui est indispensable ne se trouve omis.

Le livre de M. de La Grasserie est divisé en trois parties, la première consacrée à la grammaire, la seconde aux lexiques. Viennent ensuite des textes, les uns avec traduction interlinéaire, les autres, à l'usage des étudiants ayant déjà acquis quelque connaissance de la langue, avec texte Nahuatl et traduction simple.

Ainsi que tous les ouvrages de même nature, celui de M. de La Grasserie se prête assez difficilement à l'analyse. Retenons seulement quelques points qui nous semblent particulièrement importants.

Au point de vue de la prononciation, le Nahuatl peut être considéré comme assez harmonieux, malgré l'emploi fréquent de la diphtongue consonantique *tl* et du *c* dur final. Plusieurs sons fréquents dans nos langues européennes lui font défaut, tels le *b*, le *d*, le *c*, le *z*. Par exemple, on constate chez lui la présence des sons détonants, tout comme dans les langues de la famille Maya-Quichée et en péruvien. On peut s'en faire une idée assez approximative en prononçant la consonne douce suivie de la forte correspondante, par exemple un *g* précédant un *k* ou un *d* suivi d'un *t*. A cet égard, toutefois, le mexicain se montre plus pauvre que les dialectes du Centre-Amérique. Il n'y a chez lui que les dentales, chuintantes ou sifflantes, qui soient susceptibles de devenir détonantes. De cette circonstance, nous ne concluerons pas, sans doute, à un emprunt fait par le Nahuatl.

Si nous laissons de côté certaines populations tout à fait sauvages, comme certaines tribus australiennes ou les Boschesmans du Cap qui ne savent compter que jusqu'à deux et sont obligés de recourir à des périphrases pour exprimer les nombres supérieurs, on peut regarder comme certain que la presque totalité des procédés de numération connus sont fondés soit sur le système décimal, soit sur un système à la fois quinaire et vigésimal. Le premier doit avoir eu pour point de départ les dix doigts des deux mains ; le second a été inspiré par les cinq doigts de chaque main, lesquels, ajoutés à ceux des deux pieds, donnent une somme de vingt. Le Mexicain, lui, a franchement adopté le second des systèmes en question. Il dira par exemple : *Chicua-cen*, litt. « fraction une », pour « six » ; *Chicomé*, litt. « fraction deux », pour « sept ». Dans la même langue, on aura *Cempoalli*, litt. « un comput », pour « vingt » ; puis *Cempoalli matlactli*, litt. « un comput dix », pour « trente ». Enfin, *Cen-Tzontli* ou « quatre cents », litt. « une barbe de plume », y constitue une tête de série, à peu près comme mille chez nous.

De ce fait que dans les dialectes Maya-Quichés l'on trouve, à la vérité, l'emploi du système vigésimal, mais aucune trace du procédé quinaire, nous nous croyons en droit de conclure qu'ils possédaient à l'origine un mode de comput décimal. Ils ne l'auront abandonné que par suite de l'influence exercée

sur eux par le Nahuatl ; ce ne serait pas le seul exemple d'un tel phénomène philologique que l'on pourrait citer.

L'emploi de déterminatifs numéraux si répandu en Maya, en Quiché aussi bien qu'en chinois n'est pas inconnu au Nahuatl, mais il y est bien moins répandu, puisque le dialecte n'a que quatre *particulas para contar*.

Sans doute, on ne saurait prétendre qu'il possède, comme le japonais ou la langue de Java, un langage révérentiel résultant soit de l'existence d'un lexique spécial, soit de l'usage de certaines désinences, mais enfin il se servait bien souvent de la particule honorifique *Tzin* comme suffixe. Serait-ce l'indice de l'emploi ancien de procédés analogues à ceux dont se servent les insulaires de l'Extrême-Orient ?

Il est en Nahuatl, tout comme en certains dialectes canadiens, toute une série de mots qui ne paraissent jamais qu'en composition ou accompagnés d'un pronom possessif préfixe.

On trouvera par exemple *Nocal*, « ma maison », ou *Xochicalco*, litt. « dans la maison des fleurs », nom d'une ville, mais le radical *Calli* n'apparaît guère isolé à moins qu'il ne s'agisse du signe ainsi appelé et désignant spécialement un jour du mois.

M. de La Grasserie voit là, et avec toute raison, suivant nous, un de ces cas de concrétisme caractéristique des idiomes ayant conservé leur caractère primitif. Un autre nous serait fourni par l'emploi de certains pronoms devant toujours accompagner le verbe transitif, lorsqu'il ne se trouve point accompagné d'un régime. *Pia*, « garder », ne se montrera guère isolé. On devra dire, suivant l'occurrence, *Nitepia*, litt. *Custodio aliquem*, ou *Nitlapia*, litt. *Custodio aliquid*.

Nous sera-t-il permis d'ajouter à beaucoup d'éloges, d'ailleurs parfaitement mérités, un léger soupçon de critique ? Pourquoi, dans la longue liste d'ouvrages consacrés à la linguistique mexicaine, notre auteur ne cite-t-il pas la grammaire du Padre Carochi ? Elle a cependant joui longtemps d'une réputation méritée, et, il n'y a pas encore si longtemps, a été l'objet d'une réimpression en terre mexicaine, qui nous autorise à en dire un mot, pour terminer ce compte endu.

II. Cette réimpression est due à l'initiative de la *Sociedad Mexicana de Geografia*. La grammaire du R. P. Carochi, abrégée et mise en ordre par le R. P. de Paredes, nous semble, sous différents rapports, supérieure à celle du P. de Olmos, plus ancienne de date, mais qui ne fut imprimée qu'en 1879, par les soins de la commission scientifique du Mexique.

Carochi s'occupe avec détail des questions de phonologie et surtout d'accentuation, lesquelles jouent un si grand rôle en Nahuatl. Au contraire, son prédécesseur s'en occupe à peine et les passe presque entièrement sous silence. L'orthographe de Carochi est plus rationnelle et plus conforme à la prononciation. Il écrit, par exemple, *Néhuatl*, « Je, moi » ; *Téhuatl*, « Tu, toi », au lieu de *Nehoatl*, *tehoatl*, dont les *o* sonnent en réalité comme des *u* (*ou* français).

Sur un point, cependant, le travail d'Olmos nous semble l'emporter sensible-

ment sur celui de son docte successeur. Il a eu soin de donner à la suite de sa grammaire des textes en langue Nahuatle avec traduction espagnole et dont l'étude a dû être très profitable aux débutants.

Reconnaissons que Carochi a exposé, de la façon la plus claire et la plus précise, le système d'intercalation des pronoms régimes dans le verbe mexicain. L'infixe *Te* s'emploiera, par exemple, lorsqu'il s'agit d'une personne non désignée. Si le régime verbal n'est pas une créature humaine, il faudra se servir du pronom *Tla*. Enfin, on aura recours au composé *Tetla* au cas où les régimes directs et indirects resteraient sous-entendus. Eclaircissons ceci au moyen d'un exemple.

Le verbe *Popolhuia*, « Pardonner », qu'on ne reconnaîtrait guère employé seul, nous donnera *Nitetlapopolhuia*, « Je pardonne quelque chose à quelqu'un » — *Nitepopolhuia in Tlacolli*, « Je pardonne son péché à quelqu'un » ; mais, avec *Tlacolli*, « Péché », intercalé à la place du pronom, *Nitlacolpopohuia in Nopitlzin*, « Je pardonne son péché à mon fils. »

On remarquera qu'il n'en est pas du tout ici comme en Magyar où l'infixation du pronom régime a surtout pour but de donner plus de force au discours. Ainsi, dans ce dernier idiome, nous rencontrerons *Iz a levelet*, « Il écrit la lettre », à côté de *Irja a Levelet*, « Il l'écrit, la lettre » ou « cette lettre ».

Les Mexicains, au contraire, ont surtout été guidés dans leur système d'incorporation par cette tendance que manifestent tant de dialectes du Nouveau-Monde, à rejeter tout ce qui offre un caractère abstrait au point de vue morphologique et à ne point séparer le nom ou le verbe de leurs pronoms régimes.

Carochi n'a pas su, d'ailleurs, se défendre de la tendance, à peu près universelle chez les philologues de son temps, à toujours calquer les grammaires des langues par eux étudiées sur le modèle de la grammaire latine. C'est ainsi qu'il répartit les substantifs du Nahuatl en quatre déclinaisons, caractérisées, chacune, par une manière différente de former le pluriel. C'est un peu comme si, en français, nous prétendions ranger les mots *Cheval* et *homme* dans deux déclinaisons distinctes, sous prétexte que leurs pluriels ne se forment pas d'une façon identique.

L'erreur sur ce point eût été pourtant d'autant plus facile à éviter que le mexicain, ainsi que plusieurs autres dialectes de la famille Nahuatle (c'est ce que nous nous sommes efforcés d'établir dans nos *Mélanges de philologie et de paléographie américaines*, p. 8, Paris, 1883), possède, du moins, un rudiment de déclinaison véritable. Il forme par exemple son vocatif par l'adjonction du *e* final ; exemple *Sihuatl*, « famina », et *Sihuatlé*, « o famina ». Nous y rencontrons, au moins dans bon nombre de noms, une sorte de datif ou ablatif obtenu par l'abréviation de la finale *co* en *c* ; exemple : *Tepetl*, « Mons », et *Tepec*, « Monti, ad montem ».

Quoi qu'il en soit, nous devons savoir un gré véritable aux doctes Mexicains qui ont fait réimprimer l'ouvrage en question. Sa lecture restera utile encore, même après la publication de la grammaire Nahuatle de notre compatriote M. de La Grasserie. Cette dernière, venant après tant d'autres, se trouve forcément, à bien des égards, la plus complète, et c'est à elle surtout que devront avoir recours les Français désireux d'apprendre la langue mexicaine.

Cte de Charencey.

Barao DE STUDART. *Tricentenario de Ceara. Martim Soares Moreno. Documentos para sua historia.* — Ceara-Fortaleza, typ. Minerva, 1903, in-8° de 53-63 p.

Les biographies des anciens explorateurs et des premiers colons ont toujours pour les historiens une saveur et un intérêt particuliers, alors surtout qu'elles sont accompagnées de documents ignorés jusqu'à nos jours. C'est le cas du travail de M. le baron de Studart qui n'en est plus à faire ses preuves d'historien de sa patrie.

Martim Soares Moreno fut un des ouvriers de la première heure et c'est à lui qu'est due la fondation de Ceara dont il fut le premier gouverneur. Ses faits et gestes n'intéressent pas que le Brésil et le Portugal, comme on pourrait le croire; ils ont trait à la lutte si vive, si acharnée, si sauvage même, entre les Portugais et les Français qui s'étaient établis à Rio de Janeiro, au lendemain de la découverte des côtes du Brésil et dont les nombreux navires venaient commercer avec les naturels du pays depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à l'embouchure de l'Amazone, où ils avaient fondé un embryon de colonie. Moreno eut plus d'une fois à lutter contre nous et l'on trouvera dans l'ouvrage du baron de Studart plus d'un épisode curieux à ajouter à l'histoire encore mal connue de nos luttes avec les Portugais; nous disons mal connue, car la plupart des témoignages viennent de nos ennemis. Moreno fut le premier, avec Pero Coeho, à descendre de la province de Ceara par le Para jusqu'au fleuve des Amazones, pour s'opposer aux tentatives que nous allions faire de remonter cette grande artère qui nous aurait conduits au centre du continent. C'est lui qui détruisit les magasins de bois de teinture que nous avions installés, anéantit nos pêcheries de perles et nous chassa des mines que nous exploitions avec les Indiens dans l'île de Marañon. Avec Diogo de Menezes, Gaspar de Souza, et Hieronymo de Albuquerque, Moreno, qui parlait admirablement cette langue indienne, s'opposa victorieusement à nos progrès pendant toute cette longue lutte qui se termina, au traité du 27 novembre 1614, par l'éviction des gens de La Ravardière et de Razilly. Nous n'avons pas l'intention de raconter ici tous les gestes de Moreno ; nous ne voulons qu'indiquer l'intérêt que présente pour nous la biographie de ce rude guerrier.

Gabriel MARCEL.

Charles W. MEAD. *The Musical Instruments of the Incas* (Supplement to *American Museum Journal*, vol. III, n° 4, July, 1903, Guide Leaflet n° 11). New-York, the Knickerbrocker Press, 1903, in-8° de 32 p., 2 fig. dans le texte et 5 pl. h. t.

Ce petit travail est divisé en cinq parties : *Introduction; Instruments de percussion; Instruments à vent; Instruments à cordes; Conclusion.*

Dans son introduction, l'auteur après avoir, d'après Garcilasso de la Vega et Prescott, montré l'étendue du « Pays des Incas », rappelle que la connaissance de leurs coutumes nous vient en grande partie des scènes de la vie journalière

représentées par le décor de leurs poteries. Pour l'étude des instruments de musique en particulier, les documents céramiques sont très importants. C'est sur ceux de ces documents que possède l'*American Museum of Natural History* de New-York et sur quelques autres objets trouvés dans les sépultures que M. Mead s'est principalement appuyé dans la présente étude. Les documents écrits, tous d'origine espagnole, ne peuvent être, en effet, consultés qu'avec la plus grande discrétion. Ils nous livrent de nombreux chants péruviens ; mais, dit M. Mead, on ne peut assurer d'aucun qu'il est entièrement précolombien. Carl Engel l'avait déjà remarqué à propos de la publication, par le Dr Tschudi, de trois chants élégiaques présentés comme *haravis* péruviens : ils montrent la structure du *bolero* espagnol, et, même en admettant que la mélodie de ces compositions ait été tirée des vrais *haravis* péruviens, il est impossible de déterminer ce qu'elle a retenu des airs originaux, et ce qu'elle y a ajouté, sans compter l'harmonisation qui est entièrement européenne.

I. *Instruments de percussion.* — Les instruments de percussion sont représentés par les tambours. Les Huancas, dit Garcilasso, « peuple belliqueux et féroce, écorchaient leurs prisonniers et faisaient des tambours avec la peau de quelques-uns, pensant que le son épouvanterait leurs ennemis ».

Il faut aussi citer les cloches, clochettes, gongs. L'auteur signale comme gong (fig. 12, pl. II) un disque en bronze avec une saillie percée d'un trou de suspension. Le Muséum en possède trois ayant, respectivement, trois, sept et huit pouces de diamètre et qui ne montrent aucune trace de polissage. Il paraît certain qu'ils ont été employés comme gongs ou cloches. A ceci s'ajoutent les grelots, hochets ou cymbales. Les fig. 5, 7 et 8 de la pl. III représentent des coquilles enfilées dans des cordelettes, qui devaient servir de parure et quelquefois d'accompagnement pour la danse. L'emploi des coquilles comme instruments de musique n'avait pas été signalé jusqu'ici. A l'appui de cette vue toute nouvelle, l'auteur reproduit deux vases (fig. 5 et 6, pl. II), où les personnages frappent ensemble des coquilles, comme on joue des cymbales. Elles sont d'ailleurs si bien modelées, dit M. Mead, qu'il ne peut être mis en doute qu'elles sont des coquilles de spondyles. La remarque est très juste quant à la nature du coquillage figuré ; mais pour nous, au lieu de joueurs de cymbales, nous verrions volontiers, dans les personnages porteurs de spondyles, des porteurs d'offrande. Les vases en question sont, du reste, des vases funéraires.

II. *Instruments à vent.* — Les instruments les plus importants de cette classe sont les syringes ou flûtes de Pan, en pierre et en roseau, sur lesquelles, selon Garcilasso, « les Indiens faisaient une musique tolérable ». On ne peut, dans les courtes limites d'un compte rendu, discuter cette assertion. Je la laisse de côté, ainsi que les nombreux textes espagnols auxquels mon collègue de New-York fait appel pour corroborer ses dires. Après la syringe viennent, dans la nomenclature de M. Mead, les flûtes d'os et de roseau. La pl. V nous montre 26 de ces flûtes, simples tubes ouverts par intervalle. Ils appartiennent tous à la classe connue sous le nom *end-bloun* (flageolet). Tous les essais pour découvrir la règle ou la loi qui régit la position des ouvertures ou vents ont été infructueux. Un

premier coup d'œil donné à plusieurs de ces flûtes (surtout celles en roseau) donne l'impression d'une tentative d'espacement égal dans la place des trous ; mais un second examen montre de telles variations dans les distances que l'on est amené à cette conclusion toute différente : ces anciens fabricants de flûtes n'étaient pas dirigés par des lois techniques, mais chacun conformait son instrument à sa propre idée. Les espacements obtenus par cette méthode tâtonnante et empirique ne satisfaisaient pas toujours l'ouvrier et l'on nous signale des cas (fig. 4, 7, 17, 19, 21 de la pl. V) où les ouvertures primitives, ayant été obturées, furent remplacées par d'autres, avec des intervalles tout différents.

Les gammes des 26 flûtes ont été soigneusement déterminées (p. 18 et 19) en conformité du diapason international. Une flûte a ainsi donné 9 notes ; deux flûtes, 8 notes ; deux flûtes, 7 notes ; cinq flûtes, 6 notes ; treize flûtes, notes ; trois flûtes, enfin, 4 notes seulement.

Beaucoup de sons produits par ces instruments approchent seulement, en diapason, de quelques notes de notre gamme en 12 tons du piano. En beaucoup de cas, la variation atteint presque un quart de ton. Considérant l'âge et les conditions de ces flûtes, M. Mead croit pouvoir affirmer que dans certains cas leurs gammes sont incomplètes, principalement pour les flûtes en roseau.

Des sifflets de la classe du résonateur ont été trouvés dans plusieurs localités du Pérou. Ils sont ordinairement en terre cuite et n'émettent le plus souvent qu'un ou deux tons. Ils atteignent leur plus grande fréquence et leur plus grande variété de développement au Chiriqui et dans l'Amérique centrale. Ici l'auteur s'écarte du Pérou et cette céramique musicale n'a rien à voir avec celle des Incas.

La fig. 3 (pl. IV) montre une double bouteille à musique, un de ces vases que les Espagnols désignent depuis longtemps sous le nom de *silvadŏr* (vase siffleur) et que M. Mead appelle « double whistling jar » (jarre double à sifflet). On a souvent supposé que le son produit par ces jarres, quand elles sont remplies d'eau, prétendait imiter le cri de l'animal reproduit sur le vase. Un examen attentif de cinquante-cinq *silvadores* amène M. Mead à la conclusion que cette hypothèse est pure imagination, et que les *silvadores* étaient simplement des sifflets. Cette constatation avait d'ailleurs été faite depuis longtemps par M. le Dr Hamy au musée du Trocadéro, devant les visiteurs et les auditeurs de son cours d'anthropologie. M. Hamy, du reste, signale le fait dans une note de son grand ouvrage sur la « Galerie américaine du Trocadéro », t. II, pl. XLV[1].

La trompette dans ses formes variées est, sans doute, l'un des plus anciens

1. « Ce sifflement varie à peine d'un vase à l'autre. Si M. Wiener avait eu à sa disposition, quand il a écrit son volume, les collections de *silvadores* du Musée d'ethnographie, il n'aurait certes pas affirmé, comme il l'a fait, à la page 629 de « Pérou et Bolivie », qu'une habile disposition du sifflet reproduit avec une fidélité remarquable les cris de différents animaux et imite avec justesse même la voix humaine. »

instruments à vent. Deux formes en étaient communes au Pérou : la conque et une trompette en terre cuite. Souvent la conque est représentée en argile. La gamme donnée par la conque représentée à la fig. 2 (pl. III) est de 5 notes. Le ton le plus bas ou ton fondamental est produit par l'instrument ouvert; le ton voisin par l'introduction de la main à une petite distance de l'ouverture, et successivement la main s'enfonce jusqu'à ce que le ton le plus haut de l'instrument soit atteint. Avec l'ancienne corne naturelle ou française, les sons dits interrompus étaient obtenus de la même façon. Les Péruviens faisaient-ils de même ?

La trompette en terre cuite, sorte de cornet à pavillon, produit plusieurs tons en dehors de son ton fondamental, mais les tons harmoniques ou sur-tons manquent en raison de la matière et de la construction défectueuse. Deux trompettes de bois nous sont présentées par M. Mead : l'embouchure, peu profonde, s'ouvre en forme de coupe comme dans la trompette en terre cuite; l'un des deux instruments donne quatre notes.

III. *Instruments à cordes.* — Nombre d'écrivains modernes ont essayé de démontrer que la *tinya*, sorte de guitare à cinq cordes, était connue des Péruviens avant la conquête. C'est peu probable. Garcilasso et Cieza de Léon, en tous cas, n'en parlent point. Aucun instrument appartenant au type lyre n'a pu être rencontré dans le riche matériel archéologique de l'ancien Pérou. En somme, les apparences militent contre l'existence d'une forme quelconque d'instrument à cordes au Pérou avant l'arrivée des Espagnols.

Conclusion. — Sans aucun doute, les instruments de musique les plus répandus furent le tambour, les différentes sortes de flûtes et de chalumeaux. Encore une fois, de la musique des Incas nous ne savons presque rien. Nombre de chants ont été cités qui auraient été connus des Indiens pendant des générations. Mais leur authenticité est cependant douteuse, leur provenance même étant incertaine. Les nègres ont été introduits anciennement dans toutes les colonies espagnoles et plusieurs de leurs airs furent adoptés par les Indiens.

Nous arrivons maintenant à cette question très controversée : quelle gamme musicale était connue des anciens Péruviens ? En l'absence de toute musique authentique, leurs instruments sont les seuls moyens d'information.

Plusieurs des gammes données par la brochure de M. Mead semblent indiquer l'usage de la gamme à cinq tons ; mais ce sont de mystérieuses exceptions. Jusqu'ici peu de gammes des instruments péruviens ont été publiées. Quand un nombre suffisant en aura été réuni, il sera peut-être possible de déterminer les intervalles de la gamme péruvienne. En tous cas, l'examen de ce travail, très sérieux et très documenté, devrait engager les personnes s'occupant de théorie et d'histoire musicales à continuer ces intéressantes recherches.

Jules Hébert.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

A propos du Grand Temple de Mexico. — Un petit problème de théologie mexicaine. — American Antiquarian Society ; meeting semestriel. — Exposition universelle de Saint-Louis. — Explorations et découvertes dans les régions Andines. — XIVe Congrès international des Américanistes. — Un jubilé scientifique. — L'Américanisme en Hollande.

A propos du Grand Temple de Mexico. — M. Seler a publié, dans son étude intitulée : « *Las excavaciones en Mèxico* », et M. Leopoldo Batres, dans le compte rendu qu'il présentait, il y a un an et demi, au Congrès de New-York, des fouilles de la « Calle de Las Escalerillas », a reproduit un plan du grand *Teocalli* de Mexico. Ce plan est celui qui illustre le Sahagun manuscrit de la Bibliothèque du Palaiso-Royal de Madrid, longuement étudié par notre collègue de Berlin.

Or, ce temple de Sahagun n'est que la misérable image de deux petites chapelles élevées sur une pyramide à deux escaliers, comptant une vingtaine de marches et d'une dimension de 15 à 20 mètres au plus, alors que la pyramide du temple avait 100 mètres sur 80 de base avec 114 marches de 33 centimètres de hauteur. Ce document ne nous offre, en somme, que le modèle en raccourci, le *schéma*, si je puis dire, de tous les temples quelconques de la vallée de Mexico, du Tabasco, de l'Usamacinta, de Tayasal et autres lieux, tandis que le temple de Mexico était unique en son genre, d'une forme inoubliable et que nul n'aurait pu jamais imaginer. Ce plan, en ce qui touche la pyramide, est donc absolument faux et Sahagun qui n'a vu que les débris de l'édifice, a été, malgré le soin qu'il apportait dans ses recherches et informations, grossièrement trompé. Rien, dans le misérable édifice que ce plan nous représente, ne saurait donner une idée de l'énorme et somptueuse pyramide que nous dépeignent les conquérants, et il nous semble au moins étonnant que les mexicanistes dont il s'agit s'en soient rapportés, sans commentaire et sans critique, au graphisme du moine franciscain Sahagun. Ils avaient pour se guider Cortés d'abord, qui parle du grand temple avec une telle emphase et tant de détails, qu'il nous en fait nettement comprendre la structure et la physionomie ; ils avaient surtout le Conquérant Anonyme qui, seul, paraît nous avoir laissé l'image exacte du temple.

Cette relation et le dessin de l'anonyme ont été copiés par Clavigero dans son *Historia antigua de Mexico y de su conquista* [1]. C'est la traduction de Cla-

1. Une copie du dessin de l'anonyme se trouve aussi dans la collection de Ramusio et une autre dans l'ouvrage du P. Kirker, *Œdipus Ægyptiacus*.

vigero que je soumets à l'appréciation de mes collègues et de nos lecteurs. Ils en verront confirmée, d'ailleurs, la vérité, par un passage de la deuxième lettre de Cortés, racontant l'attaque et la prise du *Teocalli* par sa troupe dans les jours de bataille qui précédèrent la « nuit triste ». « Au milieu de la cour, nous dit Clavigero, s'élevait un vaste édifice, en forme de carré long, massif, revêtu de briques carrées de mêmes dimensions et composée de cinq corps ou plates-formes de hauteurs à peu près égales, mais différentes en longueur et en largeur, puisque les plus hautes étaient moins grandes que celles d'en bas.

« La première plate-forme ou base de l'édifice avait, du levant au couchant, plus de cinquante toises (environ 100 mètres) sur près de quarante-trois du nord au midi (soit 86 mètres). Le second étage était d'une toise (2 mètres) moins large que le précédent sur tous les côtés et les autres allaient se rapetissant dans les mêmes proportions, de sorte que le haut de chaque plate-forme se terminait par un espace couvert, ou corridor sans garde-fou, de 2 mètres où pouvaient se mouvoir trois et quatre hommes de front.

« Les escaliers qui s'ouvraient au midi étaient composés de grandes pierres bien travaillées et comprenaient 114 marches de six pieds de hauteur. Ce n'était pas un seul escalier continu, comme le représentent les auteurs de l'histoire générale des voyages et les éditeurs mexicains des lettres de Cortés; non, il y avait autant d'escaliers que de plates-formes, comme on peut le voir dans le dessin. C'est-à-dire qu'ayant gravi le premier escalier, on ne pouvait gagner la seconde plate-forme sans faire le tour de la pyramide par le premier corridor pour atteindre le second escalier, s'élevant juste au-dessus du premier. Pour gagner la troisième plate-forme, il fallait exécuter la même manœuvre, ainsi que pour la quatrième et la cinquième. La plate-forme supérieure avait quarante toises de long sur trente-quatre de large et Cortés y combattit contre plus de cinq cents guerriers qui, du haut de la plate-forme, criblaient ses hommes de projectiles, et c'est pourquoi il résolut de les débusquer. »

Voici maintenant le passage de la lettre du conquérant :

« Plus de cinq cents Indiens qui me parurent de grands personnages occupèrent la grande pyramide ; puis ils y amassèrent du pain, de l'eau, des vivres et une masse de pierres. Ils étaient armés de lances très longues avec pointes en silex et obsidiennes, plus larges que les nôtres et non moins aiguës. De là-haut, ils faisaient beaucoup de mal à mes hommes, notre demeure étant tout près du temple. Mes troupes attaquèrent la pyramide deux ou trois fois et s'efforcèrent de l'escalader, mais elle était très haute. L'escalier compte plus de cent marches et la montée est des plus escarpées. Les défenseurs étaient armés de pierres et d'armes défensives et presque à l'abri de nos attaques, car nous n'avions pu gagner les plates-formes voisines ; aussi, chaque fois que mes soldats renouvelaient l'attaque, ils étaient repoussés, ce qui exalta tellement les Mexicains, qu'ils nous poursuivaient bravement jusqu'aux portes de notre palais. Voyant que s'ils continuaient à rester maîtres de la pyramide, ces Indiens non seulement continueraient à nous faire beaucoup de mal, mais puiseraient une nouvelle audace dans leurs succès, je sortis moi-même de notre quartier, quoique

blessé de la main gauche. Je fis attacher mon bouclier à mon bras et je m'en fus à la pyramide, suivi de quelques Espagnols, pendant que j'en faisais cerner la base, ce qui était facile. Les hommes cependant n'étaient pas à la fête, car il leur fallut contenir et combattre les Indiens dont le nombre s'était singulièrement accru ; pour moi, je commençai à gravir l'escalier de la pyramide suivi de mes quelques Espagnols. Les Indiens se défendirent avec courage, si bien que quatre de mes soldats roulèrent au pied de la pyramide ; mais grâce à Dieu et avec l'aide de sa glorieuse Mère à laquelle j'avais consacré le temple, en y installant son image, nous atteignîmes la plate-forme et là, nous attaquâmes nos adversaires avec tant de vigueur que nous les obligeâmes *à sauter d'un étage à l'autre des couloirs étroits qui se succédaient autour de la pyramide. La pyramide avait quatre de ces étages à une distance de 18 pieds l'un de l'autre. Plusieurs Indiens furent précipités du haut en bas, où ils arrivaient brisés* et où mes soldats les achevaient. Quant à ceux qui restèrent sur la terrasse d'en haut, ils luttèrent avec une telle opiniâtreté, qu'il nous fallut plus de trois heures pour les exterminer ; de sorte que tous moururent sans que pas un seul nous échappât. »

La comparaison de ces deux passages me paraît tellement claire, que je me défends de l'affaiblir par un commentaire quelconque. Pour me résumer, l'iconographie seule du jésuite du XVIIIe siècle me semble capable de donner une idée exacte de la merveille de Tenochtitlan. Le dessin grossier de son devancier franciscain ne peut vraiment prétendre qu'à évoquer les deux sanctuaires de la plate-forme supérieure, consacrés l'un à Tlaloc et l'autre aux divinités guerrières de la tribu aztèque.

Désiré CHARNAY.

Un petit problème de théologie mexicaine. — Centeotl, la Cérès de l'Ancien Mexique, déesse de l'agriculture et, en particulier, du maïs (céréale par excellence de l'antiquité précolombienne), intéresse d'abord le mexicaniste par un nombre d'épithètes extraordinaire, même en ce pays, même en ce panthéon où, cependant, la multiplicité des noms divins était un phénomène aussi fréquent que dans l'ancienne religion romaine.

Chiocome coatl, « déesse des subsistances » ; *Tonacaxohua*, « celle qui nous soutient » ; *Ciuhuatcoatl*, « la Dame » ou « la maîtresse des serpents » ; *Tonantzin*, « la Mère vénérable » ; *Toci* ou *Tocitzin*, « l'aïeule », voilà, d'après Sahagun[1], les plus employées de ces dénominations auxquelles se joint aussi celle de *Xilonen*, la « blonde », *flava dea*, qui, comme son nom l'indique, présidait à la maturité des épis. Le nombre des fêtes correspondait à cette abondance des noms, chose assez naturelle en une société surtout agricole. Dans le seul *Tonalamatl* ou calendrier des fêtes fixes, Centeotl est honorée, soit en elle-même, soit dans la personne de ses synonymes ou succédanés, au moins quatre fois, pendant les 5e, 9e, 12e et 18e périodes vigésimales. C'est un culte d'ap-

1. Sahagun, livre II, *passim*.

parence pacifique et même joyeuse. Diverses chroniques espagnoles ou documents indigènes vont jusqu'à présenter Centeotl comme une sorte de Dionysos féminin, que les Dieux, par bienveillance, auraient changé en *maguey*, la plante génératrice de *l'ochtli* ou *pulque*. D'autre part, l'idée de la Terre fertile s'associant, par une conséquence naturelle, à celle de la fécondation et de la perpétuité des êtres, Centeotl (les divers vocables que nous venons d'énumérer l'indiquent assez) est aussi une déesse-mère, invoquée des matrones et des femmes en travail [1], avec une confiance spéciale. Elle est, au surplus, représentée, par certains manuscrits pictographiques, tenant dans les bras un enfant qui se nomme, comme elle, Centeotl.

Il semblerait donc, au premier abord, que la dévotion à Centeotl et aux divinités sœurs de la sienne dût nous reposer des horreurs cultuelles, si fréquentes dans les liturgies mexicaines. C'était, en effet, un culte doux et simple que lui rendaient les Totonaques, primitifs propriétaires de la vallée de Mexico, mais refoulés ensuite vers la Terre-Chaude par la conquête aztèque : du lait, de petits animaux, tels que le lièvre et la caille, telles étaient les offrandes de ce peuple à la « blonde déesse ». Mais, chez l'immense majorité des tribus de l'Ancien Mexique et, notamment, chez les Mexicains proprement dits, les rites de Centeotl ne le cédaient en rien, pour l'atrocité sanglante, à ceux de Huitzilopochtli et de Tezcatlipoca eux-mêmes. Une seule fête agricole restait indemne d'holocaustes humains, celle du 5e mois, *Hueytozoztli*, mois du grand carême qui, d'après les calculs chronographiques les plus sérieux, coïncidait avec les vingt premiers jours d'avril. Remarquer à ce propos la tendance curieuse de toutes les religions organisées à contraindre leurs fidèles, lors du renouveau, à des abstinences spéciales, serait superflu. Peu importe le but — médical ou propitiatoire — de ce jeûne. Le fait est que la période d'abstinence, imposée à tous, aux nobles, à la royauté, au sacerdoce et aux simples mortels, précédait de quatre jours seulement la fête de Centeotl et de son divin fils. Cette vigile était donc évidemment la préface de cette solennité. Au surplus, l'iconographie de ce mois, dans les vieux Tonalamatl, n'offre aucune équivoque. D'un côté, Centeotl portée sur un riche palanquin ; de l'autre, l'épine scarificatrice, emblème de la pénitence, accompagnée de l'oiseau nommé en espagnol *codorniz*, c'est-à-dire de la seule hostie vivante que la Déméter mexicaine reçût en ce jour. Les commentaires de Sahagun nons donnent l'impression d'un temps de bonheur et de détente. La porte des maisons s'ornait de glaïeuls et d'*askoyatl* ou lauriers sauvages, et les *tepitotons*, les dieux domestiques, se couronnaient de verdure. A cet aimable symbolisme s'ajoutait un cérémonial gracieux, une procession de jeunes filles, dirigée, en dehors du grand temple, sur l'*Atempan*, le sanctuaire rustique qui protégeait les *chinampas* de la lagune, ceinture horticole et verdoyante de Mexico-Tenochtitlan. Ces Rogations de l'Anahuac se complétaient par la bénédiction des épis anciens qui devaient servir à la semaison nouvelle, ou défendre, par une superstition commune à beaucoup de

1. Sahagun, livre II, ch. 7.

populations rurales, le cellier et la récolte, de la pourriture, des insectes et des rongeurs.

Ainsi les rites annuels de Cérès s'ouvraient par une espèce d'idylle. Mais, dans l'Ancien Mexique, la tragédie voisine fréquemment avec la pastorale. Au surplus, l'agriculteur du plateau mexicain a de constants obstacles à vaincre, pour obtenir sa moisson, en particulier dans la lagune où le sol marécageux ne produit naturellement que des roseaux. De là, cette idée que la Terre est, parfois, marâtre, rebelle aux efforts de l'homme, auquel elle envoie la disette et la fièvre. Les bruits vagues qui montent des champs pendant la nuit, c'est la voix de Centeotl en colère. Elle passe, dit Sahagun, vêtue de blanc, par le brouillard, à la chute du jour, dans les quartiers écartés, et la mère de famille, en rentrant chez elle, trouvera son berceau vide ou, auprès du berceau, le sinistre couteau *d'iztli*, signe des victimes exigées par la déesse. Ainsi s'explique logiquement la série d'horreurs qui marquaient, quatre mois après le temps de « la grande veille » et de la procession du « Vieux Maïs », vers la fin de notre mois de juin, le temps consacré à Xilonen ; un peu plus tard encore, le douzième mois de l'année mexicaine, c'est-à-dire la période placée généralement de la fin d'août à la mi-septembre, et le dix-huitième, c'est-à-dire partie de janvier et de février, pendant lesquels Centeotl était honorée à titre de Toci, ou déesse-mère. A côté de la touchante habitude des distributions gratuites de maïs nouveaux par le roi, les guerriers et les riches, à côté des solennels ballets nocturnes, éclairés par des torches de *xolotl*, la fête de Xilonen comportait aussi le meurtre rituel, suivi d'holocauste, d'une esclave ou d'une captive, dont le cœur, placé dans une coupe, était respectueusement déposé aux pieds de la déesse.

Même mélange de symbolisme poétique, de charité et d'effusions sanglantes caractérisait le rituel de Toci. C'est, notamment, en l'honneur de la déesse-mère qu'au mois d'*ochpanitzliqui* ou du « nettoyage des temples » se déroulait le grand *areyto* du *nematlaxo*, véritable bataille de fleurs, attristée, vers la fin, par le meurtre d'une malheureuse que les matrones et les prêtresses amenaient en grande pompe aux sacrificateurs du Téocalli.

Nous en savons assez pour pouvoir poser avec netteté le petit problème religieux qui fait l'objet de cette note. Le culte de Centeotl est, encore une fois, un culte pacifique et joyeux, celui de la fécondité et de la perpétuité de la vie. Quelles raisons, au Mexique, lui ont donc imposé les déformations qui le déshonorent ? Les auteurs modernes n'ont trouvé de l'énigme qu'une solution. Tous attribuent l'altération de la liturgie de Centeotl à la terrible influence des Aztèques et à l'esprit dominateur de la tribu conquérante. Et par ainsi, le calendrier mexicain solenniserait, en quelque sorte, deux Centeotl distinctes. Avec ses sacrifices d'oiseaux, ses offrandes rustiques et fleuries, la fête du cinquième mois consacrerait le souvenir de la Centeotl primitive, celle des Toltèques et des Totonaques. Les rites sanguinaires des mois ultérieurs marqueraient l'introduction, la superposition des pratiques aztèques à la liturgie ancienne. Cette explication concorde, en effet, suffisamment avec nos données sur le génie

mexicain, pour paraître suffisante, et l'on comprend que, depuis Boturini et Clavigero, ses premiers inventeurs, tous les mexicanistes se soient dispensés d'en chercher d'autres. Mais pour qu'elle fût acceptable, il faudrait qu'à l'égard du sang humain, toutes les populations antérieures aux Aztèques, spécialement celles de Cempoallan et de Tlaxcalla, eussent toujours montré la même discrétion. Il n'en est rien. Pour ne prendre qu'un exemple, voyez plutôt, dans Torquemada [1] la description des fêtes sanglantes de Camaxtli. Le chroniqueur y ajoute, en propres termes, qu'à Tlaxcala, le nombre des esclaves ou captifs, engraissés et immolés pour cette circonstance, dépassait souvent un millier. Qu'il me soit donc permis, à titre de simple hypothèse, de proposer une autre explication. La question revient, en somme, à chercher comment, au Mexique ou ailleurs, le sacrifice sanglant, la pratique rituelle du meurtre ont pu se mêler à la religion de la terre, à ces cultes agricoles qui, au résumé, se ramènent tous au culte de la fécondité ; qui, tous ont pour point de départ l'idée de la génération.

Les non-civilisés, — sauvages actuels ou sauvages préhistoriques, — plus amis de la chasse et de la cueillette que du travail agricole régulier, ne semblent avoir creusé et retourné systématiquement la terre que dans un cas : quand il s'agissait d'enterrer leurs morts. D'un autre côté, les rites funéraires primitifs sont tous les mêmes. Ils consistent par essence à déposer près du mort, avec les objets, armes et outils qu'il aimait, des provisions, chair d'animaux, fruits et graines comestibles, destinées à le nourrir dans une autre vie. En de certains cas, voilà de quoi engendrer une moisson dont la luxuriance, favorisée par la décomposition du cadavre, par celle des victimes offertes en sacrifices, peut-être même par des libations répandues sur le tertre, dut vivement frapper l'homme primitif, toujours à la recherche de ressources alimentaires. L'expérience lui apprit que les semences déposées près d'un mort sont rendues au centuple. Peut-être remarqua-t-il aussi que l'action fécondante du cadavre s'exerce dans un certain périmètre autour de la tombe, pourvu que les graines offertes soient enterrées dans un sol remué et labouré. Comment expliqua-t-il tous ces phénomènes, — par la gratitude du défunt à l'égard de ceux qui l'honoraient ? Par une transmission mystérieuse de la vie, passée du cadavre à la plante ? Peu importe. Le point intéressant, c'est la constitution du champ autour de la tombe, dans une sorte d'enclos funéraire (provisoire, comme chez beaucoup de Polynésiens et, en particulier, chez les Maoris, pour qui la tombe n'est qu'un pourrissoir ; définitif comme chez les vieux Romains qui faisaient de cet enclos le bien de famille inaliénable). Mais, après la première récolte, les effets fertilisateurs de l'enterrement s'affaiblissent ; le terrain consacré par la mort est graduellement envahi, de nouveau, par une végétation d'herbe folle ou retourne à la stérilité, à moins que, dans l'intervalle, on n'ait procédé à une seconde inhumation. De là peut-être serait venue l'idée de recommencer chaque année l'opération, à la saison des semailles, en immolant et en enfouissant une victime

1. x, 31.

humaine, devenue ainsi l'esprit et le principe générateur des moissons prochaines. Dans la suite, comme il arrive toujours, le sens profond et intime des choses se perdit; la relation de cause à effet entre l'enterrement et la germination consécutive s'obscurcit; mais la tradition du sacrifice sanglant survécut aux motifs qui l'avaient établie. Elle se modifia dans quelques-uns de ses détails; elle ne disparut point : de l'immolation d'un homme pour chaque champ à fertiliser, on passa à un sacrifice unique et global pour la fécondation de tout le territoire cultivable, puis à l'usage d'un lambeau de chair, déposé, ou d'un peu de sang, projeté par aspersion, sur chaque héritage. Puis encore, au moins chez certains peuples, les mœurs s'adoucirent. La croyance s'introduisit que certains animaux peuvent remplacer la victime humaine et incarnent les vertus et les qualités des hommes.

Et c'est dans ce sens que les Totonaques auraient modifié le culte qu'ils rendaient à Centeotl, tandis que les Aztèques, obstinément voués aux doctrines du sacrifice humain et du meurtre rituel, conservaient la barbarie du rite antérieur. Quoi qu'il en soit, chez les uns comme chez les autres, avec ou sans adjonction de victimes humaines, dans la liturgie de Centeotl, la victime immolée en l'honneur de la Terre est censée renaître dans la plante. Les deux rites ne font, en dernière analyse, qu'appliquer sans doute une seule et même conception théologique.

Léon Lejeal.

American Antiquarian Society (Worcester); Meeting semestriel. —Les « Proceedings » de l'assemblée générale tenue à Boston (29 avril 1903) contiennent : 1° Un rapport du Conseil (p. 287-315), rappelant le règlement, adopté en octobre 1812, et qui fixe à trois par an les réunions de l'*American Antiquarian Society.* Le premier discours annuel fut prononcé en octobre 1813. Le rapport entre ensuite dans beaucoup de détails sur les acquisitions de la bibliothèque, sur ses modifications diverses et sur une foule d'autres points parmi lesquels je retiendrai l'indication par le Bureau d'ethnologie de Washington que le dictionnaire Natick-Anglais et Anglais-Natick du Dr J. H. Trumbull, entre les mains de l'imprimeur depuis le mois de mai 1900, est sur le point d'être livré au public. 2° Un rapport du Bibliothécaire (p. 341-353), contenant deux lettres de M. C. W. Ernst, de Boston, qui revendique pour le Massachusetts l'honneur de l'invention de la gravure sur acier par Jacob Perkins, en 1800. Ce procédé, d'abord employé en Amérique pour les billets de banque, ne fut introduit en Angleterre qu'en 1809, pour le même objet. 3° Un article de M. Andrew Mac Farland Davis (p. 368-384), sur la première banque établie à Boston en 1681, treize ans avant la fondation de la Banque d'Angleterre, souvent regardée à tort comme le prototype de ce genre d'institution en pays anglo-saxons. 4° Une étude sur « The navigation of the Connecticut River » par M. W. de Loss Love (p. 385-432, avec index bibliographique très complet, p. 433-441). L'auteur démontre qu'Adriaen Block (1614) est bien le premier navigateur qui remonta le fleuve. Giovanni Verazzano et Estevan Gomez (1524-1525), ses devanciers, ont pu, tout

au plus, reconnaître le cours inférieur. Le mémoire en question insiste sur les diverses formes du nom donné à la rivière par la cartographie et les documents coloniaux des XVIIe et XVIIIe siècles. Il relève, comme dérivées de la forme indigène *Quinni-tuk-ut* (probablement : « long river ») les altérations : *Quonehtacut*, *Quonihticut*, *Qunnihticut*, *Quenticut*, *Quoncktackut*, *Quinnehtuk*, *Conectacute*, *Canetticut*, *Connighlecute* ou *Coonigtecutt*, *Conectigus*, *Quinetucquet*. Ce sont celles qui conduisirent, sans doute, à l'orthographe actuelle. Mais les Hollandais qui employaient d'ailleurs, de préférence, le nom *Versche* ou *Varse river*, avaient aussi transposé, d'après leur phonétique propre, la qualification locale. On trouve donc également dans les textes : *Conokteook*, *Connitekock*, *Connittekook* et une série de variantes où domine la terminaison en *o* (*Conecticot*, *Conectacotte*, *Canedicott*, *Connite Cock*, etc.). Une des parties les plus neuves du travail de M. de Loss Love est celle qu'il consacre au premier service de navigation régulier, fondé sous le nom de « The Connecticut River Company », en 1832, peu de temps avant l'ouverture du canal de l'Erié.

L. DE T.

Exposition universelle de Saint-Louis. — Comme elle l'avait décidé dans sa séance du 1er décembre 1903, la *Société des Américanistes de Paris* vient de publier, à l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis, un fascicule exceptionnel de son *Journal* (tome V de la 1re série). Cette livraison de 111 pages in-4°, 13 planches, 2 cartes hors texte et 14 figures dans le texte, contient *in extenso* l'étude rédigée par M. le professeur E.-T. Hamy sur les voyages de Lesueur (1815-1837). On y trouvera l'analyse très soigneuse et, en même temps, très attachante et très littéraire, des portefeuilles du voyageur artiste, demeurés jusqu'à ce jour inédits. Les cartes et les dessins dont ce numéro est illustré, dus à Lesueur lui-même, achèvent de donner la vivante impression des choses qu'il a décrites avec tant de verve et de précision. Ainsi complété, le travail de M. Hamy apparaît comme indispensable pour la connaissance géographique et pittoresque de l'Amérique septentrionale au début du XIXe siècle. C'est ce qui a déterminé la Société à l'offrir en fraternel hommage aux Sociétés savantes des États-Unis. Il leur sera présenté par notre collègue, M. Henri Cordier, invité, sur l'initiative du Dr Newcomb, le célèbre astronome, associé de l'Institut de France, qui préside à l'organisation des « International Congresses », à porter la parole devant la section des Orientalistes. M. Cordier doit, dans l'occurrence, exposer une vue générale de l'histoire contemporaine de l'Asie. Un autre de nos collègues, le Dr Seler, membre correspondant de la Société, doit également se rendre à Saint-Louis et il étudiera, devant la section d'Anthropologie, présidée par le professeur Putnam, de Harvard, l'archéologie mexicaine dans ses rapports avec l'ethnologie et avec l'histoire.

N.

Explorations et découvertes dans les régions Andines. — De ces contrées, depuis quelques années un peu dédaignées, c'est une véritable moisson de

documents curieux qui nous arrive ou qui nous est annoncée. Les uns concernent l'Ecuador et sont dus à M. le Dr Rivet, dont on n'a pas oublié l'article sur les Indiens de Riobamba, paru ici-même. Les autres ont été recueillis dans la région du Titicaca par les membres d'une expédition française, elle aussi. En attendant les relations circonstanciées que les voyageurs ne manqueront pas de nous donner, quelques détails succincts sur leurs itinéraires et leurs travaux intéresseront certainement les lecteurs du *Journal*. Notre collaborateur, M. Rivet, parti de Bordeaux, le 26 avril 1901, avec le personnel de la mission géodésique chargée d'aller reviser l'arc du méridien de Quito, est revenu dans les premiers jours de janvier 1904. Il a donc passé près de trois ans à l'Ecuador et c'est, croyons-nous, le premier séjour un peu prolongé, fait depuis longtemps, en ces parages, par un savant européen. Débarqué à Guyaquil, le 1er juin 1901, M. Rivet gagna la Cordillère par l'antique route de Babahoyo, s'arrêtant près de deux mois à Riobamba, où il réunit les éléments de la monographie plus haut citée. De là, par l'Entre-Sierras et, plus précisément, par Ambato, La Tacunga, Machachi, puis Quito et Ibarra, il se dirigea vers la zone septentrionale de l'Ecuador jusqu'à la frontière colombienne. Il y est demeuré pendant un an et demi (avec Tulcan pour quartier général), étudiant les Indiens de la contrée et entreprenant à Tulcanquer, à El-Angel et à Huaca, des fouilles assez prolongées. Revenu à Quito, il entreprit ensuite une nouvelle série de recherches sur la province de Pichincha, en même temps qu'il s'attachait à l'observation anthropologique des Indiens orientaux, des « Indios de montaña », que le hasard des échanges commerciaux amène parfois à Quito. Sa mission s'est terminée par un voyage d'un mois vers Santo-Domingo, dans cette partie de la Costa qu'habitent les tribus si mystérieuses encore des *Colorados*. « Mes études, — nous écrivait récemment M. Rivet, — mes études ont été des études d'ethnologie actuelle, mais aussi des études d'archéologie et d'anthropologie anciennes... Je me suis attaché, et ceci dès mon arrivée, à la race indigène, et dans son état actuel et dans ses divers états antérieurs, en faisant des fouilles soigneuses, en recueillant des crânes et squelettes, ainsi que les objets fabriqués qu'on trouve dans les sépultures, en dépouillant les anciens chroniqueurs espagnols, en recueillant enfin, partout où j'ai pu rencontrer un idiome spécial, des vocabulaires aussi exacts que possible. » On déduira facilement de tout ceci l'importance des travaux de M. le Dr Rivet. L'intérêt ethnologique et historique qu'offre l'Ecuador nous paraît capital. A en croire l'historiographie castillane, la domination incasique ou péruvienne sur l'ensemble des pays qui constituent aujourd'hui la république équatorienne, a duré environ soixante ans. La suprématie des Incas ne s'exerça jamais que d'une manière très lâche sur les provinces septentrionales de l'Ecuador et dans le sud de la Colombie. A l'orient et à l'occident des deux Cordillères, elle a été nulle et ne peut avoir laissé de véritables traces que dans la haute vallée interandine, aux alentours de Quito. Partout ailleurs donc, les hommes dont la tombe nous a conservé les restes, présentent probablement, et presque inaltérés, le type ou les types humains dominant dans ces régions avant la conquête incasique. Et si, comme il est bien possible, ces types ethniques se devaient rattacher à d'autres races connues, les recherches

de la mission Rivet nous apporteraient, sans doute, quelque lumière sur le problème toujours si mystérieux des migrations américaines. Au surplus, dans l'Entre-Sierras même, ces études sont susceptibles de rectifier beaucoup d'erreurs et de combler beaucoup de lacunes. Car l'ethnographie et l'anthropologie anciennes de cette partie de l'Ecuador n'ont jamais encore été systématiquement abordées. Enfin, l'ethnographie et l'ethnologie actuelles d'Indiens, tels que les Colorados, qui n'eurent jamais que de rares contacts et que de courts rapports, soit avec les Péruviens de la période incasique, soit avec les Blancs, ne sont évidemment point indifférents à l'histoire de l'ancienne Amérique. On lira donc bientôt avec curiosité le mémoire que M. Rivet veut bien nous promettre sur cette famille indigène, si particulière par son langage et ses coutumes.

Presque au moment où M. le D[r] Rivet abandonnait définitivement Quito, un autre de nos compatriotes, M. Charles Granger, négociant établi depuis de longues années à l'Ecuador, faisait accepter du gouvernement local un projet qui, pour n'être pas uniquement inspiré par des vues scientifiques, intéresse, néanmoins, l'Américanisme et l'histoire. M. Granger nous ramène à Riobamba ou Cajabamba. La ville actuelle occupe à peu près l'emplacement d'un des principaux centres de la domination espagnole. Mais la ville espagnole a disparu, ensevelie, le 4 février 1797, à la suite d'une terrible explosion volcanique, par le glissement d'une montagne. Selon la traditon locale, la catastrophe se serait produite juste au moment où le « quint du roi » allait être expédié en Espagne. On suppose donc que, l'impôt royal étant alors payé en nature, c'est-à-dire en métaux précieux non monnayés, des richesses considérables dorment encore sous l'accumulation de débris qui marquent seuls l'ancien emplacement de Riobamba. C'est sur cette donnée que M. Granger s'est fait attribuer, sous certaines conditions, le droit exclusif de fouilles dans le périmètre présumé de l'ancienne capitale espagnole. Il est bien difficile de présumer le succès d'une pareille tentative. Les « villes mortes » ont toujours été transformées par la légende en *Eldorados*. Et dans cette région, les « villes mortes » ne manquent point, à commencer par les fameux *pueblos* aurifères de Sevilla del Oro et Logrono del Oro, entièrement détruits du jour au lendemain, ou plutôt, de la nuit au jour suivant, avec tous leurs mineurs, en 1599, quarante-sept ans après leur fondation, par une révolte d'Indiens. On a souvent essayé de les retrouver, eux et les trésors qu'ils devaient renfermer ; on n'est même pas parvenu à en déterminer la position exacte. Il s'agit donc d'une poursuite bien aléatoire. Mais enfin, à défaut de lingots, la tentative de M. Granger peut avoir des conséquences archéologiques intéressantes, quoique le volcanisme ait peu le respect des vieilles choses. L'auteur du projet d'exploration souterraine à Riobamba, — rendons-lui cette justice, — s'est préoccupé de ce côté de la question et il s'est réservé, par contrat, les deux tiers des trouvailles à faire. Et cela doit suffire pour que nous lui souhaitions de réussir. Puisse-t-il donc trouver de l'or et, surtout, nous exhumer ces monuments du passé qui, pour emprunter le langage d'un de nos vieux poèmes, valent à nos yeux « tout l'or d'un païs » !

Avec l'expédition française en Bolivie, dirigée par le nouvel élu de la *Société des Américanistes*, M. le comte G. de Créqui-Montfort, nous revenons, en

changeant de théâtre, sur le terrain exclusivement archéologique. Il s'agit de Tiahuanaco, encore bien mal connu, malgré les travaux de Léonce Angrand et de M. Wiener, Depuis le passage de ce dernier, le vandalisme indigène y a poursuivi son œuvre et l'on continue à y construire les maisons du village moderne avec des matériaux provenant des édifices anciens. Je laisse ici la parole à notre collègue : « Lors de l'arrivée de MM. A. de Mortillet et Georges Courty (les deux auxiliaires que M. de Créqui-Monfort s'était adjoints pour l'archéologie) à Tiahuanaco, de nombreux Indiens, sous la surveillance d'un chef de chantier qui stimulait leur zèle et s'appropriait les objets trouvés, avaient transformé le tumulus (il s'agit du monticule artificiel, appelé quelquefois, et improprement peut-être, l'*Acapana*) en carrière. Ils avaient, à l'aide de sondages, retrouvé les murs dont une grande partie était déjà détruite. Nous avons pu heureusement faire arrêter ces regrettables travaux de destruction, grâce à l'intervention de M. le général Pando, président de la République de Bolivie »... Les tranchées déjà faites ont permis à M. de Mortillet de relever un plan de l'*Acapana* (?) « beaucoup plus complet et plus exact que ceux qui ont été publiés. Un plan des alignements qui se trouvent auprès du monticule a été également dressé. Mais il restait à ouvrir une grande tranchée au milieu de cette colline artificielle afin de se rendre compte de ce qu'elle renferme ». Ç'a été l'œuvre de M. Courty, de septembre à fin décembre 1903.

Les découvertes qu'il a faites sont considérables et présentent le plus haut intérêt. Il a notamment mis au jour, à un endroit où l'on ne soupçonnait pas son existence, un temple orné de sculptures, peintes en rouge ocreux. Il découvrit, en outre, trois idoles monolithes (dont l'une de six mètres de haut, en grès rouge dévonien, toute recouverte d'ornementations) ; un grand escalier en grès rouge, composé de marches de plus de sept mètres de longueur et d'une seule pièce ; une canalisation ; des substructions ; un nombre considérable d'objets de toute sorte (objets de métal, poteries, etc.).

Que donnera l'étude de ces précieuses trouvailles ? Il est probable qu'elles confirmeront la théorie précédemment émise, qu'en ces lieux plusieurs civilisations assez différentes se superposèrent. Les photographies déjà envoyées de là-bas peuvent le faire supposer. En tout cas, on peut conclure que M. de Créqui-Monfort et ses collaborateurs, comme M. Rivet, viennent de faire faire un grand pas à l'étude des anciennes régions Andines.

L. L.

XIVe Congrès international des Américanistes. — La commission désignée, en octobre 1903, par le Congrès de New-York, pour organiser à Stuttgart notre XIVe Congrès international, est arrivée à un premier résultat. Sous le patronage de S. M. le roi de Wurtemberg, le Congrès se réunira du *jeudi 18 au mardi 23 août 1904*. Dès à présent, le programme de la session est fixé ainsi qu'il suit :

a) *Les races indigènes de l'Amérique, leur origine, leur distribution géographique, leur histoire, leurs caractères physiques, leur langue, leur civilisation, mythologie, religion, leurs mœurs et coutumes ;*

b) *Les monuments indigènes et l'archéologie de l'Amérique ;*

c) *L'histoire de la découverte et de l'occupation européenne du Nouveau-Monde.*

D'après le règlement international voté à Paris en 1900 et l'usage constant des Congrès antérieurs, *les langues admises, pour la rédaction et la discussion des mémoires sont : le français, l'allemand, l'anglais, l'espagnol et l'italien.* Comme précédemment, les communications orales ou les lectures ne pourront durer plus de ving minutes, (sauf exception, si « le sujet à traiter est d'importance générale »). Également limités, les débats ne pourront dépasser cinq minutes pour chaque communication. Tous les mémoires seront, après avis du Bureau, publiés dans les Actes du XIVe Congrès. Rien de nouveau, en somme, dans ces dispositions. Mais nos confrères d'Outre-Rhin exigent de chaque auteur, *avant le 1er juillet 1904*, un résumé de 1000 mots au plus, destiné à être imprimé dans le Diurnal (ou compte rendu succinct des séances). Cette innovation facilitera, sans doute, la rapide impression du compte rendu. Mais elle gênera peut-être bien des travailleurs qui comptaient sur les premiers jours de leurs vacances, sinon pour choisir un sujet de mémoire, du moins pour en arrêter les grandes lignes. Elle écartera donc, j'en ai presque peur, quelques adhésions utiles, sans être efficace contre les collaborations... encombrantes. Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons qu'engager tous les Américanistes français à faire au plus tôt acte d'adhérent auprès du secrétaire général de la Commission d'organisation, M. le professeur Dr Kurt. Lampert (Archivstrasse 3, Stuttgart [1]). C'est aussi à M. Lampert que doivent être adressées, aussi vite que possible, les sujets de communication. Quant aux « *motions* à faire au Congrès », elles devront être « formulées par écrit et bien motivées » et communiquées (pour l'anthropologie et l'ethnographie) à M. le professeur Dr Karl von den Steinen, président de la Commission organisatrice (Hardenbergstrasse 3, Berlin-Charlottenburg), et (pour l'archéologie et l'histoire des découvertes) à M. le professeur Dr Eduard Seler, vice-président (Kaiser Wilhemstrasse 3, Steglitz b. Berlin). Inutile d'ajouter que les conférences accompagnées de projections seront admises. — Là s'arrêtent les détails portés jusqu'ici à notre connaissance. Nous sommes, d'ailleurs, avertis qu'une excursion est projetée, après la clôture, aux stations préhistoriques de Schweizerbild et de Kesslerloch, ainsi qu'à Schaffhouse, dont la municipalité recevra officiellement les congressistes (ce qui annonce, outre le banquet de rigueur, la non moins traditionnelle et, d'ailleurs, fort bonne à voir, illumination des chutes). Pour terminer, nous devons insister sur le nombre considérable des savants qualifiés d'Allemagne qu'a su grouper le comité préparatoire

1. « La cotisation (*payable par mandat-poste ou par chèque négociable sur la place de Stuttgart*, à l'ordre de M. Th. G. Wanner, 35, Königstrasse, Stuttgart) est fixée à 15 francs pour les *membres* du Congrès. » On admettra, *moyennant une cotisation de 5 francs*, à titre d'*associés*, les souscripteurs qui, sans vouloir recevoir les publications imprimées de la session, désireraient prendre part à ses séances. Il est d'ailleurs entendu que les associés n'auront pas voix aux délibérations.

(MM. Bastian, Richard Andree, Reiss, Stuebel, Strebel, de Richthofen, Ratzel, Foerstemann, Ehrenreich, Sapper, Baessler, etc.). Ces concours promettent une belle et fructueuse session, à laquelle nous espérons bien que la France sera dignement représentée.

Un jubilé scientifique. — Les publications du Dr Hermann Strebel sur l'Amérique moyenne sont connues des Américanistes français. Certaines, telles que *Beitrag zur Kenntnis der Fauna mexikanischer Land*, ou, dans un autre ordre d'idées, *Alt Mexico*, *Die Ruinen von Cempoallan*, et les études sur les terres cuites à décoration d'animaux, sont classiques par l'abondance de la documentation, la netteté des vues. La personne de l'auteur est moins familière. C'est pourtant une histoire curieuse que celle de ce travailleur qui partit pour le Mexique, voici tantôt cinquante-cinq ans, non comme missionnaire de la science, mais comme simple employé de commerce. En 1869, Strebel, âgé déjà de 35 ans, était encore et exclusivement un « business-man ». L'amitié de son compatriote, le médecin Berendt, établi à Vera-Cruz, et fort versé dans la zoologie et les antiquités du pays, lui révéla sa véritable vocation. Strebel, à cette école, devint bientôt capable de se livrer pour son compte à la recherche originale. Il y a là, n'est-il pas vrai ? une carrière louable entre toutes. Les amis du Dr Strebel ont saisi avec empressement l'occasion de l'honorer, à propos du soixante-dixième anniversaire du vieux savant, qui tombait le 1er janvier dernier. Parmi les adresses et les lettres de félicitations envoyées de tous les points de l'Europe et de l'Amérique, nous citerons celle du Sénat de Hambourg, désireux de reconnaître les services rendus par M. Strebel à sa ville natale, pendant trente ans, à la tête des musées locaux d'histoire naturelle et d'ethnographie; celle de l'Université de Giessen qui, dans un beau latin lapidaire, vint offrir le diplôme de docteur *honoris causa* [1]; celle de la *Société des Américanistes de Paris* qui a conféré à Hermann Strebel le titre de membre correspondant; celle de la Société « Antonio Alzate » de Mexico ; celles des professeurs Ratzel, Richard Andree, E.-T. Hamy, Perrier, etc. Vers le soir, à sa table de famille,

1. Voici le texte de ce diplôme : « Promotor rite constitutus — Christianus Bartholomæ Decanus — Viro honorabili — Hermanno Strebel Hamburgensi — Qui adulescens mercaturæ deditus — Novum terrarum orbem itineribus adiit — In itineribus et animalium naturam — Et hominum antiquitates strenue — Observavit, observatione ad colligendi — Et describendi scientiam adductus est — Qui vir adulta ætate domum reversus — Libro de conchis mexicanis conscripto — Optime de naturæ cognitione meruit — Dum primus varias concharum formas — Observato præcipue testæ incremento — Definivit primusque nova depingendi — Genera illustrandis verbis utilissima — Adhibuit qui veterum Mexicanorum — Monumento in splendidam collectionem — Contulit collatorum artem et — Ornamenta compluris operibus — Luculenter descripsit — Summos Doctoris Philosophiæ — Artiumque liberalium Magister honore — *Honoris causa* — Adstignavit in fidem rei gestæ Gissæ — Die I mensis Januarii MDCCCCIIII ipso eius — Septuagesimo die natali sub sigillo — Academiæ maiore. »

Strebel réunissait quelques-uns de ses confrères les plus intimes, entre autres les professeurs Seler, Schubert, Pfeffer et Spengel, et, de nouveau, recevait d'eux en des toasts chaleureux, mais sous une forme familière, l'hommage mérité par toute une vie de labeur et de conscience scientifiques.

L'Américanisme en Hollande. — C'est nécessairement le Surinam qui attire surtout l'attention de nos confrères néerlandais. Ils en voudraient organiser l'étude scientifique. Ils rêvent la constitution, à Paramaribo, d'un comité local de recherches et d'explorations. En attendant que ce projet soit réalisé, des questionnaires méthodiques ont été rédigés et envoyés aux gens cultivés de la colonie (médecins, missionnaires, officiers, administrateurs, etc.). Ces questionnaires visent plus particulièrement l'ethnographie et, d'une manière plus spéciale encore, l'ornamentique indigène. C'est cet art décoratif si curieux, notamment chez les nègres *Bosch*, que le jeune délégué du gouvernement de La Haye, le chevalier L.-C. Van Panhuys, ancien fonctionnaire colonial au Maroni, faisait connaître, l'an dernier, au Congrès de New-York, avec dessins et pièces originales à l'appui, dans son mémoire intitulé : « *About the Ornamentation in use by savage Tribes in Dutch Guiana and its Meaning* ». Imitateur de M. Van Panhuys, le premier lieutenant F. Herderscher, commandant d'un poste de surveillance, s'est engagé dans les même recherches, à la frontière méridionale de la colonie. Enfin le gouverneur de Surinam vient d'appeler sur le même objet, par circulaire, l'attention de ses subordonnés. Des articles importants ont été, d'ailleurs, publiés, ces temps derniers, dans la métropole sur cette région trop négligée des Guyanes. Entre autres, nous signalerons, outre celui de M. Van Panhuys (*Land en Volk Van Suriname*) que nous venons de recevoir (*Journal de la Société néerlandaise de géographie*, janvier 1904), celui du R. P. Van Call, missionnaire rédemptoriste (*Gegevens over Land en Volk van Suriname*, ap. *Bijdragen tot de Taal-Land-en Volkenkunde van Nederlandsch-Indië*, t. VII, 1re partie, 4e livraison). Ce petit réveil d'activité décidera-t-il les ethnographes hollandais, jusqu'ici surtout absorbés par l'Indonésie, à réclamer pour leur patrie l'une des prochaines sessions européennes du Congrès international des Américanistes ? Tel paraît être le désir du Dr Schmeltz, le directeur bien connu du Musée d'ethnographie de Leyde, et son dessein semble approuvé par l'Institut royal pour l'étude des Indes. Attendons-nous donc à être convoqués à Amsterdam, Rotterdam, Leyde ou La Haye, pour 1908 ou 1910. On pourrait trouver des centres de réunion moins intéressants.

N.

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES

Au 31 décembre 1903

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

Président d'honneur...... M. le duc DE LOUBAT, correspondant de l'Institut.
Vice-présidents d'honneur. M. G. MASPERO, membre de l'Institut.
— M. Jules OPPERT, membre de l'Institut.
Président............... M. le Dr E.-T. HAMY, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.
Vice-présidents.......... S. A. le Prince Roland BONAPARTE.
— M. le marquis DE PERALTA.
— M. Henry VIGNAUD.
Secrétaire général........ M. Léon LEJEAL.
Trésorier................ M. le duc DE BASSANO.

(Les lettres *H.*, *D.* et *C.* qui figurent après certains noms distinguent les *membres d'honneur*, *membres donateurs* et *membres correspondants*).

ADAM (Lucien), président honoraire à la Cour d'appel, rue Albert, Rennes.

ALVARADO (Alejandro), attaché à la Légation de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

AMBROSETTI (Juan), *C.*, Museo nacional, Buenos-Ayres.

ARMOUR (Allison V.), Room 900, 87, Wabash Avenue, Chigago, Ill., U. S. A.

BASSANO (Duc de), 9, rue Dumont-d'Urville, Paris.

BAZ (G.), secrétaire de la Légation du Mexique, 16, avenue Carnot, Paris.

BENNETT (James Gordon), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

BLANC (Édouard), 52, rue de Varenne, Paris.

BONAPARTE (Prince Roland), 10, avenue d'Iéna, Paris.

BOURGET (Paul), membre de l'Académie française, 20, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

BOURGEOIS (Commandant), chef de la section de géodésie du Service géographique de l'Armée, 40, avenue Bosquet, Paris.

BOVALLIUS (Carl), *C.*, Stockholm.

BOWDITCH (Charles-P.), 38, State Street, Boston, Mass., U. S. A.

CAMERON (Mme), 50, avenue du Bois-de-Boulogne, Paris.

CAPITAN (Dr), professeur à l'École d'Anthropologie, 5, rue des Ursulines, Paris.

CASGRAIN (Abbé), *C.*, professeur à l'Université Laval, Québec.

Charencey (Comte H. de), 72, rue de l'Université, Paris.
Charnay (Désiré), 46, rue des Marais, Paris.
Chavero (Alfredo), *C.*, inspector general del Museo nacional, 27, Avenida Madrid, Mexico.
Cordier (Henri), professeur à l'École des Langues orientales, 54, rue Nicolo, Paris.
Diguet (Léon), 16, rue Lacuée, Paris.
Dorado (Alejandro), secrétaire à la Légation de Bolivie, 3, boulevard Delessert, Paris.
Ehrenreich (Paul), *C.*, Dr med. et phil., Berlin.
Fabre (Hector), commissaire général du Dominion Canadien, 10, rue de Rome, Paris.
Förstemann (Dr E.), *C.*, Dresden.
Froidevaux (Henri), docteur ès lettres, secrétaire de l'Office colonial de l'Université de Paris, 47, rue d'Angivillers, Versailles.
Gatschet (Albert S.), *C.*, 1331, F Street, Washington, D. C. (U. S. A.).
Génin (Aug.), *C.*, Mexico.
Giglioli (Enrico), *C.*, professeur à l'Institut des Études supérieures, Firenza.
Gonzalez (Général Manuel), *C.*, Mexico.
Grasserie (Raoul de La), juge au tribunal, 14, rue de Gigant, Nantes.
Hamy (Dr E.-T.), professeur au Muséum, conservateur du Musée d'Ethnographie, 36, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, Paris
Hébert (Jules), inspecteur au Musée d'Ethnographie, 22, rue des Belles-Feuilles, Paris.
Herrera (Carlos), *C.*, Mexico.
Holmes (W.), *C.*, National Museum, Washington, D. C. (M. S. A.).
Hulot (Baron J.), secrétaire général de la Société de Géographie, 30, rue de Grenelle, Paris.
Izcue (José A. de), *C.*, Lima.
Kergorlay (Comte Jean de), 6, rue Mesnil, Paris.
Lacombe (R. P.), *C.*, Edmonton Alta, N. W. T. (Dominion Canadien).
Laugier-Villars (Comte de), 250, boulevard Saint-Germain, Paris.
Lejeal (Léon), chargé du cours d'Antiquités américaines au Collège de France, 14, avenue du Maine, Paris.
Loubat (Duc de), *H. D.*, 53, rue Dumont-d'Urville, Paris.
Lumholtz (Carl), *C.*, Consulat de Suède, New-York.
Maler (Capitaine Teobert), *C.*, Tikal, Yucatan (Mexico).
Marcel (Gabriel), conservateur à la Bibliothèque nationale, 97, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.
Marin (Louis), professeur au Collège libre des Sciences sociales, 13, avenue de l'Observatoire, Paris.
Maspero (G.), *H.*, professeur au Collège de France, directeur général du Service des Antiquités égyptiennes, Le Caire.
Maudslay (A. P.), *C.*, 32, Montpelier-Square, S. W., London.
Mier (S.-B. de), ministre plénipotentiaire du Mexique, 19, boulevard Victor-Hugo, Neuilly-sur-Seine.
Mirabaud (Paul), 42, avenue de Villiers, Paris.
Mitre (Général B.), *H.*, Buenos-Ayres.
Monnier (Marcel), 7, rue de Martignac, Paris.
Montané (Dr L.), *C.*, professeur à l'Université, 14, calle san Ignacio, La Havane.
Moreno (Fr.), *C.*, directeur du Museum d'Histoire naturelle, La Plata (Argentine).

NUTTALL (Mme Zelia), *C.*, Casa Alvarado, Coyoacan, D. F. (Mexico).

OPPERT (Jules), *H.*, professeur au Collège de France, 2, rue de Sfax, Paris.

PASO Y TRONCOSO (Francisco Del), director del Museo nacional de Mexico (en mission), 61, via Ricasoli, Firenza.

PERALTA (Marquis M. de), *D.*, ministre plénipotentiaire de Costa-Rica, 53, avenue Montaigne, Paris.

POIX (Mme la Princesse de), 6, rue Paul-Baudry, Paris.

PUTNAM (F.-W.), *H.*, curator of the Peabody Museum, Harvard University, Cambridge, Ma., U. S. A.

REGAMEY (Félix), 21, rue du Cherche-Midi, Paris.

REISS (W.), *C.*, Dr Phil., Geh. Regierungs rath., Schloss Könitz, Thüringen (Deutschland).

ROCKHILL (W. W.), *C.*, Department of State, Washington, D. C. (U. S. A.).

ROSA (Manuel Gonzalez de La), ancien conservateur de la Bibliothèque nationale de Lima, 49, rue de Vouillé, Paris.

SANZ DE SANTA MARIA (Dr), 54, rue de Ponthieu.

SAUSSURE (Henri de), *C.*, Genève.

SAVILLE (Marshall H.), *C.*, curator of Mexican Archaeology, American Museum of Natural History, New-York.

SCHMIDT (Waldemar), *C.*, professeur à l'Université, Copenhague.

SELER (Dr Eduard), *C.*, professor an der Universität Berlin, 3, Kaiser Wilhelmstrasse, Steglitz b. Berlin (Deutschland).

STEINEN (Karl von den), *C.*, Dr med. et phil., Prof.-Direkt. Assist. am Königl Museum für Völkerkunde, 24, Hardenbergstrasse, Charlottenburg (Deutschland).

STREBEL (Dr Hermann), *C.*, 79, Papenstrasse, Hamburg (Deutschland).

TURENNE D'AYNAC (Comte Louis de), 9, rue de la Bienfaisance, Paris.

URIOSTE (A. DE), secrétaire de Légation, 48, avenue Victor-Hugo, Paris.

VANDERBILT (W.-K.), *D.*, 133, avenue des Champs-Élysées, Paris, et 660, 5th Avenue, New-York.

VAUX (Comte Henry de La), 120, avenue des Champs-Élysées, Paris.

VERNEAU (Dr), professeur intérimaire au Muséum, directeur de l'*Anthropologie*, 148, rue Broca, Paris.

VIGNAUD (Henry), premier secrétaire de l'Ambassade des États-Unis, 59, rue Galilée, Paris.

VILLIERS DU TERRAGE (Baron M.), 30, rue Barbet-de-Jouy, Paris.

Le Gérant : ERNEST LEROUX.

LA MAISON D'ALBE
ET LES ARCHIVES COLOMBIENNES

PAR M. HENRY VIGNAUD
Vice-Président de la Société des Américanistes.

La duchesse d'Albe, qui s'est éteinte récemment à Paris, après une longue et douloureuse maladie, intéresse les Américanistes à divers titres. Elle appartenait, par son mariage avec le duc d'Albe, à une famille dans laquelle le fils de Colomb entra en épousant Maria de Toledo, et à laquelle les Colomb d'Espagne doivent beaucoup. Pendant plusieurs générations, les titres et dignités de l'heureux Génois restèrent dans cette maison ; elle est toujours dépositaire d'une partie de ses papiers, et son sang se mêle encore, dans les veines de ceux qui la représentent, à celui de plusieurs têtes couronnées.

Maria del Rosario Falcó y Osorio, comtesse de Siruela, qui naquit à Pau le 1er octobre 1854, était la fille du duc de Fernan Nuñez, que j'ai connu personnellement quand il était ambassadeur d'Espagne à Paris. C'était un grand et bel homme, de manières un peu hautaines, qui fit un accueil tellement froid au représentant des États-Unis, lorsque celui-ci, qui n'était alors que ministre, alla, suivant les prescriptions du protocole, lui présenter ses devoirs, qu'il jura qu'on ne l'y reprendrait plus. Ce minuscule incident, pour le dire en passant, ne fut pas étranger au mouvement d'opinion qui amena la transformation en ambassades des légations américaines auprès des grandes puissances.

La fille de ce grand personnage, qui était une femme très simple et qui dut plus à sa valeur personnelle qu'à ses quartiers de noblesse la considération exceptionnelle dont elle a toujours joui, épousa un homme encore plus titré que son père : Don Carlos,

neuvième duc de Berwick, seizième duc d'Albe et treize fois grand d'Espagne. Ce duc était le descendant d'une très ancienne famille dont on fait remonter l'origine aux rois Goths et qui, au cours des siècles, s'était alliée à plusieurs maisons royales, entre autres à celle de Castille et d'Aragon, à celle des Bragance et à celle des Stuart.

Le premier duc d'Albe, Garcia Alvarez de Toledo, eut plusieurs fils, dont l'un, Fadrique, fut le second duc d'Albe, et dont l'autre, Fernando, fut le père de Maria de Toledo, que le fils aîné de Colomb, Diego, épousa et qui lui donna sept enfants. Le second fils de Colomb, Fernand, et ses deux frères, Barthélemy et Diego, n'ayant pas fait souche, tous les Colomb d'Espagne sont issus de cette union entre l'héritier direct du découvreur du Nouveau-Monde et la petite-fille du premier duc d'Albe.

Ce mariage fut pour la postérité de Colomb un coup de fortune aussi heureux que l'avait été pour lui-même la découverte des Antilles. Il fit à son fils une place au premier rang de cette orgueilleuse noblesse castillane qui lui fut si longtemps hostile. Il assura à ses descendants la possession des titres et des dignités que lui avaient valus ses grands services et qui, autrement, ne leur auraient probablement jamais été reconnus. C'est, en effet, à l'influence de la famille d'Albe (particulièrement à celle du deuxième duc de ce nom, qui, outre la grande situation qu'il occupait dans le royaume, avait l'oreille du roi Ferdinand), que Diego obtint le gouvernement d'Española, fut reconnu comme vice-roi et put toucher une partie importante tout au moins des redevances qu'il réclamait d'après les capitulations de 1492.

A la mort de Colomb, qui s'éteignit dans la plus profonde obscurité, le roi Ferdinand et les hauts fonctionnaires des Indes étaient rien moins que disposés à entendre ces capitulations comme Colomb les comprenait et à reconnaître à ses héritiers tous les droits, titres et privilèges qu'ils revendiquaient, tant au point de vue fiscal qu'à celui des prérogatives quasi royales qu'elles conféraient, car ces conventions, exécutées à la lettre, auraient fait de Colomb et de ses successeurs les plus grands personnages du royaume. Le roi Ferdinand qui était un esprit positif et froid, sur lequel les questions de sentiment n'avaient aucune prise, n'était pas homme à interpréter ces contrats onéreux dans un sens si préjudiciable aux intérêts de

la couronne et, en fait, ils ne le furent jamais, ni par lui, ni par Charles-Quint, ni par Philippe II.

L'influence de la maison d'Albe obtint ce que le fils de Colomb n'aurait jamais obtenu, et on peut avancer que sans l'appui qu'il trouva dans cette puissante maison, sans les persévérantes et énergiques représentations de sa femme qui montra beaucoup de caractère dans cette lutte contre les résistances de l'autorité fiscale, soutenue par le pouvoir royal, les honneurs, les privilèges et les avantages pécuniaires que l'Amiral croyait avoir assurés à ses successeurs auraient été encore plus diminués qu'ils ne le furent. Parmi les documents publiés par la duchesse d'Albe, il y en a un qui témoigne clairement de la pression exercée sur le roi Ferdinand, en faveur de Diego, par l'oncle de Marie de Tolède, le second duc d'Albe. C'est une lettre de ce duc au roi où il lui rappelle, en termes presque hautains, que le fils de Colomb étant entré dans sa maison, il n'est pas admissible qu'on ne lui reconnaisse pas les droits qu'il tenait des services rendus par son père[1].

Ce n'est pas ici le lieu de faire l'historique des divers compromis qui, malgré l'appui de la maison d'Albe, finirent par réduire à l'amiralat honoraire des Indes et au duché *in partibus* de Veragua le grand héritage laissé par Colomb ; mais il convient de montrer comment ses papiers entrèrent dans cette maison et y restèrent en partie.

Lorsque Colomb mourut à Valladolid, en 1506, ses papiers les plus importants étaient enfermés dans une caisse de fer, déposée au monastère de Las Cuevas, à Séville. Diego, son fils, les y laissa et y fit même ajouter les deux codicilles au testament de son père, de 1505 et de 1506. Il ne s'agit ici que des papiers de Colomb qui avaient pour lui et les siens un intérêt essentiel. Les autres, comprenant sa correspondance, ses notes, ses relations, ses comptes et toutes les pièces relatives à l'exercice de ses fonctions, devaient former une masse trop considérable pour être jointe au dépôt fait à Las Cuevas. On ignore où se trouvaient alors ces documents ; mais on ne voit pas où ils pouvaient être, si ce n'est entre les mains du fils aîné de l'amiral. Diego, qu'il voulait faire substituer à sa place et peut-être aussi dans celles du P. Goriccio qui était son confident, son conseiller et, au besoin, son secrétaire.

1. *Autografos*, p. 64.

Quoi qu'il en soit, ces documents finirent par passer au fils naturel de Colomb, car ils lui étaient indispensables pour écrire la vie de son père qu'il avait entreprise et, de fait, on les trouve, en grande partie, reproduits ou cités dans cet ouvrage qui ne fut terminé qu'en 1537, au plus tôt; or, leur auteur mourut en 1539. On peut donc regarder comme certain qu'à cette dernière date la plus grande partie des papiers de Colomb, sinon tous, moins ceux déposés à Las Cuevas, était entre les mains du fils cadet de Colomb qui avait, d'ailleurs, des titres sérieux à la possession de ces documents, car, outre sa qualité de fils et d'historien de l'amiral, il était le lettré de sa famille et le conseiller de son frère, auquel il était bien supérieur, et qui se laissait guider par lui.

Cependant, ni les papiers de Colomb, ni ceux de Ferdinand lui-même, y compris le manuscrit des *Historie*, ne prirent place dans la fameuse Bibliothèque que ce dernier avait formée, car aucun d'eux ne figure au catalogue qu'il en avait dressé et qu'il avait écrit de sa main. On doit conclure de là que les archives colombiennes ne suivirent pas la bibliothèque, lorsque, quelques années après la mort de Ferdinand, elle fut transférée, de sa maison, où elle était restée, au couvent de San Pablo. Nous avons une preuve qu'il en fut bien ainsi dans le fait suivant :

On sait que Ferdinand légua sa bibliothèque à son neveu Luis, troisième amiral des Indes, à la condition que celui-ci l'entretiendrait en y consacrant annuellement une somme de 100.000 maravédis. A défaut d'acceptation de cette clause, la bibliothèque devait aller à la fabrique de la cathédrale de Séville et, en cas de refus de celle-ci, au couvent de San Pablo, Luis n'était alors qu'un enfant et se trouvait à Española. En 1444, sa mère, étant sur le point de retourner elle-même dans cette île, fit transporter la bibliothèque au couvent de San Pablo, où on devait la garder jusqu'à ce qu'une décision fût prise. Mais, à ce moment, l'exécuteur testamentaire de Fernand intervint et prit soin que les seuls articles portés au catalogue fussent remis aux religieux de ce couvent.

Ce fait, relevé par M. Altolaguirre, prouve que ni les papiers de Colomb, ni ceux de Fernand lui-même, ne suivirent la Colombine dans ses différentes pérégrinations et qu'ils restèrent à la famille.

Il faut donc rejeter l'hypothèse, plusieurs fois avancée et qui paraissait vraisemblable, que ce sont les religieux de San Pablo,

dominicains comme Las Casas, qui lui communiquèrent ceux des papiers intimes de Colomb dont il a fait usage[1].

Par qui donc en eut-il connaissance? Nous avons à cet égard des indications plus que probantes, presque sûres.

Le fait étant établi que les seuls ouvrages portés au catalogue de Fernand Colomb furent déposés au couvent de San Pablo, il va de soi que les papiers et documents, venant de Colomb ou relatifs à lui, qui pouvaient se trouver entre les mains de son fils Fernand à sa mort, passèrent à la famille. La famille de Colomb à ce moment, c'étaient la veuve de Diego, Marie de Tolède, et son jeune fils, Luis, qu'elle alla rejoindre en 1544, à Española. Emporta-t-elle ces documents avec elle? C'est assez probable. Española était le siège de sa vice-royauté. Les Colomb considéraient cette île comme un apanage particulier; ils comptaient en garder le gouvernement de père en fils et c'est là qu'ils voulaient être inhumés. Il était donc tout naturel qu'ils y transportassent leurs archives. Il y a, d'ailleurs, un fait qui confirme cette induction. C'est que l'*Historia* de Las Casas est remplie d'extraits et même de reproductions entières de pièces empruntées aux papiers de Colomb, et contient aussi des chapitres tirés des *Historie* de son fils. Et, comme nous savons que Las Casas accompagna Marie de Tolède à Española et que son livre porte des traces indéniables qu'un très grand nombre de ses chapitres ont été écrits dans cette île avec les documents qu'il cite sous les yeux[2], on est bien obligé d'admettre que les archives colombiennes, en partie tout au moins, avaient été transportées à

1. Dans notre ouvrage sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli*, nous avons admis la possibilité de cette communication (p. 149). Ce qui précède montre qu'elle n'a pu avoir lieu. Les Dominicains de San Pablo n'avaient que les livres de Fernand Colomb.

2. Dans le bel ouvrage où il croit avoir réfuté les idées de M. de La Rosa et les miennes sur l'authenticité des lettres attribuées à Toscanelli, M. Altolaguirre a relevé nombre de passages de la *Historia de Las Casas* montrant que celui-ci était à Saint-Domingue quand il les écrivait. Dans ces passages, empruntés à des parties différentes de l'ouvrage, aux chapitres 14, 30, 47, 52, 74, 82 et 107 du livre Ier; aux chapitres 8, 9, 18 et 38 du livre II, et aux chapitres 20, 22, 23, 104, 105, 129, 158 et 165 du livre III, Las Casas parle de *cette île-ci*, de *cette ville-ci*, de *cette terre-ci*, en termes qui dénotent qu'il se trouvait dans les lieux qu'il mentionne au moment où il écrivait (*Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli*, 1903, pp. 193-195, note 1).

Española, lorsque Marie de Tolède y retourna en 1544 et que c'est là que l'évêque de Chiapas en eut communication[1].

Cependant, tous les papiers de Colomb n'avaient point suivi la vice-reine au Nouveau-Monde. Ceux qui figurent dans ses cartulaires, et d'autres du même genre, étaient restés à Las Cuevas, puisqu'on les y trouva, plus tard, quand les procès d'hoirie s'engagèrent entre les héritiers de Colomb. Il convient de faire remarquer ici que Las Casas eut aussi communication de ces pièces, qui sont également citées ou reproduites par lui. Mais, comme nous savons qu'il travailla à son livre pendant des années, qu'il y travaillait encore en 1561 et qu'il y introduisait des choses nouvelles arrivées tardivement à sa connaissance, il n'y a pas à s'étonner qu'il y mentionne des documents qui, sous leur forme originale, n'ont pu lui être communiqués qu'après son retour définitif en Espagne.

Mais comment les connut-il? En quittant le Nouveau-Monde, emporta-t-il avec lui une autorisation de Marie de Tolède qui lui permît de copier ces pièces ? C'est possible, mais peu probable, parce que pour faire ce travail il fallait aller à Séville et y rester assez longtemps. Or, on a pu constater que c'est seulement en 1552 que Las Casas fit dans cette ville un séjour de plus de huit mois.

Il est donc probable que c'est alors que Las Casas eut accès aux pièces originales contenues dans la caisse de fer du monastère de Las Cuevas et comme, à ce moment, Luis Colon qui était entré en possession de son héritage pouvait seul disposer de ses papiers, il est à croire que c'est par lui que Las Casas les connut, à moins toutefois qu'on ne veuille admettre qu'il y en avait des copies dans les papiers de Colomb emportés à Saint-Domingue, et que ce sont ces copies seules que l'évêque de Chiapas connut, ce qui est possible après tout.

Il faut aussi admettre que Luis rapporta de Saint-Domingue une partie des papiers de son aïeul. Il est certain qu'il avait en sa possession le Journal de bord du mémorable voyage de 1492-93, puisqu'il voulait le publier, ainsi que les *Historie* de son oncle Fernand, puisque c'est par lui que le manuscrit de cet ouvrage

1. Voy. l'appendice.

passa en Italie. Il existe d'ailleurs d'autres indications que Luis Colon avait en sa possession les papiers de son grand-père et qu'il en usait même assez librement [1].

Quoi qu'il en soit, à la mort de Diego, 4e amiral et 2e duc de Veragua, dernier descendant mâle de Colomb, qui décéda le 27 janvier 1578, les documents déposés au monastère de Las Cuevas s'y trouvaient encore et ils paraissent y être restés tant que durèrent les divers procès intentés par ceux qui revendiquaient l'héritage de Colomb. Sans parler des Colombo Italiens qui vinrent augmenter le nombre de ces réclamants, ceux qui appartenaient à la famille espagnole de Colomb étaient, d'une part, les Colon dits de Portugal, issus d'Isabel, fille de Diego et de Marie de Tolède, et de l'autre, les Colon Ortegon et les Colon Avila, issus, par les femmes, de Christobal, frère d'Isabel. Ce furent les Colon de Portugal qui l'emportèrent.

Le 22 décembre 1608, un arrêt du Conseil des Indes, arrêt dont malheureusement il ne nous reste même pas une copie, attribua l'héritage de Colomb au petit-fils d'Isabel, Nuño de Portugal, qui devint ainsi 5e amiral des Indes et 3e duc de Veragua. Ce Colon-Portugal était le cinquième descendant, en ligne directe, par Marie de Tolède, du premier duc d'Albe, Garcia Alvarez, qui mourut en 1488; le quatrième descendant de Colomb, par son fils aîné Diego, et le cinquième descendant, par son grand père Jorge de Portugal, mari d'Isabel, du premier duc de Bragance, tige de la maison royale de ce nom.

Un des premiers soins de ce duc fut de se faire livrer les papiers de Colomb, qui étaient à la chapelle de Santa Ana du monastère des Grottes. On les lui livra, au commencement de l'année 1609. Mais, comme on l'a vu ci-dessus, tous les papiers de Colomb ne se trouvaient pas dans la fameuse caisse de fer de cette chapelle. Outre ceux dont Marie de Tolède était entrée en possession à la

1. M. de Lollis a publié une lettre tirée des Archives de la Torre do Tombo qui montre qu'à la sollicitation de la comtesse de Lemos, Luis Colon fit copier, pour le roi de Portugal, un manuscrit de son grand-père qui a disparu depuis (*Scritti*, vol. I, p. VIII, *Raccolta*). Il résulte aussi d'un passage du ***Memorial del Pleyto*** que Luis eut en sa possession le Testament ou Institution du Majorat du 22 janvier 1498, dont le texte original est également perdu (voy. LOLLIS, *loc. cit.*, p. IX).

mort de Fernand Colomb et ceux qu'elle devait tenir directement de son mari, il est probable que les papiers de Barthélemy Colomb qui mourut à Española en 1514, pendant que Diego Colomb et sa femme s'y trouvaient, durent passer entre les mains de ces derniers et ensuite à Luis Colon. Il est certain que Las Casas qui entretenait de bons rapports avec Marie de Tolède eut, à Española même, l'usage des papiers de Barthélemy qu'il ne pouvait tenir que de la vice-reine.

Nous ne savons dans quelle mesure ces documents passèrent à la maison de Portugal-Albe qui, seule, y avait droit, après la décision judiciaire qui la mit en possession de l'héritage de Colomb. Elle en recouvra sans doute une partie, mais il est à croire qu'un plus grand nombre resta en d'autres mains et que beaucoup de ces pièces ne revinrent jamais de Saint-Domingue, où elles finirent par se perdre.

Les Colomb de la nouvelle maison, qui étaient déjà d'Albe et de Bragance, et qui devaient un peu plus tard entrer dans la maison royale des Stuart, en s'alliant aux Fitz-James, restèrent en possession des archives colombiennes pendant près de deux siècles, c'est-à-dire tant que l'amiralat des Indes et le duché de Veragua demeurèrent dans cette branche des descendants du fils aîné de Colomb et de sa femme qui avait pour tige Isabel, une de leurs filles.

Mais une autre branche des Colomb, celle issue de Francisca Ortegon et de Marie de Avila, filles toutes deux de Christoval, frère d'Isabel, lequel, d'ailleurs, était comme celle-ci d'Albe par sa mère, ne s'était pas inclinée devant l'arrêt qui avait mis l'héritage de leur aïeul dans la maison de Portugal. Ces Colomb avaient continué à soutenir, par tous les moyens de droit possibles, que cet héritage leur appartenait, parce qu'ils étaient les descendants mâles les plus rapprochés du dernier Colomb mâle issu en ligne droite du premier amiral, c'est-à-dire de Diego, deuxième du nom, 4e amiral, fils de Christoval et petit-fils de Diego, premier du nom.

Leur persévérance finit par avoir raison de leurs puissants adversaires. En 1790, après plus d'un siècle et demi de contestations judiciaires, Mariano Larreategui, qui avait épousé Josefa de Paz de la Serna, petite-fille de Christoval, se vit adjuger définitivement

les titres et dignités, si longtemps disputés, du découvreur du Nouveau-Monde. Il devint ainsi 15e amiral des Indes et 13e duc de Veragua et ces titres appartiennent encore à ses descendants.

En perdant l'amiralat des Indes et le duché de Veragua, les Colon de Tolede, Albe et Portugal conservèrent les titres de ducs de Berwick et de Liria, qui leur étaient échus par alliance et y ajoutèrent bientôt celui de duc d'Albe qui, à l'extinction de la ligne masculine des Alvarez de Tolède, dans la personne de Fernando Alvarez de Tolede, 10e duc d'Albe, était d'abord passé à la descendance féminine de ce duc. Mais à la mort de Maria del Pilar Alvarez de Tolède qui décéda en 1802 sans postérité, le titre passa à la lignée des Colon de Toledo et Portugal, comme descendants en ligne masculine de Maria Teresa de Silva de Toledo, fille du dixième et dernier duc d'Albe. Carlos-Miguel Fitz-James Stuart devint ainsi 14e duc d'Albe. Il était déjà doublement d'Albe, d'abord par Marie de Tolede, la première des d'Albe qui entra dans la famille de Colomb, puis par Maria Teresa Alvárez de Tolede qui épousa Jacobo-Francisco-Eduardo Stuart Colon y Portugal, 9e duc de Veragua.

A l'issue de ce grand procès, les papiers et les archives de Colomb passèrent de la lignée des Colon de Portugal et d'Albe à celle des Colon Larreatégui qui en a aujourd'hui le dépôt. Mais on conçoit que des documents qui, pendant les deux siècles qu'ils appartinrent à la même maison, durent changer bien des fois de mains et être souvent déplacés, n'arrivèrent pas tous à ceux qui venaient, après tant d'années, les enlever à leurs anciens détenteurs. Un certain nombre d'entre eux qui s'étaient momentanément égarés, ou qui avaient été oubliés, restèrent à ceux qui les avaient gardés jusque-là et prirent place dans les archives de leur illustre maison, d'où probablement ils ne seraient jamais sortis si la grande dame qui en avait hérité ne s'était donné la tâche méritoire de les étudier et de les faire connaître.

Les trois premiers recueils que la duchesse d'Albe a publiés, de 1891 à 1902, ont eu cet objet. Le premier [1], qui est d'un carac-

1. *Documentos Escogidos Del Archivo de la Casa de Alba. Los publica la Duquesa de Berwick y de Alba, condesa de Siruela.* Madrid, 1891, pet. in-4°, pp. 1-XXIII ; 1-610.

tère plus général que les deux autres, intéresse moins les Américanistes. C'est une collection de plusieurs centaines de documents inédits, extraits des archives de la maison d'Albe, dont une douzaine seulement se rapportent à l'Amérique. Mais, parmi ceux-là il y en a un très important et très curieux, c'est une déclaration de l'armateur florentin Berardi, faite devant Dieu et sur le salut de son âme [1] que l'amiral lui doit 180.000 maravédis qu'il est obligé de lui payer, « *me deve é es obligado á dar é pagar* » pour les services qu'il a rendus à lui et aux siens, au prix de grands sacrifices faits tant par lui-même que par ses amis, et de fatigues qui ont altéré sa santé. Il le supplie par pitié, « *que supliço y pido por merced* », de rembourser cette somme à ses exécuteurs testamentaires, pour sa fille qu'il laisse pauvre [2].

Cette déclaration est datée du 15 décembre 1495; mais il résulte de sa teneur que la dette en question remonte à trois ans, c'est-à-dire à 1492. Berardi et ses amis auraient donc été les banquiers qui donnèrent à Colomb les moyens de faire la huitième partie des frais de l'expédition. Les termes de cette pièce montrent aussi que Berardi avait fait de vaines démarches pour se faire rembourser. Le fut-il jamais? On l'ignore, car il n'est question nulle part ailleurs de cette dette.

Bien que la plupart des documents que renferme ce volume ne concernent pas l'Amérique, il y en a un très grand nombre remarquables à divers titres. On y trouve, par exemple, sept lettres de Catherine de Médicis, trois de Marie Stuart et six de Rousseau.

Le second recueil [3] est, pour nous Américanistes, bien plus intéressant. Il contient 67 pièces, toutes relatives, soit à la découverte du Nouveau-Monde, soit à ceux qui y prirent part. Une douzaine d'autographes de Colomb y figurent et parmi les autres pièces qui se rapportent à lui, on remarque un important mémoire sur les droits qu'il croyait tenir des capitulations; une lettre de son beau-

1. *... digo é comfieso, por decir verdad á Dios é guardar salud de mi ánima. Loc. cit.*, p. 201-2.

2. *Credito de Janoto Berardi contra Cristoval Colon.* Dans l'ouvrage ci-dessus indiqué, pp. 201-203.

3. *Autografos de Cristobal Colón y papeles de America. Los publica La Duquesá de Berwick y de Alba, condesa de Siruela.* Madrid, 1902, in-fol., pp. 1-v; 1-203, 10 fac-similés.

frère, Miguel Molyart, qui est singulière par son caractère cérémonieux ; une de Diego Mendez, l'ami le plus dévoué que Colomb fait en Espagne, qui contient des indications curieuses ; un document sur le voyage de Hojeda en 1499 et, enfin, la reproduction d'un exemplaire unique d'une édition in-fol., inconnue jusqu'ici, de la confirmation du 23 avril 1497 des capitulations du 17 avril 1493.

Le troisième et dernier recueil de la duchesse [1] n'est pas exclusivement composé de documents extraits des archives de la maison d'Albe. Il y en un certain nombre relatifs à la vice-royauté de la Nouvelle-Espagne et particulièrement au Yucatan, dont Francisco de Montijo, l'un des ancêtres de la mère du défunt duc et de l'impératrice Eugénie, fut le premier Adelantado, ceux-là proviennent de la maison Fernan Nuñez.

Trois autres documents ont une origine étrangère ; ils proviennent d'un cahier qui paraît avoir appartenu à Colomb et que la duchesse acheta à une dame qui n'en a pas expliqué l'origine. La première de ces pièces est la couverture même du cahier qui a dû servir à une copie du Journal de bord ; la seconde est un tracé de la côte septentrionale de l'île Española qui semble être de la main de Colomb et qui remonterait à l'année 1492 ou 1493. Si cette carte est réellement de la main de Colomb, ce qui semble assez probable, c'est la plus ancienne que nous ayons d'aucune partie de l'Amérique. La troisième pièce est une note autographe de Colomb où il se réjouit de son succès et exprime l'espoir que ceux qui l'ont diffamé et humilié le soient à leur tour. La duchesse a donné un fac-similé de cette note qui montre que Colomb ne pratiquait pas l'oubli des injures.

Quatre des documents de ce volume sont particulièrement intéressants. Le premier est un rôle ou état des gens qui accompagnèrent Colomb dans son mémorable voyage, avec l'indication des sommes qui leur furent payées. On y voit que Martin Alonzo Pinzon toucha diverses sommes, tant pour lui-même que pour des gens à lui. Ce document est malheureusement incomplet. Le

1. *Nuevos autógrafos de Cristobal Colón y Relaciones de Ultramar. Los publica La Duquesá de Berwick y de Alba.* Madrid, 1902, in-fol., pp. 1-294, 4 fac-similés dont une carte.

second est un rapport de Diego Colomb sur le procès engagé à propos de la découverte de Veragua. On y lit que Colomb découvrit les Indes avec trois caravelles et 68 hommes, ce qui fixe un point jusqu'ici incertain. Les deux autres pièces sont les plus importantes. Ce sont deux mémoires exposant les sujets de plaintes de Colomb et les torts qu'il a éprouvés. Ils sont rédigés, pour Colomb, par un avocat ou conseiller qui cite les termes des engagements contractés envers l'amiral et qui s'attache à montrer qu'ils ont été violés. Le premier de ces deux mémoires paraît être de l'année 1498 et l'autre de 1501. Colomb s'y montre sous un jour peu favorable, âpre au gain et formulant des prétentions extraordinaires.

J'ai quelques raisons de croire que les trois recueils de la duchesse d'Albe auraient été suivis d'une quatrième série de pièces, si les efforts de la science médicale et les soins affectueux dont elle fut l'objet pendant sa dernière maladie avaient pu conserver à ses amis cette noble femme qui s'était mise au-dessus de son sexe par la fermeté virile de son esprit et la largeur de ses vues. Il est à désirer que ceux qui héritent de son grand nom et des trésors encore enfouis dans les archives des anciennes maisons dont ils sont les représentants et les descendants, veuillent bien continuer l'œuvre si méritoire qu'elle avait entreprise et à laquelle elle a consacré ses dernières années.

APPENDICE

LE ROLE DE FERNAND COLOMB DANS LA PRODUCTION DES PIÈCES ATTRIBUÉES A TOSCANELLI

Parmi les documents communiqués à Las Casas, deux ont une importance considérable, ce sont les lettres attribuées à Toscanelli. Il ne s'agit pas ici de rentrer dans la question de l'authenticité de ces pièces, ce serait nous écarter de notre sujet qui est tout simplement de suivre, d'aussi près que possible, par quelles mains sont passés les papiers de Colomb après sa mort. On peut donc se demander si c'est également à Española où, nous l'avons vu, Las Casas utilisait des écrits et documents appartenant aux archives colombiennes, qu'il eut connaissance de ces deux fameuses lettres. M. Altolaguirre le croit et n'hésite pas à avancer que c'est au manuscrit des *Historie*, de Fernand Colomb, que l'évêque de Chiapas avait à sa disposition, qu'il a emprunté ces pièces. La question est enveloppée d'obscurité, et il n'est guère possible de la résoudre complètement, mais la solution indiquée par M. Altolaguirre soulève des difficultés insurmontables.

Dans notre ouvrage sur la *Lettre et la Carte de Toscanelli*, nous nous sommes hasardés à dire que Las Casas eut peut-être communication de ces pièces par Luis Colon qui, en 1552, était en position de faire une communication de ce genre (pp. 168 et sq.). M. Altolaguirre se persuade que cette supposition n'est pas soutenable, d'abord parce que c'est en 1544 que Las Casas eut communication des papiers de Colomb et qu'à cette époque Luis Colon ne les possédait pas encore, ensuite, parce que la traduction espagnole, donnée dans l'*Historia de las Indias*, est celle même que Fernand Colomb avait insérée dans son livre (*Altolaguirre*, pp. 205-6). Il est bien exact que c'est seulement en 1544 que Las Casas a pu avoir communication des papiers de Colomb ; mais il ne suit pas de là qu'aucune autre pièce ne lui fut communiquée plus tard.

Rien dans les deux seuls passages où Las Casas parle de la provenance de la lettre et de la carte qu'il attribue à Toscanelli, n'autorise la supposition que c'est au manuscrit des *Historie* qu'il a emprunté le texte qu'il donne. Son langage implique même le contraire. Dans le premier passage, parlant de la lettre, il dit qu'il en a une traduction du latin en castillan (*Vuelta de latin en romance*, liv. Ier, vol. I, p. 92). Pourquoi s'exprimerait-il ainsi si cette traduction venait du livre de Fernand Colomb auquel il reconnaît à maintes reprises avoir fait des emprunts? Dans l'autre passage, parlant de la carte, il dit qu'il la possède avec d'autres écrits de la main même de l'amiral, qu'on lui a confiés (*y escrituras de su misma mano que trajeron a mi poder*, *ibid.*, pp. 278-79). Si,

comme on doit le croire, la lettre et la carte avaient la même origine, cette phrase veut dire que les deux pièces ont été confiées à Las Casas par quelqu'un qu'il ne nomme pas, qui avait d'autres écrits de Colomb. On ne saurait voir là une indication visant Fernand Colomb.

Mais il y a d'autres raisons de penser que cette traduction de la lettre à Martins ne vient pas de Fernand Colomb. Ce sont les nombreuses traces d'italianisme qu'elle laisse apercevoir et qu'on ne s'explique pas sous la plume d'un Espagnol lettré comme l'était le fils cadet de Colomb. Nous reconnaissons qu'il est facile de se tromper dans l'appréciation de différences de ce genre entre deux langues aussi voisines que l'espagnol et l'italien, qui ont la même origine et dont l'une a influé sur l'autre. Pour relever avec certitude, dans un texte espagnol du xv[e] siècle, les formes d'origine italienne qui s'y seraient glissées, il faudrait une connaissance approfondie de ces deux langues que nous ne possédons pas. C'est donc avec toute réserve que nous soumettons à ceux qui ont dirigé leurs études de ce côté les observations suivantes sur lesquelles notre attention a été appelée par des personnes compétentes en ces matières.

La plupart de ces italianismes consistent dans l'emploi, à contresens, du verbe SER. Ainsi, dans : *con todas las islas que en este camino* SON, ce *son* est italien. Plus bas, on lit : *la distancia que* ES *de Poniente a Levante*. L'espagnol serait : *que* HAY *de Poniente a Levante*. Immédiatement après vient la phrase suivante : *Las otras que* SON *de traves amuestran la distancia que* ES *de septentrion en austro*. Il faudrait : *que* ESTAN *de traves*. Vers la fin de la lettre, on trouve : *y de la ciudad de Lisboa, en derecho por el Poniente*, SON *en la dicha carta 26 espacios, y en cada uno dellos* HAY *250 millas*. *Son*, ici, n'est pas espagnol ; il faut *hay*, comme le traducteur l'a écrit quelques mots plus loin.

A juger par ce dernier exemple et par plusieurs autres, ce ne serait pas par ignorance que le traducteur aurait laissé échapper ces expressions impropres, ce serait par oubli ; quand il ne s'observe pas, les formes italiennes lui viennent naturellement et il se laisse aller à les employer.

Mais, en admettant que ces remarques sur l'emploi du verbe *ser* en espagnol ne trahissent pas, dans tous les cas indiqués, une plume italienne, que dire de la phrase : *esta patria es populatissima* ? Voilà assurément de l'italien. La forme espagnole de ce participe est *poblado*, d'où le superlatif *pobladisimo*. Cet exemple est caractéristique.

On peut aussi relever dans cette version espagnole de la lettre des italianismes d'un autre genre, comme par exemple l'emploi du mot *porque*, dans le sens de *pour que*, *afin que*. C'est l'italien *perchè* ; en espagnol on mettrait *para que*, qu'on trouve un peu plus loin, ce qui confirme l'observation précédente, que c'est quand il ne se surveille pas que notre traducteur fait usage de locutions italiennes.

Même observation au sujet de *luengo* au lieu de *largo*, de *presto*, au lieu de *pronto*, de *no solamente... mas aún*, au lieu de *no solo... mas aún*. Sans doute, on peut trouver dans les auteurs espagnols des exemples de l'emploi de ces expressions ; mais elles viennent néanmoins de l'italien et la fréquence, dans cette lettre, de locutions ayant cette origine ne confirme certainement pas la

supposition que celui qui y avait si souvent recours était un Espagnol lettré comme Fernand Colomb, né et élevé en Espagne et dont l'enfance et la première jeunesse s'écoulèrent entièrement avec sa mère qui était Espagnole, puis à la cour des rois catholiques.

Pour ce qui est de la deuxième lettre attribuée à Toscanelli, M. Altolaguirre a une autre théorie ; selon lui, elle vient aussi de Fernand Colomb, mais ce n'est pas une traduction, c'est une pièce fabriquée par lui pour faire croire que son père avait été réellement en correspondance avec le savant florentin et et avait reçu de lui la copie de la lettre à Martins, qui lui fut si utile, copie qu'il s'était procurée subrepticement. Cette théorie est d'un caractère si extraordinaire qu'on a peine à concevoir comment elle peut être soutenue. Mais si les raisons qui pourraient la justifier nous échappent, celles qui montrent son invraisemblance se laissent clairement voir.

Si l'auteur des *Historie* avait eu le dessein que lui prête M. Altolaguirre, il aurait fabriqué cette seconde lettre de manière à ce qu'elle parût faire suite à la première, ce qui était facile à un homme instruit et habile comme il l'était. Il aurait fait Toscanelli donner à son prétendu correspondant quelques indications nouvelles à l'appui des premières, ou quelques explications supplémentaires qui les complétaient. Or, rien de pareil dans cette seconde lettre ; on n'y trouve que les choses qui sont dites dans la première et on les y trouve dans les mêmes termes et d'une manière qui montre clairement que c'est la première fois qu'il en est question. « Je vois que tu as conçu le désir... » ; « La carte que je t'envoie (*que yo te invio*) », écrit l'auteur de la lettre, ce qu'il n'écrirait pas s'il répondait à un homme qui l'avait déjà entretenu de ce désir et auquel il avait déjà fourni des indications pour le satisfaire en lui disant tout ce qu'il lui dit ici et en lui envoyant la carte qu'il mentionne dans cette soi-disant seconde lettre, comme s'il en parlait pour la première fois.

Ne sont-ce pas là des raisons tout à fait contraires à la supposition que cette seconde lettre vient de Fernand Colomb ? En voici d'ailleurs une autre. Cette lettre vient de Rome ; « ici, en cour de Rome », dit celui qui l'a écrite. Pourquoi Fernand Colomb, imaginant cette pièce, uniquement pour accréditer l'opinion que son père avait demandé et obtenu des indications de Toscanelli, aurait-il fait celui-ci écrire de Rome au lieu de Florence qu'il a toujours habitée et d'où venait la première lettre ?

Nous en avons assez dit pour convaincre les esprits non prévenus que la version espagnole de la première lettre donnée par Las Casas a été faite par un Italien, et non par Fernand Colomb, qui ne peut non plus être l'auteur de la seconde lettre. Las Casas n'a donc pas emprunté ces pièces aux manuscrits de Fernand Colomb ; il les a trouvées, soit dans les papiers que Marie de Tolède emporta à Española, soit dans ceux de Barthélemy Colomb qu'on lui communiqua pendant son séjour dans cette île, ou bien quelque personne qui tenait de près à la famille du découvreur les lui a remis avec d'autres *escrituras de su misma mano*. Il n'est pas possible de serrer le problème de plus près.



LES

EXPLORATIONS DE TÉOBERT MALER

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY
Membre de la Société des Américanistes.

La vie de Téobert Maler est une des mieux remplies comme explorateur scientifique ; il l'a consacrée tout entière à l'archéologie américaine, et, pour ce, il est allé se fixer au centre même de la contrée où les ruines indiennes sont les plus nombreuses et les plus belles, au Yucatan, dont il nous a donné, à l'exposition de Chicago, en 1893, une série photographique complète de temples et de palais. Plus tard, il poursuivit ses explorations sur les bords de l'Usumacinta et j'ai rendu compte de ses belles découvertes à El-Cayo et Piedras Negras.

Dans le présent mémoire [1], Maler nous fournit, au sujet de El-Cayo, de nouveaux et précieux renseignements sur un temple composé de cinq corps de logis, le plus original monument de ceux qu'il a découverts.

En 1897, ayant pour but la « ville Lorillard » qu'il appelle Yaxchilan, encore que le « paso » Yaxchilan, ou Yalchilan, se trouve à plus de dix kilomètres en amont, il relève en cours de route les ruines de *Budsilha*, celles plus importantes de *La-mar*, celles de *El-Chile* et de *Chico-Zapote ;* puis, en 1900, il entreprend à fond l'exploration de cette ville Yaxchilan, dont nous allons parler.

J'ai également exploré cette ville bien avant Maler ; j'en ai visité

1. Memoirs of the Peabody Museum of American Archaelogy and Ethnology, Harvard University. Vol. II, n° 1 and 2. *Researches in the central Portion of the Usumasintla Valley*. Report of Exploration for the Museum, 1898-1900. Cambridge, published by the Museum, 1901-1903; 1 vol. in-fol. en 2 part., 75 et 135 p., fig. et 34-46 pl. h. t. — Cf. *Notes on the Report of Teobert Maler* par Charles P. Bowditch (Cambridge, University Press, 1901-1903, 2 br. in-8°).

les édifices, photographié les principales ruines et pris les empreintes des plus beaux bas-reliefs ; mais je m'efface devant mon collègue, qui, doué d'une inlassable persévérance, a tout exhumé, tout photographié, tout recueilli, du fragment le plus insignifiant et des ruines les plus délabrées aux bas-reliefs les plus parfaits. Toutefois, je maintiendrai ce nom de Lorillard qui ne m'a été disputé par personne et qui, du reste, a été vulgarisé par la vente de 20.000 livraisons du *Tour du monde* et de 10.000 exemplaires des *Anciennes Villes*, tant en Europe qu'aux États-Unis.

Quant aux temples et palais restaurés que Maler nous donne, ils paraîtront quelque peu fantaisistes à qui connaît ces monuments surchargés d'énormes murailles décoratives, couvertes de reliefs en ciment et de colossales figures.

C'est, d'ailleurs, l'architecture de Palenqué, mais moins élégante, plus massive, et tellement que le constructeur, pour supporter le poids énorme de cette gigantesque décoration, dut renforcer les murs et rétrécir les intérieurs qui ne sont plus que d'étroits couloirs ; il fut même obligé, dans certains cas, de construire des piliers pour soutenir la masse de l'édifice.

Les motifs décoratifs des intérieurs sont absolument les mêmes qu'à Palenqué ; seulement, les panneaux chargés de bas-reliefs, personnages ou inscriptions, qui décorent les fonds d'autels des temples se sont, à Lorillard, transformés en stèles et linteaux de porte. Ils sont, par le fait, moins étendus que ceux de Palenqué, mais absolument les mêmes. Maler nous en donne les photographies et les dimensions, et tente à leur sujet des interprétations plus ou moins ingénieuses; mais, en fait de scènes religieuses, nous ne trouvons, à Lorillard, rien que nous n'ayons rencontré partout autre part ; et j'ose rappeler que j'ai donné l'interprétation exacte de trois de ces bas-reliefs : le bas-relief des croix consacré à Tlaloc, puis le sacrifice de la langue en l'honneur de Quetzalcocatl, dont l'image, serpent à deux têtes humaines, se trouve reproduite sur le linteau de la seconde porte du même temple.

Le premier nous est décrit tout au long par Torquemada [1]. Nous avons, en outre, retrouvé ces deux bas-reliefs dans le *Manuscrit Troano*, planche XXVI, première partie, et XVII, deuxième partie ;

1. Torquemada, *Monarquia*, *indiana*, livre X, ch. XXXI.

nous les avons également trouvés dans le *Codex Telleriano-remensis*. Or, le premier est yucatèque, maya, l'autre est mexicain ; ce qui nous montre évidemment que, du nord au sud, sur les hauts plateaux comme en Terre Chaude, nous sommes toujours en présence d'une même civilisation et d'une même religion qui nous offrent mêmes cérémonies, mêmes symboles et mêmes dieux.

Maintenant, je me permettrai quelques légères critiques au sujet d'une manie qui a déjà été signalée à Maler, de Washington : cette manie, c'est de changer ou modifier les noms consacrés par l'usage. Il écrit Quetzalcoatl, *Ketzal Koatl*, Yalchilan, *Yaxchilan*, Usumacinta, *Usumatsintla*, Quetzal, *Ketzalli*, etc. Et puis, Maler est autrichien d'origine allemande. C'est dire qu'il aime les noms en *us* et en *is*. Il nous présente donc dans sa ville nouvelle deux *Acropolis*. Or, Acropolis signifie fort, citadelle ou forteresse. Il n'y a jamais eu, dans aucune ville des hauts plateaux ou des terres chaudes, rien qui ressemblât à ce que nous appelons une citadelle ; c'est-à-dire une enceinte fortifiée, avec logements pour une garnison, vivres et munitions pour les défenseurs, leur permettant de prolonger la résistance, une fois cette ville prise, et laissant au vaincu le temps d'attendre des secours pour reprendre l'offensive.

Il n'y avait que les pyramides des temples pour jouer ce rôle, pyramides sur les étages desquelles les plus braves se réfugiaient, pour y tenter un dernier effort ou se rendre à merci, pendant que la population se retirait dans les bois, d'où elle ne revenait qu'une fois le pardon accordé et la paix conclue. Généralement, la ville était détruite et les temples incendiés.

Ces constructions signalées par Maler n'ont, d'ailleurs, d'après les plans qu'il nous en donne, et pour qui les a vus, rien qui puisse les faire prendre pour des forteresses. Elles ne dépassent point en dimensions d'autres édifices de la ville et pourraient n'être comme eux que des temples ou des demeures. Cette appellation d'Acropolis, qui peut se traduire en espagnol par *Castillo*, est fréquemment employée par les Indiens pour tout édifice élevé sur plateforme ou pyramide : tel le castillo de Chichen-itza dans le Yucatan qui n'est point une Acropolis, mais bien un temple dédié au dieu Quetzalcoatl.

Les villes de l'Anahuac n'avaient point de forteresse. Il est facile de s'en convaincre, en étudiant les guerres des Aztecs avec les

différentes nations de la vallée : c'est toujours la même tactique, agrémentée d'innocentes embuscades où tombe généralement l'ennemi ; c'est le combat corps à corps, où finissent par triompher le courage et la ténacité.

Un exemple suffira pour nous édifier sur ces guerres, en général toujours entreprises et menées de la même manière.

Récit de la bataille livrée par les Aztecs aux gens de Xochimilco :

« Les soldats de Xochimilco, enlevés par leurs chefs, s'élancèrent pleins de courage et couverts de leurs vêtements de guerre les plus précieux. Les deux armées vinrent se heurter dans une grande plaine sur les confins des deux provinces, où le valeureux Tlacaellel (général mexicain) disposa ses troupes de la façon la plus habile, pendant que les chefs de Xochimilco, confiants dans la multitude de leurs soldats, se jetaient sans ordre sur les Mexicains ; ceux-ci en profitèrent aussitôt pour les mettre en déroute ; et, tout en perdant peu de monde, firent subir à l'ennemi des pertes énormes. Voyant le champ de bataille semé des cadavres des leurs, les gens de Xochimilco commencèrent à lâcher pied, suivis par les Mexicains qui les accompagnèrent jusqu'au centre de la ville, où le massacre continuant de plus belle, ils se réfugièrent dans leur temple. Les Mexicains l'ayant incendié, les vaincus se retirèrent dans les montagnes, toujours poursuivis par le vainqueur. Perdus de fatigue, les capitaines et seigneurs de Xochimilco résolurent de se rendre et d'en appeler à la clémence des Mexicains. Ils se mirent donc en marche, se dirigeant vers le camp ennemi, les bras croisés, offrant leurs terres et leurs personnes en perpétuelle servitude, etc. [1] », et cela, sans parler des prisonniers destinés au sacrifice et à l'anthropophagie religieuse. Les guerres avec Azcapotzalco, avec les Tepanecs et Chalco, se passèrent de la même façon et présentent les mêmes péripéties ; mais il n'y est jamais question d'Acropolis.

Ces villes de la vallée n'étaient même pas fortifiées, à l'exception de Mexico, que sa position, entourée de lagunes et ne communiquant avec la terre ferme que par des chaussées coupées de ponts-levis, rendait inexpugnable.

1. *Manuscrit Ramirez*, traduction Désiré Charnay, chap. Ier, p. 76.

Tlascala, toujours en guerre avec Mexico, n'était point fortifiée et n'avait pas de forteresse ; elle avait cependant une petite muraille de la Chine pour la défendre contre les Otomies.

La ville de Guacachula, en Terre Tempérée, était entourée, nous dit Cortés [1], d'une forte muraille de pierres et mortier de huit mètres de hauteur à l'extérieur et presqu'au niveau du sol à l'intérieur ; tout le long de cette muraille courait un parapet de trois pieds de haut... et..., mais pas de forteresse.

Plus tard, dans son voyage au Honduras, Cortés signale également des villes entourées de murailles, mais auxquelles les fortifications ne servirent guère, puisque, à l'approche des Espagnols, elles furent abandonnées par leurs habitants ; du reste, nulle part trace de forteresse.

Les habitants d'Oaxaca, ayant massacré les ambassadeurs de Montezuma le vieux, ce prince assiégea la ville et la détruisit de fond en comble. La relation ne parle point d'Acropolis.

Sous le règne du même empereur (1460 à 1468), — remarquez cette date toute moderne, elle importe beaucoup pour l'histoire de ces civilisations, — la ville de Mayapan, dans le Yucatan, défendue par les Cocomes et leurs alliés, *soldats mexicains*, envoyés par Montezuma, fut prise et rasée par les Tutulxius et les prince Mayas. Il n'y avait dans cette grande ville d'autres citadelles que les pyramides des temples. Là, comme sur les hauts plateaux, nous assistons à une guerre d'extermination ; et ce fut le cas pour les villes du Guatemala, Utatlan, Atitlan, Patinamit et Copan, totalement détruites par les troupes d'Alvarado et de son lieutenant Chaves, alliés à de forts contingents indiens. Toujours point de forteresses.

Il y en avait cependant dans certain lieux stratégiques : à Quiotepec, dans la montagne, sur le chemin de Mexico à Oaxaca ; à Monte-Alban, aux environs de Mitla, et, près de Tékicistlan, dans les montagnes aux environs de Téhuantepec. Mais dans les villes, nulle Acropolis.

En somme, nous devons à Maler tous nos remerciements pour ses belles découvertes. Pour moi, personnellement, elles sont d'autant plus précieuses que tous les documents qu'elles nous apportent

1. *Lettres de Fernand Cortés à Charles-Quint*, traduction Désiré Charnay, 2e lettre, p. 127.

viennent appuyer ma théorie, touchant l'unité et la modernité des civilisations de l'Amérique. Ces villes ont surtout comme importance de former des groupes de villes, toutes semblables et constituant cette unité, des hauts plateaux du Mexique aux diverses contrées de l'Amérique centrale.

Oui, dans la plus petite agglomération de cases, comme dans les centres les plus populeux, le temple est le même ; les panneaux ou linteaux sculptés représentent les mêmes profils des mêmes personnages, et les tablettes, les mêmes inscriptions. Partout, nous trouverons ce même petit monstre, offert du même geste aux mêmes divinités ; et l'on dirait que partout, tant l'art hiératique a des formules absolues, c'est le même artiste qui nous a laissé ces inscriptions, ces bas-reliefs et ces monuments [1].

Je me trouve aussi d'accord avec Maler au sujet de Palenqué dont il affirme l'existence au temps de la conquête, et cet accord m'est précieux, car ceux-là seuls qui ont étudié les ruines sur place ont autorité pour les bien juger.

Il avance dans son mémoire sur El-Cayo que Palenqué pourrait bien être la capitale de la grande Acalan et que Cortés y recut l'hospitalité dans son voyage au Honduras. C'était affirmer l'existence de la ville à cette époque. Quant au séjour de Cortés, Maler se trompait, il le reconnaît dans le présent mémoire et suppose que ce pourrait bien être la présente ville de « Lorillard » qui reçut la visite du conquérant.

Ce n'était ni l'une ni l'autre, car Cortés, dans son voyage, ne descendit point dans le sud, mais se dirigea immédiatement vers l'est et ne passa jamais sur la rive gauche de l'Usumasinta, où excursionnèrent seulement quelques-uns de ses soldats.

Palenqué du reste ne s'est jamais appelé que tout nouvellement Palenqué, par suite de son voisinage avec le bourg espagnol de Santo-Domingo del Palenqué ; car, au temps de Stephens et Cather-

1. Quiconque s'est occupé d'Américanisme a pu remarquer ce petit monstre, servant pour ainsi dire d'offrande universelle, sur la plupart des stèles et des panneaux des temples. Nous en avons trois exemplaires à Palenqué, plusieurs à Piedras Negras et à El-Cayo, deux à Lamar et sept à Yaxchilan ou Lorillard. Nous le trouvons sur les stèles de Copan, sur le ventre de la grande tortue et sur une face de la grande stèle de Quirigua que M. le duc de Loubat a fait placer au Trocadéro.

wood, vers 1840, on appelait encore les ruines *las casas de piedras*, les maisons de pierre.

Or, cette ville ruinée était, au temps de la conquête, la capitale de la province de Tulapan ; elle se nommait Tula ou Tollan, et la citation de Juarros est concluante à cet égard ; il nous dit : « Un fait est indiscutable, c'est que cette province fut habitée par un peuple puissant et civilisé, comme les somptueux édifices des villes de Culhuacan et de Tollan, dont les ruines se trouvent près des villages d'Ocosingo et de Palenqué, le prouvent évidemment[1] ».

C'était là deux colonies Toltèques, étapes de la race civilisatrice dans sa marche vers le sud-est, où nous la suivrons tout à l'heure.

Mais nous avons, en outre, dans Bernal Diaz del Castillo, un épisode qui confirme la citation de Juarros. Il s'agit d'une expédition qu'il entreprit dans diverses provinces de Tabasco sous les ordres de Rodrigo Rangel, favori de Cortés, grand hâbleur et perclus de *bubas*. Ce Rangel prétendait aller pacifier le Cimatan et plus au sud, le *Tulapan*, la province de Tula dont, selon Juarros, Tollan était la capitale, et où, nous dit le vieux conquérant : « Nous ne pûmes arriver, en effet, à cinq lieues de Cimatlan, la plupart des guerriers de la province nous attendaient dans de mauvais pas, au milieu des marécages. Ils s'étaient fait des enceintes avec des palissades en gros madriers et parapets percés de meurtrières, d'où ils nous firent essuyer une telle volée de flèches et de pieux durcis au feu, *tirés avec des machines* (voilà qui indique une civilisation bien avancée), qu'ils nous tuèrent sept chevaux et nous blessèrent huit soldats[2]. Bref, les Espagnols ne purent franchir le Cimatlan pour arriver à Tula ».

Le séjour de Cortés en cette ville est d'autant moins probable qu'on ne saurait s'imaginer où il eût pu loger l'immense cortège qu'il traînait avec lui. C'était un train de satrape, et il se garde bien d'en rien dire dans sa lettre à Charles-Quint ; il annonce simplement qu'il emmène 93 cavaliers avec 150 chevaux et 30 piétons.

Mais Bernal Diaz, qui n'avait pas les mêmes raisons pour

1. Domingo Juarros, *Compendio de la historia de Guatemala*. Madrid, 1729, liv. II, chap. Ier, p. 46.

2. Bernal Diaz del Castillo, *Histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, traduction Jourdanet, ch. CXLIX, p. 309.

garder le silence à ce sujet, nous dit qu'il était accompagné de 250 Espagnols et qu'il emmenait avec lui les princes Aztecs dont le plus illustre, Guatemuz, le héros du siège de Mexico, le roi de Tacuba, des caciques du Michoacan, plus de trois mille Indiens et des femmes pour le service; il emmenait, en outre, quatre prêtres ou moines pour sa chapelle, un majordome, un sommelier, un maître d'hôtel et un chef de service. Il emportait une nombreuse vaisselle d'argent et d'or sous la garde d'un argentier; il avait valet de chambre, médecin, chirurgien et deux pages; il avait encore deux autres pages porteurs de lances, huit garçons d'écurie, deux fauconniers et trois écuyers; il emmenait encore cinq joueurs de hautbois et autres instruments à vent, un danseur de corde qui était aussi un escamoteur. Il avait des mulets conduits par cinq muletiers espagnols ainsi qu'une troupe de porcs pour le service de la bouche [1]. Comme train, pour un voyage en forêt vierge, c'était complet! Eh bien! cette petite armée se trouva très au large à Izancanac, capitale de la grande Acalan, dans les magasins d'Apaspolan, roi de cette province, dont il était le plus riche marchand; et il est bien singulier qu'une aussi grande ville et les temples magnifiques dont nous parle Cortés, aient disparu sans laisser de trace, d'autant que l'emplacement de la ville est à peu près indiqué dans la lettre du conquérant. Cette ville se trouvait située à quatre journées au nord-ouest de Tayasal, où Cortés arriva dans ce laps de temps; ce qui indiquerait une distance de 80 kilomètres environ, car la marche fut facile pendant tout le trajet. Cela nous conduirait sur la rive droite du San-Pedro.

Voici du reste le passage de la lettre de Cortés y ayant trait : « Cette province d'Acalan est une des plus importantes; elle compte une infinité de villages et une nombreuse population; la province est entourée d'estuaires qui, tous, communiquent avec la baie ou port que les Indiens appellent Terminos; les habitants sont avec leurs canots en communications régulières avec le Xicalanco. Il n'y a dans le pays d'autre chef que le marchand le plus riche, qui a le plus de pirogues en circulation, et c'est Apaspolan, etc. [2]. »

1. *Bernal Diaz del Castillo*, traduction Jourdanet, ch. CLXXIV.

2. *Lettres de Cortés à Charles-Quint*, traduction Désiré Charnay. 5e lettre, p. 326.

Il n'y a rien là qui puisse s'appliquer à Tula-Palenqué. Maintenant, occupons-nous de l'existence des différentes villes dont nous avons parlé et de l'époque où elles ont été détruites ou abandonnées.

Passons à Tayasal, dans la lagune de Chaltuna, la Florés d'aujourd'hui; nous y trouverons les plus précieux renseignements. Cortés, en arrivant sur les bords de cette lagune, ne se contenta pas de voir briller au loin la blancheur des maisons et des temples de ville; il voulut y aller; il y alla, fut très bien reçu par le roi, et, chose étrange, ne nous dit rien de cette ville originale, fondée par les Itzaes moins d'un siècle auparavant. Cortés y emmena même son cheval, Marzillo, qui était blessé et qu'il abandonna, le recommandant aux bons soins du Canek.

Les Indiens prenant le cheval pour un dieu, s'empressèrent, après le départ de Cortés, de lui offrir des sacrifices et, en fait de nourriture, ne lui donnèrent que la chair des victimes, de sorte que la pauvre bête affamée par tant d'honneur et qui eût préféré une botte de foin aux prières comme à l'encens qu'on lui prodiguait, mourut bientôt d'inanition. Les Itzaes, terrifiés et craignant la vengence du conquérant s'il apprenait jamais la fatale nouvelle, se hâtèrent d'élever un temple au dieu décédé, dont ils placèrent l'image accroupie sur son train de derrière et dressée sur ses pattes de devant. Ils l'appelèrent *Tzimin-Chac*, animal du tonnerre et des éclairs, et ce fut une de leurs divinités principales [1]. Ils l'appelèrent *Tzimin-Chac*, animal du tonnerre et des éclairs, parce qu'ils avaient vu quelques cavaliers de la troupe de Cortés tuer des chevreuils avec leurs arquebuses, et ils pensaient que c'étaient les chevaux qui causaient ce bruit et cette lumière subite qui rappelait l'éclair [2].

L'ancienne Tayasal se nomme aujourd'hui Florés, et le charmant village, situé au milieu de son beau lac et entouré de sa grande ceinture de montagnes, occupe l'emplacement de la ville Maya. Car c'était bien une ville Maya, et nous retrouvons dans les habitants, nommés Itzaes, les descendants de ces émigrants qui, sous la conduite de leur Canek, abandonnèrent, vers 1440, la ville de Chichen-Itza dans le Yucatan. C'est là, dans ce cadre merveilleux, entourés de nations de même langue et guerrières entre toutes, que

1. Villa Gutierre Soto Mayor, *Historia de la Conquista del Itza*, ch. IX.
2. Cogolludo, *Ystoria de Yucatan*, t. II, liv. IX, ch. IX.

les Itzaes vinrent reconstituer leur nationalité, nationalité si vigoureure qu'elle résista jusqu'à la fin du xvii[e] siècle à l'influence et à la conquête espagnoles. Maisons, palais, temples et pyramides ont disparu, mais, grâce à Dieu, nous pouvons en reconstruire l'histoire et démontrer, une fois de plus, la modernité des monuments.

Lors du passage de Cortés à Tayasal, en 1524, la ville comptait encore au nombre de ses habitants des vieillards ayant fait partie de la colonne émigrante qui avait abandonné l'ancienne patrie yucatèque, et les traditions en étaient parfaitement vivantes près de deux siècles plus tard. Les Itzaes du Peten avaient, à peu de chose près, conservé l'ancienne civilisation de Chichen ; ils avaient la même architecture, la même écriture dans leurs manuscrits appelés *analtés*, et, selon le P. Fuensalida, les mêmes idoles.

Si les habitants du Peten conservèrent leur indépendance si longtemps après la conquête, ce ne fut point faute de la part des Espagnols d'avoir tenté de les soumettre, et Antonio de Remesal, Villa Gutierre Soto Mayor et Cogolludo nous parlent des nombreuses expéditions dirigées contre eux, soit du Guatemala, soit du Yucatan, soit même du Chiapas. Le Guatemala, pour sa part, envoya des religieux et des troupes en 1553, 54, 57 et 59, mais sans obtenir de résultats [1].

La première tentative du gouvernement espagnol au Yucatan sur Tayasal date de 1618. Deux religieux, accompagnés de quelques Indiens soumis, s'engagèrent à leurs risques et périls au travers des solitudes pour aller évangéliser les Itzaes du Peten. Ils arrivèrent à Tayasal, après un voyage des plus périlleux, et, recus par le Canek, ils pénétrèrent dans la ville. Les religieux y trouvèrent le Yucatan : langue, costumes, coutumes, édifices ; ils avaient devant les yeux une ancienne ville Maya ressuscitée.

« Ces temples étaient élevés sur pyramides comme ceux du Yucatan ; au milieu de l'un d'eux se trouvait le *Tzimin-Chac*, le fameux cheval de Cortés. A sa vue, l'un des religieux, le P. Juan de Orbita, saisi d'indignation, s'élança vers l'idole et, armé d'une grosse pierre, la mit en pièces. Cette profanation faillit amener le massacre des missionnaires et de leur troupe, qui, protégés par le Canek, purent échapper à la fureur du peuple [2]. »

1. Antonio de Remesal, *Historia de la provincia de Chiapas y Guatemala*, liv. X, ch. III, X, XI, XII.

2. Cogolludo, t. II, liv. IX, ch. X.

Une deuxième expédition n'eut pas plus de résultat, mais à la troisième, en 1628, le P. Diego avec ses dix Espagnols et une troupe d'Indiens alliés, furent tous massacrés[1]. Bref, ce ne fut qu'en 1696 seulement que le gouverneur du Yucatan, Martin Ursua, parvint à s'emparer de la ville et à détruire cette petite nationalité. L'attaque eut lieu le 2 mars et Tayasal fut occupée le jour même.

Chose bizarre (toujours la même tactique), la ville fut désertée en un clin d'œil, les habitants, hommes, femmes, enfants, soit au moyen de leurs canots, soit à la nage, s'enfuirent à travers la lagune, et la plupart disparurent à jamais. Martin Ursua n'avait conquis qu'une solitude. Ce fait nous prouve la haine insurmontable des Indiens pour les Espagnols, nous explique l'abandon subit des villes encore habitées au temps de la conquête et répond victorieusement aux négateurs de la modernité de ces villes, dont pour eux l'abandon prouverait l'antiquité. Cette ville de Tayasal contenait vingt et un temples en 1696, alors qu'elle n'en avait que douze en 1618. Il y en avait donc eu neuf construits dans le courant du XVII[e] siècle. et dans ce nombre se trouvait le plus beau, comme va nous le dire Villa Gutierre Soto Mayor :

« Le grand temple était tout entier construit en pierre avec sa voûte ogivale (encorbellement) ; il était de forme carrée *avec un beau péristyle* (con un hermoso pretil) et de pierres bien travaillées, chacune de ses façades avait vingt vares de côté et il était très haut[2]. » Ne croirait-on pas revoir le Castillo de Chichen, carré comme celui-ci et avec le beau péristyle que nous avons, jadis, reproduit ? Et ce serait là un monument attribué à une race fossile ! Eh bien, le temple de Tayasal, fils du premier, plus beau peut-être, appartenait au XVII[e] siècle. Cela est-il assez probant ? Maintenant, à quelle époque furent détruits la Ville Lorillard, Palenqué, El-Cayo et autres villes des bords de l'Usumacinta ? Voici une citation bien intéressante de Villa Gutierre Soto Mayor qui nous donne une date approximative. Il dit « que les Itzaes du Péten étaient les ennemis des Lacandons, et il ajoute que, vers 1694, deux ans avant la prise la ville de Tayasal par les Espagnols, les Itzaes faisaient encore des

1. Cogolludo, t. II, liv. X, ch. II.
2. Villa Gutierre Soto Mayor, *Historia de la conquista del Itza*, t. I[er], p. 500.

expéditions le long de l'Usumacinta, dont ils descendaient les rapides, et ils allaient jusqu'au Rio Tabasco avec de grandes flottes de canots, et ils pillaient et détruisaient les villes des rives [1] ». Mais voici une autre citation qui reculerait encore de beaucoup la destruction de ces villes ou de quelques-unes de ces villes.

« Les Lacandons, nous dit Boyle, sont de la même race que les *Manches* et très nombreux. Ils étaient encore en pleine civilisation il y a 150 ans, c'est-à-dire en 1730 [2]. » De Tayasal, si nous voulons poursuivre l'étude des villes indiennes, nous passerons à Tikal où nous retrouvons les temples de Lorillard avec leurs intérieurs étroits, leurs murailles décoratives et les panneaux de Palenqué ; seulement, ils sont en bois et assez bien conservés. Bernouilli qui les a transportés à Bâle, les a sauvés de la destruction. Parmi ces panneaux, le plus beau et le mieux conservé nous représente le fond d'autel d'un temple consacré au soleil. Impossible de s'y méprendre; on y reconnaît le masque à langue pendante qui personnifie le soleil sur la pierre dite « le calendrier mexicain », à Mexico, comme aussi la figure centrale du panneau fond d'autel du temple du soleil à Palenqué. A Tikal, pour qu'il n'y ait point erreur, la figure est entourée de flammes.

En somme, d'après ce que nous venons de voir, il résulte que Tikal est une ville appartenant à la migration toltèque dont nous avons suivi la marche et le développement de Comalcalco à Palenqué, Ocosingo, El-Cayo, Piedras Negras, Lorillard, etc., qui, remontant l'Usumacinta arrive à Tikal, pour se répandre dans le Yucatan, d'une part, où elle va rejoindre par le sud la première branche toltèque arrivée avant elle par l'ouest, et, d'autre part, dans le nord du Guatemala où elle va fonder Coban, Copan et Quirigua.

Tikal serait donc une station intermédiaire, un lieu de bifurcation de la race civilisatrice ; elle résout des questions et explique des événements jusqu'alors incompris et inexplicables. Ce serait, en effet, de Tikal que les tribus civilisatrices se serait avancées dans le nord de la péninsule yucatèque et nous en avons des preuves

1. Villa Gutierre Soto Mayor, *Historia de la conquista de la provincia del Itza*, p. 285.

2. *Boyle's ride*, vol. Ier, préface, p. 14 à 17. Cité par Bancroft (*Native Races of Pacific States*).

dans les villes échelonnées sur leur passage, comme celle de Nohbecan, rencontrée par Martin Ursua dans sa marche contre Tayasal. Nous en avons aussi des preuves historiques.

Herrera nous dit « qu'au temps où régnaient au Yucatan les chefs de la première branche toltèque, les Cocomes, le pays fut envahi par des gens venant du pays des Lacandons, du Chiapas, etc. Ces envahisseurs errent pendant quarante ans dans le désert et arrivent à dix lieues de Mayapan, au milieu des collines d'Uxmal, où ils élèvent de magnifiques édifices[1] ».

D'après Landa, les Indiens racontent que, du côté du midi, entrèrent au Yucatan des tribus nombreuses avec leurs chefs, et il paraît qu'elles seraient venues du Chiapas, quoique les Indiens ne sachent pas le dire; mais l'auteur le conjecture à cause d'un grand nombre de mots et de constructions de verbes identiques au Chiapas et au Yucatan et parce qu'il y a des vestiges considérables de localités qui avaient été abandonnées; ces tribus allaient, répandant le culte du soleil et de la lune, de Tlaloc et de Quetzalcoatl, leurs divinités principales, vivant en paix avec leurs voisins, et de mœurs si douces qu'il n'y avait entre elles aucune espèce de querelle[2].

Il y eut donc certainement bifurcation à Tikal et, si nous nous en rapportons au récit que fit à Stephens le curé de Santa Cruz del Quiché (l'ancienne Utatlan), il y avait à Coban une grande ville qu'il visita et dont il parle avec étonnement. Personne ne nous a jamais rien dit de cette ville qui a échappé aux investigations des voyageurs; mais en suivant la filiation, il y a toute probabilité que Coban fut une station de cette branche toltèque, qui, à partir de ce point, se dirigea vers l'est, pour aller fonder Copan et Quirigua dans la province de Chiquimula.

Copan, il faut le répéter, était bien vivante au temps de la conquête comme Utatlan, Atitlan, Xelahu, Patinamit et autres villes guatemaltèques, villes détruites par Alvarado, puisque ce fut Hernandez de Chaves l'un de ses lieutenants, qui fut chargé de s'en emparer. C'était en 1530. Selon Juarros, s'en rapportant au témoignage de Francisco de Fuentés, qui visita la ville, le grand cirque de Copan était entier en 1700.

1. Antonio de Herrera, *Histoire générale*.
2. Diego de Landa, *Relacion de las cosas de Yucatan*, § 8.

Les monuments les plus remarquables de Copan sont les idoles monolithes qui ne sont point nouvelles pour nous, puisque nous en avons vu le principe dans les stèles de El-Cayo, Piedras Negras, Lorillard, Tikal, etc., où elles nous apparaissent pour la première fois. Elles représentent des blocs sculptés nous donnant des inscriptions ou des figures dont les monolithes de Copan ne sont que le développement.

Nous trouverons à Copan les mêmes inscriptions, les mêmes bas-reliefs et les mêmes divinités que dans les villes déjà décrites ; seulement Copan nous apparaîtra comme la plus moderne de ces villes, et les faits vont nous le démontrer.

Stephens, lors de son expédition à Copan, se demandait quelles étaient ces ruines et malgré son inaltérable bon sens et les facultés divinatrices qui le distinguaient, l'illustre Américain n'a rien compris aux monuments qui s'offraient à sa vue. C'est que Copan fut la première ville qu'il visita. Il crut d'abord à une civilisation originale qu'il ne pouvait relier, à nulle autre du même genre. Il commençait par la fin, sans le savoir, et ne pouvait se douter qu'il avait devant les yeux les derniers monuments issus d'une vieille civilisation. Plus tard, son jugement si sûr lui fit entrevoir la vérité ; nous nous flattons de n'être que son disciple.

Copan, à notre avis, serait le résultat de la jonction des deux branches d'une même civilisation. D'après Juarros, les villes des hauts plateaux du Guatemala, Utatlan, Itatlan, etc., avaient une autre physionomie que les villes de terre chaude ; c'est que, subissant l'influence du milieu, la branche toltèque du Pacifique avait conservé les traditions de l'Anahuac et avait dû en reproduire, en partie, les maisons, palais et temples et la même manière de vivre que leur imposait ce milieu semblable. Mais cette branche et celle du golfe devaient un jour se joindre ; en effet, ce fut à Copan que, pour la première fois, elles se rencontrèrent et ce fut la première fois qu'il y eut choc, mélange et combinaison des deux styles. A défaut des monuments qui ont à peu près disparu, les idoles qui nous restent vont nous montrer le Toltec que nous connaissons dans toutes ses manifestations religieuses. Nous ne retrouverons plus les bas-reliefs sur dalles, les panneaux, qui meublaient les fonds d'autel de nos temples; ils se sont à Copan et à Quirigua transformés en ces énormes stèles qui mesurent de 12 à 20 pieds de hauteur sur 4 de largeur et 3 d'épaisseur.



Fig. 1. — Statue monolithe de Copan.

Nous avons parlé au sujet de la ville de Kabah dans le Yucatan, qui serait à peu près contemporaine de Copan, de l'exagération de l'ornementation à certaines époques. Le même fait s'est reproduit chez tous les peuples, personnifiant une même période. Nous voyons, en effet, tous les monuments, si sévères de lignes et si sobres d'ornements à l'origine, s'enrichir avec le développement de la civilisation et arriver à la surcharge, à l'afféterie et au mauvais goût. Le composite et le gothique fleuri nous en donnent un exemple et les Arabes du XII[e] siècle, en Espagne, en étaient arrivés à couvrir des surfaces entières d'entrelacs, de méandres, de lettres et de figures ornementales.

Eh bien, les Toltecs de Copan nous présentent un nouvel exemple de cette tendance, on pourrait dire de cette loi, et il n'est pas nécessaire d'être archéologue pour affirmer, à la vue de ces monuments, que nous sommes non pas à l'origine, mais à la fin d'un art.

En effet, les constructeurs ont amoncelé sur chacun de ces monolithes tous les ornements et tous les motifs décoratifs que leurs prédécesseurs avaient répandus sur leurs idoles, leurs bas-reliefs et leurs palais.

Pour les inscriptions, ils ne se contenteront pas d'imiter les caractères anciens, où la figure et quelquefois le corps humain étaient généralement employés ; ils exagéreront cette tradition graphique à tel point que l'une de ces inscriptions sera tout entière formée de groupes humains dans les positions les plus violentes. Ils n'ont pas seulement amoncelé les motifs, ils ont amoncelé les dieux dans une même idole, et nous allons le constater dans les deux stèles que nous allons examiner. La première (fig. 1) nous offre une figure humaine émergeant d'une gueule de dragon et qui nous rappelle Quetzalcoatl ; mais c'est une tête de femme, et le costume dans ses détails nous offre les attributs du Tlaloc de Palenqué, avec ses figures humaines comme ornements de ceinture, figures placées au-dessous d'une guirlande d'épis de maïs, qui appartiendrait tout aussi bien à Chalchiutlicue, la femme de Tlaloc, qu'à Centeotl, la Cérès mexicaine, la déesse des moissons. Nous avons donc là une idole qui nous représenterait à la fois Quetzalcoatl, Tlaloc, Chalchiutlicue et Centeotl. Nous avons déjà vu qu'à Mexico, d'après Sahagun, on réunissait souvent les trois

premiers, dont on célébrait le fête le même jour. Quant aux motifs de décorations, ils sont les mêmes que partout ailleurs.

Mais passons à la seconde stèle (fig. 2) ; ouvrons-la, comme on pourrait le faire d'un triptyque, et nous retrouverons, à peu de chose près, le bas-relief du soleil de Tikal.

La figure est de face au lieu de profil, mais cette face rappelle le profil de Tikal; elle est à front moins fuyant, car ici comme là-bas, l'artiste a encore atténué la déformation cranienne, qui probablement n'était déjà plus de mode. Quant à la coiffure, elle est bien de Tikal et yucatèque à la fois et ses grandes plumes rappellent celles du bas-relief sur bois déjà cité. La tête est surmontée d'une même tête monstrueuse ; les colliers et ornements sont toujours les mêmes et la jupe, car c'est une déesse, est décorée des dessins en losange qu'on retrouve en général sur les vêtements des idoles, en même temps que sur les terres cuites des hauts plateaux. Enfin, le monument, ouvert par le milieu sur l'arrière et développé en une surface plane, nous donnera, sur chacun de ses côtés, une série de caractères identiques à ceux d'El-Cayo, Lorillard, Tikal et Palenqué. La filiation est donc indiscutable.

Dans l'autel que nous possédons au Trocadéro, nous avons des types peut-être un peu nouveaux et ils se trouvent là, mêlés à des types connus. C'est que ce fut à Copan que, pour la première fois, il y eut rencontre et fusion entre deux races, ou plutôt entre les deux branches d'une même famille, demeurées étrangères l'une à l'autre pendant le long laps de temps qui les a séparées; c'est la rencontre, après peut-être deux siècles, des tribus immigrantes toltèques, dont l'une avait suivi les côtes du golfe, et l'autre, la côte du Pacifique. Et cette civilisation de Copan est si bien toltèque, que Diego Garcia Palacio, dans une lettre écrite au roi d'Espagne Philippe II, en 1576, au sujet des monuments de Copan, raconte qu'il les trouva en ruine et les juge supérieurs à quelques édifices de même nature construits par les habitants de ces contrées. « La tradition de ces Indiens, dit-il, leur fait attribuer ces édifices à des émigrés du Yucatan », idée que Garcia Palacio accepte, en face de l'analogie de style de ces monuments et de ceux que l'on rencontre au Yucatan et dans le Tabasco. Voilà bien la filiation que nous avons établie par Tikal.

Nous assistons donc à Copan, et j'insiste, à la fin d'un art ancien,

et à son mélange avec un art également ancien, mais dont la combinaison est venue jeter une note nouvelle dans la civilisation américaine. Nous avons là deux branches issues d'une même source, quoique variant déjà quelque peu dans leurs manifestations artistiques. Le long espace de temps qui les a séparées, leur séjour au milieu des peuplades diverses qu'elles civilisèrent et dont elles subirent nécessairement l'influence, accentuèrent ces différences, de sorte qu'elles durent être assez importantes dans chacune des villes appartenant aux branches toltèques du Pacifique et de l'Atlantique, tandis que nous ne trouvons plus que des nuances dans les villes où les deux se rencontrèrent.

Notre carte des migrations toltèques est facile à suivre : du nord-ouest jusqu'à Tula, nous avons suivi l'itinéraire de Veytia et c'est presque de l'histoire. Ce fut à peu près la même route que suivirent les tribus nahuas qui, plus tard, envahirent le Mexique à tour de rôle et dont la dernière était les Aztecs. Cette route du nord au sud est peuplée de leurs souvenirs, mais l'histoire commencera pour nous à Tula. Suivons donc cet itinéraire des Toltecs, dans leur marche vers le sud après la destruction de leur empire. Cet événement date du commencement ou du milieu du XI[e] siècle (1008, d'après Ixtlilxochitl). « Après leur défaite, dit cet historien, les Toltecs, comme je l'ai avancé, se mirent en marche par la côte sud et la côte nord, pour aller *civiliser* le Tehuantepec et le Guatemala d'un côté, le Goatzacoalco, le Tabasco, Campèche et le Yucatan de l'autre [1] ».

Torquemada nous dit à peu près la même chose et presque tous les historiens sont d'accord à ce sujet.

« Les Toltecs arrivés à la côte, une sous-branche remonte dans la Huasteca, pendant que la branche principale contourne les bords du golfe du Mexique ; elle fonde le Blasillo où se trouvent temples et palais, puis Comalcalco, l'ancienne Centla que nous avons visitée. Ici, une partie s'en détache pour contourner les rives de la lagune de Carmen et pénétrer dans le Yucatan par Potonchan. C'est la branche toltèque dont descendront les Cocomes et à laquelle on peut attribuer Aké, Izamal, Mayapan, etc. Pendant que

1. Ixtlilxochitl, *Relations*. Ap. Kingshorongh, *Antiquities of Mexico*, t. IX, p. 332 ct 333.

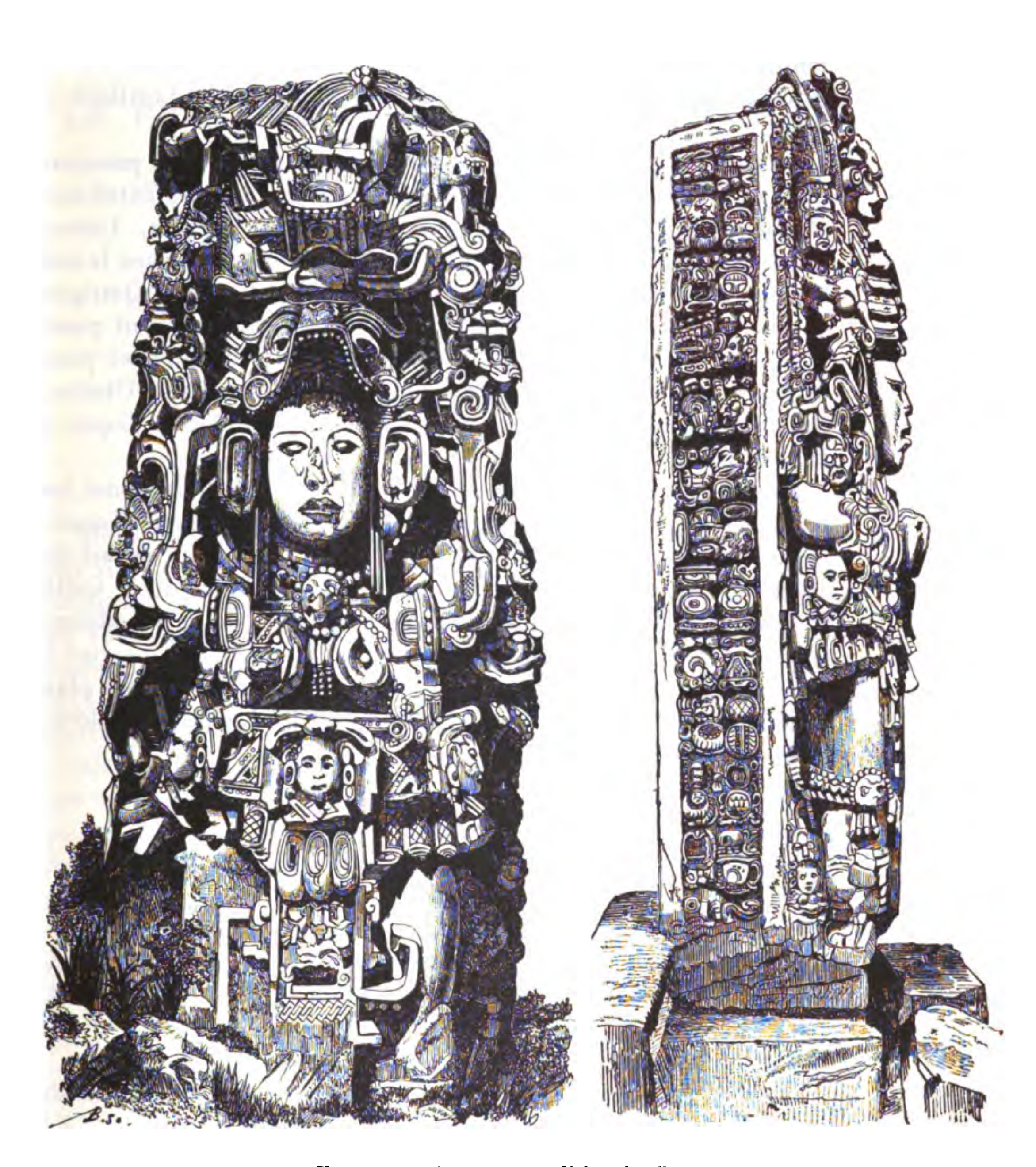


Fig. 2. — Statue monolithe de Copan.

cette branche se dirigeait à l'est, l'autre allait vers le sud pour fonder Tula, Palenqué et Culhuacan Ococingo, remontait l'Usumacinta, pour s'établir à Piedras Negras, El-Cayo, Lorillard et Tikal.

Là eut lieu la bifurcation dont nous avons parlé. Une première branche se dirige au nord, branche dont descendront les Tutul-xius et qui fonda Nohbecan, puis dans la Sierra, Iturbide, Labna, Kabah, Uxmal etc., pendant que la seconde va fonder dans le sud Coban ; elle oblique alors à l'est pour s'établir à Copan et Quirigua où elle se réunit à la branche du Pacifique. Celle-ci avait passé par le pays des Zapotèques, s'était arrêtée à Tehuantepec pour atteindre le Guatemala où elle fonde les principautés de Utatlan, Xelahu, Atitlan, Patinamit, puis elle va se joindre à Copan à la branche nord.

Ainsi donc, nous avons ici les restes d'une civilisation dont les plus anciens monuments dateraient de la fin du XIe siècle : Comalcalco (les plus anciens étant les plus près du point de départ du créateur) ; les plus modernes du milieu du XVIIe : Tayasal. Cette civilisation embrasserait par conséquent une période de six siècles. C'est donc une civilisation relativement moderne et qui n'a rien à faire avec les époques géologiques de l'abbé Brasseur, pas plus qu'avec le cheval fossile des archéologues du *Peabody*, explorateurs de Copan.

LA PREMIÈRE OCCUPATION ALLEMANDE
DU VÉNÉZUÉLA AU XVIe SIÈCLE

PÉRIODE DITE DES WELSER (1528-1556)

Par M. Jules HUMBERT
Professeur agrégé au Lycée de Bordeaux.

Alonso de Hojeda et Amerigo Vespucci avaient abordé, en 1499, aux rives orientales de la lagune de Coquibacoa, dite aujourd'hui de Maracaibo. Ils y avaient vu un groupe de huttes, construites sur un échafaudage de pieux entourés de pirogues, et communiquant entre elles par des ponts-levis tremblants. Comparant alors cette modeste bourgade lacustre à la grande reine de l'Adriatique, les deux voyageurs lui donnèrent le nom de « *Venezuela* », *petite Venise*, ou plutôt, *pauvre petite Venise*. On peut penser, en effet, que cette dénomination ne leur vint pas à l'esprit sans une légère pointe d'ironie, car en espagnol les diminutifs en *zuelo*, *zuela*, indiquent une idée de mesquinerie et même de dérision et de mépris.

Le premier établissement de la région ne fut fondé qu'en 1527 par *Juan de Ampués*. C'était la ville de *Santa Ana de Coro*, dont ledit Ampués fut d'abord nommé *adelantado*[1]. Mais, à peine était-il

1. Sur Ampués, v. Fray Simon, *Noticias de Tierra Firme*, II, 1. — Herrera, *Decades*, IV, vi, 1. — Oviedo y Baños, *Conquista y Poblacion de Venezuela*, l. I, c. 3. — Aristides Rojas, *Estudios historicos* (Caracas, 1891), p. 93. — Baralt y Diaz, *Resumen de la historia de Venezuela*, ch. VIII, p. 147 et sqq. — Klöden (Karl von), *Die Welser in Augsburg als Besitzer von Venezuela und die von ihnen veranlassten Expeditionen dahin* (dans la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, Berlin, 1855, p. 437). — Klunzinger (Karl), *Antheil der*

installé dans son gouvernement qu'il s'en vit dépossédé par des étrangers, par des Allemands.

*
* *

Quelle fut la cause de l'arrivée des Allemands dans la province de Coro? C'est là un point qui n'a même jamais été discuté, car tous les historiens [1] ont répété, sur la foi d'Herrera et de Las Casas, que Charles-Quint, dans le besoin d'argent, avait affermé la nouvelle colonie aux riches banquiers d'alors, les Welser d'Augsbourg. Le seul qui ait émis un doute sur la question est M. Häbler. Dans son étude sur « Une Colonie allemande au Vénézuéla », il dit formellement qu'il ne pense pas que les affaires d'argent des Welser avec Charles-Quint aient été la cause de la cession du Vénézuéla à cette famille [2].

L'étude de la charte originale, non seulement confirme l'opinion de Häbler, mais encore elle nous explique les véritables raisons qui ont décidé le gouvernement espagnol à accepter les services des Allemands. Le décret du 27 mars 1528 [3], portant, comme tous les documents officiels de cette époque, la signature « *Yo la Reina* », de la régente, la reine Jeanne, rappelle que des révoltes graves ont eu lieu dans la province de Santa-Marta, de la part des naturels qui « son bellicosos y flecheros », et ces troubles ont même causé la mort du gouverneur Bastidas. Son successeur Garcia se trouve dans une très grande détresse, et la pacification du pays exige des

Deutschen an der Entdeckung von Süd-Amerika (Stuttgart, 1857). — Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela* (dans l'*Historiches Taschenbuch de Raümer*, Leipzig, 1890, p. 207). — *Archivo general de Indias* (Séville), Est. I, Caj. 2, Leg. 18 : Lettre de Ampués à S. M. sur les services rendus par lui dans les îles.

1. Klöden-Klunzinger, *op. cit.* — Schumacher (H.-A.), *Die Unternehmungen der Augsburger Welser in Venezuela* (Hamburg, 1892). — Topf (H.), *Deutsche Statthalter und Konquistadoren in Venezuela* (Hamburg, 1893, Tome 6 de la *Sammlung gemeinverständlicher wissenschaftlicher Vorträge*, *begründet von Virchow und Holhendorff*).

2. Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela*, p. 210.

3. *Archivo general de Indias* (Séville), Est. I, Caj. I, Leg. 1/27, ramo 7 : Asiento original que el Rey hizó con Enrique Ynguer y Gerónimo Sailer, Alemanes, sobre ir á conquistar la provincia de Venezuela. (Ce titre, qui figure en marge du document, a été ajouté postérieurement.)

dépenses considérables. C'est ici qu'apparaît l'intervention des deux personnages désignés dans le document sous les noms de « Enrique Ynguer » et « Gerónymo Sayler, alemanes, nuestros vasallos ».

Ils ont proposé à la régente d'équiper à leurs frais une flotte de quatre navires ou plus, avec, au moins, deux cents hommes bien armés, afin d'aller mettre l'ordre dans la terre de Santa-Marta. Ils ajoutaient que « près de ladite terre de Santa-Marta et sur la même côte, était une autre terre s'étendant du cap de la Vela et du golfe de Vénézuéla jusqu'au cap de Maracapana ; et ce pays, ils s'offraient à le pacifier et à le peupler, sans que le gouvernement leur donnât d'autre satisfaction que ce qui leur serait accordé par le traité passé avec eux [1] ». C'est ce contrat que contient le traité officiel de 1528.

On remarquera que le nom des Welser n'y est même pas prononcé. On ne peut nier qu'Henri Ynguer et Gérôme Sayler aient eu des affinités avec la famille Welser [2], mais rien ne prouve qu'ils n'aient pas agi d'abord de leur propre initiative et en leur nom personnel. L'intervention des Welser n'aura lieu que deux ans plus tard ; et d'ailleurs, qu'Ynguer et Sayler aient été ou non poussés

1. «... Junto á la dha trra de Santa Marta y en la misma costá está otra trra que es del Cabo de la Vela y golfo de *Bençuela* * (*sic*) hasta el cabo de maracapana... laqual trra vosotros os ofreceis á pacificar y poblar de los dhos hombres y mas, todos muy bien proveidos y armados como dho es, todo á vra costa y mision sin que en ninguno tpo seamos obligados á vos pagar ni satisfazer los gastos que en ello hizieredes mas de lo que en esta capitulación vos sera otorgado... sobre lo qual yo mande tomar con vosotros el asiento y capitulacion siguiente. »

2. Cf. Häbler dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung* de Münich, 1894 (nº 285). Henri Ehinger (orthographe rectifiée par Häbler) s'était trouvé, de temps en temps, au service des Welser.

* C'est la première fois qu'apparaît dans une pièce officielle l'appellation de Vénézuéla. Le nom donné par Hojeda aux cabanes qui bordaient le lac de Maracaibo, n'avait pas encore été consacré par l'usage. Les Espagnols, même après Hojeda, ne disaient jamais côte de Vénézuéla, quand ils parlaient de ce pays, mais côte de Coquibacoa, comme ils disaient Maracapana, Unare, Caracas, Cabo de la Vela, etc. ; ou bien encore ils disaient, d'une façon générale : Terre-Ferme, « *Tierra firme* », appliquant cette dénomination à tout le littoral compris entre les bouches de l'Orénoque et le golfe de Maracaibo, par opposition avec les îles qui avaient été le théâtre des premières explorations. (Cf. A. Rojas, *Estudios historicos*, appendice, p. 51.)

par les Welser à solliciter le droit de faire une expédition à la Terre-Ferme, la chose importe peu; ce qu'il s'agissait d'établir, et ce point nous semble suffisamment acquis maintenant, c'est que la cession du Vénézuéla aux Allemands ne fut pas la récompense de services pécuniaires, rendus au gouvernement espagnol par les banquiers d'Augsbourg. La charte de 1528 est simplement une autorisation de conquête et d'établissement dans un pays pacifié. Elle ressemble à tous les décrets rendus en faveur des premiers conquistadores [1].

Henri Ynguer et Gérôme Sayler étaient donc autorisés, « soit eux-mêmes, ou, à leur défaut, qui que ce fût des leurs, *Ambrosio de Alfinguer* et *Jeorje Eynguer* (sic), frères d'Henri, à découvrir, conquérir et peupler les terres et provinces s'étendant depuis le cap de la Vela, c'est-à-dire depuis les limites de la *gobernacion* de Santa-Marta, jusqu'à Maracapana, ouest et est, nord et sud, d'une mer à l'autre, avec toutes les îles qui sont sur ladite côte, à l'exception de celles qui étaient confiées au facteur Juan de Ampués [2] ».

On peut être tout d'abord surpris de la différence d'orthographe entre les noms d'Ambroise de Alfinguer et George Eynguer, cités pourtant comme les deux frères d'Henri. On s'expliquera cette anomalie, si l'on pense que les actes officiels de cette époque font peu de cas de l'orthographe exacte des noms propres. Le même personnage appelé ici Eynguer a été dénommé quelques lignes plus haut « Ynguer ». Les textes disent indifféremment Ampués ou Ampiés, et le nom de Vénézuela a passé par de nombreuses trans-

1. Elle se termine, comme eux, par un long exposé sur le traitement des indigènes, et ce n'est pas une partie des moins curieuses du document qui, tout en proclamant la liberté des Indiens, autorise néanmoins les *repartimientos*, comme un moyen extrême pour obliger les naturels à embrasser la foi chrétienne et pour sauver leurs âmes.

2. «... vos doy licencia y facultad para que vos o qualquier de vos y en defetto de vos otros Ambrosio de Alfinguer e Jeorje Eynguer hermanos de vos el dho Enrique Eynguer o qualquier dellos, podays descubrir y conquistar y poblar las dhas trras y provincias que ay en la dha costa que comence desde el cabo de la vela ó del fin de los limites y terminos de la dha governacion de Santa-Marta hasta maracapana oeste y este, norte y sur, de la una mar a la otra con todas las yslas que estan en la dha costa, eçeptadas las que estan encomendadas y tiene á su cargo el fator Joan de Ampiés. » (Il s'agit des îles Oruba, Curaçao et Buenaire qui furent laissées à Ampués.)

formations espagnoles : Bençuela, Beneçuela, Valençuela, Besneçuela, Veneçuela, tandis que les Italiens disaient Venecciola[1]. Ambroise Ehinger était facteur des Welser à Saint-Domingue à l'époque dont nous parlons[2]. Il était donc déjà connu des Espagnols qui l'appelaient El Einger ou El Ynger, d'où, par corruption, Alfinger[3].

Entre autres conditions imposées par la charte de 1528 à ses bénéficiaires, il était dit qu'ils enrôleraient cinquante maîtres mineurs allemands, et qu'ils les répartiraient comme bon leur semblerait sur la Terre-Ferme et dans les îles, « afin que par leur industrie, et par leur savoir, on découvrît les mines et veines d'or, d'argent et d'autres métaux qui se trouveraient dans les terres et dans les îles[4] ».

Cette clause ne nous fait-elle pas soupçonner une des raisons cachées pour lesquelles la régente accepta avec tant d'empressement les services des Allemands ? La confiance que l'on avait dans l'habileté des mineurs d'Allemagne qui, mieux sans doute que des Espagnols, sauraient exploiter les mines, pouvait laisser espérer dans l'avenir une source importante de revenus pour la couronne.

En retour de leurs services, lesdits bénéficiaires recevraient le titre honorifique d'*Alguazil Mayor de S. M.*, la dignité d'*Adelantado* et le droit de disposer à leur gré des postes de lieutenants des forteresses, tout cela « pour eux, leurs héritiers et successeurs, à toujours et jamais[5] » ; et celui qui se chargerait de la conquête serait, « *pour tous les jours de sa vie*[6] », gouverneur et capitaine général des terres conquises, avec un traitement annuel de trois cent mille maravédis. Les expressions « pour vous, vos héritiers et vos successeurs, à toujours et jamais » reviennent à toutes les clauses, sauf à cette dernière.

1. Cf. A. Rojas, *Estudios historicos*, appendice, p. 52.
2. Häbler, *Eine deutsche Kolonie in Venezuela*, p. 213.
3. Quelques écrivains allemands modernes, tels que Schumacher, l'appellent même Dalfinger, réunissant à son nom la particule dont on l'anoblissait parfois, comme dans notre document.
4. «... para que con su industria y saber se hallen las mynas y veneros del oro y plata y otros metales que uviere en las trras e yslas. »
5. « Para vosotros y vuestros herederos y subcesores para siempre jamas. »
6. « Para todos los dias de su vida. »

Cela prouve que le titre de gouverneur, ainsi que le traitement qui s'y trouvait attaché, était personnel à celui qui en exerçait les fonctions. En effet, la nomination au poste de gouverneur, proposée par les bénéficiaires de la charte, dut toujours, ainsi que le prouvent les documents des archives, être ratifiée par le gouvernement espagnol. D'autre part, les dignités d'Alguazil mayor et d'Adelantado et le pouvoir de nommer des lieutenants étaient perpétuels et héréditaires, et le fait est grave de conséquences : il est l'indice des droits inaliénables accordés sur la province à Ehinger et à Sayler ainsi qu'à leurs successeurs.

Nous ne pensons donc pas que les droits desdits Ehinger et Sayler qui passèrent bientôt aux Welser, comme nous allons le voir, soient tombés, comme le croit M. Häbler [1], dès 1546, avec la mort de Bartholomé Welser; la preuve en est que, pour déposséder de leur souveraineté les banquiers d'Augsbourg, il fallut de longs procès qui durèrent dix ans, et qu'on ne put les atteindre qu'en démontrant qu'ils n'avaient pas rempli les conditions du traité.

*
* *

Le premier gouverneur allemand, Ambroise Alfinger, d'abord représentant de son frère Henri et de Gérôme Sayler [2], ne tarda pas à devenir celui de la famille Welser. En effet, dans le courant de l'année 1530, Charles-Quint se trouvant à Augsbourg reçut de Henri Ehinger et de Gérôme Sayler une demande concluant à ce que les droits qui leur avaient été concédés sur le Vénézuela fussent attribués à Bartholomé et à Antoine Welser. Charles-Quint écrivit en ce sens au Conseil des Indes, le 20 novembre 1530, et le 17 janvier 1531, une ordonnance était rendue d'après laquelle la souveraineté du Vénézuéla était reportée sur la personne desdits Bartholomé et Antoine Welser [3].

L'ordre de succession des gouverneurs allemands du Vénézuéla n'a pas été, jusqu'ici, établi d'une manière définitive. On donne

1. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 285.

2. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. I, Caj. I, Leg. 1/27, ramo 8.

3. *Id.*, Est. I, Caj. I, Leg. 1/27, ramo 8 : « Capitulaciones sobre descubrir conquistar y poblar limites de Venezuela, encomendadas á Bartholomé y Antonio Velzar. »

généralement à Alfinger, comme premier successeur, *Hans Seissenhofer*, que les Espagnols, vu la difficulté qu'ils trouvaient à prononcer son nom, appelèrent *Juan el Aleman*. Mais on ne trouve, dans les documents officiels, aucune nomination de ce personnage comme gouverneur. La vérité est que Seissenhofer arriva à Coro avec Federmann, lieutenant d'Alfinger, alors que ce dernier était parti pour sa première expédition. En attendant son retour, Federmann fit reconnaître Seissenhofer comme gouverneur intérimaire; mais quand Alfinger revint, ils se portèrent tous deux à sa rencontre et lui remirent les pouvoirs [1].

Après la mort d'Alfinger, survenue à la fin de 1532 ou au commencement de 1533, au cours de sa seconde expédition, le premier évêque du Vénézuéla, *Rodrigo de Bastidas*, fut chargé par l'*Audiencia* de Saint-Domingue de l'intérim du gouvernement [2]. On a diversement apprécié le caractère de ce personnage. L'historien Fray Pedro Simon lui reproche [3] son esprit dominateur, ses vues ambitieuses et un certain machiavélisme, pourrait-on dire, avec lequel il poussa, plus tard, son protégé Hütten dans une entreprise périlleuse, pour satisfaire sa propre soif de l'or.

D'autres au contraire le comblent d'éloges, et, en 1557, alors qu'étant évêque de Saint-Domingue, il était revenu visiter cette église de Coro, pour laquelle il avait conservé une vive affection, l'alcade de Saint-Domingue, José Fernandez de Oviedo, se plaignait de son absence prolongée et écrivait à Charles-Quint de prier l'évêque de revenir au plus tôt dans son diocèse, ajoutant que l'Église

1. V. la relation du 1er voyage de Federmann, parue à Haguenau en 1557 sous ce titre : « Indianische historia. Eine schöne Kurzweilige historia Nicolaus Federmann's des Jüngern von Ulm erster Raise so er von Hispania von Andalosia auss in Indias des Oceanischen meers gethan hat und was ihm allda ist begegnet bis auf seine Widerkunft in Hispaniam, aufs Kurtzest beschrieben ganz lustig zu lesen. ». Traduite dans la collection Ternaux-Compans (*Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique;* t. II : « Belle et agréable narration de M. Federmann le jeune, d'Ulm, aux Indes de la mer Océane, et de tout ce qui lui est arrivé dans ce pays jusqu'à son retour en Espagne, écrite brièvement et divertissante à lire »), ch. II, p. 42-43.

2. Arch. gen. de Indias, Est. I, Caj. I, Leg. 1, fol. 4. L'évêché de Vénézuéla fut créé par bulle du pape Clément VII, en date du 1er juillet 1532.

3. Cf. A. Rojas, *Estudios historicos*, p. 115.

de Saint-Domingue ne pouvait se passer d'un homme aussi bon, aussi charitable et d'un si parfait exemple [1].

Ce qu'on ne peut nier, croyons-nous, c'est que, dès son arrivée sur le sol de la Terre-Ferme, Bastidas n'ait agi en pacificateur et en bienfaiteur. Les Allemands lui ont rendu justice. Häbler loue son impartialité et reconnaît qu'il remplit ses fonctions dans le sens de la conciliation et de l'apaisement [2]. Son premier soin fut de calmer l'opinion surexcitée contre les étrangers; mais son plus grand souci fut de veiller au bon traitement des Indiens. M. Rojas a dit qu'il avait servi la cause de l'humanité et de la civilisation, en s'efforçant « de mélanger la famille indigène avec la famille espagnole [3] ».

Les lettres de Bastidas qui se trouvent aux archives [4], confirment cette opinion et témoignent de ses efforts continus pour empêcher l'esclavage. Les Indiens, dit-il, se vendaient eux-mêmes aux chrétiens à des prix dérisoires (6 castellanos chacun) [5], Bastidas ne peut assez réagir contre cette coutume, ne cesse de répéter aux Indiens qu'ils sont des hommes libres comme les Espagnols, et il favorise, autant qu'il le peut, les mariages entre Espagnols et indigènes.



Le premier successeur officiel d'Alfinger fut Nicolas Federmann. Tous les historiens, sauf Häbler, ne donnent Federmann que

1. «.. es tan buena persona é de tan buen ejemplo, que certifico á VV. MM. le deben mandar que torne presto porque hace mucha falta á esta Iglesia y á toda la ciudad, porque es muy buen hombre é limosnero, é tiene esta Iglesia ques gloria de la ver, é pienso que si por el no fuera, qua no hubiera llegado la labor della al estado en que está. » Lettre de Oviedo, alcalde de Saint-Domingue, à Charles-Quint en date du 21 oct. 1557. — Arch. gen. de Indias (Séville). Audiencia de Santo-Domingo. Cartas de personas seculares, Est. 54, Caj. 4, Leg. 13.

2. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, nº 286. — Cf. Topf, *Deutsche Statthalter*, p. 32.

3. A. Rojas, *Estudios historicos*, p. 117.

4. Arch. Gen. de Indias. (Séville). Audiencia de Santo-Domingo. Ramo eclesiastico, Est. 54, Caj. 5, Leg. 3.

5. *Id.* Lettre de Bastidas à l'empereur du 16 avril 1534 et signée : De V. S. CCM. criado i capellan, Obpo de Veneçuela.

comme lieutenant d'Hohermuth, mais les archives enregistrent sa nomination comme gouverneur, en date du 19 juillet 1533[1]. Cependant, avant même que Federmann ait pris possession de ses fonctions, on lui avait donné un successeur en la personne de George Hohermuth[2] que les Espagnols appelèrent George de Spira, parce qu'il était originaire de Spire[3].

M. Häbler établit fort justement que ce revirement fut dû aux doléances des Vénézuéliens, qui envoyèrent à l'automne de 1534 une ambassade à Madrid, pour protester contre la nomination de Federmann; car ce dernier n'avait laissé que de mauvais souvenirs de son premier séjour dans la province. Mais Federmann, qui fut le mauvais génie des Welser, exerçait sur eux un ascendant tel qu'ils n'osèrent point le rappeler, ni même révoquer sa nomination[4]. C'est ainsi qu'Hohermuth et Federmann se trouvèrent en présence à Coro dans les premiers mois de 1535.

En voulant ménager Federmann, les Welser manquèrent non seulement d'habileté, mais du sens politique le plus élémentaire, et leur conduite portait une grave atteinte à l'autorité de leurs représentants. Hohermuth, le dernier nommé, se trouvait fort gêné d'avoir comme second un homme dont il prenait en quelque sorte la place, et Federmann ne pouvait que se sentir humilié d'être sous les ordres d'Hohermuth. Ils furent assez intelligents pour sortir de cette impasse.

Un arrangement fut conclu entre eux, d'après lequel les forces, pourtant bien faibles, de la province seraient divisées en deux parties, autant que possible égales, et que chacun disposerait de sa part à son gré, sans jamais avoir de compte à rendre à l'autre. C'est ce qui explique qu'ils aient pu, à peu près en même temps, se mettre à la tête, chacun, d'une expédition différente[5].

1. Manuscrit du British Museum, contenant quelques documents relatifs aux Welser qui furent transportés, on ne sait comment, des Archives des Indes à Londres. — Cf. Häbler, dans la *Beilage zur allgemeinen Zeitung*, 1894, n° 286.

2. 28 janvier 1536. — Häbler, *id*.

3. Il signait, d'ailleurs, lui-même ses lettres *Jorje de Spira* (Arch. gen. de Indias, 54, 4, 15).

4. Les archives, du moins, ne contiennent aucune mention de cette révocation.

5. Cf. Herrera, *Dec*. VI, l. III, c. 15. — Oviedo y Baños, l. I, c. 11-14. — Schumacher, ch. VIII et IX. — Klunzinger, ch. VIII et IX. — Klöden, p. 441. — Topf, p. 33-42.

On n'a pas déterminé, jusqu'ici, la date de la mort de Hohermuth. Une lettre des Auditeurs de Saint-Domingue nous permet de combler cette lacune. En date du 24 décembre 1540, ces magistrats annonçaient au Roi la mort de George de Spira et la prise de possession du gouvernement par l'évêque Bastidas [1]. On peut donc en conclure qu'Hohermuth mourut vers le commencement de décembre 1540.

Le second intérim de Bastidas dura jusqu'en mars 1541, époque à laquelle *Philippe de Hutten* fut nommé gouverneur. Nulle figure n'est plus attachante que celle de ce jeune homme loyal et désintéressé, qui contraste d'une manière absolue avec les soudards effrénés comme Alfinger, ou les ambitieux sans conscience tels que Federmann. La lecture des lettres de Hutten révèle un caractère romanesque et aventureux, et, en même temps, un naturel doux et aimant, une âme généreuse et confiante, une intelligence vive et éclairée [2].

Mais une sorte de malédiction semblait s'étendre à tous les délégués des Welser, et Hutten, au cours de l'expédition qu'il avait entreprise dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade, fut assassiné traîtreusement par Carvajal, pendant la semaine sainte de 1546. Avec lui périt son jeune lieutenant, Bartholomé Welser, le fils même du bénéficiaire de la charte de 1531 [3].

1. A la Sacra Cesárea Majestad del Emperador su Real Audiencia de la ysla Española (lettre signée : El Obispo de Santo-Domingo, Presidente — Lizenciado Vadillo — Cervantes de Lorysa — Guevara). Arch. gen. de Indias (Séville). Audiencia de Santo-Domingo. Cartas de personas seculares, E. 54, Caj. 4, Leg. 13.

2. *Zeitung aus India Junckher Philipps von Hutten (aus seiner zum Theil unleserlich gewordenen Handschrift).* In : *Meusel's historischlitterarischen magazin.* Bayreuth und Leipzig, 1785. 1re partie, pp. 51 à 117. Le recueil contient 11 lettres de Hutten. Les mots illisibles du manuscrit ont été laissés en blanc dans l'imprimé.

3. V. Topf, p. 48-55. — Schumacher, ch. XII, p. 135-143. — Klunzinger, XII, p. 95-103. — Klöden, p. 443. - - Oviedo y Baños, L. III, c. 1 et 2. — Castellanos, Elegias, part. II, el. III. — Zeitung de Hutten, p. 107-108 : lettre du vieux Bartholomé Welser annonçant au chanoine Maurice de Hutten la mort de son frère Philippe (Arbon, 23 mars 1547). — Enfin, Arch. gen. de Indias (Séville), 54, 4 15, (Cartas y expedientes de los gobernadores de las provinciás de Caracas y Venezuela), lettre du licencié Tolosa à S. M. (25 oct. 1547), lui annonçant le châtiment de Carvajal.

*
* *

Les dix années qui suivirent furent remplies par les procès des Welser, d'abord avec leur ancien favori Federmann, qui les avait accusés d'avoir frustré le trésor royal de plus de 200.000 ducats [1]. Federmann mourut sans avoir rien prouvé; mais ses accusations n'en avaient pas moins fortement ébranlé la confiance du gouvernement espagnol. L'Audiencia de Saint-Domingue avait toujours, d'ailleurs, été hostile aux Welser et, à trois reprises, elle ordonna contre eux des procès de « résidencia » qui furent instruits, sans résultats, par les licenciés Navarro, Frias et Tolosa.

Les Welser changèrent habilement de politique, et, comprenant, un peu tard, la nécessité de se concilier la faveur du parti espagnol, ils proposèrent en 1548 la candidature de *Juan de Villejas* au poste de gouverneur. Il fut en effet nommé [2] et, lorsqu'il mourut, en 1555, les Welser crurent bien qu'ils ne rencontreraient aucune opposition, en proposant la candidature de *Baltasar Bonifaz* de *Burgos*. Mais le procureur du conseil des Indes qui, depuis les plaintes de Federmann, était devenu l'ennemi irréconciliable des Welser et qui n'avait rien dit, lors de la nomination de Villegas, à cause de la considération dont jouissait ce dernier, éleva son veto absolu contre la candidature de Bonifaz, ajoutant que « l'on ne pouvait plus reconnaître l'autorité des Welser, parce qu'ils n'avaient pas exécuté les clauses de la *Capitulacion* [3] ». C'était faire hardiment changer la face des choses. Jusqu'ici, en effet, on ne s'était attaqué qu'aux actes financiers des Welser; mais leurs détournements étaient impossibles à prouver, et le seul homme qui eût été en mesure de le faire, Federmann, était mort. Aujourd'hui, on faisait appel au contrat de colonisation de 1528 et il n'était pas douteux que les Welser n'avaient pas rempli leurs engagements.

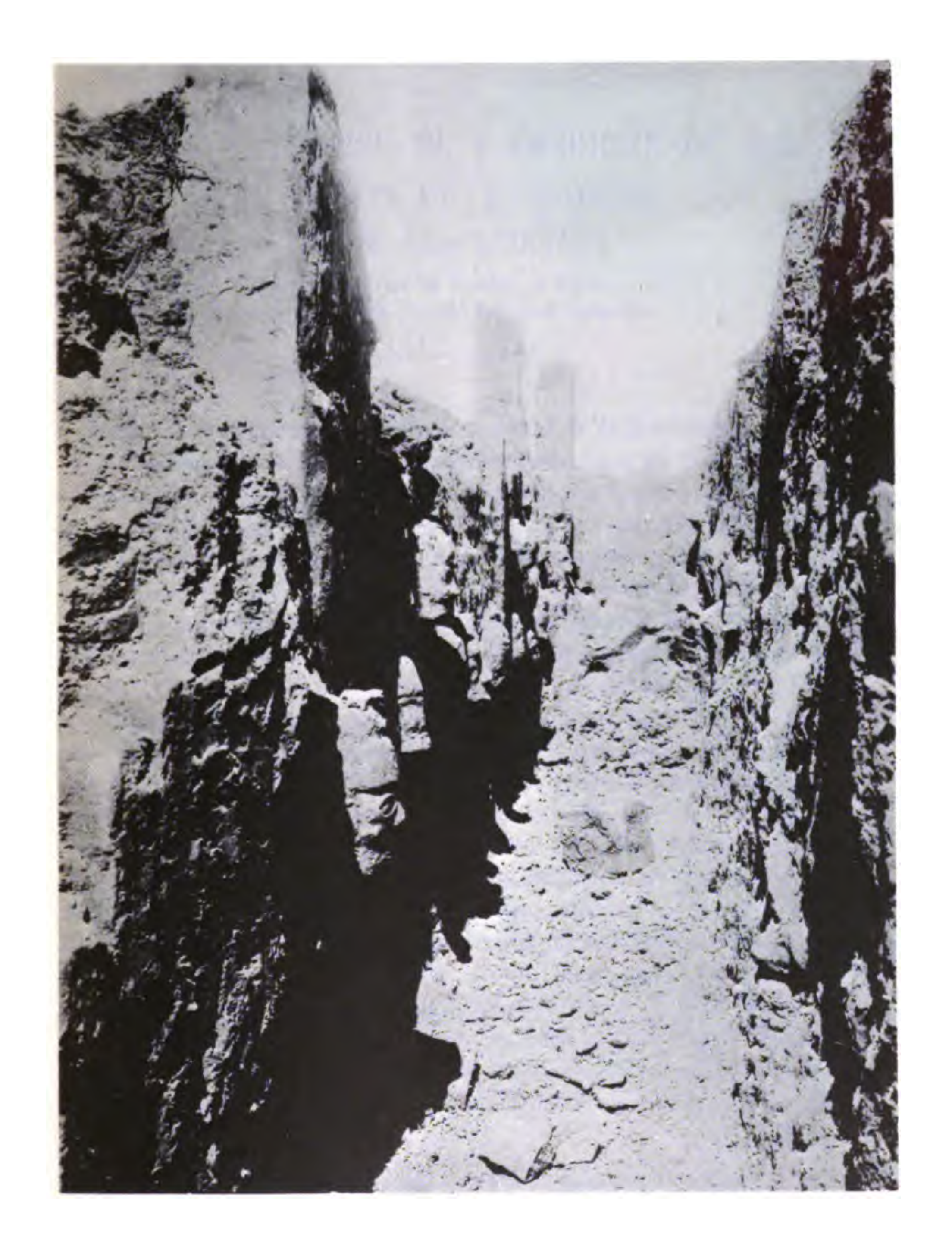
Si le Vénézuéla, en effet, était resté un si pauvre pays, ne rapportant rien à la couronne, c'est qu'au lieu de doter la province d'un gouvernement actif et vigilant, les Allemands s'étaient laissés

1. Arch. gen. de Indias (Séville). Justicia, Est. 49, Caj. 6, Leg. 22/52.
2. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 2, Caj. 2, Leg. 1/14.
3. Arch. gen. de Indias (Séville), Est. 49, Caj. 6, Leg. 22/52.

entraîner par la fièvre de l'or et qu'ils avaient sacrifié aux succès problématiques de leurs expéditions les soucis d'une colonisation solide et productive. La lettre même de la capitulation n'avait pas été respectée. Les Welser n'avaient jamais pris aucune disposition pour bâtir les deux places fortes à la construction desquelles ils s'étaient engagés, et cette négligence était cause que les Anglais et les Français avaient l'œil maintenant sur les bancs de perles du cap de la Vela.

Le Conseil des Indes rendit donc, le 13 avril 1556, un arrêt qui déclarait les Welser déchus de leurs droits sur le Vénézuéla et faisait rentrer la province sous l'autorité directe de la couronne [1]. Cette fois, c'en était bien fini de la domination allemande au Vénézuéla, et on ne trouve dans les documents officiels aucun indice que les Welser aient depuis cette époque exercé quelque influence sur l'histoire de ce pays.

1. Arch. gen. de Indias (Séville). Justicia, Est. 49, Caj. 6, Leg. 22/52.



Fouilles de Georges Courty. Colline de Acapana.

Le mur de façade

L'EXPOSITION

DE LA

MISSION FRANÇAISE DE L'AMÉRIQUE DU SUD
AU PALAIS DU TROCADÉRO

Par M. Léon LEJEAL,

Chargé de cours au Collège de France,
Secrétaire de la Société des Américanistes.

Dans son précédent numéro [1], le *Journal de la Société des Américanistes* analysait les plus importants résultats de la campagne scientifique, menée, l'an dernier, à travers les régions andines de la Bolivie, du Pérou, du Chili et de la République Argentine, par MM. G. de Créqui-Montfort et E. Sénéchal de la Grange. Depuis lors, du 21 mai au début d'octobre, la « Mission française de l'Amérique du Sud » a exhibé ses trésors dans une des galeries du Trocadéro. En attendant les études approfondies qu'elle ne manquera pas de susciter, — et, pour notre part, nous espérons bien en publier quelques-unes, — nous avons plaisir à enregistrer le succès de cette Exposition. Succès parfaitement justifié d'ailleurs : les quatre-vingts ou cent mètres de vitrines offerts aux visiteurs présentaient un ensemble d'une belle et peu commune variété. On aurait même peine à comprendre comment la mission a pu être si fructueuse, dans des ordres de connaissance aussi différents qu'histoire naturelle, géologie et minéralogie, archéologie, anthropologie préhistorique et actuelle, ethnographie moderne, paléontologie, Le rapport préparatoire que M. le comte de Créqui vient de consacrer aux travaux de l'expédition [2] explique cette diversité : « L'objet visé par la Mission, — écrit notre collègue, — était : *l'étude de l'homme des Hauts-Plateaux, de ses langues et de son milieu, dans le présent et dans le passé, depuis le lac Titicaca au nord, jusqu'à la*

1. Voir page 264, 15 avril 1904.
2. Voir *Nouvelles Archives des Missions scientifiques*, t. XII (1904), p. 81-129.

région de Jujuy (*Argentine*) *au sud.* Mon dessein, en le définissant ainsi, était d'établir, en quelque sorte, par nos travaux, un lien entre les études scientifiques qui ont eu lieu au Pérou [d'une part] et en Argentine [d'autre part]. » Si ce plan très vaste put être complètement réalisé pendant une durée d'un peu plus de six mois, nous le saurons, après lecture des monographies que les missionnaires préparent, chacun dans sa spécialité et pour son champ particulier d'investigations. Un fait reste certain, c'est le nombre de documents de marque qu'il met sous les yeux des Américanistes.

*
* *

A parler de ceux qui appartiennent à la zoologie, à la botanique et au règne minéral, j'ai juste les titres d'un simple curieux. Pourtant, ils méritent quelques mots. En rapportant plusieurs dépouilles et le squelette complet du *Taruca*, ce joli cerf bolivien montagnard, la Mission a contribué à fixer la physionomie scientifique d'une espèce particulièrement rare. Par elle, la zoologie s'est enrichie de plusieurs variétés tout à fait nouvelles de poissons du Titicaca et de lézards des Andes. Puma et jaguar, les grands fauves que l'Exposition nous montrait, à côté d'un imposant condor, n'ont rien d'inédit. Mais l'indication des altitudes où ils ont été tués a sa valeur, surtout si on la rapproche des cotes de quelques découvertes archéologiques. Entre 3.800 et 4.200 mètres, ces carnassiers vivaient aux dépens de cantons particulièrement giboyeux. A la même hauteur ou à peu près, les fouilles ont exhumé quelques sépultures, quelques restes d'habitations. Les Andes sont donc habitables et, dans le passé, furent habitées beaucoup plus haut qu'on ne le croit généralement. Les coups de fusil de M. le comte de Créqui et de ses compagnons joignent à leur portée cynégétique une portée historique et documentaire !

Leurs exhumations d'animaux fossiles ne peuvent être, à l'heure présente, que difficilement appréciées. Car une centaine de caisses, retardées en mer, n'ont pu prendre place dans la galerie du Trocadéro. L'ensemble comprend la plupart des fossiles disparus qui ont rendu la plaine de Tarija et ses dépôts d'alluvions célèbres dans les fastes paléontologiques. Le mastodonte et les édentés y figurent, bien entendu; et aussi plusieurs ruminants qu'il n'a pas été

possible d'identifier sur place, mais qui pourraient bien occuper une place à part dans la classification. Au surplus, si les ossements de cette faune ancienne se rencontrent à chaque pas en ces parages, ils ont été fort dispersés par les eaux. On trouve peu de squelettes entiers. Les reconstitutions sont donc malaisées.

L'herbier rassemblé par nos compatriotes, qui ne figure ici qu'en partie, a appris aux botanistes que la *vizcachera*, cette graminée de la *Puna*, si néfaste aux caravanes dont elle décime les bêtes de somme, tient de l'acide prussique ses propriétés vénéneuses, rapidement mortelles. D'autres spécialistes se sont longuement attardés devant les cuivres natifs, les bromures d'argent, les calchopyrites et les minerais d'étain qui attiraient aussi le « profanum vulgus », par leurs teintes étranges, violentes ou délicates, et nombreuses, à réjouir l'œil d'un peintre.

*
* *

Mais les énormes cartes que voici appellent plus impérieusement encore notre attention ; trois d'entre elles surtout. La première, établie sur les relevés topographiques préparatoires du railway Antofagasta-La Paz et Uyuni, et complétée par les collaborateurs de M. de Créqui, détaille au 750.000[e], avec une précision, une abondance dignes de nos cartes de l'État-major français, le modelé de la Bolivie, du nord de l'Argentine et du Chili septentrional. Les détails nouveaux fournis par ce tracé nous aideront certainement à mieux pénétrer l'histoire des migrations humaines dans les Andes. L'utilité des deux autres, dressées par M. le D[r] Neveu-Lemaire, est plus exclusivement géographique. Elles rectifient, sur plus d'un point, les contours traditionnellement attribués aux lacs Titicaca et Poópo et en donnent une bathymétrie assez copieuse, — combien différente des sondages hâtifs de M. Charles Wiener!

Ces trois cartes sont entourées d'une nombreuse suite de photographies et de dessins. Les gens bien informés des choses de l'Américanisme vont tout de suite à ceux qu'ont rapportés MM. Eric Boman, Adrien de Mortillet et Georges Courty. M. Boman avait reçu pour tâche l'exploration de la *Puna Argentine*. Ses découvertes les plus neuves se rapportent à l'art pétroglyphique. Il a augmenté la série

connue des œuvres rupestres à l'air libre, dans l'Amérique du Sud, d'une cinquantaine de spécimens. Mais surtout, il nous a révélé trois grottes à fresques, les deux grottes de *Pucara* et celle de *Chulin* qui, demain, seront classiques dans les traités d'archéologie américaine, comme celle de *Carahuasi* (province de Salta), naguère étudiée par notre collègue, M. Juan B. Ambrosetti. Au reste, la parenté de tous ces divers pétroglyphes de la *Puna* avec les roches gravées des vallées calchaquies est bien évidente. L'expansion, le rayonnement de la culture dite « calchaquie », qu'on localisait jusqu'ici dans la Sierra préandine de Tucuman, tel est un des faits nouveaux que l'expédition Créqui-Montfort permet, croyons-nous, d'établir avec quelque certitude. Les urnes funéraires, provenant des fouilles de M. Boman à *Morohuasi*, à *la Quebrada del Toro*, à *Puerta del Tastil*, à *Tastil* (deux villes préhistoriques complètement ignorées jusqu'ici et très considérables pourtant : l'une d'elles comptait près de six cents maisons), sont suggestives sur ce point par leurs dimensions, leur forme, leur décor. Comme celles de MM. Moreno, Ten Kate, Ambrosetti, ces urnes renfermaient surtout des squelettes d'enfants. Comme elles encore, elles portent les caractéristiques symboles du *sapo*, du serpent, de l'autruche, de la croix, dessinés en noir ou rouge foncé.

Tiahuanaco était, nous l'avons dit en avril, le principal théâtre assigné par les directeurs de la mission aux travaux de nos compatriotes, MM. Courty et de Mortillet. Les objets rapportés par eux, céramiques, *tupus* et autres pièces de métal, pointes de flèches en obsidienne et silex d'une grande diversité et délicatesse de travail, tout cela est en soi remarquable, comme spécimen technique. Nous mettrons surtout à part les percuteurs en quartzite qui sont ici, croyons-nous, signalés pour la première fois, et une sorte d'acrotère de pierre volcanique, tout à fait curieux, en ce qu'il a son homologue dans l'art du Mexique ancien et, pour préciser, dans l'art de la Zapotèque (les mémoires de Marshall H. Saville sur les « Mogotes » de Xoxo et sur Mitla, nous fournissent quelques pièces semblables). En outre, la poterie exhumée par M. Courty avec les cadavres, reproduit certaines ornementations des ruines. On est donc certain, cette fois, de tenir et la dépouille des architectes de Tiahuanaco et les débris de leur industrie. C'est le grand intérêt de cette petite collection, sur laquelle, malgré les conventions arrêtées



Fouilles de Georges Courty. Colline de Acapana.

L'escalier en grès rouge

avec le gouvernement bolivien, les autorités locales ont prélevé la part du lion.

Du reste, à Tiahuanaco, les collaborateurs de M. de Créqui-Montfort s'étaient donné un autre but, et plus haut, que de drainer des pièces de collection. Au mépris de leur santé (l'un d'eux devait tomber gravement malade), MM. de Mortillet et Courty ont voulu : 1° fixer, contre des destructions trop fréquentes, hélas ! la topographie et les divers aspects de la vieille cité préincasique. Et, à cet égard, les plans qu'ils publièrent, les photographies qu'ils ont exposées constituent, même après ceux dus à Wiener, Reiss et Stübel, et, en dernier lieu, Uhle, des documents tout à fait précieux, d'une exactitude plus grande que tout ce qu'on possédait jusqu'à ce jour ; — 2° arracher son secret au monticule artificiel dit de « Acapana ». Sur ce dernier point, nos planches prouvent qu'ils ont bien réussi. Ce sont les reproductions mêmes des clichés représentant deux des principales exhumations de M. Courty : le grand escalier en grès rouge devonien et le mur de façade dont notre note d'avril dernier disait les sculptures grimaçantes, taillées en ronde-bosse et peintes en rouge ocreux. J'aurais voulu vous montrer aussi le petit temple et les idoles monolithes chargées d'ornements qui ne sont pas la moindre révélation de cette reconnaissance à Tiahuanaco. En somme, tout cela constitue d'excellente besogne. Mais voyez à quoi tiennent les choses. Ils étaient là deux bons compagnons, l'un géologue de métier, l'autre archéologue. Ce dernier fut rappelé en France par des obligations professionnelles et c'est le géologue qui fit sortir de terre les vestiges insoupçonnés. M. Courty ne pouvait guère désirer un plus brillant début dans un ordre de recherches nouveau pour lui. Il prétend, d'ailleurs, que ces remarquables découvertes sont œuvre de géologue. C'est la géologie qui, en lui indiquant la présence d'une couche puissante de dénudation, lui a dit : « Creusez et vous trouverez ! ». Voilà un bel exemple de l'appui que les sciences de la nature peuvent prêter aux sciences historiques.

Quoi qu'il en soit, M. de Mortillet n'a que très peu à envier à son heureux continuateur. La poterie sur laquelle il est tombé lui-même à Tarija appartient à un type inconnu jusqu'à ce jour. De cette céramique aux formes grêles, au décor brunâtre assez sommaire et tel, dans son dessin pointillé et ses symboles, que le découvreur a cru avoir affaire à une imitation maladroite d'une céramique plus per-

fectionnée, Tarija n'avait point, d'ailleurs, le monopole. M. de Créqui-Montfort a personnellement fouillé les vallées boliviennes de Pulacayo à Vizicza. Et cette zone, partout, notamment à *Asnapujo*, *Tocarji* (sur le rio Panagua), *Caleria*, *Charcoyo*, *Yura*, ont donné les mêmes produits caractéristiques. On a donc pu les grouper sur les mêmes rayons que ceux de Tarija. La flûte de Pan qui les accompagne n'a rien, disons-le en passant, de particulier à la région. C'est un modèle assez commun de l'ethnographie andine et longuement décrit par M. Mead, dans son étude sur les instruments de musique péruviens [1].

Il n'importe. Ces rapports, ces contacts entre contrées souvent très différentes et très éloignées sont bons à saisir. Après avoir constaté que l'art de Tarija semble s'être répété assez loin vers le nord, observons une autre ressemblance aussi frappante (et à distance plus grande encore) entre les objets exhumés à *Calama* (Chili) par M. Sénéchal de La Grange et les trouvailles de M. Boman dans la *Puna*. Cette fois, ce n'est plus seulement de céramique qu'il s'agit, mais surtout de travail du bois. Tous ces spécimens (dont nous avons surtout remarqué des pelles, des gravures sur calebasse et une cloche) sont dans un état de conservation extraordinaire, imputable à la sécheresse atmosphérique. L'homme de Calama qui se nourrissait de *charqui* (dont la même vitrine nous offre aussi les restes) connaissait cependant les métaux (principalement le cuivre). La momie qui dort maintenant son dernier sommeil dans les collections de M. de Créqui, est celle d'un mineur entouré de son outillage spécial. Le travail des mines était, au surplus, une occupation habituelle de tous ces vieux peuples et la belle série de haches recueillies autour des *Salinas Grandes* de l'Argentine nous en affirme l'exploitation dès la plus haute antiquité.

*
* *

En arrivant au fond de cette longue galerie, ce n'est plus l'industrie humaine seule qu'il serait donné d'étudier en détail, si nous en avions la compétence, le loisir et la place. Une suite de deux

1. *The Musical Instruments of the Incas* (*American Museum Journal*, vol. III, July 1903, supp.).

cents fiches anthropométriques ne prête point à un compte rendu sommaire. Je me borne à noter que toutes les photographies qu'elles comportent, ont été recueillies d'après les procédés du Dr Bertillon. Les épreuves obtenues par ce système respectent absolument, paraît-il, les proportions réelles des choses. Ainsi donc l'anthropologiste serait désormais dispensé, par ces dispositifs spéciaux, de prendre sur le sujet même les mensurations d'usage, étant sûr de pouvoir les retrouver d'après l'image. Si tel était vraiment le cas, le matériel de voyage n'en serait pas sensiblement simplifié, car la méthode anthropo-photométrique exige plusieurs objectifs différents et une chaise assez volumineuse ; mais que de temps gagné !

Quoi qu'il en soit, aux documents photographiques établis par M. J. Guillaume s'ajoutent près de deux cents crânes qui ne font même pas la moitié de la collection. A citer un crâne enfermé dans de la poterie qu'on croirait provenir d'un *mound* du Nord-Amérique, et une mutilation dentaire en pointe triple, inconnue jusqu'ici. Les pièces anciennes offrent généralement toutes les déformations classiques en ces régions. La déformation apparaît beaucoup plus rarement sur les crânes modernes. Elle devient très rare dans les sépultures indigènes les plus récentes ou sur les sujets tout à fait contemporains. Si lente qu'elle soit, la transformation de l'Amérique andine est indéniable.

Examinez plutôt les vitrines que M. de Créqui-Montfort a consacrées aux objets d'ethnographie actuelle. Qu'y trouvez-vous de réellement curieux, parmi ces *bombillas*, ces *tupus*, ces étriers de gauchos dont les modèles sont partout? Un album d'images éclatantes qui retracent à l'usage des petites gens, métis ou indigènes boliviens, les scènes de la vie locale. Comme vision, comme traduction graphique de certaines choses d'Europe, c'est infiniment intéressant ; et comme œuvre de pictographie américaine, tout à fait caractéristique. Or il s'agit d'enluminures, genre Épinal, obtenues au patron et industriellement fabriquées. Quel trait bien probant de modernisme ? A quand l'introduction de l'illustré populaire à un sou ? Lorsqu'il aura fait son apparition, l'Aymara, le Kitchua, la *Chola* persisteront, sans doute, au moins pendant un certain temps, comme individualités ethniques. Leurs figures de plâtre si vivantes et si exactes, que notre ami, Jules Hébert, a modelées pour les organisateurs de cette Exposition, se retrouve-

ront encore là-bas pendant quelques années. Mais il faudra reléguer au rang des curiosités défuntes les costumes authentiques dont ces personnages sont revêtus. Puis, la culture européenne gagnera de la Sierra ou de la Pampa jusqu'à la Montaña, jusqu'au Chaco, jusqu'à la *Puna*, supprimant aussi tout le matériel ethnographique des Indiens de Susques, des Chiriguanos, Tobas, Matacos, etc., qui a été également rassemblé ici avec abondance. Dès à présent, d'ailleurs, les Tobas, pour ne prendre que leur exemple, se viennent louer comme travailleurs de plantation très loin du Pilcomayo natal. L'un des explorateurs a pu entrer en rapport avec eux. Dans le camp très pacifique où il les a photographiés et observés, en échange de quelques menus cadeaux et pipes de tabac, il s'est trouvé en présence de quelques vieillards ou hommes mûrs qui, peut-être, figurèrent au nombre des meurtriers de Crevaux. Ces humanités primitives s'adoucissent ; c'est tant mieux. Mais aussi, elles dépouillent l'originalité de leurs vieilles mœurs. Pour la science, hâtons-nous de les fixer, avant complète disparition.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

SÉANCE DU MARDI 10 NOVEMBRE 1903

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 9 juin 1903, M. le Président, en l'absence du Secrétaire malade, dépouille la correspondance manuscrite qui comprend des communications ministérielles relatives à l'envoi du *Journal* par voie d'échange international, et à la date extrême d'expédition des ouvrages et objets destinés à l'Exposition de Saint-Louis.

La correspondance imprimée comprend : 1° *La route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb* par Henri VIGNAUD ; 2° *Apuntes Viejos de bibliografia mexicana* par Alfredo CHAVERO (M. G. MARCEL, rapporteur); 3° *La Antigüedad del Nuevo Mundo* par Juan B. AMBROSETTI; 4° les périodiques habituels (*Revista del Instituto Paraguayo*, 39, 40 ; 5° *Proceedings of the American Antiquarian Society*, vol. 15, n° 3 ; *Anales del Museo nacional de México*, t. I, n° 2 ; *Boletin del Museo nacional de México*, t. I, n° 3 ; *Annual Report of the Brown University; Globus*, n° 13-18; *Proceedings of the Academy of natural sciences of Philadelphia*, t. LV, Part. I). M. le comte DE TURENNE veut bien accepter d'examiner les *Proceedings of the American Antiquarian Society.*

La séance se termine par une communication de M. E.-T. HAMY sur les voyages de Lesueur, de 1816 à 1837. C'est le complément d'un précédent mémoire de notre Président. Elle fait connaître les itinéraires de Lesueur et ses travaux de toute nature, si intéressants pour l'histoire géographique et cartographique des États-Unis dans la première moitié du XIXe siècle.

SÉANCE DU MARDI 1er DÉCEMBRE 1903

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 10 novembre, M. FROIDEVAUX dépouille la correspondance qui se compose de :

1° Un accusé de réception du Ministère de l'Instruction publique, relatif à l'envoi de la collection du *Journal* à l'Exposition de Saint-Louis ;

2° De différents numéros de périodiques (*Globus*, nos 19 et 20; *Anales del Museo nacional de San Salvador*, n° 4 du tome I; *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. XLII, n° 173, avril-mai 1903);

3° D'une brochure de M. Ambrosetti (extrait des *Anales de la Sociedad Cientifica Argentina*, t. LVI) donnant quatre pictographies de la région des Calchaquis, avec des dessins d'une allure plus réaliste que ceux publiés par le même érudit dans de précédentes études.

M. le Dr Hamy, au nom du Secrétaire général, malade, prie les membres présents de bien vouloir lui fournir, pour le *Journal*, des contributions au mouvement américaniste, à la bibliographie, ou des mémoires originaux

L'ordre du jour appelle une communication de M. Gabriel Marcel sur les Indiens de la Guyane au xviiie siècle, d'après un manuscrit de Lacroix que possède M. Marcel lui-même. Après quelques indications sur ce qu'on peut savoir de cet auteur, M. Marcel met son œuvre à la place qu'elle doit occuper, dans la série des écrits composés sur la Guyane française à la fin du xviiie siècle, et donne lecture des fragments les plus importants du chapitre consacré par Lacroix aux indigènes guyanais

Après cette communication, accueillie par des applaudissements unanimes, le Président annonce qu'il a terminé son étude sur Lesueur, et propose de la présenter à l'Exposition de Saint-Louis, comme hommage de la *Société des Américanistes de Paris* aux Sociétés savantes des États-Unis. Ce travail serait accompagné d'illustrations de tout genre : portrait, cartes, vues, dus à Lesueur lui-même. Il représenterait environ 120 pages. Cette proposition est acceptée avec empressement par la réunion.

M. Désiré Charnay parle ensuite du grand temple de Mexico, à propos de la publication, par M. Eduard Seler, d'un plan donné dans le Sahagun manuscrit de la bibliothèque du Palais-Royal de Madrid. M. Charnay s'attache à montrer que le plan de Sahagun est faux (voir *Journal*, nouv. sér., n° 2, p. 255).

La séance est levée à 6 heures.

SÉANCE DU MARDI 5 JANVIER 1904

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

M. le Dr Hamy souhaite la bienvenue à ses collègues dans le nouveau local que la *Société des Américanistes* doit à son obligeante intervention. Le procès-verbal de la séance du 1er décembre 1903, est adopté, sauf une adjonction relative à la communication de M. Charnay sur le plan du Grand Temple de Mexico.

La correspondance imprimée comprend : 1° *Boletin del Museo nacional de México*, n° 4; 2° *Boletin de la Sociedad geografica de Lima*, n° 2; 3° *Revista*

del Instituto Paraguayo, 41-42; 4° deux brochures, envoi de la « Sociedad geografica de la Paz », relatives aux litiges territoriaux de la Bolivie avec le Brésil et le Pérou ; 5° un spécimen du nouveau journal : *La Correspondance canadienne* ; 6° un travail de M. Genaro Garcia, intitulé : *El plan de Independencia de la Nueva España, en 1808*.

La correspondance manuscrite se compose : 1° d'une lettre de candidature de M. le baron de Villiers du Terrage; 2° d'une lettre du Dr Seler annonçant le prochain jubilé scientifique du Dr Hermann Strebel de Hambourg.

A cette occasion, le Bureau de la Société a félicité le Dr Strebel par une lettre dont M. Lejeal donne lecture, et M. Hamy propose de rendre hommage à la belle carrière américaniste de notre confrère, en admettant celui-ci comme membre correspondant (adopté à l'unanimité).

M. le Président propose à la réunion de statuer immédiatement sur la candidature de M. de Villiers du Terrage, dont il rappelle les recherches persévérantes sur l'histoire de la Louisiane. M. de Villiers du Terrage, présenté par MM. le Dr E.-T. Hamy et Lejeal, est élu, à l'unanimité, membre titulaire de la *Société des Américanistes*.

M. Henri Vignaud offre en hommage à la Société son dernier travail imprimé [*The real Birth-Date of Columbus, 1451*] dont compte rendu figurera au plus prochain numéro du *Journal*.

M. le comte de Turenne analyse les *Proceedings of the American Antiquarian Society* (Meeting semi-annuel de Boston, 29 avril 1903) et signale, comme se rattachant de plus près à nos études, un article sur la navigation du Connecticut par W. de Loss-Love, et une note de M. Andrew Mac Farland sur la première banque établie à Boston en 1681.

L'ordre du jour appelle ensuite lecture de l'analyse de M. Hébert sur la brochure de M. Mead, intitulée : *The Musical Instruments of the Incas*. Ce sujet donne lieu à quelques échanges d'observations. M. Lejeal signale la tendance de presque tous les Américanistes d'aujourd'hui à rapporter indistinctement à la civilisation incasique toutes les manifestations de l'art et de l'industrie dans l'antiquité péruvienne. Il faudrait pourtant admettre que les Incas ne représentent qu'une période, la dernière, de l'histoire ancienne du Pérou. Sous cette réserve, le travail de M. Mead est, comme le montre M. Hébert, une excellente contribution à l'ethnographie musicale. M. E.-T. Hamy rappelle, d'ailleurs, que, depuis longtemps déjà, il avait formulé quelques-unes des conclusions données par M. Mead, notamment quant à la conque marine et aux intonations dont elle semble susceptible.

Au nom de M. Georges Musset, lecture est faite d'une biographie de Bonpland, compagnon et collaborateur de Humboldt. Ce travail, inédit, dû à un habitant de La Rochelle que M. Musset ne nomme point, renferme, à côté de quelques erreurs, des détails peu connus et curieux. Il provoque, d'ailleurs, d'intéressantes remarques de MM. Hamy, le marquis de Peralta et Gabriel Marcel sur la correspondance d'Alexandre de Humboldt, notamment avec Arago.

En fin de séance, M. le Président appelle l'attention de ses collègues sur un

manteau de chef patagon, rapporté par M. Tournoüer. Cette belle pièce, en peau de *huanaco*, décorée sur une de ses faces, et, sur l'autre (la face extérieure, garnie de poils), laissée à l'état brut, se rapproche de plusieurs autres conservées dans les grandes collections ethnographiques (en particulier au Trocadéro).

La séance est levée à 6 heures 20.

SÉANCE DU MARDI 2 FÉVRIER 1904

PRÉSIDENCE DE M. LE Dr E.-T. HAMY, MEMBRE DE L'INSTITUT ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Après lecture du procès-verbal de la séance de janvier qui est adopté, le Secrétaire analyse la correspondance imprimée et manuscrite. La première comprend : 1° *Anales del Museo nacional de México*, t. VII de l'ancienne série, n° du 15 décembre 1903 ; t. I, n° 3, de la nouvelle série) ; 2° *Boletin* du même établissement (n° 5, nov. 1903) ; 3° *Biblioteca histórica y linguistica*, publiée aussi par le Musée de Mexico (livraisons d'août et novembre) ; 4° *Boletin del Cuerpo de Ingeneros de Peru* (1903, n° 3) ; 5° *Proceedings and Transactions of the royal Society of Canada* (2d series, vol. VIII, Meeting of May, 1902) ; 6° enfin les numéros courants du *Globus* (3, 4, 5).

La correspondance, outre une lettre de l'Association syndicale de la Presse agricole, relative à un offre de location à frais communs, se compose : 1° d'une lettre de M. le chevalier VAN PANHUYS, de La Haye. Elle donne sur l'Américanisme hollandais et, notamment, sur la constitution d'un Comité pour l'étude ethnographique du Surinam, d'intéressants détails qui seront publiés au *Journal* (V. I, nouv. sér., n° 2, 15 avril 1904, p. 268) ; 2° d'une lettre de M. le Dr SELER, envoyant le programme de son cours à l'Université de Berlin (V. *Journal*, t. I, nouv. sér., n° 3, 15 octobre 1904, p. 395) et un compte rendu imprimé du jubilé de M. STREBEL (V. *Journal*, t. I, nouv. sér., n° 2, 15 avril 1904, p. 267); 3° d'une lettre de ce dernier, remerciant de son élection comme membre correspondant ; 4° d'une lettre de M. le comte G. DE CRÉQUI-MONTFORT, chef de la mission française dans l'Amérique du Sud, posant sa candidature à une place de membre titulaire.

M. le Président souhaite la bienvenue à notre nouveau collègue, M. le baron DE VILLIERS DU TERRAGE, puis donne la parole à M. le comte DE CHARENCEY pour une communication intitulée : « Notes de Philologie américaine ». Dans ce travail, l'auteur ajoute de nouveaux matériaux aux comparaisons lexicographiques qu'il poursuit depuis longtemps entre l'Ancien et le Nouveau-Monde. Il rapproche, notamment, les noms du renne en ostiak et en algonquin ; du bison et de certains bovidés asiatiques en samoyède et en esquimau ; du cerf en maya et en aïno ; de la chèvre en arabe et en nahuatl. D'autres rapprochements visent le lithuanien et le japonais, d'une part, et le kitchua, d'autre part. Quelques-unes de ces remarques s'appuient sur un passage de Chateaubriand ; d'autres, sur l'autorité de Brinton.

M. Lejeal s'étonne de voir intervenir dans une question de ce genre le témoignage de Chateaubriand. Si l'on a pu, avec quelque raison, suspecter son exactitude, quant aux simples indications qu'il donne de ses itinéraires en Amérique, on doit, *a fortiori*, se défier de sa perspicacité philologique.

M. Jules Oppert approuve la réserve avec laquelle M. de Charencey s'est abstenu de conclure à propos de ces comparaisons. Pour M. Oppert, il s'agit de rencontres purement homophoniques et purement fortuites auxquelles l'éloignement des peuples en cause empêchera toujours d'attribuer une importance scientifique. C'est par l'anatomie et la structure syntaxiques, beaucoup plus que par l'étymologie ou la lexicographie que les langues s'apparentent, et cette parenté, du reste, n'implique pas forcément la communauté de race entre les hommes qui les parlent. M. Oppert croit donc à la nécessité de chercher ailleurs que dans les ressemblances, vraies ou fausses, des vocabulaires, des arguments en faveur du peuplement des régions américaines par l'Asie. Au surplus, cette question, mainte fois agitée, est oiseuse, parce que insoluble, en l'état actuel des connaissances. Pourquoi donc persister à les soulever, si l'on n'est pas guidé par des idées préconçues, des partis pris monogénistes ou, pour appeler les choses par leur nom, par des préoccupations bibliques ?

M. de Charencey se défend de toute arrière-pensée de ce genre. Il juge simplement les analogies dont il s'agit curieuses et bonnes à signaler.

L'ordre du jour appelle la lecture du travail de M. Lejeal sur Centeotl (v. *Journal*, t. I, nouv. sér., n° 2, 15 avril 1904, *Un petit problème de théologie mexicaine*, p. 257). Le but de ce court mémoire est d'expliquer, si possible, les contrastes qu'offre la liturgie, tour à tour humaine, aimable, et horriblement sanguinaire de la déesse rustique des anciens Mexicains. Pour la plupart des Mexicanistes, il y a, en quelque sorte, deux divinités dans la Centeotl : la divinité cruelle d'une tribu guerrière et celle, beaucoup plus douce, des possesseurs primitifs de l'Anahuac. Mais s'il est vrai que les Totonaques, premiers occupants du Val de Mexico, excluaient le meurtre rituel du culte de leurs noumènes rustiques, ils ne montraient pas la même réserve (et M. Lejeal en donne quelques preuves) dans l'hommage qu'ils rendaient à leurs autres dieux. Par ce fait, on est peut-être autorisé à croire que chez toutes les populations de l'Anahuac, vainqueurs et vaincus, envahisseurs et expulsés, le culte de la Terre (Centeotl n'est pas autre chose que la Terre nourrice) avait eu, dans l'origine, une forme également sanglante. Seulement, les Totonaques épurèrent les rites premiers de leur Centeotl, en modifiant sans doute leur conception des divinités agricoles. Au contraire, les Aztèques restèrent fidèles aux habitudes primitives. Au résumé, il n'y a pas là deux personnalités divines différentes, mais deux phases différentes de l'évolution d'un même culte, dont le point de départ est, de part et d'autre, la vertu génératrice et fécondante attribuée au sang humain.

M. le Dr Verneau, sans vouloir aborder le fond de la question, reprend quelques-unes des comparaisons ethnographiques dont M. Lejeal s'est servi pour éclairer l'évolution du culte agricole chez les Aztèques et les Totonaques. Il accepte l'exemple des anciens Romains, mais conteste celui des Polynésiens

(ou, plus précisément, des Maoris), car (et c'est aussi l'avis de M. Hamy), la tombe polynésienne est aussi un pourrissoir. D'autre part, en montrant comment l'effet fertilisateur de l'enterrement des corps a pu mener les Primitifs au labourage régulier et, aussi, au sacrifice humain périodique, l'auteur de la communication sur Centeotl a prononcé le mot de « tumuli ». Or, les régions de « tumuli » sont, en général, stériles et parfaitement impropres à tout développement de végétation, même après fumure.

M. Lejeal répond brièvement, pour se rallier à l'opinion de M. Verneau, quant aux peuples dolomitiques et aux « tumuli ». Mais il fait remarquer que, d'après le contexte, le mot « tumulus » avait, sous sa plume, le sens très général (et peut-être abusif) de tertre. En outre, quant à la tombe polynésienne, son caractère provisoire est-il exclusif de toute végétation ? Il semble, au contraire, que « pourrissoir » et *fertilisation* sont synonymes. Enfin, M. Lejeal prie M. Verneau de ne pas oublier le caractère de pure hypothèse qu'il a donné aux idées émises dans sa note.

La même lecture amène encore un échange d'observations : 1° entre MM. Hamy et Lejeal, sur quelques figures mal élucidées du *Codex Borbonicus* ; 2° entre MM. Oppert, Hamy et Lejeal, à propos de l'intercalation des jours supplémentaires dans le grand cycle de l'année mexicaine.

La réunion se termine par la présentation d'une *pintadera* (M. de Charencey) que M. Hamy estime d'origine chibcha ; par la lecture d'une note de M. J.-M.-Fr. Corral, de Quito, concernant la préparation des « Zanghas », ou têtes humaines réduites et modifiées, comme en obtiennent les Jivaros de l'Ecuador ; par quelques mots de M. Hamy, pour annoncer les découvertes de M. Courty sur la colline artificielle dite *Acapana*, à Tiahuanaco (voir *Journal*, nouv. sér., t. I, n° 2, 15 avril 1904, p. 262) ; enfin, par la lecture d'une lettre où M. le Ministre du Brésil, à Paris, soumet à la Société une inscription moderne sur pierre, trouvée au bord du Rio Rupunumi. M. Marcel veut bien se charger de rechercher à la Bibliothèque nationale, dans les papiers de Klaproth, des renseignements sur ce petit monument.

La séance est levée à 6 heures 15 minutes.

SÉANCE DU MARDI 1er MARS 1904

Présidence de M. Henry Vignaud, vice-président.

Le Secrétaire transmet les regrets de M. le Dr Hamy qu'une indisposition empêche d'assister à la séance. Le même motif fera reporter au mois prochain la communication de M. le Dr Rivet sur les Indiens Colorados de l'Écuador.

Lecture est donnée du procès-verbal de la dernière réunion auquel seront apportées deux rectifications de détail, demandées par MM. le Dr Verneau et de La Rosa. La correspondance imprimée comprend les numéros courants du *Globus*. La correspondance manuscrite se compose : 1° d'une lettre du consul

de Salvador à Anvers (20 février 1904), envoyant, de la part de M. Guzman, directeur du Musée national Salvadorien, la photographie d'une plaque en or repoussé, d'un travail supposé aztèque et représentant une figure humaine, peut-être une divinité. L'objet provient des environs de S. Jacinto (province de Cuscatlan ou « terre des richesses »). L'épreuve envoyée, bien confuse pour permettre une opinion, semble classer la pièce parmi des séries déjà connues et qui, selon la remarque de M. de Loubat, ont souvent inspiré les faussaires ; 2° d'une dépêche du chargé d'affaires de France à Quito, communiquée par M. le Ministre de l'Instruction publique. Elle est relative aux fouilles entreprises avec l'autorisation du gouvernement de l'Équateur sur l'emplacement de l'ancienne Riobamba, par un de nos compatriotes, M. Charles Granger, et elle exprime sur le résultat, soit pécuniaire, soit archéologique de l'entreprise, des espérances que certains des membres présents craignent de trouver exagérées (voir *Journal*, t. I, nouv. sér., n° 2, 15 avril 1904, p. 262).

M. le Président met aux voix la candidature, proposée à la dernière séance, de M. le comte de Créqui-Montfort. M. de Créqui-Montfort, présenté par MM. Hamy et Lejeal, est élu membre titulaire de la Société.

M. le baron de Villiers du Terrage fait hommage de son livre, récemment paru, sur la fin de la Louisiane française. M. Froidevaux veut bien se charger d'analyser ce travail fort important pour le *Journal.*

M. le comte de Turenne signale d'abord deux articles récents de revue, l'un plein d'érudition et d'agrément (« Les Voyages de Pantagruel », par M. Abel Lefranc) ; l'autre, très contestable comme science et comme tendance (« L'Amérique précolombienne », par le Dr Latouche-Tréville). Puis M. de Turenne rend compte de l'ouvrage de M. Vignaud sur la date de naissance de Christophe Colomb, dont il dit tout l'intérêt et la solide documentation.

L'ordre du jour appelle la communication de M. Gabriel Marcel au sujet de l'inscription précédemment soumise au Dr Hamy et à la Société par M. le Ministre du Brésil à Paris (voir plus loin, p. 387, *L'inscription du Rupunumi*). M. Marcel, après avoir indiqué le but réel du questionnaire minutieux joint à l'envoi, déclare, à l'approbation unanime de l'assemblée, qu'une association comme la nôtre n'a pas à prendre parti dans un débat politique. Il n'y a, d'ailleurs, rien à tirer, ni en science, ni en droit, du document dont il s'agit. C'est le calque d'un croquis, lui-même extrait d'un des portefeuilles de la Section géographique de la Bibliothèque nationale, où il accompagne le journal de voyage de Nicolas Horstman, du Surinam au Para (1739). Le monument qu'Horstman a la prétention de décrire a été étudié et dessiné à la diable. Le site n'en est même pas indiqué, l'inscription est notoirement incomplète, par suite, indéchiffrable ; enfin, il n'y a même pas correspondance exacte entre le texte du voyageur et la figure qu'il donne ou qu'il est censé avoir donnée.

Le parole est ensuite prise par M. Désiré Charnay pour sa lecture sur l'œuvre archéologique de Téobert Maler (voir précédemment, p. 289). C'est une longue et minutieuse étude où M. Charnay, tout en rendant pleine et loyale justice à son continuateur autrichien, combat certaines de ses opinions. Il proteste notamment contre la qualification abusive de *Yâxchilan*, substituée par Maler au

nom déjà classique et, du reste, fondé en équité, de *Ville-Lorillard.* M. Charnay s'attache aussi à réfuter quelques-unes des restitutions ou hypothèses topographiques des plans publiés dans le tome II des *Researches of the Usumacintla Valley*, particulièrement en ce qui concerne l'*Acropolis* prétendue de Ville-Lorillard. Enfin, la dernière partie de ce mémoire est consacrée à prouver la modernité et l'origine septentrionale des civilisations du Chiapas et du Yucatan, par de nouveaux arguments empruntés aux derniers ouvrages de M. Maler.

M. Vignaud remercie notre vaillant doyen de sa très vivante causerie qui sera publiée dans le *Journal* ; puis, après avoir annoncé à la Société la mort de son correspondant canadien, M. l'abbé Casgrain, et avoir mis aux voix la date du 12 avril pour la prochaine réunion, il lève la séance à 5 heures 50.

SÉANCE DU MARDI 12 AVRIL 1904

Présidence de M. le Dr E.-T. Hamy, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine.

Après lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté, le Secrétaire dépouille la correspondance. La correspondance manuscrite comprend : 1° des lettres d'excuses de MM. de Turenne et de Charencey ; 2° deux lettres de candidatures, émanées de MM. Auguste Moireau, agrégé de l'Université, publiciste, et Luis Garcia Pimentel ; le premier, présenté par MM. le Dr Hamy et Lejeal ; le second, par MM. le Dr Hamy et le duc de Loubat ; 3° une lettre du Comité d'organisation du Congrès des Américanistes de Stuttgart, invitant officiellement la Société à se faire représenter à la XIVe session ; 4° des avis de réception du dernier numéro du *Journal* (*Library of the Field Columbian Museum ; Davenport Academy of Sciences ; University of California ; Museo Paulista*). La correspondance imprimée se compose : 1° des numéros courants du *Globus* (nos 13 et 14) ; 2° des *Memorias y Revista de la Sociedad Cientifica Alzate* (t. XVIII, XIX ; t. XX, nos 1, 2, 3, 4) ; 3° des *Anales del Museo nacional Salvadoreño* (t. I, n° 7) ; 4° des publications du *Museo nacional de México* (*Boletin*, nos 7 et 8 ; *Anales*, n° 4 ; *Biblioteca*, n° 3) ; 5° des *Proceedings of the American Antiquarian Society* (Worcester's Meeting, october 21, 1903) ; 6° de onze brochures américanistes offertes par M. le Dr Hamy et de deux cartes du Paraguay, offertes par M. le Dr Delisle.

Quant aux deux demandes d'admission, elles sont renvoyées, suivant l'usage, pour examen à la prochaine réunion. D'autre part, M. Froidevaux veut bien accepter de représenter la Société au Congrès de Stuttgart. Il sera, du reste, accompagné de MM. le duc de Loubat, Hamy et Lejeal, délégués à la même session, à titres divers.

M. le Président annonce à l'Assemblée la mort subite de M. Gustavo Baz premier secrétaire de la Légation du Mexique à Paris. Une notice nécrologique sera consacrée à notre regretté collègue dans l'un des plus prochains fascicules du *Journal*.

M. Froidevaux signale deux intéressants documents, en partie inédits, qu'il a examinés dans une récente visite à la bibliothèque de Nantes. Le premier se rapporte au voyage de Laudonnière dont il offre une relation, du reste, incomplète; l'autre, provenant des Archives de l'Amirauté nantaise, concerne les rapports commerciaux de Nantes avec Terre-Neuve et les Antilles, au début du règne de Louis XIV (v. plus loin, p. 386).

La parole est donnée à M. le Dr Rivet pour la communication annoncée à l'ordre du jour sur les *Colorados* de l'Ecuador. Il s'agit d'une famille restreinte (quelques centaines), mais très curieuse, d'Indiens à demi soumis, qui vivent, de temps immémorial dans la région de Santo-Domingo (Haut Toachi), entre la Cordillère occidentale et la mer. Ils se tiennent soigneusement à l'écart des blancs. La particularité de leur langue, l'originalité de leurs mœurs permettent de supposer que cet isolement, bien antérieur à la conquête, remonte à la période incasique et que les Colorados ne subirent jamais le joug des envahisseurs méridionaux. Chrétiens de nom, en réalité toujours dévots à des divinités précolombiennes sidériques et zoologiques, ils sont, malgré la difficulté de leur abord, doux et hospitaliers. Le Dr Rivet a pu séjourner un mois au milieu d'eux et recueillir, durant ce séjour, sur leur anthropologie, leur ethnographie, leur linguistique, de nombreux renseignements dont il donne un court aperçu, promettant de les mettre en œuvre dans un travail d'ensemble destiné au *Journal*. Il termine en insistant sur l'intérêt qu'offre, pour l'histoire ancienne de la région andine, l'étude de ces peuplades primitives. Sa causerie, appuyée par l'exhibition de pièces variées (poteries, armes, outils, instruments de musique, matériel funéraire), est vivement goûtée. M. le Président en remercie le Dr Rivet et lui souhaite, au nom de tous, un égal succès pour le voyage qu'il doit prochainement entreprendre à travers d'autres régions toutes différentes, au sud de la République de l'Ecuador et dans le Pérou septentrional.

En fin de séance, on distribue aux membres présents le tome V du *Journal des Américanistes* (*Voyages de Lesueur*), récemment paru et dédié aux Sociétés savantes des États-Unis, à l'occasion de l'Exposition de Saint-Louis.

La séance est levée à 6 heures 15 minutes.

NÉCROLOGIE

John Wesley POWELL

John Wesley Powell, que la *Société des Américanistes de Paris* s'honorait de compter parmi ses membres correspondants, depuis sa fondation, naquit à Mount Morris (État de New-York), le 24 mars 1834, quelques mois seulement après l'installation de ses parents aux États-Unis. Son père, anglais de nationalité, était ministre méthodiste ambulant. Les exigences du ministère évangélique le retenaient souvent loin du *home*. Aussi le jeune homme le suppléa-t-il, d'assez bonne heure, dans la direction de la famille. L'école rurale fut la seule que put fréquenter le futur savant. Aux lacunes d'une éducation ainsi faite, il devait suppléer, à force d'énergie, par les ressources naturelles d'un esprit très ingénieux. Mais, si développée qu'elle fut, sa culture, on le comprend, n'eut jamais rien de classique, puisque le collège n'y fut pour rien.

A peine homme fait, Powell subvenait à ses besoins en enseignant. En même temps, il poursuivait ses études d'histoire naturelle avec une endurance et un enthousiasme qui résultaient de son parfait équilibre physique et moral. Ses vacances, il les consacrait à excursionner, pour recueillir plantes, coquillages, fossiles et minéraux. Il parcourut ainsi à pied les États de Wisconsin, Iowa, Illinois et Missouri, et fit de nombreux voyages en barque sur les fleuves Missisipi, Ohio et Illinois.

Dès le début de la guerre civile, il abandonne ses recherches scientifiques pour s'adonner avec la même ardeur aux questions militaires. Dans l'armée Nordiste, il atteint bientôt le grade de major. A la bataille de Shiloh, il a le bras droit emporté. Miss Emma Dean, qu'il venait d'épouser, pendant un court séjour de garnison à Détroit, le soigne et l'arrache à la mort. Il n'aura pas désormais de termes assez touchants pour marquer qu'il devait la vie à sa femme, « à sa chère présence, à sa force d'âme, à son dévouement inaltérable, à sa sollicitude habile ».

Cette blessure devait avoir sur toute l'existence de Powell une influence capitale. Mal soignée d'abord, elle lui valut d'atroces souffrances qui ne devaient jamais complètement disparaître, malgré trois opérations pratiquées à de longues années d'intervalle et, la dernière, vers la fin de sa vie. Il fut obligé désormais de recourir aux services d'un secrétaire. Mais, peut-être, cette intervention qui le détournait de toute préoccupation mécanique, en composant, eut-elle pour effet de donner à son style ce cachet de perfection littéraire que nous admirons tous.

Quoi qu'il en soit, la guerre finie, dédaignant les occasions qui s'offraient à lui d'aborder le « business » ou la vie politique, le glorieux invalide revint, sans retard, à ses travaux intellectuels. Appelé comme professeur de géologie à Bloomington (Illinois) et, simultanément, dans la ville voisine de Normal, il organisa en 1867 la première reconnaissance géologique en règle de la zone montagneuse du Colorado. Il resta sur les lieux après le retour de l'expédition vers l'Est et, les années snivantes, entreprit une seconde campagne, dans le programme de laquelle l'enquête géographique se confondait avec les recherches de géologie pure. Les fonds nécessaires étaient fournis par les institutions pédagogiques de l'Illinois et la *Smithsonian Institution*, le personnel militaire des postes de l'Ouest devant, avec l'agrément du Congrès, aider le personnel propre de la mission. Les mois d'hivernage dans les avant-monts occidentaux des Rocheux fournirent à M. Powell une merveilleuse occasion de s'initier à la langue et aux mythes des Indiens Utes [1]. C'est ainsi qu'il aborda l'ethnographie et devint Américaniste. L'été suivant, quatre steam-boats étaient transportés de Chicago jusqu'au point de contact du railway du Pacifique avec le Green-River, et une expédition nouvelle se préparait pour explorer les cañons du Colorado et du Green-River. Le projet d'une navigation de 1,000 milles entre des falaises à pic constituait une phénoménale hardiesse. Sa dramatique exécution valut au jeune major manchot une popularité nationale. Peu de temps après, il était appelé à organiser le Service géographique et géologique de la région des monts Rocheux pour lequel le Congrès vota les ressources nécessaires. L'institution nouvelle, placée dès le début sous le contrôle de la *Smithsonian*, dut bientôt joindre à ses attributions l'investigation ethnologique. Mais, dans l'Ouest, d'autres « surveys » locaux naissaient et se développaient, et leurs progrès même les rendaient rivaux, rivalité qui, dès 1879, amena leur suppression. A leur place furent constituées de toutes pièces les deux institutions centrales, destinées à devenir si célèbres sous le nom de « U. S. geological Survey » et « Bureau of American Ethnology ». C'est Powell qui prit la direction de ce dernier dont il devait faire un organisme scientifique incomparable. Lorsque King résigna (1882) son emploi de directeur du « Geological Survey », deux ans après sa fondation, Powell fut immédiatement désigné pour lui succéder. Il n'abandonna pas, d'ailleurs, le titre et les fonctions d' « Ethnologist in charge », qu'il devait conserver jusqu'à sa mort (23 septembre 1902) [2]; mais il mena de front les deux services jusqu'en 1894, époque à laquelle il se démit de la direction du « Geological ». Au moment où il devenait chef du « Bureau of Ethnology », se fondait la Société d'anthropologie de Washington. Il en fut le premier président et resta pendant sept ans à la tête de cette savante association.

Il fut donc peu de carrières aussi occupées et aussi bien remplies. L'être

1. Voir, pour le résultat de ces recherches, les neuf volumes publiés sous le titre : *Contributions to North American Ethnology*.

2. Dans les dernières années de sa vie, Powell avait abandonné toute la besogne proprement administrative de sa charge à son principal assistant, le Dr W. J. Mac Gee.

intellectuel et moral de John Wesley Powell était tel qu'il fut, et à tout âge, à la hauteur de toutes ses tâches. Aucune circonstance ne le trouvait inférieur à lui-même et les divers théâtres d'activité scientifique où il parut, tour à tour ou simultanément, semblaient également destinés à cet esprit d'élite qui, sur tous, sut donner des preuves de maîtrise. Il eut, du reste, cette bonne fortune particulière de pouvoir s'attaquer à des problèmes non seulement nouveaux, mais fonciers et, en quelque sorte, gigantesques. Le premier qu'il eut à résoudre, c'est, à le bien prendre, celui de sa propre formation. A l'unité politique et morale de sa patrie, il contribua de son sang. Prévoyait-il alors qu'en défendant l'intégrité territoriale de l'Union, il réservait et préparait la solution intégrale des plus grandes questions de géographie, de géologie et d'ethnologie? Powell se fit explorateur, à un moment où l'on pouvait encore explorer sur de vastes espaces. Ses découvertes révélèrent l'importance des faits scientifiques à recueillir et la nécessité d'une organisation, d'une direction centralisées et nationales dans cet ordre d'idées. Il ne se contenta point d'indiquer l'œuvre à accomplir, il la réalisa pratiquement avec la plus grande supériorité.

Peu d'hommes, ainsi chargés d'un double service aussi écrasant et de la rédaction des « Annual Reports »[1], destinés à résumer les opérations du « Geological Survey » et du « Bureau of Ethnology », auraient réussi à mener à bien des travaux personnels. Ce fut pourtant le cas de Powell dont la bibliographie, comme on le verra plus loin, est d'une si belle abondance et d'une si grande variété. On peut même, à ce point de vue, le proposer en modèle à tous les Américanistes, pour l'étendue de sa production scientifique. Géologie descriptive américaine, ethnologie et, par l'ethnologie, anthropologie de l'Amérique, il a abordé tous les sujets avec une égale profondeur, explorant avec un égal bonheur toutes les provinces de l'Américanisme. Et, en dehors de l'Américanisme, que de questions, que de champs d'étude il a marqués profondément de son empreinte ! Tout le monde connaît sa classification des montagnes, et la science nouvelle qu'il a pour ainsi dire créée, cette « phyosiographie », si largement développée en ces dernières années, d'après les idées fécondes qu'il résumait dans les termes devenus classiques de « superimposed drainage », « antecedent drainage », « base-level of erosion ». Sa part contributive aux progrès de l'anthropologie générale dépasse peut-être son œuvre de géologue. Son maître-livre est consacré à la philosophie de l'évolution humaine. Enfin, c'est à la philosophie générale des sciences qu'il voua ses derniers efforts.

En somme, l'originalité et la chance de Powell, c'est d'avoir été, dans tous les domaines qu'il cultiva, un pionnier. Il était d'ailleurs prédestiné à ce rôle par la hauteur lucide de son intelligence. Il avait, pour chaque ordre nouveau de recherches qu'il entreprenait, vite fait de reconnaître l'œuvre à accomplir, d'en déterminer les limites, les possibilités, le programme. L'honneur de l'exécution, il l'abandonnait généreusement à ses collaborateurs et se hâtait vers

1. *Bur. of Amer. Ethnol.*, *An. Reports*, vol. I-XXI; *Bulletins*, nos 1-23. — *U. S. Geological Survey*, *An. Reports*, vol. II-XV; *Monogr.*, vol. I-XXIV; *Bulletins*, nos 1 122; et 10 vol. de « Statistical Papers ».

de nouvelles découvertes. Ainsi donc, à l'œuvre propre de ce merveilleux encyclopédiste, à ce qu'il a trouvé par lui-même, il faudrait ajouter les travaux qu'il a inspirés aux autres, pour arriver à une juste évaluation des services rendus par lui à la science.

Geo. Grant Mac Curdy,
Instructor in Anthropology, Yale University,
New Haven, Connecticut.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ŒUVRE DE POWELL

1875

Exploration of the Colorado river of the west and its tributaries. Explored in 1869-72. Washington, in-4°.

Ancient province of Tusayan, « Scribner's Monthly », XI, 193.

1876

U. S. geological and geographical survey of the territories. Report on the geology of the eastern portion of the Uinta mountains. Washington, in-4°, et atlas de 6 pl., 2 cartes in-folio.

Philosophy of the North American Indians, « Jour. Amer. geogr. Soc. », VIII, 251.

1877

Report on the geographical and geological survey of the Rocky mountains region (1876-77). Washington, in-8°.

Introduction to the study of Indian languages, with words, phrases and sentences to be collected. Washington, in-4° (2e édit., 1880).

1879

Report on the lands of the arid region of the U. S., with a more detailed account of the lands of Utah (2e édit.). Washington, in-4°.

Mythologic philosophy, « Proc. Amer. Assoc. Adv., Sci. », XXVIII, 251.

1880

Sketch of the mythology of the North American Indians, « An. rep. Bur. of Ethnol. », I, 17.

On limitations to the use of some anthropologic data, « An. rep. Bur. of Ethnol. », I, 71.

Wyandot government, a short study of tribal Society, « Proc Amer. Assoc. Adv. Sci. », XXIX, 675 (publié aussi in : *Smithson. Misc. Coll.*, XXV, n° 502; et « An. rep. Bur. of Ethnol. », I, 59).

On the evolution of language, as exhibited in the specialization of the grammatical processes, the differentiation of the parts of speech, and the integration of the sentence; from a study of Indian languages, « An. rep. Bur. of Ethnol. », I, 1-16 (aussi in : *Smithson. Misc. Coll.*, XXV, n° 502, 1881).

1882

On activital similarities, « An. rep. Bur. of Ethnol. », III, LXV.

Outlines of Sociology; annual address of the president, « Trans. Anthr. Soc. of Washington », I, 106 (*Smithson. Misc. Coll.*, XXV, n° 501).

1883

Darwin's contributions to philosophy, «Proc. Biol. Soc. of Washington », 1880-82, I, 60 (*Smithson. Misc. Coll.*, XXV, n° 499).

On limitations to the use of some anthropologic data, « Trans. Anthr. Soc. of Washington », 1881, p. 113 (*Smithson. Misc. Coll.*, XXV, n° 502).

The three methods of evolution; annual address of the president, « Bull. Philos. Soc. of Washington », VI, préface, p. 27 (*Smithson. Misc. Coll.*, XXXIII, n° 543).

Human evolution, « Trans. Anthr. Soc. of Washington », II, 176.

1884

On the state of the interior of the earth, « Science », III, 480.

On the fundamental theory of dynamic geology, « Science », III, 511.

Certain principles of primitive law, « Science », IV, 436.

Marriage law in savagery, « Science », IV, 471.

1885

Inheritance among the ancient Arabs, « Science », V, 16.

On the organization of scientific work of the general government; extracts from the testimony taken by the joint commission of the Senate and House. Washington, in-8°, aussi dans : « Science », V, 51).

The patriarchal theory, « Science », V, 345.

From savagery to barbarism; annual address of the president, « Trans. Anthr. Soc. of Washington », III, 173 (*Smithson. Misc. Coll.*, n° 630).

1886

Indian linguistic families of America north of Mexico, « An. rep. Bur. of Ethnol. », VII, 1.

Map of linguistic stocks of American Indians north of Mexico, « An. rep. Bur. of Ethnol. ». VII, pl. 1.

1888

Evolution in civilized man, « Science », XI, 112.

The course of human progress, « Science », XI, 220.

From barbarism to civilization, « Amer. Anthr. », I, 97.

Competition as a factor in human evolution, « Amer. Anthr. », I, 297.

1889

Evolution of music from dance to symphony (presidential address), « Proc. Amer. Assoc. Adv. Sci. », XXXVIII, pp. 1-21.

1891

The study of Indian languages, « Science », XVII, 71.

1892

On nomenclature and the teaching of anthropology, « Amer. Anthr. », V, 266.

1893

On simplified spelling, « Amer. Anthr. », VI, 193.

1894

On regimentation, « An. rep. Bur. of. Ethnol. », XV, CIV.

1895

Canyons of the Colorado, Meadville, in-4°.

Physiographic processes, « Nation. geogr. monographs », n° 1.

Physiographic features, « Nation. geogr. monographs », n° 2.

Physiographic regions of the United States, « Nation. geogr. monographs », n° 3.
The humanities, « Science », N. S., I, 15.
The five books of history, « Science », N. S., I, 157.
Stone art in America, « Amer. Anthr. », VIII, 1.

1896

Seven venerable ghosts, « Amer. Anthr. », IX. 67.
Certitudes and illusions, « Science », N. S, III, 263, 426, 444, 595.
The absolute and the relative, « Science », N. S., III, 743.
The subject of consciousness, « Science », N. S., III, 845.

1898

Esthetology, or the science of activities designed to give pleasure, « An. rep. Bur. of Ethnol. », XIX, LV (aussi in : « Amer. Anthr. », N. S., I, 1).
The evolution of religion, *The Monist*.
Truth and error ; or, the science of intellection. Open Court, Chicago.

1899

Technology, or the science of industries, « An. rep. Bur. of Ethnol. », XX, XXIX, (aussi in : « Amer. Anthr. », N. S., I, 319).
Sociology, or the Science of institutions, « An. rep. Bur. of Ethnol. », XX, LIX (aussi in : « Amer. Anthr. », N. S., I, 475, 695).
Philology, or the science of activities designed for expression, « An. rep. Bur. of Ethnol. », XX, CXXXIX (aussi in : Amer. Anthr. », N. S., II, 603).
Sophiology, or the science of activities designed to give instruction. « An. rep. Bur. of Ethnol. », XX, CLXXI (aussi in : « Amer. Anthr. », N. S., III, 51).

1900

Lessons of folk-lore, » Amer. Anthr. », N. S., II, 1.

1901

The categories, « Amer. Anthr. », N. S., III, 404.
Classification of the sciences, « Amer. Anthr. », N. S., III, 601.

L'abbé CASGRAIN

Henri-Raymond Casgrain, né le 16 décembre 1831, ordonné prêtre en 1856, est mort à Québec, le 15 février dernier. L'abbé Casgrain a été professeur au collège Sainte-Anne, puis au séminaire de Québec. Souffrant depuis longtemps d'une maladie des yeux, il quitta, dès 1872, l'exercice de son ministère, comme vicaire à la basilique de Québec, pour ne s'occuper que des chères études qui le passionnaient : littérature et histoire.

Pour apprécier toute la carrière de cet homme de mérite, il convient de dire un mot du mouvement littéraire canadien de 1860. Il se produisit en effet, à cette époque, ce qu'on a pris l'habitude d'appeler un réveil littéraire au Canada. Deux hommes venaient de mettre au jour des travaux d'histoire importants sur le Canada : c'étaient Garneau et Ferland. Ce fut en quelque sorte le signal qui donna l'éveil aux jeunes imaginations contemporaines du poète Crémazie.

Les premières manifestations romantiques de la littérature française n'avaient pas encore séduit les lettrés du pays qui étaient surtout les prêtres, les hommes de professions libérales et les politiciens. Les uns et les autres avaient eu jusqu'alors des occupations d'un ordre plus terrestre, nous voulons dire les luttes politiques et nationales pour les libertés et les droits civils, que disputait âprement aux Canadiens l'oligarchie anglaise de cette époque. Les romantiques (anglais et allemands) de la première heure étaient à peu près ignorés. Lamartine, Brizeux et Chateaubriand fascinèrent les premiers chevaliers de la littérature canadienne.

Les historiens Garneau et Ferland ont peut-être été eux-mêmes les premiers représentants du romantisme littéraire en notre pays. L'abbé Casgrain écrivit alors ses « Légendes ». Crémazie, Étienne Parent, J.-C. Taché formaient le cénacle intellectuel de l'époque. Lisez la description que fait de cet aréopage fervent l'abbé Casgrain, dans sa notice sur Crémazie, le poète libraire dont les malheurs financiers amenèrent l'exil en France.

L'abbé Casgrain a été un des plus vaillants apôtres des lettres et le plus enthousiaste admirateur de cette époque de réveil littéraire. Il n'a pas pu résister au souffle de la poésie qui l'inspirait ; il fit des vers. Son œuvre est, du reste, très variée ; mais c'est surtout à l'histoire qu'il donna ses soins les plus diligents. On a de lui une *Vie* de religieuse canadienne : *la Mère Marie de l'Incarnation ;* l'*Histoire des familles Jétu*, *Bonnenfant*, *Dionne et Perrault ; Montcalm et Levis* ; *Une seconde Acadie ; Voyage au pays d'Évangéline* (couronné par l'Académie française). L'abbé Casgrain venait très souvent en France (presque tous les ans), pour recueillir au Ministère des Colonies les correspondances officielles des dernières années de la domination française dans la Nouvelle-France. Il a laissé des collections de documents très précieuses pour l'histoire du Canada et des *Mémoires*. Il a collaboré à plusieurs revues canadiennes, entre autres le *Canada français* et le *Foyer canadien*, dont il fut un des fondateurs.

Il aimait la France et y comptait beaucoup d'amis et d'admirateurs ; il était profondément français et patriote. Son amour de l'histoire et des héros de l'histoire lui inspirait des réflexions sentencieuses parfois et des raisonnements sur la cause et la conséquence des faits, qui ne sont plus guère en usage dans les systèmes historiques nouveaux. Profondément croyant, il jugeait les événements à travers les dogmes du christianisme sur la providence et les mérites immanents des vertus humaines.

Les Acadiens proscrits auront eu en lui non seulement un historiographe, mais un avocat fougueux et dévoué. Je ne crois pas que, si l'abbé Casgrain eût vécu à l'époque de la persécution du peuple dont il retrace l'histoire, il eût péché par excès de prudence à l'égard des bourreaux de l'Acadie. Je n'en veux pour preuve que le reproche qu'il adresse aux curés acadiens d'avoir trop prêché la soumission aux Anglais.

Les faussaires de l'histoire de l'Acadie ont reçu, grâce à lui, des fustigations méritées, et la mémoire de Casgrain, comme celle de l'historien acadien Richard, sera conservée avec piété par le peuple de la Nouvelle-Écosse.

Que de papiers, de mémoires il a exhumés des fonds d'archives, tant en

Anglęterre qu'en France et en Canada même, pour faire la lumière complète sur l'histoire de ce grand *dérangement* de l'Acadie ! Les archives et les papiers d'état civil du peuple proscrit en 1755 avaient été en grande partie détruits ; raison de plus pour ce chercheur patriote de tâcher d'en ressusciter quelque chose. Et avec quelle joie ne les mettait-il pas au service de cet autre historien — français celui-là — de l'Acadie : Rameau de Saint Père ?

J'ai dit qu'il comptait de nombreux amis en France ; c'est la vérité. Et s'il aimait cette mère-patrie, il mettait un zèle ardent à lui faire connaître sa patrie canadienne et à attirer sur elle l'attention publique. Aussi bien, c'est ce que dit avec émotion Mgr Hétu, dans une biographie écrite le lendemain de sa mort.

Son œuvre littéraire restera au Canada non seulement comme une manifestation brillante de son esprit supérieur, mais surtout comme l'effort héroïque d'un apôtre des lettres et de l'histoire. Il a encouragé de toutes ses forces la culture des lettres françaises; il a stimulé de nombreuses intelligences hésitantes ; en un mot il a donné une impulsion puissante aux recherches historiques et a répandu l'amour du travail intellectuel où il demeurait stationnaire.

Quand sa cécité s'accentua dans ses dernières années — à l'âge de 73 ans — il déposa la plume avec regret, en déclarant qu'il se séparait de *la meilleure compagne de sa vie*, *de sa meilleure amie*, *la confidente de toutes ses joies et de toutes ses tristesses*. Dans une expression de douleur naïve et un peu romantique, mais assurément très sincère, il écrivait alors que désormais « sa vie ressemble à l'un de ces parterres abandonnés que le souffle de l'hiver a dépouillés de toutes ses fleurs. Une dernière, plus vivace que les autres, restait debout et s'obstinait à fleurir, dit-il, malgré les rigueurs de la saison... un coup plus violent de l'aquilon vient de la jeter par terre (sa plume). J'attends la fin dans ce désert morne et désolé..! »

Il aura sa place dans l'histoire de la littérature du Canada. Ses biographes s'accordent pour vanter les qualités de son esprit qui était vif et agréable, son entrain personnel et le charme de sa conversation chaude et spirituelle. Mgr Hétu le dit en des termes d'une honnêteté aussi spontanée que franche : « J'ai eu le bonheur d'être son compagnon de voyage à l'étranger, et cela à plusieurs reprises. Eh bien, il m'a toujours semblé éclipser tous ceux qui se trouvaient avec nous, Canadiens et autres, soit sur les bateaux, soit dans les hôtels ».

L'abbé Casgrain était membre de la Société royale du Canada et membre correspondant de la Société de géographie de Paris.

Il faisait partie de la Société des Américanistes de Paris et je m'associe à cette savante Compagnie, dans le sentiment de deuil et de profond chagrin où nous jette la mort de cet homme de grand caractère et de talent.

Edmond J.-P. Buron,

Ancien élève de l'École Normale supérieure de Paris.

BULLETIN CRITIQUE

Franz Boas : *Kwakiutl Texts.* — L. Kroeber : *The Arapaho Indians.* — Clarence B. Moore : *Certain Aboriginal Remains of the Northwest Florida Coast.* — *Mounds Central Florida West Coast. Apachicola River.* — *Discussion as to Copper from the Mounds.* — Carl Lumholtz : *Unknown Mexico* (L. Lejeal). — Ed. Seler : *Das Pulquegefäss der Bilimekschen Sammlung* (Ed. de Jonghe). — George Byron Gordon : *The Hieroglyphic Stairway. Ruins of Copan.* — Auguste Plane : *A travers l'Amérique équatoriale. Le Pérou.* — *A travers l'Amérique équatoriale. L'Amazonie.* — Albert Perl : *Durch die Urwälder Sudamerikas* (L. Lejeal). — Juan B. Ambrosetti : *Antigüedades Calchaquies.* — *El Sepulcro de la Paya.* — *Algunos vasos ceremoniales de la Region Calchaqui.* — *Cuatro Pictografias de la Region Calchaqui.* — *Las Grandes Hachas de Patagonia.* — *Antigüedad del Nuevo Mundo* (Dr Capitan). — Dr R. Verneau : *Les anciens Patagons.* — Elie Reclus : *Les Primitifs* (L. Lejeal). — Henry Vignaud : *The Birth real Date of Columbus* (Comte Louis de Turenne). — *L'Année sociologique* (L. Lejeal).

Franz Boas and George, 1902, Hunt. *Kwakiutl Texts.* New-York, the Knickerbrocker Press, in-4° de 402 p. (vol. V, Part. I et II des *Memoirs of the American Museum of Natural History*).

Je veux simplement signaler cette somptueuse publication à ceux qu'intéresse la linguistique américaine. La compétence me manquerait pour un compte rendu détaillé, surtout pour une appréciation. Les textes dont il s'agit ici, recueillis dans Vancouver et sur la côte adjacente du continent septentrional, par un résident qui parle l'idiome Kwakiutl comme sa langue maternelle et qu'un long séjour a familiarisé avec l'ethnographie du Nord-Ouest, ont été transcrits selon le système graphique imaginé par le professeur Boas, de Columbia University. C'est aussi M. Boas qui a surveillé et revisé l'impression de cette espèce de chrestomathie. Pour cette direction, il s'est assuré le concours d'un sang-mêlé Nimkisch, de la baie de l'Alerte, habitué aux travaux de ce genre par une précédente traduction des Évangiles en langue Kwakiutl. L'œuvre, sortie de cette triple collaboration, semble donc présenter toute garantie et mériter toute confiance. On notera, du reste, l'aveu loyal des éditeurs, au sujet de l'incertitude et de la confusion grandes qui dominent encore la phonologie des peuples de race colombienne. M. Boas distingue en Kwakiutl onze voyelles différentes, dont trois espèces d'*e*, trois *a*

et trente-deux consonnes. Mais il confesse que les naturels eux-mêmes sont en désaccord sur la prononciation des lettres finales. Il est donc permis d'espérer que l'avenir et de nouvelles recherches apporteront une simplification alphabétique. La traduction qui accompagne les textes est souvent double, comprenant, à côté d'une version en anglais littéraire, un mot à mot interlinéaire qui permettra de saisir le mécanisme syntaxique (assez simple, du reste, en apparence). L'ouvrage se divise en quinze sections, d'après les tribus et les localités où les originaux furent recueillis. Inutile de dire que les histoires d'animaux, surtout d'animaux marins, occupent une très large place dans le recueil. Mais on y trouvera aussi des récits mythiques ou semi-historiques. Les uns et les autres ayant été reproduits sans commentaire d'aucune sorte, la lecture n'en saurait instruire si l'on ne consultait auparavant les études classiques de M. Boas sur les peuplades de la région : *First general Report of the Indians of British Columbia* (Newcastle, 1889), et *The Social Organization and the secret Societies of the Kwakiutl Indians* (Washington, 1895, repr. from *Report of the U. S. National Museum*).

Alfred L. KRŒBER. *The Arapaho*. New-York, the Knickerbrocker Press, 1902, in-8° de 150 p., 31 pl. h. t. et 46 fig. (vol. XVIII, Part. I du *Bulletin of the American Museum of Natural History*).

Les Indiens Arapaho avaient déjà été étudiés, il y a une douzaine d'années, par M. James Mooney, dans un travail paru sous le titre de *Ghost-Dance Religion* (cf. *XIVth Annual Report of the Bureau of Ethnology*, 1892-93). La présente monographie complète (et, parfois, rectifie) sa devancière. L'auteur, plus heureux que M. Mooney, a pu, pendant deux ans, observer de près tous les groupes d'Arapaho, qui sont assez dispersés, puisqu'on en trouve dans l'est du Colorado, dans l'Oklahoma, dans le Wyoming sud-oriental et dans le Montana septentrional (ce dernier groupe est connu sous le nom de Gros-Ventre). M. Krœber a divisé son étude en deux parties. La première, la plus courte (p. 1-35), n'est pas la moins intéressante. Outre des détails précis sur les diverses tribus arapaho, leur situation géographique, les noms qu'elles se donnent à elles-mêmes, leurs ressemblances, leurs différences, les rapports qu'elles présentent avec les autres rameaux de la famille algonquine (Djibway, Cheyenne, etc.), on trouvera dans cette « General Description » bien des faits curieux sur la constitution de la famille. Pour les mieux pénétrer, M. Krœber a fort ingénieusement demandé le fil conducteur à la linguistique. Les dialectes Arapaho et Gros-Ventre lui ont fourni, chacun, environ vingt-cinq termes distincts, désignant la parenté ou l'affinité. Or l'abondance du vocabulaire, dans cet ordre d'idées, est, on le sait, un reflet de l'état social. Elle implique souvent des prohibitions rigoureuses, quant aux mariages entre parents ou alliés. Tel est, en effet, le cas chez les Arapaho. Par contraste, leur coutume ne réglemente en rien l'union des individus non parents et permet la polygamie dans une certaine mesure.

Sans doute, comme il s'agit ici d'une nationalité peu nombreuse, ces usages ont dû entraîner les Arapaho à rechercher des alliances en dehors de leurs tribus. On regrette que M. Krœber n'ait pas tourné de ce côté ses investigations. Il nous dédommage, en s'étendant sur les cérémonies matrimoniales, la condition de la femme, les purifications que lui imposent la maternité ou certaines époques physiologiques, les habitudes de puériculture (à remarquer un curieux paragraphe sur les berceaux), les rites funéraires et les croyances.

A l'industrie indigène est consacré le second chapitre de cette brochure. En l'intitulant « Decorative art and Symbolism », l'auteur a nettement indiqué son but. Il a négligé, de parti pris, les questions de technique. D'ailleurs, elles ne nous auraient rien appris de nouveau (les procédés manuels des Arapaho sont ceux de tous leurs congénères. Comme tant d'autres clans de la Prairie, ils ont cessé, — s'ils l'avaient jamais connue ? —, de pratiquer la céramique). Notre ethnographe a donc cru préférable d'insister sur l'ornementation qui rehausse de broderies ou de peintures les produits usuels de fabrication arapaho : mocassins, bottes, brassards, coiffures, berceaux, sacs, etc... Tous les objets que M. Krœber a rapportés au *Museum* de New-York, reproduits en d'excellentes planches, sont, à ce point de vue décoratif, commentés minutieusement, d'après le témoignage des décorateurs eux-mêmes. Peut-être ce commentaire confond-il un peu trop fréquemment entre le symbolisme et la convention. C'est, je l'ai dit déjà (cf. *Journal de la Société des Américanistes*, nouvelle série, n° 1, p. 84), une confusion familière aux savants américains. Quel symbolisme, par exemple, comporte l'emploi de la couleur rouge, pour représenter le sang, la terre, les rochers, le soleil couchant ; l'emploi du bleu, pour représenter le ciel ; l'emploi du jaune, pour figurer le soleil en son plein et, par suite, le jour ; celui du vert, qui signifie la végétation ? Il ne se peut rien de plus clair, de moins enveloppé, de moins symbolique en un mot. Où commence la création du symbole, c'est quand le décorateur arapaho peint en rouge ses élémentaires bonshommes à la suite d'une assimilation entre la vie, la génération et l'humanité ; ou quand il représente la jeunesse par une silhouette jaunâtre, de la même couleur que le soleil levant. Appliquée à certains dessins dont M. Krœber donne le spécimen, l'épithète de « symbole » n'est pas plus exacte. Ce sont, en majorité, des traductions, des reproductions imparfaites ou schématiques des choses considérées par l'ouvrier Il les a figurées ainsi, par inexpérience ou par tradition de métier ; il n'y a caché aucun sens mystérieux. Il tente, cependant, d'évoquer parfois de véritables idées abstraites. Mais M. Krœber avoue lui-même que le cas est relativement rare. En effet, sur 499 dessins examinés par lui, il n'en rapporte que 27 à des abstractions, parmi lesquels l'*Hiiteni*, signe de la vie et de l'abondance (prosperity). 45 autres signes visent à reproduire les êtres du règne animal ; 10, seulement, les végétaux ; 40, le ciel et les phénomènes célestes ou astronomiques et le feu (comment la croix, très fréquente, indique-t-elle l'étoile du matin ? C'est ce qu'il aurait fallu montrer) ; 173, la terre et les phénomènes terrestres ; 55, l'eau, les fleuves et les choses de l'eau ; 149, enfin, les objets de l'industrie eux-mêmes (la tente arapaho revient à profusion).

Cette statistique prouve, avec la coutumière éloquence des chiffres, que l'art

arapaho est plus réaliste qu'autre chose. On pourrait aussi conclure qu'il est foncièrement individuel et fantaisiste, car la représentation du même objet varie très souvent d'une image à l'autre. Voyez plutôt les diverses figures de l'*Hüteni* (pl. XXXI). L'ensemble témoigne, au surplus, d'un certain goût, d'un certain sentiment de l'harmonie des lignes et couleurs. Nous tombons d'accord sur ce point avec l'auteur. Où nous regrettons de n'être point de son avis, c'est lorsqu'il a cru devoir laisser de côté les objets rituels oureligieux. Une enquête anthropologique aurait été aussi la bienvenue. Une autre recherche utile aurait pu porter sur le passé de ces Indiens dont M. Krœber décrit avec tant de soin l'état actuel. Elle ne doit pas être impossible, puisque les premiers blancs qui aient pris contact avec les Arapaho ont été des Mexicains, c'est-à-dire des Espagnols. Espérons que tous ces sujets d'étude nous vaudront, un jour, un nouveau volume dans les Annales de la *Morris K. Jesup Expedition.*

Clarence B. MOORE. *Certain Aboriginal Remains of the Northwest Florida Coast.* Philadelphia, P. C. Stockhausen, 1901-1902, 2 vol. in-4° de 97-232 p., cartes et fig. (Extr. du *Journal of the Academy of Natural Sciences of Philadelphia*, t. XI, p. 419-516; t. XII, p. 125-357).

— Id. *Certain Aboriginal Mounds of the Central Florida West Coast — Certain Aboriginal Mounds of the Apalachicola River.* Philadelphia, P. C. Stockhausen, 1903, in-4° de 188 p., cartes et fig. (Extr. du *Journal of the Academy of Natural Sciences...*, p. 362-494).

— Id. *Discussion as to Copper from the Mounds.* In-8° de 57-XVI p. (Extr. de l'*American Anthropologist*, vol. 5, n° 1, Jan. March, 1903).

Les trois premiers des quatre volumes que nous avons reçus de M. Moore échappent à toute analyse. Ils sont purement descriptifs. L'auteur, poursuivant l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie, a, depuis l'année 1900, fouillé, sur la côte floridienne, 84 *mounds* entre Apalachee-Bay et Cedar-Keys, et 18, de Cedar-Keys à Tampa-Bay. Le long de la rivière Apalachicola, limite des États de Floride et de Géorgie, il en a ouvert 14. Au bord du Tombigbee qui se joint à l'Alabama, pour former le Mobile-River, il a reconnu une centaine de tumulus et camps fortifiés (*camp-sites*). C'est le compte rendu méthodique de ces explorations qu'il a tracé dans les beaux albums en question. Le plan suivi est celui de tous ses ouvrages sur les antiquités de la Floride, depuis 1894. En un paragraphe plus ou moins long, selon l'importance des découvertes, on trouvera donc une description topographique, un récit minutieux (j'allais écrire : un procès-verbal) des fouilles, un inventaire détaillé du matériel archéologique mis à jour, enfin

l'étude raisonnée des modes de sépulture. De magnifiques phototypies, d'après les dessins ou clichés de M. Moore lui-même, illustrent le texte. Sans doute, ce procédé d'exposition comporte quelque monotonie. Mais la rédaction d'un bon catalogue de faits, bien complet, est, en bien des cas, le meilleur moyen de servir la science. Pour nous en tenir au peuple mystérieux des *Mounds-builders*, que de théories prématurées il inspira, que les observations ultérieures ont démenties ! Le catalogue de M. Moore approchant de sa fin, nous espérons, du reste, qu'un jour ou l'autre il en résumera la substance en une belle synthèse et formulera les conclusions que tant d'années de recherche lui ont suggérées sans doute.

Quoi qu'il en soit, les données les plus remarquables qu'il nous fournit aujourd'hui sont les suivantes :

1° Dans les quatre régions considérées, la céramique, toujours très habile, très originale, très éloignée de toute influence européenne, s'apparente par la technique et le décor (tantôt peint, tantôt modelé et, souvent, les deux à la fois) aux spécimens déjà observés dans les autres provinces de l'archéologie des *Mounds*. Si M. Moore se permettait de conclure, il conclurait donc à l'unité de l'art et, par suite, de la civilisation chez les *Mounds-builders* ;

2° L'inhumation, sur le littoral nord-ouest et dans la section centrale de la côte ouest de la Floride, paraît la règle à peu près constante. Ainsi, pas de différence, à ce point de vue, entre ces *Mounds* plus récemment étudiés et les autres déjà décrits par l'explorateur. Tout tend, on le voit, à confirmer le témoignage de Alvar Nuñez Cabeza de Vaca, de Garcilaso de La Vega, et autres historiographes des expéditions espagnoles en Floride, suivant lesquels l'honneur de l'incinération était réservé aux chefs et aux prêtres. Une circonstance particulière des nouvelles recherches de M. Moore donne encore plus de poids à ces affirmations. Sur la côte ouest de la péninsule floridienne, comme en Géorgie, les tombes livrent d'assez nombreux crânes humains (crânes d'enfants, en particulier), enfermés dans de la poterie. Mais, en Géorgie, ces crânes portent trace de combustion, comme les ossements qui les accompagnent. En Floride, ces traces font défaut ;

3° L'habitude de *tuer* la poterie funéraire, c'est-à-dire de mutiler, en les perforant à leur base, les récipients dont on entourait le cadavre, se constate aussi bien dans les sépultures du littoral que dans celles de l'intérieur ;

4° Notons enfin la rareté relative des objets de cuivre dans les *Mounds* de la zone que baigne le golfe du Mexique.

Le problème du cuivre des *Mounds*, si souvent discuté déjà, demeure à l'ordre du jour des préoccupations archéologiques aux États-Unis. Il fait précisément l'objet du quatrième envoi de M. Moore que je dois signaler dans le *Journal*. Sous ce titre : *Discussion as to copper from the Mounds*, sont réunis, en une élégante plaquette, une dissertation de notre confrère philadelphien (« Sheet-copper from the Mounds is not necessarily of European origin »), des « Remarks » de MM. Mac-Guire, F. W. Putnam et Dorsey, un mémoire de M. W. K. Moorehead (« Are the Hoppewell copper Objects prehistoric ? ») et une note de M. Charles C. Willoughby (« Primitive Metal Working »). L'en-

semble, illustré de planches empruntées aux *Voyages* de De Bry, n'est que le résumé d'un « meeting » semestriel de « l'Association américaine pour l'avancement des sciences ». Le point précis mis en discussion dans cette séance était celui-ci : le cuivre des *Mounds* est-il d'origine indigène? M. Moore, appuyé par MM. Putnam, Geo. Dorsey, Moorehead et Willoughby, a plaidé l'affirmative. Les preuves qu'il allègue sont empruntées surtout à l'analyse chimique (plus exactement à une série d'*analyses* opérées par le professeur Keller). D'autre part, M. Willoughby, reprenant une expérience plusieurs fois tentée, est parvenu à façonner, par martelage, avec un instrument de pierre et un morceau de cuivre natif du Lac Supérieur, un pendant d'oreille absolument semblable à un autre « ear-ornament », de provenance *mound-builder* authentique. Seul, M. Mac-Guire, bien connu par ses idées très spéciales sur l'antériorité de la pierre polie par rapport à la pierre taillée, a soutenu, suivant son habitude, la thèse de la provenance européenne. J'ignore s'il a convaincu ses auditeurs. Il parviendra difficilement à persuader le lecteur français.

Carl LUMHOLTZ. *Unknown Mexico. A Record of five Years Exploration among the Tribes of the Western Sierra Madre*; *in the Tierra Caliente of Tepic and Jalisco; and among the Tarascos of Michoacan.* New-York, Ch. Scribner's Sons, 1902, 2 vol. in-8° de XXXVI-530; XII-496 p., 25 pl. col. et cartes[1].

Tous nos lecteurs ont, je crois, présent encore à la mémoire l'article (cf. *Journal de la Société des Américanistes*, t. II, p. 178) où le Dr Lumholtz résuma pour eux ses explorations entre 1894 et 1897. C'était, en quelque sorte, le programme et le *schema* des deux volumes qui ont valu l'an dernier à leur auteur d'être distingué dans le concours international Léonce Angrand. Le Mexique de M. Lumholtz n'est donc pas absolument « unknown » ici et je n'en suis que plus à l'aise pour en parler aujourd'hui.

Mais, en vérité, dans le court espace d'un compte rendu, il est bien difficile d'analyser 1000 pages bourrées de faits, dont aucun n'est indifférent ni pour l'histoire ancienne, ni pour l'ethnographie actuelle du Mexique. Je me bornerai donc à résumer, tels qu'ils m'apparaissent, les principaux résultats de la vaste enquête, si longtemps et si soigneusement menée, dans les zones les plus écartées du territoire mexicain, par notre collègue. Inutile d'insister sur son itinéraire. Le sous-titre de son œuvre et l'examen de ses cartes en indiqueront assez l'étendue.

L'exploration des vallées sonoriennes et du versant des sierras septentrionales qui s'incline sur le plateau intéressera spécialement l'archéologue. Sur le versant des sierras, M. Lumholtz a retrouvé des *Mounds* funéraires qui lui ont

1. Une seconde édition, peu différente de la première, est parue à Londres chez Macmillan en 1903 (2 vol. gr. in-8° de LXXXII-330 et XV-495 p., pl., fig. et cartes).

livré, à profusion, avec les corps, une poterie dont la décoration mixte évoque à la fois le Nord (Pays des *Pueblos* et des *Cliffs*) et le Midi (Zapotèque et Michoacan). Les constructeurs de ces tertres, les céramistes de cette poterie, qui ont aussi laissé derrière eux des pétroglyphes, étaient également des cultivateurs habiles à lutter contre la sécheresse, comme en témoignent de nombreux restes d'*acequias* et de jardins sur terrasses. Dans la Sonora, l'auteur d'*Unknown Mexico* s'est cru transporté chez les *Cliff-dwellers* du Colorado et de l'Arizona. *Trincheras*, bordées de remparts pélasgiques en pierres brutes, tours de guette forteresses, *cavern-houses*, c'est-à-dire habitations troglodytiques, *cave-houses* et *niches*, c'est-à-dire demeures installées au versant des falaises, sur les plates-formes et dans les cavités naturelles qui gardent encore les murs d'*adobe* ou de terre, édifiés pour leur aménagement, — tout confirme la ressemblance. Quelques-unes de ces *niches* étaient des tombes dont les momies et le copieux matériel évoquent, d'une manière assez saisissante, les rites de la mort chez les Hopi. En somme, dans cette partie du livre (et ce n'en est pas la moindre utilité), M. Lumholtz nous apporte une vérification des théories plutôt nouvelles, relatives à une extension très considérable des demi-civilisations préhistoriques des États-Unis (*Mound-builders* et *Cliff-dwellers*) vers le Sud.

Pénétrer chez les Tarahumars, — que l'explorateur a rencontrés là où M. le D[r] Hamy les avait jadis localisés (Cf. *Decades Americanæ*, III-IV, p. 95), c'est-à-dire établis à l'intérieur de la Sierra de Chihuahua, dans les vallées supérieures des rios Mayo, del Fuerte, de Sinaloa, et sur presque toute la rive occidentale du rio Conches, — pénétrer chez les Tepehuanes et les Coras qui s'échelonnent au sud des Tarahumars, enfin chez les Huichols de la Sierra del Nayarit, c'est laisser l'antiquité pour l'ethnographie actuelle. Le contact des blancs a modernisé toutes ces tribus. Grâce à lui, elles ont connu divers animaux domestiques, l'âne et le bœuf en particulier, et nombre de produits industriels européens. La charrue, assez rudimentaire il est vrai, une charrue de bois avec coutre de pierre, mais bien supérieure à la simple *coa*, est venue remplacer celle-ci. Cependant, les indigènes conservent l'usage de l'arc et de la flèche, l'emploi de la pomme de pin comme peigne, une espèce de *maxtli* de toile; ils fabriquent des vanneries, des ceintures, d'éclatantes couvertures, d'aspect et de technique précolombiens. Le mode d'inhumation dans des grottes naturelles est également marqué au coin d'une haute ancienneté. C'est chez les Tarahumars que M. Lumholtz a observé les cas, uniques jusqu'ici, des trépanations circulaires *post mortem* (Cf. C. Lumholtz et Ales Hrdlička, *Trephining in Mexico*, in : *American Anthropologist*, nov.-décemb. 1897), pratiquées sur des crânes nettement modernes, ainsi que des exemples de squelettes colorés (en rouge et en jaune), identiques à ceux signalés par Moreno et le comte Henri de La Vaulx, sur les bords du rio Negro et rio Santa Cruz.

Les Tarahumars actuels, comme les peuples disparus de la Sonora, sont d'ailleurs des *falaisiers* (ce qui les distingue de leurs voisins et parents, Coras, Huichols, etc., lesquels construisent tous des maisons circulaires de pierre ou d'adobe). Mais ce sont des falaisiers intermittents (*transient* cave-dwellers). Appelés, pendant l'été, par leurs travaux agricoles, sur les plateaux, ils y

campent plutôt qu'ils n'y habitent, y mènent même la vie nomade, quand ils possèdent des troupeaux, sans presque jamais chercher à s'y construire des établissements d'été un peu durables. L'habitation d'hiver, le *cave-dwelling* tarahumar, est moins vaste que celui des États-Unis. Il n'abrite, en général, qu'une famille. A cette dispersion plus grande, à cet individualisme de l'habitat (dont il aurait convenu de rechercher la cause), se doit peut-être attribuer le caractère du régime social, moins communautaire qu'au pays proprement dit des *Cliffs*. La propriété personnelle coexiste avec la culture collective de la terre. Le commerce est exercé par de véritables confréries de trafiquants (auraient-ils quelque rapport avec les *pochtecas* aztèques ?). Mais le culte est individualisé, *familiarisé*, si l'on peut dire, n'étant plus exercé en commun que par les individus qui habitent le même toit. Aussi est-il moins complet qu'au sud de la Tarahumar. Là, l'existence de véritables villages, assez populeux, a permis le développement d'une liturgie publique très compliquée.

C'est chez les Huichols qu'il a atteint la plus grande expansion. La vie de ce peuple tout entière (comme en témoigne son nom, équivalent de l'espagnol *adivino*) est dominée par les préoccupations religieuses, les rites, les superstitions, de la naissance à la mort. L'enfant, dans ses premières années, doit accomplir un pèlerinage en des sanctuaires éloignés ; les fiancés doivent se soumettre à des prohibitions, à des *tabous* multiples et sévères ; la cérémonie du mariage est une sorte de communion. D'autres cérémonies minutieuses accompagnent la mort. L'une d'elles a pour but de déterminer magiquement le genre d'animal que l'âme du défunt a choisi pour transmigrer. Inutile d'ajouter que la divination, l'exorcisme, le mauvais sort jouent un rôle considérable dans les actes, individuels ou collectifs, de la nation des Huichols ; qu'on rencontre chez eux un véritable corps sacerdotal et même des vestiges — ou des amorces — de clans, voués à la célébration en commun de certaines fêtes, tels que les Zuñis en possèdent.

Cet ensemble de faits très copieux, presque imposant, est démonté avec grand détail par M. Lumholtz, et beaucoup de pénétration. Peut-être même est-il trop pénétrant, je veux dire trop subtil, dans l'analyse des croyances et des rits. Quelques-unes de ses explications semblent vraiment dépasser de beaucoup la mentalité des hommes au milieu desquels il a vécu. J'admets volontiers, d'ailleurs, que tous ces dogmes et ces usages se présentent dans une obscurité confuse et, au premier abord, déconcertante. Mais, à la réflexion, la clarté jaillit. Dans le panthéon des Huichols (commun à tout l'*unknown Mexico*), les dieux sidériques (soleil, lune, étoile du matin, etc.) qui sont en même temps les dieux du feu, tiennent le premier rang. Puis, mais au même plan, se place la religion de la « bonne pluie », si fréquente dans les sociétés anciennes ou primitives de l'Amérique. C'est donc un polythéisme à la fois astronomique et chtonien. La zoolatrie qu'on nous signale d'autre part, n'en est qu'une expression. Le serpent incarne le dieu des eaux ; du moins chez les Tépéhuanes, il s'honore aussi comme le dieu des montagnes, et M. Lumholtz lui-même a noté de curieuses assimilations entre les *macaus* (sorte d'aras), l'écureuil gris et le soleil sous ses diverses formes. D'autres dieux-animaux, le daim, le puma, le

coyote (dont le légendaire est innombrable), le corbeau, le merle, etc., se rattachent peut-être aux idées de métempsycose dont il était question tout à l'heure, c'est-à-dire doivent être probablement des dieux ancestraux. Quant à la phytolâtrie, elle est une forme tantôt du culte de la pluie, tantôt du culte solaire. Pour s'en convaincre, il suffira de parcourir les récits des voyageurs relatifs au *Hi-kû-li* et au *Tesvino*. Le *hi-kû-li* (en espagnol mexicanisé *peyote*) est une espèce de cactus qui ne pousse que sur les *mesas* de l'intérieur. Chaque année, vers le solstice d'hiver, de petits groupes de pèlerins vont le chercher, le cueillir et le rapportent, avec des formalités cultuelles sévères et rudes, au sein de la tribu, qui le consomme solennellement, transformé en une espèce de pâte, à l'issue d'un *arcyto*. Cette nourriture sacrée que les croyants ne peuvent absorber qu'après des jeûnes, des abstinences (de sel et de viande de daim, en particulier), et une longue période de chasteté, c'est l'esprit du feu et du dieu solaire. Au *tesvino*, boisson sainte, fortement alcoolique, d'origine végétale, s'attache une idée analogue. Mais son usage se constate dans les cérémonies en l'honneur de la terre et de la pluie, c'est-à-dire de la fécondité. Il intervient, au début des cérémonies agricoles du défrichement, de la semaison, de la récolte ; avant les grandes courses à pied qui précèdent, comme une sorte d'entraînement, la saison des chasses ; avant ces parties de palets de pierre, si fréquentes dans la vie publique des Huichols et des Tarahumars. La communion par le *tesvino* est également liée au culte que les Tépéhuanes rendent aux montagnes, réservoirs d'humidité. Elle est aussi partie intégrante des danses rituelles, principale manifestation religieuse de la région et la plus tenace, puisqu'elle survit chez les Tarasques, beaucoup plus pénétrés que leurs voisins du Nord par le catholicisme.

Tels sont, en gros, les traits les plus remarquables d'*Unknown Mexico*, en laissant de côté ce qui était déjà connu. J'ai, par exemple, passé sous silence la Symbolique de ces populations, puisque l'auteur l'avait copieusement étudiée au tome III des *Memoirs of the American Museum of Natural History*[1]. On l'a déjà noté, c'est l'ethnographie, la sociographie, en particulier la sociographie religieuse, qui remplissent ces deux volumes. L'anthropologiste trouverait aussi à y glaner ; car, dans cet ordre d'idées, M. Lumholtz n'a pas négligé de décrire les pièces recueillies par lui, au nombre de plusieurs centaines et aujourd'hui déposées au « Natural » de New-York. Cependant, comme enquête anthropologique, *Unknown Mexico* est moins copieux que comme description des mœurs et des sociétés. En effet, la plus grande partie des crânes que M. Lumholtz a rapportés proviennent d'une seule province, le Michoacan, et notamment du cimetière de Zacapu. Ils ajoutent, d'ailleurs, quelques données nouvelles à la connaissance de l'ostéologie tarasque. Par exemple, personne, même M. Nicolas Léon, n'avait jusqu'ici signalé le limage dentaire en triple appointissement. On voit, pour conclure, la variété et la richesse de ce beau livre, aussi séduisant, du reste, par l'agrément de l'exposé et le luxe matériel qu'original et solide par

1. *Symbolism of the Huichol Indians*, New-York, Knickerbrocker Press, May 1900, in-fol. de 228 p., pl. et fig.

la documentation. Il représente un progrès sérieux de la science. Le Mexicanisme, notamment, s'en trouve, sinon renouvelé, du moins complété. Après certains travaux de détail, notamment ceux de nòtre ami Léon Diguet, nous soupçonnions un peu, à vrai dire, la survivance en régions écartées de formes sociales et religieuses, très anciennes, probablement pré-aztèques et même pré-toltèques. M. Lumholtz nous en donne aujourd'hui la démonstration définitive et, par là, son œuvre où l'actualité ethnographique tient cependant la plus grande place, constituera désormais une introduction indispensable à toute étude des origines.

L. Lejeal.

Dr Eduard Seler. — *Das Pulquegefäss der Bilimek'schen Sammlung im K. K. Naturhistorischen Hofmuseum.* Vienne, Alfred Hölder, 1902, 27 p. in-8°, 2 tables et 46 fig. (Extr. des *Annalen des K. K. Naturhistorischen Hofmuseums*, vol. XVII).

L'importante collection Bilimek renferme un vase de luxe mexicain, en pierre verte. Celui-ci a la forme d'une coupe et est tout couvert de sculptures symboliques. La face antérieure porte une figure saillante dans laquelle M. Seler reconnaît le dieu du pulque ; la déesse de la terre « Couatlicue » orne la face postérieure ; sur les faces latérales, il semble que l'artiste ait voulu représenter les divinités des six jours qui suivent le premier de la treizaine consacrée au dieu du pulque.

De la description minutieuse et de l'interprétation systématique de ces sculptures, le savant professeur de Berlin conclut que le *vase Bilimek* était une coupe servant non pas au sacrifice du sang, mais au pulque.

Ed. de Jonghe.

George Byron Gordon. *The Hieroglyphic Stairway. Ruins of Copan. Report on Explorations by the* [*Peabody*] *Museum* (*Memoirs of the « Peabody Museum » of American Archaeology and Ethnology, Harvard University*, vol. 1, n° 6). Cambridge, published by the Museum, 1902, in-fol. de 38 p. et 18 pl. h. t.

Cette monographie, que nous aurions voulu pouvoir analyser plus tôt, fait suite à la publication plus générale, intitulée *Prehistoric Ruins at Copan*, et dont M. Charnay rendit compte ici-même (v. *Journal*, 1re série, t. III, n° 1, juillet 1900, p. 116). Elle est consacrée à l'entreprise qui, peut-être, fait le plus d'honneur au *Peabody Museum* : la reconstitution du « Hieroglyphic Stairway », c'est-à-dire de l'escalier de la Pyramide 26, à Copan. Elle comprend deux parties distinctes. La première raconte la restauration et décrit le monument. Tout est à lire dans ce chapitre qui fait bien comprendre et les difficultés de

l'œuvre et la magnificence de l'architecture primitive. M. Owen, puis, après sa mort, l'auteur de la présente étude, M. Geo. B. Gordon et ses compagnons, ont eu à rechercher, à rapprocher, à mettre en place, sous un soleil de feu, plus de 1000 fragments épars, dont certains profondément enfouis, et d'autres plus ou moins mutilés. Grâce à leurs efforts, l'escalier a surgi de la forêt, dans sa très réelle et très imposante beauté. Que ceux qui restent sceptiques à l'égard de l'« art » précolombien veuillent bien feuilleter le « Report » de M. Gordon et les excellentes phototypies qui l'accompagnent. Et peut-être admettront-ils enfin que les vieux ouvriers mayas étaient de véritables artistes. Sur le flanc méridional de la pyramide se superpose, avec une hauteur totale de 100 pieds et une largeur de 20 mètres, une série de marches raides (gradins plutôt que marches), entièrement couvertes sur leur surface verticale visible de sculptures, tellement variées qu'aucun gradin ne ressemble à l'autre, qu'aucun motif ne se répète. A droite et à gauche, ces degrés sont limités par des rampes aussi chargées d'ornements, le long de leur main-courante. A la base de l'escalier et en son centre, des têtes monstrueuses, des serpents enchâssés à même la construction, forment une espèce d'autel au copieux décor, qui se surmonte d'une colossale figure assise. Est-ce un « portrait », comme on nous l'insinue, et le portrait d'un roi, du roi fondateur? Quoi qu'il en soit, nous partageons l'admiration des explorateurs du *Peabody* pour cette statue, d'une allure noble et grave qui, au surplus, par le style et l'expression, s'apparente à des pièces déjà connues de Copan (entre autres à la tête de « Jeune fille chantant », trouvée parmi les débris du temple 22). Au point de vue archéologique, un grand intérêt s'attache à ce morceau, à cause du devantier en forme de *tau* qui descend le long du corps, du crâne humain fixé en sautoir sur la poitrine, enfin du trône ou lit de repos sur lequel s'assied le personnage. Il rappelle exactement la caisse recouverte de peaux de tigres et de têtes de serpents sur laquelle trônaient les divinités mexicaines. Il est permis de supposer que d'autres figures semblables dominaient les balustrades, à chaque palier de repos. En somme, comme proportions et comme facture, l'escalier « hiéroglyphique » est jusqu'ici un spécimen unique et le plus considérable que nous ait livré l'Amérique moyenne. Il n'y a rien là, notamment, de semblable à l'escalier voisin (Pyramide 16), appelé escalier du *Jaguar* et révélé par Scherzer, puis étudié par M. Maudslay. C'est, d'ailleurs, une question de savoir si tous les blocs de trachyte dont nous venons d'admirer le prestigieux décor, ont été mis en place à l'état brut et travaillés ensuite, ou bien taillés et façonnés à l'avance.

M. Geo. B. Gordon penche pour la première solution. Sur quoi s'appuie-t-il? Je ne le comprends pas très bien. M. Gordon aime les hypothèses. A vrai dire, la seconde partie du texte de son album, intitulée « the Inscription », n'est qu'une longue hypothèse. Certains points ont pour eux la vraisemblance. Il est vraisemblable, par exemple, de supposer qu'un seul et unique texte épigraphique se déroule, de gauche à droite, le long des contre-marches de l'escalier, depuis la base jusqu'au faîte. Il est possible également que la date la plus ancienne mentionnée par ces *Katouns* se réfère à la fondation ou à l'inauguration du monument. D'autres présomptions, relatives à son ancienneté, demanderaient beaucoup de

temps pour être exposées en détail et appelleraient un long débat. On sait, d'une façon générale, que le *Peabody Museum* a fait sienne la thèse d'une antiquité très reculée. Pourquoi, d'autre part, M. Gordon admet-il que, dans l'écriture de Copan, la tête de perroquet remplace la tortue comme signe du mois *Kayab* ? Tout cela est un peu du système. Mais ne décourageons pas trop les faiseurs de conjectures. Car c'est à force de conjectures qu'on avancera ce délicat problème du déchiffrement. L. LEJEAL.

Auguste PLANE. *A travers l'Amérique équatoriale. Le Pérou.* Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1903, in-18 de III-349 p., 23 pl. h. t., 2 cartes.

— *A travers l'Amérique équatoriale. L'Amazonie.* Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1903, in-18 de XIII-285 p., 15 pl. h. t., 2 cartes.

Albert PERL. *Durch die Urwälder Südamerikas.* Berlin, Dietrich Reimer (Ernst Vohsen), 1904, in-8° de 258 p., 60 fig., 1 carte.

Notre compatriote, M. Auguste Plane, aujourd'hui attaché comme chef de service aux usines Michelin de Clermont-Ferrand, a traversé l'Amérique du Sud équatoriale, de la côte du Pérou à Para, en deux voyages remarquables, couronnés par la Société de géographie de Paris, pour étudier surtout la production de la gomme élastique dans les vallées de la Montaña péruvienne et la possibilité pratique d'un débouché de ces riches districts caoutchoutiers vers la côte américaine du Pacifique. Des préoccupations analogues ont motivé les séjours successifs et plus prolongés de M. Albert Perl, en des régions toutes voisines ou identiques. L'écrivain allemand, successivement employé de factorerie, capitaine de bateau à vapeur, chef de caravane, a parcouru la Montaña, un peu plus au sud, sur les confins de la Bolivie et du Pérou, mais toujours au point de vue commercial. Ces trois récits d'exploration dans la « forêt vierge » du continent Sud-Amérique ne concernent donc qu'indirectement l'Américanisme. Les problèmes économiques, plutôt que l'ethnographie, la linguistique ou l'histoire ancienne des pays visités, inquiètent les deux auteurs. Cependant il ne faut jamais dédaigner le témoignage des voyageurs intelligents, même lorsqu'ils veulent rester étrangers aux recherches de science pure. En l'espèce, MM. Plane et Perl ont du reste fait, à titres divers, œuvre de savants. En reconnaissant le premier le cours du Marcapana, affluent du rio Madre de Dios, M. Plane a comblé une sérieuse lacune de nos connaissances géographiques. La description qu'il donne de cette vallée fluviale, sa relation du fameux territoire de l'Acre, ses cartes inédites sont des documents de première main. Dans le livre de M. Perl, le géographe est moins original ou moins informé. Il commet parfois quelques erreurs, notamment en ce qui concerne le Nevado de Sorata qu'il confond avec l'Aconcagua et qu'il présente comme le point culminant des Andes, avec plus de

7.500 mètres d'altitude ! La cartographie est banale et ne correspond pas aux itinéraires du voyageur. Mais l'observation ethnographique est sincère et plus copieuse que chez M. Plane. L'un et l'autre, du reste, nous apprennent pas mal de choses sur les populations si mal connues encore de la Forêt, notamment sur les Huachiparis, les Chanchamayos, les Chunchos et Campas, descendants modernes des Antis du Pérou — Bolivie, etc. De part et d'autre, de bonnes photographies de la vie indigène ont été jointes au texte. Les spécialistes, en l'état actuel des sources, devront donc faire état de ces publications qui, à l'intérêt du fond, joignent le mérite du style, simple et précis chez M. Auguste Plane, plus coloré et plus pittoresque chez son émule allemand.

L. LEJEAL.

I. Juan B. AMBROSETTI. *Antigüedades Calchaquies. Datos arqueologicos sobre la provincia de Jujuy*. Buenos-Aires, Coni hermanos, 1902, in-8° de 97 p., 86 fig.

II. — *El Sepulcro de la Paya ultimamente descubierto en los Valles Calchaquies (provincia de Salta)*. Buenos-Aires, Juan Alsina, 1902, in-8° de 28 p., 30 fig.

III. — *Algunos vasos ceremoniales de la Region Calchaqui*. Buenos-Aires, Juan Alsina, 1902, in-8° de 8 p., 5 fig.

IV. — *Cuatro Pictografias de la Region Calchaqui*. Buenos-Aires, Coni hermanos, 1903, in-8° de 13 p., 5 fig.

V. — *Las Grandes Hachas de Patagonia (probablemente Pillan Tokis)*. Buenos-Aires, Juan Alsina, 1903, in-8° de 11 p., 7 fig.

VI. — *Antiguedad del Nuevo Mundo*. Buenos-Aires, 1903, in-8° 16 pages.

I. La province de Jujuy renferme de précieux restes archéologiques qui ont cet avantage d'être admirablement conservés, à cause de la sécheresse de la région, infiniment plus grande que celle des autres vallées de la région calchaqui. On sait que cette curieuse civilisation calchaqui, qu'étudie Ambrosetti si soigneusement et avec tant de succès depuis plusieurs années, est très analogue à celle des Pueblos du Mexique et du sud-ouest des États-Unis.

Ambrosetti résume d'abord l'histoire des Indiens de Jujuy (Humahuaca), d'après les vieux chroniqueurs espagnols, dont le premier, le père Alonso de Ovalle, en parle dès la première expédition espagnole de 1536. Des fouilles importantes, exécutées, dans des tombeaux de la Rinconada, par le colonel don Manuel I. Cordoba et toute une série de recherches faites par divers auteurs ont permis à Ambrosetti de publier le présent exposé synthétique de ces diverses explorations.

Il décrit successivement les momies, dont les singulières positions montrent

que souvent le cadavre a été enterré, ayant encore l'aspect des dernières souffrances de l'agonie, fixées par la rigidité cadavérique et ensuite par la momification naturelle.

Les idoles de pierre sont particulièrement curieuses. Certaines, formées d'une face grossièrement indiquée à l'extrémité d'une pierre cylindrique, rappellent les idoles analogues des vieilles stations préhistoriques romaines ou russes.

Les plaques pectorales en bronze sont aussi fort singulières. Ambrosetti en reproduit une ornée de deux serpents et l'autre d'une grenouille. Les tables d'offrande ornées de personnages sont très intéressantes; elles sont en forme de pelles avec figurines humaines ou animales à une des extrémités.

Les accessoires domestiques abondent : telles les fusaioles montées sur leur tige de bois, les peignes, diverses coiffures, puis des colliers. Comme armes, les flèches sont nombreuses, leurs pointes en silex, très bien taillées, en forme de feuille de saule ou pédonculées, d'autres en cuivre avec encoche à la base.

Les armes les plus remarquables, d'ailleurs rares, sont formées de pièces de bois recourbées avec une extrémité pointue et l'autre arrondie, terminée en bouton.

Ce sont des boomerangs en tous points semblables à ceux des Hopis et même à ceux des Australiens. A cause de leur poids relativement élevé, ils ne devaient pas pouvoir être lancés loin.

Les haches de pierre sont, les unes avec rainure à une de leurs extrémités; d'autres en schiste, plates, ovales avec un pédoncule latéral.

La céramique est très variée. Certaines formes un peu élevées sont réellement jolies. L'une avec pied rappelle le galbe de certaines coupes étrusques. On peut y faire les mêmes remarques que pour toute la céramique américaine primitive surtout sud-américaine : analogie étonnante de forme et même de figuration avec certaines poteries grecques archaïques, et surtout chypriotes.

Les ornementations, peintes en noir sur fond clair, appellent aussi l'attention. Les sujets, naturellement très stylisés, ont souvent l'aspect de figures en séries se répétant, soit figures humaines, soit oiseaux ou animaux plus ou moins étranges. Les figures ornementales en série ont été particulièrement relevées par Ambrosetti. Les diverses variétés de spirales, simples ou associées à d'autres figures, à des croix, à des dents de loup, à des grecques, à des losanges, etc., constituent de très caractéristiques décorations, à signification, bien entendu, voulue, hiératique ou conventionnelle.

Enfin quelques notes accompagnées de photographies instantanées ont trait à l'étude des populations actuelles de ces régions, descendants des vieux Calchaquis.

II. Les tombeaux calchaquis affectent parfois une forme rectangulaire de 2 mètres de côté, sur 1 de hauteur. Construits en blocs de pierre sèche de la dimension de gros moellons, ils forment un fond et des murets recouverts de blocs en encorbellement surmontés de pierres plus petites. Tel était le mode de construction de ce curieux tombeau qui renfermait deux squelettes. Le mobilier était fort riche. Il comprenait d'abord un curieux diadème, constitué par une feuille d'or, terminée à chaque extrémité par deux têtes humaines en repoussé,

qu'on ne peut mieux comparer qu'à certaines de nos figures dolménitiques comme celle du Trou aux Anglais, près d'Épone. Un trait horizontal forme le haut de la face et un second figure l'ovale de la figure; à l'intérieur, une barre verticale représente le nez, avec deux barres horizontales pour les yeux et une ovale en pointillé pour la bouche. Deux prolongements identiques existent sur un des côtés de ce bandeau d'or. Six lames minces d'or accompagnaient le diadème et, d'après Ambrosetti, implantées dans les cheveux, devaient figurer des plumes.

Une belle hache en bronze, munie encore de son manche de bois, se trouvait aussi dans le tombeau. Avec sa douille en avant de laquelle se trouve un crochet, cette hache, de la forme générale de nos haches de fer, est la troisième connue de ce type. Un grand couteau et d'autres plus petits, un bracelet, des boutons avec figures en repoussé et enfin des pointes de flèche et lames de poignard plates avec extrémité inférieure en arc de cercle, le tout en bronze, se trouvaient aussi dans cette tombe.

Les poteries ont une variété de formes remarquable et, à leur propos, on pourrait faire les mêmes observations que celles indiquées plus haut. Telle une bouteille qu'il paraît impossible de distinguer de certaines pièces chypriotes de même galbe et de même décor.

L'ornementation de nombre de ces poteries est des plus singulières : la grecque, la croix y figurent de nombre de fois et constituent là des représentations certainement symboliques qu'Ambrosetti cherche à expliquer, sans être du même avis d'ailleurs que Quiroga. Dans deux planches, Ambrosetti a réuni toute une série de curieuses figures similaires prises sur des vases ou des pétroglyphes. Toutes représentent une sorte d'oiseau plus ou moins stylisé. Parfois sur son corps est figurée une croix et il tient dans sa bouche un serpent. Quiroga y voit le symbolisme de la nuée tenant dans son flanc la pluie (la croix) et émettant, parfois, un rayon qui est le serpent tenu dans son bec. Ambrosetti au contraire considère que c'est la représentation ornithoforme de Piguerao, le dieu de Catequil.

La date de cette curieuse sépulture serait donnée par un fer à cheval qui s'y trouvait avec les autres objets. L'auteur pense qu'il y avait été placé comme fétiche provenant d'un animal que les Indiens voyaient pour la première fois. Or cet animal n'était autre que le cheval amené par les Espagnols. On peut donc admettre qu'il provient d'un des chevaux de l'expédition de Almagro, en 1536.

III. L'auteur a trouvé ces vases dans les collections du Musée national de Buenos-Aires. Il en décrit d'abord un, à bords en terrasses, C'est le premier exemplaire connu de ce type. Il est orné de dessins triangulaires auxquels s'enchevêtrent des grecques. Pour l'auteur, ce vase aurait servi dans la cérémonie de la danse du serpent. Un second vase est divisé en deux par une cloison ; il a l'aspect de certaines de nos salières en faïence de Rouen. Il aurait servi à contenir du maté.

Enfin un troisième vase est un très typique exemple de fabrication au poussé, c'est-à-dire par l'application de terre sur tout l'intérieur d'un panier. Celui-ci, étant mis au feu, se brûle, tandis que le vase se cuit et reproduit dès lors sur sa surface extérieure l'empreinte du tressage du panier. Ce procédé, fréquent chez les Pueblos, n'avait pas encore été signalé chez les Calchaquis.

IV. On connaît les recherches antérieures de l'auteur sur cet intéressant sujet, entr'autres son si curieux mémoire (1895) sur les peintures de la grotte de Cara Huasi (province de Salta). Dans le travail actuel, Ambrosetti figure et décrit trois peintures découvertes et à lui communiquées par M. Gerling et une quatrième observée par lui-même. Ces figures sont peintes en blanc, rouge et jaune sur les parois d'abris ou de petites grottes situées dans plusieurs vallées calchaquies. Elles mesurent en moyenne 0,50 de hauteur. La première représente un personnage stylisé, semblant garder des lamas que chassent à l'arc trois petits personnages. Sur une autre, on voit plusieurs hommes avec des capuchons ; sur une troisième, des lamas et des écussons.

La plus importante peinture est celle de la grotte de la Bodega ; elle mesure 6 mètres de largeur et renferme toute une série de petites figures de 15 à 20 centimètres de hauteur, plusieurs haches votives avec figure humaine, des lamas, de petits personnages avec large manteau, et, enfin, toute une scène où un grand serpent dévore un homme, tandis qu'il est attaqué par d'autres qui le frappent avec une lance. La dernière représente un troupeau de lamas. Toutes ces figures ont un sens symbolique. Ainsi le grand serpent représenterait, d'après Ambrosetti, la pluie, et les personnages qui l'attaquent, les nuées noires. De la lutte des deux doit résulter la chute bienfaisante de la pluie.

V. L'auteur indique d'abord les quelques découvertes, assez rares d'ailleurs, de ces singulières grandes haches de pierre. Il en décrit six spécimens. Leur aspect est exactement celui que montre la coupe d'un rail de chemin de fer dit à double champignon (deux triangles à bords arrondis réunis par leurs sommets fortement étranglés). Ces haches sont en roche dure, basalte ou porphyre ; elles mesurent en moyenne 29 à 40 centimètres de hauteur sur 16 à 20 de largeur. Leur poids et la difficulté de leur emploi font éliminer complètement à Ambrosetti l'idée de haches de guerre. Il les considère comme ayant pu servir dans les sacrifices ou simplement comme des pièces votives.

VI. Ce travail est une réponse à un article du Dr Latouche-Tréville paru dans la *Revue* et intitulé : « L'Antiquité du Nouveau-Monde. L'Amérique avant Colomb. » Cet auteur, ayant dit que les travaux sur l'archéologie précolombienne n'existaient pour ainsi dire pas avant 1860, Ambrosetti le relève vivement et, dans un excellent résumé, indique les importants travaux publiés avant cette date ; puis il montre le chemin parcouru depuis lors et rend à une foule de chercheurs la justice qui leur est due dans cet important ensemble de travaux sur l'Américanisme. Il cite une foule d'auteurs que l'auteur précité semble ignorer complètement.

Dans tous ces mémoires, nous retrouvons l'infatigable chercheur, l'archéologue instruit et sagace, l'écrivain très sobre qui se contente de présenter des documents et de les paraphraser en quelques pages courtes et substantielles. Ces nouveaux mémoires sont dignes des précédents et montrent bien l'extrême intérêt de ces recherches dont on doit vivement féliciter l'intelligent érudit.

Dr CAPITAN.

Dr R. Verneau. *Les anciens Patagons. Contribution à l'étude des races précolombiennes de l'Amérique du Sud.* Imprimerie de Monaco, MCMIII, 1 vol. in-4° de VIII-342 p., 15 pl. h. t. et 71 fig. (*Collection de Mémoires et Documents publiés par ordre de S. A. S. le Prince Albert Ier, prince souverain de Monaco.*

Somptueusement édité comme ses devanciers de la même collection, ce livre donne, dès l'abord, l'impression d'une très belle ordonnance, Il se divise en trois parties vigoureusement charpentées et reliées par un lien logique très fort. Dans une introduction (p. 1-16) qui n'est pas le chapitre le moins intéressant qu'il ait écrit, l'auteur expose d'abord l'histoire de l'anthropologie et de l'ethnographie patagones, depuis les premiers découvreurs du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. La première partie, la plus considérable (p. 17-255), est un examen des caractères physiques des Patagons anciens. La seconde est consacrée à l'ethnographie. Enfin, sur les quinze belles phototypies hors texte qui illustrent le volume, dix planches concernent l'anatomie ; trois, les instruments de pierre ; deux, les objets de parure, la poterie et les pierres gravées.

A compter les nombreux auteurs qui, après les historiographes du périple de Magellan, ont parlé des Patagons, on supposerait que tout était dit depuis longtemps sur une pareille question. L'historique très nourri et très précis de M. Verneau prouve tout le contraire. Au XVIIIe siècle encore, le nom même de Patagon donne lieu à des méprises plaisantes. On voit Buffon se demander à quelle langue indigène il appartient, alors que, suivant la juste remarque d'Alcide d'Orbigny, il lui eût suffi, pour être renseigné, d'ouvrir un dictionnaire espagnol. D'autre part, de ce que certains habitants de la Patagonie ont adopté ou accepté, pour se désigner, le terme de Téhuelches (« les gens du S.-E. », en araucanien), une synonymie absolue s'est établie entre ce dernier qualificatif et l'autre. Aussi, depuis longtemps déjà, sont-ils indifféremment appliqués par les voyageurs, les géographes, les anthropologistes et les ethnographes, à toutes les tribus qui s'échelonnent depuis la rive septentrionale du Rio Negro jusqu'au détroit de Magellan. Cette confusion verbale semble impliquer (et elle fut longtemps admise) l'unité ethnique des populations patagones. Pour arriver sur ce point à dégager la vérité, le Dr Verneau à dû examiner un certain nombre de questions de détail. Et d'abord, celle de la taille des Patagons.

« Lorsqu'on parle des Patagons, écrivait, en 1871, le voyageur Ch. Musters, les premières questions que dicte la curiosité concernent la gigantesque stature que l'on attribue à ce peuple ». La tradition de Patagons si grands que les Espagnols leur atteignaient à peine la ceinture, qui couraient aussi vite qu'un cheval au galop, qui humaient d'une haleine un seau d'eau, vient du cavalier Pigafetta (1520). De sa relation du voyage du Magellan, elle passe dans l'histoire d'Oviedo (1557), dans la chronique d'Argensola (1580), dans le récit des voyages de Knivet (1592), de Lemaire et Schouten (1615), de Frézier qui, cependant, écrivait au début du XVIIIe siècle (1712). Les évaluations de ces écrivains varient

entre 2^{m} 72 et 2^{m} 95; quelques-uns vont jusqu'à 3^{m} 40 et 3^{m} 63. C'est ainsi que, dès l'origine, le mot patagon (pied grand), qui se rapporte probablement aux jambières de fourrure des indigènes, a pris le sens de géant. En vain quelques observateurs plus rassis protestèrent contre ces exagérations, notamment Cliffe, le compagnon de Drake (1578), Wood (1670), le commodore Byron (1764), etc., qui déclarèrent la stature des Patagons simplement égale ou même inférieure à celle de bien des Anglais. Les premières mensurations en règle ne datent, somme toute, que d'Alcide d'Orbigny qui, ayant opéré, en 1829, sur un grand nombre d'indigènes, pendant huit mois, arriva à une moyenne de 1^{m} 73 ; à un maximum de 1^{m} 92. Les travaux ultérieurs, en dernier lieu ceux de Moreno, sur d'autres régions de la Patagonie, devaient aboutir à des chiffres à peu près identiques.

Mais les uns et les autres ne visaient que l'époque moderne, voire contemporaine. Et, depuis le début des temps postcolombiens, que de mélanges, par suite, que de modifications ont dû s'accomplir ! Il y avait donc de ce chef une recherche nouvelle à tenter. C'est ce qu'a fait M. Verneau, d'après 313 os longs, authentiquement anciens, provenant de toute les parties de la Patagonie, ceux du Rio Santa Cruz étant, du reste, en minorité (31 contre 128 du Rio Negro et 154 du Rio Chubut). L'enquête a fourni les chiffres que voici :

1° *Rio Negro.* — Les hommes d'une taille inférieure à 1^{m} 65 ne représentaient que 11,32 $^{o}/_{o}$ de la population totale, la proportion des individus masculins au-dessus de 1^{m} 80 étant exactement la même. Le reste était réparti entre trois séries sensiblement égales, de 1^{m} 65 à 1^{m} 70, de 1^{m} 70 à 1^{m} 75, de 1^{m} 75 à 1^{m} 80. Quant aux femmes, pour 66 $^{o}/_{o}$ de tailles oscillant entre 1^{m} 55 et 1^{m} 65, 2,90 $^{o}/_{o}$ des cas observés dépassaient une stature de 1^{m} 70. Au résumé, pour cinq localités étudiées, moyenne féminine : 1^{m} 61 ; — moyenne masculine : 1^{m} 73 ;

2° *Chubut.* — Pour cinq provenances différentes, M. Verneau est arrivé à la moyenne masculine de 1^{m} 71, contre une moyenne féminine de 1^{m} 59 ;

3° *Santa Cruz.* — Les pièces mensurées, appartenant à la seule vallée du Deseado, ont donné 1^{m} 69 contre 1^{m} 58.

De ces constatations numériques, il appert d'abord que, si les anciens Patagons étaient en majorité de haute stature, jamais ils n'ont atteint les proportions fantastiques attribuées par certains voyageurs à leurs descendants. D'autre part, à ne juger que par la taille, cette vieille population devait comprendre plusieurs éléments ethniques. A vrai dire, l'élément prépondérant s'accuse d'une taille supérieure à la moyenne ; mais partout, une ou plusieurs races de petite taille se mêlent à cet élément fondamental, dans une distribution géographique telle qu'au rebours de ce qui s'observe parmi les Patagons modernes, la taille diminuait autrefois par progression du nord au sud. C'est dans la région du Rio Negro que se rencontrait la plus forte proportion (33 $^{o}/_{o}$ environ) d'hommes dépassant 1^{m} 75. C'est donc par là que doit être arrivé l'élément de grande taille.

Ainsi, les premières investigations de M. Verneau aboutissent à la complexité des races patagones. L'auteur, toutefois, dans son souci d'exactitude scrupuleuse, tient à faire remarquer que cette diversité ethnique n'exclut pas des

caractères communs. L'un d'eux, très inattendu, c'est que, par les proportions respectives des membres (rapport de l'avant-bras au bras et du tibia au fémur), l'ancien Patagon paraît s'être rapproché singulièrement du nègre. Et ce fait, qu'on n'observe point chez les modernes (beaucoup plus courts de bras et de jambes que l'Européen), se vérifie avec une constance remarquable pour les spécimens de la période préhistorique, ceux du moins examinés par M. Verneau. Il y a entre ces deux constatations, — inégalité des statures, développement toujours égal des os longs —, quelque chose de contradictoire. L'avenir seul pourra dissiper cette incertitude. Au surplus, l'examen craniologique, entrepris par le savant anthropologiste, concourt avec l'étude de la taille pour appuyer l'idée d'une assez grande variété ethnique.

Les 152 crânes mensurés par M. Verneau ne permettent pas de distinguer moins de *six* types craniens assez différents :

I. Le type *platy-dolichocéphale* de Roca, dont on ne connaît jusqu'ici qu'un exemple. C'est celui que, jadis, le D[r] Topinard, à tort, d'ailleurs, rapprochait du type de Neanderthal. Il est remarquable par son développement, sa robusticité qu'accusent de profondes empreintes musculaires et le volume de ses apophyses mastoïdes. Il se classe parmi les *sous-dolichocéphales*. Le front est étroit et fuyant, mais la région postérieure du crâne est énorme. L'aspect est massif et brutal. Indice vertical-transverse : 94,52.

II. Le second type *platy-dolichocéphale* se distingue surtout du précédent par l'absence de la crête médiane, reconnue sur le frontal et les pariétaux. Comme le crâne de Roca, ce type devait appartenir à des gens de vigueur exceptionnelle, car les empreintes musculaires sont très fortes. La capacité cranienne est grande, la voûte, sensiblement surbaissée. La tête est plus allongée que dans le premier type *platy-dolichocéphale*. La dolichocéphalie occipitale est aussi plus franche, le front, plus court, bien que très fuyant encore ; la glabelle et les arcades sourcilières sont beaucoup moins saillantes. La face, mieux modelée, est réduite dans ses dimensions. L'indice vertical-transverse de 96,01 témoigne d'un plus grand développement en hauteur. En somme, on peut admettre l'existence ancienne, en Patagonie, dans la catégorie *platy-dolichocéphale*, d'un type grossier et d'un type plus affiné.

III. Le type *hypsi-dolichocéphale* est le type *tehuelche* qu'on avait jusqu'ici décrit comme brachycéphale ; c'est celui dont, à propos de la taille, nous disions, tout à l'heure, qu'il joua dans la Patagonie ancienne le rôle prépondérant. Les crânes de cette catégorie, parfois difficiles à mesurer en raison de la fréquence des déformations artificielles, se distinguent par leur capacité considérable et leur grande hauteur. Jamais l'indice transverso-vertical ne s'abaisse au-dessous de 100 (moyenne masculine : 103,35 ; maximum masculin : 109,85). La déformation exagère encore ce trait, mais n'en est pas la cause, car c'est un crâne tout à fait normal qui a fourni le chiffre le plus élevé. Un caractère moins important, mais assez curieux, c'est la position du trou occipital, placé presque exactement au centre du crâne. On est d'ailleurs tout surpris de ses faibles dimensions (37 millimètres sur 31), chez des individus dont les insertions craniennes indiquent une aussi grande robustesse.

IV. Le type *platy-brachycéphale.* Il se distingue mal, car il est, sans doute, largement croisé avec le téhuelche. Avec lui, il présente de grandes analogies pour le développement du crâne en hauteur. Mais l'indice transverso-vertical n'est que de 95,64. Le surbaissement de la voûte constitue, en somme, la dominante de cette catégorie humaine.

V. Le type *sous-brachycéphale* dont le crâne, assez volumineux, est surtout globulaire, encore très développé en hauteur (indice vertical-transverse : 97,11). Le prognathisme des régions sub-nasales, la faible saillie de la glabelle et des arcades sourcilières, la face en dysharmonie complète avec le crâne, une vigueur moins considérable de toute la tête contribuent à isoler ce type des platy-brachycéphales.

VI. Le type *araucan ancien de Patagonie* est caractérisé par la petitesse de la tête et la finesse de l'ossature.

A cette suite assez nombreuse de types fondamentaux s'ajoutent : 1° des *types mixtes*, résultat de croisements dans lesquels, toujours, intervient l'influence de l'élément téhuelche. Ce dernier se retrouve, en particulier, métissé avec les platy-dolichocéphales, les platy-brachycéphales et les Araucans ; 2° des *cas de déformations* plus ou moins complets, réductibles à quatre variétés principales que fait bien comprendre la planche VII des *Anciens Patagons* (déformation par *aplatissement postérieur*, pl. VII, fig. 1 ; déformation par *aplatissement frontal*, fig. 2 ; déformation dite *aymara* ou « cunéiforme couchée », nettement localisée vers le nord, fig. 3 ; déformation par *aplatissement fronto-occipital*, fig. 4).

On voit avec quelle méthode minutieuse a été conduite cette longue étude (p. 42-134) sur la craniométrie patagone. L'examen des autres éléments anatomiques, le bassin (ch. III, p. 135-172), la colonne vertébrale, le thorax et les os des membres (ch. IV, p. 172-210), les anomalies et lésions pathologiques (ch. V, p. 211-232) font l'objet d'investigations aussi soigneuses et de développements presque aussi étendus. Reste à savoir si un travail aussi écrasant se solde par un bénéfice sérieux, c'est-à-dire si l'auteur a pu en tirer quelques conclusions. Quant aux anomalies et lésions, elles ne constituent pas, selon M. Verneau, un criterium suffisant pour la classification des races. Tout ce qu'on peut dire, c'est que, chez les Patagons d'autrefois, les perturbations dans le développement du squelette (variations rachi-vertébrales, isolement de l'acromion) et les affections du système osseux (ostéite de la voûte cranienne, hydrocéphalie, microcéphalie), étaient assez fréquentes. Le Dr Verneau n'est pas éloigné de considérer ces dernières comme une conséquence de la diathèse syphilitique. Quant aux caractères anatomiques du bassin, du tronc et des membres, ils confirment, en général, les résultats de l'étude craniologique, Par exemple, la perforation olé-cranienne (v. p. 189) se rencontre plus fréquemment (16 %), surtout chez les femmes (19 %), dans la région du Rio Negro qu'ailleurs ; le tibia platycnémique (v. p. 205) est la règle dans les contrées où dominèrent les Téhuelches, de même la platymérie.

Bref, dans le chapitre (ch. VI, p. 233-257) où, comme conclusion de sa première partie, il a tenté la synthèse de ces caractères anthropologiques, notre collègue a pu formuler quelques remarques générales qu'il convient de désigner

à l'attention du lecteur. C'est dans la région du Rio Negro qu'a vécu le plus grand nombre des types étudiés. Pour préciser, en dehors du Téhuelche hypsi-dolichocéphale, elle réunissait les deux types platy-dolichocéphales (dont l'un, d'ailleurs, s'était aussi répandu dans le Chubut). Quelques-uns des platy-brachycéphales de grande taille, particuliers à cette seconde région; en outre, le sous-brachycéphale à stature élevée, et même l'araucan, lui étaient spéciaux. Ainsi, les régions du Midi ne possédaient en propre qu'un type de petite taille, mais extrêmement robuste, dont la définition est incomplète, puisque son existence n'est, jusqu'ici, révélée que par des os longs. La complexité ethnique des parties septentrionales du pays, voilà une raison supplémentaire pour chercher de ce côté les débuts de son peuplement.

De toutes ces populations dont *Les Anciens Patagons* déterminent les caractères physiques et fixent d'une manière à peu près définitive l'habitat et le point d'arrivée, il resterait à déterminer l'origine. Problème toujours obscur que celui-là! Mais M. Verneau ne craint pas les ténèbres, car il sait les éclairer. Toutefois, l'ethnographie ne lui semble pas indifférente à l'ethnogénie. Elle est traitée, dans son livre, avec la même rigueur scientifique que l'anthropologie. Il a su se défendre et des suppositions aventureuses et de l'abus des comparaisons entre l'état ancien et l'état moderne (d'autant plus séduisantes que, de l'antiquité préhistorique à nos jours, l'évolution fut lente en Patagonie). Les pages qui examinent successivement *l'industrie de la pierre* (ch. VII, p. 257-288), *la céramiques, les objets de parures et les pierres gravées* (ch. VIII, p. 289-304), *les mœurs et coutumes* (ch. IX, p. 305-318), me semblent inspirées par une critique tout à fait sûre.

A propos de l'industrie de la pierre, est formulé d'abord le principe général qui fixe l'âge de l'outillage retrouvé. Si voisin que soit encore, quant à la culture, le Patagon moderne de son congénère des temps précolombiens, il s'en distingue néanmoins par un trait essentiel. A une époque assez voisine des premières incursions européennes et que les historiens de la découverte permettent même de préciser (exactement entre 1620 et 1764), les populations de l'Amérique centrale ont renoncé à l'usage de l'arc et de la flèche. Peu importent ici les raisons de ce changement, introduction des armes à feu et, plus encore, acquisition du cheval qui, non seulement modifia les conditions de la chasse, mais encore fournit un supplément appréciable à l'alimentation. Le fait essentiel, c'est que tout *paradero* patagon qui fournit des pointes de flèches est authentiquement ancien. Quelques-uns en fournissent par milliers. Au cours d'une seule exploration et dans l'unique zone du Rio Negro, M. Moreno en a recueilli plus de 5.000. Ainsi, c'est sans crainte de dépasser les limites chronologiques de son sujet que M. Verneau, outre les pointes de flèches, a pu décrire les lames et couteaux, les racloirs et grattoirs, les pointes de lances, les perçoirs, la hache et les hachettes, les *bolas*, pierres de frondes et pesons de filets, les meules et mortiers, enfin quelques autres objets de pierre, parmi lesquels une pipe, rappelant avec exactitude les formes, très particulières, en bois ou terre cuite dont se sert l'indigène contemporain. Nous renvoyons au livre lui-même pour les détails de cet exposé, où se révèlent une fois de plus et la com-

pétence de notre ami en matière de matériel et de technologie préhistoriques et son art d'animer des questions souvent arides. Telle discussion d'arme ou d'outil (voir, entre autres, le passage sur « *flèches fixes* et *flèches perdues* », p. 275-278) est un modèle de logique et de fine analyse. L'avouerai-je cependant ? Je n'attache point la même importance que l'historien de l'antique Patagonie à toutes ces identifications. Ces classements, parfois, me semblent un peu trop rigoureux. Les habitudes des époques tout à fait primitives où le même engin se prêtait, pouvait s'employer et, en fait, était employé à de multiples usages, me paraissent avoir dû persister à travers les temps. Pour certaines pièces, sans doute, la morphologie plus ou moins spéciale dénonce la destination. Tel est, en particulier, le cas de quelques anciennes lames à tranchant semi-circulaire du Colhué-Huapi, destinées à fournir, par l'emmanchement sur un cylindre de bois, un véritable rabot. Chez les Patagons modernes, M. de La Vaulx a recueilli, tout monté, un instrument de ce genre, et dont les silex ressemblent trait pour trait à ceux des vieux *paraderos*. Notons, à ce propos, en passant, — la coïncidence est à retenir —, que ces lames de rabot, antiques ou récentes, se rapprochent tout à fait d'autres lames provenant des *Mounds* du Wisconsin. Ici se vérifie, une fois de plus, cette loi naturelle des mêmes besoins qui suggèrent les mêmes procédés à des hommes vivant dans des milieux identiques, mais aussi séparés par d'énormes espaces ou des temps démesurés. Voilà donc, pour en revenir aux classifications du D[r] Verneau, un exemple où c'est la forme même qui impose le classement. A côté, on pourrait en citer beaucoup d'autres cas où la catégorie précise d'une pièce est vraiment impossible à déterminer. La même lance, pourvue d'une hampe, plus ou moins longue, s'utilisait comme lance ou comme javelot; montée sur un manche plus court auquel la fixaient de fortes lanières, elle servait comme perçoir ou comme couteau. Ainsi, la Mimi Pinson de Murger arrosait, après déjeuner, ses fleurs avec sa cafetière ! En ce qui concerne l'ancien outillage patagon, l'observation s'applique aussi bien aux silex taillés qu'aux pierres polies et, parmi elles, aux objets dits *pesons de filet* dont les emplois furent probablement multiples. Au surplus, ces néolithiques américains ont beaucoup plus taillé la pierre qu'ils ne l'ont polie. La hache à gorge américaine leur était probablement inconnue; ils n'ont guère employé que des hachettes taillées à grands éclats et une hache-marteau dont un seul spécimen, usé, plutôt que poli, nous est parvenu. Malgré l'incontestable habileté qu'affirment les charmants et très variés modèles de pointes de flèches, reproduits à la planche XII, l'art de la pierre fut donc, semble-t-il, arrêté en Patagonie, dans son évolution.

A fortiori, en alla-t-il de même de la céramique. Les fragments de vases que nous possédons, les uns lisses, les autres décorés en creux (il n'a pas été rencontré jusqu'ici un seul vase peint), annoncent une adresse « assez remarquable » et « un galbe presque élégant. La pâte est fine, bien préparée et purgée des corps étrangers que pourrait renfermer l'argile. On n'observe ni fragment de quartz, ni morceaux de coquille, ni aucune des substances que beaucoup de potiers primitifs avaient l'habitude de mélanger à la terre pour augmenter la solidité des vases, *lorsqu'ils ne leur faisaient subir qu'une cuisson imparfaite* ».

Les combinaisons décoratives (géométriques, pour la plupart : chevrons, losanges, séries linéaires de petites cupules, triangles remplis à l'intérieur de lignes tracées en creux, etc.) « constituent une ornementation agréable à l'œil, d'un caractère assez artistique » (p. 289-293). Il y avait donc là, en somme, toutes les aptitudes requises pour arriver, avec le temps, à une poterie aussi parfaite que celle des *Mounds* et des *Pueblos*. Mais, pour une raison ou pour une autre, l'ouvrier n'a pas su perfectionner ses procédés. On constate, de même, que ce potier suffisamment expert, ce tailleur de pierre très adroit, a négligé d'une façon a peu près complète le travail de l'os. L'emploi de cette matière, presque nul dans l'outillage, est très rare dans les objets de parure. Ceux-ci consistent en perles cylindriques de terre et de pierre, assez semblables à certaines fusaioles, en pendeloques de coquille, régulièrement taillées et perforées, toutes destinées à faire partie d'un collier. Dans la même série d'ouvrages, on peut comprendre les « pierres gravées », de nature schisteuse, qu'ornent des traits en creux parallèles ou des bandes de séries obliques. C'étaient probablement des amulettes, nous dit, non sans raison, M. Verneau qui s'élève, en même temps, contre les hypothèses des savants argentins, relatives au prétendu caractère idéographique de ces dessins.

Ce point particulier d'une écriture hiéroglyphique patagone est, à vrai dire, au moins douteux. M. Moreno a signalé (*Viage á la Patagonia septentrional*) des gravures rupestres dans le Rio Negro ; dans le gouvernement de Santa Cruz, des peintures sur rochers et même une grotte à parois peintes, avec empreintes de mains, figures de lézards jointes à des combinaisons de points et de lignes d'aspect scripturaire, le tout colorié en blanc, jaune et vert, en rouge surtout. Mais le directeur du Musée de La Plata n'a jamais reproduit ces pétroglyphes ; il les décrit à peine, se contentant de proclamer leur similitude avec ceux de l'Amérique du Nord. D'un autre côté, le dernier explorateur français de la Patagonie, M. Paul Tournouër, affirme, après M. de La Vaulx, n'avoir jamais rencontré de vestiges de ce genre. Du reste, même si nous étions mieux renseignés, qui nous permettrait de les attribuer aux populations de l'antiquité et aux races dont nous nous occupons ?

Mais tous les spécimens industriels, authentiquement patagons et certainement anciens, témoignages d'une culture incomplète, quoique relativement avancée, ne nous fournissent que de médiocres renseignements sur la distinction des races. Le seul indice qui semble se dégager de l'examen du matériel ethnographique, c'est une certaine similitude (signalée par M. Moreno) entre la céramique du Rio Negro et celle des Indiens Corondas de l'Argentine. De tels rapports, s'ils coïncidaient avec des points de contact anatomiques qui n'ont pas encore été constatés, pourraient peut-être, un jour, « nous mettre sur la voie du chemin qu'ont parcouru les Téhuelches, avant d'atteindre le pays où nous les avons trouvés ».

Les mœurs et coutumes préhistoriques, telles que M. Verneau les a déduites avec beaucoup de sagacité des faits archéologiques certains, ne paraissent pas conduire à beaucoup plus de lumière sur les questions capitales de l'ethnologie.

de l'histoire et de l'ethnogénie. Tous les groupes ethniques de la Patagonie devaient s'habiller de la même façon, transformant en vêtements, comme l'indigène actuel, la peau du guanaco; tous usaient d'identiques objets de parure. Les produits de la chassé, peut-être ceux de la pêche, peut-être encore, si l'on s'en rapporte à un passage de Pigafetta, quelques racines pulvérisées (et ainsi se justifierait l'abondance des mortiers) défrayaient l'alimentation. Les peuplades chasseresses sont généralement guerrières. La découverte à Choique-nilahué (Chubut), par H. de La Vaulx, d'un sternum perforé, portant encore la pointe de flèche qui avait donné la mort, indique assez « que les relations entre des tribus aussi différentes, n'étaient pas toujours pacifiques » (p. 307). Mais le chasseur est aussi, par force, un nomade. L'ancien Patagon, dans toutes ses variétés, n'échappait pas à la règle. On cherche des traces d'habitations sédentaires, on n'en trouve aucune dans toutes les régions de la Patagonie. Les habitudes funéraires sont les seules qui peuvent donner prétexte à une différenciation entre les tribus. Les Téhuelches enterraient leurs morts sous des dunes de sable qui jouaient le rôle de tombeau provisoire, car, souvent, après un délai plus ou moins long, les ossements étaient exhumés, peints en rouge et inhumés de nouveau. Ce rit que présente encore l'ethnographie de la contrée, ne semble pas avoir été pratiqué dans le gouvernement de Santa-Cruz. Il était également inconnu aux platy-brachycéphales du Chubut. Les deux provinces méridionales recouvraient les corps de *tchenques*, sorte de « cairns », formés de grosses pierres. Enfin, quelques grottes de l'intérieur ont servi à la sépulture, sans qu'on puisse, avec certitude, attribuer cette adaptation à tel groupe plutôt qu'à tel autre.

D'après les minces éléments fournis par l'ethnographie patagone, on comprend que M. Verneau soit revenu à l'anthropologie pure pour éclairer le problème qui, en dernière analyse, est le but et la raison d'être de son beau travail : l'origine des Patagons. Bien entendu, il ne s'imagine point le pouvoir résoudre ; mais il a voulu planter quelques jalons, préparer les éléments d'une solution, au moyen de « comparaisons ethniques ». En ce chapitre dixième et final du livre (p. 319-336), il commence par exclure de sa confrontation tous les peuples américains qui, tout en présentant avec les tribus australes certaines analogies physiques, en diffèrent par les caractères céphaliques. Et c'est ainsi que, quant au type *araucan*, en s'appuyant sur les têtes extraites des vieilles sépultures du Chili, il place vers le nord-ouest, au delà de la Cordillère, le point de départ des hommes à tête courte et à fine ossature. Les *déformés* lui semblent être arrivés de la même direction, mais de pays encore plus septentrionaux, du moins les *déformés* du genre appelé « aymara » ou ceux qui pratiquaient sur eux-mêmes la déformation par aplatissement fronto-occipital. Quant aux *platy-dolichocéphales*, ils correspondraient peut-être (en raison de la double ressemblance de leurs crânes, avec ceux de la Terre de Feu, d'une part et, d'autre part, ceux qu'on trouve, d'après le D[r] Ten Kate, vivant dans la Pampa, au milieu des Araucans) à la race primitive de l'Amérique australe, à celle que vint surprendre l'invasion des races du Nord.

Le Téhuelche *hypsi-dolichocéphale*, si voisin du Botocudo d'aujourd'hui, mal-

gré quelques différences négligeables (ou imputables à croisement), se rattacherait à la race fossile ou sub-fossile de Lagoa-Santa et de Pontimelo. Descendants « à peine modifiés » des vieux hommes révélés à Lund par la grotte du Sumidouro, ils auraient filtré lentement vers le sud pour enfin atteindre les extrémités du Sud-Amérique. L'origine du *platy-brachycéphale* de Patagonie est éclairée par les études anthropologiques de Ten-Kate sur les Calchaquis. La même traînée ethnique remonte vers la Pampa argentine et, de là encore, jusqu'aux cavernes des *sierras* brésiliennes. On se souvient, en effet, que M. Sören Hansen a retrouvé cet élément à tête courte parmi les crânes découverts par Lund. Quant aux sous-brachycéphales, ils abondent dans le nord de l'Argentine. Et, au résumé, c'est par voie de migration et par le nord que s'est accompli le peuplement de l'ancienne Patagonie. A l'homme des cavernes brésiliennes, dans son double type, se rattachent les deux groupes patagons les plus nombreux. Du nord-ouest, des hauts plateaux andins et de la côte Pacifique descendirent aussi vers le sud des groupes d'émigrants, mais moins nombreux, par des routes moins faciles. Il va sans dire que ces exodes et les métissages qui en résultèrent, remontent à une période géologique nettement moderne. Jusqu'à ce jour, du reste, rien, c'est-à-dire aucune trouvaille n'amène à soupçonner que la Patagonie ait connu des humanités quaternaires et paléolithiques. Les découvertes d'ossements humains mélangés à ceux des grands édentés, dans les grottes de la péninsule, en particulier à la Cueva-Eberhardt, prouve sans doute, tout simplement, la coexistence, avec les Patagons des temps néolithiques, d'espèces animales actuellement éteintes.

On voit, par cette longue analyse, tout le mérite d'un livre comme *Les Anciens Patagons*. Il se présente au public sous les allures les plus modestes. A en croire le titre, il ne serait qu'une « contribution à l'étude des races précolombiennes », et, à en croire la préface, qu'un simple commentaire anthropologique du voyage de M. Henri de La Vaulx [1]. En réalité, c'est peut-être la monographie la plus considérable et la plus forte qui ait paru, depuis bien des années, sur l'Amérique méridionale. Sans doute, on pourra la compléter. Car, outre qu'il n'y a rien de définitif en matière scientifique, l'avenir fournira sans doute des documents ostéologiques plus nombreux [2]. Mais toutes les découvertes ultérieures semblent destinées à développer et à préciser, sans les infirmer, les hypothèses et les conclusions de M. le Dr Verneau. Ajoutons que son œuvre s'offre dans la langue la plus littéraire. C'est le propre des vrais savants d'être écrivains, par la seule vertu des idées claires. Une pareille œuvre honore son ouvrier. Par la récompense internationale (Prix Léonce Angrand, 1903) qui l'a couronnée, elle a été une victoire de tous les anthropologistes et de tous les américanistes français, qui en sont fiers et s'en réjouissent cordialement.

L. Lejeal.

1. V. *Voyage en Patagonie*, Paris, Hachette et Cie, 1901, 1 vol. gr. in-8° de XVI-280 p., 40 ill. et 1 carte h. t. (*Collection de Voyages illustrés*).

2. Les pièces utilisées par l'auteur, provenant des collections Moreno, Machon et Henri de La Vaulx (Musée du Trocadéro), se décomposent, en 9 squelettes complets, dont 7 anciens, 152 crânes, 22 bassins entiers, 2 demi-bassins, 26 os iliaques; 6 sacrum isolés, 39 omoplates, 18 clavicules, 372 os longs.

Élie Reclus. *Les Primitifs*, *Études d'Ethnologie comparée*. Paris, Schleicher frères et Cie, 1903, 1 vol. in-18 jés. de xiv-404 p.

Ce livre intéresse l'Américanisme par ses 170 premières pages, consacrées aux Esquimaux et aux Apaches, deux groupes ethniques assez importants et curieux, deux sujets dont la littérature s'est, en dernier lieu, assez accrue pour justifier l'apparition d'une vulgarisation exacte et complète. Le volume du regrettable Élie Reclus ne répond pas, j'en ai peur, à ce programme. La préface nous prévient qu'il s'agit d'études, écrites en 1884-85, et publiées telles qu'elles ont été écrites. Pourquoi l'auteur a-t-il cru devoir s'interdire et nous refuser toute mise au point? C'est, si je l'ai bien compris, que, selon lui, ses monographies fixent et consacrent un état de choses disparu ou qui tend à disparaître rapidement.

Il a donc supposé qu'il y a vingt ans la science était déjà suffisamment renseignée, déjà faite « *ne varietur* », sur les manières d'être et la vie « primitives » des Hyperboréens et des tribus de la Prairie américaine. L'illusion paraîtra singulière, car, tout justement, les détails ethnographiques, recueillis sur place, dans ce laps de temps, sur les peuples en cause, l'ont été par des ethnographes de profession. Se désintéresser de leurs recherches, c'était, par suite, se priver de gaieté de cœur des témoignages les plus compétents et les plus sûrs, pour s'en tenir à des informations de valeur assez inégale, celles qui émanent des voyageurs, trafiquants, missionnaires, et dont l'autorité varie nécessairement avec l'esprit et l'éducation scientifique de l'observateur. Le parti pris de ne pas renouveler la documentation, par crainte d'avoir à modifier des pages anciennes, devait fatalement entraîner nombre d'inexactitudes. Deux exemples me sautent aux yeux dès les premières pages, qui suffiront ici; — il est pénible de médire d'un mort. Les Haïdahs (p. 9) et autres individualités ethniques de famille colombienne sont rattachés « à divers degrés » à la race des Innuits occidentaux. — Le type cranien des Esquimaux (p. 12) est, d'après Bessels, assimilé à celui des *Mounds-Builders*. M. Reclus n'a donc pas voulu savoir que les « soigneuses mensurations » de Bessels n'ont jamais porté que sur un nombre relativement faible de pièces provenant, du reste, d'une région spéciale et assez restreinte de *Mounds*. Que ces pièces aient été reconnues plus ou moins dolichocéphales, il n'empêche que les découvertes ultérieures ne classent l'immense majorité des « Constructeurs de Tertres » parmi les brachycéphales vrais. Comment donc oser, même incidemment, comparer ces hommes à crânes courts avec les « plus dolichocéphales de tous les hommes » ? Au surplus, sauf erreur, les conclusions et parallèles de l'anthropologiste américain étaient loin d'être aussi catégoriques que l'a supposé M. Élie Reclus.

Averti, d'ailleurs, qu'il faut consulter les *Primitifs* avec prudence et en contrôler les affirmations dans des livres plus récents, le lecteur américaniste prendra plaisir à sa lecture. A côté de l'ethnographe et de l'ethnologue volontairement surannés, il rencontrera un écrivain et un penseur. Si, parfois, la plume d'Élie Reclus, visant l'éloquence, rencontre (comme il arrive presque

toujours en pareil cas) la rhétorique, elle sait être le plus souvent nerveuse, originale et colorée, digne sœur alors d'une autre plume. Et si, parfois aussi, la pensée de M. Reclus tombe au pire lieu commun ou au paradoxe le plus outrancier, elle atteint, bien plus fréquemment encore, la plus belle vigueur. Elle est, de plus, toujours profondément généreuse, même lorsqu'elle est fausse. Et ceci, c'est bien quelque chose... « On cherchait un auteur et l'on trouve un homme. »

L. Lejeal.

Henry Vignaud. *The real Birth-Date of Columbus*. A critical Study of the various Dates assigned to the Birth of Christopher Columbus with a Biliography of the Question. London, Henry Stevens, son et Stiles, 1903, in-12 de xii-121 p.

Notre érudit confrère, M. Henri Vignaud, vient de publier à Londres un nouveau volume du plus haut intérêt. Dans l'introduction, l'auteur rappelle que, de tous les problèmes soulevés sur les premiers temps de la vie de Christophe Colomb, la date de naissance du grand navigateur a été et est encore une des plus controversées, Colomb, ni son fils, ni Las Casas ne fournissant à cet égard aucune indication précise.

En diverses circonstances, Colomb a fait mention de son âge à certaines époques mémorables de sa carrière. Au premier abord, il semble que de ces indications on pourrait tirer des conclusions probantes ; mais un examen approfondi a démontré que, bien loin qu'il en soit ainsi, les contradictions constatées dans les renseignements fournis par l'amiral rendent le problème plus difficile à résoudre. Le fils de Colomb et Las Casas qui, l'un et l'autre, ont écrit la vie du découvreur de l'Amérique avec un grand luxe de détails, qui ont été en relations intimes avec divers membres de sa famille, qui ont eu tous ses papiers entre les mains, sont muets sur ce sujet. Admettre leur ignorance d'un pareil fait ne paraît pas possible. Leur silence amène donc à penser qu'il était intentionnel et que, pour une raison difficile à préciser, ils n'ont pas voulu laisser la lumière se faire.

Tous les contemporains de Colomb se taisent également sur cette date à l'exception de Bernaldez. Seul, celui-ci a donné, avec une bonne foi qu'on ne saurait mettre en doute, une indication qui, pendant longtemps, a été acceptée mais se trouve infirmée aujourd'hui par des documents de découverte récente, par des actes, par des dossiers, ensevelis, plusieurs siècles durant, soit à Gênes, soit à Savone, lieu d'orgine de la famille de Colomb.

Dans le chapitre I de son livre, M. Henry Vignaud fait passer successivement sous les yeux du lecteur les éléments de la question. Ce chapitre est consacré : 1° aux dires de Colomb lui-même, tels qu'on les rencontre dans ses propres écrits, ou tels qu'ils nous furent transmis par son fils Ferdinand et son historiographe Las Casas ; 2° aux passages tirés des récits des contemporains

qui, d'une façon ou d'une autre, font allusion à l'âge de Colomb ; 3° aux divers actes dressés par des notaires de Gênes et de Savone, au temps où la famille de Colomb résidait dans ces villes, actes dans lesquels il est fait mention de Colomb et de sa famille ; 4° à des extraits des lois fort curieuses qui, à Gênes, au temps de Colomb, fixaient les époques successives de la vie auxquelles les enfants, avant l'âge de la grande majorité, devenaient habiles à contracter, dans certaines conditions, des engagements vis-à-vis de tierces personnes.

M. Vignaud fait, dans le chapitre II, l'examen critique des dates diverses que l'on pourrait assigner à la naissance de Colomb en se rapportant aux données d'origine colombienne. Le chapitre III est consacré au même examen comparatif pour les dates adoptées par divers érudits (en particulier MM. Desimoni et H. Harrisse), d'après les actes notariés exhumés de nos jours.

Le chapitre IV de l'étude de M. Vignaud veut donner la solution du problème. Continuant à serrer les textes de près, le vice-président de la *Société des Américanistes* cite M. Richard Davey comme le premier écrivain qui se soit rallié à la date de 1451 (dans un article publié à Londres en 1892, sur la jeunesse du grand navigateur).

Notre confrère, M. Gonzalez de la Rosa, a affirmé la même doctrine au congrès des Américanistes, en 1900. Le Dr Sophus Ruge, dans son ouvrage intitulé *Columbus* (Berlin, 1902), semble du même avis. M. Vignaud, avec une rigueur d'argumentation qui paraît devoir défier toute critique, arrive à la même conclusion. Un index bibliographique complète ce curieux et précieux petit volume. La date de naissance du découvreur du Nouveau-Monde avait sa légende ; notre confrère en a fait l'histoire définitive.

Comte Louis de Turenne.

L'Année sociologique, publiée sous la direction d'Émile Durkheim. Septième année (1902-1903). Paris, Félix Alcan, 1904, 1 vol. in-8° de 718 p. (*Bibliothèque de Philosophie contemporaine*).

Le *Journal* n'a pas la prétention de révéler aux Américanistes une œuvre qui vit depuis sept ans et groupe des hommes de savoir et de talent. Il tient seulement à constater que ce nouveau volume de l'*Année sociologique* ne sera pas moins utile à nos études que ses devanciers. Comme eux, il se divise en deux parties : *Mémoires originaux*, *Analyses*. La première partie est tout entière occupée par une *Esquisse d'une théorie générale de la Magie* (p. 1-146), due à MM. H. Hubert et M. Mauss, maîtres de conférences à l'École des Hautes-Études. Dans la seconde partie, l'ethnographie américaine occupe une très large place. Nous y retrouvons encore MM. Hubert et Mauss, avec des comptes rendus, plus ou moins longs, de Powell, Hartdland et N.-W. Thomas (*An American view of Totemism*, p. 219), Boas (*The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay*) et Nelson (*The Eskimo about Bering strait*, p. 225), Lumholtz (*Unknown Mexico*, p. 230), Mooney (*Calendar History of the Kiowa Indians*,

p. 282), et *Myths of the Cherokees*, p. 334), Fewkes (*Notes on Tusayan, Snake and Flute Ceremonies, — Minor Hopi Festivals, — Sky God Personations in the Hopi Worship*, p. 285, et *Tusayan migrations*, p. 645), Dorsey et Voth (*The Mishongnovi Ceremonies of the Snake and Antelope Fraternities*, p. 215), Mindeleff (*Localisation of Tusayan clans*, p. 649, et *Navaho Houses*, p. 663), Cyrus Thomas (*Numeral system of Mexico and Central America*, p. 309), Bogoras (*The Folklore of North-Eastern Asia, as compared with that of North-Western Asia*, p. 348), etc., etc. Nous ne pouvons, on le comprend, citer que quelques articles. Mais nous les choisissons de manière à montrer avec quel soin les collaborateurs de M. Durkheim pour la partie américaine suivent le mouvement scientifique à l'étranger, spécialement aux États-Unis. Quelques-uns de ces titres prouvent, en outre, quelle attention ils prêtent à l'activité de la presse périodique. Et ce n'est pas le moindre service qu'ils rendent ainsi aux travailleurs français. On doit aussi louer l'heureux choix des sujets de notices. Il n'y a rien là de l'incohérence trop ordinaire, — et fatale, — de beaucoup de « Bulletins bibliographiques ». C'est un « mouvement » qu'on nous donne, dans lequel on s'est efforcé de faire entrer ce qui est vraiment « représentatif » des progrès de la recherche et de la production pendant une période donnée, d'un mois de juillet au mois de juillet de l'année suivante. Et l'esprit de ces comptes rendus nous semble aussi excellent. MM. Hubert et Mauss se sont conformés à la rubrique générale qui enveloppe tous ces articles de bibliographie. Les leurs (en pourrait-on dire autant de ceux de leurs co-rédacteurs?) sont vraiment des analyses. Ils ne discutent point, ils n'apprécient point, ils *racontent* les livres . Ils étonneront, ils décevront, sans doute, les lecteurs qui aiment trouver dans une bibliographie des opinions toutes faites. Ils seront remerciés de ceux qui ont besoin de s'informer, pour s'en former une. Et la manière est, selon nous, la seule qui convienne à une publication comme l'*Année sociologique*. Cette volontaire impersonnalité est d'autant plus méritoire que nos analystes ont parfois des tendances très opposées à celles des auteurs qu'ils expliquent. Ceux-ci, en majorité, s'inspirent de la méthode dite historique, ou mieux sociographique, procèdent par descriptions concrètes d'une civilisation, d'un culte, d'une institution, d'une coutume nettement localisée sur le globe et dans le temps, soit actuel, soit passé. C'est, par parenthèse, le procédé que nous nous efforçons d'appliquer, dans notre petite église de chercheurs, à l'étude de l'Amérique indigène. Or, il est permis de supposer que cette méthode est vraiment antipathique à MM. Mauss et Hubert, du moins incomplète à leurs yeux. Leur sociologie est une sorte de métaphysique qui ramène à des types abstraits et généraux tous les faits sociaux. Ce système, à notre avis prématuré et dangereux, de comparaisons, assimilations, généralisations, n'est que trop visible dans la *Théorie générale de la Magie*. Il y a, selon MM. Mauss et Hubert, *des* magies, mais il y a aussi *une* magie à laquelle toutes se ramènent, et celles du Mexique précolombien, et celles des Cherokees actuels, et celles de l'Égypte, de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de Rome anciennes. Et nos deux confrères d'essayer cette réduction, en dehors de tout point de contact ethnique et de tout synchronisme. Ils assimileront, par exemple, la δύναμις des alchimistes

de l'antiquité classique, le *mâmit* des Assyriens, le *manitou* des Algonquins, l'*orenda* des Iroquois, le *nagual* de l'Amérique moyenne, sous lesquels ils retrouvent une notion unique, celle de « force-milieu-magique », notion universelle, « dont la rareté des exemples connus ne doit pas nous faire douter qu'elle ait été universelle » (*sic !*). Tout cela est exposé en des pages brillantes, subtiles et curieuses, où l'on sait très bien dire leur fait aux contradicteurs, notamment à ces pauvres anthropologistes. Je voudrais pouvoir reproduire quelques-unes de ces discussions polémiques, côte à côte avec les analyses si remarquablement objectives de nos deux confrères. Cette confrontation ne convertirait peut-être le lecteur, ni à la méthode sociologique, ni à la réalité universelle de la « notion force-milieu-magique ». Mais elle caractériserait, au moins, le talent de MM. Hubert et Mauss, qui combine à un rare degré deux qualités parfois exclusives, l'aptitude à comprendre et à exposer le travail d'autrui et la vivacité des convictions personnelles.

L. Lejeal.

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

Société royale du Canada. — « Provincial Museum » de Toronto. — Spéléologie du Nord-Amérique. — Université de Californie; Service ethnologique et archéologique. — Mission Diguet. — Les vicissitudes d'un « Lienzo » mexicain. — Bibliographie mexicaniste. — Nouvelles théories sur la religion mexicaine. — Travaux sur les Hiéroglyphes Mayas. — Les armements des ports du Comté de Nantes pour l'Amérique en 1664. — L'inscription du Rupunumi. — Ethnographie du Surinam. — Les Indiens Chamacocos. — Missionnaires de Majorque au Rio de la Plata. — L'âge de pierre au Chili. — Histoire du Chili. — Le sexe des dieux américains. — Protection des monuments de l'Amérique indigène. — Les manuscrits américains de M. Fournier à la Bibliothèque de l'Institut. — Prix Loubat. — Enseignement.

Société royale du Canada; « Proceedings and Transactions ». — Avant de donner l'analyse des questions américanistes traitées dans le volume VIII de la 2e série, publié par la « Société royale du Canada », ce m'est un devoir agréable de signaler les remarquables progrès accomplis par cette Société. Évidemment, les hommes distingués qui en font partie peuvent différer dans leurs opinions ou leurs croyances, comme ils diffèrent par la nationalité. Mais ils ont un but commun, le développement des esprits aussi bien que des intelligences, et ils n'admettent pas que des dissidences politiques ou confessionnelles soient motifs d'exclusion. Ils ne sont ni personnels ni d'esprit étroit et ils ouvrent volontiers leur recueil à toute œuvre de valeur littéraire, historique ou scientifique.

Dans le volume de 1.000 pages environ que j'ai eu à feuilleter, j'ai noté, comme pouvant intéresser plus spécialement la Société des Américanistes, les articles suivants :

Section I (en français). — 1° Pages 15-23 : « Une étude ethnographique des éléments qui constituent la population du Canada. — Origine de la population canadienne », par *Sir James Mac-Pherson Lemoine*, *D.C.L.* Cette communication qui n'est qu'une partie détachée d'un travail consacré à tracer l'origine des divers groupes ethniques de l'Amérique du Nord anglaise, traite d'un élément fort notable de la population canadienne, les *U. E. Loyalists*, c'est-à-dire les loyaux sujets et partisans de l'*Empire Uni de l'Angleterre*, qui émigrèrent des provinces américaines révoltées (1775-1783) du midi. Leurs descendants se

font encore, à l'heure présente, gloire de pouvoir apposer à leur nom, comme distinction, ces lettres *U.E;*

2° Pages 25-39 : « Le Régiment de Carignan », avec une carte, par *M.B. Sulte*. Après avoir obligé les Iroquois à mettre bas les armes, mille soldats de ce corps furent renvoyés en France (1669) et quatre cents restèrent au Canada. Quel rôle a été celui de ces derniers ? Quelle influence ont-ils exercé sur l'ensemble de la population ? Tel est l'objet de l'étude de Benjamin Sulte. La colonie comptait alors environ 6.000 âmes. Il semble que 200 de ces soldats se soient fixés dans le Bas-Canada, mais sans s'être montrés de grande utilité ; et que les 200 autres soient allés grossir la classe des « Coureurs des Bois »;

3° Pages 97-126 : « Louisbourg en 1902 », avec photog., par l'*Honorable Pascal Poirier*. C'est la description de l'état présent de la vielle forteresse, du port et des sites environnants, la reconstruction de la ville détruite selon les plans qui sont restés. L'auteur y joint un aperçu historique succinct et suggère aux autorités compétentes l'acquisition du vieux Louisbourg, pour assurer la conservation des ruines.

Section II (en anglais). — 1° Pages 49-77 : « The underground railway », par le *Rév. W.H. Withrow, M.A. D.D.* Sous ce titre original, le Rév. Withrow raconte comment, pendant une période de près de cent ans avant l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, le Canada a été un lieu d'asile pour des milliers de fugitifs.

On évalue à plus de 30.000 le nombre des nègres qui recouvrèrent ainsi la liberté. Ils étaient aidés par les membres d'une Société philanthropique qui portait le nom de « The underground railway », — le chemin de fer souterrain, — et cet article est consacré à la description de l'organisation de la Société, des méthodes employées, des résultats obtenus, à des détails sur les agents et certaines évasions ;

2° Pages 79-91 : « The old Basque Tombstones at Placentia » (avec reproduction des pierres), par le *Rév. Rev. Bishop Honley*. L'auteur donne la description de cinq pierres funéraires, abritées dans la vieille église en bois de « Plaisance », l'ancienne capitale française de Terre-Neuve. Sur trois de ces pierres, les inscriptions sont en basque. La plus ancienne date de 1676 ;

3° Pages 127-231 : « Dochet (Sainte-Croix) Island », avec plans, cartes, photographies, par *W.F. Ganong, M.A., PH. D.* C'est une monographie des plus complètes, à tous les points de vue, de la petite île qui fut choisie en 1604 par de Monts, pour fonder son premier établissement et qui, plus tard, en 1783, fut l'objet de longues recherches pour être identifiée, quand la rivière Sainte-Croix ayant été désignée comme la limite à l'est du Maine, les Américains prétendirent que la rivière Magaguadavic était la rivière Sainte-Croix.

L. de T.

« *Provincial Museum* » *de Toronto ;* « *Archæological Report* ». — Depuis cinq ans, par les soins de son surintendant, M. D. Boyle, le « Provincial Museum » de Toronto publie un « Archæological Report » annuel. D'après

ceux de 1902 et 1903[1] que nous avons sous les yeux, il apparaît que la publication aurait encore à réaliser quelques progrès, quant à l'illustration. C'est que, sans doute, les Mécènes de l'Américanisme sont rares dans le Haut-Canada. Mais si l'iconographie est désuette, le contenu de ces livraisons est excellent et il y a là, dès à présent, un instrument de travail indispensable pour l'archéologie et l'ethnographie de l'Amérique du Nord. Citons quelques articles. Dans le fascicule de 1902 :

1° *Accesions to the Museum* (p. 5-24. Ce n'est pas une chose banale qu'un musée qui s'augmente, en un an, de 1.910 pièces originales) et *Notes of the some Specimens* (par D. Boyle, p. 24-37; détails précis sur quelques-unes de ces nouvelles acquisitions et sur les découvertes de l'année, en particulier sur trois importants ossuaires, Bradford, Warwick, Orillia); 2° *Effigy Pipes in Stone* (par Geo. E. Laidlaw, p. 37-57; description de quelques types peu connus à représentations animales); 3° *Archæology of Blenheim Township* (par M. J. Wintemberg; p. 58-70); 4° *Attiwandaron or neutral Village sites in Brant County* (par F. W. Waugh, p. 70-79); 5° *Malahide, Yarmouth and Bayham Townships* (par R. T. Anderson, p. 79-92) ; 6° *Identification of St Ignace and Ekarenniondi* (par le R. A. E. Jones, S. J. ; p. 92-137) ; 7° *Notes on Sites of Huron Villages in the Township of Oro, Simcoe County* (par A. F. Hunter, p. 153-184). On voit la large place accordée aux recherches de topographie ancienne par M. Boyle. Nous l'en félicitons, car les progrès de la colonisation effaceront sans retard tout souvenir des villages indiens. De ces travaux, le plus remarquable me semble celui du R. P. Jones sur le village de Saint-Ignace. C'est une contribution intéressante à l'histoire générale de la domination française. Il s'agit, en effet, d'un des principaux établissements hurons, détruits en mars 1649, par les auxiliaires iroquois de Brébeuf et Lallemant.

Dans le *Report* de 1903, nous retrouvons des monographies du même genre, dues à MM. Laidlaw, Hunter, etc. (*Indian Villages Sites in North America; Indian Village-Sites in North and South Orillia*, p. 101-121). La liste des « *Accessions to the Museum* » enregistre, cette fois, l'entrée de 1.752 pièces, commentées par un certain nombre de notices. Six d'entre elles (*Who Made the Effigy Stone Pipes?*, p. 27-36; *Reply to « Who Made the Effigy-Pipes »*, p. 43-46; *Unfinished Stone Pipes*, p. 48-52; *Finished Stone-Pipes*, p. 52-56; *Clay-Pipes*, p. 57; *A Brass Smoking Pipe*, p. 91), constituent un excellent résumé de l'état actuel de la question dans le Nord-Amérique. Le *Report* aborde également le problème du cuivre indigène (*The Working of Native Copper*, p. 36-43) et accueille les *Notes on Copper Workers* (p. 46-48) de M. Jos. D. Mac Guire, venant défendre ici encore les opinions que nous lui connaissons. L'art de la pierre (haches, couteaux, pendeloques, « gorgets ») et l'utilisation de la corne, les trouvailles d'ossements et d'objets en coquille sur le territoire

1. *Annual Archæological Report, 1902, being part of Appendix tho the Report of the Minister of Education of Ontario.* Toronto, T. K. Cameron, 1903, in-8° de 186 p., fig. — *Annual Archæological Report*, 1903....., 1904, in-8° de 150 p., fig.

canadien sont aussi l'objet d'articles à retenir. Signalons, au point de vue funéraire, la très intéressante découverte étudiée dans *British Columbia Mummies* (p. 16-97). Nous goûtons moins, il faut l'avouer, un article très court et bien superficiel sur les Caraïbes de la Guyane et des Antilles, dont l'opportunité semble médiocre à cette place. Le véritable rôle et l'originalité du recueil de M. Boyle doivent être l'abondance et l'exactitude des informations locales. C'est une tâche assez vaste pour exclure toute incursion dans d'autres domaines et le surintendant du « Provincial Museum » de Toronto, qui la remplit si bien, tiendra à ce que ses « Reports » s'en écartent de moins en moins.

L. Lejeal.

Spéléologie du Nord-Amérique. — Dans le précieux inventaire des *desiderata* de l'Américanisme qu'il a publié en 1900, notre collègue, M. Désiré Pector, regrettait qu'une faible partie seulement des cavernes des États-Unis eût été explorée, et faisait ressortir le grand intérêt que présenterait une étude sérieuse et vraiment scientifique des nombreuses grottes de ce pays [1]. Personne encore ne s'est, à notre connaissance, attelé depuis lors à cette tâche; mais il s'est trouvé, parmi les visiteurs des célèbres cavernes du Kentucky, de l'Indiana, du Colorado, quelques observateurs auxquels on doit de nouveaux et intéressants renseignements. Tel est M. Max Le Couppey de la Forest, secrétaire de la Société de Spéléologie, qui a soigneusement visité, durant l'été de 1903, quelques-unes de ces curiosités naturelles, et qui y a fait des remarques précises [2]. Ce ne serait cependant pas ici le lieu d'insister sur les recherches de M. Max Le Couppey de la Forest, d'ordre spéléologique pour la plupart, si elles ne contenaient des indications nouvelles sur la longueur réelle des cavernes visitées et étudiées par cet observateur.

Aux galeries praticables de la célèbre *Mammoth Cave* (Kentucky), on avait commencé par attribuer une longueur de 300 kilom.; la mesure au pas effectuée par MM. Hovey et Call — et dont le résultat est la carte publiée par eux en 1897 — a montré qu'il convenait de réduire leurs dimensions au chiffre beaucoup plus modeste, mais cependant très respectable encore, de 48 kilom. Telles sont aussi, pour M. Le Couppey de la Forest, — qui a trouvé, pour toutes les galeries qu'il a parcourues et mesurées, des chiffres sensiblement approchants de ceux obtenus par MM. Hovey et Call, — les dimensions réelles de Mammoth Cave; quelque diminuées qu'elles soient, elles conservent encore à Mammoth Cave le premier rang pour l'étendue, parmi les cavernes connues du monde.

La longueur de la *Colossal Cave*, très voisine de la précédente et découverte en 1895, n'est pas encore déterminée. Ses dimensions ont toutefois semblé à M. Le Couppey de la Forest, qui en a visité 10 à 12 kilom. de galeries, approcher de celles de Mammoth Cave. Peut-être existe-t-il des points de communication entre les galeries de Colossal Cave et celles de Mammoth Cave ou

1. *Notes sur l'Américanisme.* Quelques-unes de ses lacunes en 1900, p. 22 et 28.

2. *Quelques grottes des États-Unis d'Amérique* (*Spelunca*, Bull. et Mémoires de la Soc. de Spéléologie, n° 35, nov. 1903. In-8 de 21 p., avec 3 plans).

d'autres grottes des environs; c'est ce dont on ne sera assuré que lorsque toutes les galeries de Colossal Cave auront été explorées et que de nombreux couloirs, dont les entrées sont à peu près obstruées, auront été suivis jusque dans leurs ultimes profondeurs.

Wyandotte Cave, dans l'État d'Indiana (comté de Crawford), n'atteint pas, comme le prétendent les guides de cette caverne, une longueur totale de 38 kilom.; ses galeries accessibles n'auraient, selon M. Le Couppey de la Forest, qui y a effectué des mesures au pas d'une manière suivie, que 14 kilom. de développement [1].

Enfin, dans le Colorado, les deux cavernes de Manitou, *Wind Cave* et *Grand Cavern*, situées non loin de Colorado Spring, mesurent, l'une et l'autre, une longueur de 1.200 mètres environ.

Henri Froidevaux.

Université de Californie. — Service ethnologique et archéologique. — Un courrier récent nous apprend que la jeune Université de Berkeley vient, grâce à la libéralité de Mrs. Phœbe A. Nearst, de s'enrichir d'un organisme nouveau. Elle avait déjà de copieuses collections d'anthropologie et d'archéologie américaines. En attendant le « building » monumental qui permettra de mettre ces trésors à l'abri de la dispersion ou de l'incendie, elle inaugure un « Service ethnologique et archéologique » d'État, sous la direction de notre ami et collègue, le Prof. Fred. W. Putnam. Sans être absolument local (le programme fait sa part à l'archéologie classique), il sera voué surtout à l'observation scientifique des peuples anciens et modernes de l'Amérique indigène, à commencer par ces tribus de la Côte Pacifique dont il faut se hâter de fixer les traits, avant qu'ils ne disparaissent. Son activité s'affirmera par des explorations et des mémoires originaux régulièrement publiés. Un des premiers buts poursuivis est l'étude de la linguistique californienne et l'établissement d'une carte, rectifiant et complétant, d'après les données les plus nouvelles, la cartographie de Powell. Par cette œuvre particulière, M. Putnam s'est assuré l'aide de deux de ses plus distingués collaborateurs de Harvard, MM. Alfred L. Krœber et Roland B. Dixon. Ces ethnologues ont, d'ailleurs, récemment déterminé, en quelque sorte, le plan et l'étendue de leurs recherches dans un excellent article d'*American Anthropologist* (N. S., vol. V, p. 1-26 et cartes) et M. Krœber, aux dernières nouvelles, surveillait l'impression d'une importante étude de détail (*The Languages of the Coast of California, South of San Francisco*). Cette monographie prendra place dans la série des « Papers of Department of Anthropology », intitulée *American Archæology and Ethnology*, qui annonce également l'apparition de *Life and Culture of the Hupa-Hupa Texts* (par Pliny Earle Goddard). D'ores et déjà, la section a donné au public *The Book of the Life of the Ancient Mexicans* (*Anonymous Hispano-American manuscript*

1. Le travail de M. Le Couppey de la Forest contient (p. 19) une carte schématique de Wyandotte Cave, dressée d'après celle du professeur E. T. Cox, datant de 1878, mais dont les longueurs sont rectifiées conformément aux observations de l'auteur.

conserved in the Biblioteca Nazionale, Florence, Italy) [1], ou, tout au moins, la première partie (c'est-à-dire la plus importante, le fac-similé) de ce texte auquel notre collègue, Mrs. Z. Nuttall, travaillait depuis plusieurs années. La seconde partie (traduction et commentaire) du « Libro de la Vida » nous est incessamment promise. Dans la série des « *Anthopological Mémoirs* », M. le D[r] Max Uhle prépare des « *Explorations in Peru* (*Ruins of Moche, Huamachuco, Chincha, Ica, Pisco, Huaitara*) ». Par ces quelques détails, on voit que la région occidentale des États-Unis est désormais pourvue d'un centre de recherches américanistes qui, sous l'habile magistrature du curateur du Musée Peabody, égalera rapidement ses aînés, les grands établissements de l'Est.

L. Lejeal.

Mission Diguet. — Nous sommes heureux de pouvoir annoncer le retour de notre collègue Léon Diguet, après deux ans d'absence et de courses très longues dans l'Amérique moyenne. L'infatigable voyageur, parti au mois de juillet 1902, a d'abord parcouru tout le sud de l'État de Puebla et l'État de Oaxaca jusqu'à l'isthme de Tehuantepec. De cette exploration dans l'ancien pays Mixtéco-Zapotèque, entreprise surtout au point de vue archéologique, M. Diguet a principalement étudié les « Mogotes », c'est-à-dire les grands tumulus ou *mounds* mexicains. Le vandalisme peut avoir ses bons côtés. La destruction de beaucoup de ces tertres, exploités par les indigènes comme carrières de pierres de taille, et dépôts d'*adobe*, a permis à l'archéologue, sans fouilles coûteuses, de prendre des coupes, des plans et des photographies, d'après lesquels il espère pouvoir écrire une étude d'ensemble, plus complète que la courte monographie de Saville. Il s'est aussi attaché à l'étude des ruines de la sierra mixtèque qu'il considère, avec quelque vraisemblance, comme des « oppida », des camps retranchés. Enfin, il nous rapporte, en très bon état, une série d'estampages de tous les bas-relief jusqu'ici mis à jour sur le plateau de Monte Alban.

Après ces études qui lui prirent près d'une année, M. Diguet s'est dirigé vers les États de Xalisco et Colima, afin de compléter les recherches sur le Chimalhucan, dont, ici-même, un travail de lui, publié l'an dernier [2], exposait les résultats. Son voyage s'est terminé par une nouvelle expédition au sud de la *Baja California*. Tout en continuant et complétant les travaux d'histoire naturelle, entrepris lors de ses premières excursions dans la presqu'île, M. Léon Diguet n'a pas négligé l'ethnographie et l'archéologie préhistorique. « J'ai visité, nous écrivait-il de la Paz, à la date du 6 avril dernier, les Kjökkenmöddings que j'avais déjà étudiés précédemment. Je n'y ai toujours pu rencontrer que les mêmes pointes de flèches et de harpons » (c'est du moins un résultat que d'avoir constaté, d'une manière à peu près certaine, la constance de l'outillage, dans les *Shell-Heaps* de cette partie de l'Amérique)... « Il y a quelques jours, disait encore notre collaborateur, j'ai eu la chance de rencontrer deux grottes funéraires. J'ai pu y trouver six crânes en bon état et quelques instruments en os que je pense expédier dans un prochain envoi ». E.-T. Hamy.

1. In-8 carr. de 80 p.
2. Voir *Journal*, nouv. série, t. I, n° 1, 15 octobre 1903, p. 1-57.

Les vicissitudes d'un « Lienzo » mexicain. — C'est de la pictographie connue sous le nom de « Mapa de Sigüenza » ou « Jeroglifico de la Peregrinacion azteca », et publiée par J. F. Ramirez, en 1858, dans l'*Atlas* de Garcia y Cubas, qu'il s'agit ici. Depuis de longues années, ce précieux document avait, sans laisser de traces, quitté l'abri du « Museo nacional ». Un matin du printemps dernier, entrant dans un « almacen » de la « Calle del Coliseo », à Mexico, un prêtre originaire des États-Unis et bien connu de tous les Mexicanistes, le Rév. Hunt Cortés, se le vit offrir dans un lot d'antiquités. Il eut vite fait de reconnaître le caractère et la valeur de la précieuse toile. Nous laisserons de côté le détail de la longue enquête qui fut alors ouverte, les polémiques qui s'engagèrent à ce sujet dans la presse et le monde savant (certains allèrent jusqu'à prétendre que le manuscrit, miraculeusement retrouvé, n'était qu'une simple copie), la version officiellement admise pour expliquer la disparition de la « Mapa ». Le fait intéressant, le seul dont nous ayons à connaître, et dont nous nous réjouissons, c'est que le « Lienzo » fugitif a réintégré, pour le plus grand profit des études mexicanistes, le domicile légal d'où il n'aurait jamais dû sortir. L. L.

Bibliographie mexicaniste. — On vient de publier à Mexico une réédition des *Obras completas* de Francisco Pimentel. L'ouvrage, imprimé par la « Tipografia económica », porte le millésime de 1904 et se compose de cinq volumes in-4° de cx-510, 614, 544, 576 et 513 p. Voici les références bibliographiques des mémoires qui, dans cette publication, intéressent plus spécialement l'ethnographie, la linguistique et l'histoire locales :

Vol. I. *Cuadro descriptivo y comparativo de las Linguas indigenas de México o tratado de Filologia mexicana* (31 premiers chapitres, p. 1-150).

Vol. II. *Cuadro descriptivo...* (ch. XXXII-LVIII, p. 1-496).

Vol. III. *Memoria sobra las causas que han originado la situacion actuel de la raza indigena de México y medios de remediarla* (p. 1-149). — *Historia y literatura* (El reino de Michoacan. — Los Toltecos. — La monarquia de Tezcoco. — Descripcíon sinóptica de algunos idiomas indigenas de la Republica mexicana), p. 415-539.

Vol. IV. *Historia critica de la poesia en México* (détails précieux sur la « poesía indo-hispana » et sur les « autos sacramentales en México, p. 7-574).

Vol. V. *Historia crítica...* (ch. XVI-XXXI, p. 7-255). — *Escritos Postúmos* (Novelistas y Oradores mexicanos, p. 259-508. A noter particulièrement les études sur les « novelistas » de l'époque coloniale et sur l'éloquence religieuse des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles).

Cette réimpression correcte et commode sera certainement bien accueillie. Il faut en féliciter les fils de D. Francisco Pimentel, et M. Sosa, aux soins desquels elle est due.

D'autre part, le neveu de D. Francisco, le fils du grand érudit J. Garcia Icazbalceta, notre collègue, M. Luis Garcia Pimentel, reprenant un dessein depuis quelques années suspendu, vient d'éditer, d'après les manuscrits laissés

par son père, les *Memoriales de Fray Toribio de Motolinia*, Paris, Donnamette, 1903, 1 vol. in-8° de x-364 p., 1 pl. Enfin, nous avons reçu de notre collègue, D. Alfredo Chavero, en une élégante plaquette, la dissertation qu'il a présentée au Congrès de Stuttgart (*El monolito de Coatlinchan*, México, imprenta del Museo nacional, 1904, in-8° de 27 p. et fig.). N.

Nouvelles théories sur la religion mexicaine. — On les trouvera exposées dans deux mémoires du Dr K. Th. Preuss de Berlin. Le premier, assez volumineux, a été publié (sous le titre de : *Die Feuergötter als Ausgangspunkt zum Verständnis der mexikanischen Religion in Ihrem Zuzammenhange*) dans les *Mitteilungen* de la Société anthropologique de Vienne (B. XXIII, 1903, s. 129-233) et en tirage à part (in-8° de 104 p. et fig., chez Friedrich Jasper, Wien, 1903). Partant de la notion expérimentale, très nette, que la constitution physique de leur pays devait donner aux Mexicains du volcanisme, l'auteur s'attache, d'après les pictographies et le texte de Sahagun, à retrouver dans Xiuhtecutli, dieu du feu, « seigneur à face jaune », le dieu chtonien et fondamental du panthéon de l'Anahuac. Son rôle comme dieu de l'intérieur de la terre et des morts, comme « maître des quatre points cardinaux », maître de la cinquième et de la sixième direction, maître du « monde supérieur et inférieur », seigneur du signe *Olin* ; sa domination dans la demeure souterraine du *Tamoanchan* et sur la puissance maligne des *Tzitzimime* ; son assimilation possible au soleil ; ses rapports avec Tlaloc, son culte, enfin, sont successivement étudiés. Incidemment, M. Preuss formule dans son travail sur le crime et le châtiment des idées originales qu'il a reprises et développées par un second article, plus court, cette fois inséré dans *Globus* (t. 83, p. 253 sqq., *Die Sünde in der Mexikanischen Religion*). La conception aztèque du mal ne s'élève pas au-dessus de l'idée du péché contre un dieu. C'est pourquoi le mal doit être confessé aux prêtres de ce dieu, qui tiennent la place du dieu lui-même. Exemple : l'ivrognerie et la luxure. On confesse l'une aux dieux du Pulque et de l'Ochtli, l'autre à Tlazolteotl. Ils ont permis l'usage, non l'abus de la boisson et du plaisir sexuel, et ils punissent, comme on dit, le coupable par où il a péché, dès ici-bas. A l'appui de ce dire, l'auteur donne des exemples nombreux que nous ne saurions reproduire. M. Th. Preuss, du caractère spécial de la faute morale et des châtiments qui interviennent dès la vie terrestre, paraît disposé à conclure que la conscience mexicaine ne se serait jamais élevée à la notion bien nette d'une sanction d'outre-tombe. L. L.

Travaux sur les Hiéroglyphes Mayas. — Nous les devons à MM. Förstemann (de Dresde), Geo. B. Gordon (de Harvard) et Charles P. Bowditch (de Boston). Cinq articles, plus ou moins récents, de M. E. Förstemann sont à signaler. Dans : *Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anthropologie* (1902, p. 105), M. F. indique les résultats de ses études sur la *Kreuz-Inschrift*, l'inscription dite « de la Croix », à Palenqué. Pour lui, les quatre signes *A*, *B*, 11 et 12, donnent le sens général de l'inscription, tout entière relative à l'issue

d'une expédition militaire. — L'article du même auteur : *Der Zehnte Cyklus der Mayas* (*Globus*, t. 82, 1002, p. 140) essaye de déterminer les termes extrêmes des 20 *Ahaus* du X[e] grand cycle de 144.000 jours et il les place entre 1138 et 1533. Selon M. F., toutes les dates fournies par les inscriptions commémoratives des monuments, jusqu'ici découverts, appartiennent à la période 1306-1508. — Dans un autre article, ultérieur, de *Globus* (*Zwei Mayahieroglyphen*, t. 83, 1903, p. 95), l'américaniste de Dresde discute, avec figures à l'appui, l'hiéroglyphe de l'oiseau de la mort et celui de l'oiseau mythique *Moen*, dant il note la ressemblance avec le signe diurnal *Cib*. Il conclut à l'équivalence des deux icones, par des preuves empruntées au *Codex Dresdensis*. — Dans l'étude intitulée : *Zuzammenhang zweier Inscriften von Palenque* (*Globus*, t. 83, 1903, p. 281), il expose les rapports qui unissent les inscriptions I et II du Temple de la Croix. Elles commémoreraient deux événements de l'année 1498, séparés par 14 jours. Un dernier travail a été consacré par Förstemann aux inscriptions de Yaxchilan (Ville-Lorillard), encore dans *Globus* (t. 84, 1903, p. 81). C'est l'examen, d'après la monographie de M. T. Maler, appréciée dans ce numéro même du *Journal* par M. Désiré Charnay, des inscriptions de l'autel de la « Structure » 44 (pl. 79 des *Researches in the Usumacintla Valley*), du « Lintel 29 » (page 131 des *Researches*) et de la Stèle 11 (pl. 75). M. F. rapporte respectivement ces inscriptions aux années 1384, 1412, 1455 de notre ère. — Un premier mémoire de M. Geo. B. Gordon (*On the Interpretation of a certain Group of Sculptures at Copan*, extr. d'*American Anthropologist*, vol. IV, nouv. série, p. 130-143, 2 pl., 6 fig.), porte sur les sculptures X et Y du « Hiéroglyphic Stairway », dégagé et remis en place par l'auteur lui-même (cf. le compte rendu de la monographie du « Stairway », dans le présent numéro du *Journal*, p. 356). M. Gordon considère ces motifs comme une sorte de représentation symbolique et, en quelque sorte, hiéroglyphique du calendrier, dans laquelles les *Kins*, les *Uinals*, les *Tuns* et les *Katuns* sont figurés sous forme de personnages occupés à « lier » les années. — La deuxième étude, qui a pour titre *On the use of Zero and and Twenty in the Maya Time System* (extr. d'*American Anthropologist*, vol. IV, p. 237-275), effleure en peu de pages bien des questions graves : la construction du calendrier annuel des Mayas, que l'auteur développe d'après ses idées particulières ; — le sens numérique et chronologique de certaines reproductions de la main humaine à laquelle, selon la position qui lui est donnée, M. G. attribue la valeur du *zéro* et du *vingt*; enfin, l'interprétation de la « tablette » de Tikal dont il semble faire (comme c'est assez l'habitude au *Peabody Museum*) un monument de la plus haute antiquité. — Nous retrouvons encore l'inscription de Tikal dans *A Suggestive Maya Inscription* de M. Bowditch (Cambridge, the University Press, 1903, in-8, 16 p., 5 fig.). Notre collègue prend comme point de départ de sa dissertation les mentions du « *Chilan-Balam* » de Tizimin et du « *Chilan-Balam* » de Chamuyel, relatives au mois *Pop*, mentions fameuses par les sens très différents qu'on leur a donnés, mais très nettes, pourtant, quant à la preuve qu'elles fournissent d'une correction du comput des Mayas, quand il ne concorda plus

avec la réalité sidérale. La « tablette » de Tikal consacrerait, selon M. Bowditch, le souvenir de cette correction accomplie avant l'arrivée à Chichen-Itza. Elle aurait été double, portant et sur le calendrier annuel et sur le calcul de la révolution synodicale de la planète Vénus.

L. Lejeal.

Les armements des ports du Comté de Nantes pour l'Amérique en 1664. — Par un arrêt du Conseil des Finances, rendu le 21 avril 1664, sous l'inspiration de Colbert, Louis XIV institua dans toutes les provinces maritimes de son royaume une vaste enquête, destinée à le renseigner exactement sur la situation de la marine marchande dans ses États. Aux termes de cet arrêt, les « officiers et autres juges exerçans les causes maritimes de ce Royaume, chascun en sa juridiction », devaient faire « description, estat et inventaire général de touts les vaisseaux, de quelques fabriques qu'ils puissent estre, françoise ou estrangère, quy se trouveront dans les ports, havres et rades de son obéissance ou occupez à quelque voyage à la mer, appartenents à des particuliers marchands, negocians ou autres, subjects de sad. Majesté, ensemble du port, aage et qualitez desd. vaisseaux et de ce à quoy ils peuvent estre destinez et employez ».

En classant les archives du présidial de Nantes, M. Léon Maître, l'érudit archiviste de la Loire-Inférieure, a eu la bonne fortune de trouver la pièce dans laquelle Jacques Charete, seigneur de Montebert, sénéchal de la cour et présidial, ville et comté de Nantes, a consigné les résultats de l'enquête faite par lui, pour se conformer aux ordres du roi, dans les ports du comté de Nantes entre le 7 et le 20 mai 1664. C'est un état très minutieux et très précis de la situation de la marine marchande à Nantes, à Saint-Nazaire, au Pouliguen, au Croisic, à Bourgneuf, Pornic et Bouin. Il en résulte que le comté de Nantes possédait alors 49 navires, pontés de deux ponts en général et garnis de 88 canons, pouvant porter 4.153 tonnes de marchandises. De ces bâtiments, un ne valait plus rien, un autre était en construction dans les chantiers de Nantes. En outre, plus de 100 bateaux caboteurs servaient pour le transport du sel, du blé et autres marchandises, le long des côtes de France, en Angleterre et en Espagne.

Il ressort encore de cette enquête que le grand commerce de Nantes, en 1664, était celui de la morue, que la plupart des bâtiments déjà partis ou en partance des ports du Comté nantais allaient chercher sur le banc de Terre-Neuve. Des 49 navires déclarés à Jacques Charete, 30 sont expressément indiqués comme occupés « à la pescherie et sechage des mourues à la terre de Terre Neuve,... au voyage de Terre-Neufve,... à la pesche des morues sur le banc de Terre Neufve,... à la pesche de la morue du banc », ou comme étant sur le point de partir pour les mêmes parages. C'est aussi « pour aller faire les voyages de Terre Neufve, à la pesche de la morue », qu'est alors en construction, au bas de la Fosse de Nantes, un autre navire. Quatre bâtiments sont simplement signalés comme étant « en mer à la pesche de la morue sèche » ou prêts à y partir, quatre autres comme « chargés de sel pour le party ». Ainsi 39 navires, sans compter un certain nombre de bateaux de Pornic et de Bouin qui transportaient

du sel à Terre-Neuve, se rendaient, en 1664, des ports nantais dans les parages de l'Amérique du Nord les plus propices pour la pêche de la morue.

Un de ces bâtiments, *l'Espérance*, avait-il également fait le voyage des Antilles? Les termes de l'enquête permettent de le croire, sinon de l'affirmer. Du moins, le doute n'est-il pas possible à l'égard de *la Pellagye* qui fut construite en 1648 et qui, en 1664, « est... comme inutile attendu sa caducité, et ne peut servir qu'à deffaire », mais qui, dans l'intervalle, « a tousjours esté employé dans les voyages de l'Amérique ». Même certitude pour *le David*, « estant à présant en marchandises aux isles de la Merique ».

Ainsi, à la date de 1664, le port de Nantes prélude d'une façon très modeste à ce qui sera un peu plus tard une des principales branches de son commerce maritime, le commerce avec les Antilles [1], et il est dès lors un centre important d'armements à destination de Terre-Neuve. Aussi comprend-on, en lisant le document mis au jour par M. Léon Maître [2], l'exactitude de ce qu'écrivait, dix-huit ans plus tôt, dans le *Commerce Honorable*, Jean Eon, au sujet du « bon et grand commerce de mer » qu'est la pêche de la morue : « Pour le premier, il êt encore entre nos mains. Cét lui seul par lequel nos hommes et nos vaisseaux sont employés [3]. »

Henri FROIDEVAUX.

L'inscription du Rupunumi. — Le dessin qu'on trouvera ci-contre figure en original au Cabinet géographique de la Bibliothèque nationale (F. Klaproth, n° 705), sous ce titre : « Copie figurée d'une pierre fort dure, rencontrée par M. Nicolas Horstman à la jonction de la Riv. de Rupunumi et d'une autre qui vient du S.-E. » Il y est accompagné d'une lettre autographe, adressée « à Monsieur, Monsieur le chevalier de La Condamine, Pensionnaire de l'Académie des Sciences à Para. » Cette dernière pièce, écrite sur papier in-folio, est précédée de la note manuscrite suivante : « Extrait du Journal de Nicolas Horstman, chirurgien de Hildesheim en Westphalie, venu de Rio Esquibe sur la côte de Surinam au Para par la rivière Noire, écrit en mauvais portugais et de sa main. »

Le « Journal » en question (dont le titre vrai était « Jornada qe fiz ao sonhado Lago de Parima ode Oro no anno de 1739 ») commence le 3 novembre 1739. Ce jour-là, l'auteur s'est embarqué avec deux autres Européens (Christian Ruych

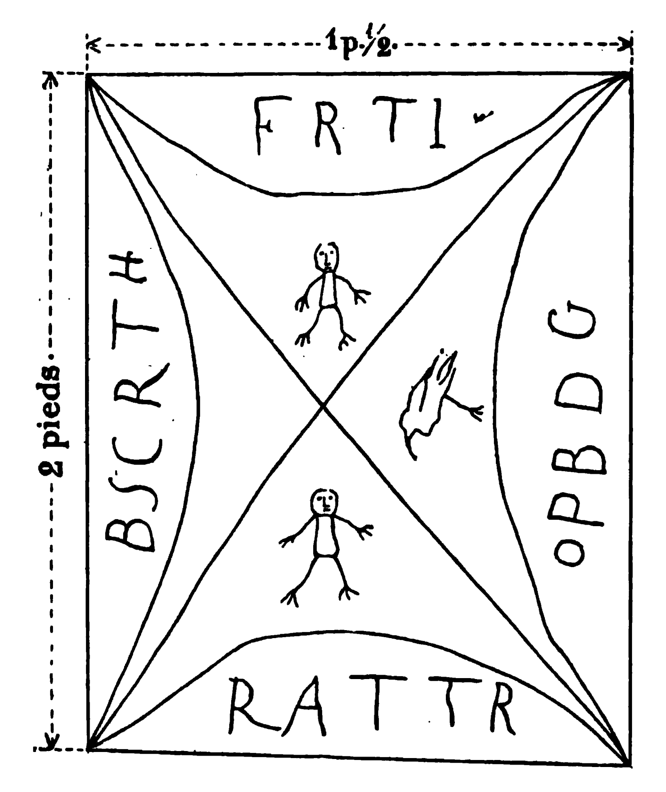
1. Nulle part en France, d'ailleurs, ce commerce n'avait pris encore un grand essor; dans une lettre datée de septembre 1678, Colbert l'a, en effet, constaté un peu plus tard. Sur 150 vaisseaux faisant annuellement le commerce avec les Iles, il n'y en avait, en 1662, écrit-il, que 3 ou 4 qui partissent des ports de France (cité par Peytraud : *L'esclavage aux Antilles françaises avant 1789*, p. 150). Cf. le préambule de l'Édit du 28 mai 1664.

2. *Situation de la Marine marchande du Comté Nantais, d'après l'enquête de 1664* (*Annales de Bretagne*, t. XVIII, 1903, p. 326-343).

3. Le *Commerce Honorable* ou Considérations politiques contenant les motifs de nécessité, d'honneur et de profit, qui se trouvent à former des Compagnies de personnes de toutes conditions pour l'entretien du négoce de mer en France (Nantes, Guillaume Le Monnier, 1647, in-4 de 15 fnc. et 361 p.), p. 24.

et Léonard Roüy), à la résidence du commandant au Rio Essequibo. On peut suivre presque jour par jour leur itinéraire dans la montée de cette rivière. Ce pénible voyage, marqué par la rencontre d'innombrables chutes et cataractes, n'est pas de notre sujet. Arrivons donc immédiatement au 28 avril 1740, jour où Horstman mentionne la découverte de la pierre qui nous occupe dans les termes suivants :

« Passej hum jarape no qual staa hum pedra cum varias lettras e humas figuras, mais o assento do cesso, mais as barrigas dos pernas e as calcanzares, de quem o escrevo. »



Ce qui peut se traduire ainsi : « Je passai un marigot dans lequel se trouvait une pierre avec diverses lettres et des figures avec le bassin, le gras du mollet et des talons humains que j'ai dessinés. »

Nous ne saurions trop insister sur les termes de cette description. Elle ne correspond en aucune façon au dessin qui nous est présenté, d'autre part, comme reproduisant la découverte d'Horstman. Il devient évident que ce dessin est fantaisiste. Nous en avons, d'ailleurs, une autre preuve dans une espèce de croquis, tracé par le voyageur en marge du manuscrit de son itinéraire. Entre ceci et cela, aucune ressemblance. Où trouver les mollets et talons d'un homme dans l'espèce de *graffito* que je reproduis ici ? Voilà une première difficulté pour comprendre le caractère de la « pierre du Rupunumi ». Là, nous n'en avons

pas d'image *authentique*, pas plus que nous ne savons dans quelles conditions elle s'est présentée à Horstman, — dressée en terre (hypothèse peu probable, étant donnée sa forme et l'absence de tout piedestal) ou couchée horizontalement? Et nous ne savons d'elle que ses dimensions (2 pieds de haut sur 1 pied et demi de large, encore, n'est-ce pas le voyageur, mais le traducteur (*traditore!*) de sa pensée et de ses souvenirs qui nous les donne. L'élément figuratif devra être forcément négligé, c'est-à-dire l'attitude des bonshommes de notre dessin, l'oiseau à long bec, sorte de palmipède, perché sur une seule patte, qui les accompagne, etc., etc.

Reste l'inscription, — ou les inscriptions —. Une chose frappe dès le premier examen. La rareté des voyelles (*trois* pour quatre inscriptions). Du fait de Horstman ou du fait de son dessinateur, la lecture de la partie graphique aurait-elle été travestie comme la reproduction des figures? Il s'agit, ne l'oublions pas, d'une pierre fruste, cachée peut-être sous une épaisse frondaison, peut-être dégradée, et d'un voyageur qui n'est pas infaillible et qui était, certainement, pressé.

D'où possibilité d'une erreur. En tous cas, tél qu'il nous est parvenu, le document en cause ne paraît pas avoir de sens. Tout ce qu'on en peut dire, c'est que les lettres n'étant séparées les unes des autres, ni par points, ni par tirets, *chaque* série linéaire de lettres devait représenter *un* mot.

Et maintenant, à qui attribuer cette inscription énigmatique? Si les lettres sont bien des caractères latins, ce n'est point à des Indiens, mais aux Européens (Portugais, Espagnols, Hollandais, Français ou Anglais), qui hantaient ces parages au XVIIe et au XVIIIe siècle. Est-ce une borne-frontière? Elle aurait été scellée dans le sol. C'est ainsi que procédaient les marins portugais lorsqu'ils érigeaient leurs *padraos* sur la côte d'Afrique. Est-ce une pierre tombale, recouvrant le corps d'un explorateur? Mais une expédition lointaine n'emporte pas avec elle les matériaux d'un travail de ce genre. Et pour admettre qu'elle ait été taillée et sculptée sur place par des gens de métier, il faudrait d'abord savoir si le voisinage recèle des roches dures de même qualité. La même observation s'applique à l'hypothèse d'une pierre votive, d'un monument commémoratif, etc.

Au résumé, il est impossible de formuler sur l'*inscription de Rupunumi* un jugement scientifique. Il n'est pas plus permis de l'hospitaliser dans un *corpus* de monuments authentiques. Et la faute en est surtout à la sécheresse de la description d'Horstman. S'il avait été plus explicite, nous saurions peut-être à quoi nous en tenir sur les contradictions de son texte avec l'aspect du dessin. Il était, d'ailleurs, coutumier d'un pareil manque d'exactitude, de critique et de curiosité. Dans son *Journal*, à la date du 19 mai 1739, nous trouvons mention d'une pierre sculptée en forme de porte, dans le voisinage de la *Caxoeira* ou chute d'Arapata. Les Indiens la lui décrivent, lui en vantent le travail, et il juge inutile d'aller vérifier leur dire. Son itinéraire est le modèle de l'imprécision. Il cite des noms de lieux sans indiquer leur position; il traverse des rivières sans mentionner leur largeur, leur débit, leur direction. La carte de son voyage existe, dressée par un tiers. On aurait pu l'établir d'une façon toute

différente. Des conflits de frontière récents dans le Sud-Amérique ont attiré sur Horstman et sur la pierre que je viens d'étudier, l'attention des parties en cause. Je doute qu'elles puissent en rien tirer.

Gabriel MARCEL.

Ethnographie du Surinam. — *L'Institut royal de philologie et d'ethnographie de l'Inde néerlandaise* a publié recemment dans ses « *Bijdragen* » (7e série, 1re partie, 4e livraison) une étude détaillée et très intéressante du P. C. Van Coll, missionnaire rédemptoriste, sur les Indiens de la Guyane et les nègres *Bosh* qui en habitent les forêts. M. le Jhr. L. C. Van Panhuys [1] rend compte de ce travail [2]. Il ne se contente pas d'une simple analyse du contenu, il fait œuvre personnelle, en y ajoutant une série de notes explicatives, de mises au point et de remarques judicieuses, inspirées par un long séjour sur place et dont devront tenir compte ceux qui s'intéressent à la civilisation du Surinam.

Ed. DE JONGHE.

Les Indiens Chamacocos. — Le *Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle* publie, parfois, — trop rarement, — des articles d'Américanisme. La note donnée par M. Hamy dans le n° 6 de l'année 1902 (p. 393), était particulièrement intéressante. Les *Chamacocos* ou *Ciamacocos* qui habitent le Chaco paraguayen, entre le 21° et le 20° de Lat. S., sur la rive occidentale du Paraguay, constituent une variété indigène nouvellement et encore fort mal connue. D'Orbigny les ignora. C'est le Dr Amédée Moure qui les entrevit pour la première fois, près de *Bahia Negra* (cf. *La rivière Paraguay, depuis ses sources jusqu'à son embouchure*, in : *Bull. Soc. de géogr.*, 5e sér., t. I, 1861). Ils furent aperçus dix ans plus tard, mais non étudiés, par MM. P. Ehrenreich et K. Von den Steinen (cf. *Verhandl. der Berliner Gesellsch. für Anthrop.*, 1887, p. 596). Enfin, le regretté Guido Boggiani les décrivit, en étudiant les redoutables *Caduvés* brésiliens de la rive orientale du Paraguay et du Matto-Grosso, dont les Chamacocos sont souvent les victimes (cf. *Viaggi di un artista nell' America meridionale*, Roma, 1895, in-8°). Mais la description, sous cette plume d'artiste, manque trop souvent de la précision qu'on est en droit de demander à une étude d'anthropologie. Or, le Laboratoire du Muséum, grâce à un de ses correspondants au Paraguay, M. H. Gosset d'Asuncion, possède depuis peu un squelette ancien de Chamacoco. C'est à l'examen de cette précieuse pièce, trouvée au Puerto 14 de Mayo, l'une des stations fondées par Boggiani, qu'est consacré l'article de notre président. Il s'attache surtout à l'étude de la tête, mieux conservée que le reste de l'ossature. Le crâne est d'assez faible capacité (1.200cc), mais il faut savoir que le sujet est féminin. La sous-brachycéphalie (80,1) est assez nette ; le front, presque sans glabelle, tout à fait lisse. La face est large ; l'aspect général, robuste. M. Hamy signale la solidité des arcs zygomatiques et

1. Dans le *Eijdchrift van het Kon. Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap* (Bockh. voorheen E. J. Brill, Leiden, p. 1-8 et 412-419).
2. Sous le titre de *Land en Volk van Surinam.*

des apophyses mastoïdes, l'accentuation des saillies d'insertion musculaire, enfin le développement du prognathisme sous-nasal. C'est au rameau *Guarani* du Brésil que l'auteur des *Crania ethnica* rattacherait volontiers l'individu étudié. A l'appui, il donne un tableau comparatif de mensuration entre la femme Chamacoco et les femmes Guaranis. D'autre part, le copieux vocabulaire recueilli par feu Boggiani chez les Chamacocos dénonce leur parenté avec le groupe *Chiquiteen*, déterminé par d'Orbigny. On pourrait donc peut-être conclure que ce dernier groupe se rattache à la grande famille ethnique qui a exercé une si profonde influence sur le peuplement de tout le versant N.-E. du continent sud-américain. L. L.

Missionnaires de Majorque au Rio de la Plata. — Dans le numéro de février 1904 du *Boletin de la Sociedad Arqueologica* qui paraît à Palma, M. J. L. Garau a publié (p. 219-222) une lettre d'un jésuite de Majorque, le P. Pedro Juan Reus, datée de Cordova de Tucuman (19 octobre 1745). C'est le rapide récit d'un voyage au Paraguay, accompli par l'auteur et la mission dont il faisait partie. Les missionnaires, embarqués à Cadix, le 23 mars, étaient à Buenos-Ayres le 16 juillet suivant, et, par l'intérieur, arrivaient le 8 septembre à Cordova, dont le P. Reus donne une rapide description. Pour un numéro prochain du *Boletin*, M. Garau annonce la publication d'une lettre d'un autre jésuite majorcain, datée de Los Angeles (10 août de la même année 1743), et qui fera connaître par le menu (*minuciosamente*) l'organisation des missions américaines.

E. H.

L'âge de pierre au Chili. — Sous ce titre, M. Girard de Rialle décrit, dans un court article du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, V[e] série, t. III, p. 64, quelques spécimens de l'industrie néolithique dans l'ancien Chili, qu'il estime d'origine araucane. A côté des flèches dont les types sont assez nombreux, à côté des haches polies dont le modèle rappelle le type européen et dont l'usage semble à peu près abandonné des indigènes (ils y voient la pierre de foudre. Est-ce une tradition locale ou un préjugé importé par les conquérants espagnols ?), M. de Rialle signale particulièrement ces disques épais, déjà examinés par Darwin. Ce serait un accessoire du *Hukallu* (espèce de houe araucane à trois dents) auquel ils auraient servi de contrepoids. Par le fait, ils sont surtout nombreux dans les vallées centrales, particulièrement fertiles, du pays.

L. L.

Histoire du Chili (*Période coloniale et contemporaine*). — *Les Anales de la Universidad de Chile* (Santiago) parviennent en Europe assez irrégulièrement, et c'est dommage. Dans les dernières livraisons que nous avons pu lire (t. LIX et LX, 1901, 1902, 1903) nous avons trouvé : 1° *Historia de la civilizacion de Araucania*, par le D[r] T. Guevara [L'auteur prend surtout le mot « civilizacion » au sens de « culture » européenne. C'est l'introduction de cette dernière en Arau-

canie qu'il décrit. Il raconte, d'après les chroniqueurs espagnols, les principaux soulèvements des Araucans (en particulier ceux de 1594-95, 1611, 1725, 1766), et leur attribue, non sans raison, une vertu éducatrice singulière. Selon lui, les progrès intellectuels et moraux furent parallèles à la combinaison des procédés militaires espagnols avec la manière indigène de guerroyer. L'adoption du cheval paraît avoir été un événement d'une portée immense. Sur la période contemporaine, M. Guevara révèle des documents peu connus. Il dit la part très grande des Araucans dans l'émancipation du Chili et dessine un curieux portrait de Juan Colipi, le principal chef de tribu allié des patriotes (empoisonné en 1850 par un rival). Les derniers chapitres publiés de ce travail, intéressants pour l'ethnographie moderne, traitent de l'état social et de la distribution des groupes araucans, depuis le XVIIIe siècle, et de la prédication chrétienne en Araucanie. A noter : la résistance des femmes indiennes à repousser le baptême comme un maléfice susceptible de faire mourir leurs enfants et l'établissement de missions protestantes chez les Cholchol et les Maquehua]; 2° *Italianos en la conquista de Chili*, par J. Santa Cruz [Les aventuriers et émigrants italiens ont tenu, au siècle de la conquête, une place considérable (armée, église, administration). Juan Andrea, dont Ercilla a fait l'Hercule de son épopée, était originaire de Naples. L'élément italien fut, pour ainsi dire, prépondérant dans la fondation de Santiago. A la fin du XVIIe siècle, le lien politique se relâche entre l'Italie et l'Espagne et l'immigration italienne devient, jusqu'à nos jours, beaucoup plus rare qu'on ne le croit en général]; 3° *Biografias de Oidores de la Real audiencia de Chile en el Siglo XVII*, par Ag. Silva y Molina [34 notices sur des fonctionnaires coloniaux espagnols de toute provenance, Andalous, Castillans, Asturiens, etc.].

N.

Le sexe des dieux américains. — Sous ce titre : *De la sexualité des dieux* (*Revue de l'Histoire des religions*, t. 48, 1903, n° 1, p. 48-67), M. Raoul de La Grasserie s'est efforcé de décrire et d'interpréter la marche de l'évolution en ce qui touche la sexualité des dieux. A la première phase, il trouve les dieux privés de sexe ; à la seconde, l'anthropomorphisme leur en a conféré un ; la réaction contre l'anthropomorphisme constituerait la troisième phase, et, enlevant à la divinité son sexe, la replacerait dans sa pureté primitive.

Les religions du Mexique et du Pérou auraient-elles atteint cette troisième période ? M. R. de La Grasserie semble l'affirmer puisqu'il parle à ce propos (p. 62) des vierges péruviennes et des ascètes mexicains.

Les quelques rares faits américains que nous trouvions dans cet article, y sont exposés au point de vue exclusif d'un système préconçu. M. de La Grasserie s'est montré plus psychologue qu'historien, il faut avoir le courage de le lui dire. Et, au surplus, peut-être s'en félicitera-t-il, s'il est de ceux, — trop nombreux selon nous, — qui réduisent l'histoire des religions à une sorte d'analyse de la conscience religieuse et des modes divers de la religiosité.

Ed. DE JONGHE.

Protection des monument de l'Amérique indigène. — L'idée d'une organisation légale contre le vandalisme fait, sous diverses formes, son chemin dans les deux Amériques, anglo-saxonne et latine. Aux États-Unis, deux bills ont été présentés et soutenus devant le Congrès, l'un par le représentant Lacey, l'autre, plus récemment, par le représentant Shafroth. Tous deux ont été pris en considération. Tous deux visent la constitution de grands « Cliff-Dweller's National Parks ». L'un, établi sur le territoire du Nouveau-Mexique, engloberait les principaux *Cliffs* ou *Pueblos* du Rio Grande del Norte, du San Juan, de Santa Clara et de San Ildefonso. L'autre vise les *Cliffs* et *Pueblos* du Colorado et de l'Arizona, en particulier la région de Mesa-Verde. Plus complet que le projet Lacey, le projet Shafroth se préoccupe, non seulement de défendre les « ruins and other works and relics of prehistoric and primitive man » de tout dégât et déprédation (« injury and spoliation »), mais formule encore un certain nombre de mesures à prendre, « as far as possible, for the restoration of the said ruins in the said park ». De son côté, le public savant rêve des dispositions plus générales en cette matière. Dans son « meeting » du 1er décembre 1903, l'*Anthropological Society* de Washington a rédigé une pétition en cinq articles visant : les fouilles archéologiques futures, dont la direction ne pourrait plus être exercée que par des personnes compétentes, sous le contrôle des autorités locales et fédérales (art. 1) ; le transport, à l'intérieur de la République et l'exportation à l'étranger, des antiquités, interdits, sauf permissions régulièrement accordées et contrat avec l'État (art. 1-4) ; l'aliénation des sites archéologiques soumise, elle aussi, à règlement (art. 2) ; la dégradation des « monuments, ruins, and other fixed and *unfixed* archæological remains », qui devrait, à l'avenir, comporter sanction pénale (art. 5). L'article troisième réclame l'établissement d'un fonds fédéral pour l'acquisition, par l'Union, des monuments les plus considérables, dans un délai minimum. — Le Dr Walter Hough, secrétaire de l'*Anthropological Society* (Departement of State, Washington, D. C.), est chargé de recueillir les adhésions à cette requête en vue d'une instance devant le Congrès. Tous les esprits soucieux du passé de l'Amérique ne peuvent qu'applaudir à cette initiative, avec cette réserve, toutefois, que la législation en projet n'aura pas pour résultat, sous prétexte d'écarter les « vandales », d'entraver les recherches scientifiques. En France, nos archéologues trouveraient peut-être imprudents de pareils recours à l'intervention des pouvoirs publics. La « conservation des monuments historiques » n'est pas, chez nous, toujours, dans ses efforts, bienfaisante, même aux monuments dont elle à la charge. Heureux pays que celui où les lois savent être assez simples et assez pratiques pour réprimer le mal, sans contrarier la science et les gens de bien !

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne les États hispano-américains, le *Boletin de Instruccion publica de México* (30 de Mayo et 20 de Junio 1903) accuse des tendances analogues à celles que nous venons de rencontrer chez la grande sœur aînée du Nord. En effet, ce périodique nous apporte le « plan y reglamento » d'une organisation internationale destinée à :

1° « Promover la unificacion de leyes relativas a las antigüedades del Hemisferio occidental ;

2° « Aumentar et defundir los conocimientos concernientes a estas antigüedades y a los pueblos aborigenes por quienes producidas;

3° « Desportar el interes por los vestigios de los pueblos desaparecidos;

4° « Unificar metodos en los museos de America;

5° « Trabajar el establecimiento de uno o mas museos arqueologics de caracter internacional. — Se hara un presupuesto para adquisicion, conservacion y transporte de museo y oficina, para cambio de colecciones y trabajos cientificos y para preparacion y publicacion de memorias. »

Voilà bien des choses et peut-être difficiles à réaliser, alarmantes aussi pour la liberté du travail. C'est la doctrine de Monroë appliquée à l'archéologie! Demandons seulement aux membres du « Congresso Panamericano de México », dont émane ce majestueux programme, de promouvoir un bon règlement de préservation, et ils auront droit à toute notre gratitude.

L. L.

Les manuscrits américains de M. Fournier à la Bibliothèque de l'Institut. — Se conformant aux volontés de son beau-père, M. Fournier, récemment décédé, Mme Lamoureux vient d'offrir à la Bibliothèque de l'Institut les manuscrits laissés par ce laborieux écrivain, qui forment un ensemble de dix volumes intitulés : *Histoire générale des découvertes et des conquêtes des Espagnols dans le Nouveau-Monde.* Le premier de ces volumes renferme des considérations sur les *origines des Indiens trouvés en Amérique à l'époque de la découverte.* Deux volumes sont consacrés à la vie et à l'œuvre de Christophe Colomb; trois volumes racontent la découverte et la conquête de la Nouvelle-Espagne; deux autres encore font connaître les choses de la Nouvelle-Grenade. On trouve, enfin, dans les deux derniers, l'histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, du Chili, de la Plata, etc.

Un seul de ces volumes avait vu le jour, édité par la maison Firmin-Didot.

E. H.

Prix Loubat. — Dans sa séance du 6 mai 1904, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a partagé le prix biennal, fondé par le duc de Loubat, entre M. Georges Musset, archiviste de La Rochelle, pour son livre sur « Alphonse le Saintongeois », et notre collègue, M. le baron Marc de Villiers du Terrage, pour le volume intitulé *Les dernières années de la Louisiane française* (*Le chevalier de Kerlerec. — D'Abbadie. — Aubry-Laussel*) [1]. Le *Journal* rendra prochainement compte de cette importante étude sur une période assez mal connue et dédaignée de l'histoire coloniale américaine. En l'attendant, la *Société des Américanistes de Paris* enregistre avec joie ce succès de famille et elle est heureuse d'en féliciter le lauréat.

1. Paris, Guilmoto (successeur de J. Maisonneuve), 1904, 1 vol. in-8° de VI-468 p. pl., fig. et cartes.

Enseignement. — Pendant l'année 1903-1904, à l'École pratique des Hautes-Études (section des sciences religieuses), trois cours américanistes ont été professés sur les sujets suivants :

1° *Théories relatives aux rapports de l'Amérique précolombienne avec l'Ancien Continent* (M. Léon de Rosny) ;

2° *Mythes astronomiques du Pérou, comparés à ceux de l'ancien Mexique. — Étude d'Ollantaï* (M. G. Raynaud) ;

3° *Explication analytique et critique de textes ethnographiques concernant les rapports de la famille et de la religion dans l'Amérique du Nord. — Théorie générale de la Magie, en particulier chez les peuples non civilisés* (M. Mauss).

Voici, d'autre part, pour le même exercice, le programme des leçons de notre collègue, le Dr Eduard Seler, à l'Université de Berlin :

1° Cours privé : *Introduction à l'histoire et à l'archéologie mexicaines* (Le pays et ses climats dans leurs relations avec le développement économique ; les nations mexicaines, leur distribution géographique et leurs parentés linguistiques ; leurs origines et les théories émises à ce sujet. — Idées cosmogoniques et mythologiques et histoire des Aztèques, d'après le *Codex Boturini* et le *Telleriano-Remensis.* — Institutions publiques et privées, civilisation du Mexique ancien, d'après le *Codex Mendoza.* — Premiers exercices de lecture et de déchiffrement).

2° Cours public : *Histoire et civilisation des tribus Mayas* (Le pays et la distribution des tribus; la littérature et la langue ; la mythologie dans le *Popol-Vuh*, les *Annales des Cakchiquels* et les *Livres du Chilan-Balam* ; la chronologie et l'histoire ancienne; l'ethnographie et les principaux monuments).

Dans le semestre d'été, M. le professeur Seler, autant que le lui permettaient les souffrances d'une maladie assez grave, a étudié (*privatim*) la religion et le culte des Mexicains, et (*publice*) la découverte et la conquête du Mexique.

N.



TABLE DES MATIÈRES DU TOME I

(NOUVELLE SÉRIE)

MÉMOIRES

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

NÉCROLOGIE

BULLETIN CRITIQUE

MÉLANGES ET NOUVELLES AMÉRICANISTES

ILLUSTRATIONS ET CARTES

ERRATUM

Une erreur de fiche nous a fait omettre dans la liste des membres de la *Société des Américanistes de Paris*, imprimée, page 269, le nom de notre collègue, M. Désiré Pector, consul général, 51, rue de Clichy, Paris. M. Pector est des nôtres depuis la fondation. Tous ceux qui s'occupent d'études américaines connaissent son zèle, sa compétence et la part brillante prise par lui à l'organisation du Congrès international de 1890. Ils ont déjà réparé cette involontaire omission.

Le Gérant : Ernest LEROUX.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

27 . . . : A

THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ

This book is due on the last **HOUR** stamped below.

30m-12,'70(P1251s8)2873A-3A,1

STORED AT NRLF

